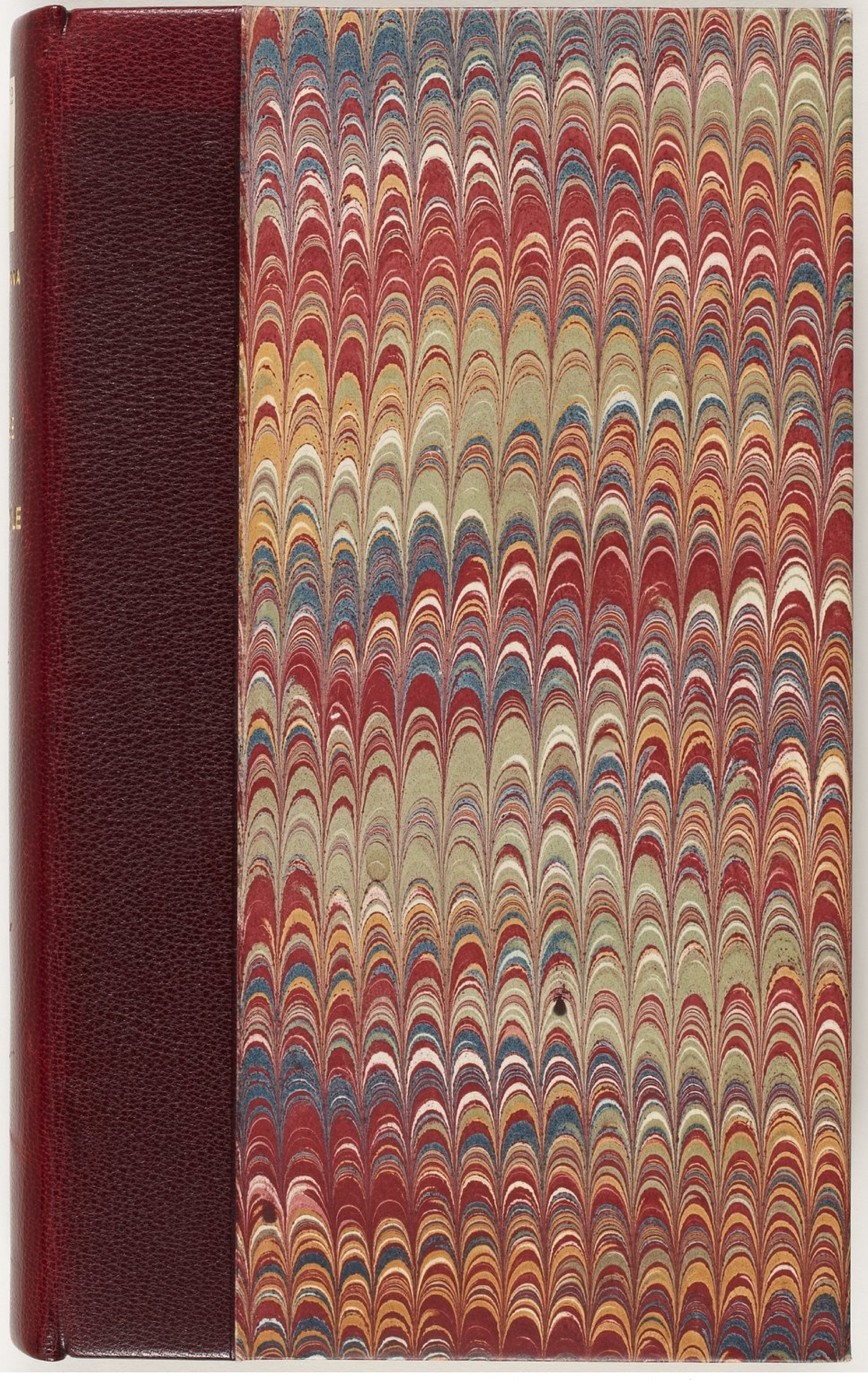
Le Songe de Poliphile, ou Hypnérotomachie de frère Francesco Colonna, littéralement traduit pour la première fois, avec [...]







LE SONGE
DE
POLIPHILE

TOME SECOND

M DCCC LXXXIII

LE SONGE DE POLIPHILE

OU

HYPNÉROTOMACHIE

DE FRÈRE

FRANCESCO COLONNA

Littéralement traduit pour
la première fois, avec
une Introduction et des Notes

PAR

CLAUDIUS POPELIN

*Figures sur bois gravées
à nouveau par*

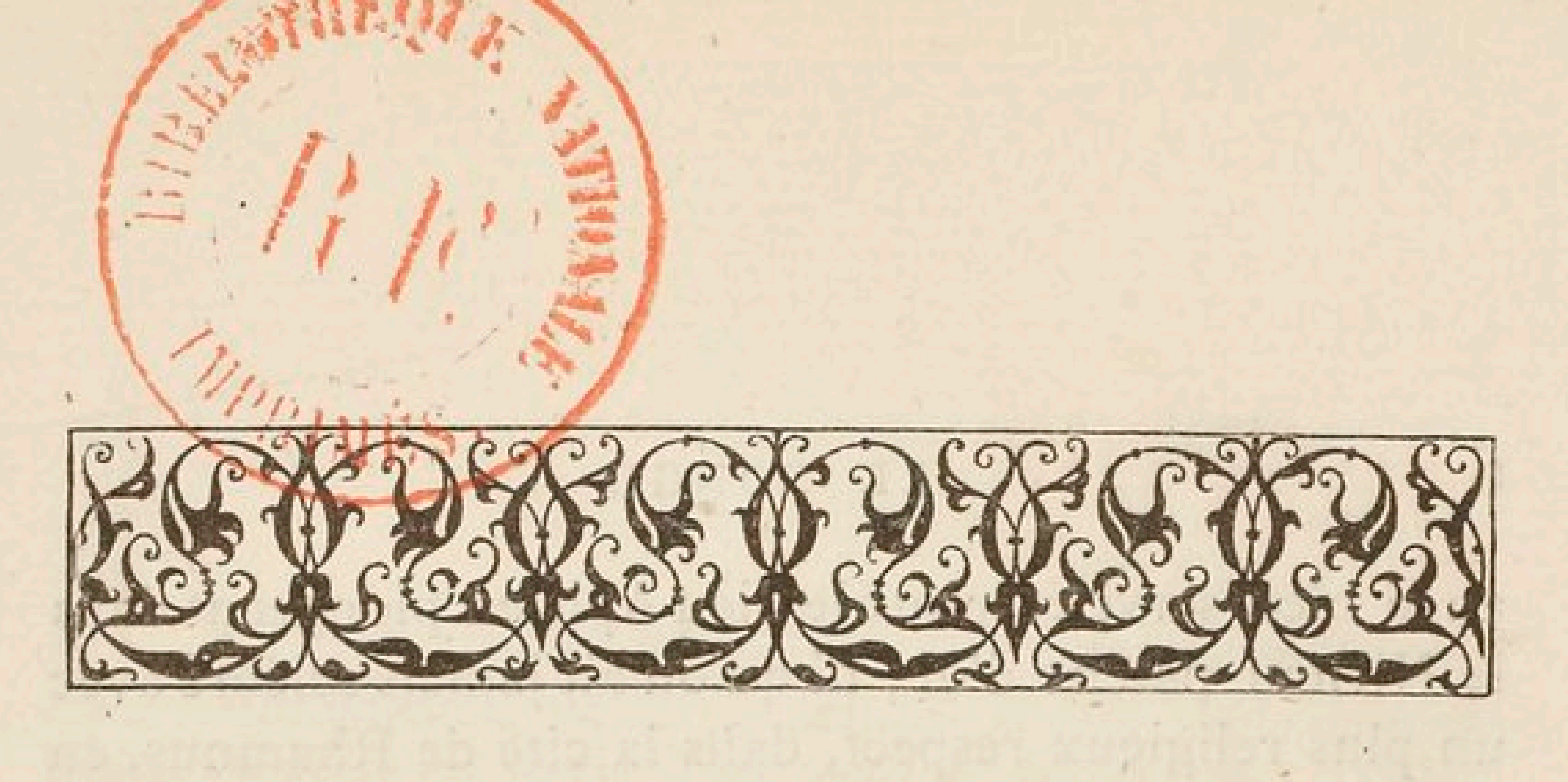
A. PRUNAIRE

TOME SECOND

PARIS

ISIDORE LISEUX

ÉDITEUR



LE SONGE DE POLIPHILE

Polia immole pieusement les tourte-

relles. On voit alors voltiger un petit Esprit. Après quoi la grande prêtresse dit l'oraison à la divine Vénus, puis elle épand les roses et, le sacrifice des cygnes étant accompli, il en résulte une germination miraculeuse d'un rosier chargé de fleurs et de fruits. Les deux amants goûtent de ces fruits; ils parviennent joyeux à un temple en ruines dont Polia décrit le rite à Poliphile. Elle l'engage à contempler de nombreuses épitaphes. Il s'y rend. Épouvanté, il revient vers elle et, récréé, s'assied. Poliphile, admirant les immenses beautés de Polia, s'enflamme tout entier d'amour.



E ne puis me laisser persuader tant soit peu que de tels rites, de telles cérémonies, de tels sacrifices aient pu jamais être accomplis ni par Numa Pompilius, ni à Cæretes (1) en Toscane, ni jamais en Étrurie, ou qu'ils aient été trouvés par le saint Juif (2). Je ne crois pas, non plus, que les prêtres de Memphis, en Égypte, aient

(1) Forme vulgaire de *Cære* (Καῖρε de Ptolémée, Καιρέα de Strabon, Καιρῆτα de Denys d'Hal., nommée Ἄγυλλα par les Grecs, aujourd'hui *Cervetri*), petite ville très-ancienne de l'Étrurie méridionale, à quelques milles de la mer Tyrrhénienne. Ce serait du nom de *Cære* que viendrait le mot *cæremonia*, cérémonie. (Val. Max., I, 1.)

(2) Moïse.

aussi bien servi et adoré le dieu Apis en plongeant dans le Nil leur patène d'or; ni qu'on ait jamais célébré avec un plus religieux respect, dans la cité de Rhamnus, en Eubée (1), le culte de la déesse Rhamnusia (2), ni avec autant de piété celui de Jupiter d'Anxur (3). Je ne crois pas que les inspirés de Féronia, qui marchaient sur des charbons ardents (4), aient accompli des rites pareils, ni que les Clodones (5), Édonides (6) et Mimallones, sous l'inspiration de leur dieu, aient su se trémousser comme on le fit en ces présentes cérémonies. Je pus juger avec justesse, par les dispositions religieusement prises, de ce qui devait suivre. Car Polia, la nymphe aux cheveux d'or, digne de son rôle, pénétrée des devoirs sacrés et initiée à leur exercice, n'eut pas plutôt vu le signe de tête que lui fit la sainte directrice, qu'elle se leva subitement de dessus le brillant pavé, sans voix, sans bruit, toute seule parmi les autres nymphes demeurées immo-

(1) Rhamnus n'est pas en Eubée; c'est un nôme de l'Attique, de la tribu Æantide, à 60 stades de Marathon; célèbre par son temple de Némésis.

(2) Les poètes Latins désignaient Némésis par le nom de *Virgo* ou *Dea Rhamnusia*. Elle avait à Rhamnus une statue colossale faite d'un seul bloc de marbre et haute de dix coudées. On l'attribue généralement à Phidias; pourtant on en fait aussi honneur à son élève favori, Agoracritus de Paros. (Tzetzès, *Chiliad.*, 960.)

(3) Nom Volsque de *Tarracina* (Terracine), célèbre par son temple de Jupiter.

Quis Juppiter Anxurus arvis
Præsidet, et viridi gaudens Feronia luco.
(Virg., *Æn.*, VII, 799.)

(4) Strabon, V, 2.

(5) Κλώδονες, les criardes, de κλώζω, je siffle, je hue, je glousse, nom Macédonien des Bacchantes.

(6) Les *Edoni*, dont les femmes célébraient avec une grande passion les orgies de Bacchus, surnommé aussi *Edonus* (Valer. Flac., VI, 340), étaient un peuple établi primitivement en Thrace, entre le Strymon et l'Axus, et plus tard fixé en Macédoine dans la région de Daton jusqu'au Strymon. (Strabon, VII.)

biles. Puis la sainte directrice la mena prendre une admirable petite urne en hyacinthe serrée dans le sanctuaire : c'était un objet d'un art tel que Mentor (1) n'en sut faire un semblable.

Quant à moi, tout attentif, je l'examinais dans ses moindres agissements et l'observais scrupuleusement. Je la vis, sous son bel aspect, semblable à Phœbus lorsqu'il surgit coloré des teintes de la fraîche Aurore. Là, cérémonieusement, avec prestesse et assurance, elle versa du vase une liqueur parfumée et, de ses mains délicates, en oignit gracieusement son visage blanc comme le lait et vermeil comme les roses pourprées. Ainsi divinement purifiée, avec plus de ferveur que n'en posséda peut-être la vierge Æmilia (2), elle se plaça devant le degré du très-saint autel où était installé un admirable candélabre d'or d'une exécution accomplie, fort épais, élégamment garni et parsemé de grosses gemmes. A son sommet, selon l'exigence, s'étalait une ouverture en forme de conque ou plateau d'une brasse de circonférence.

On mit dans cette conque du sperme des immenses baleines (3), du musc odoriférant, du camphre cristallin et fugace, l'odorant ladanum (4) de la grande Crète, le

(1) Le plus célèbre des ciseleurs Grecs, florissait vers 356 av. J.-C. Ses œuvres étaient devenues fort rares; aussi ne faut-il pas prendre à la lettre le mot de Juvénal : *Raræ sine Mentore mensæ* (*Sat.*, VIII, 104). Lucius Crassus, l'orateur, paya 100,000 sesterces deux coupes de Mentor. Lucien s'étend sur la μεντορουργῆ ποτήρια (*in Lexicophan.*).

(2) Fille d'Énée et de Lavinie. (Plutarque, *Romul.*)

(3) L'ambre gris, produit par le *phisiter trumpo* ou *macrocephalus* du genre cachalot; paraît être une concrétion formée dans les intestins ou l'estomac de ce cétacé. Tenu pour un aphrodisiaque.

(4) Gomme du Ciste (κίσθος), arbrisseau dont une espèce nommée *Lada* était commune en Crète.

thymiame (1) et le mastic (2), les deux styrax (3), le benjoin amygdaloïde (4), l'aloès que l'on vend au poids, rouge comme la blatte de Byzance (5), nommé aussi onguent de l'Inde. Ces substances étaient réparties en poids parfaitement gradués. Avertie, Polia, très-empressée, diligente au possible et respectueuse, approcha le cierge ardent de ces aromates. Tout aussitôt après qu'elle les eut allumés, elle éteignit le cierge et le rangea.

Dans cette petite flamme fumeuse exhalant un incomparable parfum, elle mit un ramuscule de myrte sec qui prit feu, puis, immédiatement, le posa sur l'autel du sacrifice, qui se ralluma. Tous les autres rameaux semblables furent jetés au feu sur ledit autel. Alors, attentive et bien instituée, elle posa sur le foyer la paire de tourterelles soigneusement déplumées au préalable, après avoir été égorgées sur la sainte anclabris et avoir eu la peau du dos fendue par la sécespite, attachées l'une à l'autre de fils noués en or et en soie pourpre, et leur sang chaud recueilli soigneusement

(1) De θυμιάω, je brûle des parfums. C'est le nom d'une fumigation obtenue en brûlant un composé d'aromates : myrrhe, galbanum et surtout encens.

(2) Résine extraite par incision du lentisque. Celui de Chio était le plus célèbre; on en mettait dans les vins. (Pline, XII, 17; XXI, 16; XIV, 20.)

(3) Ou storax officinal, substance balsamique fournie par le styrax ou aliboufier officinal. Il y a le storax blanc et le storax rouge. Le meilleur venait de Syrie ou de Cilicie. On croit que c'est le *Thus Judæorum* présenté au Christ par les Mages.

(4) L'espèce la plus estimée de cette résine tirée du styrax benjoin, ainsi nommée parce qu'elle est en larmes blanches qui ressemblent à des amandes rompues agglomérées dans une pâte brune.

(5) L'aloès d'Arabie et de l'Inde, dont le suc bien connu est rouge comme le liquide qu'émet l'insecte nommé blatte quand on le saisit. Ce mot de blatte, chez les auteurs anciens, est souvent pris pour désigner la couleur rouge.

dans le præféricule. Ces tourterelles immolées, jetées dans la flamme odorante, furent brûlées. L'interprète des rubriques du rituel se prit à chanter et à psalmodier, puis toutes les assistantes psalmodièrent également en alternant avec elle. Mais la grande prêtresse, comme chef des chœurs de ballet, donna le signal de la danse. Deux vierges la précédaient qui, de leur flûte de Lydie, jouèrent très-suavement sur le mode et le ton de cette contrée, comme Amphion l'eût su faire. Polia et les autres vierges suivirent à la file, tenant en main un rameau de myrte odorant et fleuri. Or donc, dansant en mesure, avec les attitudes, avec les pas voulus, à distance égale l'une de l'autre, sautant comme en des bacchanales solennelles et religieuses, elles émettaient des intonations vocales concordant avec la musique et s'échappant de leur poitrine virginale, répercutées en une incroyable symphonie sous la coupole close. Elles allaient autour de l'autel allumé, chantant ainsi : « O » feu sacré, feu parfumé ! fonds la glace de n'importe » quel cœur, apaise amoureusement Vénus et commu- » nique-nous son ardeur ! »

Elles tournaient, en chantant et flûtant sur leur mode mystérieux, se livrant à des danses élégantes, pendant que le sacrifice se consommait. Bientôt la petite flamme s'éteignant se mit à fumer. Je compris que ces aromates avaient été placés là pour neutraliser l'odeur des chairs grillées, ce à quoi ils suffisaient outre mesure. Donc, pas plus tôt la flamme éteinte, toutes les vierges, moins Polia, se prosternèrent précipitament sur le pavé. Après quoi il ne se passa guère de temps sans que je visse manifestement sortir de la fumée sainte un charmant petit enfant fatidique, d'une forme surhumaine et d'une beauté telle que le langage le plus exercé, la plus grande recherche d'expression ne pourraient en donner l'idée. Il apparaissait avec une

paire de petites ailes arrondies à ses divines épaules, environné d'une lumière inconnue et tout à fait extraordinaire. Je contemplais fixement cette vision, non sans que mes yeux en fussent lésés, quand je l'entendis éclater avec une impétuosité plus soudaine que celle de l'éclair, résultat fulminant de l'eau, du feu, de la nuée et du vent. Mon cœur fut rempli d'effroi; ce dont s'apercevant, la sacrificatrice me fit signe de ne pas m'épouvanter et de me taire.

Ce bel enfant tenait d'une de ses mains potelées une couronne de myrte, de l'autre une petite flèche toute scintillante d'un feu vif. Le sommet de sa divine tête, aux fils d'or frisés, était ceint d'un diadème de diamants des plus splendides. Il voltigea trois fois autour de l'autel incandescent et fumant; à la dernière, il s'évapora dans l'air sans qu'on y eût touché, en manière de fumée nébuleuse, et, devant les yeux éblouis, il s'évanouit et disparut incontinent.

Ayant vu, plein de terreur, ces faits mystérieux et divins, admirables dans leur apparition, je me les représentai quelque temps en l'esprit, et j'y pensai avec une religieuse horreur. Peu après l'intrépide directrice fit lever toutes les vierges et, tenant en sa main purifiée une baguette en or, elle donna l'ordre à ma très-précieuse Polia, tandis qu'elle même lisait dans le rituel ouvert et tenu devant elle par la prêtresse enfant, de recueillir les cendres du sacrifice consommé et de le faire avec les rites voulus.

Polia, ayant pris de ces cendres avec recueillement, les tamisa en rond sur la marche sacrée de l'autel, au moyen d'un crible en or destiné à cet usage; ce dont elle s'acquitta aussi adroitement que si elle n'eût jamais rien fait d'autre. Alors la savante directrice, lui étendant l'annulaire et lui contractant les autres doigts, lui fit tracer correctement et avec le plus grand

soin, dans la cendre sacrée, des caractères semblables à ceux qu'elle voyait dans le livre du rituel.

Aussitôt que la diligente Polia se fut acquittée de cette besogne, la prophétesse dirigeante la fit s'agenouiller très-humblement sur le précieux pavé, et, portant attentivement les yeux sur le rituel, traça fort dévotement, elle aussi, du bout de sa verge d'or, quelques mystérieuses figures dans cette même cendre.

Rempli de stupéfaction, complétement affolé à la vue de cette action, tout à fait intimidé, au point que je n'avais pas un cheveu sur la tête qui ne fût dressé, l'âme en suspens, je me pris à redouter qu'en cette solennelle et sainte cérémonie expiatoire, ma Polia ne me fût ravie et que quelque animal ne lui fût substitué (1), ou bien encore quelque vierge, me faisant ainsi perdre d'un seul coup tout mon bien désiré. Aussi les battements de mon cœur, aussi mes esprits vitaux se trouvèrent-ils, comme je l'ai dit, complétement arrêtés. J'étais agité plus violemment que les roseaux mobiles secoués par l'impétueux tumulte des airs. J'étais plus tremblant que les vaisseaux conduits à force de rames, et mon esprit vibrait davantage que les laiches (2) débiles luttant, dans les marais, contre les vents qui les frappent; mais, je ne cessais de regarder, avec une extrême vigilance, ma Polia tandis qu'elle officiait. Tout entier à mon attention soupçonneuse, je l'observais, notant ce qu'elle faisait, avec une si singulière aptitude, en compagnie de la grande prêtresse.

Celle-ci, s'étant emparée du rituel couvert de signes nombreux, avec une sainteté innée exorcisa tout ce qui eût pu faire obstacle ou nuire à un amour pur.

(1) Allusion à la biche substituée à Iphigénie.

(2) Genre *carex*, de la famille des cypéracées.

Un rameau de rue (1) bénite lui fut présenté; après l'avoir plongé dans la liqueur que contenait la petite urne de porphyre, liqueur dont Polia s'était lavé toute sa belle face, elle en aspergea l'assistance, moi compris. L'aspersion faite, tous les rameaux de myrte furent réunis à celui de rue, et la prêtresse, avertissant une de ses aides, en reçut la clef d'or avec laquelle, dévotement, elle ouvrit la citerne. Elle y jeta les susdits rameaux ainsi que les plumes de tourterelles. Laissant le puits provisoirement ouvert, elle lut, au-dessus des cendres saintes, quelques imprécations sacrées, et les sanctifia de nouveau; puis, avec un cérémonial fort attentif, à l'aide d'un léger balai de branches d'hysope (2) parfumée attachées par un fil d'or et de soie pourpre, elle réunit en un tas ces cendres dans lesquelles avaient été tracés des caractères, puis, les ayant mises, on ne peut plus religieusement, dans une boîte de la grandeur d'une palme, elle passa devant Polia et les autres vierges qui, lui faisant respectueusement cortège, de nouveau parvinrent, avec elle, au bord de la citerne sainte demeurée ouverte.

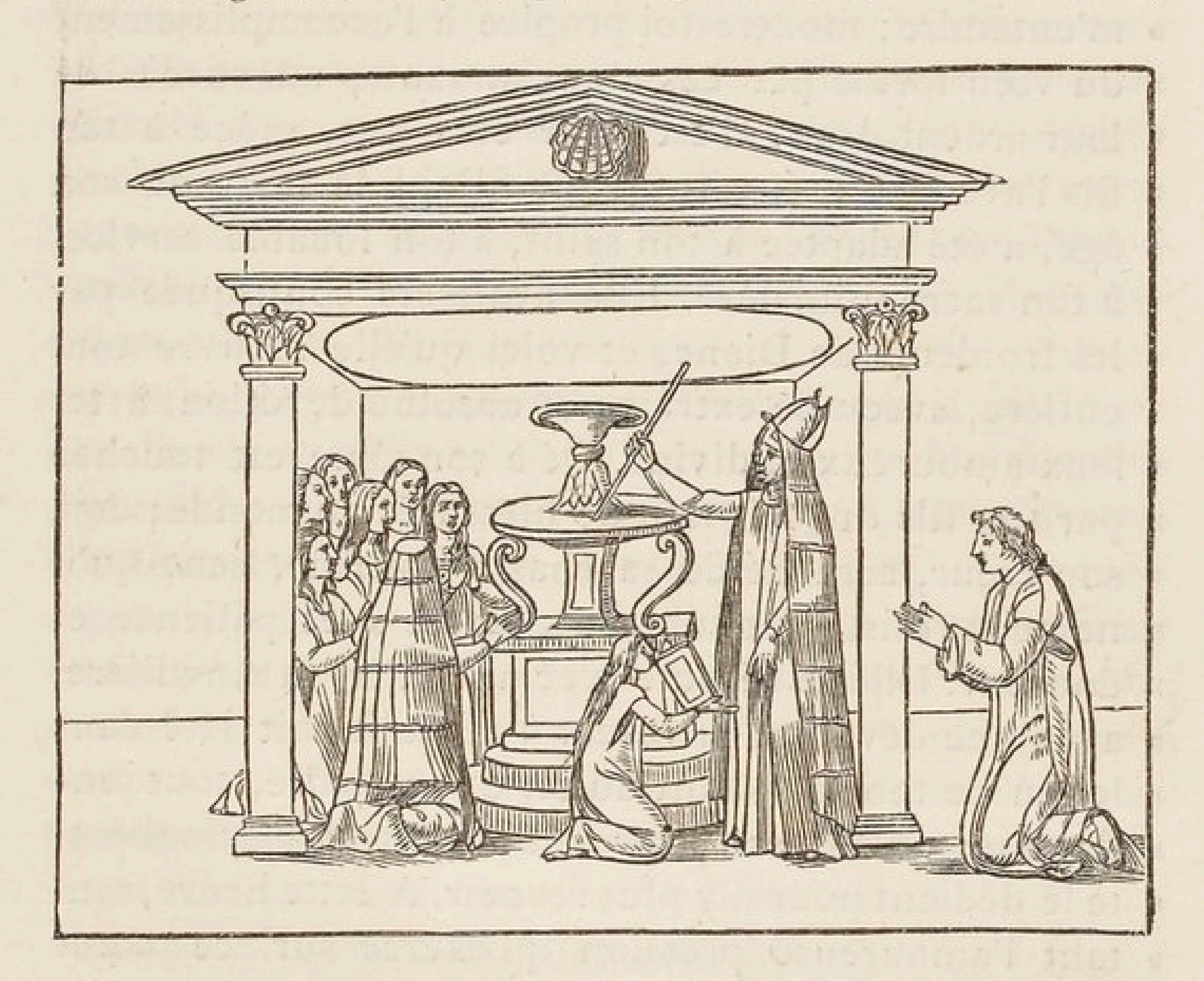
Pendant que les nymphes chantaient des hymnes modulées en accomplissant les actes expiatoires requis et les encensements, la grande prêtresse jeta la boîte dans la citerne et en referma l'orifice hermétiquement.

(1) *Ruta*, de la famille des oxalidées. Quelques auteurs ont créé pour la rue la famille spéciale des rutacées. Les Anciens lui accordaient bon nombre de propriétés, entre autres celles de guérir les épanchements sanguins des yeux et de refréner Vénus. (Pline, XX, 13. — Hippocrate, II, *de Morb. mulier.* — Dioscoride, III, 52. — Apulée, LXXXIX, tit. 12, etc.)

Utilius sumas acuentes lumina rutas
Et quidquid veneri corpora nostra negat.
(Ovide, *Remed. amor.*, 801.)

(2) Ou hyssope; servait, chez les Hébreux, dans les ablutions et les purifications.

Après que cette immersion eut été faite, en la forme et l'ordre susdits, tout le monde regagna le sanctuaire. La grande prêtresse frappa, là, trois fois le molucrum (1) de sa baguette de cérémonie, proférant force paroles mystiques, force conjurations, puis, demeurant seule debout, elle fit signe à toutes les vierges de se prosterner à nouveau sur le pavé. Tenant en main l'aspersoir pontifical, ayant devant elle la prêtresse enfant très-dévotement agenouillée, en priant posément, à demi-voix,



elle dit dans notre langue : « O très-sainte, très-divine,
» très-pieuse déesse mère d'Eros! Illustre, perpétuelle
» et puissante protectrice des ardentes et saintes affec-
» tions, des feux amoureux, aide infatigable des douces
» unions, si les mérites de ces amants sont parvenus
» jusques à toi, divinité sacrée! Que leurs ardeurs ex-

(1) Pièce de bois carrée sur laquelle on immolait les victimes.

» trêmes, que les engagements de leur cœur, dont ils
» te font l'offre, soient agréés et reçus! Montre-toi pié-
» table à leurs prières emplies d'affectueuses et reli-
» gieuses promesses, à leurs instantes oraisons! Sou-
» viens-toi des divins et persuasifs conseils adressés en
» ta faveur, par Neptune empressé, à Vulcain dans sa
» fureur, ainsi que des rets forgés par ce Mulciber (1),
» et dans lesquels tu fus prise en compagnie de l'amou-
» reux Mars (2). Que ta clémence veuille bien aussi
» m'entendre; montre-toi propice à l'accomplissement
» du vœu formé par ces deux amants, au succès de
» leur ardent désir. C'est pour cela que, grâce à ton
» fils l'aveugle ailé, cette jeune fille, à la fleur de son
» âge, a été adaptée à ton saint, à ton louable service,
» à ton sacré ministère. Elle avait été confisquée par
» les froideurs de Diane, et voici qu'elle se livre tout
» entière, avec une extrême et absolue dévotion, à tes
» feux amoureux et divins. Déjà son âme est touchée
» par ton fils qui fait tant de blessures au monde; déjà
» son cœur, arraché de sa chaste poitrine, sent qu'il
» ne peut résister et subit le charme avec patience et
» douceur. Elle se résout, avec une religion singulière,
» avec une dévotion prouvée, à ce qu'il soit jeté dans
» le feu de ton très-saint autel, et te l'offre, tout en-
» flammée qu'elle est, avec une sincérité particulière,
» te le dédiant pour n'y plus revenir. A cette heure, sen-
» tant l'amoureuse pression qu'exerce sur ce cœur
» brûlé la violente passion d'un jeune homme, elle
» s'apprête avec dignité, activité, résolution, avec un
» courage inébranlable, à s'abandonner à tes ardeurs
» glorieuses et délectables, d'autant plus fervemment

(1) Surnom de Vulcain, de *mulcere*, amollir, parce qu'il amollissait tout, même le fer.

(2) Homère, *Odyss.*, Θ, 266-366. — Ovide, *Art. amat.*, II, 561.

» que ta divinité, par elle implorée, lui sera plus favo-
» rable. Donc ces deux jeunes gens se montrant très-
» désireux d'obtenir tes bienfaits et de ressentir tes
» bonnes grâces, de contempler ta divinité sacrée, ô
» Mère, reine d'Amathonte! je te prie pour eux deux,
» je t'invoque, je t'implore avec des obsécrations, en
» cette sainte et bonne fête religieuse, à cette fin que
» nous puissions, par l'entremise de ton tout-puissant
» fils, naviguer vers ton délicieux, triomphant et glo-
» rieux royaume et l'atteindre. Si je suis la très-obser-
» vante prêtresse de ton culte, que j'obtienne la satis-
» faction de leurs bouillants et stimulants désirs,
» veuille leur concéder d'atteindre au but de ce mys-
» tère vénérable. Laisse-toi toucher, très-pieuse Déesse
» native de ces lieux, ô Mère infatigable des mortels,
» bienveillante libératrice! exauce les très-dévotes
» prières comme tu exauças celles d'Æaque (1), de Pyg-
» malion (2) et d'Hippomène (3), alors que tu les entendis
» proférées humblement devant tes autels divins;
» montre-toi pour elles favorable et gracieuse, avec
» cette pitié qui t'est naturelle et que tu témoignas
» tendrement au jeune pasteur (4) frappé par la jalousie
» de Mars, quand tu changeas en fleur son divin sang
» répandu. Que si nos mérites, que si nos obsécra-
» tions arrivent moins dignes en ta présence et devant

(1) Ce ne fut pas Vénus, mais Jupiter qui exauça les vœux d'Æaque, en envoyant une pluie abondante qui mit fin à une famine terrible, et en métamorphosant toute une fourmilière en hommes qui formèrent le peuple des Myrmidons.

(2) Roi de Chypre qui devint amoureux d'une statue d'ivoire qu'il avait faite. Vénus l'anima. Il en eut un fils nommé Paphus.

(3) Qui vainquit Atalante à la course.

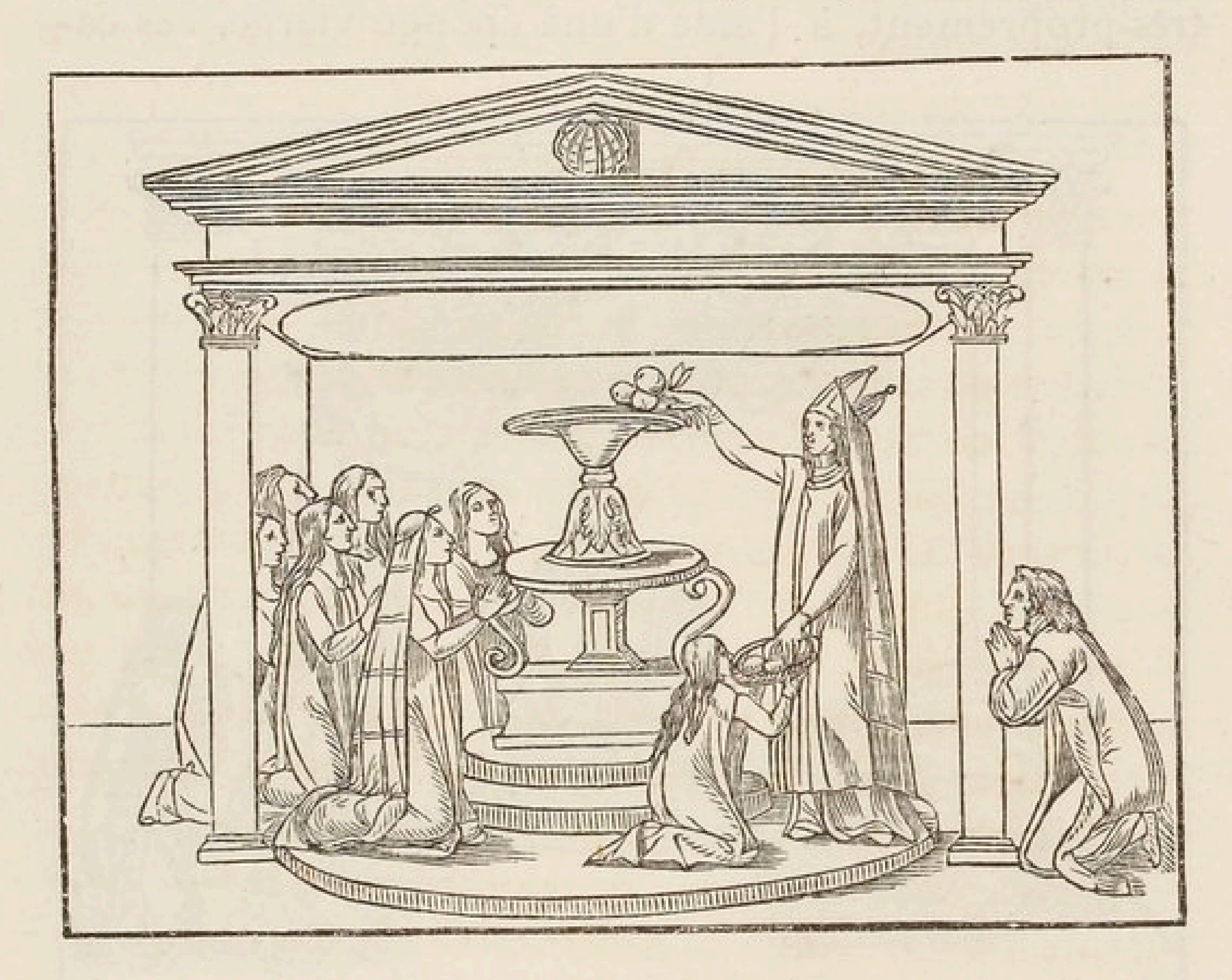
(4) Adonis, tué par Mars métamorphosé en sanglier. Son sang fut changé par Vénus en anémones. D'autres prétendent que ce furent les larmes de Vénus qui se changèrent en anémones et que le sang d'Adonis empourpra les roses.

» ta haute Majesté, que ton amoureuse clémence, que
» tes flammes sacrées suppléent miséricordieusement à
» notre faiblesse. Car ces deux jeunes gens se sont,
» inséparablement, avec fermeté d'âme, avec un élan
» singulier du cœur, avec une indéfectible constance,
» voués chaleureusement et résolument attachés, dans
» une soumission, une obéissance absolue, au service
» de tes vénérables et saintes lois, décidés qu'ils sont
» à ne s'en jamais distraire. Voilà plusieurs jours que
» ce jeune homme s'y affermit en athlète déterminé,
» intrépide et brave. Quant à cette jeune fille, elle pro-
» fesse scrupuleusement ce même culte, mettant son
» espoir dans ton patronage efficace et divin, dans l'im-
» pétration de ton secours. J'intercède donc pour eux,
» je prie, je supplie ta haute sainteté, ta puissance
» sublime de répandre sur eux, avec munificence, les
» grâces désirées. O Cypris! par les amoureuses
» ardeurs dont il te plut de t'enflammer pour ton
» Mars chéri, par ton fils qui vit près de toi, avec
» ce Dieu, dans les délices suprêmes et les glorieux
» triomphes! »

A ce discours toutes les vierges consacrées répondirent à haute voix : « Ainsi soit-il ! » La grande prêtresse n'eut pas plutôt clos ses lèvres sur ces oraisons saintes, sur cette pieuse intervention, que, très-experte dans la conduite des choses sacrées, elle prit des roses odorantes, tout exprès préparées, ainsi que quelques coquilles d'huîtres marines, et, de ses mains pures qu'elle en avait remplies, les répandit cérémonieusement sur l'autel, autour du foyer. Puis, avec une coquille d'huître, puisant de l'eau de mer contenue dans la petite urne, elle en aspergea tout l'autel divin.

Après quoi, les deux cygnes ayant été égorgés sur l'anclabris, à l'aide de la sécespite, leur sang fut recueilli conjointement avec celui des tourterelles déjà brûlées,

dans le præféricule en or, au milieu de pieuses cérémonies et d'affectueuses prières, tandis que les vierges chantaient des odes mesurées et que la grande prêtresse, tout en lisant dans le livre placé sous ses yeux, ordonnait que les cygnes immolés fussent brûlés en holocauste dans le sanctuaire disposé pour cela, et que

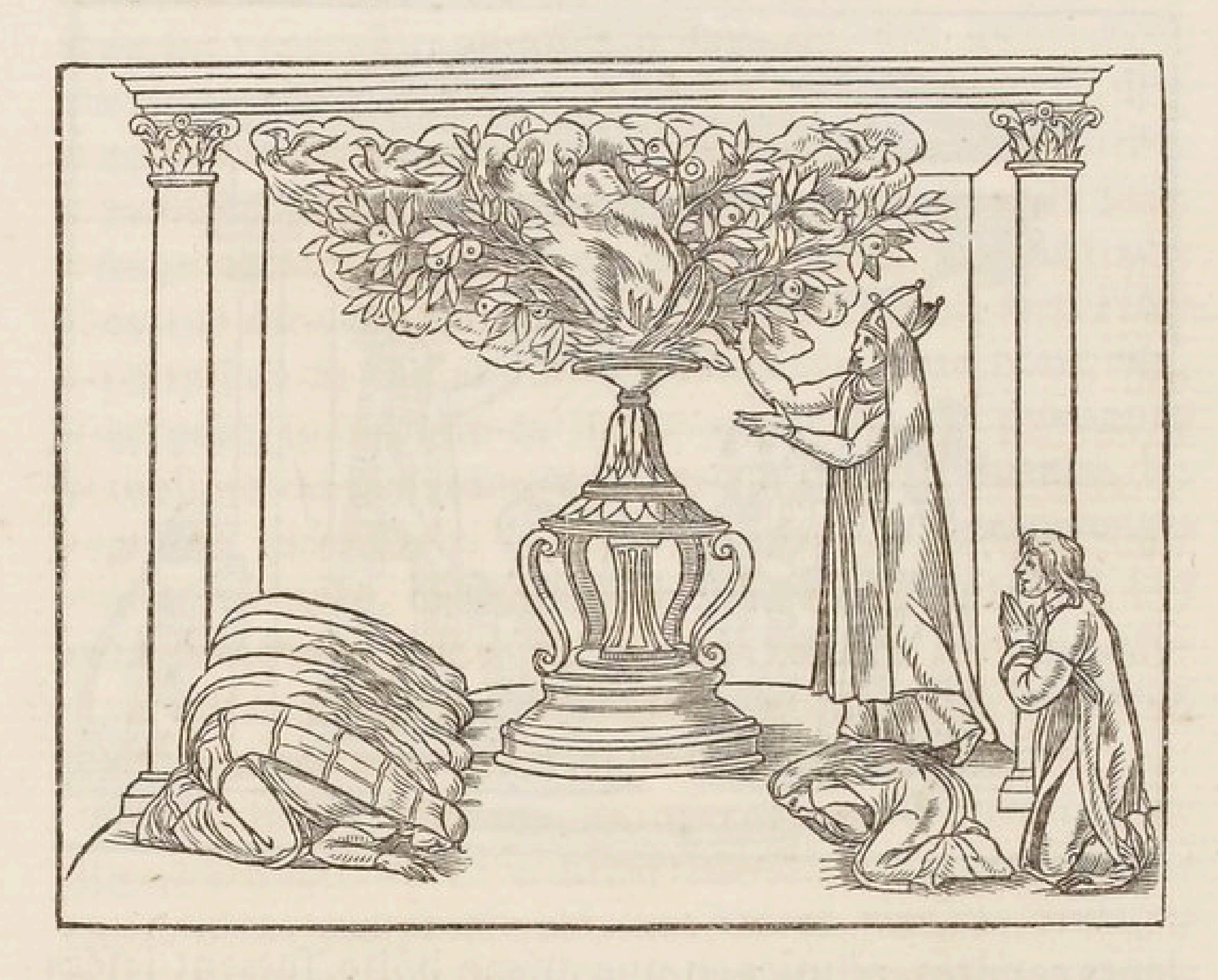


leurs cendres, réunies en une même boîte, fussent jetées par une ouverture sise au-dessous de l'autel.

Prenant alors le saint præféricule contenant les deux sangs mélangés, la sacrificatrice accomplit les cérémonies expiatoires devant l'autel consacré, sur le pavé poli. Alors, trempant son pouce dans le sang pourpré, elle traça soigneusement, avec, quelques caractères sacrés, puis, appelant Polia, elle lui en fit tracer de semblables, tandis que les vierges chantaient suavement des odes charmantes.

Cela fait et parfait, l'insigne porteuse du simpule

se tint prète à laver les mains teintes de sang de la prêtresse ainsi que celles de Polia — tout autre contact étant défendu—et, tandis que la vestale enfant versait l'eau très-pure au moyen du vase à goulot, le liquide sacré était recueilli dans le simpule d'or. Après quoi, sur un avis de la prêtresse expérimentée, Polia essuya très-proprement, à l'aide d'une éponge vierge, ces ca-



ractères tracés avec du sang, puis, la comprimant au-dessus du liquide qui avait purifié ses mains, elle la lava soigneusement.

Après cela, toutes les vierges tenant leur torche renversée vers le pavé, la directrice agita le liquide des ablutions et le vida dévotement sur le pavé, accomplissant respectueusement son ministère. Aussitôt et violemment il s'en dégagea une fumée qui, peu à peu, s'éleva vers la voûte concave de la coupole. Cette fumée, pas plutôt montée, rebroussa contre le sol. Je me sentis

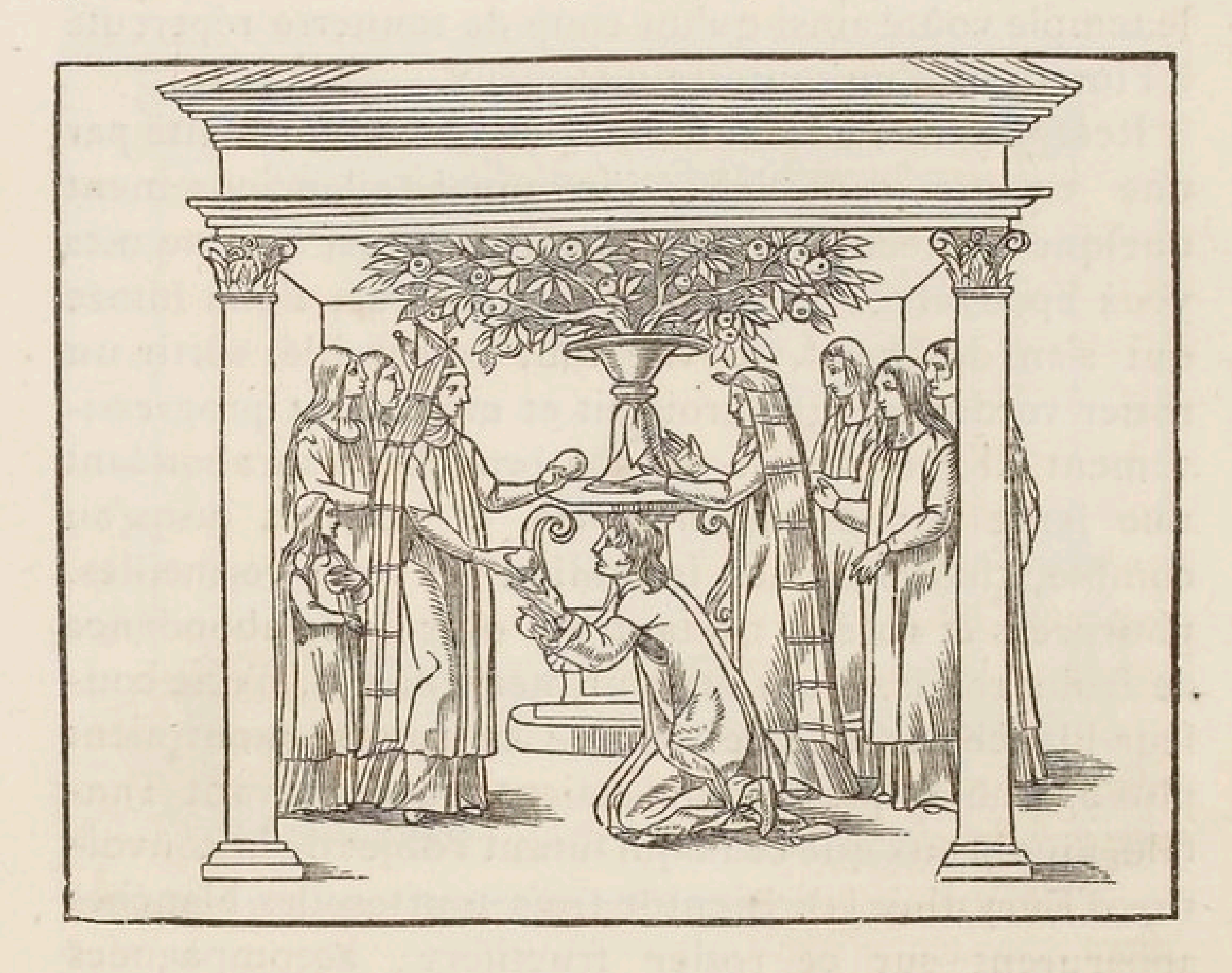
alors soudainement remué et la lourde terre fut ébranlée sous mes genoux ployés avec un étrange bruissement de l'air et un retentissement horrible pareil à celui de la foudre éclatant à l'intérieur du temple. C'était exactement comme si l'on eût entendu, pendant une traversée, quelque grande masse tomber dans la mer. Les gonds vibrants des portes d'or résonnèrent dans le temple voûté ainsi qu'un coup de tonnerre répercuté à l'intérieur d'un souterrain sinueux.

Rempli d'une admiration mêlée de terreur, agité par une crainte excessive, j'invoquai silencieusement quelque protection divine. J'avais rouvert à peine mes yeux épouvantés et regardé l'autel, que, de la fumée qui s'en dégageait, je vis, tout émerveillé, sortir un rosier verdoyant qui croissait et multipliait progressivement. Il remplissait de son branchage surabondant une large partie du sanctuaire, et s'élevait jusqu'au comble, chargé de ses innombrables roses vermeilles, pourprées et rosées, portant en outre une abondance de fruits ronds, d'une senteur merveilleuse, d'une couleur blanche teintée de rouge. Ces fruits se montraient plus agréables que ceux qui étaient exposés devant Tantale, plus beaux que ceux qui furent l'objet de la convoitise d'Eurysthée (1). Bientôt trois tourterelles blanches apparurent sur ce rosier fructifère, accompagnées d'autres oiselets voltigeant en troupe parmi les branches, sautillant et s'ébattant joyeux, chantant très-doucement. Ce phénomène me fit soupçonner la présence de la Divinité et croire que la sainte Mère se cachait en personne sous une telle apparition.

A cette occasion la prêtresse sacrificatrice, avec une

(1) Les pommes du jardin des Hespérides, dont l'enlèvement constitue le onzième des douze travaux imposés à Hercule par Eurysthée, roi de Mycènes.

noblesse de matrone, se leva en même temps que Polia, qui m'apparut plus belle que jamais, gracieuse au possible, d'un aspect doux et souriant. Toutes deux me rassurèrent et m'engagèrent à rentrer dans le sacro-saint sanctuaire, m'invitant à me présenter respectueusement devant l'autel divin. Je m'agenouillai entre la prêtresse et Polia. Cette première, avec une cérémonie



antique, cueillit trois de ces fruits miraculeux. S'en réservant un, elle offrit les deux autres à Polia et à moi, afin que nous y goûtassions ensemble avec la religion prescrite et une grande pureté de cœur.

Je n'eus pas plus tôt touché à ce merveilleux petit fruit si doux que je sentis se rajeunir, se renouveler ma lourde intelligence épaissie, renaître mon cœur triste et désemparé sous l'envahissement d'une amoureuse joie, non moins qu'un homme précipité dans la mer profonde, qui plonge jusqu'au fond, les lèvres ser-

rées, alors qu'il remonte sur l'eau, aspire avidement les fraîches et agréables brises et retourne à la vie. Il advint aussitôt qu'en moi-même se prirent à brûler des flammes plus amoureuses encore, et il me sembla que, dans de plus douces tortures, des qualités nouvelles d'amour me transmuèrent. Par ce fait, je me pris à connaître avec évidence, à pressentir effectivement ce que sont les grâces de Vénus, leur efficacité pour les habitants de la terre, quel prix emportent, à leur plus grande joie, ceux qui livrent intrépidement le combat pour obtenir le délicieux royaume et y parvenir au travers des luttes opiniâtres. Enfin, après le pieux, le saint repas fait des fruits fatidiques, la divine végétation s'évanouit devant nos yeux, sans qu'on fît rien pour cela.

Ayant accompli la libation, la prêtresse sortit du saint sanctuaire avec Polia, moi et toutes les vierges. Après que les mystérieux sacrifices, les offrandes, les immolations et le culte divin eurent été conduits dans l'ordre susdit et terminés, la prêtresse ainsi que Polia dépouillèrent leurs vêtements consacrés et les déposèrent on ne peut plus pieusement, avec une déférence particulière et religieuse, dans le sanctuaire. Là, pleine de mesure et d'une extrême majesté, la grande prêtresse nous parla familièrement ainsi : « A présent, mes » enfants, que vous voilà par moi purifiés et bénis, » reprenez votre amoureuse entreprise et poursuivez » votre voyage. Je prie encore la divine Mère de se » montrer pour vous bienveillante et affable. Qu'elle » vous soit miséricordieuse, favorable et propice, quels » que soient vos projets, quelles que soient vos inten- » tions et les occurrences en lesquelles vous vous trou- » viez. Mettez désormais un terme à vos profonds, à » vos fréquents soupirs; laissez, abandonnez vos lamen- » tations, car, sur mon instance, l'heure présente vous

» sera bonne et seconde. Que votre esprit retienne bien
» mes conseils et mette à profit mes commandements,
» afin que la déesse, emplie d'une tendre affection, vous
» baille un heureux succès. »

Lorsque la sainte directrice eut tenu ce doux langage, nous lui rendîmes des grâces immortelles et prîmes congé de toute l'assistance, avec force révérences et mutuelles salutations, trahissant tous, par notre visage, le chagrin que nous causait notre séparation.

Cependant, tout en adressant nos adieux, nous sortîmes du magnifique et superbe temple; puis ma Polia au chef doré ayant été renseignée sur le chemin à prendre et sur l'itinéraire à suivre, nous partîmes définitivement.

O charmante compagnie, désirée chaque jour! O terme précieux des tristesses passées! Mon cœur, en ce moment, dilaté par une douceur interne, voyant son feu si pénible inondé par les rosées célestes, ne broncha plus, mais s'affermit. C'était là, très-évidemment, ma Polia tant souhaitée, ma déesse tutélaire, le génie de mon cœur, celle à qui je devais tant de reconnaissance pour le bon service qu'elle avait fait à la divine Mère, pour le grand amour qu'elle me témoignait en me tenant une si délicieuse compagnie.

Comme je me disais cela, Polia, voyant que je parlais bas, me fixa avec ses regards joyeux et flamboyants d'amour. Ils étaient plus clairs que les lumineuses étoiles brillant, en l'absence de Cynthie la cornue, dans le ciel serein, plus clairs que l'acier rougi scintillant martelé sur l'enclume. Ainsi ses regards éclataient dans mon cœur en nombreuses étincelles. Charmante elle proféra des paroles qui s'échappaient, avec d'angéliques accents, de sa bouche purpurine, vrai réceptacle de toute bonne odeur, écrin de perles orientales, pépinière fertile en mots doucement émis, paroles qui, tout à

propos, dissipaient l'inquiétude de mon esprit, paroles capables, sans aucun doute, d'apaiser l'aspect terrifiant de Méduse, de mitiger les atroces horreurs de Mars l'enflammé et de le dépouiller de ses armes sanglantes, paroles capables d'arracher le beau Ganymède aux serres de l'aigle suprême, capables d'amollir, de pulvériser les marbres les plus durs, les cailloux, les pierres les plus résistantes, les rocs abrupts de la Perse et de l'inaccessible mont Atlas toujours couvert de nuages dans sa partie tournée vers l'Océan, paroles capables d'adoucir, d'apprivoiser les fauves féroces de la Lybie, de revivifier tout mort réduit en cendres ou en poussière. Elle me dit ainsi, en saisissant ma main : « Très-cher » Poliphile, allons à cette heure au rivage mugissant, » ô toi que je tiens là si sage et si ferme ! J'espère que » nous parviendrons en joie au but où vise notre cœur » ardent. C'est pour l'atteindre que j'ai éteint ce flambeau qui me liait aux lois de Diane la sévère, que j'ai » accompli de solennels sacrifices, que j'ai fait des supplications, des immolations, des adorations, dit les » plus humbles prières, goûté au fruit miraculeux. » C'est en vue que, purifiés et dignes, nous puissions » contempler les présences divines, ce qui ne peut être » accordé à la pensée des mortels si elle est impure. »

Ainsi la noble Polia et moi nous étions pénétrés d'une douceur infinie, nous nous sentions fortifiés par notre amour sincère. J'allais, remuant en moi ces pensées secrètes plus suaves que le miel liquide, marchant joyeux comme rivé à sa personne. En fête, en allégresse, nous atteignîmes un très-vieil édifice entouré d'un bois sacré.

Cet édifice était élevé sur le rivage retentissant du bruit de la mer et baigné de son flux. Là se tenaient encore debout une grande partie de murs ou parois de constructions en marbre blanc, ainsi qu'un môle du

port voisin, ruine assez conservée. Dans les fractures de ce môle et dans les joints brisés germait la crête (1) du littoral, amie du sel. En quelques endroits je vis la cachla des rives (2), maintes soudes, l'odorante absinthe maritime et, par les bancs de sable, l'euphorbe péplis (3), la roquette (4), bien des simples connus, le tithymale (5), les myrsinites (6) et autres herbes croissant sur le rivage de ce port, ainsi que sur les nombreux escaliers aux marches inégales par lesquels on parvenait au propylée du temple. Cet édifice, par les morsures du temps, les ravages de la vétusté et l'abandon, gisait, çà et là démoli, sur la terre humide, amas de colonnes immenses en pierre Persique aux granulations roses, sans chapiteaux, n'ayant qu'un fût décapité et alternant avec d'autres colonnes en marbre Mygdonien (7). Quelques-unes avaient les joints brisés; on ne leur voyait plus ni base, ni frise, ni astragale. J'en contemplai encore d'autres faites en airain avec un art admirable, telles que n'en possédait point le temple de

(1) Crête de coq, l'amarante sauvage. C'est l'ἀλεκτορόλοφος des Grecs. (Pline, XXVII, 5.)

(2) La même herbe que le *bupthalmos.* (Pline, XXV, 8.)

(3) Variété de l'euphorbe, plante qui doit son nom à Euphorbus, médecin du roi Juba, qui employa le premier son suc. Le frère d'Euphorbus, Antonius Musa, médecin de l'empereur Auguste, le guérit avec cette plante. (Dion Cass., LIII, 30.)

(4) *Eruca,* famille des Crucifères, passait pour un aphrodisiaque.

Luctaris demens tu tamen arrigere,
Sed nihil erucæ faciunt.
(Martial, III, 75.)

(5) C'est l'*euphorbia cyparissias* de Linnée, *vulgo :* petite ésule.

(6) Sorte d'euphorbe à feuilles de myrte. (Pline, XXVI, 8.)

(7) Marbre Phrygien, le même que le marbre synnadique; c'est le *pavonezetto* des Italiens.

Antra vident oculi scabro pendentia topho,
Quæ mihi Mygdonii marm ris instar erant.
(Ovide, *Epist. Heroid.*, XV, 141.)

Gadès (1). Mais tout cela était en plein air, attaqué par la moisissure et par la vétusté.

Là, ma sage, ma bien amoureuse Polia me dit : « Admire, mon très-doux Poliphile, ce monument » qu'entre les plus grandes choses la postérité a laissé » tout en ruines et renversé, accumulation, énorme » amoncellement de pierres brisées. Jadis, en son pre- » mier âge, ce fut un temple magnifique, admirable, » où se faisaient de grandes réunions solennelles. Là, » chaque année, accourait une multitude de mortels » pour y donner des spectacles. Ce temple était fameux » à la ronde, et par son élégante structure et par les » sacrifices qu'on y accomplissait. Mais, à cette heure, » il est anéanti. Vois comme il gît détruit et ruiné, to- » talement abandonné. On le nommait le temple Po- » lyandrion (2). Il contient, ô Poliphile mon cher » cœur! une quantité de petits caveaux dans lesquels » furent ensevelis les corps de tous ceux qui trouvè- » rent la funeste et sombre mort par le fait d'un infor- » tuné, d'un lugubre amour. L'intérieur en est dédié » à Pluton. A chaque retour de l'année, aux ides de » Mars, tous ceux qui participaient aux faveurs » d'amour, tant hommes que femmes, s'y livraient à » de remarquables et solennelles cérémonies. Là, aux » fêtes principales, aux panégyries (3) annuelles, les mem- » bres des familles, tant des régions diverses que des » provinces frontières et reculées, se réunissaient pour

(1) Il y avait à Gadès un temple élevé à Hercule par les Phéniciens (Diod. de Sic., V, 20); Colonna fait allusion, ici, aux colonnes d'airain hautes de huit coudées qui ornaient l'*Heracleum* de Gadira. (Strabon, III, 5.)

(2) Sépulcre commun à plusieurs. (Arnob., VI, 194.)

(3) Πανήγυρις, réunion publique. Dans le territoire de Stratonicée, en Carie, à Lagina, était un temple consacré à Hécate, et très-célèbre par les panégyries qui s'y tenaient chaque année (Strabon, XIV, II, 25.)

» faire des prières et des sacrifices à la divinité de
» Pluton tricorporel, à peine pour eux, s'ils avaient
» l'impiété de s'en abstenir, d'être avisés de leur mort
» propre et prématurée. Pour ce, ils immolaient des
» victimes noires, des brebis n'ayant pas encore connu
» le mâle, sur un autel ardent en airain, les mâles au
» dieu, les femelles à la déesse.

» Ils accomplissaient là, pendant trois nuits, des lec-
» tisternes (1), puis, couvrant de roses le feu du sacri-
» fice, ils faisaient leurs invocations. C'est pourquoi tu
» vois qu'il reste encore ici des grands rosiers de toute
» espèce. Alors il était défendu d'en cueillir les roses,
» elles étaient distribuées par les prêtres.

» Le feu du sacrifice allumé, le pontife, la tête ceinte
» d'un bandeau, la poitrine décorée d'une admirable
» et mystérieuse agrafe d'or enrichie d'une précieuse
» pierre synochitide (2), répartissait entre chacun quel-
» que peu de cendres recueillies dans un simpule d'or
» et l'offrait avec une grande dévotion. La cendre re-
» çue, les assistants sortaient du temple avec tout le
» recueillement prescrit, pour gagner le gai rivage de
» la mer, très-proche, comme tu vois. Introduisant
» dans un roseau cette cendre sacrée, ils la soufflaient
» fort religieusement dans la mer et, poussant ensem-
» ble, à voix haute, des exclamations confuses mêlées
» aux hurlements des femmes, ils s'écriaient : Pé-
» risse ainsi quiconque serait sciemment cause de la
» mort de son amant!

» Ayant ainsi lancé la cendre dans la mer et jeté le
» roseau, ils crachaient trois fois dans ladite mer en
» faisant : fu! fu! fu! Puis ils retournaient prendre

(1) Repas faits dans les temples en l'honneur des dieux et où leurs images étaient couchées sur des coussins. (Tit. Liv., XXII, 10.)

(2) De συνέχω, je contiens. Pierre avec laquelle les magiciens contenaient les ombres évoquées. (Pline, XXXVII, 11.)

» part à la fête, munis de roses qu'ils disséminaient par » les sépultures rangées en ordre dans le temple, versant des pleurs funéraires, chantant des vers lugubres, sépulcraux et larmoyants, jouant de la flûte des » sacrifices et de la flûte milvine (1).

» Immédiatement après, tous ceux d'une même contrée dressaient en cercle, sur le pavé, les tables, l'appareil du banquet et les mets qu'ils avaient apportés. Là ils mangeaient en commun et festinaient » comme des prêtres Saliens, accomplissant le silicernium (2) dans le rite consacré. Après avoir évoqué » les mânes, ils abandonnaient les restes du repas sur » les autels sépulcraux. En outre de cet anniversaire, » ils célébraient encore les jeux séculaires. Après » l'agape, tous les convives, sortant de nouveau du » temple, achetaient, chacun, une couronne de fleurs » diverses et se la posaient sur la tête, puis, prenant en » main une branche du funèbre cyprès, ils suivaient » les prêtres Saliens (3), ministres des sacrifices, ainsi » que le chef des danses, tous revêtus de vêtements sacerdotaux, et ils sautaient comme des histrions, pêlemêle avec les femmes, en un tumultueux ébat, poussant des cris joyeux, aux sons des instruments variés » à vent et à cordes, tournant par trois fois à l'entour » du temple, afin d'apaiser les trois Parques fatales, » Nona, Décima et Morta (4), qui portent les balances

(1) Flûte aux sons très-aigus. (Festus, Solin, V.)

(2) C'est une cène funèbre.

(3) Colonna se sert sans doute de ce mot de Saliens, parce qu'il fait danser les prêtres. Les Saliens (*a saliendo, saltando*, Festus) sont des prêtres de Mars, à la rigueur d'Hercule. (Virg., *Æn.*, VIII, 285; Macrob. *Saturn.*, III, 12.) Or, nous sommes chez Pluton. Les Arvales, prêtres de la vieille déesse Dia, dansaient aussi la robe retroussée, dans les bois; mais Colonna ne pouvait connaître cette confrérie, dont l'histoire est une conquête de l'épigraphie moderne.

(4) Aul. Gell., III, 16.

» de l'altitonnant Jupiter. Ils allaient allégrement en
» rond, comme en une demi-bacchanale.

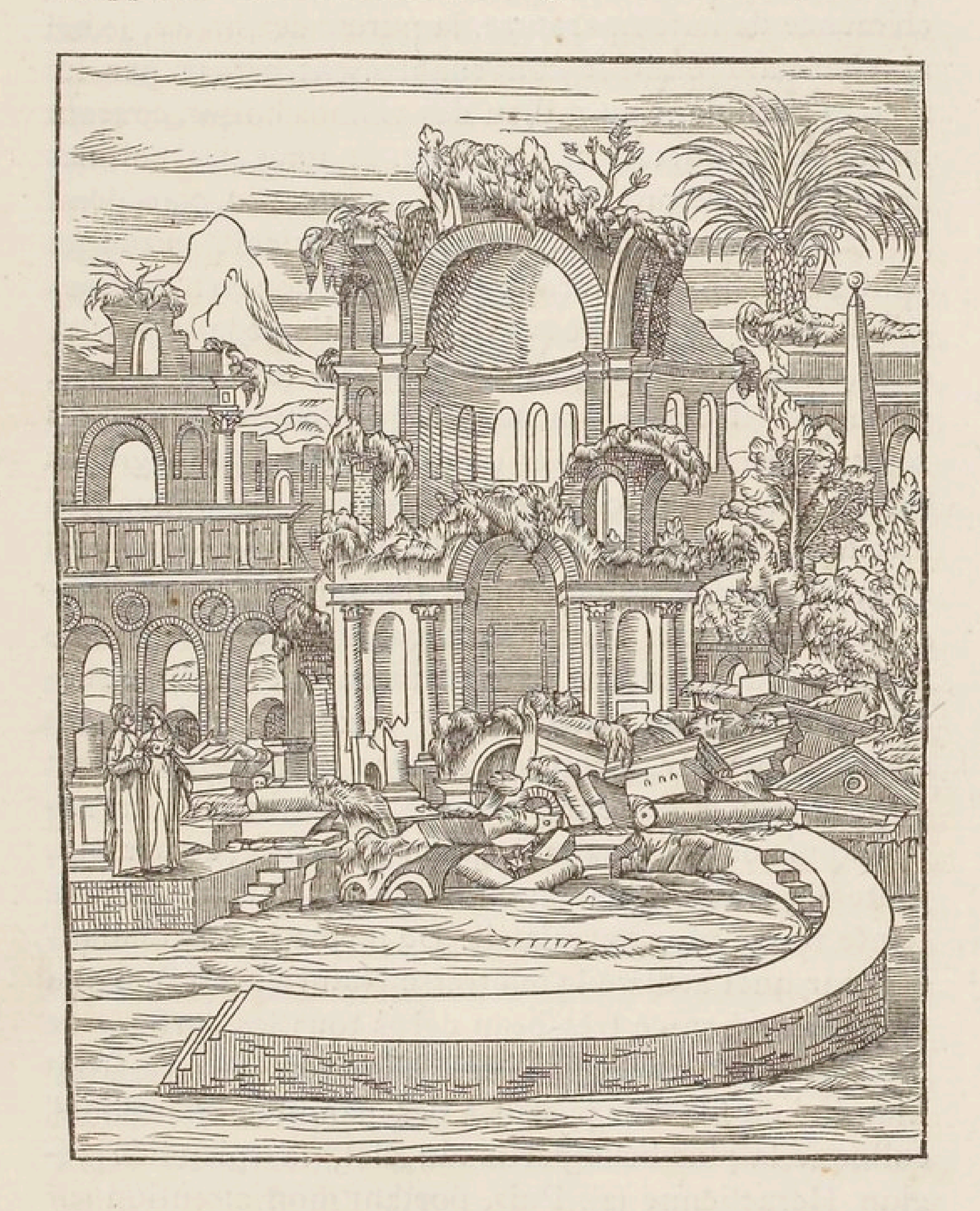
» Après quoi ils retournaient dans le temple sacré
» où ils pendaient en divers endroits les rameaux de
» cyprès dont ils étaient porteurs. Ces rameaux, atta-
» chés çà et là, y demeuraient conservés jusqu'au pro-
» chain anniversaire. L'année révolue, tous ces feuil-
» lages desséchés étaient recueillis par les sacrificateurs
» munis de simpules, puis ils étaient brûlés sur l'autel.
» Enfin, après que tout était terminé, que les offices
» des fêtes funèbres étaient célébrés en grande obser-
» vance, que les prières étaient dites, que les supplica-
» tions étaient faites, le culte des dieux accompli,
» ainsi que les cérémonies, alors que tout mauvais gé-
» nie était mis en fuite, le pontife suprême, le premier
» curion (1) ayant prononcé ce dernier mot : « Al-
» lez! » chacun était autorisé à retourner joyeusement
» dans sa propre patrie et à gagner gaiement sa de-
» meure. »

Mon éloquente Polia m'ayant, avec une grande faconde et de très-douces paroles, narré intégralement et exposé toute cette grande observance on ne peut plus louable et recommandable, je me trouvai compendieusement instruit. Nous atteignîmes alors le littoral vaste et sablonneux battu par le flux des gracieuses petites vagues, là même où se trouvait le temple ruiné et désert.

Nous nous assîmes donc, joyeux, là, sur les herbes fraîches et fleuries. En cet endroit, ne pouvant rassasier tous mes regards à la fois, je contemplai en détail la belle harmonie, le bel ensemble des beautés réunies

(1) *Maximus Curio* était le premier des trente curions et le chef de toutes les curies, il n'a que faire dans ce temple de Pluton. Colonna entend par ce mot le grand-prêtre.

sur ce parfait petit corps immaculé. Mes yeux se refusaient à voir tout autre gracieux objet qui n'eût pu m'apporter un contentement égal. Il advint que mon



cœur, goûtant une joie muette, se réconforta par de nouvelles pensées qui renaissaient en foule et, renonçant aux vulgaires et communes folies, je considérai ce pieux et intelligible effet, en même temps que le ciel

très-serein, l'air doux et salubre, le site délectable, la région délicieuse, les belles verdures, les collines plaisantes, modérément hautes, ornées de bois touffus, la clémence de la température, la pureté des brises, le bel et charmant endroit convenablement arrosé par les fleuves s'écoulant au milieu des vallons boisés, courant mollement, à droite et à gauche, le long des collines arrondies et se précipitant dans la mer; je considérai les champs très-fertiles, couverts d'agréable gazon et plantés d'arbres nombreux emplis du concert des petits oiseaux. Que le fleuve de Thessalie cède le pas, lui et sa campagne (1)! Or, nous étions là, tous deux assis, parmi les fleurs odorantes du printemps, parmi les roses. Je tenais, avec tant de plaisir, mes yeux grands ouverts fixés sur cette effigie céleste, j'appliquais si fort tous mes sens à contempler une forme si belle, si rare, une image si divine, que de plus brûlantes attaques me venaient doucement assaillir davantage, cependant que mon âme se fondant en une extrême suavité, je demeurais insensé, tout anxieux, entièrement absorbé, curieux, à considérer avec surprise comment et pourquoi la liqueur pourprée, pénétrant les carnations précieuses de la main polie et satinée, cette main, toutefois, restait blanche comme du lait et aucune teinte rouge n'y apparaissait. De même je me demandais par quel artifice la maîtresse Nature avait répandu et disséminé en ce très-beau corps tous les parfums de l'Arabie; avec quelle industrie elle avait, sur ce front illuminé de fils d'or pareils à des pampres charmants, colloqué la plus belle partie du ciel, la splendide région Héraclienne (2). Puis, portant mon attention sur

(1) Le Penée et la vallée de Tempé.

(2) L'*Engonasin*, groupe de dix-neuf étoiles, qui semblent représenter Hercule combattant le dragon du jardin des Hespérides. De

ses jolis petits pieds, j'admirais sa chaussure vermeille, fortement tendue sur le cou-de-pied d'ivoire, ornée d'une légère ouverture découpée comme une feuille ondulée, chaussure lacée très-serré, avec des cordelettes de soie bleue passées dans des œillets d'or. C'était un objet capable d'interrompre l'existence et de tourmenter à l'excès le cœur enflammé. Cependant, tout à coup, mon regard lascif revenait au col élancé entouré d'un chapelet de perles orientales, sans qu'on pût discerner ce qu'il y avait de plus blanc ou du col ou du collier qui descendait sur l'éclatante poitrine garnie de seins délicieux, ronds comme des pommes, faisant résistance au vêtement et le repoussant avec force; pommes dont Hercule, sans doute, ne déroba pas furtivement les pareilles dans le jardin des Hespérides. Pomone, dans son verger, n'en posséda pas de telles que ces deux blanches qui, sur la poitrine rosée, se tenaient immobiles et fermes ainsi que la neige floconneuse alors qu'elle brille, par hasard, pendant qu'Orion (1) stationne sous le corps terminé en poisson du miracle de Pan (2).

Entre ces deux seins j'aperçus une délicieuse petite vallée, sépulture de mon âme, telle que Mausole, avec toute sa richesse, n'eût su en ériger une pareille. J'étais dans le ravissement. Mon cœur, captivé, avait conscience de se dépenser jusqu'à en mourir, quel que fût l'endroit de ces très-élégantes parties où mes yeux l'en-

ʼεν, dans, et γόνυ, genou, parce que ce dieu semble tenir le dragon entre ses genoux.

(1) Constellation coupée par le cercle équinoxial, située près de celle du Taureau. (Hyginus, *Poet. ast.*, III, 33.)

(2) Lorsque les dieux, terrifiés par Typhon, se métamorphosèrent en différents animaux, Pan échappa sous la forme d'un bouc dont la partie inférieure était terminée en queue de poisson. Jupiter le mit ainsi parmi les astres. C'est le Capricorne, qui préside à la maison du Soleil dans laquelle celui-ci pénètre au solstice d'hiver. (Hyginus, *Poet. ast.*, II, 28.)

traînassent. Toutefois je ne pouvais réprimer mes soupirs d'amour embrasés, ni les retenir si bien que je ne les laissasse tant soit peu retentir.

Aussi Polia, immédiatement atteinte de la contagion amoureuse, tournait paisiblement, tout émue, vers moi ses vifs regards capables de faire envie au Soleil, et je me sentis devenir entièrement la proie d'un incendie dévorant qui infiltrait son prurit dans mes parties les plus intimes, les plus profondes, et se répandait comme une semence dans mes vaisseaux capillaires. A force de contempler ses manières nobles et distinguées, je sentis augmenter en moi une saveur douce comme le miel. Atteint, alors, d'un appétit désordonné, insatiable, grièvement oppressé par une brûlante et inopportune excitation, avec des pleurs dans la voix, avec de persuasives et ardentes prières, j'évoquai, à part moi, les baisers désirés, les baisers succulents, fluides et si doux, aux exquises vibrations de serpent, m'imaginant de goûter la saveur de la petite bouche suave, de l'haleine embaumée au souffle musqué et frais, me figurant de pénétrer dans le trésor caché de Vénus, et là, de dérober, à la façon de Mercure (1), les très-précieux joyaux de la maternelle nature.

Hélas! Je me tournai, soupirant, vers cette divine Mère, assiégé que j'étais par son fils le porte-brandon. Tout occupé de cette si belle figure, bien malade, envahi par l'effet des charmes insignes qui la décoraient, attiré par cette tête dorée dont chacun des cheveux m'enlaçait et me retenait captif en ses nœuds tordus, je me repaissais de cet aimable aliment et, nourri de sa captieuse douceur, je ne pouvais, quelque effort que je fisse, résister à l'envahissement de tant d'excitations

(1) Soit parce qu'il était le dieu des voleurs, soit parce qu'il jouit de Vénus, dont il eut Hermaphrodite.

diverses et de pensers irritants. Amour le sagittaire faisait rage en moi ; il me mettait en l'état de ne pouvoir éteindre un si insupportable incendie. Ma patience était à bout. Aussi, rejetant tout raisonnement qui s'y opposât, méprisant tout mûr conseil, j'étais incité par ce dieu, en cet endroit solitaire, à violenter, sans retenue, avec une audace Herculéenne, cette nymphe divine et pure. Mais je pensai que je la dusse d'abord solliciter, lui dire en suppliant et soupirant : « Hélas ! divine Polia, j'estime que ce me serait présentement un éternel honneur que de mourir pour toi ; mais la mort me semblerait plus glorieuse si elle m'était délivrée par ta main fine et potelée. Aussi bien mon âme, en proie à de si dures ardeurs, végète, plus cruellement brûlée qu'elle est à tout moment, sans répit, sans pitié, au point que je n'ai pas une heure de repos.

» C'est pourquoi je ne vois point d'autre moyen d'en finir avec cette surexcitation brûlante et répétée. A peine mon cœur est-il cicatrisé qu'il succombe, de nouveau livré à des feux plus cruels encore. Hélas ! Poliphile, que vas-tu faire ? Réfléchis à la malheureuse issue de la violence faite à Déjanire, de la violence faite à la chaste Romaine (1), réfléchis à bien d'autres cas semblables. Considère que les dieux tout puissants ont rencontré de la résistance dans leurs amours terrestres. Tu n'es qu'un homme déguenillé et vil ! Rappelle-toi, d'ailleurs, que tout peut arriver à qui sait attendre, que les lions féroces, eux-mêmes, s'apprivoisent par la patience, ainsi que toutes bêtes sauvages et cruelles, que la fourmi, si petite qu'elle est, imprime sa trace dans le dur rocher à force d'y passer en portant son grain (2).

(1) Hercule tua le centaure Nessus enlevant Déjanire, et la mort de Lucrèce fut cause de la perte des Tarquins.

(2) Pline, XI, 30.

Il n'y a qu'une divinité enfermée dans un faible corps humain qui puisse dédaigner, repousser une passion si éprouvée, si pénible, au moment où elle espère obtenir les fruits amoureux, le résultat désiré, les spasmes du triomphe! »

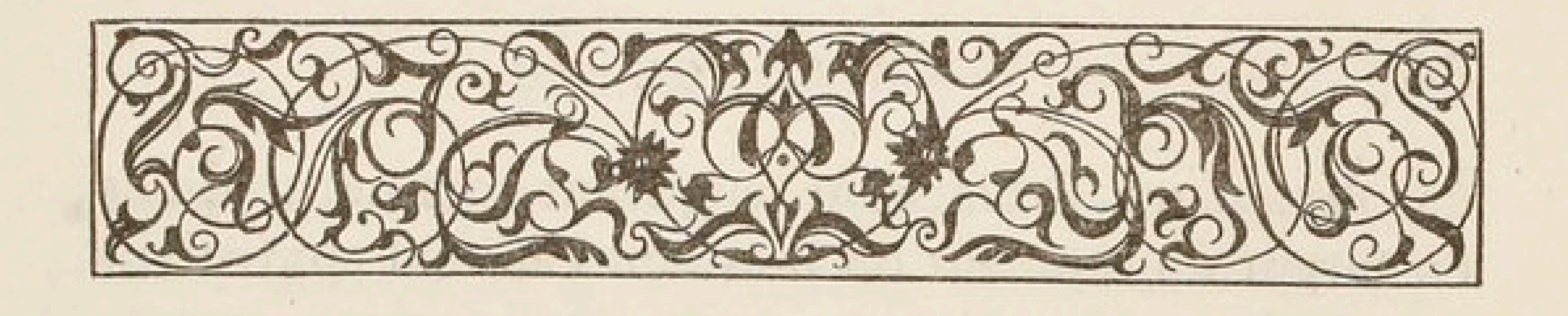
Alors j'évoquai dans ma mémoire le souvenir des saintes oraisons, des sacrifices, des libations, de la torche éteinte, de tous les offices où cette nymphe avait eu son Poliphile en vue et l'avait recommandé dans ses prières. Aussi pensai-je qu'il valait mieux attendre dans la souffrance une récompense plus assurée et l'obtention du but désiré, que de calmer, par un acte coupable et dangereux, au risque de perdre tout espoir, mes cruelles langueurs.

La nymphe Polia, s'apercevant que mon visage changeait de couleur et qu'il variait plus que le célèbre tripolion (1), autrement dit teuthrion (2) qui, trois fois le jour, modifie la coloration de sa fleur, me voyant altéré, m'entendant pousser, dans mon profond amour, tant de brûlants et douloureux soupirs, adoucit, modéra, toute piétable, mes mouvements impétueux et mes impatientes agitations.

Aussi, mon âme s'apaisant au milieu de ses flammes continuelles et de ses âpres brûlures, Amour m'incita à prendre patience ainsi qu'espoir. Tel le Phénix d'Arabie, sur son bûcher de branches aromatiques enflammé par l'apparition du Soleil levant, espère renaître de ses cendres arides.

(1) Le tripolion ou polion (Pline, XI, 7), dont la fleur est blanche au matin, rouge au couchant et bleue le soir. (Dioscoride, IV, 135.) C'est peut-être l'espargoute de mer.

(2) Colonna fait confusion et l'écrit *teucrion*. Teuthrion est le nom que Dioscoride donne au polion de montagne (III, 124.) Polion viendrait *à poliendo*.



Polia persuade à Poliphile d'aller *examiner les épitaphes antiques dans le temple en ruines. Il vit là d'admirables choses, et lisant, en dernier lieu, le rapt de Proserpine, il se prit à redouter que sa Polia ne fût perdue pour lui de la même façon. Il revient à elle tout épouvanté. Puis le Dieu d'amour arrivant prie Polia d'entrer dans sa nacelle en compagnie de Poliphile. Le Dieu appelant Zéphyr, ils naviguent heureusement, et, passant à travers les divinités marines, celles-ci marquent à Cupidon les plus grands respects.*

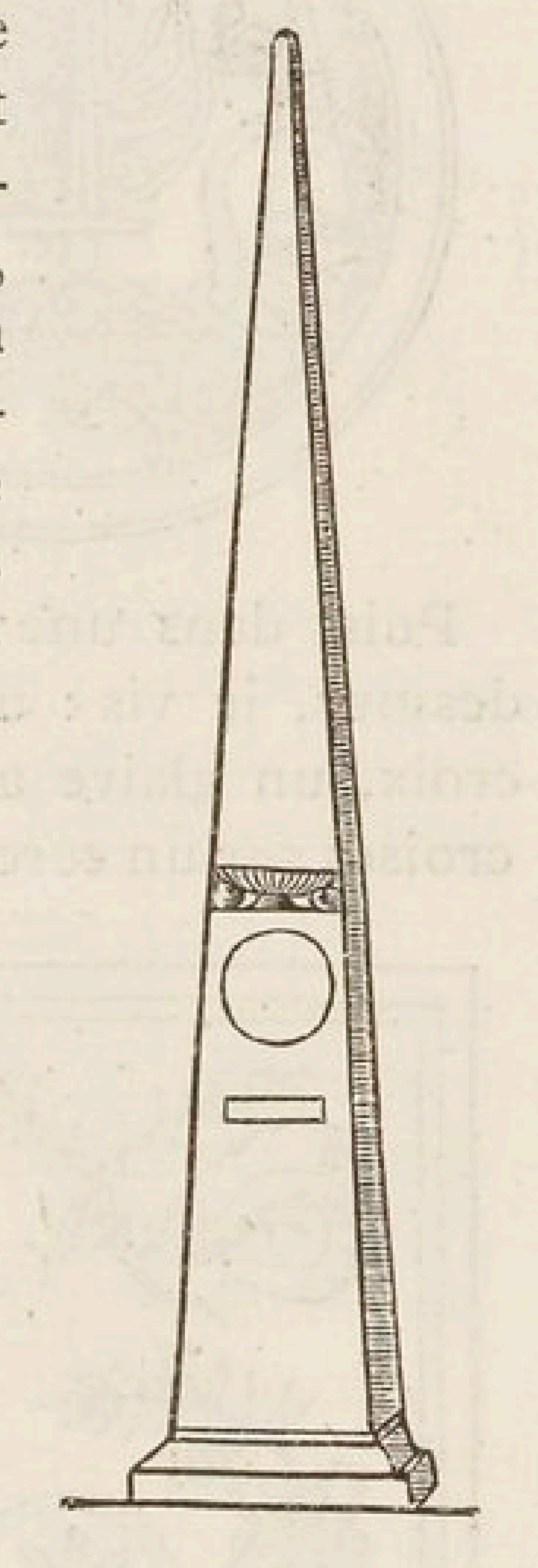


SUREXCITÉ non médiocrement par les plus inimaginables, par les plus raffinés supplices d'amour, voyant, toutefois, la guérison efficace si souhaitée, là, près de moi, pareille à mon médecin, je m'étonnais, avec stupeur, que, contrairement au cours naturel des choses, ce fût elle qui plus sûrement me tuât. Bien que sa belle façon de faire, son éloquence ornée, son regard mouvant dussent m'être un salut opportun à point préparé, cela me rejetait si loin que je sentais s'accroître en moi la tentation de ne pas mépriser, de ne pas fuir l'occasion provocante, cette bonne fortune

des ravisseurs. Frémissant, rugissant comme un chien en fureur au moment où il atteint l'animal poursuivi à travers les ravins Alpestres, tout aussi furieux, je convoitais ma proie désirée, livrée à ma merci, prêt que j'étais à me satisfaire absolument.

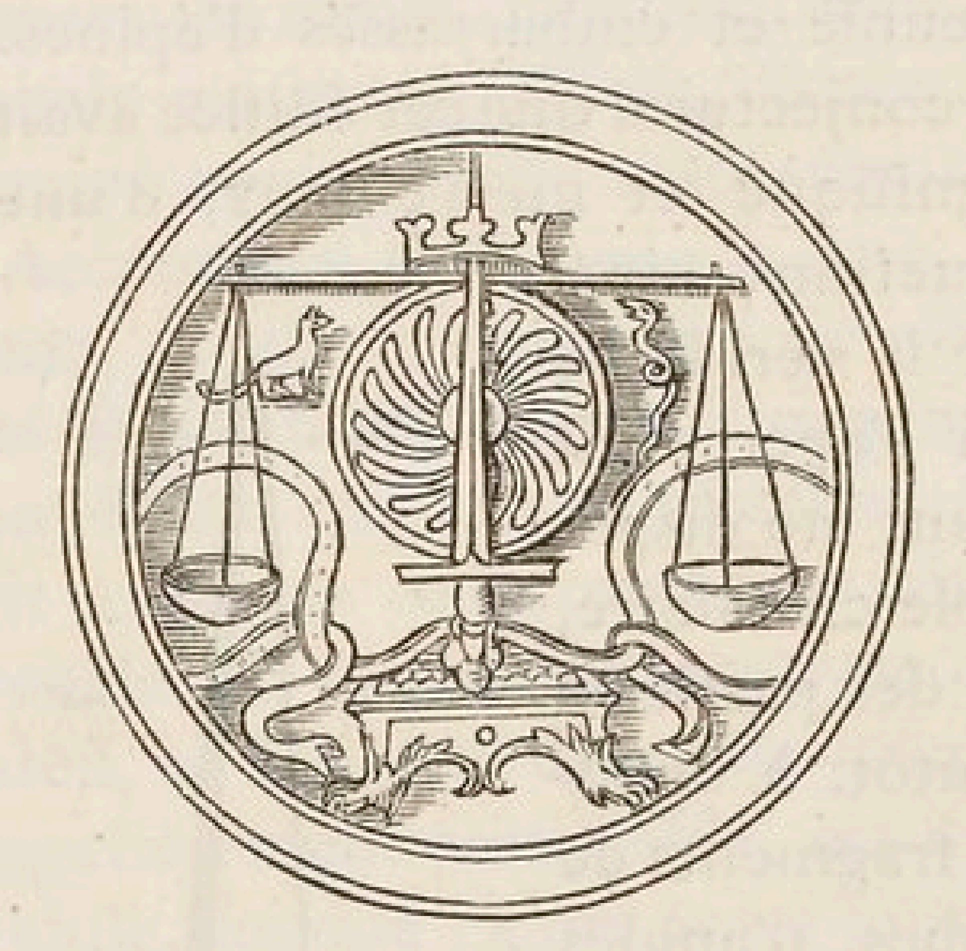
Accoutumé désormais à une mort d'amour incessante, familiarisé avec elle, je n'envisageais plus l'atrocité de ma folie, je me l'imaginais licite, quelque inconvénient qui dût en résulter. Ma très-enjouée Polia prit souci de cette condition déshonnête d'un amour aveugle, et, cherchant le moyen d'éteindre un incendie pareil, se concerta avec elle-même, puis, se montrant singulièrement secourable, me dit avec bonté : « Poli-
» phile, toi que j'aime entre tous, je n'ai jamais ignoré
» que les œuvres de l'antiquité te plussent extrêmement
» à voir. Tu peux donc aisément, tandis que nous
» attendons Cupidon notre seigneur, te permettre
» d'aller admirer à ton plaisir ces monuments aban-
» donnés que le temps rongeur, que la vétusté ont mis
» en pièces, que l'incendie a ruinés, que la vieillesse a
» dérompus ; tu peux examiner leurs nobles débris,
» dignes de vénération. Pour moi, je t'attendrai, tran-
» quillement assise en ces lieux, attentive à l'arrivée de
» notre maître qui doit venir afin de nous mener au
» royaume saint et désiré de sa mère. » Fort avide, fort jaloux de joindre la vue de ces œuvres à ce qu'il m'avait été donné déjà de contempler de si remarquable, je me levai du siège délicieux établi sous l'ombrage tempéré du laurier et du myrte, parmi d'assez hauts cyprès. Un chèvrefeuille embellissait ce lieu de sa floraison odorante, un jasmin enroulé nous y enveloppait d'une ombre suave, tout en épandant abondamment sur nous ses fleurs blanches, en ce moment très-parfumées. Absorbé, sans autre pensée, je m'en fus d'auprès de Polia et, fort empressé, j'atteignis ces

champs remplis de hauts et larges entassements de ruines couverts en grande partie de chamæsyce (1), encombrés de terre meuble et embarrassés d'épines. Là, en réfléchissant, je conjecturai que cet édifice avait dû être un temple magnifique et merveilleux, d'une rare et superbe construction, ainsi que me l'avait déjà dit la véridique et illustre nymphe. On s'apercevait que des chapelles avaient été disposées autour de ce temple circulaire, car il en restait encore des parties à demi-conservées ou, plutôt, à demi-ruinées, avec de grands fragments de piliers, de travées courbes, d'angles de toitures, avec de nombreuses colonnes en différentes espèces de marbres, marbres de Numidie, de l'Hymette, de Laconie et d'autres encore, colonnes fort belles, aux lignes accomplies. Je vis, jusqu'à l'évidence, par la disposition de ces chapelles, que des sépulcres y avaient été placés. Là, je remarquai, avant toutes choses, vers la partie postérieure du temple antique, un obélisque très-élevé, en pierre rouge. Sur une des faces de son pied carré j'aperçus les hiéroglyphes suivants sculptés : d'abord, une figure circulaire, puis des balances entre lesquelles se trouvait un plateau. Entre ce plateau et chaque balance se voyaient, d'un côté un chien, de l'autre un serpent. Dessous était un coffre antique au-dessus duquel se



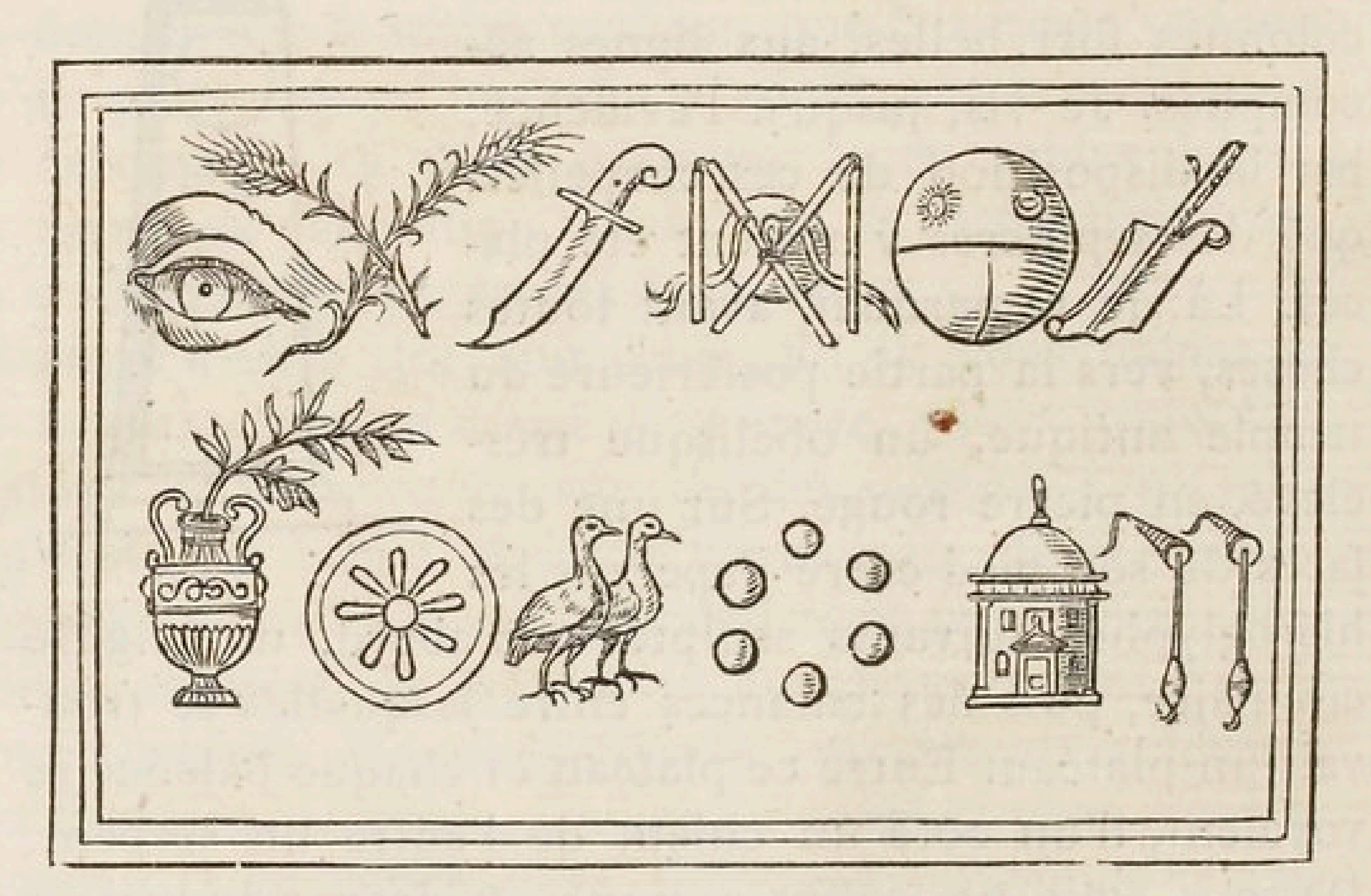
(1) Χαμαισύχη, plante rampante décrite par Dioscoride, IV, 170; citée par Pline (XXIV, 15). Sorte d'euphorbe, d'ésule, noix terrestre.

dressait debout une épée nue dont la pointe, dépassant le fléau des balances, traversait une couronne royale; ce que j'interprétai de la sorte :



IVSTITIA RECTA
AMICITIA ET ODIO
EVAGINATA
ET NVDA
ET PONDERATA
LIBERALITAS
REGNVM FIRMITER
SERVAT.

Puis, dans une autre figure quadrangulaire située dessous, je vis : un œil, deux épis de froment liés en croix, un glaive antique, deux fléaux à battre le blé croisés sur un cercle et enrubannés, la figure du monde

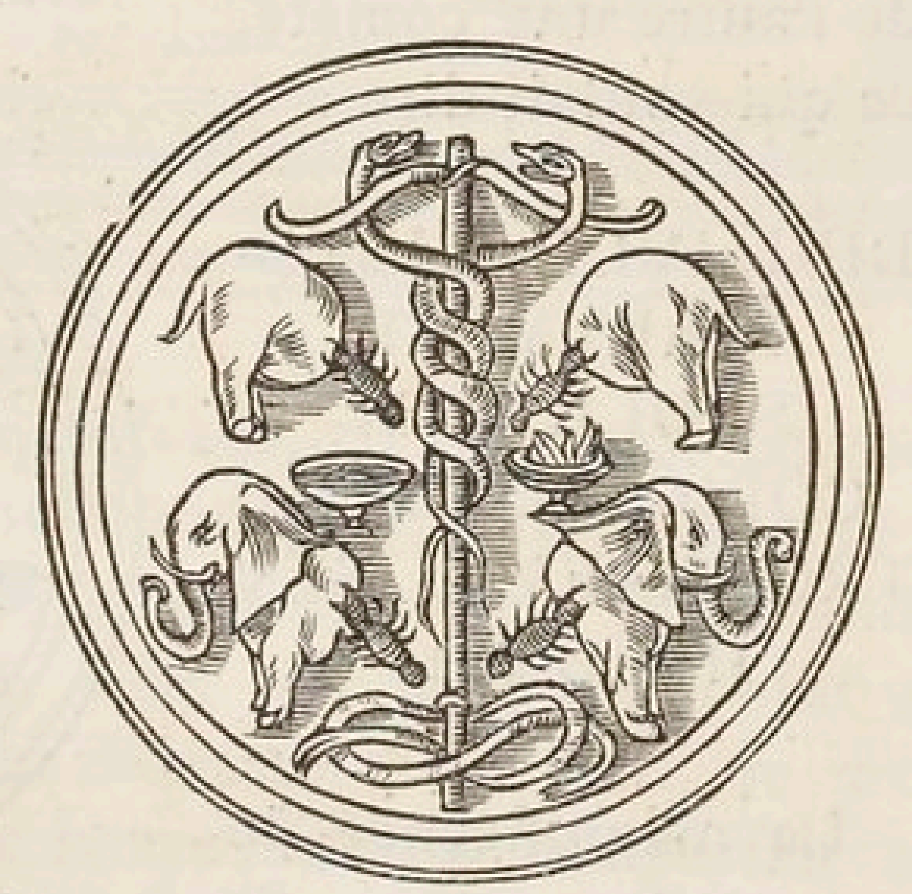


un gouvernail, un vase fort ancien dont sortait un feuillage d'olivier garni de ses fruits, un large plateau, deux ibis, six pièces de monnaie disposées en rond, un

ædicule la porte ouverte avec un autel au centre, enfin deux fils à plomb. Je traduisis cette figure ainsi en Latin :

DIVO IVLIO CÆSARI SEMP. AVG. TOTIVS ORB. GVBERNAT. OB ANIMI CLEMENT. ET LIBERALITATEM AEGYPTII COMMVNI AERE S. EREXERE.

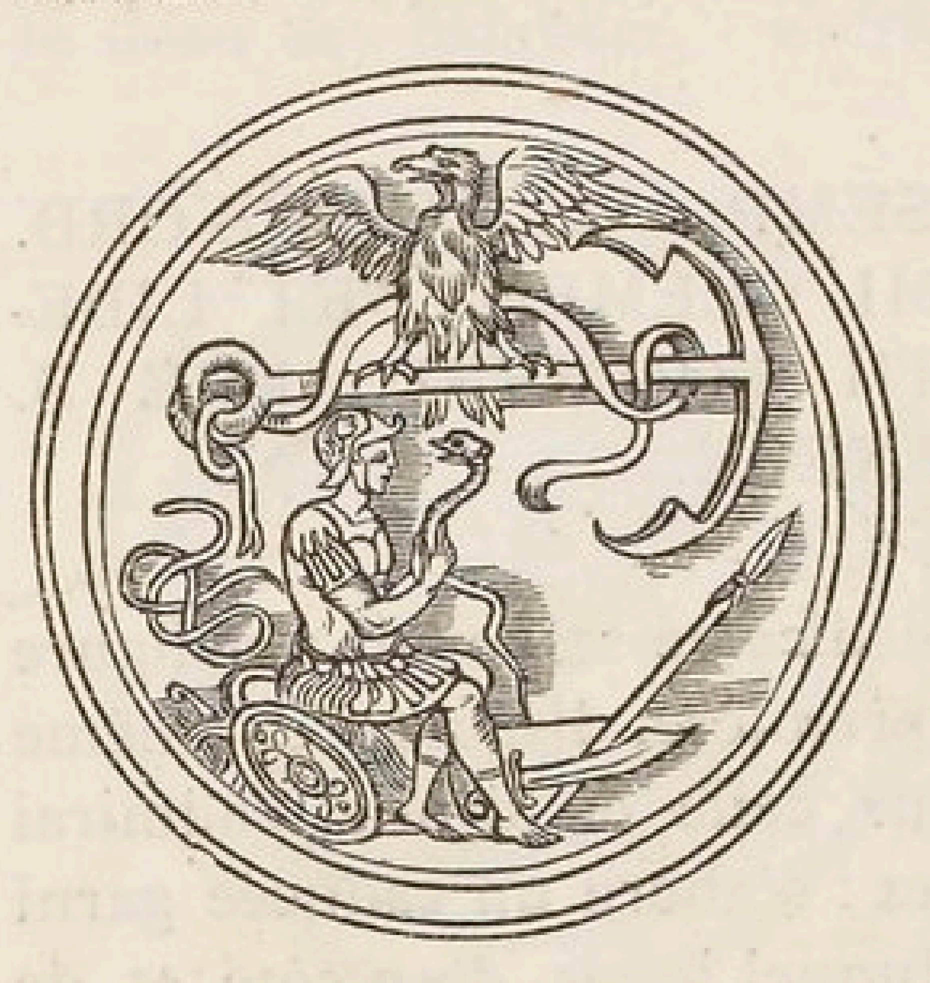
Sur chaque face de ce pied carré se voyait une figure circulaire semblable à la première, disposée de même et à la même hauteur. Sur celle de droite j'admirai ces excellents hiéroglyphes : d'abord un caducée garni de vipères sous la verge duquel je vis, d'un côté et de l'autre, une fourmi qui grandissait en forme d'éléphant et, au-dessus, deux autres éléphants qui diminuaient en forme de fourmis. Entre ces deux symboles étaient, d'une part un vase rempli de feu, de l'autre une conque pleine d'eau ; ce que j'expliquai ainsi :



PACE AC CONCORDIA PARVÆ RES CRESCVNT, DISCORDIA MAXIMÆ DECRESCVNT.

Du côté opposé était une autre figure circulaire. J'y admirai ce dessin excellemment rendu : une ancre était posée transversalement, un aigle aux ailes éployées siégeait dessus. A la barre de l'ancre était un lien emmêlé et, sous ces configurations, un guerrier reposait assis parmi des engins militaires. Il réfléchissait tout en

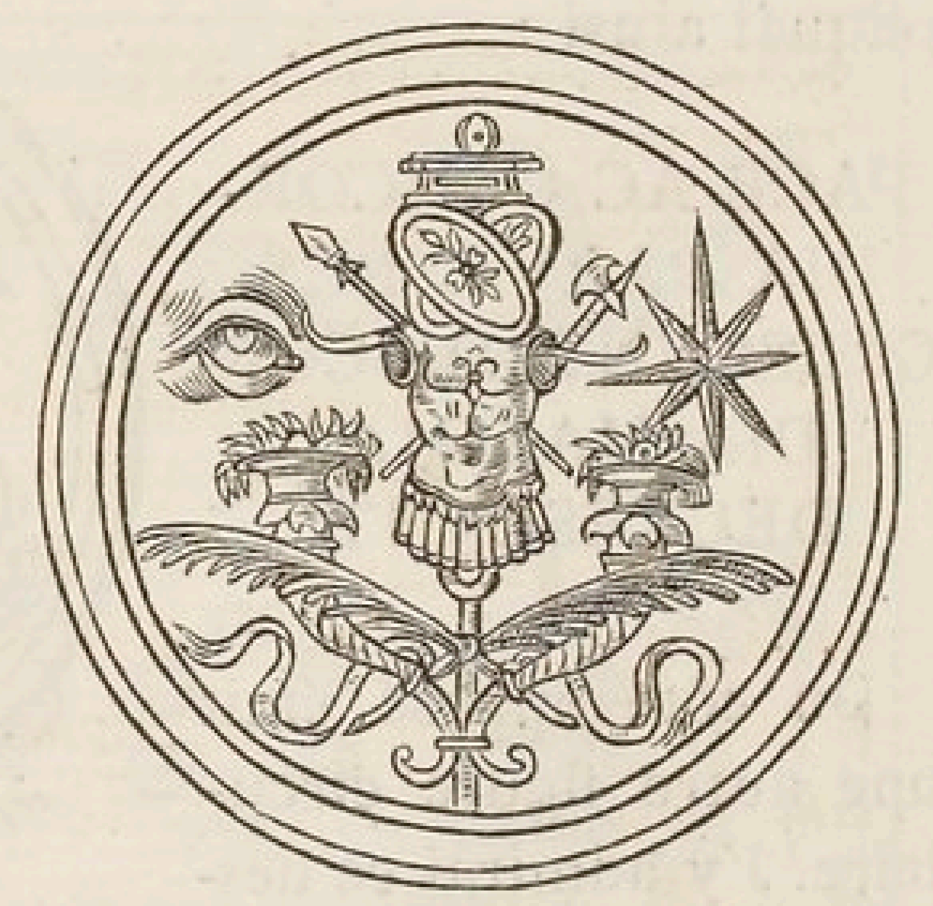
tenant un serpent. Ce dont je tirai l'interprétation suivante :



MILITARIS PRVDENTIA, SEV DISCIPLINA IMPERII EST TENACISSIMVM VINCVLVM.

Après avoir contemplé, avec un extrême plaisir, les nobles conceptions exprimées par ces figures, j'admirai la quatrième située sur la face opposée à la première. Je vis là un trophée triomphal. Au bas d'une lance croisaient deux palmes auxquelles étaient nouées deux cornucopies. Dans la partie moyenne de la figure se voyaient, d'un côté un œil, de l'autre une comète, ce qui voulait dire :

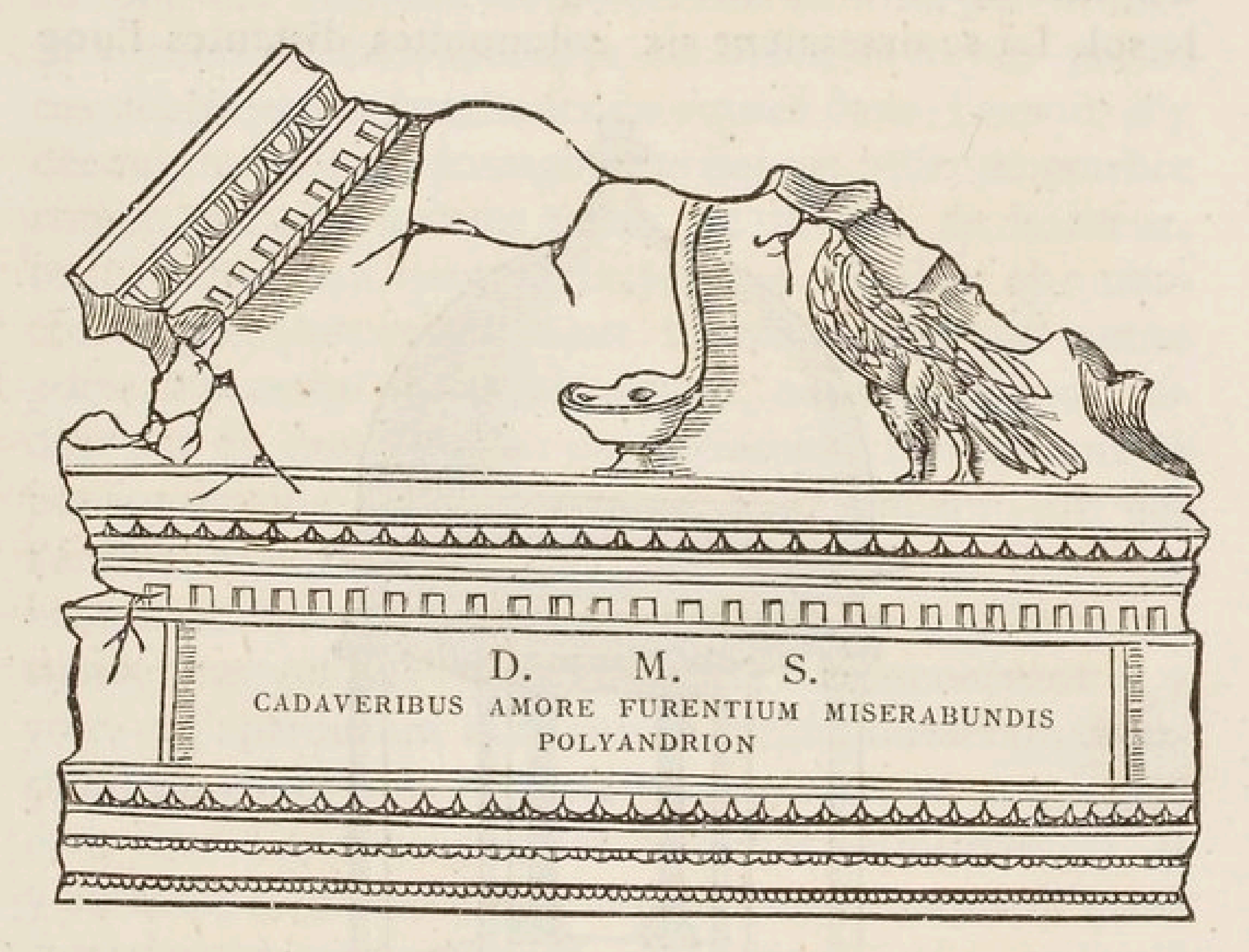
DIVI IVLII VICTORIARVM ET SPOLIORVM COPIOSISSIMVM TROPHAEVM, SEV INSIGNIA.



La magnificence de cet obélisque me fit penser que tel devait être celui qui fut transporté de Thèbes pour être érigé dans le grand cirque (1). Après, je revins à la

(1) Auguste fit placer dans le grand cirque le premier obélisque

partie antique du temple, dont je trouvai le propylée entièrement brisé. Devant la porte détruite je vis une partie de l'architrave et de la frise avec un morceau de la corniche, en un seul bloc. Sur la frise j'aperçus écrit ce qui suit, en élégantes lettres majuscules :

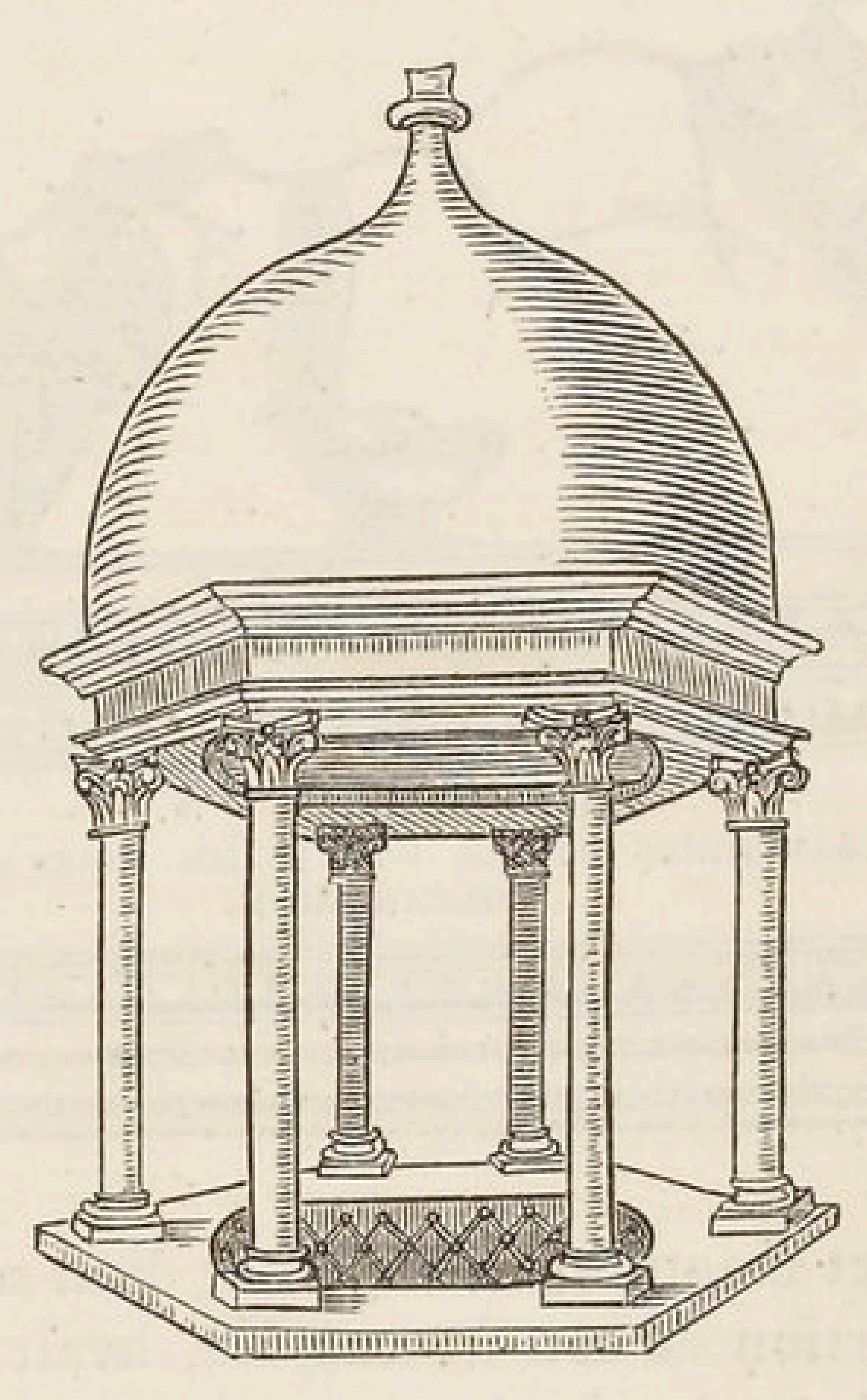


Ce noble et magnifique fragment d'un seul morceau, avec une portion de son frontispice, avait conservé un dessin excellent. Je vis, dans son tympan triangulaire, deux images sculptées, mais qui n'étaient point entières. C'était un oiseau décapité, un hibou, je crois, avec une très-ancienne lampe, le tout en parfait alabastrite. J'interprétai cela ainsi :

VITAE LETHIFER NVNTIVS.

qu'on ait vu à Rome ; il fut taillé sous le roi Semneserteus et mesurait 125 pieds 9 pouces de hauteur. (Pline, XXVI, 9.)

Je parvins, ensuite, dans la partie du milieu de ce temple, moins encombrée de débris. Le temps destructeur n'y avait épargné qu'une œuvre toute en porphyre rouge, admirable à décrire. C'était un édifice sexangulaire dont la base était établie sur une solide pierre d'ophite ayant la même configuration et reposant sur le sol. Là se dressaient six colonnettes distantes l'une



de l'autre de six pieds, avec architrave, frise et corniche, sans moulures ni ornements, mais toutes simples et polies. Ces colonnes extérieures ne contrariaient pas la forme du monument qui, à l'intérieur, était rond. Sur le plat de la corniche naissait une coupole d'un art admirable, faite d'une unique pierre massive. Elle se terminait vers son sommet en un conduit pour la fumée, conduit rayé qui laissait passer la lumière tombant d'aplomb sur un caveau, lequel prenait son jour au

moyen d'une ouverture circulaire fermée par un treillis excellemment fabriqué en métal fondu. Cette coupole remarquable en forme de ciboire (1) m'apparut polie à merveille.

En regardant par cette ouverture, il me sembla voir au fond une certaine forme carrée. Allumé par un désir curieux d'y descendre, je me mis à chercher parmi ces débris et ces fragments de ruines dans l'espoir d'y découvrir quelque passage. J'avisai un pilier de marbre rompu, d'environ deux pieds, au moins, de hauteur, tout revêtu d'un lierre grimpant et flexible qui obstruait presque entièrement l'ouverture d'une petite porte. J'y entrai inconsidérément, sans réflexion, séduit par un excessif désir de recherche. Descendant là par un escalier sombre et raide, le lieu m'apparut, dès l'entrée, plongé dans d'horribles ténèbres et dans un brouillard opaque. Pourtant, au bout de quelques instants, mes yeux, s'y accoutumant, commencèrent à y voir, et j'aperçus un spacieux et large souterrain construit en rond, que l'humidité rendait peu sonore. Il était soutenu, étayé par des colonnes primitives (2). Il y en avait d'établies perpendiculairement sous la construction qui portait la coupole, avec des arcs embrassant le même espace que celui qu'occupait le circuit des six colonnes. Tout l'espace, à partir des colonnes primitives, était voûté et revêtu de marbre blanc poli, en blocs équarris dont on n'apercevait pas les joints.

(1) On appelait κιβώριον le globe formé par les capsules du fruit du κύαμος αἰγυπτιακός, lotus aquatique qui croît dans les lacs et les marais de l'Egypte et dont on faisait les vases appelés ciboires. (Meyer Botan. Erlaüter zu Strabons Geogr., p. 151 à 154). *Nymphæa Nelumbo* de Linnée.

Les feuilles de cyamus présentent une concavité naturelle qui les rend très-propres à être employées en guise de coupes; le menu peuple d'Alexandrie n'avait guère d'autres vases. (Strabon, XVII, I, 15.)

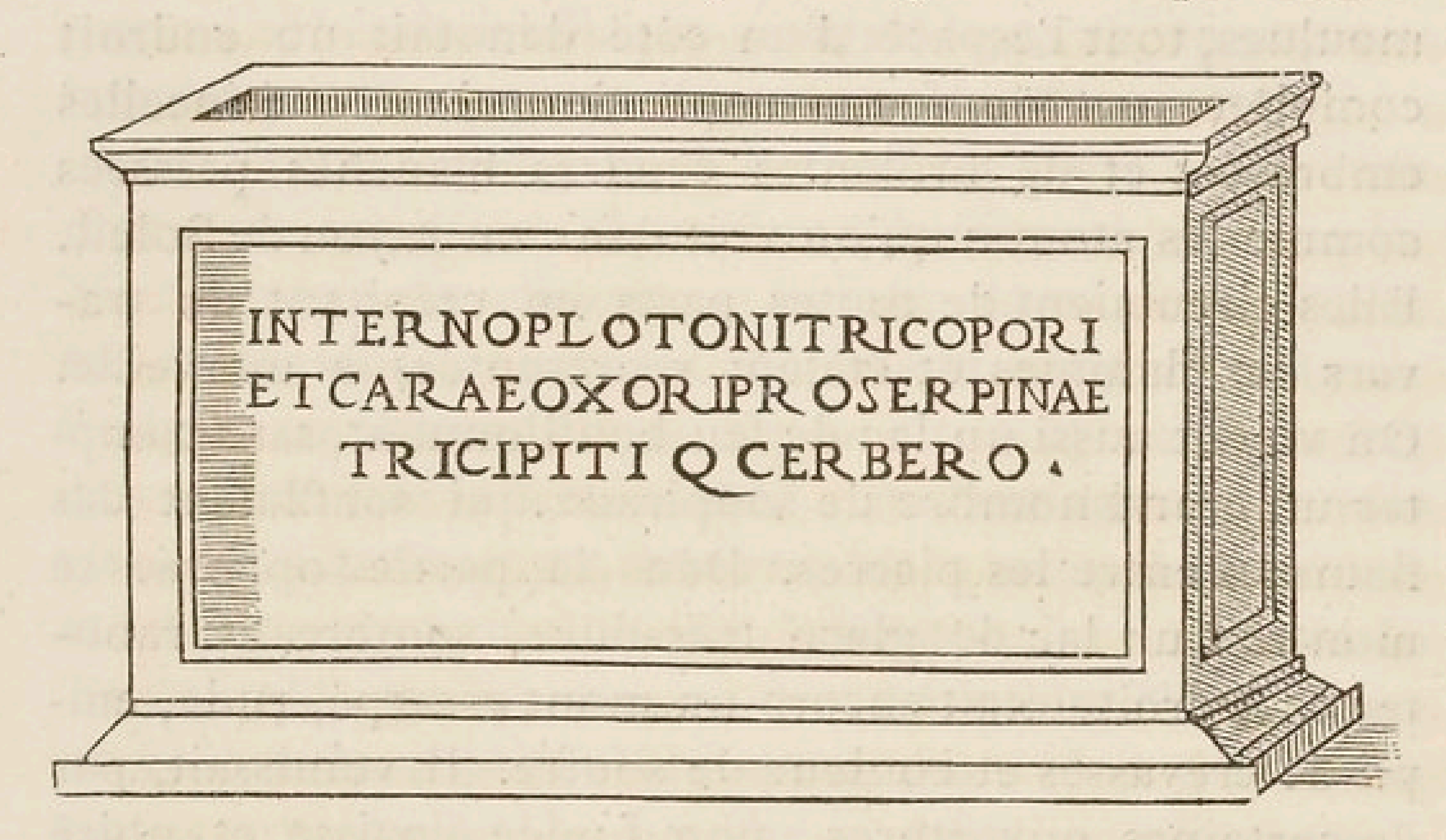
(2) Voir la note du t. I, p. 81.

On y voyait force salpêtre ou borax. Je trouvai la pierre admirablement taillée, on ne peut mieux dressée et plane, mais souillée par la fréquentation des chats-huants.

Dans l'enceinte, formée par les colonnes primitives, était établi, à même le sol, un autel dans la forme d'un double carré. Il était tout en aurichalque, long de six pieds, muni de son foyer et orné d'une petite corniche haute d'un demi-pied. Cet autel était creux comme un sépulcre, mais son ouverture supérieure n'était évidée qu'à la profondeur de deux pouces. Là-dessus était une plaque ajourée, ou, plutôt, un grillage de la même matière que l'autel et fondu avec lui d'un seul tenant. Sur une des faces de celui-ci j'aperçus une petite fenêtre, et pensai que les sacrificateurs s'en servaient pour entretenir le feu destiné à brûler les victimes, ainsi que pour retirer les cendres sacrées. Il me sembla aussi que sur la grille, dont j'ai parlé, ils plaçaient l'animal afin qu'il fût consumé. En effet, la cheminée, formée par l'orifice placé juste au-dessus, me paraissait pleine de suie; d'où je conclus que la fumée des sacrifices, en s'élevant, s'échappait par l'ouverture de la coupole en porphyre et se dissipait au dehors. D'aventure, je supposai que la voûte du temple était ouverte ainsi selon le rite Égyptien et qu'ainsi la fumée sainte, l'odeur de grillé ou de brûlé se dégageaient sans incommodité pour l'intérieur du temple. Sur la face opposée à celle où se trouvait la petite fenêtre, je vis le titre ci-dessous, gravé en lettres Romaines d'une façon exquise. Cela me fit penser à l'autel trouvé à Valesium, près de Tarente (1).

(1) Ville de Calabre, que Pline écrit *Balesium* (III, 1); aujourd'hui *Palesano*. On y découvrit un grand nombre d'objets antiques (*Galateus, de Situ Iapygiæ*, p. 73).

Je ne vis, dans ce souterrain, autre chose que des sièges scellés aux murs et de la même matière qu'eux. J'examinai le tout avec un immense plaisir, avec un singulier respect; après quoi, ayant considéré chaque chose attentivement, je remontai à l'extérieur, où je fus saisi d'admiration en voyant l'état de conservation dans lequel se trouvait ce dôme en forme de ciboire. Cela me confirma dans la pensée que le temple était à



ciel découvert, attendu que ses ruines se trouvaient accumulées autour de cette construction que j'avais rencontrée intacte. Là je jouai des yeux, inspectant tout. Je vis une chapelle presque entière. Mes pieds, alors, accompagnant mes regards, je fus rapidement à elle. Une peinture d'un art extraordinaire était demeurée au plafond; elle dénotait une grande habileté de l'artiste. C'était une œuvre en mosaïque de couleur finement exécutée.

Là était peinte une voûte en cul de four, toute noircie par une épaisse fumée, au fond de laquelle on apercevait une immense, triste et terrible caverne moisie, faite comme d'une pierre ponce toute perforée, qui venait aboutir, sur le milieu du côté gau-

che, contre une roche aride, inaccessible, ferrugineuse et raboteuse où bayait une large ouverture. En face, une montagne de tuf, toute pierreuse, hérissée et rude, se dressait percée de la même façon. Au milieu, entre l'une et l'autre de ces ouvertures, passait, d'outre en outre, un pont en fer mi-parti, incandescent jusqu'à la moitié, et, au-delà, paraissant être d'un métal excessivement froid. Au-delà de ces pierres hérissées et vermoulues, tout l'espace d'un côté dénotait un endroit complètement en feu, rempli de volantes étincelles embrasées et de brûlantes cendres blanches pressées comme les atomes qu'on voit dans un rayon de Soleil. Elles circulaient de toutes parts en crépitant au travers des flammes et étaient représentées à merveille. On voyait aussi un lac de feu bouillonnant, sans compter un grand nombre de soupiraux qui soufflaient des flammes entre les pierres. Dans la partie opposée se montrait un lac de glace très-dure, sombre et raboteux. A droite était encore un mont escarpé, rude, empli de crevasses et couleur de soufre. Il vomissait, par de certaines ouvertures, une fumée épaisse et noire qui semblait devoir étouffer le feu actif pour le laisser jaillir en une épaisse purée de substance ignée. Ce vomissement donnait lieu à des crépitations, à des explosions, ainsi que fait une vapeur comprimée contrainte de s'exhaler au large; puis, par les ouvertures, l'éructation semblait redoubler. Là où ce n'était point représenté, c'était, du moins, indiqué de façon à le faire supposer. Au flanc de la montagne était une fissure profondément creusée, toute pleine d'une ombre condensée et grossière, digne de l'Averne (1).

(1) En général, tout marais dont les exhalaisons putrides tuent les oiseaux qui le traversent. De α privatif et ὄρνις, oiseau. Nom d'un lac en Campanie. (Pline, III, 5.) Les poëtes en faisaient l'entrée des

Dans cette fosse se trouvait un Tænare (1). Une porte d'airain en fermait l'ouverture rudement entaillée dans une âpre pierre ponce. Le tricéphale Cerbère dormait couché sous ces voûtes de cavernes aux nombreuses anfractuosités. Son poil était noir et humide, d'effroyables serpents le coiffaient; horrible, épouvantable d'aspect, il soufflait lourdement.

En plein sommeil, il surveillait ces portes de métal comme s'il était éveillé, et montait la garde en conservant les pupilles perpétuellement éclairées.

Sur l'affreux rivage tout hérissé, en cette infortunée région du lac glacé, l'horrifique, la farouche, la cruelle Tisiphone, à la chevelure formée de vipères (2), se tenait, furieuse envers les chétives et misérables âmes. Celles-ci tombaient en masse, du haut du pont de fer, dans le lac éternellement gelé ; roulant dans les ondes glacées, elles fuyaient, hâtives, leurs mortelles rigueurs et atteignaient la froide rive. Echappées à cette Furie du Tartare, les malheureuses s'évadaient rapidement par un rocher âpre et pénible, d'un abord très-difficile et situé sur la gauche. La bouche ouverte, les cils fermés, les yeux rouges et larmoyants, elles semblaient pousser des clameurs, hurler, pleurer, gémir douloureusement. Oppressées d'horreur, elles se poussaient mutuellement en se ruant, se foulaient aux pieds, se précipitaient dans le froid et profond Averne. Celles qui évitaient cette chute se rencontraient dans la scabreuse caverne avec Mégère, l'horrible Furie qui les empêchait de se jeter

Enfers (Cicéron, *Tusc.*, I, 16), aujourd'hui *Lago d'Averno* ou *di Tripergola*.

(1) C'est un promontoire de Laconie sur lequel était un temple de Neptune en forme de grotte. Les poëtes, d'après Pline (IV, 5), en ont fait un soupirail des Enfers. (Virgile, *Georg.*, IV, 467. Ovide, *Met.*, X, 13.)

(2) C'est Eschyle qui le premier nous peint les Furies avec des serpents dans la chevelure. (Pausanias, *Attic.*, XXVIII.)

dans les flammes, et, entassées devant la partie brûlante du pont, elles étaient contraintes de sauter en bas. Je pensai qu'un ordre semblable était tenu de l'autre côté, car la funèbre Alecto, sœur des deux nuisibles filles de l'Achéron et de la sombre Nuit (1), mettait furieusement obstacle à ce que les âmes vouées aux flammes perpétuelles se ruassent dans le lac glacé. Épouvantées par l'horrible Furie, elles montaient jusqu'au pont maudit où elles se rencontraient avec les autres. Il me sembla, ainsi, que les âmes condamnées à l'ardent incendie souhaitaient extrêmement d'émigrer dans la glace, et que celles qui étaient destinées au lac gelé préféraient de beaucoup entrer dans les flammes maudites et brûlantes, à demeurer dans le marais de ce Styx glacé. Mais elles étaient contraintes de parcourir le décevant trajet au bout duquel les âmes condamnées au feu réglaient fatalement leur marche de façon à ce que, vouées aux flammes, elles retombassent toujours à la même place qui leur était assignée pour l'éternité, et que, pareillement, celles qui tentaient d'échapper par la fuite à l'inévitable glacier, étaient précipitées du pont dans le profond lac gelé. Ainsi la justice divine voulait qu'elles fissent constamment retour à leur premier état.

Sans interruption, d'autres âmes essayaient vainement de réaliser leur vœu impuissant ; elles ne pouvaient atteindre leur but si souhaité. Ces infortunées, qu'agitaient l'horreur et la rage, tentaient, sans repos, de fuir les flammes incendiaires et de se soulager en se réfugiant sous la glace ; elles ne le pouvaient. C'était une peine inéluctable, sans fin. A mesure qu'elles perdaient

(1) Les trois Furies, selon Hésiode, sont conçues par la Terre du sang de Neptune. Apollodore les dit formées dans la mer du sang de Cœlus versé par Saturne. C'est Lycophron et Eschyle qui les disent filles de l'Achéron et de la Nuit. Épiménide prétend qu'elles sont filles de Saturne et d'Évonyme et sœurs des Parques.

tout espoir, leur désir augmentait et devenait d'autant plus violent que, se trouvant arrivées au terme de leur course sur le pont, en face les unes des autres, celles



qui étaient brûlées sentaient la répercussion du froid, et celles qui étaient glacées percevaient la chaleur, ce qui avait pour effet d'accroître singulièrement l'angoisse et le tourment.

Je constatai que cette peinture, d'une perfection impossible à décrire, rendait ces expressions et ces gestes avec un art de coloration absolu. Une inscription apprenait que les âmes condamnées aux flammes dévorantes étaient celles de ceux qui, sous le coup d'une trop brûlante passion s'étaient donné la mort, tandis que celles qui avaient été reléguées dans l'horrible glace étaient celles des personnes qui l'avaient mérité pour s'être montrées rigides et froides, pour avoir opposé une résistance obstinée à l'amour. C'est ainsi que je considérais cet odieux et épouvantable barathrum (1), à vous faire fuir au loin, qui, là où les lacs confinaient, c'est-à-dire le glacé avec le bouillant, devaient, par le contraste, se trouver dans un éternel conflit et rendre un bruit terrible de tonnerre, attendu qu'en se rencontrant ils se ruaient l'un et l'autre par un précipice à pic et s'engouffraient en un vaste trou, en un abîme immense dont la profondeur était si habilement rendue par l'artiste, que la peinture en imitait l'aspect réel et donnait l'illusion d'un gouffre sans fond. Le coloris, la perspective luttaient ensemble de perfection, ainsi que l'élégance des figures, la richesse de l'invention, la beauté du dessin ; le tout d'une finesse d'exécution telle que Parrhasius d'Ephèse (2), le peintre insigne, n'eût pu jamais se glorifier d'avoir trouvé le premier une telle conception.

J'étais donc là, considérant très-attentivement cette composition, et je pouvais facilement en avoir le sens; d'autant mieux que le fort habile artiste, à la très-

(1) Précipice très-profond dans lequel on jetait les criminels. Il y en avait un aux environs d'Athènes (Suidas). Se prend pour l'Enfer au général.

Horrendum chaos ostendens pœnasque barathri ;

(Val. Flaccus, *Argonaut.*, II, 86).

(2) Fils d'Evenor et rival heureux de Zeuxis.

haute pensée, avait supérieurement représenté les âmes sous la forme corporelle. Car celles-ci ne peuvent apparaître et leur effet ne peut être perçu si elles ne sont condensées en air concret dans cette forme. Beaucoup de ces âmes se bouchaient les oreilles ; d'autres, se couvrant les yeux avec la paume de la main, n'osaient regarder le terrible et engloutissant abîme plein de monstres divers et épouvantables. Les unes étaient d'une pâleur qui rendait bien l'engourdissement causé par le froid ; elles serraient les bras contre la poitrine. Les autres, pour que l'on comprît l'ardeur qui les dévorait, rendaient un souffle enfumé. Quelques-unes exprimaient leur amère tristesse, leur peine douloureuse, et pleuraient, les doigts entrelacés.

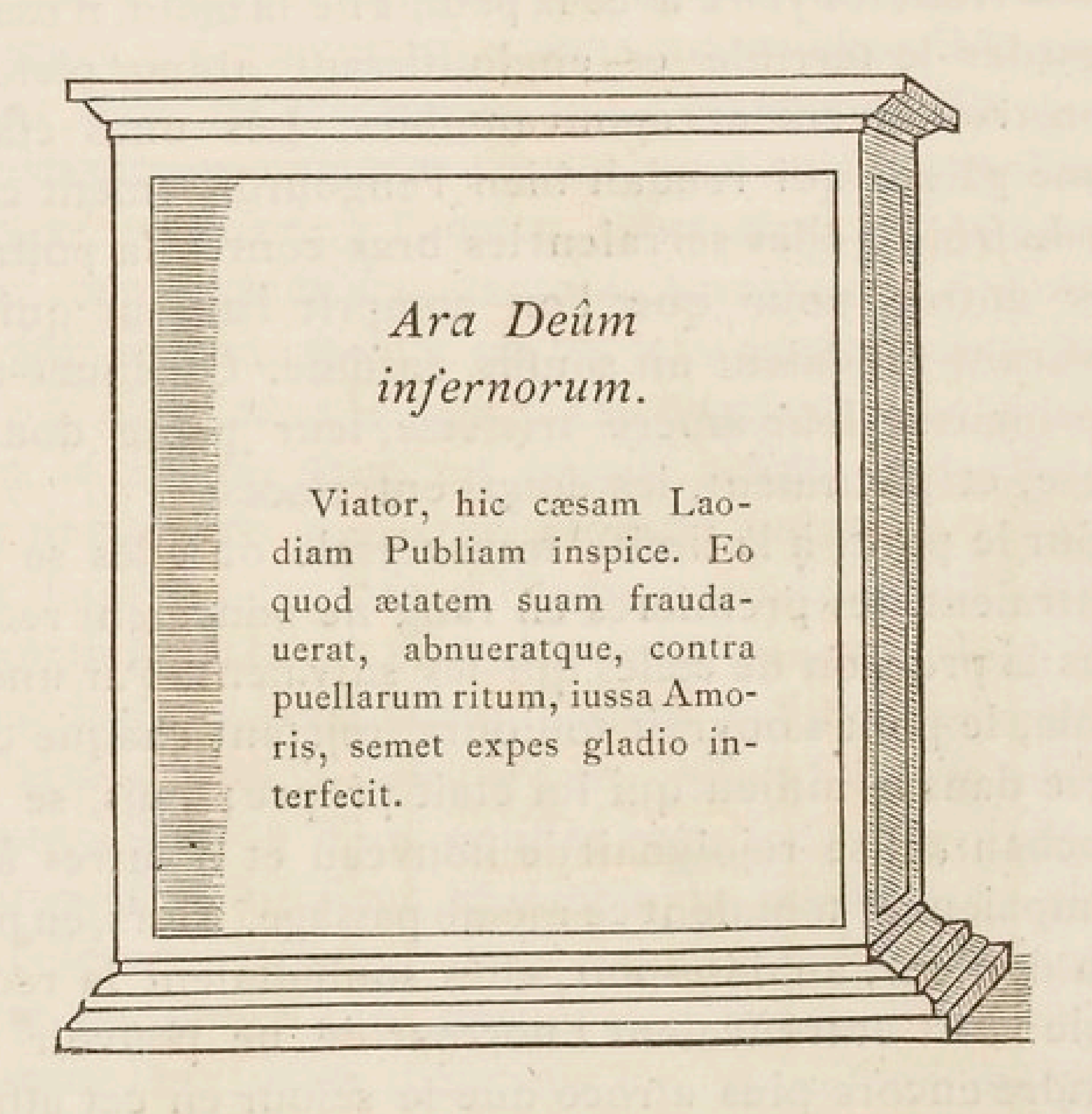
Sur le pont, à la limite transversale où elles se rencontraient, les premières en rang ne pouvaient reculer sous la pression de celles qui les suivaient. Par une loi fatale, le pont s'ouvrait toujours, rejetant chaque catégorie dans le milieu qui lui était propre ; puis, se rapprochant, il se rejoignait de nouveau et d'autres âmes grimpaient et tentaient ce même passage. Alors, en proie à la douleur, au désespoir, elles souhaitaient la redoutable mort et trouvaient l'horreur de ne pouvoir l'atteindre encore plus atroce que le séjour en cet affreux endroit et que la présence des Furies. Cet Erèbe (1), rempli de souffrance, infect, était traité de façon à inspirer aux spectateurs une terreur qui n'était pas petite.

Je vis, dans cette chapelle, un autel carré au front duquel était l'inscription ci-après tracée en majuscules parfaites.

Je m'en fus très-satisfait et trouvai une noble stèle

(1) Partie profonde du Tartare où règne une nuit éternelle. (Festus, Servius. — Virg., *Georg.* IV, 471.)

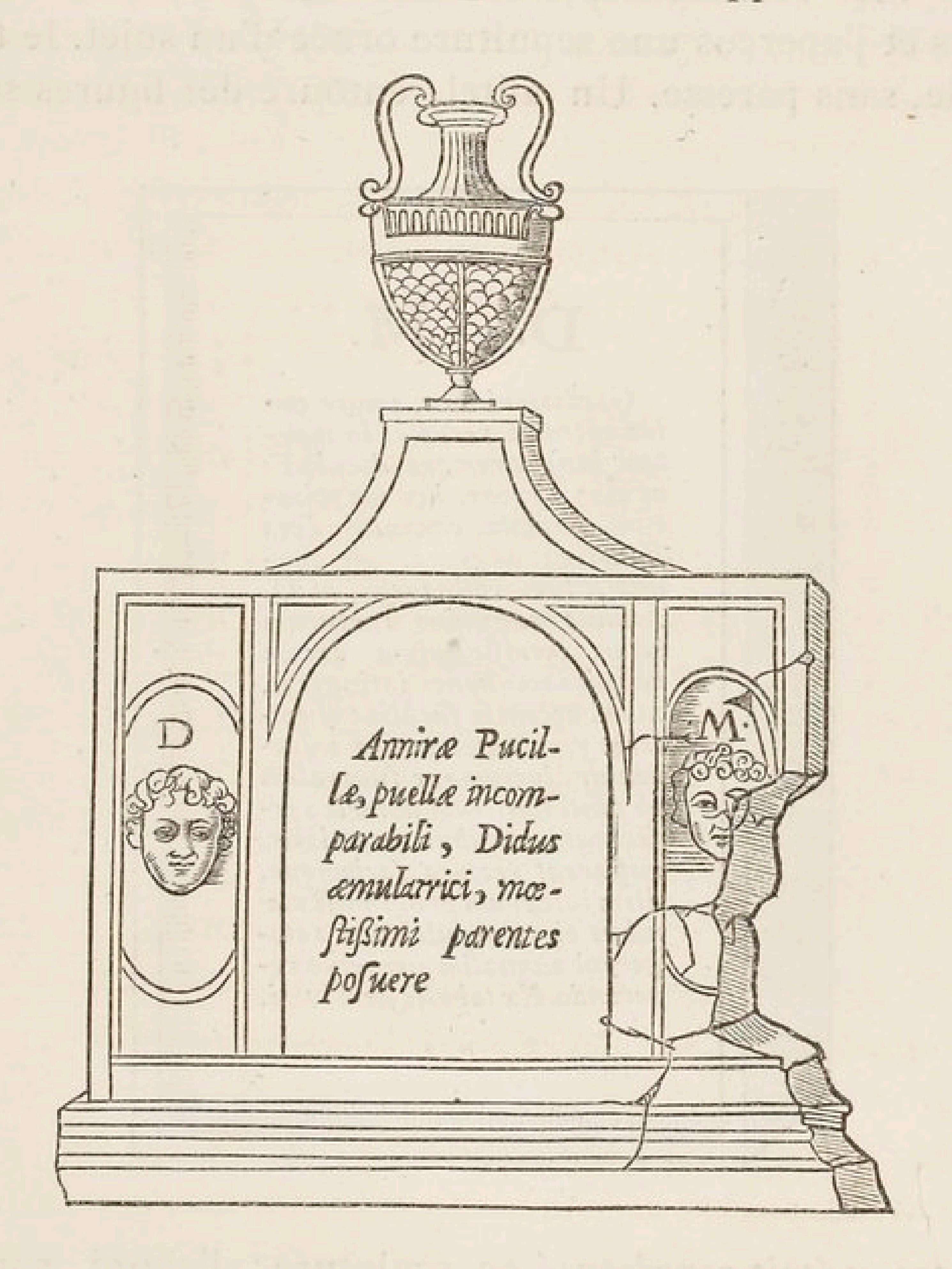
carrée, en marbre, écornée mais presque intacte. La partie du milieu, qui affectait la forme de deux carrés superposés et dont le sommet s'arrondissait en arc, était comprise entre des moulures et accostée de deux parties sculptées contenant, dans un ovale, d'un côté un D



au-dessus d'une tête de larve (1), de l'autre un M surmontant une tête semblable. Le sommet de cette pierre affectait quelque peu la forme d'un faîte qui ne se terminait pas en pointe, et sur lequel était posé, faisant saillie, un très-antique vase d'airain ouvert et sans couvercle. Je pensai que des cendres y étaient enfermées. Toutes ses moulures étaient intactes. Il portait l'inscription ci-dessous.

(1) Ame condamnée à errer dans le monde et tourmentant les humains.

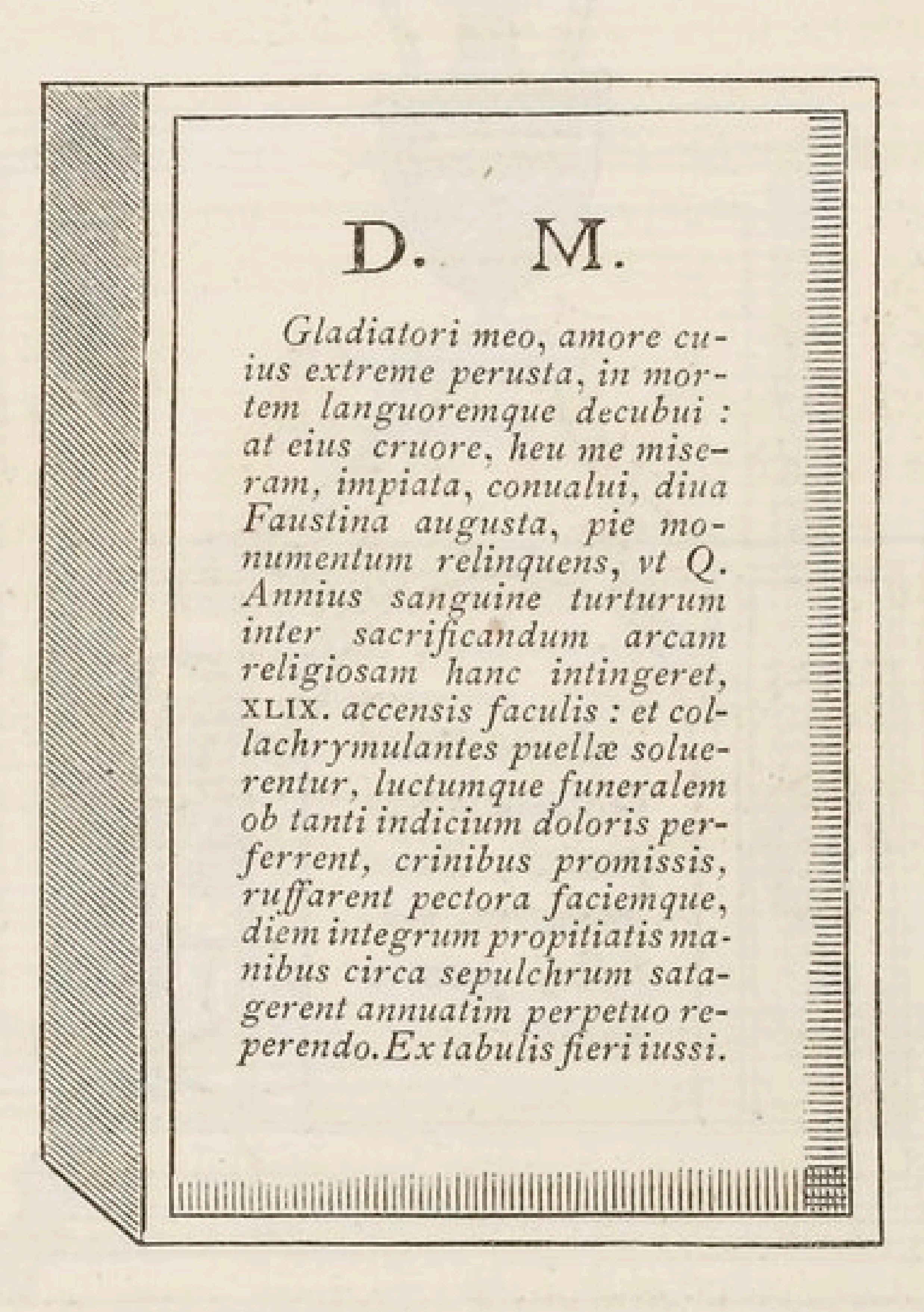
Près de là je vis encore une table de porphyre gisant sur le sol avec l'excellente épitaphe que vous voyez. Cela me fit penser qu'elle avait appartenu à une



superbe sépulture ; car elle était brisée aux deux côtés qui dénotaient qu'elle n'était pas primitivement aussi simple ; et, de fait, une partie de moulure restait entière ainsi que l'inscription autour de laquelle courait l'ibéris à feuilles de cresson (1).

(1) Ἰβηρίς. Herbe découverte au temps de Pline par un des premiers médecins de Rome, Servilius Democratès, qui l'a célébrée dans

Après avoir lu ces deux épitaphes avec beaucoup d'attention et les avoir examinées avec plaisir, empressé dans mes recherches, je tournai les yeux de toutes parts et j'aperçus une sépulture ornée d'un sujet. Je fus à elle, sans paresse. Un autel, entouré des figures sui-



vantes, y était représenté en sculpture : d'abord, sur le dessus de l'autel, se trouvait une tête de chèvre sauvage exécutée avec un art admirable. Un vieillard, dont les cheveux emmêlés et frisés étaient arrangés à la mode antique, la tenait par les cornes. Ce vieillard était revêtu, à même la chair, d'un pallium qui, posé sur

un poëme Grec que nous a conservé Galien (κατὰ τόπους, 2). Elle passait pour guérir les rhumatismes. (Pline, XXV, 8.)

l'épaule droite, passait sous l'épaule gauche, revenait sur la droite et pendait le long du dos. Auprès de lui était un homme couvert de deux peaux de chèvres, une devant, l'autre derrière. Elles étaient nouées par les pattes, sur les épaules, les autres pattes tombant entre les cuisses, le poil rude tourné contre la chair, le tout serré à la ceinture par une guirlande de tamnus (1), ou vigne noire, garnie de ses feuilles.



Cet homme, les joues gonflées, jouait de la double flûte champêtre, appuyé contre le tronc noueux d'un arbre fendu par la vétusté, complètement creux et crevassé, aux rameaux écartés et rares garnis de feuilles. Sa chevelure négligée était ceinte de feuillage. Du côté opposé se trouvait un autre personnage tenant sur ses épaules robustes un vase penché dont l'orifice était dirigé vers la tête cornue et laissait échapper du vin. Près de lui se voyait une matrone décoiffée, aux cheveux dénoués, nue comme ce verseur de vin, et en larmes. Elle maintenait une torche dont la flamme

(1) *Vitis nigra* ou couleuvrée noire. *Bryonia nigra* de la pharmacie. (Pline, XXI, 15; Deville, *Hist. plant.*, II, p. 558.)

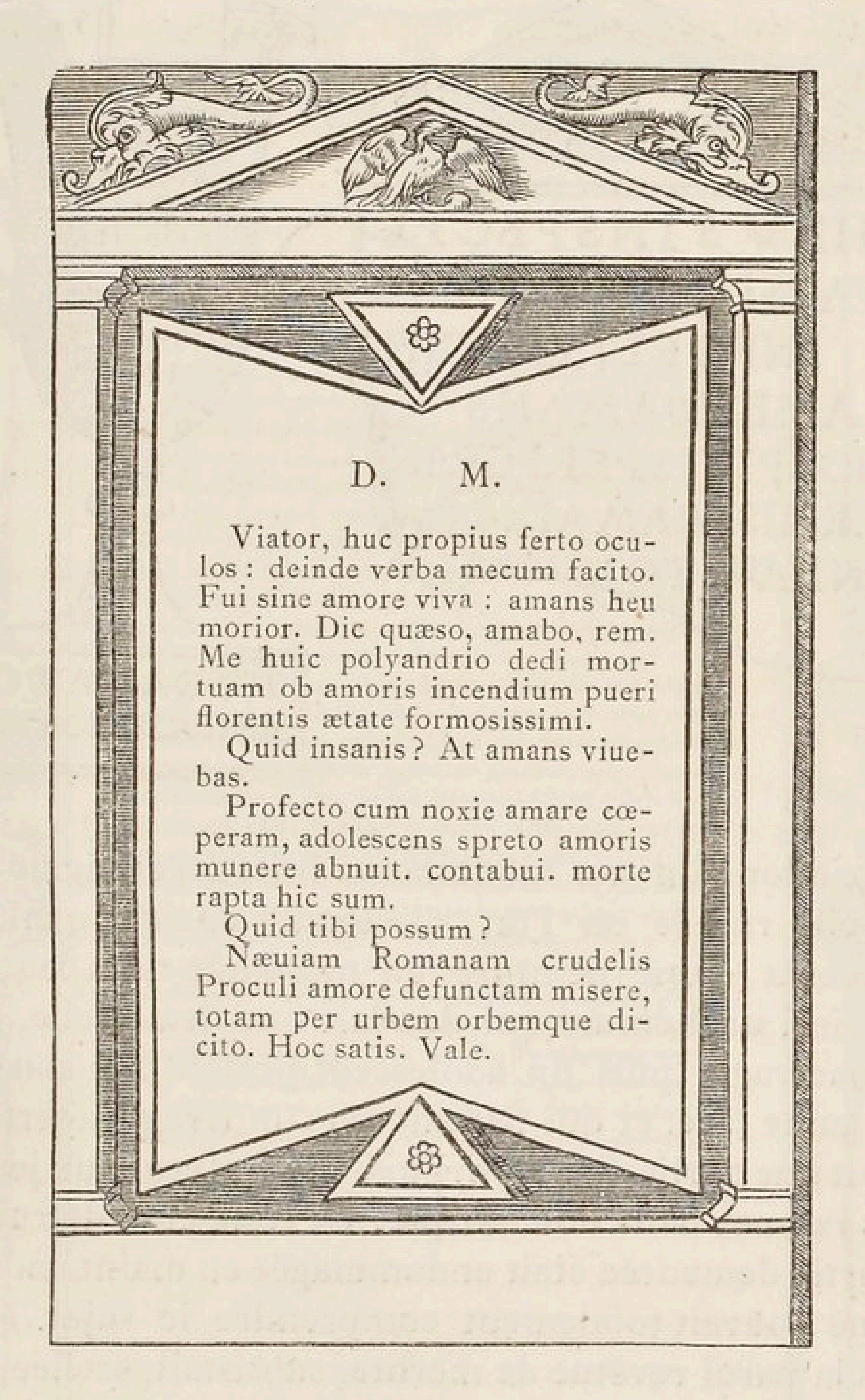
était tournée vers le sol. Entre ces deux figures apparaissait un satyre enfant qui serrait entre ses mains un serpent entortillé. Enfin suivait une paysanne assez vieille qu'une draperie volante couvrait à même la chair, et qui était ceinte aux flancs. Sa tête, sans parure, soutenait sur l'occiput un coussinet et, par-dessus, une corbeille de joncs pleine de fruits. De sa main libre, elle tenait un vase de terre cuite à long goulot. Ces figures étaient sculptées excellemment et en relief; sur le petit autel se trouvait l'inscription que vous voyez.

J'étais excité considérablement à la vue de cette antiquité, recherchant toujours davantage les monuments, quand une très-élégante épitaphe Romaine, gravée sur une pierre, mit sous mes yeux ce dialogue charmant avec les ornements qui l'entourent :

Laissant cette épitaphe, après l'avoir lue soigneusement, j'entrai dans une chapelle démolie et en ruines. J'y trouvai encore une partie d'une peinture parfaite en mosaïque très-vive. J'y reconnus une matrone couchée sur un bûcher enflammé, qui se donnait elle-même cruellement la mort. On ne voyait guère autour d'elle que des pieds à la chaussure féminine, endommagés en maint endroit, et quelques morceaux de draperies.

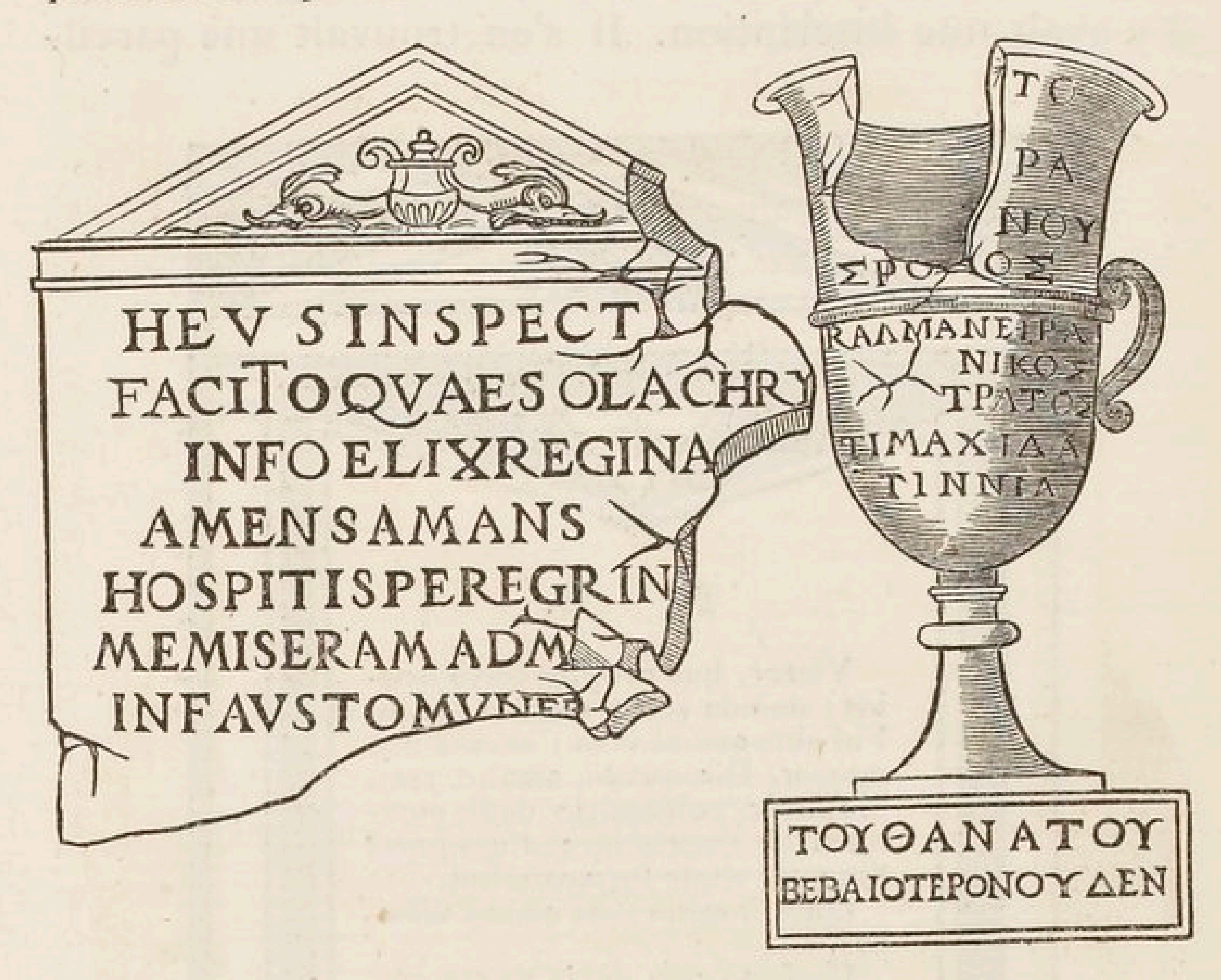
Tout le reste avait été détruit par le temps insatiable et vorace, par la vétusté, les vents, les pluies, les ardents soleils. Là même, l'autel était en morceaux, et le plus grand débris était celui que vous voyez plus bas. Il était renversé sens dessus dessous. Je le retournai et y découvris l'écriture ci-contre. Près de ce fragment je trouvai, reposant sur le sol, un vase antique en alabastrite, haut de plus d'un pas et demi. Une de ses anses était brisée, ainsi qu'une partie de son corps jusqu'à l'orifice. Ce vase était posé sur un demi-cube ou

talus haut d'un pied ou quatre palmes; sur la face, tournée du même côté que la partie rompue du vase, il y avait une inscription. Il s'en trouvait une pareil-



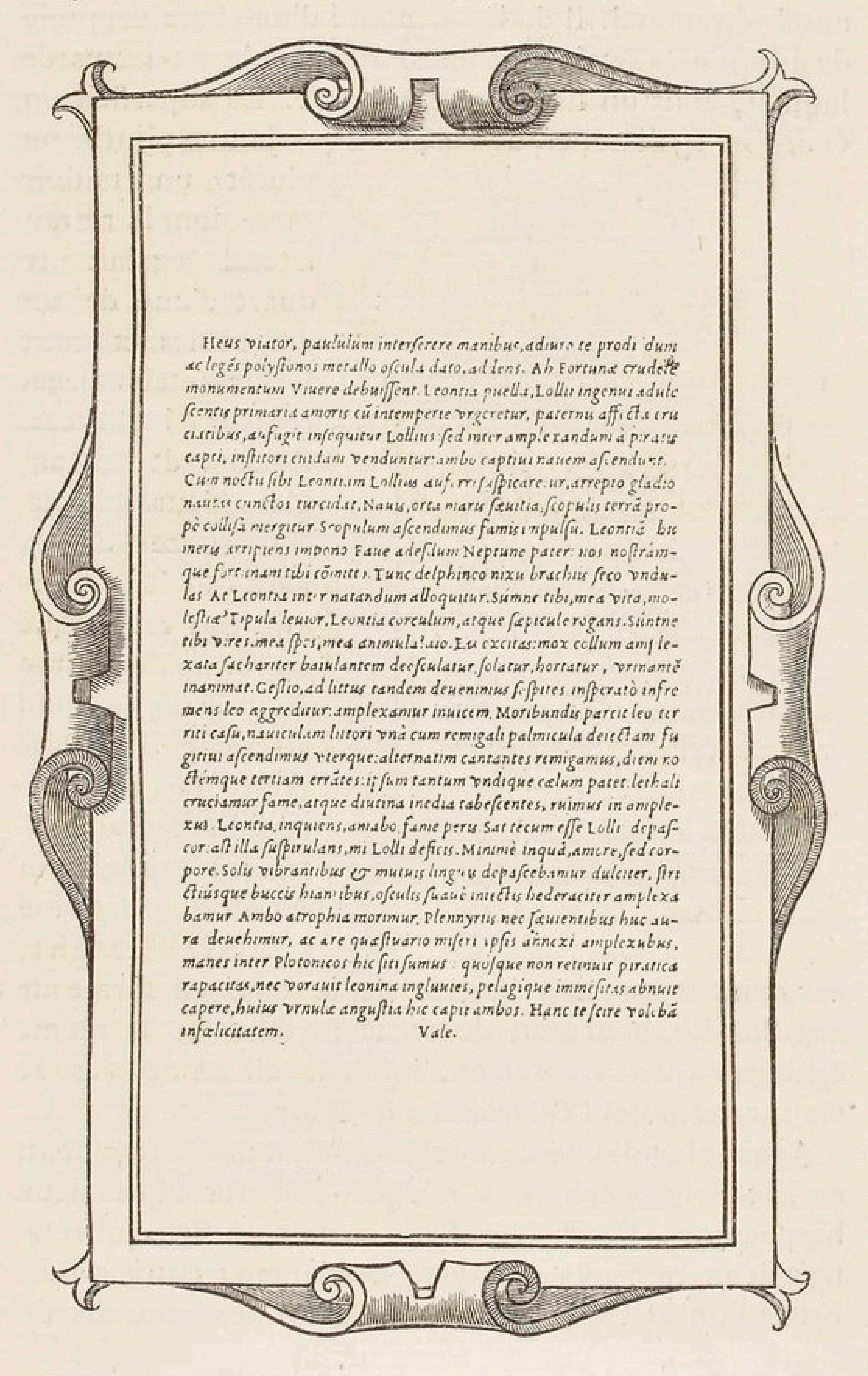
lement à l'endroit de cette brisure qui laissait apercevoir quelques lettres en partie tronquées, en partie entières. Puis, sur la panse, au-dessous de la ceinture entourant ce vase, à la place où s'attachaient les anses,

juste au-dessous de la cassure, se voyait cette remarquable inscription :



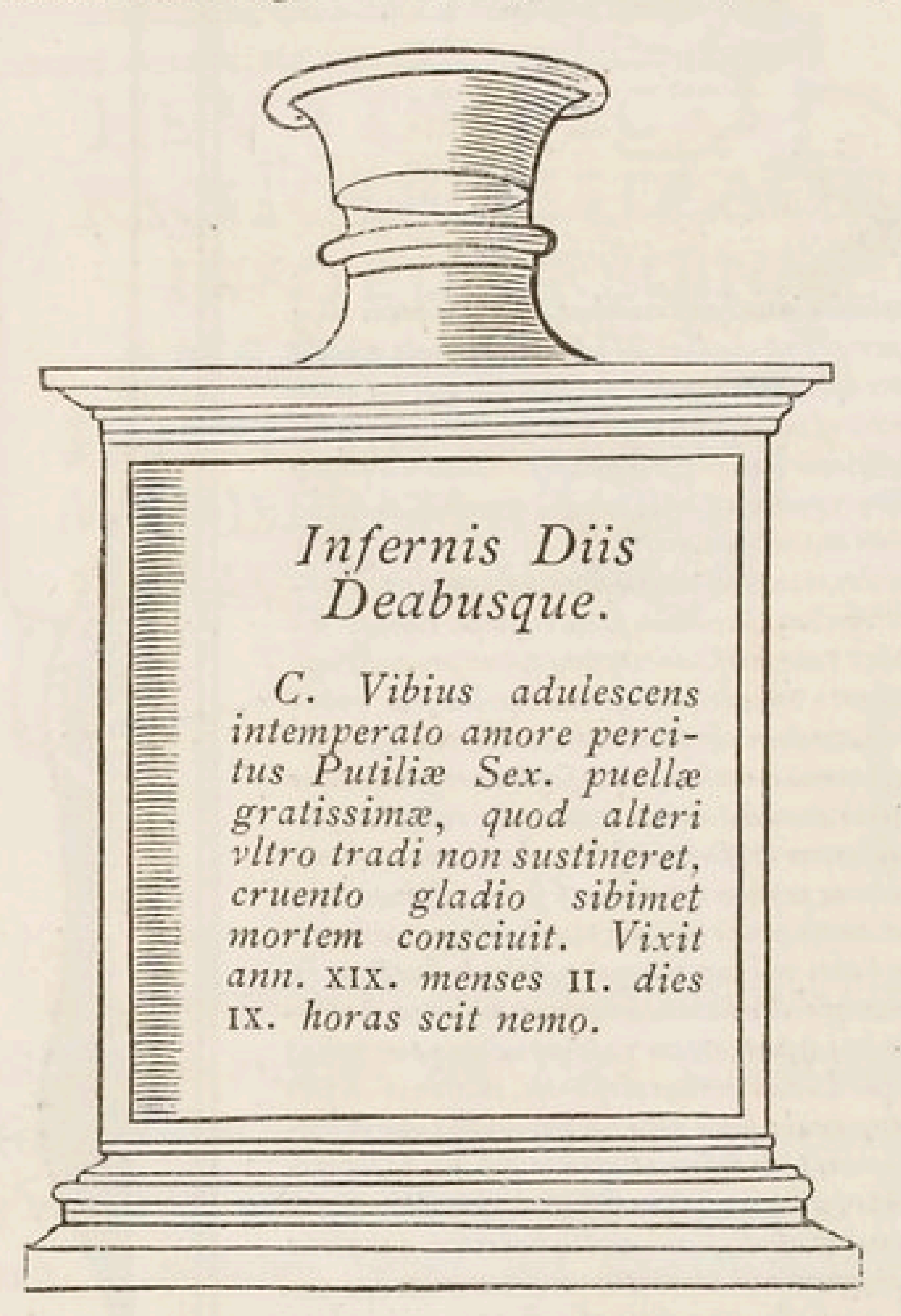
Abandonnant ces monuments brisés, j'atteignis une chapelle ruinée où l'on discernait encore quelques fragments d'une peinture en mosaïque dans laquelle j'admirai un homme qui désolait une demoiselle, puis un naufrage, puis un adolescent portant sur son dos une jeune fille, et qui nageait vers un rivage désert. On voyait une partie d'un lion, puis, encore, ces deux jeunes gens ramant dans une barque. Le reste était détruit, et la partie demeurée était endommagée en maint endroit. On ne pouvait totalement comprendre le sujet. Mais, dans la paroi revêtue de marbre, subsistait, scellée, une table d'airain ornée de majuscules Grecques. L'inscription ci-dessous y était lisible. L'ayant déchiffrée et translatée en notre propre idiome, elle provoqua chez moi, pour un si misérable cas, une pitié telle que je ne pus

retenir mes larmes, et que je maudis la fortune coupable. L'ayant relue de mon mieux, je la transcris en Latin :



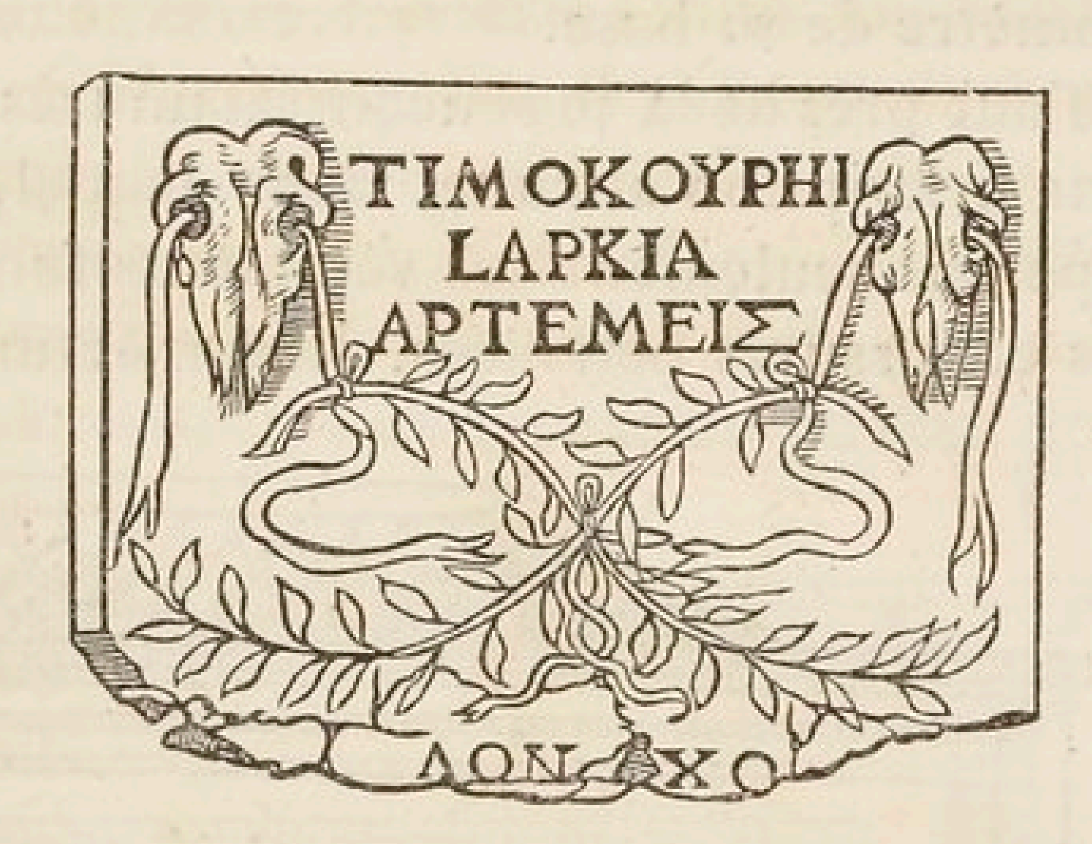
Heus viator, paululum interserere manibus, adiuro te prodi dum ac legés polystonos metallo oscula dato, addens. Ah Fortunæ crudelē monumentum Viuere debuissent. Leontia puella, Lollii ingenui adulescentis primaria amoris cū intemperie vrgeretur, paternu affictas cruciatibus, aufugit insequitur Lollius: sed inter amplexandum à piratis capti, institori cuidam venduntur: ambo captiui nauem ascendunt. Cum noctu sibi Leontiam Lollius auferri suspicaretur, arrepto gladio nautas cunctos trucidat, Nauis, orta maris sæuitia, scopulis terrá propè collisa mergitur Scopulum ascendimus famis impulsu. Leontiá humeris arripiens impono Faue adesdum Neptune pater: nos nostrámque fortunam tibi cōmitto. Tunc delphineo nixu brachiis seco vndulas At Leontia inter natandum alloquitur. Sumne tibi, mea vita, molestiæ? Tipula leuior, Leontia corculum, atque sæpicule rogans. Suntne tibi vires, mea spes, mea animula? aio. Eu excitas: mox collum amplexata sacchariter baiulantem deosculatur, solatur, hortatur, vrinantē inanimat. Gestio, ad littus tandem deuenimus sospites insperatò infremens leo aggreditur: amplexamur inuicem. Moribundis parcit leo territi casu, nauiculam littori vnà cum remigali palmicula deiectam fugitiui ascendimus vterque: alternatim cantantes remigamus, diem noctémque tertiam errātes: ipsum tantum vndique cælum patet. lethali cruciamur fame, atque diutina inedia tabescentes, ruimus in amplexus. Leontia, inquiens, amabo, famie peris. Sat tecum esse Lolli depascor: ast illa suspirulans, mi Lolli deficis. Minimè inquā, amore, sed corpore. Solis vibrantibus & mutuis linguis depascebamur dulciter, strictiúsque buccis hiantibus, osculis suauè iniectis hederaciter amplexabamur Ambo atrophia morimur. Plennyrtis nec sæuientibus huc aura deuehimur, ac are quæstuario miseri ipsis annexi amplexubus, manes inter Plotonicos hic siti sumus: quósque non retinuit piratica rapacitas, nec vorauit leonina ingluuies, pelagique immēsitas abnuit capere, huius vrnulæ angustia hic capit ambos. Hanc te scire volebā infœlicitatem. Vale.

Je partis de là, parcourant, avec plus de curiosité encore, les ruines accumulées, et je découvris un autre autel tétragonal. Il était surmonté d'une base démunie de plinthe. C'était une sorte de gueule au-dessus de laquelle était un listel, puis un tore. La superficie en était fort égalisée, et, dessus, était posée une plinthe ou plutôt un tailloir carré dont le retrait latéral égalait le quart d'une de ses diagonales et dont les faces étaient légèrement incurvées. Chacun de ses angles affleurait la circonférence de la base qui le supportait. Sur cet abaque en forme de plinthe était assis le fond circulaire d'un vase dont la circonférence affleurait également les angles du dit abaque. Ce vase s'allait dilatant, exactement en sens inverse de la base en forme de gueule. Le bourrelet de sa lèvre était de la même épaisseur que sa paroi et s'infléchissait en dessous. Je vis sur cet autel l'épigramme ci-contre.

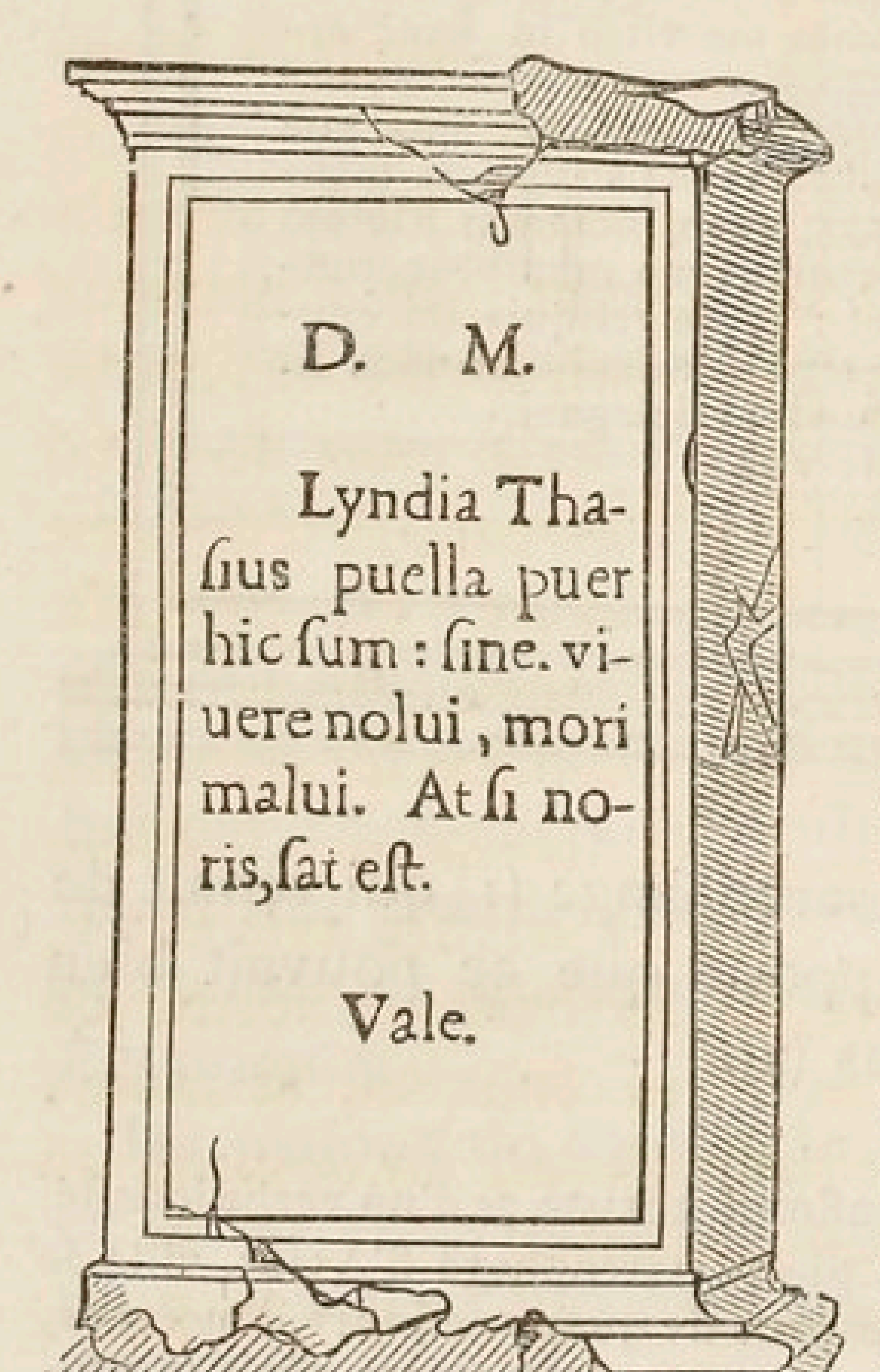


Ayant abandonné cela, je trouvai un noble fragment, en excellent porphyre, sur lequel étaient sculptés deux hippocrânes. De chacun d'eux sortait un lien qui retenait deux rameaux de myrte pendants et entrecroisés. Entre l'un et l'autre crâne, au-dessus des rameaux de

myrte, je vis cette inscription tracée en belles majuscules Ioniennes.



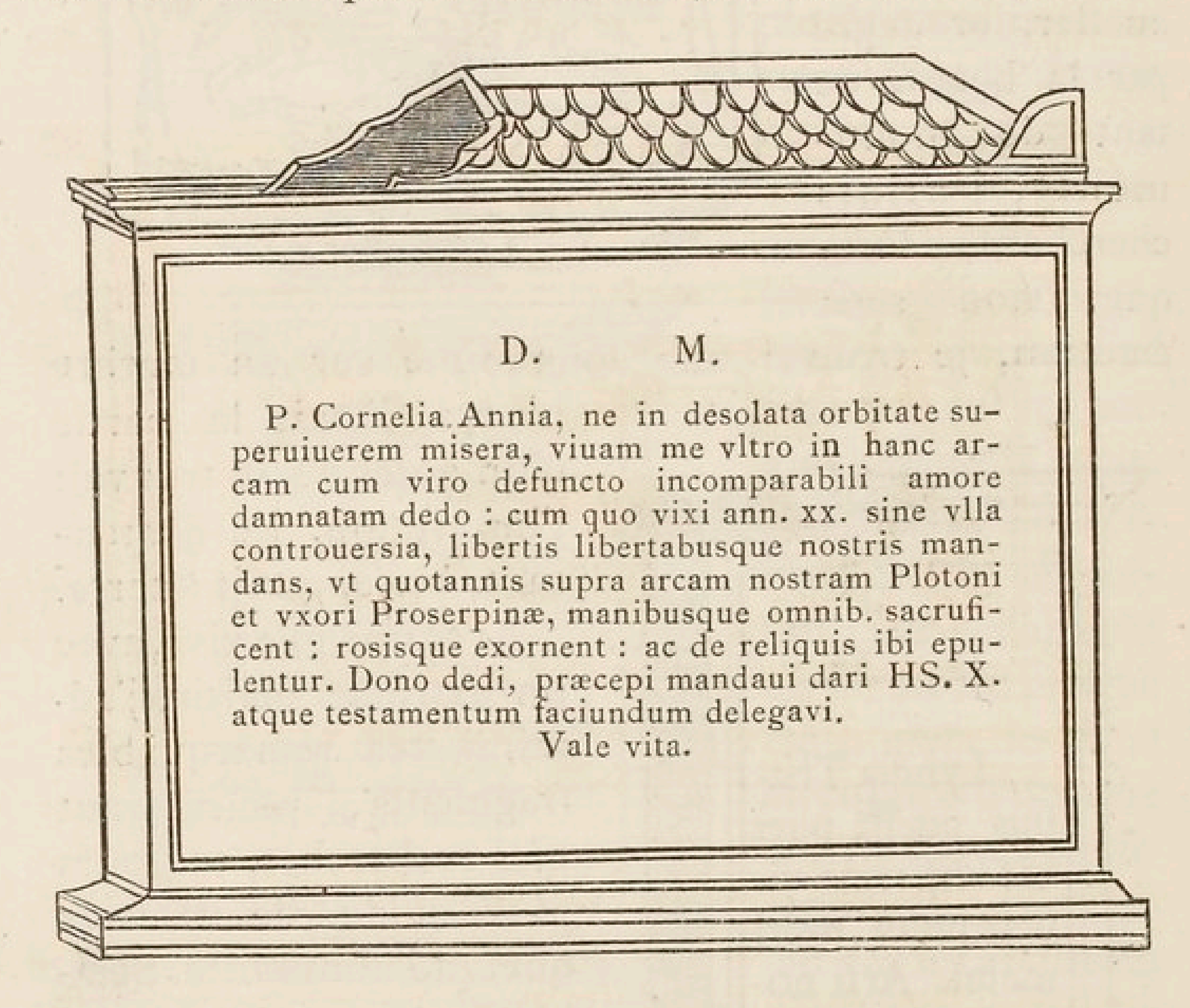
Une partie de l'écriture avait disparu avec la pierre. Surexcité au dernier degré par la beauté de tant de monuments, j'allais cherchant, lorsque, non sans émotion, je trouvai une épigramme sur un marbre blanc. C'était la partie d'un autel où se trouvait l'inscription. Le demeurant, brisé, gisait à terre.



Avec une joie vive, avec un extrême plaisir, j'admirai ces remarquables fragments, poursuivant mes recherches, toujours plus avide de trouver quelque nouveauté. Semblable à un animal qui va sans cesse à la découverte d'un pâturage plus agréable, je me transportais, par les monceaux de ruines, à travers des colonnes formant d'immenses débris, mais parfois entières. Voulant me rendre compte de leur proportion, j'en mesurai une qui était couchée sur le sol. Je trouvai que, du socle au

congé du haut, son fût avait, en longueur, sept fois le diamètre de sa base.

Tout près de là je rencontrai un très-ancien sépulcre, sans inscription aucune, dans lequel, par une fissure, j'aperçus seulement des vêtements funéraires, ainsi que des chaussures pétrifiées. Je conjecturai que ce phéno-

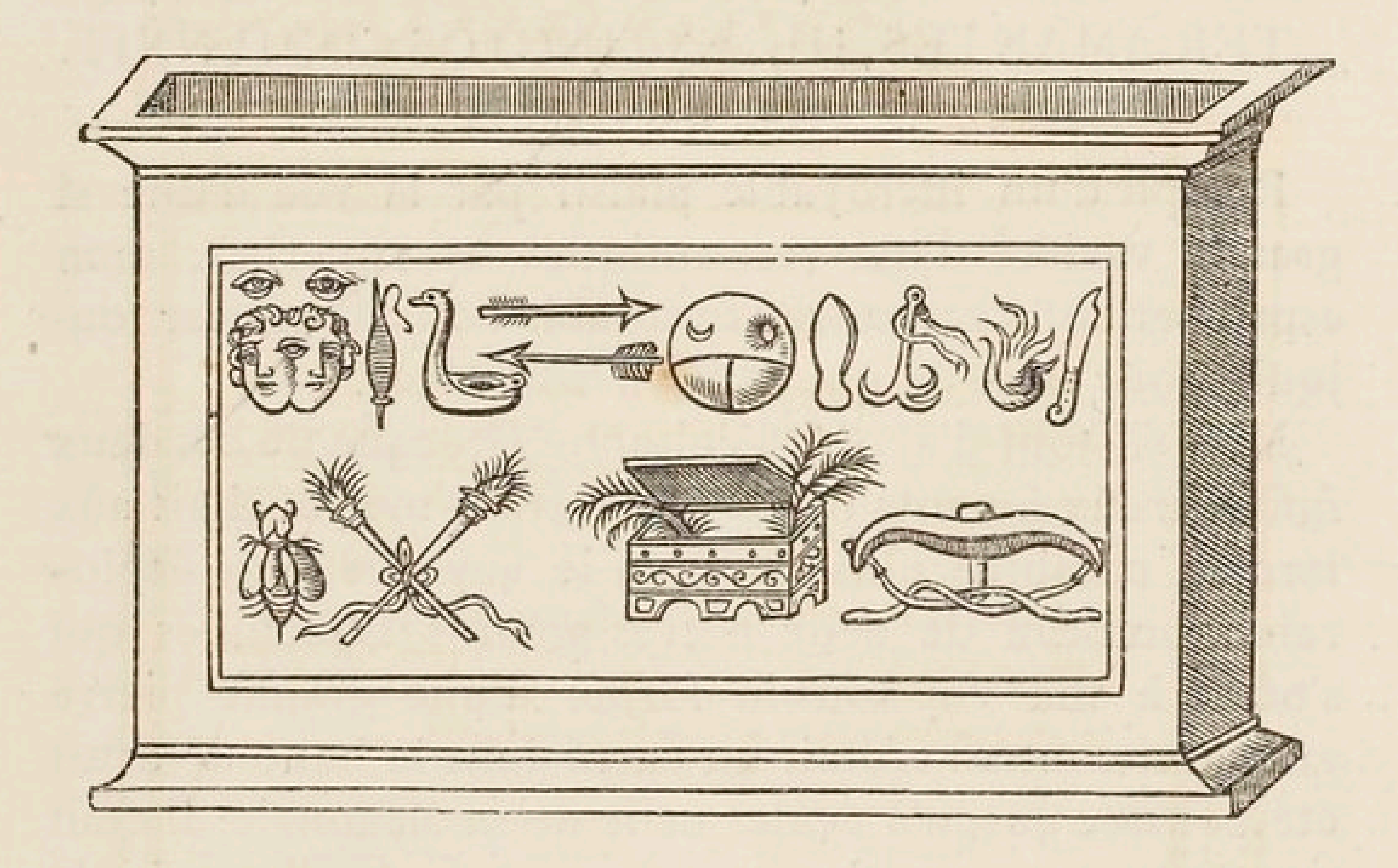


mène était dû à la pierre sarcophage (1) qui venait de Troade, en Asie, et je supposai que ce pouvait bien être là le cadavre de Darius (2).

(1) De σάρξ, chair, et φάγω, infinitif aoriste 2e d'un verbe inusité, synonyme d'εσθίω, je mange. La pierre sarcophage d'Assos, ville de Troade, consumait les corps en l'espace de quarante jours. Mucianus, au dire de Pline (XXXVI, 17), rapporte que cette pierre avait la propriété de pétrifier les miroirs, brosses, strigiles, habits et chaussures.

(2) Colonna fait ici une confusion. Le corps de Darius fut mis, au dire de Pline (XXXVI, 17), dans un sépulcre en pierre chernytès, dont il est question plus bas.

Laissant encore cet endroit, j'aperçus un coffre remarquable fait d'une pierre semblable à de l'ivoire, demeurée presque entièrement polie et brillante, sous un lierre chargé de corymbes, qui, s'écartant d'une paroi rongée, venait l'abriter de son feuillage pendant et épais. Regardant à l'intérieur, par une fente du couvercle, je vis deux cadavres entiers et conservés. J'en



conclus aussitôt que ce sépulcre était fait de pierre chernytès (1). Sur sa face antérieure je remarquai les hiéroglyphes suivants sculptés et j'aperçus, à l'intérieur, une grande quantité de fioles de verre, de vases en terre, et quelques statuettes à l'ancienne mode Égyptienne.

Du plafond du couvercle pendait une lampe antique en métal, suspendue par une chaîne tressée, et allumée. Deux petites couronnes étaient placées auprès de la tête des corps ensevelis. Je jugeai que ces objets

(1) La pierre chernytès (*chemites* dans notre texte) avait la propriété de conserver les corps; elle était, en effet, pareille à de l'ivoire. Pline, XXXVI, 17. — Dioscoride, περί λίθων.)

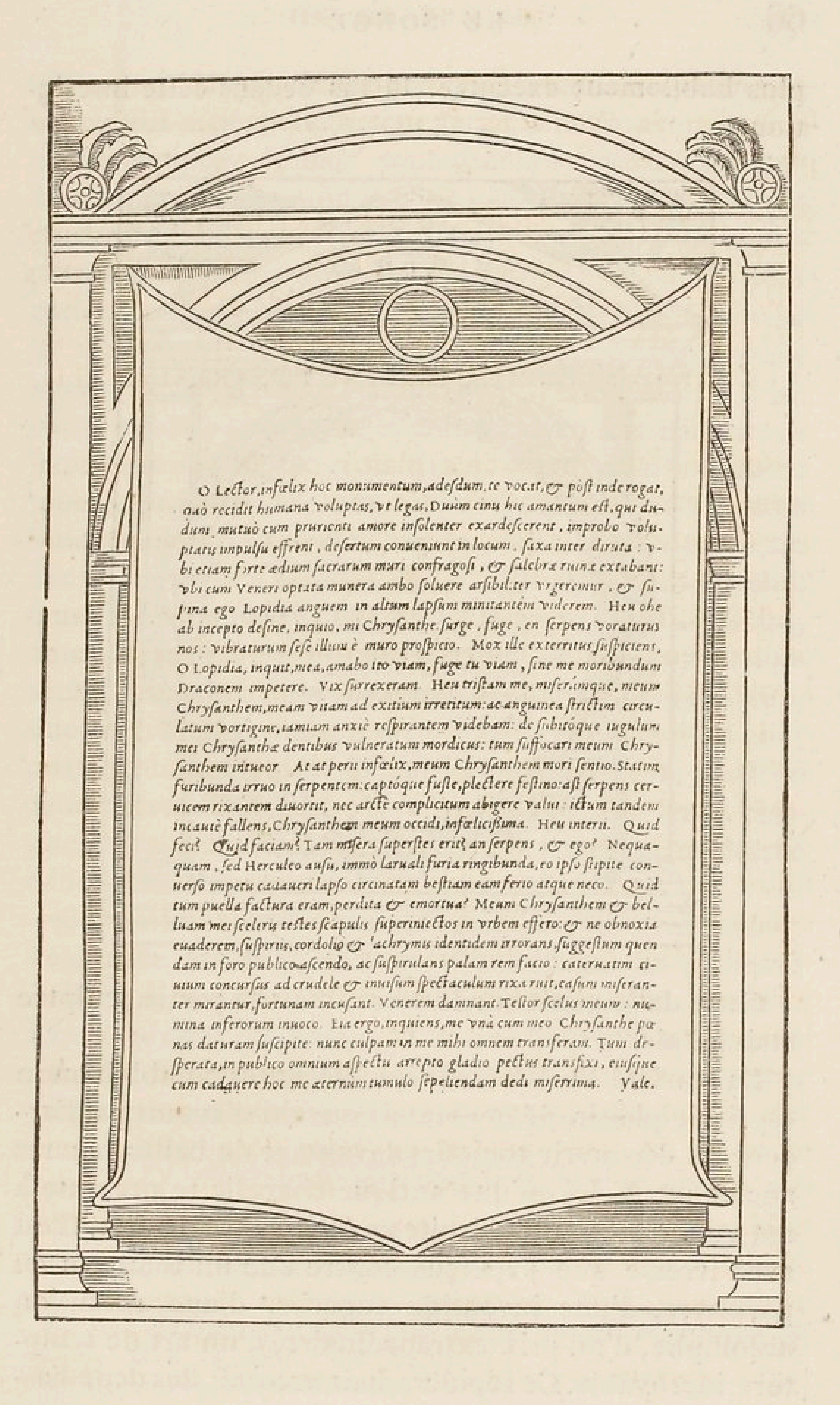
étaient en or, mais fort assombris par la fumée de la lampe. Je donne ici l'interprétation des hiéroglyphes :

DIIS MANIBVS MORS CONTRARIA ET VELOCISSIMA CVNCTA CALCAT, SVPPEDITAT RAPIT CONSVMIT, DISSOLVIT MELLIFLVE DVOS MVTVOSE STRICTISSIME ET ARDENTER AMANTES, HIC EXTINCTOS CONIVNXIT.

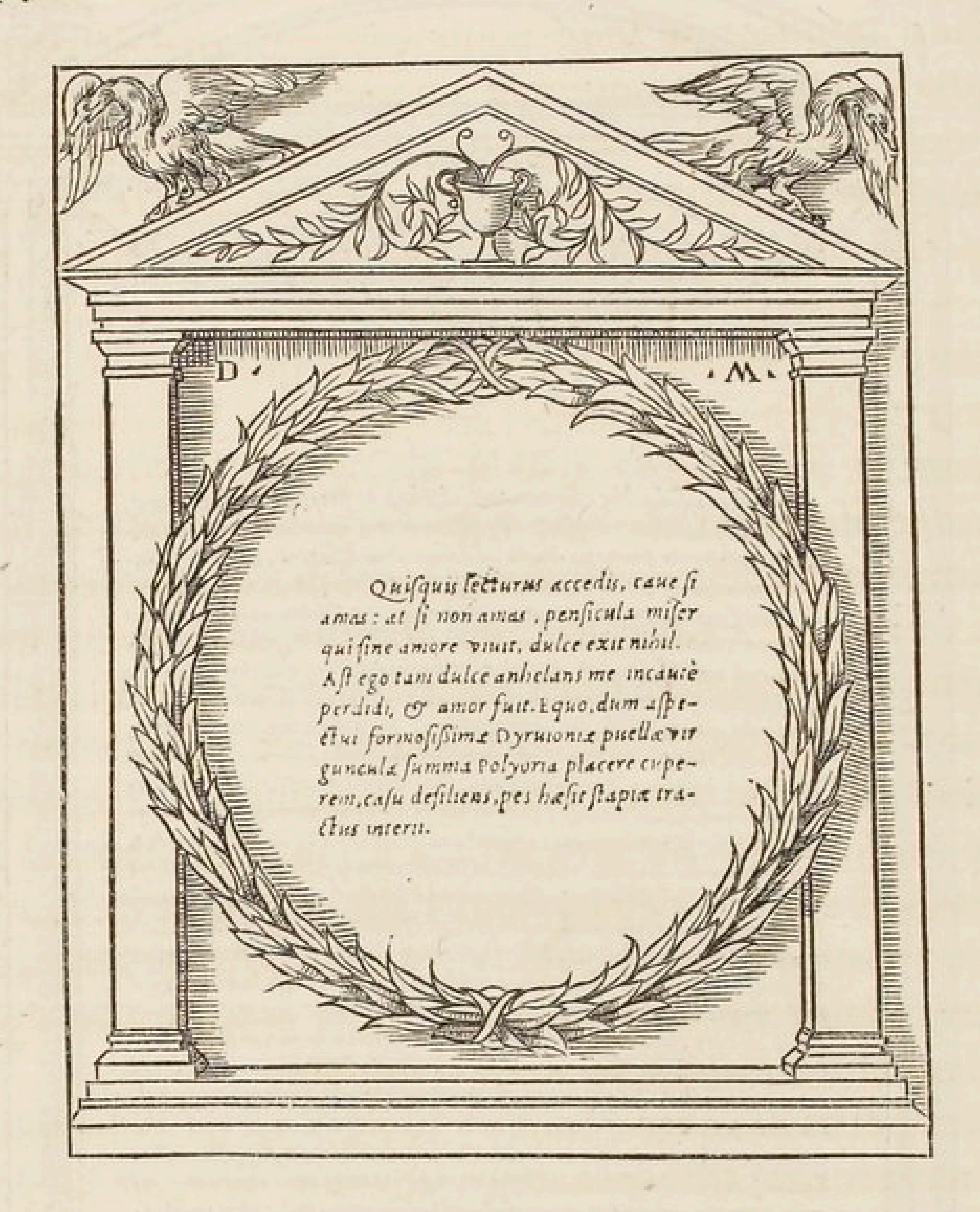
Rempli d'un incroyable plaisir par la vue d'une si grande variété d'œuvres antiques et superbes, mon esprit sentait s'accroître l'insatiable désir d'avancer toujours pour faire de nouvelles découvertes.

Mais si, tout d'abord, l'épitaphe Grecque de ces deux malheureux amants morts d'inanition me touchait aux larmes, combien plus m'émut le superbe mais déplorable tombeau de deux autres amants infortunés qui s'offrit à ma vue sous la forme d'une grande pierre gravée ci-contre! C'était un carré dont la hauteur avait été poussée jusqu'à égaler celle de sa diagonale. Il était muni de deux petits pilastres surmontés d'une faible corniche sur laquelle reposait un arc demi-hémicycloïque. Des angles formés par le petit arc, entre les pilastres, pendait un tableau dans lequel je lus cette lamentable épitaphe ci-contre.

Après avoir lu, dans cette belle inscription, l'aventure digne de compassion de ces amants infortunés, je m'en fus, très-satisfait de cette découverte. J'eus fait quelques pas à peine que m'apparut une très-noble table, en marbre blanc, munie de son fronton, avec une colonnette de chaque côté, d'un dessin libre, et dégagée. Une couronne de feuilles ou chapeau de triomphe enfermait le champ presque tout entier du carré, sculptée qu'elle était en relief et on ne peut


O Lector, infœlix hoc monumentum, adesdum, te vocat, & post inde rogat,
quò recidit humana voluptas, vt legas. Duûm cinis hic amantum est, qui du-
dum mutuò cum prurienti amore insolenter exardescerent, improbo volu-
ptatis impulsu effreni, desertum conueniunt in locum, saxa inter diruta: v-
bi etiam forte ædium sacrarum muri confragosi, & salebræ ruinæ extabant:
vbi cum Veneri optata munera ambo soluere assibiliter vrgeremur, & su-
pina ego Lopidia anguem in altum lapsum minitantem viderem. Heu ohe
ab incepto desine, inquio, mi Chrysanthe. surge, fuge, en serpens voraturus
nos: vibraturum sese illum è muro prospicio. Mox ille exterritus suspiciens,
O Lopidia, inquit, mea, amabo ito viam, fuge tu viam, sine me moribundum
Draconem impetere. Vix surrexeram. Heu tristam me, miserámque, meum
Chrysanthem, meam vitam ad exitium irretitum: ac anguinea strictim circu-
latum vortigine, iamiam anxiè respirantem videbam: de subitóque iugulum
mei Chrysanthæ dentibus vulneratum mordicus: tum suffocari meum Chry-
santhem intueor. At at perii infœlix, meum Chrysanthem mori sentio. Statim
furibunda irruo in serpentem: captóque fuste, plectere festino: ast serpens cer-
uicem rixantem diuortit, nec arctè complicitum abigere valui: ictum tandem
incautè fallens, Chrysanthem meum occidi, infœlicissima. Heu interii. Quid
feci? Quid faciam? Tam misera superstes erit? an serpens, & ego? Nequa-
quam, sed Herculeo ausu, immò laruali furia ringibunda, eo ipso stipite con-
uerso impetu cadaueri lapso circinatam bestiam eam ferio atque neco. Quid
tum puella factura eram, perdita & emortua? Meum Chrysanthem & bel-
luam mei sceleris testes scapulis superiniectos in vrbem effero: & ne obnoxia
euaderem, suspiriis, cordolio & lachrymis identidem irrorans, suggestum quen
dam in foro publico ascendo, ac suspirulans palam rem facio: cateruatim ci-
uium concursus ad crudele & inuisum spectaculum rixa ruit, casum miseran-
ter mirantur, fortunam incusant. Venerem damnant. Testor scelus meum: nu-
mina inferorum inuoco. Eia ergo, inquiens, me vnà cum meo Chrysanthe pœ
nas daturam suscipite: nunc culpam in me mihi omnem transferam. Tum de-
sperata, in publico omnium aspectu arrepto gladio pectus transfixi, eiusque
cum cadauere hoc me æternum tumulo sepeliendam dedi miserrima. Vale.

plus habilement exécutée. Je lus dedans cette inscription :



Cette dalle gisait sur la terre, mais la partie sculptée était à l'air.

La variété de ces œuvres élégantes comblait mon esprit de plaisir. Je me sentais envahi d'autant par l'ardeur de découvrir toujours davantage de belles œuvres anciennes. Voici qu'une antique chapelle se présente à ma vue. La paroi de droite en était restée debout. C'est avec ivresse que j'aperçus contre elle un tombeau en porphyre, d'une invention superbe, d'une exécution accomplie, d'un prix extraordinaire, d'un art de sculpture incroyable. Ce sépulcre était accosté, des deux bas-

côtés, par deux colonnettes quadrangulaires, formant une saillie d'un tiers de leur largeur. Elles étaient cannelées, munies de leur soubassement, posées perpendiculairement chacune sur un piédestal où se relevait en demi-bosse une sculpture représentant trois nymphes en vêtements de deuil et pleurant, tournées, d'un côté comme de l'autre, vers le centre de l'édifice, avec les moulures et les détails requis. Une architrave ornée s'étendait au-dessus des chapiteaux, puis venait la frise couverte d'une corniche et décorée d'un très-bel enroulement de feuillages et de fleurs. Entre l'un et l'autre pilastre était creusée une niche régulière dont les bords formaient un léger relief sur le plan compris entre les deux pilastres. Ce relief, de chaque côté de la niche, fournissait matière à deux petits pilastres munis, chacun, de sa base comme de sa corniche et supportant une archivolte. Ces deux pilastres faisaient, à l'extérieur, une saillie égale à leur partie engagée dans le fond uni ; c'est-à-dire qu'ils dépassaient l'affleurement de la niche de la mesure d'une ligule (1). Au niveau de leurs chapiteaux la niche était ceinte par une moulure au-dessus de laquelle s'élevait la demi-coupole.

Ces petits pilastres étaient ornés, on ne peut mieux, de sculptures. Ils reposaient, chacun, sur un piédestal saillant et assez haut, orné dans le même goût qu'eux. Entre ces deux piédestaux je vis une inscription Grecque par laquelle je connus que c'était là le monument de la pieuse reine de Carie. Elle était conçue ainsi :

ΑΡΤΕΜΙΔΟΣ ΒΑΣΙΛΙΔΟΣ ΕΠΟΔΟΝ (2).

Le tout était pourvu de socles, corniches, cymaises et gorges du meilleur ensemble.

(1) *Uno lingello,* de Ligula, pris comme mesure, la 4e partie du cyathe, 1 décil. 14 centil. (Pline, XXVI, 11.)

(2) Cendres de la reine Artémise.

Sur le plancher de la niche était posée une plinthe en même matière qu'elle et paraissant ornée de très-belles sculptures. Sur cette plinthe étaient fixées quatre pattes onguées de lion soutenant un coffre antique décoré de dessins d'un rendu remarquable. Sur le couvercle de ce coffre reposait un escabeau qui avait, en manière de couverture, l'imitation d'un tapis de soie garni de franges.

Une dame, une reine était assise sur ce siège, en appareil royal, avec un manteau majestueux attaché sur la poitrine, mis par dessus un vêtement soyeux qui, depuis le cou jusqu'à la taille, était entouré par une bande tournant autour de la ceinture et revenant sur le ventre en s'épanouissant dans la forme d'une feuille tétralobée ou d'une figure formée de quatre demi cercles. Sur cette bande était écrit, en majuscules Grecques :

ΜΑΥΣΩΛΕΟΝ ΑΤΙΜΗΤΟΝ (1).

Cette femme portait à la bouche, de la main droite, un calice dans lequel elle buvait; de l'autre main elle tenait une verge ou sceptre.

Ses cheveux étaient épars, son chef était ceint d'une couronne quelque peu élevée d'où sortait une seconde couronne garnie de pointes, par laquelle passait gracieusement une partie de la chevelure qui retombait bien peignée.

Au-dessus de l'archivolte s'élevait un écusson ovale et plané, atteignant la saillie de la cymaise de la corniche. Dedans j'admirai une figure d'une majesté royale avec la barbe longue et la chevelure frisée. Je pensai que c'était la véritable effigie du mari de la reine. Cet

(1) Mausolée inestimable.

écusson était porté de chaque côté par deux petits génies ailés, assis sur la plus haute courbe de l'archivolte.

Ces deux génies, étendant un de leurs petits bras, tenaient, de leur main restée libre, un cordon d'airain enfilé dans quelques billettes et qui pendait en formant une courbe. Les bouts tombaient perpendiculairement en échappant de la main, enfilés aussi dans des baies. Le tout était admirablement doré.

Sur le plat de la corniche se trouvait une plinthe fort ornée, dont les faces étaient légèrement concaves. Sur cette plinthe, au beau milieu, résidait un cercle de métal sertissant une pierre fort noire et polie comme un miroir. J'y vis écrit en majuscules Grecques : ΕΡΩΤΟΣ ΚΑΤΟΠΤΡΟΝ (1). La bordure, en métal, large d'une palme, était fort bien aplanie et garnie de bulles. Sur le point culminant de son boudin extérieur se tenait une image parfaite, toute nue, en métal doré. De la main droite elle tenait une petite lance ; de la gauche, une targe antique sculptée, d'un dessin excellent. De chaque côte du cercle, le dos appuyé contre lui, deux enfants ailés se trouvaient assis sur la plate-forme de la plinthe et tenaient, chacun, une torche allumée tournée vers les angles de la corniche.

Le dos appuyé, également, contre chacun des petits côtés, cintrés en arrière, de la plinthe, sur le plat même de la corniche, étaient assis deux autres petits enfants nus et ailés. L'un et l'autre tenaient une pomme de la main tournée vers la plinthe ; de l'autre côté, leur bras passait autour d'une anse, en forme de dauphin, appartenant à un très-antique vase d'airain. Les anses de ces vases représentaient, en effet, des dauphins rampants et mordicants, formant boucle et appuyant leurs queues recourbées sur la panse des

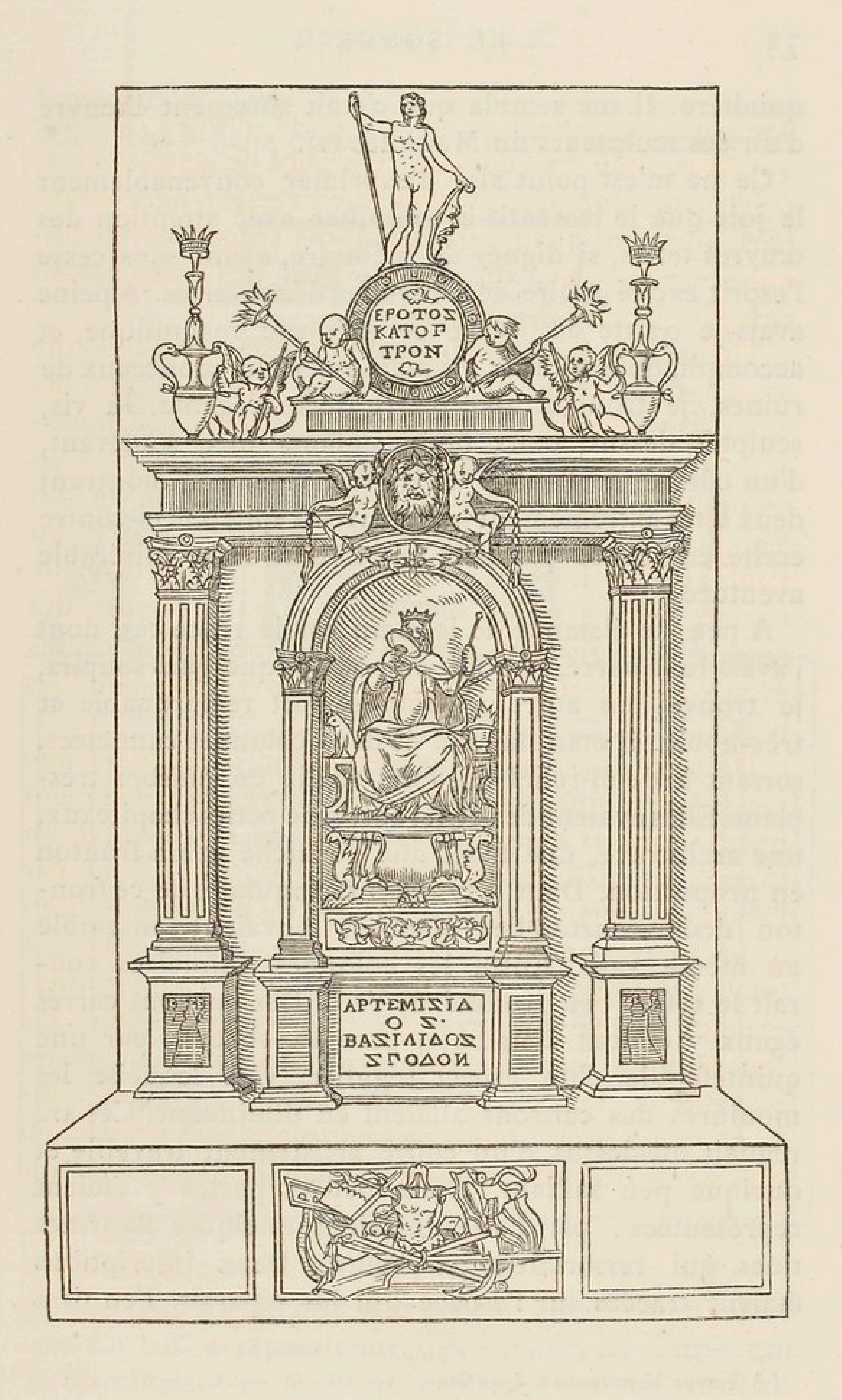
(1) Miroir de l'Amour.

vases qui finissaient en forme grêle jusqu'à l'orifice ouvert comme une conque. Du bord de cette conque, écartés quelque peu, et dans une même rangée circulaire, sortaient quatre clous pointus entourant un cinquième plus élevé qu'eux. Le pied des vases passait entre les jambes des enfants.

Toute cette œuvre était fondée sur un carré d'ophite reposant lui-même sur le sol. Cette base était absolument sans moulures, si ce n'est vers le milieu où j'aperçus un trophée naval que je pensai dressé là comme un monument de victoire remportée sur la flotte des Rhodiens (1). Ce trophée se composait de rostres en airain, ou partie de la proue éperonnée d'un très-vieux navire. De son milieu s'élevait un tronc d'arbre qui passait à travers une cuirasse de guerre et dont les rameaux raccourcis sortaient par les ouvertures pour les bras.

Du bout de ces rameaux pendaient, d'une part une targe retenue par sa boucle, de l'autre un instrument naval. Sous la cuirasse une ancre se croisait avec un timon. Au sommet du tronc d'arbre, qui sortait par l'encolure de la cuirasse, était posé un casque fort beau ayant une crête pour cimier. On ne saurait croire à quel point ces divers objets, bien qu'asymétriques, étaient, cependant, arrangés avec un art exquis. Le tout était fait dans la forme voulue, on ne peut mieux travaillé et poli, digne d'être considéré et retenu dans la mémoire. Cette sculpture était dans une proportion que saura trouver celui qui connaît la dimension ses-

(1) Voy. Diodore de Sicile (XVI, 36, 45). On sait qu'Artémise fit élever le tombeau de Mausole à Rhodes, pour rappeler les succès qui avaient fait ce prince maître de l'île. Les Rhodiens, ayant recouvré leur liberté, rendirent ce monument inabordable. On le nomma Ἄβατον (Vitruve, II, 8). Il n'en est pas question ici, mais bien du tombeau imaginaire d'Artémise.


ΕΡΟΤΟΣ
ΚΑΤΟΓ
ΤΡΟΝ
ΑΡΤΕΜΙΣΙΑ
Ο Σ·
ΒΑΣΙΛΙΔΟΣ
ΣΓΟΔΟΝ

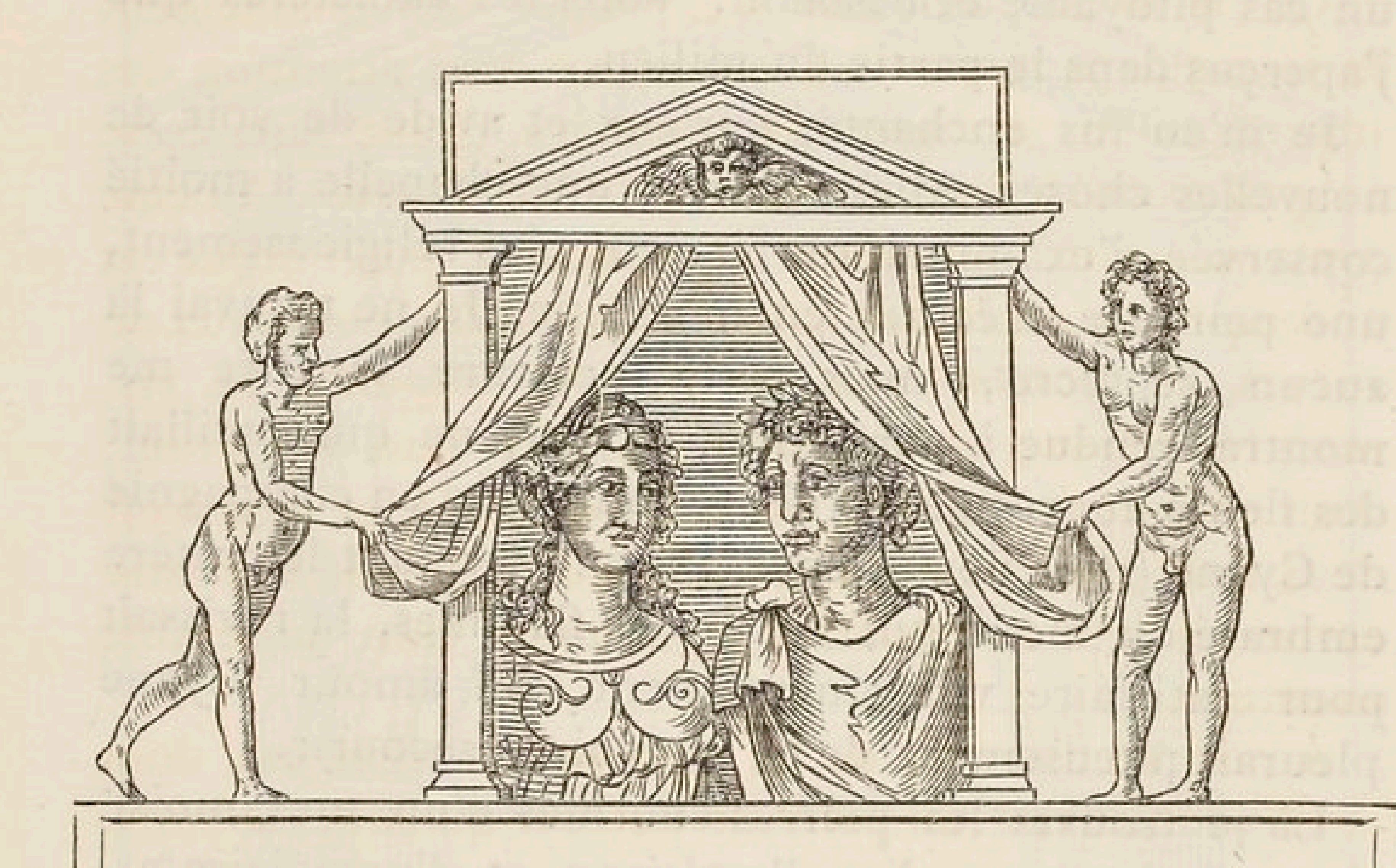
quialtère. Il me sembla que c'était sûrement l'œuvre d'un des sculpteurs du Mausolée (1).

Ce ne m'est point aisé d'exprimer convenablement la joie que je ressentis à examiner avec attention des œuvres telles, si dignes de mémoire, ayant sans cesse l'esprit excité à faire de nouvelles découvertes. A peine avais-je quitté des yeux ce tombeau magnifique et accompli, qu'explorant soigneusement les monceaux de ruines, je trouvai une pierre fort élégante. Je vis, sculptés dessus, deux petits enfants nus, soulevant, d'un côté et de l'autre, un double rideau et montrant deux têtes extrêmement belles, avec l'épitaphe ci-contre écrite en lettres parfaites et relatant cette misérable aventure.

A peu de distance de là, ému par le triste cas, dont j'avais lu le narré, au point de pousser quelques soupirs, je trouvai un autre monument fort remarquable et très-noble. Il était flanqué de deux colonnes cannelées, sortant à demi-relief du fond solide en marbre très-blanc. Elles avaient de petites bases, de petits chapiteaux, une architrave, une frise, une corniche et un fronton en proportion. Dans le tympan triangulaire de ce fronton deux tourterelles blanches buvaient ensemble au même vase. Entre les colonnes cannelées courait le soffite peu profond de l'arc. Des caissons carrés égaux y étaient distribués, occupés, chacun, par une quintefeuille d'un aspect régulier, vers laquelle les moulures des caissons allaient en diminuant. Cet arc régnait au-dessus d'un coffre artistement travaillé et quelque peu saillant. Deux petites portes y étaient représentées ; par l'une entraient quelques figurines nues qui ressortaient par l'autre. Deux inscriptions étaient tracées sur l'espace qui les séparait. J'en tirai

(1) Voyez la note du t. I, p. 80.

logiquement cette conjecture que ce bas monde est une arche à deux portes : on y entre pour mourir, on



Aspice viator Q. Sertullij et dulciculæ sponsæ meæ C. Ranciliæ virg. simulacrum, ac post inde, quid faciat licentiosa sors, legito. In ipsa florida ætate, cum acrior vis amoris ingrueret, mutuo capti, tandem socero eius et matre socru annuentibus, solenni hymenæo nuptijs copulamur. Sed o fatum infœlix : nocte prima, cum importunæ voluptatis ex lege, faces extinguere, et D. matri Veneri vota cogeremur reddere, heu ipso in actu domus maritalis corruens, ambos iam extrema cum dulcitudine lætissime complicatos oppressit. Funestas sorores nec noui quid fecisse puta : non erat in fatis tum nostra longior hora. Chari parentes, nec luctu nec lacrymis misera ac laruata nostra defleatis funera, ne reddatis infœliciora : at vos nostris diuturniores viuite annos, optime lector, ac viue tuos.

en sort pour vivre, non sans pleurer dans l'un et l'autre cas. Ce coffre reposait sur deux pattes de harpie qui se terminaient en feuillage, ainsi que sur un troisième

pied situé au milieu et non orné. Sous l'archivolte peu profonde, je vis, avec admiration, cette épitaphe narrant un cas pitoyable et désolant. Voilà les caractères que j'aperçus dans la partie du milieu.

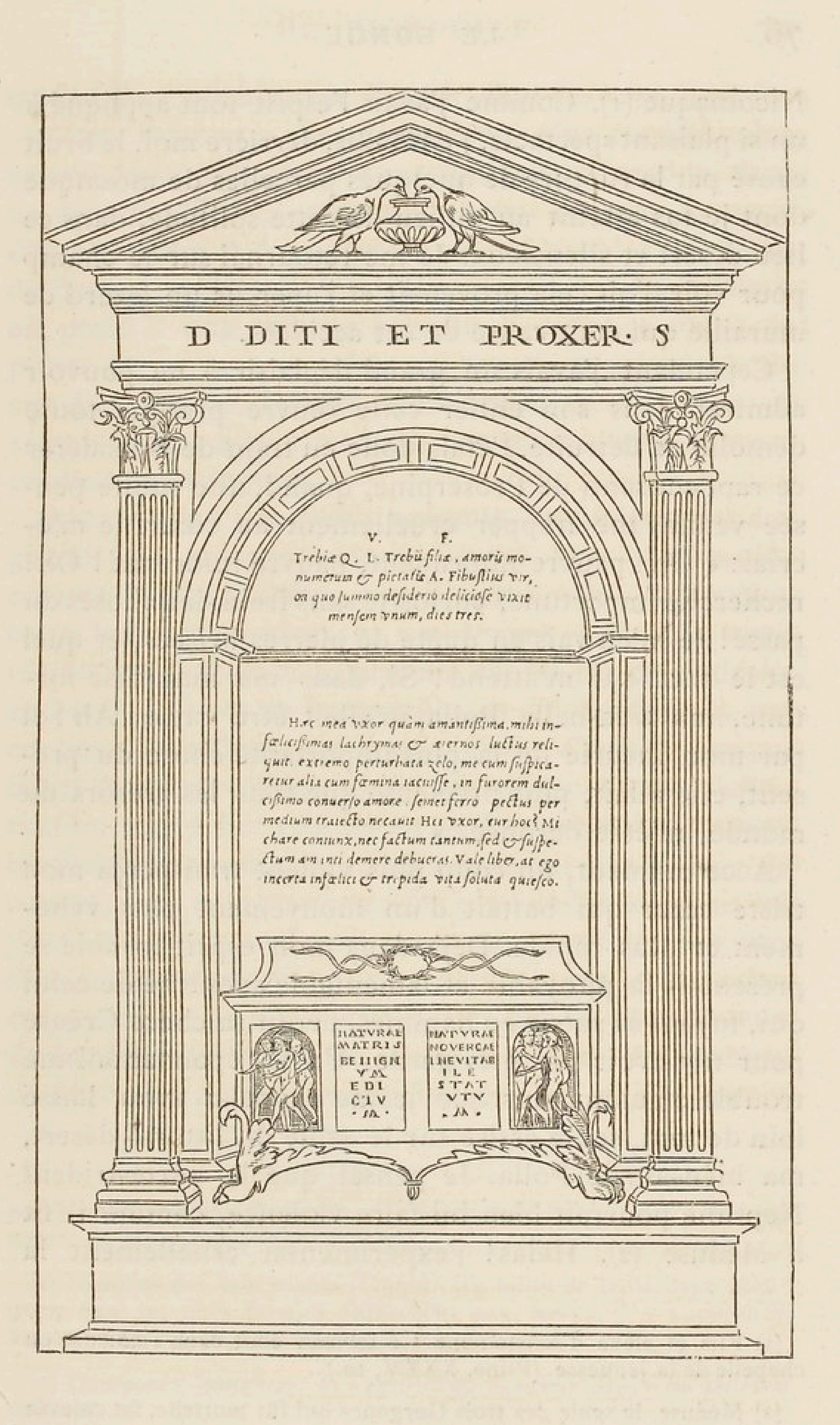
Je m'en fus enchanté, curieux et avide de voir de nouvelles choses. Allant droit à une chapelle à moitié conservée, j'examinai, on ne peut plus religieusement, une peinture exécutée en mosaïque. Je ne trouvai là aucun sépulcre, mais cette peinture vitrifiée me montra, rendue à perfection, Proserpine qui cueillait des fleurs auprès de l'ardent mont Etna en compagnie de Cyané (1) et des Sirènes. Pluton, fermant le cratère embrasé du mont qui vomit des flammes, la ravissait pour satisfaire voluptueusement son amour. Cyané pleurait piteusement de ne pouvoir la secourir.

Là je trouvai les pierres énormes d'un mur moisi, aux crevasses remplies d'astéricon et d'urcéolaire (2). Ce mur était encore envahi, fendu par une grosse racine de figuier sauvage qui pénétrait dedans comme un coin, et dont les nombreuses racines, en serpentant, avaient détruit le ciment servant de lien à la mosaïque, et amené la ruine de la paroi.

Je ne pus discerner là qu'une partie d'une forme humaine se métamorphosant en fleuve, rendue avec un art incroyable et un fini digne d'admiration. Tel ne fut pas, au temple de la Minerve du Capitole, le tableau représentant le rapt de cette même Proserpine peint par

(1) Nymphe de Syracuse, aimée du fleuve Anapis, changée en fontaine par Pluton (Ovide, *Met.*, V.). Voyez aussi le poëme de Claudien *De raptu Proserpinæ*.

(2) Colonna fait deux plantes d'une seule. L'ἀστέρισκος des Grecs est l'*urceolaris* des Latins qui donnèrent ce nom à cette variété de pariétaires à cause qu'elle était bonne à nettoyer certains vases en verre nommés *urcei*. (Pline, XXII, 17.) Aussi l'appelait-on aussi *vitraria*. Les Italiens disent encore *vitrinola*.


D DITI ET PROXER· S
V. F.
Trebiæ Q. L. Trebii filiæ, amoris monumentum & pietatis A. Fibustius vir, cu quo summo desiderio deliciose vixit mensem vnum, dies tres.
Hæc mea vxor quàm amantissima, mihi infœlicissimas lachrymas & æternos luctus reliquit. extremo perturbata zelo, me cum suspicaretur alia cum fœmina iacuisse, in furorem dulcissimo conuerso amore. semet ferro pectus per medium traiecto necauit Heu vxor, cur hoc? Mi chare coniunx, nec factum tantum, sed & suspectum animi demere debueras. Vale liber, at ego incerta infœlici & trepida vita soluta quiesco.
NATVRAE MATRIS BENIGNVM EDICTVM
NATVRAE NOVERCAE INEVITABILE STATVTVM

Nicomaque (1). Comme j'avais l'esprit tout appliqué à un si plaisant spectacle, j'entendis, derrière moi, le bruit causé par la rupture de quelques parcelles de mosaïque dont je fus atteint au milieu de cette solitude, dans ce lieu désert et silencieux. Je me retournai sur-le-champ pour voir d'où cela provenait et j'aperçus un lézard de muraille qui était cause de cet accident.

Cependant j'avais un grand déplaisir à ne pouvoir admirer dans son entier cette œuvre presque toute démolie et détruite. J'étais donc en train de considérer ce rapt consenti de Proserpine, quand, une subite pensée venant me frapper cruellement au cœur, je m'écriai : « Oh ! pauvre imprudent, pauvre infortuné ! Oh ! recherche importune, curiosité sans frein des choses du passé ! Je m'en vais en quête de pierres brisées, et quel est le sort qui m'attend ! Si, dans ma mauvaise fortune, ma très-belle Polia m'allait être ravie ! Ah ! si par mon incurie de la plus importante chose du présent, elle allait, plus précieuse que tous les trésors du monde, m'être dérobée ! »

A ce moment, un coup plus violent transperça mon triste cœur qui battait d'un mouvement plus véhément et plus rapide. Déjà dans mon esprit troublé se présentait la pitoyable et lamentable aventure de celui qui, fuyant sa patrie en flammes, perdit sa chère Créuse pour n'y avoir pas pris garde. Un tel épouvantail me troubla d'autant plus que je me rappelai avoir laissé loin de moi, seule assise sur le sable du littoral désert, ma bien-aimée Polia. Je pensai que le porte-trident Neptune pourrait bien lui faire violence, comme il fit à Méduse (2). Hélas ! j'expérimentai cruellement la

(1) Fils et élève d'Aristodème. Ce tableau était dans l'ædicule ou chapelle de la jeunesse. (Pline, XXXV, 10.)

(2) Méduse, la seule des trois Gorgones qui fût mortelle, fut enlevée

qualité de l'affliction de l'esprit chez les vrais amants.

J'étais beaucoup plus tremblant, plus terrifié, plus rempli de stupeur, dans une angoisse plus grande, dans un trouble bien plus misérable que lorsque, menacé d'être englouti et de pourrir dans les horribles entrailles du dragon venimeux, j'envisageais un tel trépas. J'étais en proie à une terreur pareille à celle qu'aurait le prêtre en voyant arracher du temple le simulacre de son dieu. Toute sérénité s'était enfuie de mon âme; je sentais croître à tout moment une crainte douloureuse en mon cœur inquiet.

Sous le coup des soucis cuisants, des poignantes angoisses qui m'oppressaient, fuyant d'un pied rapide comme le vent, j'abandonnai cette noble entreprise, cette belle inquisition, ce va-et-vient si louable, cette récréation vertueuse. Je pris ma course par ces endroits entravés, infestés de broussailles et d'âpres fourrés, par ces lieux rocailleux, empierrés, pleins d'épines, par ces éclats de marbre tombés, par ces informes amas s'effritant ou tout à fait réduits en petites pierres, à travers les précipices brûlants et les ruines barrant la voie. Je courus, sans m'arrêter, sur les plus rudes chemins où j'étais sans cesse offensé, avec une extrême rapidité, sans tenir compte de ma robe déchirée par les branches épineuses qui la retenaient par-ci par-là, tout couvert de bardanes (1) de fils de laine, de duvet, de chardons, de barbules de chèvres, de laiteron (2) et, en grande

par Neptune changé en oiseau, et transportée par ce dieu dans un temple de Minerve qu'ils profanèrent.

(1) Familles des composées (*Lappa*). En outre de la bardane commune dont les têtes florales s'attachent aux habits, il y a encore la bardane cotonneuse, à enveloppe florale velue.

(2) Composée (*sonchus*). Il s'agit ici du *sonchus asper* ou laiteron épineux.

partie, de la graine tenace des cynoglosses (1). J'avais une crainte réelle d'être entré en de nouvelles adversités, en de douloureux chagrins, d'avoir subi à jamais la perte mortelle de mon bien si longtemps espéré, lorsqu'enfin j'arrivai en vue de ma très-douce et très-belle Polia, non tout en vie mais à demi mort, traînant le souffle comme un asthmatique, absolument comme si j'avais respiré l'air empesté du gouffre Babylonien. Je l'atteignis enfin pâmé, les yeux tournés vers elle pleins d'une rosée lacrymale, le cœur crevé, tout essoufflé.

Elle alors, attendrie, touchée, le front serein, le visage propice, calmant mon cœur terrifié, affligé, qui battait sans trêve dans ma poitrine endolorie, se plaignit, avec pitié, de me voir pâle et tremblant. Emplie d'une amoureuse compassion, elle s'en étonna. Très-gracieuse, elle me souleva tendrement entre ses bras, et, avec un soin amoureux, épongeant délicatement, d'un fin voile couleur de safran, mon visage couvert d'une sueur abondante, elle le sécha, tout officieuse, en me caressant, désireuse de connaître la cause de mon aventure, de mon angoisse si amère et si troublante.

L'ayant apprise, elle me caressa, pleine de bonté, me réconforta de ses paroles les meilleures et les plus persuasives, avec une douce éloquence, avec une façon bien faite pour me rendre l'existence, capable même de ressusciter un corps anéanti par la mort. Quelque peu remis, toute triste crainte s'étant évanouie sur son sein béni, je lui exposai, avec des soupirs et des gémissements, les motifs de mon inquiétude. Elle sourit aimablement; affectueuse, elle me baisa suavement et me rassura fort à propos en me disant qu'elle attendait

(1) Borraginée. *Vulgo :* langue de chien. Les fruits en sont hérissés d'aiguillons crochus.

le saint dieu Cupidon. Tout en me câlinant, elle m'exhorta, persuasive, à patienter et à ne plus m'attendre qu'à du plaisir, parce que la souffrance amène souvent de nobles résultats.

Consolé par ma belle Polia, fortifié par sa présence, je sentis revenir ma vie à demi envolée. Ma pâleur de buis se changea en coloration naturelle et, la terreur qui m'avait envahi faisant place à une généreuse magnanimité, je vis bien que j'étais sauvé; mais je ressemblais encore, près de ma Polia, à un cadavre qui, réduit en cendres, à un corps qui, décomposé en poussière, aurait été remis tout à fait au nombre des vivants. Mes yeux, cependant, selon leur habitude, étaient obstinément tournés vers elle, lui redemandant l'apaisement accoutumé et tout particulier émanant d'elle.

Mais, tout à coup, Polia, ma lumière, avec de beaux gestes, des mouvements chastes, un aspect céleste, un visage enjoué, des manières nobles, parée d'une beauté digne d'une éternelle pensée et d'une respectueuse considération, douée qu'elle était des meilleurs dons de l'esprit et du corps, toute pudique, Polia, dis-je, se leva calme, sans lenteur ni sans hâte, du siége agréable qu'elle occupait à l'ombre de la feuillée. Avec des signes de respect, avec des révérences convenables sans s'agiter autrement, elle se mit à genoux, toute déférente et pieuse, la face teinte d'un vermillon plus beau que celui des rouges pommes Claudiennes (1).

J'ignorais la cause d'un acte pareil et ne m'en étais point aperçu tout d'abord, parce que ma vue était sans cesse retenue à contempler les immenses beautés de Polia, et que mes yeux en étaient constamment occu-

(1) Ce sont les mêmes que les pommes Appiennes obtenues par Appius qui, le premier, enta un cognassier sur le pommier Scandien. Cet Appius était de la *Gens Claudia* (Pline, XV, 14).

pés. Je ne pouvais les en retirer, ni les remuer, ni les détourner; mais, suivant son exemple, je m'agenouillai à côté d'elle.

Or, sans que je l'eusse remarqué, le divin Cupidon se trouvait en face de nous. Il se présentait sous la forme d'un charmant enfant nu, ne couvrant d'aucun vêtement son beau petit corps. Il se tenait, les yeux grands ouverts, sur une nacelle qui voguait rapidement vers les rivages murmurants où nous étions à l'attendre. La poupe était à la hauteur du môle antique ruiné par le temps jaloux, et mes yeux pouvaient, sans souffrir — en serrant toutefois les paupières — fixer cette céleste et mignonne figure qui, sous sa divine apparence d'enfant, était revêtue d'une si grande splendeur.

Aussi je me persuadai presque être plus qu'un simple mortel ou tout au moins un héros divin, considérant qu'une âme céleste incarnée ne se montrait et n'apparaissait guère d'habitude à des yeux matériels. Or donc, mon esprit, plongé dans une stupeur extrême, considerait cette tête aux fins cheveux frisés, aux deux grands yeux illuminés, effrayants de majesté superbe, dont l'éblouissante lumière blessait ma faible et vacillante perception. Puis j'admirais ses joues rondes et grasses couvertes de la pourpre des roses, ainsi que les autres parties de son corps d'une beauté telle, que je tiendrais, avec raison, pour bienheureux celui qui serait capable de l'imaginer, encore qu'il ne sût la dépeindre. En dieu volant qu'était cet enfant, il avait les épaules garnies de deux ailes aux petites plumes d'or nuancées de rose violeté, de bleu et de mauve brillamment amalgamés.

Polia, ma glorieuse maîtresse, et moi, nous persévérâmes à demeurer agenouillés jusqu'à ce que le Dieu commençât à parler. Je conjecturai que, vraisemblablement, il admirait la merveilleuse rareté de Polia, ce

chef-d'œuvre, la grandeur stupéfiante de ses qualités et de ses beautés, et que, dans son esprit, il la comparait, non sans concupiscence, à sa superbe Psyché, la trouvant plus belle et d'une perfection supérieure. Alors, avec un langage, avec un accent émanant d'une inspiration céleste, capable de réveiller sans peine les cadavres endormis dans la terre humide, capable de tirer les corps d'une éternelle sépulture, et même, encore, de les extraire de la matière initiale, capable de refréner la voracité de l'insatiable Vulcain, fait pour abattre le soulèvement troublé des flots horribles, pour mitiger les débordements inquiets de la mer en furie, pour imposer silence aux gémissements des rivages et des écueils rongés tout couverts d'écume, pour inciter à Vénus, la sainte, les âmes les plus dépourvues d'amour et les enchaîner à son plaisant service, il proféra ces persuasives paroles :

« Nymphe Polia, et toi, Poliphile, vous vous êtes » montrés serviteurs attentifs des fonctions amou- » reuses, du culte sincère de notre vénérable mère, » vous avez été des sectateurs intrépides de mes feux » embrasés; vos purs sacrifices, vos loyales garanties, » vos très-dévotes prières, votre service dévoué, vos » chastes engagements sont parvenus jusqu'à elle. » Aussi c'est justice que vos ardents désirs atteignent » le but que vous avez poursuivi dans vos prières. » Entrez donc, compagnons inséparables, avec assu- » rance dans ma nacelle, entrez avec la persuasion d'y » être protégés; car il n'est pas possible d'aborder au » royaume de ma mère, à cette île qui lui est consa- » crée, si moi-même, son propre navarque et gardien » de son port, je ne dirige la traversée. »

Alors, avec un divin discours, il invita Polia gaiement à entrer dans sa nacelle.

Sans retard ni paresse, ayant joyeusement saisi ma

main, celle-ci se leva silencieuse, mais leste. Avec une vivacité pleine de grâce, avec un profond respect, s'inclinant poliment, elle monta dans la nacelle avec moi. Elle s'assit à l'extrémité de la poupe, je me mis près d'elle aussitôt. Des nymphes divines, ramant comme d'une seule main, nous firent quitter le rivage.

La nacelle était une hexérès (1). Ce n'était pas une barque assemblée avec de la sparterie (2), mais une nacelle à six rames admirablement enduite, non pas de poix recuite, ou de poix cirée (3), mais bien, en tous sens, d'un précieux liquide composé de benjoin amygdaloïde en larmes, de ladanum, musc, ambre, civette (4) et des deux styrax. Elle était assemblée avec un art parfait, construite en bois de santal odoriférant, blanc et citrin, bois pesant, incorruptible, frotté d'un parfum dont on ne sentit jamais le pareil. Elle était chevillée de clous d'or dont la tête, en forme de bouton, brillait par le fait de gemmes très-précieuses qui s'y trouvaient serties. Les bancs étaient de santal rouge comme du sang et qui réjouissait le cœur.

(1) L'hexérès, dont Pline attribue l'invention à Xenagoras, était un navire à six rangs de rameurs (Pline, VII, 50), et non point une barque à six paires de rames, encore moins à six rames. Il y avait des navires à sept, à huit, à neuf rangs de rameurs; il y en avait à dix (*decemremis*) dont Mnésigiton serait l'inventeur. Il est même question de *undecimaremis*. On a beaucoup discuté là-dessus sans pouvoir s'en faire une idée exacte.

(2) *Sutile*. On appelait *cymba sutilis, navis sutile*, une embarcation garnie ou assemblée avec de la sparterie ou des joncs (*vitile navis*). (Pline, XXIV, 9.)

Gemuit sub pondere cymba sutilis.

(Virg., *Æn.*, VI, 414.)

Γόμφος δ'οὐκ ἔτι χαλχὸς ἐν ὅλκασιν οὐδὲ σίδηρος
Ἀλλὰ λίνῳ τοίχων ἁρμονίη δέδεται.

(*Antholog. Græc.*, 57.)

(3) Palimpissa et Zopissa. (Pline, XVI, 11, XXIV, 7.)

(4) Colonna écrit *zilibeth* probablement pour *zibetum*, substance excrémentielle fournie par les testicules d'un chat exotique.

Cette admirable et superbe nacelle était menée par six nobles pucelles parfaitement aptes et capables. Les rames, y compris leurs plats, étaient d'ivoire brillant, blanc comme neige, naturellement poli et non pareil à du raifort. Les chevillettes (1) étaient d'or, les liens (2) étaient en soie tordue de diverses couleurs. Ces jeunes filles étaient luxueusement vêtues d'une étoffe transparente, flottant et voltigeant au souffle des douces brises inconstantes.

Une ceinture serrée, gardant les vêtements de se gonfler au vent, leur faisait trahir la forme des membres juvéniles. Ces vierges avaient la tête joliment garnie d'abondantes tresses blondes Quelques-unes avaient une épaisse et brillante chevelure plus noire que l'ébène Indique. Rien de plus gracieux que ce contraste. La carnation de leur visage, de leurs épaules, de leur poitrine était de beaucoup plus blanche que la neige, entourée, qu'elle était, de cheveux noirs disposés en boucles, en tresses délicieusement attachées de cordons d'argent, avec des nœuds, des réseaux si plaisants, si agréables aux sens, que jamais rien de semblable ne fut mieux fait pour accaparer l'attention exclusivement. Sur le haut de la tête ces cheveux étaient serrés par des perles orientales devant lesquelles n'aurait pu tenir celle que Jules acheta pour sa chère Servilie (3). Bon nombre d'entre elles avaient des couronnes de roses ou autres fleurs sur leurs cheveux ondulés qui ombrageaient capricieusement leur front éclatant. Elles portaient

(1) *Scalmini,* de σκαλμός (Vitruve). Chevilles après lesquelles s'attachaient les rames.

(2) *Strophii,* de στρώφος, *vita* (Isidore). Liens qui attachaient les rames aux chevilles.

(3) Mère de Brutus, à laquelle Jules César donna, pendant son premier consulat, une perle qui lui avait coûté six millions de sesterces. (Suétone, *Vit.*, *J. Cæs.*, L.)

de somptueux colliers de pierres précieuses diverses, enfilées, aux tons assortis, qui entouraient leur col droit et lacté. Leur ceinture était serrée très-près de leurs petits tétons fermes, qui opposaient une invincible résistance au vêtement de la poitrine. Bien qu'emprisonnés, lorsqu'ils étaient secoués ils retournaient droits à leur place. Ce vêtement de la poitrine était brodé, sur le contour de l'encolure, d'un ornement tissu le plus nettement du monde en fils d'or serrés; les bords en étaient garnis d'une rangée de perles rondes, et des gemmes d'un grand prix, régulièrement disposées, étincelaient sur le pourtour de cette échancrure.

Je ne saurais rappeler, comme il faudrait, tout ce qu'il me fut donné de contempler. En m'appliquant soigneusement à rechercher dans mon esprit toutes ces belles choses, en les rassemblant dans une amoureuse pensée, en les redemandant à ma mémoire, en m'en représentant la douce jouissance, je goûtais vraisemblablement le plaisir le plus suave.

Pour en revenir à ces jeunes filles, deux d'entre elles, Algésia (1) et Néoléa (2), étaient revêtues d'une précieuse et voluptueuse parure Attalique (3), d'une étoffe ajourée en ouvertures de Chames (4), tramée d'or et rayée de bleu céleste, comme Attale ne sut en

(1) De ἀσέλγεια, dérèglement.

(2) De νεολαία, troupe de jeunes gens, jeune compagnie.

(3) On appelait *Attalicæ vestes* (Properce, II, 23, 46; III, 16, 19) des vêtements dans lesquels étaient insérés des fils d'or de l'invention d'Attale, troisième du nom, roi de Pergame. (Pline, VIII, 48, XXXIII, 3.)

Quæque Attalicis variata per artem
Aulæis scribuntur acu.

(Silius Ital., XIV.)

(4) *Panno chamochaino*, mot forgé par Colonna, de *chamæ*, sortes de coquillages ainsi nommés de ce qu'ils ont toujours la bouche ouverte, de χήμη, ouverture, qui vient de χαίνω, je bâille, je suis

inventer. Deux autres nymphes, Chlidonia (1) et Olbonia (2), portaient un luxueux vêtement Babylonien (3), au tissu varié d'un précieux vert de mer. Les dernières, Adea (4) et Cypria (5), avaient un habillement couleur de miel doré, aux coutures brodées à jour, aux innombrables déchiquetures transversales en forme de segments dont les bords extrêmes étaient garnis, pardessous, d'une mince feuille d'or. L'emmanchure de ces vêtements était béante et laissait passer des bras d'ivoire nus dont la blancheur ne saurait être comparée qu'à du lait caillé. Ajoutez-y tous les ornements requis, avec des accessoires convenant à des nymphes.

Et puis la brise fraîche et lascive exhibait, en soufflant, suivant les mouvements de ces jeunes filles, tantôt la forme arrondie de leur ventre pur et ferme, avec le joli pubis, tantôt leurs cuisses fournies et leurs fesses souples, découvrant de superbes chaussures ouvertes en forme de croissant après leurs petits pieds longuets. Il y en avait, en soie bleue, verte, rouge; il y en avait de délicieusement travaillées, avec une échancrure en forme de lune au-dessus du cou-de-pied, on ne peut plus pro-

ouvert. De χαίνω vient également le nom d'un poisson, *chenne,* qui, suivant l'auteur de l'*Halieuticon,* attribué par Pline (XXXII, 11) à Ovide, mais qui pourrait être de Gratius, affranchi d'Auguste, s'enfante sans le concours des deux sexes.

Et ex se
Concipiens channe gemino fraudata parente.
(*Halieuticon,* v. 108).

(1) De χλιδανή, molle, délicate.

(2) De ὄλϐιος, riche.

(3) C'est à Babylone qu'on brodait le mieux en couleurs variées.

Non ego prætulerim Babylonica picta superbe
Texta, Semiramia quæ variantur acu.
(Martial, VIII, 28.)

(4) De ἄδεια, liberté, sécurité.

(5) De Κύπρις, Cypris, ou de κυπρίζω, je suis en fleur.

prement taillées, bordées et agrafées d'or, aux jolies courroies, avec des semelles et des soques dorés; il y en avait de lacées avec des cordelettes de soie aux ferrets dorés, passées dans des œillets en or. Elles étaient décorées de la façon la plus variée, avec une coquetterie virginale, et faites pour chatouiller les sens par une volupté délicieuse. Le tout d'une distinction suprême, d'une grâce, d'une beauté convenant à notre amoureux mystère comme la graisse aux flammes ardentes, comme la matière soufrée à Vulcain, comme à l'enfer du Tartare la garde vigilante de Cerbère aux trois têtes, comme la terreur mortelle à Mégère et à ses sœurs, comme la jeunesse florissante à Cupidon, comme les favorables ténèbres à sa mère.

Quand nous fûmes loin du rivage, ces divines nymphes batelières arrêtèrent leurs rames dans les cercles, le long du bordage. Alors toutes ensemble, le visage rayonnant de beauté, se retournèrent du côté de leur seigneur qui se tenait complètement nu sur la proue, et, lui faisant une majestueuse révérence, elles nous montrèrent leurs blanches épaules. Allant au devant de ma propre pensée, Polia me dit : « Mon Poliphile,
» tu m'es très-cher et c'est toi que je place avant tout.
» Je veux que tu comprennes, je veux que tu saches
» que les six vierges présentes sont les agiles servantes
» de ce seigneur, et qu'elles accomplissent à propos son
» plaisant service. »

Ces aimables, ces belles et superbes nymphes s'assirent donc deux à deux sur les bancs de santal, nous tournant leur dos délicat. Le divin timonier, appelant à lui Zéphyr au souffle embaumé, déploya ses légères ailes écartées qui, frappées par le vent, brillaient plus que des charbons ardents, que des torches allumées, que des foudres étincelantes. Poussés par la brise chargée du parfum des fleurs qui emplissait ces ailes au fin plu-

mage, nous commençâmes à laisser les rives bruyantes et à naviguer sur la profonde et vaste mer tranquille, jouissant d'une agréable bonace. Le cœur amoureux et fier, saisi d'un grand respect craintif, empli de douceur et de joie, fort agité en dedans de moi-même, pensif, m'entretenant avec mon propre génie, je me demandais s'il se pourrait jamais trouver un cœur assez inhumain, assez dur, assez violent et rigoureux, un cœur aussi rude que l'écaille de la patte de la chimère, pour ne se pas montrer subitement plein de mansuétude, très-attendri, très-adouci, désarmé, calmé en présence d'objets si désirables et si divins.

Mais quelle concupiscence tellement emprisonnée, tellement éteinte, quel appétit glacé, réduit à néant, n'eussent vu leurs entraves et leurs chaînes rigoureusement brisées, n'eussent été complètement restaurés par ces très-beaux, très-amoureux spectacles, et ne se fussent changés en un Etna vomissant des flammes ? Diane eût-elle pu dédaigner des feux si doux ? Ils étaient faits pour corrompre la chasteté d'Hippolyte, faits pour induire à lasciveté la très-pudique Orithye (1). Combien plus devaient en sentir les effets ceux qui en étaient tout proches, absolument disposés par leur nature à les goûter ? J'étais pareil au poisson né dans l'eau bouillante, qui, alors qu'on l'en retire pour le mettre en d'autre eau, ne peut parvenir à y cuire. En outre, j'admirais ce petit esprit divin dont les vents, chargés de rosée, faisaient trembler parmi ses plumes quelques duvets semblables à ceux qui couvrent les ailes encore non formées des oiseaux n'ayant pas quitté le nid. De quelle grâce, de quel agrément pour les sens n'étaient pas ces plumelles pourprées, glacées d'un or dans lequel se réfléchissait la coloration rouge ! Il y en avait de

(1) Reine des Amazones. (Justin, II, 4, 17.)

glauques, de vertes comme l'émeraude, de mauves, de bleues, de plus jaunes que le loriot, toutes mordorées et réparties harmonieusement sur ces ailes très-belles et divines.

Je crus que tous les joyaux de la féconde nature y avaient été distribués afin de les faire fulgurer, tant je voyais irradier ces mobiles et fines parcelles d'or pur qui semblaient suspendues dans l'air, alors que les ailes s'emplissaient de vent. Les eaux, en les reflétant, se teintaient gracieusement de ces précieuses couleurs que rompaient les vagues mouvantes et ondulées, en formant un cercle immense.

Puis j'admirais l'incomparable beauté, l'heureux ensemble de Polia, d'instant en instant plus délicieuse et plus belle. J'admirais l'air très-pur et serein, la température adoucie et placide, les eaux bleues et salées pareilles à un cristal transparent dont la limpidité permettait d'apercevoir le fond, par-ci par-là les nombreuses roches d'une végétation d'un vert printanier, les îlots sporadiques remplis de touffes feuillues et verdoyantes dont ils étaient ombragés à ravir. J'admirais maintes localités s'estompant dans les lointains et formant des taches vertes dans les ondes unies, ainsi que les arbres épais projetant leur ombre sur les rivages et mettant des reflets de verdure parmi les eaux pures et miroitantes.

Nous poursuivîmes ainsi notre agréable navigation triomphale sous l'empire, sous le commandement divin du puissant Amour dont l'extrême douceur est si austère, dont l'austérité est si douce, dont le charme est si amer, dont l'amertume est si charmante. Heureux donc celui qui peut voguer en ressentant l'effet de ses ailes prospères et fécondes!

Ainsi je me trouvais entre deux aimables maîtres, l'un qui m'enflammait, l'autre qui me consumait. Voilà

que les dieux marins, Nérée (1), avec la très-charmante Chloris (2), Ino (3) et son fils Mélicerte (4), arrivèrent sur leurs biges, en se jouant sur les vagues écumantes, rendre hommage au divin enfant.

Puis vint Mélantho (5), dont les vagues font la demeure; puis Poseïdon lui-même, à la barbe bleue hérissée, armé de son trident aigu, remorqué par les grands phoques ; puis les tritons azurés, sautant, soufflant dans des conques sonores qui retentissaient en mugissant; puis Dircé (6), entourée d'une troupe de nymphes ; puis les Néréides, montées sur des dauphins recourbés et rapides exposés constamment au souffle de l'Aquilon, amis camus porteurs d'Arion (7), puis les baleines et le monstrueux Céphise (8).

Dans un ordre semblable se présentèrent le père antique (9), Téthys son épouse, et leurs filles Erató (10),

(1) Dieu marin, plus ancien que Neptune, fils de l'Océan et de Téthys.

(2) Fille du fleuve Arcture, enlevée par Borée.

(3) Fille de Cadmus et d'Harmonie, devenue une divinité de la mer sous le nom de Leucothoé pour les Grecs et de Matuta pour les Romains.

(4) Fils d'Ino et d'Athamas. Fuyant la fureur de son père, il se jeta dans les flots avec sa mère. Tous deux furent mis par Neptune au nombre des dieux marins.

(5) Nymphe aimée de Neptune, qui l'enleva en prenant la forme d'un dauphin.

(6) Changée en poisson pour avoir osé comparer sa beauté à celle de Pallas.

(7) Poëte et musicien de Méthymne dans l'île de Lesbos. Inventeur du dithyrambe. Sauvé par un dauphin qui fut mis au rang des constellations. (Hyginus, *Fab.* 164.)

(8) Père de Diogénée, femme d'Erecthée. Changé en monstre marin tandis qu'il pleurait son petit-fils.

(9) L'Océan. C'était l'opinion de certains philosophes, Thalès en tête, que tout devait naissance à l'eau.

Simul ipsa precatur
Oceanumque patrem rerum.........

(Virg., *Georg.*, IV, 382.)

(10) Erató n'est point une Océanide, c'est une Néréide. (Apollodore.)

Ephyré (1), Phillyra (2), Hippo (3), Phrymno (4). Puis vinrent les filles de Nérée (5), en compagnie du plaintif Æsaque à la voix dolente, changé en oiseau d'un plumage sombre comme le charbon (6), à l'occasion du trépas de sa chère Hespérie, mordue par un serpent (7); puis Alcyoné (8), se lamentant après son cher Ceyx, sans cesse attendu; Protée (9), mené par des hippocampes (10), et Glaucus (11), avec sa bien-aimée Scylla, et tous les poissons monstrueux, nombre d'hipposaures (12) et d'anthroposaures (13) : tous plongeant à grands cris et à grand bruit leurs formes extraordinaires de poissons prodigieux, dans les eaux

(1) Océanide. (Virgile, *Georg.*, IV, 342.)

(2) Océanide aimée de Kronos et mère de Chiron.

(3) Océanide citée par Hésiode. (*Théog.*, 351.)

(4) Océanide. (Hésiode, *Théog.*, 350.)

(5) Dieu marin plus ancien que Neptune. (Hésiode, *Théog.*, 240.) Fils de l'Océan et de Téthys, avait épousé sa sœur Doris dont il eut les Néréides au nombre de cinquante, suivant Hésiode (*Théog.* 240), de trente-quatre suivant Homère (Iliade, XVIII, 39), de quarante-cinq suivant Apollodore (I, 3, 6).

(6) Les plumes du plongeon, type de la famille des colymbidés, sont blanches et noires. Colonna entend, sans doute, désigner le goëland à manteau noir (*Larus marinus* et *Larus nævius*). Æsaque est fils de Priam selon Apollodore (III, 12, 5), et son père, selon Minutianus Apulejus (*Orthograph. fragm.*, 31).

(7) Voir la note du t. I, p. 240.

(8) Fille d'Eole, inconsolable de la mort de son mari Ceyx, qui avait fait naufrage, et fut, ainsi que lui, changée en l'oiseau qui porte son nom. (Ovide, *Met.*, XI, 740.)

(9) Gardien des troupeaux de son père Neptune.

(10) L'hippocampe (῞υπποκάμπτη), de ἵππος, cheval, et κάμπτω, je fléchis, je tourne, est un monstre marin ainsi nommé, selon Festus, à cause de la flexibilité de sa queue. (Et Nonius *De proprietat. serm. Lat.*, II.)

(11) Pêcheur changé en dieu marin que Scylla disputa à Circé. (Voir la note du t. I, p. 306.)

(12) De ἵππος, cheval, et σαύρα, lézard.

(13) De ἄνθρωπος, homme, et σαύρα.

soulevées et blanchissantes, pour revenir fourmiller à la surface, apportaient le tribut de leur respect et de leurs devoirs solennels en poussant de stridentes clameurs. Joignez-y la multitude des oiseaux de rivage, des cygnes blancs, les uns nageant, les autres volant, faisant résonner en doux concerts les accents de leur voix expirante.

Tous ces êtres marins vinrent, à l'unanimité, célébrer la gloire, chanter, en fidèles sujets, les louanges des dieux tout-puissants, et leur payer le tribut de leurs félicitations empressées, menant grand et joyeux fracas, fort agiles, munis de leurs branchies, de leurs ailerons, de leurs nageoires pareilles à des rames, sautant, ressautant bruyamment et poussant des sifflements.

J'étais incroyablement diverti par cette variété de dieux aquatiques, de nymphes, de monstres que je n'avais jamais vus, et qui se trémoussaient en l'honneur du divin enfant. J'en demeurais stupéfait et rempli d'admiration. Je me tenais pour un triomphateur, au moins aussi grand que n'importe quel Romain faisant son ovation, et, à me voir ainsi convié par la bonté des dieux à une telle fête, je m'estimais plus heureux que Polycrate le fortuné (1).

Il advint, alors, que mon cœur se reposa dans un feu des plus agréables, dans la plénitude d'un plaisir précieux; je me trouvais tout près de ma chère Polia. En outre du plaisir de voir tous ces ravissants spectacles, je me sentais inondé d'un parfum des plus délicieux et des plus purs, qui me plongea dans une grande rêverie.

Causant, en moi-même, avec mon propre génie, je disais : « Le voici donc, ce bonheur que je convoitais

(1) Tyran de Samos, au temps de Pythagore et d'Anacréon, célèbre par ses richesses et le bonheur de sa vie. (Cicer. *De finibus mal.*, VI, 30. — Val. Max., VI, 9.)

avec tant d'ardeur, je l'ai à tout jamais victorieusement acquis ; désormais, je le vois apertement ce but salutaire, si longuement désiré, je le tiens, je l'embrasse avec non moins de plaisir et de joie voluptueuse que Cynthie, délaissant les demeures célestes, cherchant, pour sa barque vacillante et légère, un passage dans des eaux guéables, à travers les rochers lamelleux, n'en éprouva à rejoindre son cher Endymion. Pâris ne put se vanter autant du procès dont il fut juge, ni s'enorgueillir davantage d'avoir navigué à pleines voiles sous le souffle d'Eurus, en enlevant la fille transfuge de Léda (1), ni Jason d'avoir séduit la maléficiante Médée qu'il trompa, ni Thésée d'avoir séduit la fille de Minos (2), ni le capitaine Romain d'avoir possédé l'ambitieuse Égyptienne (3). Les filles du grand Atlas (4), elles-mêmes, ne sauraient se targuer de leur aïeul soutenant le ciel étoilé sur ses robustes épaules, ni le peintre Apelles du présent amoureux que lui fit le grand Alexandre (5), ni la blonde Cérès de sa moisson chère, autant que je me glorifiai, moi, de tenir à mes côtés ma divine Polia, dont la beauté aurait accéléré la marche du tardif Saturne, arrêté le rapide Phœbus, immobilisé le Cyllénien (6) porteur du caducée, aurait enflammé Diane la froide, sans compter que les dieux s'empressaient à me servir.

Ainsi donc, naviguant sous la légère et douce pression des brises rapides, je regardais avec attention,

(1) Hélène.

(2) Ariadne.

(3) Cléopâtre.

(4) Les sept filles d'Atlas et de Pléioné : Maïa, Electre, Taygète, Astérope, Mérope, Alcyone et Céléno.

(5) En lui cédant Campaspe.

(6) Mercure.

Hic primum paribus nitens Cyllenius alis
Constitit...

(Virg., *Æn.*, IV, 252.)

tantôt Polia, tantôt Cupidon : toutefois, celui-ci, avec un regard scrutateur, il est vrai, mais intermittent, car je ne le pouvais fixer. C'était la seule différence que je pusse établir entre les deux, c'était un effet de la divinité. Engagée fortement, par une douceur inimaginable, mon âme s'abandonna librement tout à eux, se recommandant à la puissance de Cupidon qui pouvait régler ses amoureux destins, et au bon vouloir de Polia qui, dans sa bienveillance, y pouvait donner son consentement.

Plein de foi, de certitude, par le fait de la présence auguste, de l'aspect vénérable d'une telle majesté, j'estimai que le dieu ne pouvait produire d'autre effet, amener d'autre issue qu'un ardent amour. Quant à Polia, elle ne pouvait s'échapper de la nacelle triomphale, ni rétrograder. Je fondais d'ailleurs un espoir meilleur de la bonne réussite de mes souhaits les plus chers, sur le sens des hiéroglyphes amoureux du pavillon flottant au vent de cette glorieuse nacelle du divin et très-puissant Cupidon; nacelle où j'étais dans une telle joie de me sentir ainsi transporté, si heureusement et avec un si grand honneur, où j'étais tellement fier de me trouver en si bonne compagnie, jouissant d'un amour partagé, qu'il me semblait qu'Apollon ne dût pas se glorifier autant d'avoir orné son carquois et sa cithare des feuillages Pénéïens (1), et que Polycrate pour avoir recouvré son anneau (2), qu'Alexandre le Grand

(1) Arrachés au laurier en lequel fut changée Daphné, fille du fleuve Pénée :

Semper habebunt
Te coma, te citharæ, te nostræ, Laure, pharetræ,
(Ovid., *Met.*, I, 558.)

(2) Ayant jeté son anneau dans la mer pour rompre la continuité inquiétante de son bonheur, il le retrouva dans un poisson qu'on lui servit. (Valer. Max., VI, 9.) Les Romains croyaient posséder l'anneau de Polycrate qui fut taillé et monté en or par Théodore l'ancien. C'était une émeraude sur laquelle était gravée une lyre.

pour avoir dressé tant de trophées de victoires remportées, ne se dussent point enorgueillir autant que je le faisais, moi, de me trouver au milieu d'un pareil triomphe.

J'étais émerveillé, cependant, au delà de ce qu'on peut croire, et je me demandais comment, par quelle force, un feu si actif et si puissant pouvait être produit, engendré, pour ainsi dire, en ce divin petit corps ; feu dont les flammes brûlantes, traversant l'Univers, pénètrent les cieux solides, et, sans perdre la moindre force, les profondeurs de l'abîme ; feu de nature admirable, auquel ni la liquide Téthys, ni le père antique Océan, ni le porte-trident Neptune ne purent jamais résister. De quelle nature est-il donc, ce feu, pour que les mortels qui en meurent avec tant de douceur, s'en nourrissent cependant et en vivent ? Miracle encore plus grand qui me confondait : comment pouvait-il brûler sans être contrarié au milieu de cette neige floconneuse de la délicieuse poitrine de Polia ? Comment les roses y pouvaient-elles venir ? Comment, pensai-je encore, ce feu pouvait-il brûler en ces blancs lis remplis et débordant d'une succulente humeur lactée ? Je me sentais inhabile à expliquer comme quoi ces roses brillamment écloses se pouvaient enflammer au milieu des bruines hibernales du rigide Capricorne (1). J'ignorais également comment un vent respirable (2) pouvait développer, dans les yeux souriants de ma belle Polia, avec une telle puissance de séduction, un feu inflammable au point que les torches dévorantes de la flotte Gaditaine ne s'avancèrent pas, contre celle du roi

(1) Solstice d'hiver.

(2) *Spirabile Euro.* Eurus, vent de l'Est, pris quelquefois par synecdoche pour n'importe quel vent ; témoin Virgile :

Talis hyperboreo septem subjecta trioni
Gens effrena virum Riphæo tunditur Euro.
(*Georg.*, III, 381.)

Théron (1), plus incendiaires que les rayons de ces yeux brûlants pénétrant dans mon cœur. J'ignorais, je ne pouvais comprendre comment Pyracmon (2) et ses compagnons avaient pu installer dans ces yeux une forge si bien garnie, et s'y établir comme chez eux pour y fabriquer des foudres. Mais, surtout, ce qui dépassait mon intelligence, c'était de ne pouvoir absolument pas découvrir par quelle vertu Polia savait résister, quand une telle collision m'accablait, moi, quand j'étais anéanti, complètement abattu par la nécessité de lutter contre tant d'attaques iniques, de combats répétés, alors que mon cœur était foudroyé, tout à fait vaincu, circonvenu que je me trouvais par un plaisir hostile, investi par des flammes brûlantes, mais agréables. Ces flammes, encore que cela parût être leur fonction, ne pouvaient même pas parvenir à consumer le fagot d'épines, le rude chardon crochu, agrippé dans mon cœur, sur lui tombé de ces yeux si doux, fidèles dispensateurs du trésor du grand Cupidon : « O Dieu volage, — disais-je en me tournant vers lui, — avec quelle suavité n'as-tu pas établi ton nid dans mon âme! O très-charmants, ô très-doux bourreaux, —

(1) Tyran d'Agrigente, fils d'Ænesydème. Polyænus qui, avec Arrien et Diodore de Sicile, est le seul historien qui ait parlé de ce personnage chanté par Pindare, consigne le fait tout autrement. Pendant un combat avec les Chalcidoniens, l'ennemi ayant pris la fuite, les Siciliens se ruèrent dans son camp. Ils achevaient de piller les tentes lorsque les Ibériens survenant les massacrèrent. Théron, apercevant le carnage, envoya des troupes cerner les Ibériens, recommandant de mettre le feu aux tentes, sur leurs derrières. Voyant des flammes s'élever, ceux-ci, qui n'avaient point de camp, s'enfuirent vers leurs navires, où les Siciliens les poursuivirent et en tuèrent un grand nombre. (*Stratagemata,* I, 28.)

(2) Un des trois Cyclopes qui forgeaient, dans l'Etna, les foudres de Jupiter.

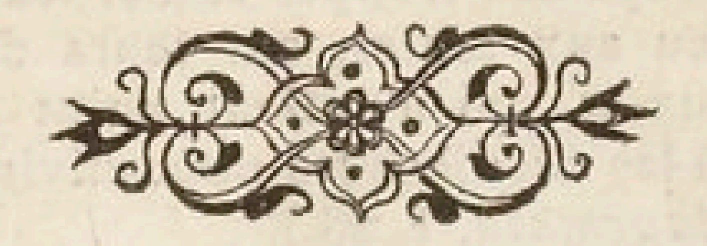
Ferrum exercebant vasto Cyclopes in antro
Brontesque, Steropesque, et nudus membra Pyracmon.

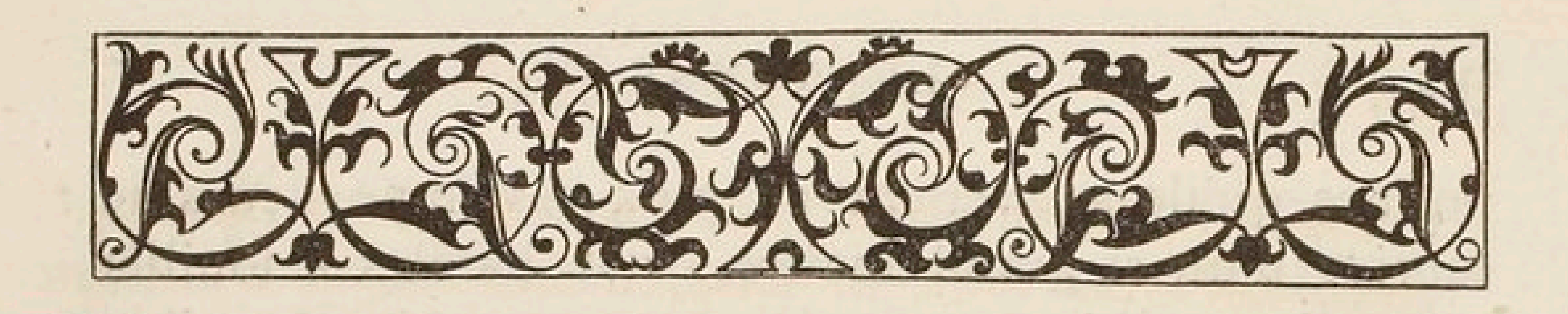
(Virg., *Æn.*, VIII, 424.)

disais-je en m'adressant aux yeux étoilés de Polia, — comment avez-vous pu faire de mon triste cœur un carquois si rempli, si bourré de flèches, pour le suspendre au flanc divin de Cupidon ! Jamais, cependant, je ne vous ai trouvés plus agréables et plus désirables, jamais je ne vous ai souhaités avec plus d'ardeur, bien plus, en vérité, que la luciole dorée ne souhaite la rose, lorsqu'elle est en proie à ses peines laborieuses et à ses fatigues mortelles.

» Je vous trouve plus séduisants, plus opportuns que ne furent, à la malheureuse Psyché, le secours de la fourmi granifère, de l'hirondelle bonne conseillère, que ne fut l'aigle, que ne furent les flèches émoussées de Cupidon (1). » Ainsi tout m'empêchait de retirer mon âme ardente d'entre les bras délicats, de l'arracher à la voluptueuse étreinte de ma Polia aux belles tresses, attendu que mes insatiables désirs l'y retenaient fermement, éternellement prisonnière, exilée de moi. Pendant cette navigation, Polia se la partageait comme une proie avec ce haut seigneur. Toutefois, j'estimais que c'était une jouissance d'une extrême douceur de pouvoir assister à cet heureux concours et à ce grand triomphe.

(1) Apulée. *Metamorph.*, VI.





Poliphile raconte comme quoi les *nymphes, arrêtant les rames, se prirent à chanter suavement, et comme quoi, Polia chantant d'accord avec elles, il ressentit une grande douceur d'amour.*

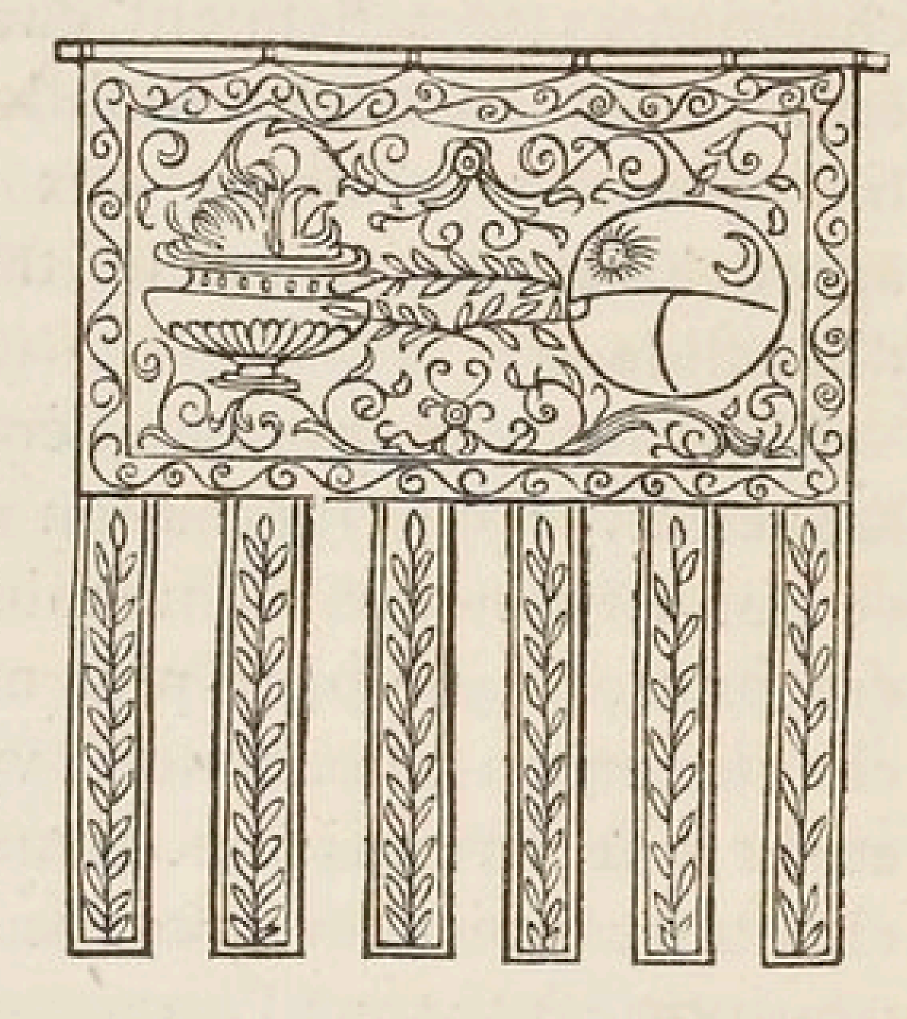


C'ÉTAIT au milieu de ce triomphe heureux, superbe, extraordinaire par la grandeur de sa pompe, qu'avec une joie inimaginable, mon cœur, déjà couvert de cicatrices, criblé de dards aigus fichés cruellement en lui, s'offrait, toujours plus large ouvert, toujours plus ardemment brûlé, exposé, tel qu'une cible, aux regards amoureux de Polia, aux traits fréquents de Cupidon, par le ministère de mes yeux insatiables et sans repos. Je le leur pardonnai bien en considérant l'objet qui causait leur cupidité, et sur lequel ils se posaient, vers lequel ils tendaient sans cesse. De même que le simulacre d'Apis se tourne toujours vers le Soleil, de même aussi mes yeux se portaient à la recontre si gracieuse, si excitante, de ce beau visage rayonnant dont il est impossible, dont il est interdit de trouver le pareil au monde. Mais quel dommage, quel désastre plus grand encore ne me faisaient pas éprouver mes yeux, par le fait des imaginations vagabondes et fri-

ponnes qu'ils suscitaient en moi, ces inquisiteurs au service d'un si grand maître, tout habiles à fouiller une telle matière, ces ouvriers incomparables dans l'art de forger, de composer, avec la braise et la flamme, un tourment si doux, de fabriquer, en l'officine de mon esprit inventif et avide de consolation, une idole si vénérée, une image si belle, une forme si admirable! Oh! qu'il était dur, qu'il était contraire à mon tempérament de résister aux coups de ces assassins effrénés et déclarés de mon repos! Ils semblaient paisibles, mais ils frémissaient, tout avides de se repaître de l'incomparable beauté de ma blonde Polia. Tantôt ils m'étaient doux, tantôt amers; parfois ils m'égayaient, ils m'attristaient parfois, souvent me captivant, plus souvent m'inspirant l'envie de leur échapper.

Quelles forces eussent été assez vigoureuses pour réprimer l'incontinence de mes sens qui, luttant entre eux, ne se pouvaient accorder, qui, par le fait de ce désaccord, se faisaient résistance, qui, par suite de cette résistance, s'écartaient, qui, s'écartant, ne tenaient plus compte d'aucune barrière, d'aucune clôture, et, par l'aimable champ fleuri des rares et singulières délices de Polia, récoltaient abondamment, sans se lasser jamais, ainsi que de bourdonnantes abeilles, une douceur, une jouissance extrême, qu'ils répandaient après dans mes entrailles oppressées, où, serpentant en larges flammes, elles se ruaient insolentes et forcenées? Aussi ne pensai-je pas que ce fût digne de mon cœur amoureux réduit en charbon, ni que cela lui convînt. C'est que je craignais qu'il ne se brisât en de tels exercices et redoutais de l'émouvoir par trop en le poussant de l'avant, comme de l'affaiblir en le contrariant. Je jugeai devoir plutôt supporter très-modestement une situation à laquelle je m'étais soumis de plein gré, quoique non sans peine.

Pareils à des soldats de premier rang, nous naviguions donc, sans aplustre (1) et sans timon, en cette nacelle fatidique, sur ce navire inimaginable, où respiraient tous les mystères d'amour. Il avait la proue à la place de la poupe, et la poupe à la place de la proue, accommodé, qu'il était, pour Cupidon, par sa mère, avec l'art le plus distingué, le plus exquis, d'une façon que le langage le mieux approprié, le plus riche, que l'éloquence la plus facile ne sauraient exprimer en la décrivant, décrire en la célébrant, célébrer en en donnant une information exacte. De la partie du milieu, c'est à dire à l'istopède (2), se dressait une lance d'or à laquelle était attachée une bannière triomphale et impériale en fin drap de soie bleue. Une broderie, joliment exécutée comme une peinture, en menues pierreries et en perles blanches, représentait, des deux côtés, trois hiéroglyphes entourés de nombreux rinceaux de feuillage d'un beau décor ornemental. C'était, d'abord, un vase antique, dont l'orifice donnait passage à une petite flamme, puis venait la figure du monde, enfin un rameau de pervenche qui reliait ces deux images. Cette bannière flottait agitée aux souffles suaves du zéphyr printanier



(1) Pièce du vaisseau placée en haut de la poupe et garnie de banderoles qui indiquaient, par leur direction, l'endroit d'où soufflait le vent quand les voiles étaient repliées. (Festus. — Lucan., III, 585. — Lucr., II, 555, IV, 438. — Juven., X, 136. — Manil., I, 692.)

(2) De ἱστός, mât, et πέδη, entrave, chaîne pour les pieds. Cavité dans laquelle s'emboîtait le mât du navire.

et complaisant. Telle est l'interprétation que j'en fis : *AMOR VINCIT OMNIA*.

J'aurais dévisagé volontiers, avec respect et modestie, le divin patron de notre nef, et je faisais tous mes efforts pour contempler cet objet hors de proportion avec moi, mais mon faible regard ne pouvait aisément en supporter la vue. Tantôt il paraissait double, tantôt il se montrait sous diverses formes. Avec Polia, il rendait notre traversée prospère, fortunée, glorieuse. Pendant ce trajet, l'amoureux Cupidon, notre prorète (1) battait sans cesse des ailes entre lesquelles se jouait Canens l'amante de Picus (2). Elles resplendissaient plus qu'or obrizé (3) ; leurs colorations variées et charmantes se reflétaient dans les flots moutonnants, en formant un cercle mobile, plus beau, plus agréable que n'apparaissait aux yeux de ceux qui s'en approchaient la colonne triangulaire en crystal (4) d'Euclide.

Alors les nymphes batelières, avec une note des plus suaves, avec une intonation céleste bien au-dessus de ce qui est concédé à l'humaine nature, dépassant toute croyance, on ne peut plus musicalement, se prirent à chanter en un doux concert vocal, très-mélodieusement et sur une vive mesure. Il me semblait vraiment que je chantasse moi-même, car je sentais battre mon cœur transporté, et, sous l'impression d'une telle douceur, il me faisait l'effet de s'échapper d'entre mes lèvres. Quant

(1) Πρωρητής, forme Ionique de πρωράτης, matelot en observation sur la proue.

(2) Picus, roi des Latins aborigènes, fut aimé de Canens, fille de Janus et de Venilia, chanteuse admirable. Ayant offensé Circé, Picus fut métamorphosé par elle en pivert, et la belle Canens, sous le poids de sa douleur, s'évapora dans l'air. (Ovide, *Met.*, XIV, 333.)

(3) Or pur. (Mis de Laborde.)

(4) Le prisme.

aux nymphes, elles poursuivaient leurs chants en faisant vibrer leur petite langue dans leur bouche sonore, et les brisaient en doublant et en triplant les notes brèves, chromatiques ou enharmoniques. Elles chantaient d'abord deux à deux, puis trois à trois, puis quatre à quatre, enfin toutes les six. Produisant de légers trémolos avec leurs lèvres roses qu'elles ouvraient ou fermaient gracieusement, elles émettaient des airs modulés en proportion musicale, avec des voix douces comme miel et qui déversaient au fond du cœur les molles langueurs de l'amour. Ces voix, par moment soupiraient en roulades d'une douceur à faire négliger, oublier même les besoins de nature. Elles célébraient, en s'accompagnant d'instruments à cordes, les bienfaits et les qualités de l'amour, les facétieux larcins du grand Jupiter, les plaisirs brûlants de la mère d'Éros, les lascivetés du joyeux Bacchus, la fécondité de la nourricière et blonde Cérès, les fruits savoureux de l'Hyménée; elles exprimaient cela sur un mode poétique; elles le proféraient avec un rhythme, avec un mètre mélodieux.

Aussi, l'esprit égaré, je tenais fermement que tel n'avait pu être le son délicieux (1) qui délivra des flammes éternelles Eurydice emportée, dans les infernales et sombres demeures, sur un char attelé de trois chevaux (2). Certainement Hermès n'endormit pas le pasteur ocellé (3) avec un son pareil à celui que le souffle de ces nymphes répandait, par leur bouche de corail, dans l'air très-pur. On le voyait, ce souffle vocal, traverser les blancs gosiers; car ces nymphes avaient une chair céleste, divine, transparente

(1) La musique d'Orphée.
(2) Le char de Pluton.
(3) Argus aux cent yeux.

comme un froid crystal et qui semblait moulée avec du camphre teint de chermès.

Assurément que Phœbus, en les entendant, eût négligé de teindre en rose, avec ses étincelants rayons, la brillante Aurore; il eût oublié de peindre les fleurs et de renouveler les jours gracieux aux mortels. Diane la chasseresse eût oublié, sans doute, de tendre ses arcs recourbés, elle eût oublié ses flèches volantes, ses chasses habituelles, ses forêts épaisses. Sans doute que sa source glacée en eût été réchauffée, et j'ose espérer qu'elle n'eût pas livré aux morsures de ses propres chiens le chasseur imprudent métamorphosé par elle en cerf cornu. Sans doute que l'errante Séléné (1) eût senti s'évanouir ses sujets de douleur, si un semblable son eût frappé ses oreilles. Le plaisant Bacchus lui-même eût résisté à ses lubriques lascivetés, il eût négligé les coteaux Ogygiens (2) Elæa (3), Naxos (4), Chios, le mont Massique (5) et la Mareotis (6), il eût fait peu de

(1) Fille d'Hypérion et de Théia, se précipita du haut de son palais en apprenant que son frère Hélios avait été noyé dans l'Eridan.

(2) *Colli Ogigii*. Ogygia est la vieille Thèbes d'avant Cadmus; d'Ogygès son fondateur. Elle n'a rien de commun avec l'île d'*Ogygia*, où Homère place la demeure de Calypso. (*Odyss.*, XII, 448.) Bacchus est surnommé *Ogygius* pour être né en Béotie. (Ovid., *Heroid. epist.* X, 48. — Lucan., I, 675. — Stace, *Theb.*, V, 518.)

(3) Il y a Elæa, cité Eolienne de la côte d'Asie. (Hérodote, I, 149.) Elæa, île de la Propontide. (Pline, V, 32.) Elæa, promontoire de la côte N.-E. de Crête. (Ptol., V, 14, 3.)

(4) Il y a dans le texte *Nixo*, que je suppose une mauvaise transcription de *Naxo*. Naxos (*Nicsia*), île de la mer Égée, renommée pour son vin (Pline, IV, 12), où Bacchus épousa Ariadne. A moins que ce soit pour *Nysa*, qui en Grec se dit aussi Νύσσα. Les mythologues ne s'accordent pas sur la position de cette ville dans une grotte voisine de laquelle fut déposé Bacchus enfant. Les uns la placent dans l'Inde, d'autres en Arabie, d'autres en Béotie.

(5) Aujourd'hui *Monte-Masso*, en Campanie, célèbre pour ses vins. (Pline, XIV, 27.)

(6) Région de la Lybie confinant à l'Égypte, produisant un vin renommé. (Pline, XIV, 3. — Colum., III, 2.)

cas du délicieux vin doux que presse le vendangeur Automne. Cérès, la nourricière, eût retenu les blés constamment verts, elle eût abandonné les régions fertiles de l'Ausonie, et n'eût point substitué aux glands de Chaonie les gras épis à quatre rangs de grains. L'Oiseau du tonnerre, habitant des nues, se fût laissé arracher d'entre ses serres aiguës, à l'audition de ces nymphes, l'échanson Phrygien (1) qu'il avait ravi, tant elles chantaient suavement et jouaient d'accord. Accompagnées par le chant contenu de ma Polia, elles dispensaient aux oreilles grandes ouvertes des mélodies célestes qui eussent assoupi le noir et multiforme Cerbère, toujours vigilant, et qui l'eussent empêché de surveiller les portes en métal du Ténare, de ses yeux immobiles. La furieuse Tisiphone et ses horribles sœurs se fussent montrées placides et toutes bonnes envers les malheureuses âmes. Jamais Parthenopé (2), jamais ses sœurs Leuconie et Lygia (3), filles d'Acheloüs et de Calliope (4), n'eussent pu, aux îles des Chèvres, sous le mont Pélore (5), donner aussi harmonieusement de la voix, sur un mode pareil, en s'accompagnant de

(1) Ganymède.

(2) Sirène, qui donna son nom à Naples, fondée par une colonie de Chalcidiens.

(3) C'est Lysia qu'il faut lire. On a fait deux groupes des Sirènes. Le premier de trois : Parthenopé, Pisno et Lysia; le second de quatre : Aglaosis ou Aglaopis, Théliciopé, Pisno et Ilygé ou Lygia.

(4) D'autres les disent filles du fleuve Acheloüs et de Terpsichore ou de Melpomène.

(5) Le cap Pelorus (*capo del Faro*) forme l'extrémité N.-E. de la Sicile, faisant face au cap Cyænis (*Punta del Pezzo*). Par les îles des Chèvres, il ne faut pas entendre les îles Ægates, sur la côte O. de la Sicile, mais les *Sirenusæ insulæ,* situées fort loin du cap Pélore, dans la mer Tyrrhénienne, au S. du *Minervæ-Promontorium* (*capo della Minerva*), proche Capri. Ce sont des roches désertes où l'on veut que les Sirènes se soient réfugiées en quittant leur retraite du mont Pélore. (Virg., *Æn.,* V, 864. — Pline, III, 5. — Homère, *Odyss.*, XII, 44.)

la lyre et de la flûte percée (1). Mon âme incendiée, tout en flammes, m'était enlevée par ces chants, ces sons délicieux, par ces belles figures, par cette compagnie, par cette majesté. Je ne voulais plus la ressaisir ni la replacer en moi. Je la contraignais à se vouer étroitement garrottée, à s'abandonner, en perpétuel otage, aux bras délicats, aux seins blancs de Polia. S'introduisant par des sentiers délectables et de voluptueux conduits, elle parvenait jusqu'aux secrètes délices. Je ne pouvais, quelque effort que je fisse, la ramener à moi ni la reprendre. Je n'avais d'autre consolation qu'une imagination présomptueuse, farcie de stériles pensées dont se repaissait mon esprit anxieux pour réchauffer mon courage. Sous l'aiguillon d'un appétit désordonné, j'admirais, avec avidité, et regardais curieusement les parfaites et visibles beautés de Polia, dont l'aspect était peu ordinaire, je refusais de prêter attention à toute autre chose, si digne en fût-elle, qui pût me détourner de ma contemplation. Mais sa poitrine éclatante m'était singulièrement agréable, peinte à merveille qu'elle était de roses pourprées et de lys laiteux, en leur première éclosion, par l'Aurore en pleurs. Elle s'offrait à mes yeux comme un spectacle aimable concédé pleinement et sans aucun voile. Elle était colorée à suffisance, ainsi que son visage tout ravissant, tout admirablement beau, si joli, si remarquable que l'Aurore n'apparaît pas telle, dans le ciel limpide, sur son char richement orné. Ce visage était surmonté d'une capricieuse chevelure frémissant sur le front rosé, sur les tempes unies, entourant superbement le cou de neige, tombant sur les blanches épaules, et dans laquelle soufflait à délices la brise voluptueuse et printanière.

(1) Des trois Sirènes, l'une chantait, l'autre jouait de la lyre ou de la cithare, la troisième de la flûte.

Jamais le très-haut Jupiter n'eût pu imaginer de donner du sien davantage à la nature, ni, dans sa bonté, de rien produire, de rien créer de supérieur. Apelle n'eût peint jamais rien de semblable, encore moins Aristide (1) qui savait représenter l'âme humaine, avec son pinceau. Le regard ne s'en pouvait saturer, non plus que les bourdonnantes abeilles ne se peuvent rassasier de thym et d'amelle, ni les chèvres pétulantes de cytise fleuri ou de tendre feuillage. C'est bien volontiers, c'est avec un plaisir incroyable que j'eusse fendu mon cœur, — et ce ne m'eût pas été bien pénible — que je l'eusse perforé, afin que Polia, si elle eût voulu en faire l'expérience, y eût trouvé la trace de toutes les qualités qu'on doit posséder quand on aime. Ainsi qu'il advint à Antipater le stigmatisé (2) en présence de César, elle eût pu voir comment mon âme fut promptement séduite par son doux et fin visage, comment elle chut en servitude volontaire. Ce pourquoi, déchirant mon sein et y pratiquant une fenêtre, je n'eusse pas fait moins que la femelle du pélican d'Égypte qui, au fond de quelque solitude sur le Nil acéphale (3) et limoneux, ouvre et lacère sa poitrine à l'aide de son cruel bec pointu, en arrache son cœur maternel, et, compatissante, se donne en pâture à ses petits affamés. Ce n'était pas Dionysus (4), mais Polia, qui excitait mon cœur à tout jamais livré à elle. Ces amours malsains,

(1) Contemporain d'Apelle, né à Thèbes : *Is omnium primus animum pinxit*. (Pline, XXXV, 10.) Il ne faut pas le confondre avec Aristide, de l'école d'Euxénidas.

(2) Antipater l'Iduméen, père d'Hérode le Grand, tint d'abord le parti de Pompée, puis se donna tout entier à César et lui montra tant de zèle dans la guerre d'Alexandrie, qu'il fut nommé par celui-ci procurateur de toute la Judée.

(3) C'est-à-dire dont la source est inconnue.

(4) Le vin.

issus du lac de Lerne (1), se répandant en moi, j'en formais, dans mon cœur, qui s'y montrait consentant, des désirs de feu, des pensées surexcitantes, composant du tout, pour me consumer, pour me détruire moi-même, une flamme toujours active qui envahissait tout mon être. Plus grand miracle encore, le trait assassin qui transperçait ce cœur, s'y balançait en équilibre, pareil au toit penché du temple de Diane à Éphèse, qui se maintenait sans aucune attache (2). Mon âme consfisquée ne pouvait me ramener la vie.

Aussi, pour tant de causes, j'étais mort absolument, si les délicieux regards de Polia ne m'eussent renouvelé l'existence, ne m'eussent créé à nouveau, si les amoureux signes de ses yeux ne m'eussent réconforté, si ses douces paroles ne m'eussent revivifié. Affectueusement, elle me priait de prêter attention aux chants exquis de ces excellentes et divines cantatrices, de jouir, au moyen de tous mes sens, des admirables choses qui m'entouraient, et de cesser de maintenir fixement sur elle mon regard et toute l'attention de mon cœur. Mais Polia était au delà de tout ce qu'on peut supposer, ce qu'il y avait de plus charmant au gré de mes ferventes ardeurs; bien plus désirable encore que n'eussent été, d'aventure, les eaux du Xanthe et du Simoïs (3) pour la ville d'Ilion en flammes, que, pour Atalante, l'honorable don fait par Méléagre de la hure aux longues soies du sanglier (4), que, pour Alcmène la bien-aimée, le beau

(1) Lac, au territoire d'Argos, dans lequel les Danaïdes jetèrent les têtes sanglantes de leurs maris, séjour de l'hydre aux cent têtes que tua Hercule.

(2) Toiture en bois de cèdre.

(3) Fleuves de la Troade, avec le Scamandre. Suivant Aristote, Elien et Pline, le Scamandre et le Xanthe sont tout un, et ce dernier nom aurait été donné au fleuve, par Homère, parce que ses eaux teignaient en roux la laine des brebis qui s'y baignaient.

(4) Ovide, *Met.*, VIII.

présent offert par le bénin Jupiter (1). L'éléphant, dans les Alpes, ne fut pas plus précieux à Annibal, qu'à mon plaisir et contentement le très gracieux secours de Polia.

Je m'en tins donc, avec constance, à l'entreprise commencée, entre une douce volupté et une heureuse attente, plus résistant que l'or au plus fort cément, aux plus subtiles liqueurs. Puis, me retournant vers l'enfant divin : « O Cupidon porte-flamme, — lui dis-je à voix basse, — ô mon maître! il t'arriva, pour la belle Psyché, de te blesser toi-même avec tes propres flèches; tu atteignis les extrêmes limites de l'amour, concevant pour elle une excessive passion, de celles qu'éprouvent les mortels. Il te plut de l'aimer comme aucune. Tu fus grandement chagriné par le perfide avis des sœurs envieuses et fausses. Tu pleuras sous le sombre cyprès, cruellement tourmenté, et, dans ta colère, tu l'accusas en proférant une lamentable plainte (2). Use donc envers moi de pitié! Considère, pour l'avoir expérimenté, ce qu'est la fragile condition d'un amant rempli de désirs. Tempère quelque peu l'ardeur de tes brandons, émousse tes armes dangereuses, débande ton arc qui donne la mort, car je me vais mourant d'amour. J'estime que, si tu fus rude et impitoyable à toi-même, au point de te blesser, ton égalité d'âme te persuadera de ne me point frapper, d'avoir pitié, de ne pas te montrer, envers moi, si dur, si excessivement cruel. » Ainsi, dans mon exaspération, j'adoucissais quelque peu, par des prières, des supplications, des lamentations, des satisfactions fausses, le violent assaut, le choc répété d'un amour opiniâtre. Mais cela ne parvenait pas à rétablir la paix dans mon cœur enflammé, ni à satisfaire mon

(1) Le carchèse. V. la note du t. I, p. 369.

(2) Apulée. *Metam.*, IV, V, VII.

fâcheux appétit. Ce que je demandais au Dieu, c'était seulement qu'il mît un terme à mon supplice et qu'il délivrât mon perpétuel espoir des chaînes d'une cruelle attente.

Il advint que la convoitise du bonheur à venir dépassa de beaucoup le sentiment du bonheur passé; car un amour non satisfait ne vise qu'au but de son désir. « Donc, — lui disais-je, — abolis, abrège l'attente de mon espoir, ô mon maître! mets un terme à cet ingrat sursis, plus déplaisant que ne l'est aux yeux un nuage de fumée, que ne l'est aux dents la stupéfiante âcreté, plus pénible que la lenteur du secours à qui l'implore. » C'est que, pour l'âme affamée de possession, c'est un grand tourment que l'odieux lendemain, que la remise de la fin désirée. J'accusais, avec raison, la nature revêche d'avoir, tout en conciliant si bien toutes choses, si mal accordé l'appétit avec la puissance. Puis, faisant retour en moi-même, je m'étonnais, avec admiration, sans parvenir à le comprendre, de trouver accumulée, en mon jeune cœur inflammable, comme en un inépuisable Etna, une si grande quantité de matière préparée et durable, brûlant d'un feu pareil et d'une telle ardeur. A la fin, je me contentai de contempler un objectif si grand, si décoré, si paré, si orné, de boire, avec les oreilles tendues, les douces consonnances et intonations. Recevant une ineffable récréation, mes sens percevaient un plaisir extrême et toujours croissant.

Notre rapide hexérès courait alors, de cette manière inusitée, sur les flots paisibles et très-unis de la mer sans trace de sillage, comme une légère araignée d'eau. Les très-belles rameuses, fort gaies, tout en joie, chantaient avec une thésis (1) bien marquée, et la divine

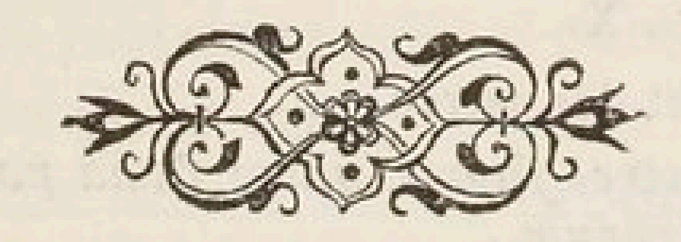
(1) Le temps fort s'appelait autrefois *basis* et *thésis*, le temps faible

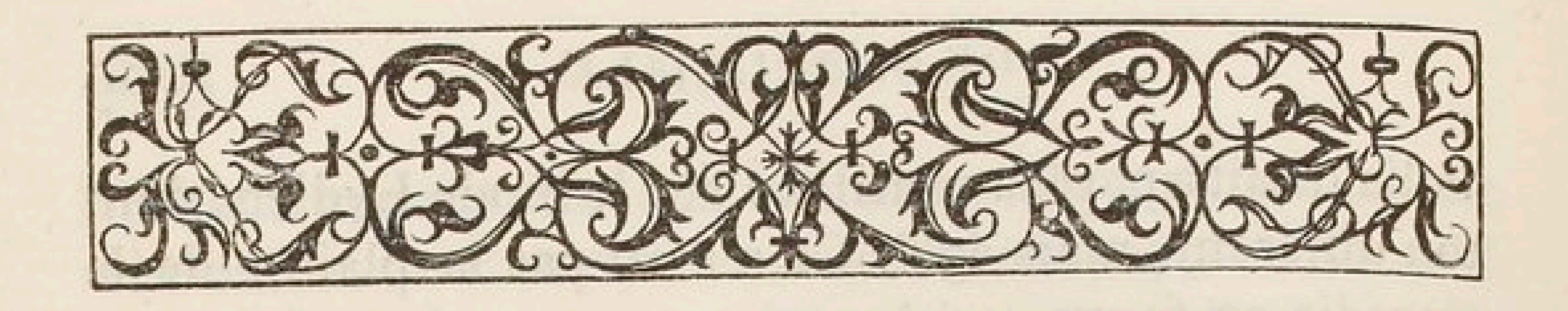
Polia disait à part sa cantilène sur le mode Lydien, d'un ton différent, mais égal. Ce n'était pas la plainte de la tragédie en fureur, ni la satire au gros rire, ni la malicieuse comédie, ni l'élégie en pleurs, mais un poème aux charmantes paroles, célébrant également les douceurs suprêmes d'Erycine (1) la sainte nourricière, récitant les aimables ruses de son fils présent là. Polia, tout affable et belle, à la riche parure, correcte et distinguée, chantait, dans sa reconnaissance, de manière à provoquer l'admiration, des actions de grâce pour toutes les faveurs reçues. Sa voix était si puissante et si douce, que celle de l'aveugle Demodocus (2), s'accompagnant de sa cithare plaintive, n'en fit pas résonner une semblable aux oreilles du malheureux Ulysse. On sentait qu'elle se délectait à faire partie d'une aussi gracieuse société ; elle parlait joyeusement et me sondait pour voir si j'étais sensible à toutes ces belles choses. Elle me désignait chacune des nymphes par son nom ; avec une douce et persuasive éloquence, elle m'affirmait que seule la persévérance emporte la couronne de la victoire. C'est ainsi que, joyeusement, nous naviguâmes, entièrement plongés, nageant dans des désirs effrénés, et que nous abordâmes, en toute prospérité, à la délicieuse île de Cythère.

arsis. Plus tard, les grammairiens intervertirent maladroitement le sens de ces termes, *arsis et thesis est vocis elevatio et positio.* (Isid., *Orig.*, I, 16.)

(1) Vénus Erycine, ainsi nommée du mont Eryx, en Sicile, où elle avait un temple.

(2) Chantre d'Alcynoüs, roi des Phéaciens. (Homère, *Odyss.*, VIII.)





Dès l'arrivée à l'endroit tant désiré,

Poliphile nous édifie sur son aménité rare en nous décrivant, fort à propos, ses plantes, herbes et habitants. Mais, d'abord, il décrit la forme de la nef, et raconte comme quoi, au moment du débarquement du seigneur Cupidon, des nymphes, chargées de présents nombreux, vinrent, en grand nombre, au-devant de lui pour lui faire honneur.



OILES dehors, c'est-à-dire les ailes dressées du divin enfant, sur lesquelles ne soufflaient pas des vents enfermés dans l'outre d'Ulysse (1), mais bien les brises complaisantes chargées de rosée, filles d'Astreus (2) et de l'Aurore vermeille, nous nous tenions, Polia et moi, dans une entière conformité d'humeur, brûlant d'impatience de parvenir à destination, en plein dans un amoureux transport qu'aucun sens humain ne put jamais éprouver ni concevoir, exprimer

(1) Homère, *Odyss.*, X.

(2) Père des vents et des astres.

Seu genus Astrei fueris, quem fama parentem
Tradidit astrorum...

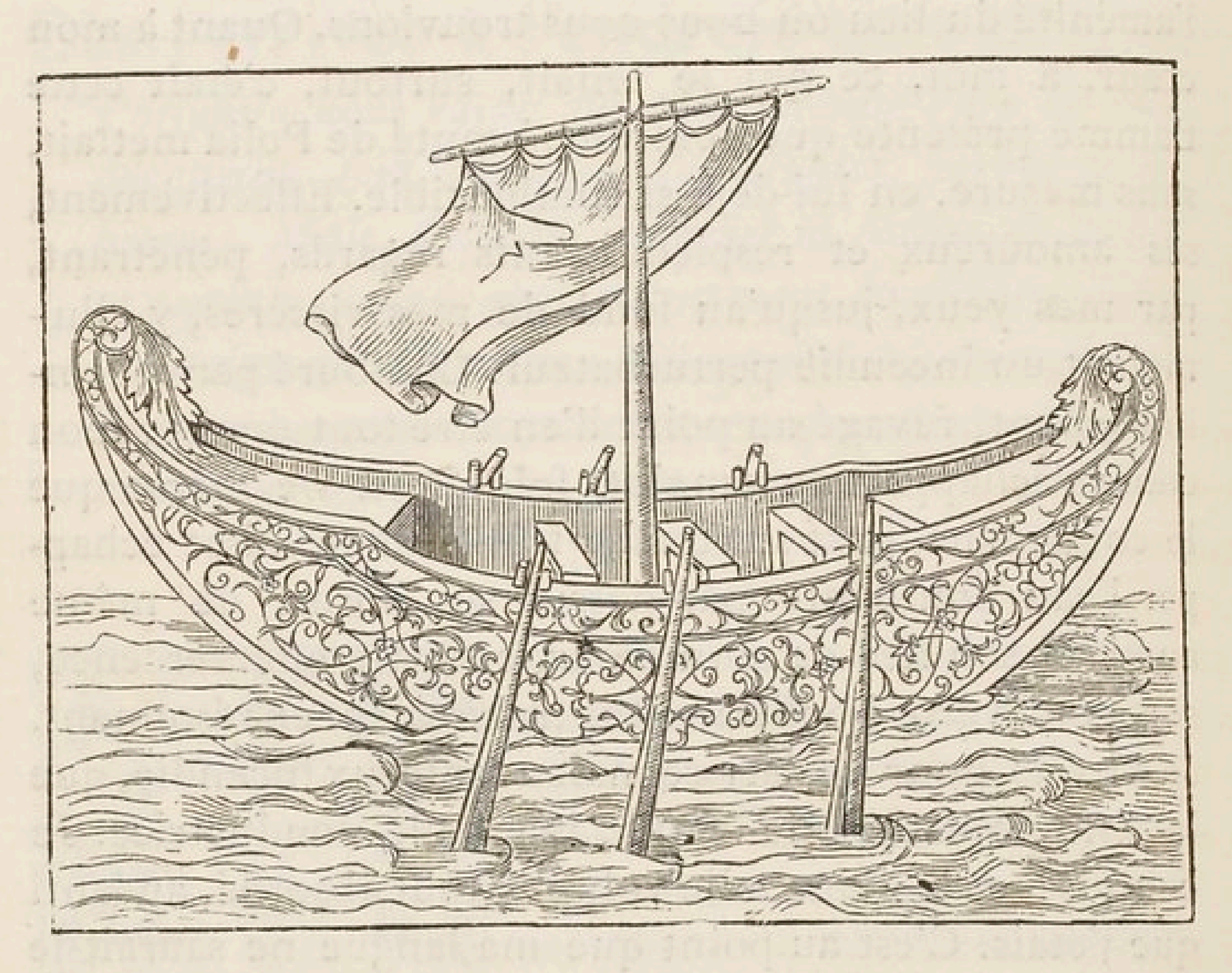
(Cæsar Germanicus, *Arat. Phænom.*, 105).

moins encore. Bien que ce transport fît rage au fond de notre cœur, ce cœur ne laissait pas que d'être préoccupé de la présence du Dieu, de l'aspect des nymphes enjouées, nos rameuses, de la forme mystérieuse de notre solide, de notre inébranlable nef, — instrument si bien approprié à l'amour, — de la précieuse matière dont elle était faite, de la douceur, de l'aménité du lieu où nous nous trouvions. Quant à mon cœur, à moi, ce qui le tenait, surtout, c'était cette flamme présente que l'extrême beauté de Polia mettait, sans mesure, en lui déjà si combustible. Effectivement, ses amoureux et resplendissants regards, pénétrant, par mes yeux, jusqu'au fond de mes viscères, y allumaient un incendie perturbateur. Comburé par cet embrasement, ravagé au point d'en être tout épuisé, mon cœur s'échappait en sanglots fréquents. De même que le coquemart, posé sur un feu très-ardent, laisse échapper l'eau bouillante par-dessus ses bords, de même aussi les souffles de mon cœur, en cette effervescence, sortaient à gros bouillons et se trahissaient en résonnant. Je n'avais, pour apaiser ce malencontreux incendie, que la contemplation de Polia, ma belle conductrice. Je connus le prix d'une telle volupté, tout absorbé, anéanti que j'étais. C'est au point que ma langue ne saurait le rendre avec des expressions convenables.

Enfin, comblés de joie, heureux et triomphants, nous parvînmes à l'île tant désirée, avec notre superbe hexérès munie de ses belles rames et dont la construction était comme il s'ensuit :

En la divisant en quatre parties égales, deux revenaient à la proue et deux à la poupe, l'une et l'autre de forme identique. Les deux autres parties se devaient attribuer au creux de la nef, dont les bordages avaient une arête cintrée allant de la proue à la poupe. Ce cintrage prenait naissance par une dépression brusque

formant une courbure d'un quart de pied et continuant, à peine marquée, jusqu'à la dépression semblable à l'autre bout. En outre, toute cette partie cintrée comme le fil d'une faux, s'élevait de deux pieds par-dessus le plancher. Entre l'un et l'autre bordage, trois bancs étaient fixés transversalement, hauts, chacun, d'un pied et demi.



La carène était revêtue de lames d'or, ainsi que les surfaces inclinées qui se relevaient en bombant à l'un comme à l'autre bout du navire, et dont l'amincissement terminal, qu'on désigne par le nom de dauphin (1), se recourbait, de côté et d'autre, en formant une révolution semblable. Un ornement, fait de grosses gemmes précieuses, brillait sur l'arête arrondie de chacune de

(1) Le dauphin, emblème de célérité chez les anciens, surmontait des colonnes en évidence dans le cirque (Juven., VI, 586). Pline donne le nom de dauphins à certains ornements de meubles et de vases (XXXIII, 11.)

ces révolutions, qui se transformaient peu à peu, tant sur le pont de la poupe que sur celui de la proue, en une tige se recourbant sur elle-même dans la forme d'un feuillage antique dont la plus grande largeur reposait sur le pont même. Ce feuillage était en or pur, d'une forme exquise, rampant largement, avec ses côtes, ses œils à jour, ses segments, ses incisions, ses bords dentelés, le tout on ne peut mieux rendu.

Cette volute, à partir du sommet, descendait, en bifurquant, le long de chaque bord où les scalmes étaient établis, et, là, se muait en une admirable frise, de la largeur d'une palme, en or et en pierreries d'un prix incroyable, qui faisait au bâtiment une ceinture de gemmes admirablement distribuées et assorties. La charpente était façonnée avec tant de soin, elle était si polie, ses planches étaient si bien assemblées, pareilles aux bandes d'une lorique (1), sans un bout de corde, sans une cheville de cuivre, qu'elles présentaient une surface des mieux égalisées et semblaient faites d'un seul morceau.

Un dessin Syriaque (2), tracé avec de l'or moulu, couvrait entièrement l'enduit noir et parfumé, étalé en guise de poix, brillant comme un miroir, et possédant tous les avantages énumérés plus haut. Telle était cette nef.

Au milieu de ces amoureux triomphes, au son des voix euphoniques des jeunes nautonières, aux clameurs retentissantes des divinités maritimes, dont l'atmosphère sereine et la mer bleue étaient remplies, au bruit des vagues clapotantes, en plein dans la fête, dans le trémoussement, le remuement général, avec une ai-

(1) La cuirasse nommée par les Grecs θώραξ στάδιος est la *lorica* même. Colonna fait allusion ici à la cuirasse formée de plaques de métal et de bandes d'acier, dont le nom particulier ne nous est pas parvenu.

(2) Arabesques.

mable gaîté, une vénération sainte, nous accostâmes ce lieu charmant. Lieu bénin, gracieux, délicieux au possible, offrant une décoration bocagère si belle, que jamais rien d'aussi parfait, d'aussi voluptueux ne pourrait se présenter à l'admiration des sens. Le langage le plus riche manquerait de termes et serait pauvre à l'exprimer. Aussi toute comparaison avec ce que j'avais vu jusque-là serait inconvenante et oiseuse. C'était, au delà de ce qu'on pourrait dire, un lieu de récréation tout empli de délices, à la fois jardin potager, botanique, verger plantureux, aimable réunion d'arbres verts, de gracieux bosquets, d'arbustes charmants. Ce n'était point une contrée montagneuse, sans chemins et déserte ; c'était une région dont toute broussaille avait été enlevée. C'était une plaine unie, égalisée, se continuant jusqu'aux pieds des degrés arrondis d'un théâtre admirable (1). Les arbres, joliment rangés, étendaient au loin leurs rameaux productifs. C'était un jardin incomparablement fait pour le plaisir, d'une fécondité extrême, plein de fleurs charmantes, décoré de fontaines inépuisables et de frais ruisseaux. Le ciel ne s'y montrait pas rigoureux, mais il y était tempéré. L'endroit formait un paysage très-étendu, superbe, remarquable. On n'y trouvait pas des étangs ensevelis sous des ombres horribles; il était à l'abri des variations du temps. On n'y était pas harcelé par les offenses des vents malsains ou des bruines de l'hiver. Il n'y régnait pas un été au soleil accablant; la chaleur torride et desséchante ne l'envahissait point, non plus que la gelée meurtrière. Mais il y faisait une température de printemps, il y soufflait un air salubre dont ne jouissent pas les Égyptiens dans la région qui regarde la Lybie, et qui semblait devoir conserver éternellement la santé. Cet endroit

(1) Amphithéâtre.

était tout empli de belles touffes d'arbres épais étalant le spectacle d'une magnifique verdure. La brise y circulait toute chargée de l'arome des fleurs. Le sol y était en entier tapissé d'herbes, de frais romarins, de prés fleuris. On y trouvait tous les plaisirs et tous les biens, quantité de fruits assortis au mieux, dans un feuillage perpétuellement vert et jamais caduc. Les chemins y étaient bordés de plantes; de nombreux rosiers y formaient des berceaux. La plaine de Thémiscyra (1) doit céder le pas, si bien arrosée, si bien plantée qu'elle soit.

J'en tirai cette conclusion raisonnable, qu'il est difficile de narrer tant de merveilles, eût-on un génie transcendant. Toutefois, autant que ma chétive mémoire en a gardé souvenir, je m'efforcerai d'en donner une brève description.

Cet endroit, destiné à faire la joie des mortels et de leur pauvre nature, terre nourricière des dieux et leur séjour, ce lieu de plaisance des esprits bienheureux, me parut, autant que j'en pus droitement conjecturer, mesurer trois milles de circuit. De toutes parts il est baigné par des eaux très-limpides et salées.

Là n'était pas un entassement d'écueils rongés par la percussion répétée des vagues gonflées et écumantes, remplis de saillies et de rocailles; là n'étaient pas des bords guéables déchiquetés et corrodés par les injures des flots et de la salure. On n'y voyait pas le rocher de l'orgueilleuse Niobé, non plus que ses fils rigides et dressés (2). Mais ce littoral était garni d'une matière

(1) Ville de la Cappadoce maritime, ancienne demeure des Amazones, située dans une plaine du même nom. Cette plaine, baignée par la mer Pontique, arrosée par les fleuves Thermodon (Thermeh) et Iris (Kasalmak), était fertile en fruits, riche en bestiaux et très-giboyeuse. (Strabon, XII, 15. — Diod. de Sic., II, 45.)

(2) Changée en rocher, Niobé fut transportée par un tourbillon sur

minérale très-brillante, ni rompue, ni friable, ni boueuse, au contraire translucide, intacte, sans taches, comme un transparent cristal artificiel.

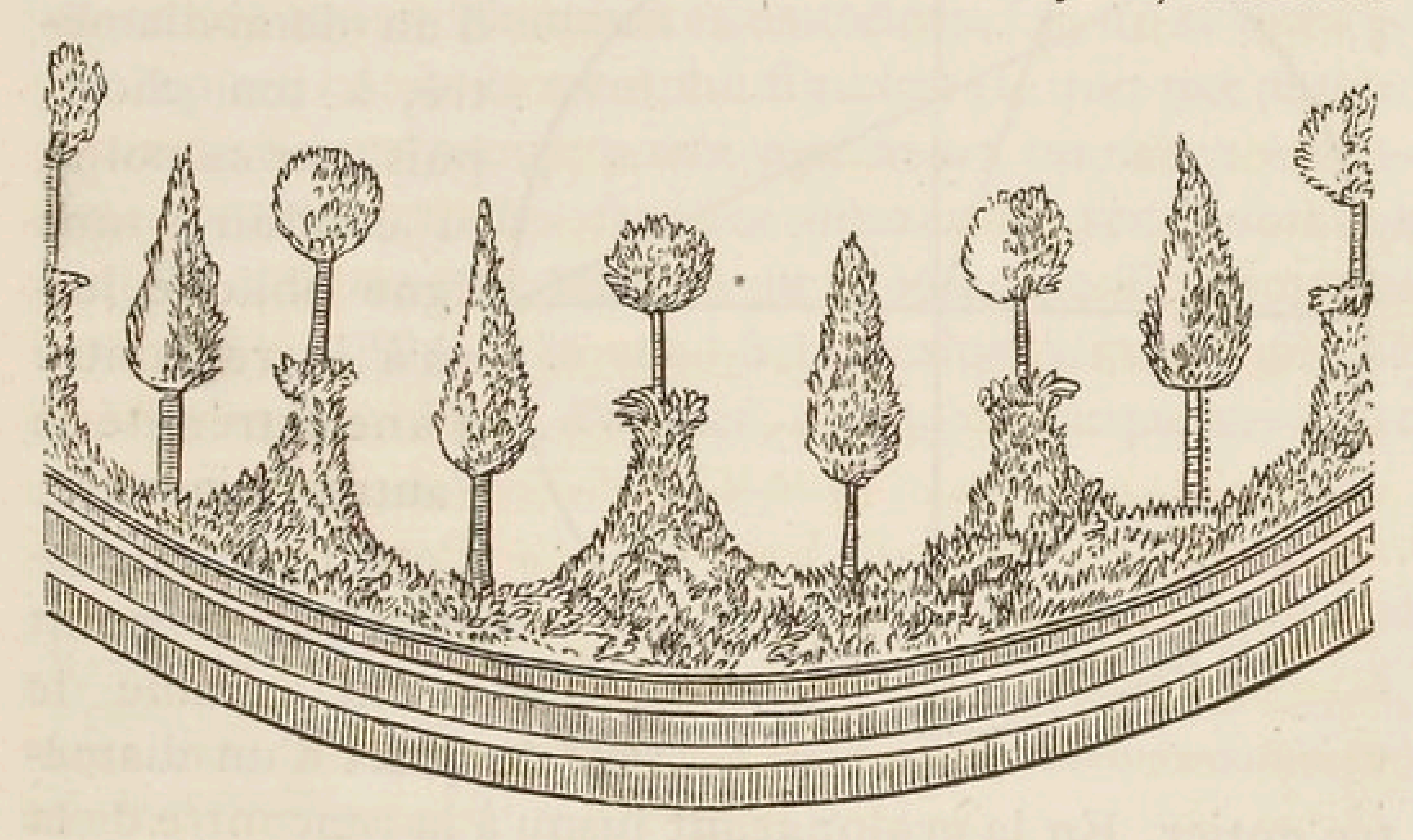
Je regardais, avec une scrupuleuse attention, les rivages lavés par un courant bienfaisant, couverts de gemmes éparses on ne peut plus brillantes, variées de forme et de coloration. On rencontrait, çà et là, du sperme des monstrueuses baleines qu'apportaient les vagues fécondes. Ces rivages étaient décorés d'un tapis d'une verdure printanière toujours renouvelée, qui s'étendait par toute la plaine magnifique.

Mais, sur les rives dégagées, tout le long du littoral, j'admirai d'innombrables cyprès parfaitement égaux, au tronc ligneux et fendillé, arbres durables, chargés de leur lourde toiture, et pour le bois desquels les teignes rongeuses n'ont aucun goût. Entre chacun de ces cyprès était un intervalle de trois pas. Leur rangée circulaire allait ainsi le long de l'extrême bord de l'île, dont elle entourait tout le circuit. Puis venait, circulairement de même, une agréable plantation de myrte fleuri, arbuste qui se complaît au babillage des rives et est consacré, de tout temps, à la divine génitrice des feux amoureux. Cette plantation compacte et fort dense était taillée en forme de muraille faisant clôture. D'une hauteur d'un pas et demi, elle enfermait le tronc ligneux des droits cyprès dont le feuillage prenait naissance à un pied et demi au-dessus du sommet parfaitement égalisé de cette haie de myrte. Cette verte

le mont Sipyle, branche du mont Tmolus, en Lydie, continuant de répandre des larmes qu'on voyait couler du marbre. Les poètes Grecs ont, sur le nombre de ses enfants, une diversité d'opinion qu'Aulu-Gelle qualifie de ridicule. Homère lui en donne douze, fils et filles, Euripide quatorze, Sapho dix-huit, Bacchylide et Pindare vingt, quelques autres trois seulement. (*Nuits Attiques*, XX, 7.) Ils demeurèrent neuf jours sans sépulture, les Dieux ayant changé tous les Thébains en pierres. C'est pourquoi l'on fait des roches des fils de Niobé.

clôture était comme un retranchement le long du rivage. Des entrées, opportunément réparties, y avaient été ménagées aux endroits voulus. Cette plantation était taillée de façon à ne laisser dépasser la moindre branche, mais elle avait un feuillage épais, garni de fleurs, dont pas une pousse, pas une feuille ne débordait, cela tout en conservant son sommet parfaitement égalisé et sa forme circulaire.

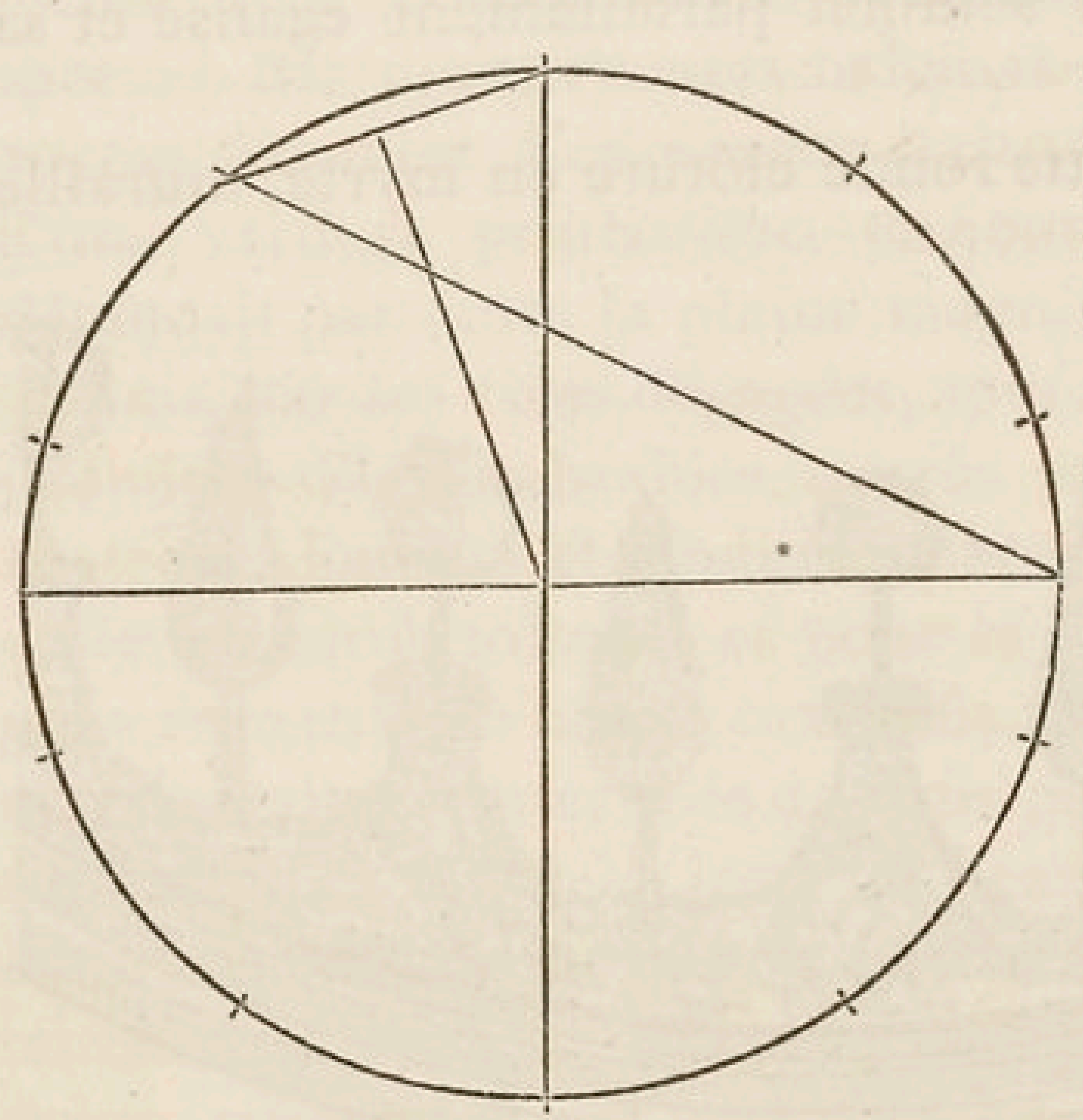
En dedans de cette ronde clôture en myrte, muraille



verte qui pouvait très-bien être distante du monument sis au centre de l'île, d'un bon sixième de mille, je vis, formées par des lignes menées de ce centre à la circonférence décrite par le rivage, vingt intersections d'égale grandeur, mesurant chacune un stade et un cinquième (1) à partir de la clôture en myrte. Dans chacune de ces divisions se trouvait un bosquet empli d'herbes différentes et planté d'arbres également variés. Ces arbres étaient groupés par espèce, selon l'exposition de la contrée qui leur était favorable.

(1) Le stade Attique égalait 184m,750mm; 8 stades faisaient un mille Romain, lequel égalait 1,475m.

La forêt de Dodone (1) n'est point à comparer. Pour obtenir ces sections, on divise en dix parties toute la figure. On en formera vingt si l'on mène à propos une ligne du milieu de chaque division au centre. Cette figure se fait tout simplement en traçant un cercle dont le centre est donné par l'intersection de deux diamètres (2). Tu marqueras, par un point, le milieu d'un demi-diamètre, à ton choix, puis, par ce point, tu conduiras une ligne oblique jusqu'à la rencontre d'une extrémité de l'autre diamètre. Cette ligne, en passant par le point susdit, donne le quart d'un diamètre entier. En la prolongeant jusqu'à la rencontre de la circonférence, tu obtiendras une section triangulaire qui sera ainsi le dixième du cercle. Ces vingt sections étaient séparées par de très-nobles clôtures, en manière de treillis, d'un beau travail bien approprié, en marbre ajouré dont les parties épargnées mesuraient deux pouces d'épaisseur. On y avait ménagé de petits pilastres en marbre blanc. Le demeurant de ces clôtures était en marbre rouge très-brillant. Elles étaient délicieusement tapissées d'une grande quantité de plantes grim-



(1) Forêt célèbre par sa fontaine et son oracle de Jupiter, près la ville du même nom, en Epire. Il en est question dès Homère. (*Iliad.*, II, 748; XVI, 233; *Odys.*, XIV, 327; XIX, 296.)

(2) Se coupant à angles droits.

pantes et variées qui ne se mêlaient pas les unes avec les autres. Dans le milieu de chaque clôture, au même niveau, bâillait une porte d'une ouverture de sept pieds de large, sur neuf de haut, le cintre compris. Les treillis étaient disposés en losanges, carrés, rectangles et autres formes belles et bien trouvées. Ici grimpaient le périclymène (1), des jasmins, des convolvulus, des lupins, du tamnus ou vigne noire, des volubilis d'espèces très-variées, aux clochettes pareilles à des lys, mi-parties d'azur ou toutes blanches et dentelées. Là, de la flamme de Jupiter (2), de la nymphe Smylax (3) qui, par amour pour le beau Crocus, porta des fleurs blanches à senteur de lys (4), des feuilles odorantes semblables à celles du lierre (5); ailleurs de la lépreuse (6) clématite tout embrouillée à la vue, à la graine blanche semée de taches, et bien d'autres plantes grimpantes aux noms inconnus.

(1) Ou Clymène, qui doit son nom au fils de Nelée et frère de Nestor, l'un des Argonautes. Les anciens connaissaient deux *Clymenus*. Ce serait l'un d'eux dont parle Dioscoride (IV, 14) sous la dénomination de Περικλύμενον, et que le père Hardouin décide être le chèvrefeuille.

(2) C'est la fleur que les Grecs ont nommée φλόγιον (Théophr., VI, 6), c'est-à-dire la *viola flammea*, pensée. Il ne faut pas la confondre avec la *fleur de Jupiter*, qui est la coquelourde ou pulsatile, herbe du vent, passe-fleur de Pâques.

(3) C'est le liseron. Crocus et Smilax furent deux époux qui s'aimèrent avec tant de constance, que les dieux les changèrent, le mari en crocus, la femme en liseron.

Et Crocon in parvos versum cum Smilace flores.
(Ovide, *Met.*, IV, 283.)

(4) Théophraste, *Hist. plant.*, III, 18.

(5) Le liseron était réputé plante de mauvais augure. On ne s'en servait ni pour les sacrifices ni pour les couronnes. Le menu peuple, qui ignorait cette circonstance, l'employait en guise de lierre, ce que Pline regarde comme une profanation. (XVI, 35.)

(6) Il s'agit de la clématite des haies. Colonna l'appelle *vitiliga*, lépreuse, parce que les pauvres s'en servaient pour imiter des plaies. D'où son nom d'herbe aux gueux.

La première section contenait un bosquet de daphnis ou lauriers (1) couverts de fleurs. On y trouvait celui de Delphes et celui de Chypre, le laurier mustacé (2) aux grandes feuilles blanchâtres, le laurier sauvage, celui de Cimolis (3), le royal ou baccifère (4), le lauro-taxa (5), le chamœdaphné, le spadonien (6). Brutus ne baisa pas une terre (7) plantée de pareils lauriers, et Tibère eût trouvé ce bosquet fort de son goût (8). Drusilla ne vit pas d'aussi beaux lauriers dans le bec de la poule blanche (9). Il n'en vint

(1) Daphné est le nom Grec, *Laurus* le nom Latin, lequel viendrait, selon Théis (*Glossaire de Botanique*, 1810), du Germanique *blaur*, vert; selon Duhamel (*Traité des arbres et arbustes*, 1755), du Latin *laus*, louange, honneur.

(2) Ainsi nommé parce qu'on mettait des feuilles de ce laurier dans un gâteau connu sous le nom de *mustaceum*. (Caton, CXI.)

(3) Il y a dans le texte *Cimo*, qui n'a aucun sens. Je suppose que c'est pour *Cimolis* ou *Cinolis*, ville située sur la côte de Paphlagonie. Colonna, sans doute, veut désigner le laurier d'Alexandrie de Troade ou du mont Ida. (Pline, XV, 30.)

(4) Le *laurus bacchalia*, ainsi nommé à cause du grand nombre de ses baies, n'est pas le laurier royal, *laurus augusta*, dont les baies n'ont aucun goût et qui est fort grand.

(5) Ou laurier-if, parce qu'il est, ainsi que les ifs, très-propre à être taillé en diverses configurations.

(6) De σπάδων, castrat, parce qu'il est stérile. Laurier qui se complaît à l'ombre.

(7) Lucius Brutus, dans un voyage qu'il fit à Delphes, baisa le premier la terre, ce qui lui rendit l'oracle favorable. (Pline, XV, 30 — Tit.-Liv.)

(8) Tibère craignait beaucoup la foudre, et, quand il tonnait, ce prince se couronnait de lauriers afin d'en être préservé. (Suétone, *Tib.*, LXVI.)

(9) Livia Drusilla, mère de Tibère et veuve d'Auguste, vit un aigle qui laissa tomber dans son giron une poule blanche tenant en son bec une branche de laurier garnie de baies. Les devins consultés ordonnèrent de conserver la poule pour en avoir de la race et de planter le laurier. La race de la poule peupla une villa des Césars, à neuf milles de Rome, nommée *Adgallinas;* le laurier donna naissance à tout un bois qui, depuis Auguste, fournit le laurier triomphal des Césars. (Pline, XV, 30. — Dion XLVIII. — Suétone, *Galba*, I.)

pas de pareils au palais des Césars (1), quand on en planta par l'ordre des augures, attendu que cet arbuste sert d'ornement triomphal, surtout quand il est stérile. Je vis encore là le daphnoïde ou eupétale (2) à l'odeur parfumée. La fille du Pénée ne fut pas métamorphosée en une verdure aussi belle et aussi durable, elle dont Apollon prit des feuilles pour en faire l'ornement perpétuel de sa cithare et de son carquois. Ce bosquet l'emportait sur ceux des monts Siciliens qui se dressent dans les airs, tant par ses douces fontaines que par l'aménité de son site. Combien le très-beau fils de Mercure (3) y eût pris de plaisir avec Diane! Ces lauriers ne sont pas atteints par la colère du très-haut Jupiter; ils eussent été agréablement employés à couvrir la calvitie de César. Ils étaient plantés dans un sol des plus charmants et n'étaient mêlés, seulement, qu'à des arbousiers en grand nombre.

J'admirai, dans une autre section, sur un sol parfaitement égalisé, une fort agréable chesnaie au tendre feuillage. Là, je vis l'espèce latifolia (4), le grand chêne (5), le rouvre, l'héméris (6), produisant la cachrys

(1) *Postibus Augustis laurus fidissima custos.*
(Ovide, *Met.*, I, 562.)

(2) Arbrisseau dont parle Dioscoride (IV, 184). On le nommait Pélagien parce que les Grecs s'en couronnaient, et Eupétale à cause de la largeur de ses feuilles. Quelques-uns le désignaient par le nom de couronne d'Alexandre, c'est-à-dire de Pâris, fils de Priam. (Pline, XV, 30.)

(3) Céphale, qu'Hyginus fait fils de Mercure et d'Hersé, chasseur passionné. (*Fab.*, CLX.)

(4) C'est le πλατύφυλλος des Grecs. (Théophraste, *Hist. Plant.*, III, 9.)

(5) *Quercus,* qui est le grand chêne des Latins, comme l'*Ægilops* est le grand chêne des Grecs.

(6) Le petit chêne des Grecs (ἡμέρις, douce, et δρῦς, chêne) à

médicinale (1); j'y vis l'aliphloios (2), à l'écorce épaisse, quantité d'esculus (3), de cerres, de lièges, de hêtres (4), d'yeuses, avec du houx, dit aussi aquifolia, dont les feuilles non caduques sont vénérées des nymphes Dryades.

En un autre compartiment se voyait, planté dans un ordre fort plaisant, un bosquet où l'on trouvait d'odorants cyprès sauvages, le romarin (5), le nerprun épineux, les genévriers taillés en toutes sortes de formes et figures, avec leur petit feuillage pointu, toutes essences faites pour entretenir très-bien le mari de la divine

glands comestibles. Celui qui, suivant Pline (XVI, 6), donnait la meilleure noix de galle.

(1) L'héméris ne donne pas de cachrys, c'est le rouvre. (Pline, XVI, 8.) Ce mot vient de κάχρυς, bourgeon. Il désigne une sorte de petite baie qui pousse auprès du gland et qui possède une propriété caustique, selon Pline, qui semble, à cet égard, faire une confusion avec la baie du romarin. (Théophraste, *Hist. Plant.*)

(2) De ἅλις, assez, beaucoup, et φλοιός, écorce. Chêne à l'écorce épaisse. Fréquemment atteint par la foudre et donnant un charbon sujet à s'éteindre, le bois de cet arbre ne pouvait être employé dans les sacrifices. (Pline, XVI, 6.)

(3) Quelques botanistes croient que l'Esculus est le petit chêne d'Italie. Virgile en parle comme d'un très-grand arbre :

Esculus imprimis, quæ quantum vertice ad auras
Ætherias, tantum radice in Tartara tendit.
(*Georg.*, II, 290.)

L'Esculus de Pline ne semble pas être celui de Virgile, qui serait le φηγος (à φάγω), notre *Quercus Esculus* (*ab esca*). Quelques critiques ont vu dans l'*Esculus* de Virgile le marronnier, ce qui n'est pas probable.

Pars autem posito surgunt de semine, ut altæ
Castaneæ, nemorumque Jovis quæ maxima frondet
Æsculus, atque habitatæ Graiis oracula quercus.
(*Georg.*, II, 14.)

(4) Colonna, qui suit Pline, sans beaucoup de critique, met le hêtre parmi les chênes; soit parce que l'auteur Latin traduit par *fagus* le φηγός des Grecs, soit parce qu'il l'énumère avec les chênes comme glandifère.

(5) *Gilibano*, dans le texte. C'est sans doute le Λιβανωτὶς de Dios-

Génitrice (1). On y voyait des cèdres très-élevés, propres à tant d'emplois, dont les feuilles ressemblent à celles du cyprès, dont le bois servit à faire le simulacre de Diane à Éphèse (2), bois fort apprécié pour la construction des très-nobles temples (3), à cause de son éternelle durée, car il résiste à la pourriture causée par la vétusté et ne craint pas la morsure des vers. Ces arbres abondent en la grande Crète (4) leur patrie; ils sont fort beaux en Afrique et parfumés en Assyrie (5). Ils étaient là, entremêlés de brathys (6) ou sabines (7) à la perpétuelle verdure, très-dangereuses pour Lucine, taillées, aussi, de diverses façons.

coride (III, 87) ou romarin qui produit le cachrys. A moins que Colonna ait voulu désigner le Λίβανος, rendu par notre vieux mot français oliban, l'encens mâle, *Thus*.

(1) Vulcain, c'est-à-dire le feu.

(2) Il n'est pas prouvé que cette statue de Diane fût en cèdre. On la disait aussi d'ébène, et le consul Mucianus, qui la vit, a écrit qu'elle était de bois de vigne et que le sculpteur Pandémius en était l'auteur. (Pline, XVI, 40.)

(3) Les portes du temple d'Ephèse étaient en cyprès, selon Mucianus, la toiture était en cèdre, ainsi que les poutres du temple d'Apollon, à Utique. Celles d'un temple de Diane, près de Sagonte, étaient en genévrier.

(4) Colonna donne toujours à la Crète l'épithète de *magna*.

Centum urbes habitant magnas, uberrima regna,
(Virg., *Æn.*, III, 106.)
(Homère, *Iliad.*, II, 649. — Horace, *Carm.*, III, 27, 34; *Epod.*, LX, 29.)

(5) Pour Syrie. Ce passage, tiré de Pline (XVI, 39), est confirmé par Vitruve (II, 9).

Urit odoratam nocturna in lumina cedrum.
(Virg., *Æn.*, VII, 13.)

(6) Βράθυ est le nom Grec de la sabine.

(7) *Juniperus Sabina,* on la nomme également cyprès de Crète. Appliquée sur le ventre, ou par sa seule vapeur, elle fait, dit Pline (XXIV, 11), sur la foi de Dioscoride (I, 104) et de Galien (VI, *de fac. simp. med.*), sortir le fœtus mort. On en extrait encore une huile qui est un dangereux emménagogue.

Je vis, ensuite, une abondante plantation de pins chevelus garnis de leur cônes, ou pins de Tarente (1), le pin urbain (2), le pinastre (3), le sapin, à la résine en larmes, tous ingénieusement distribués.

En un autre enclos se voyait encore un grand plant de buis abondants qui se présentaient sous forme de tombes arrondies ou de carrés, entre lesquels se trouvaient des plantes légumineuses odorantes et fleuries. Ces buis, comme on ne saurait en trouver de semblables sur le mont Cytorus, en Macédoine (4), étaient très-denses; ils se terminaient graduellement en pointe, fort régulièrement et bien dégradés, affectant encore bon nombre d'autres formes parfaitement rendues. Mais entre ces ouvrages il en était un merveilleux qui les dépassait tous. En effet, je vis qu'on avait traduit, avec cette espèce d'arbuste, tous les travaux du grand Hercule; cela on ne peut plus ingénieusement composé dans la forme et le goût antiques (5), sans compter un

(1) Le pin sauvage est le pinaster. On croyait, au temps de Pline, que les pins nombreux répandus sur la côte méridionale d'Italie étaient des pinastres. Ce sont sans doute ceux-là que Colonna qualifie de Tarentins.

(2) Pline dit expressément qu'il n'y avait pas de pins dans le territoire voisin de Rome (XVI, 10).

(3) Il y a dans le texte : *pintaprica*, sans doute une mauvaise transcription de *pitus agria,* pin sauvage. C'est une répétition.

(4) Le mont Cytorus n'est pas en Macédoine, mais en Paphlagonie, à 63 milles de Tium. Il était renommé pour ses buis à ce point que les peignes faits de ce bois se nommaient Cytoriens.

Sæpe Cytoriano diducit pectine crines.

(Ovide, *Met.*, IV.)

(5) Cet art de tailler les arbres, sur lequel Colonna s'étendra plus loin, paraît être fort ancien. Caïus Matius, chevalier Romain, que Tacite (*Annal.*, XII) représente comme un favori d'Auguste, et qui, selon Columelle (XII, 44), composa trois livres : *Cocus, Salgamarius* et *Cetarius,* le même, peut-être, que Suétone (*Vit. Cæsari*, LII) met au nombre des amis de J. César, passe pour avoir inventé l'art de tondre les bosquets. (Pline, XII, 2.) Il est question dans Aulugelle

grand nombre d'animaux perpétuellement verts, grâce au feuillage non caduc, distribués, à des intervalles proportionnés et congruents, dans un pré plein d'herbe et de fleurs.

En une autre section se voyait, de même, une multitude d'arbres, à commencer par le cornouiller (1) aux fruits les uns couleur de sang, les autres encore blancs; puis venaient des ifs, à la saveur très-amère, dont les feuilles procurent un parfait instrument de mort (2) à ceux qui la souhaitent. Enfin, je vis, pêle-mêle, l'orme, le tilleul à la très-mince philyre (3), des charmes d'Utique (4), des frênes, la lance de Romulus (5), bon nombre de néfliers et de sorbiers.

On voyait encore une plantation de sapins droits et élevés, bien que ces arbres fuient le voisinage de la grande mer et qu'ils aiment les terrains montagneux. Cependant ils poussaient là très-haut, et s'élançaient jusqu'au ciel, entremêlés de larix dont le bois se refuse

(*Nuits Attiques*, XX, 9) d'un Cn. Matius dont il cite des vers et qu'il traite de savant homme.

(1) *Cornus*, cornouiller mâle, dont le nom viendrait de la dureté de son bois, comparable à de la corne. On en faisait des bois de lances et de javelots.

Conjecto sternit jaculo; volat Itala Cornus
Aera per tenerum.
(Virg., *Æn.*, IX, 698.)

(2) On attribuait à la feuille de l'if des propriétés vénéneuses. J. César raconte (*de Bello Gall.* VI) que le roi Cativulcus s'en donna la mort. Il en faut beaucoup rabattre. Le vrai, c'est qu'on extrait du feuillage de l'if la taxine, substance qui agit comme les poisons narcotico-âcres.

(3) C'est une mince pellicule entre l'écorce et le bois du tilleul. Les anciens s'en servaient pour faire les bandelettes de leurs couronnes. (Pline, XVI, 14.)

Ebrius incinctis philyra conviva capillis
Saltat,
(Ovide, *Fast.*, V, 337.)

(4) Sans doute pour l'Afrique.

(5) C'est le frêne fleuri (*Fraxinus Ornus*).

à brûler (1), et qui étaient couverts de champignons et d'agarics (2). D'autres arbres du même genre étaient plantés là dans une disposition assortie et plaisante.

Un autre compartiment fort beau était voisin. Il renfermait des noyers ou juglands (3), arbres dont l'ombre a une bonne odeur. On y trouvait la noix Persique, la noix royale (4), dite aussi mollusca (5), la noix de Tarente (6). Ces arbres ne laissaient pas que d'être accompagnés de noisetiers, l'emportant de beaucoup sur ceux d'Avellano (7), de Præneste (8) et du Pont (9). A ces noisetiers il faut joindre encore Phyllis l'impatiente, changée en arbre, et qui donna le nom de phulla aux feuilles désignées, auparavant, par celui de

(1) V. la note du t. I, p. 217.

(2) L'agaric est un genre de champignons de la famille des Funginées. Celui qui croît sur le mélèze est employé en médecine. Son nom viendrait du fleuve Agarus, qui se jette dans le Bosphore Cimmérien, dans le voisinage duquel il était abondant et estimé.

(3) Ce nom, suivant Macrobe (*Satur.*, II, 14) vient de *Jovis glans*; il cite l'autorité de Cloatius Verus, qui prétend qu'on disait autrefois *Diuglans*. Étymologie adoptée par Varron. (*Ling. Lat.*, IV, 21.)

(4) Pline veut que ces noms de Persique et Royale aient été donnés aux noix à la suite de leur importation en Europe par des rois de Perse (XV, 22.) Macrobe rapporte des vers du poète Latin Suevius, qui feraient croire qu'elles auraient été naturalisées en Grèce par des officiers de l'armée d'Alexandre. (*Saturn.*, II, 14.)

(5) C'est une espèce dont la coque est plus molle. Pline applique ce nom à une variété de la noix de Tarente.

(6) Palladius, II *in Januar.*, Tit. 16.

(7) *Avellanum*, ville de Campanie, aurait donné son nom aux avelines (Pline, XV, 22), qui sont les grosses noisettes.

(8) Ces noix sont célèbres pour avoir servi de nourriture aux habitants de Capoue assiégés dans Præneste par les Carthaginois (Tit. Liv., 23.)

(9) Les noisettes auraient été apportées de la province du Pont en Grèce. (Pline, XV, 22.)

petala (1). Elle se montrait toute fleurie, attendant le retardataire Demophoon (2). On nomme son fruit noix Grecque (3), amande et noix de Taxos (4).

Ce ne fut pas sans un très-grand plaisir que j'admirai un bosquet de châtaigniers (5) couverts de leurs fruits dans leurs gousses armées de piquants. Ces fruits étaient tels qu'on n'en vit jamais de pareils au territoire de Sardes, d'où les Grecs les ont nommés *balani Sardiani* (1). Depuis, le divin Tibère les nomma *balani* (7). Je demeurai dans la conviction que la châtaigne Parthénopéenne (8), que la Tarentaise (9), facile à décortiquer, que la balanite, plus facile encore et plus ronde,

(1) En Grec, feuille se dit φύλλον et πέταλον.

(2) Fils de Thésée. Revenant du siège de Troie, il se fit aimer de Phyllis, fille de Lycurgue, roi des Dauniens, ou de Siton, roi de Thrace. Il la quitta, lui promettant de revenir à jour fixe. Phyllis, ne le voyant pas arriver, courut neuf fois au rivage, et, désespérée, se pendit. Les Dieux la changèrent en amandier, qui se prit à fleurir quand Demophoon vint pour tenir sa promesse. (Ovide, *Heroïd.*, II.)

(3) Cloatius, cité par Macrobe (*Saturn.*, II, 14), entend désigner l'amande par le nom de noix Grecque.

(4) Cloatius (*ibid.*). — Florentinus (*Geoponic., sive de re rustica*, X, 57).

(5) Le texte dit *nuce castanea*, donnant le nom du fruit pour celui de l'arbre (*castanea fagus*, de Virgile). Cet arbre qui, en Grec, signifie noyer de *Castana*, avait été apporté de cette ville, située dans la province du Pont.

(6) Glands Sardiens; c'est ainsi que les dénomme Dioscoride (I, 145), et Diphile dans Athénée (Deïpn., II).

(7) On les appela *Jovis balani*, glands de Jupiter. Ce sont nos marrons. Colonna, en citant là Tibère, reproduit une interpolation fautive des versions vulgaires de Pline.

(8) *Parthenia*, dans le texte; sans doute pour *Parthenopea*, châtaigne de Naples.

Et quas docta Neapolis creavit
Lento castaneæ vapore tostæ.
(Martial, *Epigr.*, V, 79.)

(9) Pline, XV, 23.

devaient le céder à ces châtaignes qui l'emportaient sur les pures Salariennes (1), sur les Corelliennes (2) tant vantées, sur les Tarentaises (3) et les Napolitaines. En cet endroit se trouvait encore du sparte, du tamaris et du genêt.

Il y avait également un bosquet de très-beaux cognassiers ou pommiers de Cydon (4), ainsi qu'un bois de caroubiers comme Chypre n'en produit pas, et, de plus, une plantation de palmiers aux palmes souples dont les feuilles précieuses (5) se terminaient en pointe de couteau. Leur tronc ne penchait nullement et portait, à sa cime (6), l'agglomération de leurs fruits pulpeux. Ce n'étaient pas de ces fruits rudes et petits, de ces caryotes (7) douces telles qu'en produit l'espèce de Lybie ou celle de la Syrie intérieure, mais bien des fruits plus grands et plus sucrés encore que n'en pro-

(1) Peut-être ainsi nommées de la voie *Salaria*.

(2) Corellius, chevalier Romain, natif d'Este, enta, au territoire de Naples, un châtaignier avec une greffe prise d'un autre châtaignier. Les châtaignes obtenues portèrent son nom. (Pline, XVII, 17.)

(3) Colonna se répète; peut-être, au lieu de *Tarentina*, doit-on lire *Etereina*, châtaigne obtenue par Eterius, affranchi de Corelius, qui enta de nouveau le châtaignier de son maître et en obtint une récolte moins abondante, mais meilleure. (Pline, XVII, 17.)

(4) Le coing (*malum cotoneum*, Κυδωνιόν μῆλον), appelé pomme de Cydon, ville de Crète, où il passe pour avoir été premièrement cultivé.

(5) Ces feuilles sont textiles. On en faisait des cordages très-forts, des chapeaux, des liens pour les balais. (Pline, XIII, 4; XVI, 24.)

In pretio scopas testantur palma fuisse;
Otia sed scopis nunc analecta dabunt.
(Martial, XIV, 82.)

(6) C'est pourquoi Théophraste appelle le palmier non seulement ἀκρόκομος, mais encore ἀκρόκαρπος. (*Hist. Plant.*, I, 23.)

(7) Nom d'une sorte de datte qui a beaucoup de suc, mais qui rend la tête lourde, d'où son nom de κάρη, tête, et ὑωδια, stupidité.

duisent les palmiers de l'Arabie ou de la Babylonie (1).

Là se trouvait aussi une plantation de grenadiers de toutes les espèces, portant des grenades douces, âcres, mixtes, acides, vineuses (2). Les grenadiers d'Égypte, ceux de Samos, ceux de Chypre, les apyrènes (3), les érythrocomes et les leucocomes (4) ne pouvaient leur être comparés. Ils étaient chargés de fruits et de balustres (5).

Je vis encore un très-charmant bois de lotus (6) ou arbre au feuillage aigu (7); je vis la fève de Syrie (8), le lotus à cerises (9), ou à pommes (10), nommé encore

(1) Ici notre auteur suit Diodore de Sicile (II, 52); mais il perd Pline de vue. Celui-ci dit que les meilleures dattes sont celles de Judée et que celles d'Arabie sont inférieures. Quant à la Babylonie, il affirme qu'on n'y voit de dattiers que dans un seul jardin, celui du *Bagoas* ou de l'Eunuque (XIII, 4).

(2) Pris textuellement dans Pline (XIII, 19). Dioscoride (I, 151) ne cite que trois espèces : douce, acide, vineuse.

(3) On appelle apyrènes les grenades sans noyau. Sénèque (*Epist.*, 85) nous avertit de ne pas prendre cette épithète à la lettre, mais que le noyau est fort petit.

(4) Les grenades de Samos et celles d'Égypte sont de deux sortes : les unes, *Erythrocomes,* viennent sur des arbres à feuilles rouges; les autres, *Leucocomes,* sur des arbres à feuilles blanches. (Pline, XIII, 19.)

(5) C'est le nom de la fleur du grenadier, dont les anciens extrayaient une couleur qu'ils nommaient *Balaustinum.*

(6) Arbre de la famille des Rhamnoïdes, Λωτοφάγων δένδρον. *Rhamnus lotus,* de Linnée. *Zizyphus lotus,* de Wild. Jujubier.

(7) On donne quelquefois au jujubier le nom d'épine du Christ, parce qu'on prétend que la couronne d'épines avait été faite de ses rameaux.

(8) Est-ce la fève Égyptienne (κιβώριον), lotus aquatique, ou la fève Grecque mise par Pline parmi les lotus? Les uns prétendent qu'il faut entendre par ce dernier mot le *Diospyros,* non celui de Théophraste, mais le gaïac d'Italie ou plaqueminier; d'autres, que c'est un nom du Celtis. (L.-A. Fée, *Flore de Virgile,* p. 89.)

(9) Dans le texte, *Cicerasio* pour *Cerasio.* Il s'agit du *Celtis Australis* dont le fruit naît *cerasi modo.*

(10) Dans le texte, *melli* pour pomme? car il ne doit pas être question du *melilotus,* qui est un lotus herbacé.

Celtis (1), aux fruits plus suaves de beaucoup que ceux des lotus des Syrtes (2), que ceux du pays des Nasamons (3) ou de toute autre espèce Africaine. Là ne faisait pas défaut, non plus, une plantation de paliures (4) chargés de leurs fruits rouges bons pour le ventre, égalant, en saveur, ceux du lotus. Arrière, là devant, l'espèce Cyrénaïque, celle de l'Afrique intérieure, ainsi que celle qui croît aux environs du temple d'Ammon. On y voyait encore un bosquet de deux sortes de mûriers, l'une, dont le fruit rappelle un amour funeste et l'autre qui sert d'aliment à l'objet de notre luxe (5). J'admirai aussi une plantation d'oliviers tout couverts de fruits, une de figuiers de toutes les espèces portant leurs copieux produits, un bois de peupliers très-charmants, un autre d'hypomélides, des caroubiers d'Égypte ainsi que le métops larmoyant (6), distillant sa gomme ammoniaque comme ne le fait pas celui qui avoisine l'oracle d'Ammon.

Ces arbustes étaient disposés dans l'ordre le plus élégant, avec un très-grand art. Là, il n'y avait point à se préoccuper de l'état du ciel; toute chose y demeurait excellemment en place sans que la Nature y contrariât le moins du monde. Elle s'y montrait ostensiblement inventive de toutes les délices qu'elle avait

(1) Micocoulier ou lotus d'Italie.

(2) Nom donné par les anciens à des golfes pleins de bas-fonds sur les côtes septentrionales de Lybie, de σύρω, je remue, j'agite.

(3) Habitants de la côte N. de Lybie (Hérodote, II, 32; IV, 172), nommés aussi, par les Grecs, *Mésammones*, à cause de leur situation au milieu des sables. (Pline, V, 5.)

(4) *Rhamnus paliurus; vulgo :* porte-chapeau. Les anciens ne s'accordent pas sur cet arbre. V. Théophraste, *Hist. Plant.*, III, 17. — Dioscoride, I, 104. — Pline, XXIV, 3. — Athenée, *Deïpn.*, XV.

(5) Allusion à la fable de Pyrame et Thisbé et aux vers à soie.

(6) Arbre d'Afrique qui distille une liqueur résineuse, le métopion.

habilement produites et partout répandues. On pouvait conjecturer que tout avait été créé là, fort abondamment, avec un soin singulier. Le sol y était couvert d'une herbe fleurie. Des sources, qui surgissaient sous les ombrages, y formaient des bains translucides comme du verre, aux ondes plus suaves que celles de la fontaine Salmacis (1). Là on ne subissait pas les rigueurs du glacial Arctus (2), ni celles du Nothus, père des nuages, mais l'air y était très-salubre, très-net et très-pur, transparent au point que la vue le traversait librement, très-léger, très-égal, invariable. C'était un endroit tout plaisant, aussi bien par le sol exposé à un soleil modéré, que par le ciel qui n'avait jamais à pâtir d'un changement brusque, mais dont tout nuage était dissipé, pourchassé, et qui se montrait limpide, à l'abri des vents turbulents, du crépitant Eurus, du soufflant Aquilon. C'était un lieu exempt des âpres et malicieux sévices de la bourrasque retentissante, exempt de n'importe quelle injure du temps, de toute mutation troublante des eaux, échappant à l'influence des froides Balances (3). Tout y apparaissait nettement aux regards, la lumière y était à souhait, les arbustes, en la saison du Bélier laineux (4) séchant ses toisons aux rayons de Phébus resplendissant et fort, y étaient sains, croissant en multitude avec un feuillage

(1) Fontaine près d'Halicarnasse, dans laquelle Hermaphrodite s'unit à la nymphe Salmacis, et qui avait la propriété d'amollir. (Vitruve, II, 8. — Strabon, XIV. — Ovide, *Met.*, IV, 286.)

(2) Le vent du nord, Ἄρκτος.

... quis sub Arcto
Rex gelidæ metuatur oræ.
(Horace, *Od.*, I, 16, 3.)

(3) Maison du Soleil, où, en entrant, il détermine l'équinoxe d'automne. 13e jour des calendes d'octobre.

(4) Signe du zodiaque auquel, parvenu, le Soleil chasse l'hiver et ramène le printemps.

persistant, toujours vert, égayé par le ramage varié dont faisaient retentir les airs des oiseaux tels que l'alouette huppée (1) qui traverse l'espace, et le rossignol chanteur.

L'extrême limite de toute cette partie couverte de bosquets, dans la direction vers le centre, était à un demi-tiers de mille ; car la circonférence d'un cercle mesure toujours trois de ses diamètres. De fait, si l'on divise en onze parties le tiers d'une circonférence et qu'on en déduise un diamètre, il restera deux divisions. Donc le diamètre de cette île voluptueuse avait un mille de longueur, et la circonférence trois milles et deux onzièmes (2).

A l'extrémité de ces bosquets, une clôture parfaite, haute de huit pas et large d'un pied, formait un circuit. Elle était d'un feuillage on ne peut plus dense, à ce point qu'on n'apercevait pas le moindre branchage ; elle était percée de deux fenêtres. Régulièrement, aux lieux opportuns et devant les voies, s'ouvrait une porte arquée formée d'un épais fourré d'orangers, de cédratiers et de citronniers. Les feuilles, déjà mûres ou renouvelées, étaient d'un vert brillant, partout ornées de fruits anciens ou nouveaux, de fleurs très-odorantes, d'une vue d'autant plus agréable, d'un aspect d'autant plus beau que, d'ordinaire, il est très-rarement accordé aux regards humains de contempler un pareil spectacle.

Donc, en cet aimable et délicieux enclos, sis entre la muraille de myrtes et cette dernière d'orangers fleuris, d'innombrables animaux enfermés erraient, couraient pêle-mêle. Inoffensifs et doux, ils vivaient là, encore que leur nature dissemblable parût y contredire, dans

(1) *Galericola* pour *Galerita* (*avis*). (Pline, X, 29 ; XI, 37.)

(2) Colonna calcule le rapport du diamètre à la circonférence dans la proportion de 11 à 35.

une amitié mutuelle. D'abord c'étaient des satyres de race caprine, avec leurs glandes pendantes et tortues. C'étaient des faunes bicornus mâles et femelles. Puis c'étaient des cerfs à demi sauvages, des chèvres grimpant dans les pierres, des daims peureux, des faons mouchetés, des chevreuils bondissants, des lièvres aux longues oreilles, des lapins timides, des hermines blanches et jaunes, avec la menteuse Galanthis (1). C'étaient des écureuils remuants, des loirs somnolents, des licornes féroces et barbues, des cerfs à barbe de bouc (2). Toutes les espèces léonines s'y trouvaient, mais sans griffes et folâtres, ainsi que les girafes au long cou, les rapides gazelles et une infinité d'autres animaux occupés tous, uniquement, de jouissances naturelles.

En deçà de cet enclos, dans la direction du centre, je trouvai un magnifique et délicieux verger plein d'arbres fruitiers les plus rares, si beau que non-seulement, à mon avis, les hommes n'en sauraient arranger un pareil, mais encore n'en concevraient pas même la pensée. Il est probable que des puissances secondaires l'ont fait sous la direction de l'Ouvrier Suprême. Je soutiens même qu'on ne saurait trouver génie si fécond qui pût parler comme il le faut d'une œuvre aussi excellente que celle qui se trouvait en ce lieu sacré digne de mémoire. Arrière, là-devant, les jardins suspendus construits par Cyrus (3)! C'est pourquoi je pensai,

(1) La belette. V. la note du t. I, p. 252.

(2) Τραγέλαφος, littéralement bouc-cerf. Pline (VIII, 33) le décrit comme un cerf ayant le menton barbu et de longs poils aux épaules; il prétend qu'on n'en trouve que dans les régions arrosées par le Phase. Diodore de Sicile (II, 51) dit qu'on en rencontre en Arabie. Belon nomme ainsi le bouquetin. Linné y voit le renne et Buffon l'hippélaphe, communément cerf des Ardennes.

(3) Quinte-Curce (V, 1) nous parle d'un roi de Syrie qui fit construire dans la citadelle de Babylone le fameux jardin suspendu. Bérose, cité par Josèphe (*Antiq. Jud.*, X, 11), nous apprend que c'est Nabuchodonosor. (Didor. de Sic., II, 10.)

avec bon sens, que cette conception exquise n'avait point d'autre auteur que le divin Ouvrier qui l'avait réalisée ainsi, dans un tel ordre, avec un effet si décent, pour la Déesse nourricière de Nature.

Ce très-beau jardin mesurait cent soixante-six pas et demi, dans sa direction vers le centre. Il était divisé en prés. Ces divisions étaient circonscrites et par des allées tendant au centre, et par d'autres allées circulaires qui coupaient celles-ci. Toutes ces allées avaient cinq pas de large. Les prés mesuraient chacun cinquante pas dans la ligne supérieure de leur encadrement, le long de la clôture, ainsi que dans les lignes latérales; mais la quatrième ligne, c'est-à-dire celle qui était la plus rapprochée du centre, était moindre (1). La ligne du pré suivant était de la même mesure que cette dernière, le troisième pré était dans la même proportion. Cette déformation des carrés (2) était causée par la direction des allées vers le centre, ce qui amenait le rétrécissement des carrés ainsi que celui de ces allées. Les transversales conservaient seules leur intégrité.

Ces allées étaient en forme de berceau. A chaque carrefour se trouvait un pavillon voûté monté sur quatre colonnes Ioniques dont l'échappée, c'est-à-dire la longueur, mesurait neuf fois leur plus grand diamètre. Là, sur l'angle de chaque allée, était établi un piédestal en forme de cénotaphe, exécuté en marbres très-fins, aux moulures convenables. A l'intersection des diagonales de leur partie supérieure, reposait la colonne susdite; ce qui, partout, était répété en gardant les mêmes distances.

De ces coffres ou piédestaux, autour du socle même des solides colonnes, sortaient de nombreux rosiers dont la hauteur n'excédait point un pas. Ils formaient une

(1) Ces prés étaient des trapèzes.

(2) La forme trapézoïdale.

garniture délicieuse entre l'une et l'autre colonne auxquelles, le long de leur partie interne, adhérait une tige droite de rosier. Ces tiges, indépendamment de la belle architrave en marbre rouge semblable à du brillant corail, formaient, sans qu'aucun treillage les soutînt, un arc de feuillage taillé. La hauteur du faîte de cette treille, y compris les caisses, colonnes et travées, mesurait cinq pas. Sur ce faîte était posée une coupole qui s'arrondissait ou, mieux, se voûtait en hémisphère. Seules ces coupoles étaient couvertes de roses jaunes. Quant aux berceaux longitudinaux, ils étaient revêtus de toutes les espèces de rosiers à fleurs blanches; les transversaux l'étaient de rosiers à fleurs vermeilles de toutes les variétés, en quantité, perpétuellement feuillus et fleuris, exhalant une odeur suave. Hors de ces caisses s'élevaient toutes sortes de fleurs et d'herbes aromatiques.

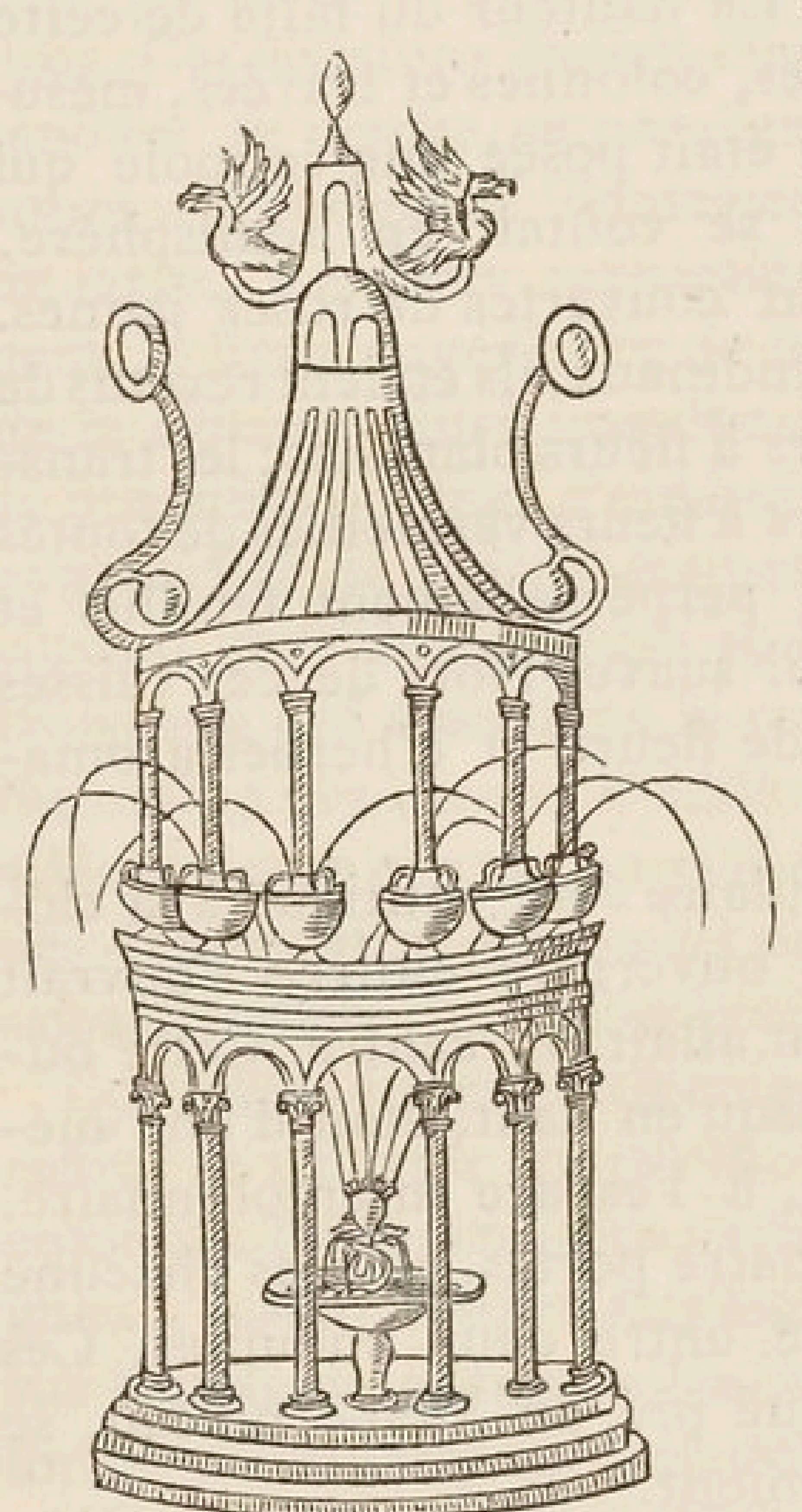
La première treille circulaire était contiguë à la clôture d'orangers, où une ouverture cintrée s'ouvrait sur la treille droite qui s'en allait au centre. Cette ouverture, à partir du sol jusqu'en haut, était d'une mesure égale, moins un pas, à l'espace intercolonnaire.

Chaque pré possédait quatre portes, placées chacune au milieu de l'espace situé entre deux colonnes. Ces portes établies dans chaque pré, au même niveau, se correspondaient uniformément.

Au beau milieu de ces prés jardinés et fleuris, je vis un très-élégant travail, d'un arrangement rare et d'un fini remarquable. D'abord, dans la première rangée de prés, j'admirai l'édification d'une superbe fontaine jaillissante installée sous un pavillon fait d'un ouvrage de buis vert admirablement rendu. Cette fontaine, partout la même dans chaque pré du premier rang, était disposée de cette façon :

C'étaient, dans le milieu même du pré, trois marches

de forme ronde, dont la surface supérieure, parfaitement nivelée, avait un diamètre de deux pas et demi et supportait un péristyle de huit colonnettes munies de leurs petites bases et de leurs chapiteaux. Ce péristyle s'élevait circulairement contre le bord du gradin supérieur. Les colonnettes, de forme Dorique, avaient, en longueur, sept fois leur diamètre. Des arcs ventrus les reliaient. Par-dessus les arcs couraient la travée, la frise et la corniche. Dans l'aplomb des colonnettes, au-dessus de chacune, reposait un vase antique dont la corpulence, en son plus grand diamètre, mesurait trois pieds, et dont la panse arrondie se terminait en pointe et montait, en se dilatant peu à peu, jusqu'à sa partie moyenne ornée d'une ceinture, puis, s'inclinant modérément, s'élevait jusqu'à l'orifice en développant des lèvres très-nettes autour du creux de son ouverture, à la hauteur d'un pied et demi. Ces vases avaient des cannelures tordues qui, très-minces en naissant, allaient s'amplifiant médiocrement vers le bord. Ils avaient aussi deux anses tordues et renversées qui s'appuyaient aux lèvres et au-dessus de la panse. On les eût dits faits au tour. De leur bouche sortaient des pieds droits de buis feuillu, gros comme les colonnes sous-jacentes, mais non ven-



tru comme elles. De petits arcs couraient d'un pied à l'autre en dessinant entre eux des triangles à jour.

Puis, se dressant, tout en s'infléchissant en arrière, à une hauteur égale à celle que les pieds de buis mesuraient entre les vases et leurs chapiteaux, naissaient des tiges à partir d'une ligne circulaire au sommet des pieds. Ces tiges, à leur départ, étaient assez écartées, mais elles s'incurvaient en montant et s'amincissaient tout en diminuant leur écartement qui subsistait, néanmoins, jusqu'au point de leur réunion. Au bas de chacune de ces tiges incurvées, pour les désigner ainsi, s'élevait un rameau formant une courbure dans la volute de laquelle pendait une boule; puis ce rameau, rampant et se soulevant jusqu'au sommet des tiges, affectait une belle sinuosité et portait à son extrémité une couronne dégagée ou cerceau. En plus de cette disposition, ci-déduite, à partir du point de réunion des tiges, se dressaient encore, en concordant avec la mesure du faîte que celles-ci formaient, six autres pieds de buis hauts de deux tiers de pas, formant des fenêtres cintrées et coiffés d'une petite coupole ronde. Sur cette coupole bombée se dressait une figure rectangulaire d'un pas et demi de côté. Elle était à jour sur ses quatre faces. Dans le bas de chacun de ses angles sortait une pousse façonnée en crochet, sur la pointe renversée duquel était posé un aigle faisant mine de voler, avec le bec posé de face. Le sommet de cette figure rectangulaire se terminait en un toit qui portait sur sa pointe une forme conique ou cylindrique.

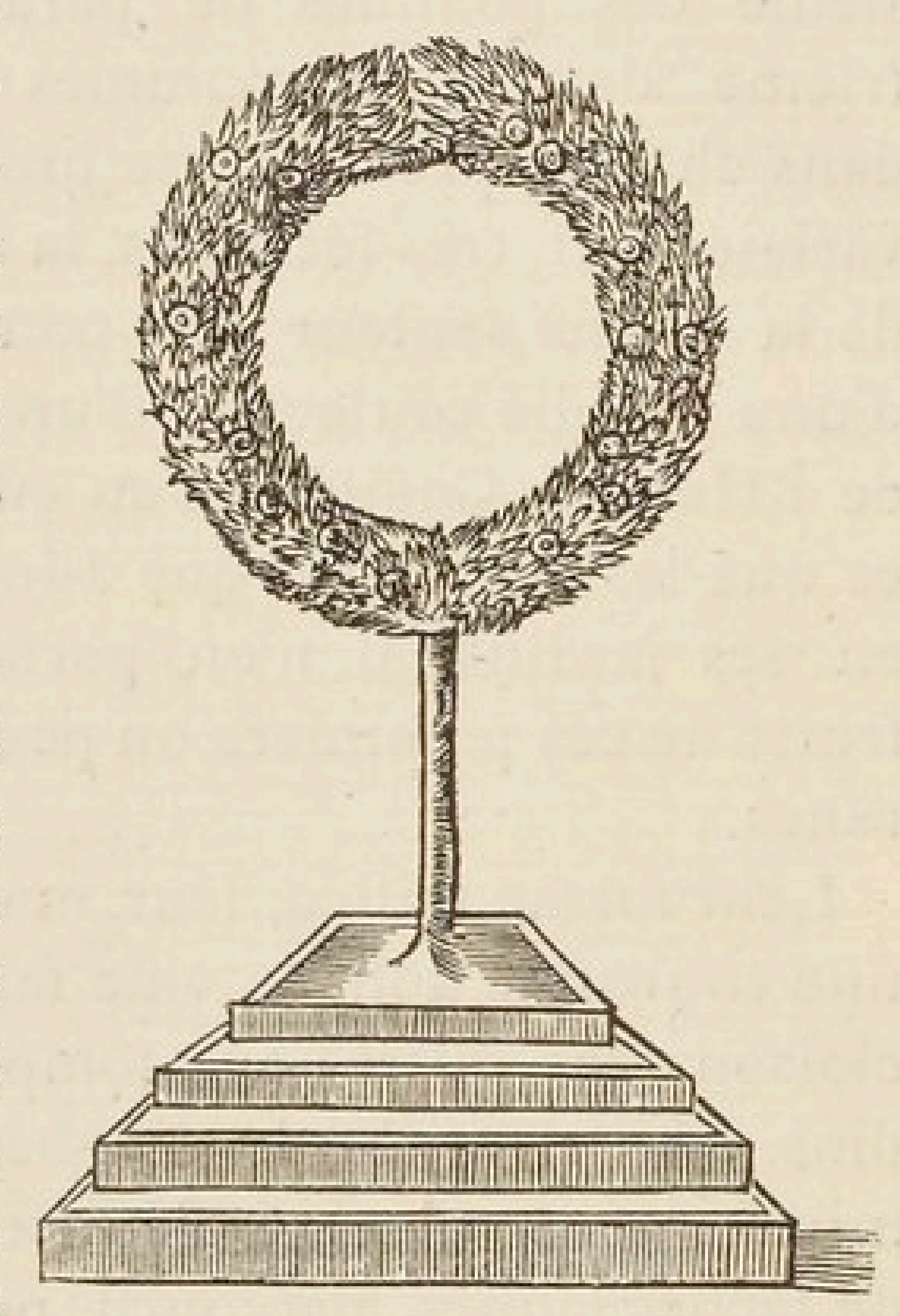
A partir du vase, exclusivement, jusqu'au faîte, tout était fabriqué du vert feuillage serré et cohérent des buis qui sortaient des vases ; cela conduit avec le plus grand art, d'une épaisseur suffisante, taillé et tondu exactement, au point que jamais œuvre taillée plus belle

et d'une telle matière ne se pourrait accommoder aux regards.

Au centre de l'emplacement marqueté et parfaitement égalisé du sol de ce péristyle, était une fontaine établie au milieu d'un bassin quelque peu creusé en forme de conque, dont le fond formait une base à un balustre renversé haut de deux pieds. Sur ce balustre reposait un plateau creux dont l'ouverture avait un diamètre de quatre pieds. Au beau milieu de ce plateau, trois hydres s'appuyaient sur la queue posée à même le fond, en trois endroits différents; elles s'entortillaient, en formant un nœud très-serré, les ventres écartés l'un de l'autre, réunies et contournées différemment, attachées ensemble par le cou comme des anguilles. Leurs trois têtes, départies en trois endroits différents, vomissaient dans la conque une eau très-odorante et soulevaient, dressées au même niveau, à deux pieds de haut, un vase de forme ovoïde. Au sommet de ce vase étaient fixées huit fistules d'or, d'où jaillissaient de très-minces filets d'eau qui, s'échappant par les intervalles des colonnettes en buis, humectaient tout le pré de rosée. Ce pavillon était complètement à jour. Il était construit tout en jaspe rouge très-fin et très-brillant, tacheté à l'infini comme de gouttelettes diversement colorées, orné d'une ciselure élégante, exquise aux endroit convenables.

A chaque coin de ces prés quadrangulaires se trouvait un autel formé de quatre degrés carrés. Le premier degré mesurait de front, à partir du sol, deux pieds de haut. Le plat de la marche était largement creusé d'un pied et demi; tous ces degrés formaient des caisses profondes. Le second égalait en hauteur la largeur de l'excavation du premier. Ainsi du troisième et du quatrième. Dans le premier, de même que dans les autres, croissaient des herbes odoriférantes. Là, donc,

étaient des basilics très-petits et frisés (1), de la citronnelle (2) et des cerfeuils. Ces herbes ne dépassaient pas la contremarche qui dominait leur pied. Les feuilles étaient de niveau. Une semblable disposition était partout uniformément observée. La seconde marche contenait du thym menu et odorant cher aux essaims d'abeilles; la troisième, une petite plante amère édulcorante du vin (3), soit de l'herbe nectarie (4), soit de l'aurone (5).



Une distribution pareille existait pour les quatre autels colloqués ainsi aux quatre angles de chacun des prés de cette première rangée toute couverte de lauriers nains. L'ouverture des degrés supérieurs avait un pied de diamètre. En chacune de ces ouvertures était planté un

(1) On recommandait de semer le basilic en faisant des imprécations et des malédictions (Pline, XIX, 7). Théophraste recommande cette pratique à l'égard du cumin (*Hist. Plant.*, VII, 3) et Palladius (*in Martio*, IV, *tit.* 9) à l'égard de la rue.

(2) C'est la mélisse.

(3) *Gliciacomo* dans le texte, mot mal formé; peut-être de γλυκαίνω, j'édulcore, et οῖνος, vin. En effet, l'herbe nectarée et l'aurone servaient à parfumer le vin. (Pline, XIV, 19.)

(4) *Nectar*, dans le texte, pour *herba nectarea*, nom donné à l'hélénion d'Egypte, qui nous est inconnu et qu'il ne faut pas confondre avec l'hélénion proprement dit, *enula campana*, aulnée.

(5) *Abrotonum*, aurone, auroesne, garde-robe, petit cyprès, selon l'espèce; genre armoise. Les anciens estimaient particulièrement l'aurone de Sicile et en second lieu celle de Galatie.

arbre fruitier très-fertile et très-beau, taillé et configuré d'une manière identique partout répétée. Pour la première rangée, c'étaient des pommiers. Dans un angle je vis des pommes Appiennes très-dorées, dans un autre des pommes Claudiennes (1), dans le troisième des pommes de paradis (2) et dans le quatrième de petites pommes Décimiennes (3). Mais, dans chaque pré de cette première rangée, les espèces variaient, et, très-fécondes, la remplissaient entièrement de la bonne senteur des pommes qui s'y montraient d'une si belle couleur et d'un goût si suave que l'arbre de l'Hercule Gaditain n'en eût pas produit de pareilles et que les pommiers que Junon commanda de planter en ses jardins (4) n'en portaient pas de telles. Aux fruits de ces pommiers on peut donner l'épithète d'apyrènes.

Leur forme taillée, leur masse arrondie, représentait une couronne dont le vide faisait face au pavillon. Les cloisons des caisses qui composaient ces autels à gradins, étaient faites de très-beau jaspe poli comme un miroir, tout parsemé d'étincelles d'or, tout moucheté de taches jaunes, parcouru par des veines bleues serpentantes et par des veines rouges qui couraient au travers, confusément rayé d'ondulations de chalcédoine. Ces cloisons étaient encadrées de charmantes moulures.

(1) Les Appiennes et les Claudiennes sont les mêmes. (V. la note ci-dessus, p. 79.)

(2) Ce sont les pommes Pétisiennes, ainsi nommées de leur auteur Peticius. On les nomme vulgairement pommes d'Api.

(3) *Pomuli Decii* pour Decimiani. Colonna fait erreur ici. Décimienne est le nom d'une espèce de poire. (Pline, XV, 15.) Macrobe la nomme Decimara (C.).

(4) Il s'agit ici des pommes du jardin des Hespérides. Colonna qualifie Hercule de Gaditain à cause de la situation de ce jardin, dont il enleva les pommes d'or confiées aux sept filles d'Hespérus. Les pommiers qui les produisaient poussèrent lors des noces de Junon et de Jupiter.

En deçà de cette première rangée de verdoyants enclos, plus vers le centre de l'île, dans le second rang, au milieu du terrain, à la place même du pavillon, j'admirai une superbe invention toute de buis taillé avec le plus grand art. Là était établi un coffre de précieuse chalcédoine couleur d'eau de savon. Les moulures en étaient fort convenables. Il mesurait trois pieds de haut sur trois pas de large. A un pied du bord de chaque bout se trouvait un plant de buis accommodé dans la forme d'un vase antique. Ces deux vases étaient égaux et semblables; avec leur petit pied, leur panse, leur orifice, ils s'élevaient à la hauteur d'un pas. Ils étaient démunis d'anses. Sur la bouche de chacun de ces vases, un géant, de trois pas de haut, appuyait, les jambes écartées, ses pieds de ci et de là. Il était habillé d'un vêtement rond qui tombait jusqu'aux rotules de ses genoux, et qui était ceint à la taille. Ses bras écartés s'élevaient en l'air jusqu'au niveau de sa tête qui était, avec son cou, formée dans la proportion voulue. Il était casqué. De chaque main il soutenait une tour large de quatre pieds, haute de six, munie d'une base formée de deux degrés, d'une petite fenêtre et d'une petite porte avec les assises de la maçonnerie marquées. De l'une et l'autre tour sortait une boule surmontant un peu de tronc et dont le diamètre égalait la largeur du sommet des tours. Du milieu de ces boules s'élevaient des tiges qui, décrivant un angle semblable au départ, se réunissaient l'une à l'autre, formant



une archivolte d'architecture dont la hauteur était égale à celle des tours. Près des tiges inclinées, au point où elles partaient des boules, montait, de chaque côté, un tronc mince et droit qui supportait une boule conique moindre que celle de dessous. Le bas arrondi de ces boules coniques était au niveau du sommet de l'arc d'où pendait, attachée en dessous, une autre boule semblable à ces dernières, mais plus haut placée qu'elles. Par-dessus cette boule pendante, au milieu du faîte de l'arc, naissait un tronc d'un demi-pied de haut. Il soutenait une conque un peu creusée dont le bassin n'était pas tout à fait aussi large que la contenance de l'arc. De ce plateau s'élançait un calice de la hauteur de la conque sous-jacente. Il avait la forme d'un lys aux pétales renversés tout autour. De ce lys, ou corbeille, s'élevait un ouvrage de buis en huit piliers qui, se courbant au sommet, se redressaient en diminuant graduellement vers le centre, et en conservant entre eux quelque distance. Tout ce travail de buis avait une longueur de six pieds en deçà des boules de buis. Dans ce rare ouvrage taillé, on n'apercevait pas trace de bois, si ce n'étaient les troncs droits ; tout y était couvert de feuilles serrées, rasées fort également, fort soigneusement, avec le plus bel art de tondre qui soit.

Entre l'un et l'autre vase du bas, sur la caisse servant de base, on voyait un buis, sans vestige de tronc, fait en forme de borne, haut de deux pieds et demi. Du milieu de ce buis s'élevait une poire mise debout, haute de quatre pieds et dont le sommet évidé portait, sur sa partie mince, une figure circulaire plane de quatre pieds de diamètre. Au centre de ce plateau rond, ou plutôt lenticulé, se dressait quelque peu de tronc soutenant une forme ovale aussi haute que la poire en dessous. Dans les angles des prés de cette seconde rangée, prés

qui convergeaient vers le centre de l'île, étaient établies, comme dans la première, des auges à quatre degrés, ayant la régularité, la dimension, l'assiette des précédentes, mais construites en très-noir succin ou ambre. Jamais, sur les rives de l'Éridan, les sœurs de Phaëton ne fondirent en larmes telles. On ne saurait trouver d'ambre semblable aux îles Électrides (1); les environs du temple d'Ammon (2) n'en produisent pas de pareil. Il était poli comme un miroir. Frotté, il attirait les fétus.

Dans la caisse inférieure poussait la casia parfumée (3), dans la seconde le nard odoriférant, dans la troisième la menthe, cette nymphe qui témoignait de la haine cruelle de Proserpine (4); dans la quatrième caisse croissait Amaracus (5) l'infortuné, mort inondé de son parfum. Chypre n'en produit pas de tel.

(1) Iles placées par l'imagination des Grecs auprès des îles Absyrtes, dans l'Adriatique. (Pline, III, 26.)

(2) Charès de Mitylène, auteur d'une histoire d'Alexandre, cité par Plutarque (*Vit. Alex.*, 46), par Athénée (I, 27), par Arrien (III, 2, 6), rapporte, au dire de Pline (XXXVII, 2), que Phaëton périt à l'endroit où fut élevé le temple de Jupiter Ammon et que l'ambre y vient.

(3) La κασία des Grecs est un aromate de grand prix, écorce d'un arbrisseau, probablement le *Laurus cassia* de Linnée.

Nec casia liquidi corrumpitur usus olivi :
(Virgile, *Georg.*, II, 465.)

Il ne peut être question, dans notre auteur, que d'une herbacée, la θυμελαία des Grecs, littéralement : olivier-thym, le *coccum gnidion* de Pline (XXVII, 9), notre garou-poivre de montagne.

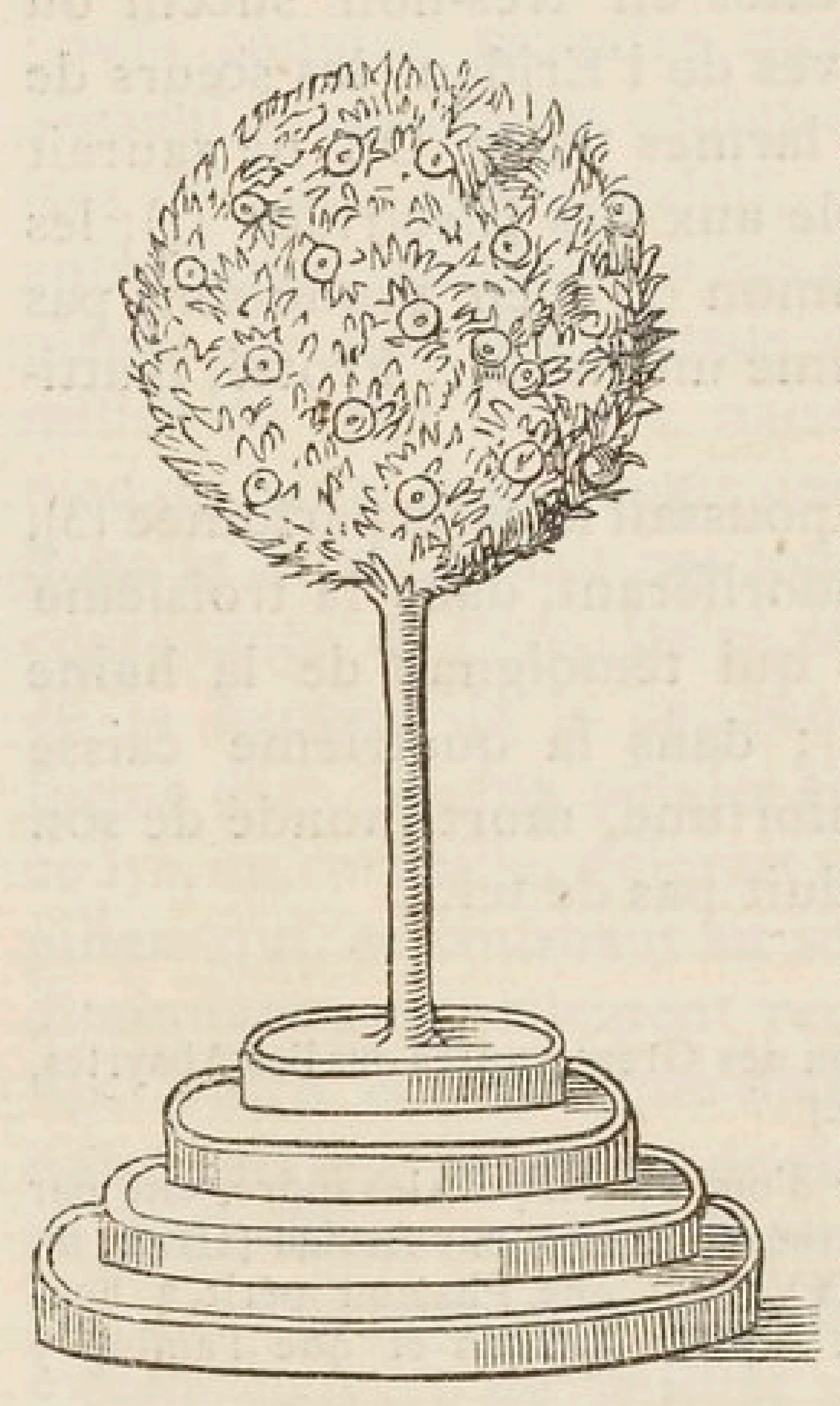
Narcissum casiamque, herbas incendit olentes.
(Virgile, *Cir.*, 370.)

Le populaire appelait cette herbe casia comme nous appelons baume une menthe cultivée. (L.-A. Fée, *Flore de Virgile*, p. 32.)

(4) Fille du Cocyte, aimée de Pluton, changée en plante par Proserpine jalouse. (Ovide, *Met.*, X. 728.)

(5) Personnage de la cour de Cynire, roi de Chypre, chargé du soin des parfums; ayant brisé des vases qui en contenaient de précieux,

Au milieu du degré supérieur de chaque autel était planté un arbre fruitier dont les fruits différaient de ceux qui se voyaient dans la première rangée d'enclos, et dont la taille était autre. Ces arbres, en effet, affectaient une forme sphérique d'une grande beauté et produisaient quatre espèces de poires différentes. L'un portait des poires muscatelles (1), l'autre des Crustumies (2), le troisième de tendres et succulentes Syriaques (3), la quatrième des curmondules (4). Dans cette seconde rangée de prés, les arbres variaient, quant aux espèces, portant des fruits superbement colorés, d'une odeur très-agréable, d'un goût très-suave. Le sol y était recouvert de menu serpolet odorant, et les caisses des



il sécha de douleur, et les dieux le changèrent en marjolaine. (Pline, XXI, 11.)

(1) *Pyrum superbum,* de Pline (XV, 16) et de Columelle (V, 10).

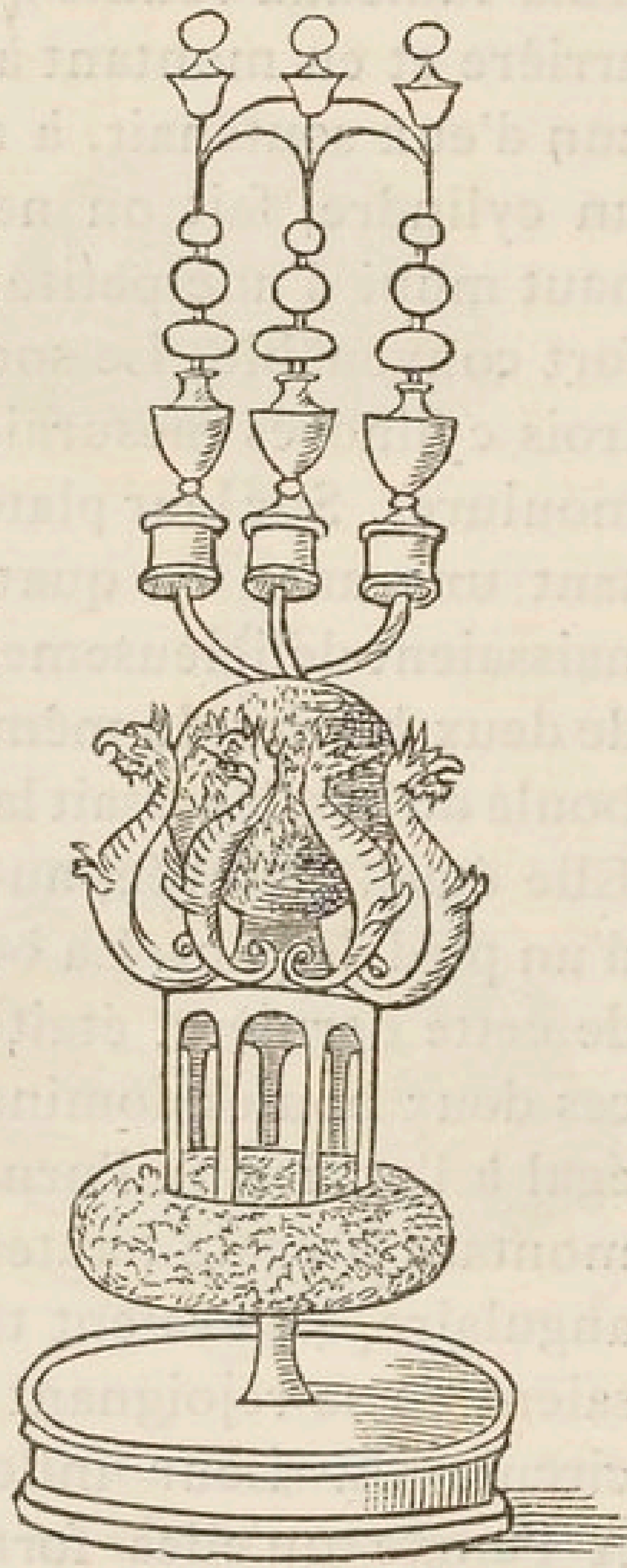
(2) *Crustumia* (Virgile, *Georg.*, II, 87) tirent leur nom de Crustumium ou Crustumerium, ville du Latium dont il ne restait aucun vestige au temps de Pline. Macrobe les nomme *Crustumina* (*Saturn.*, II, 15). Ce serait la poire perle.

(3) *Syrium pyrum.* Columelle en fait un nom générique qui embrasse le *crustumium* et le *tarentinum* (V, 10), poire qu'on nous dépeint noire. (Pline, XV, 16; Servius, in *Georg.*, II, 87.)

(4) Colonna entend sans doute par ce mot, fabriqué par lui, une espèce de poire qui sert à faire une cervoise, une poirée, du mot *curmi*, qu'on trouve dans Ulpien.

autels remplies de variétés de simples aromatiques.

Il nous reste à décrire l'ordonnance du troisième rang de prés convergeant au centre. Au milieu de chacun de ces prés était une auge de forme circulaire, haute de trois pieds, avec une ouverture de trois pas de diamètre, et ornée de ses moulures accessoires. Il en sortait un ouvrage en buis artistement taillé et composé comme je vais dire. Cette auge était en lapis-lazuli très-fin.



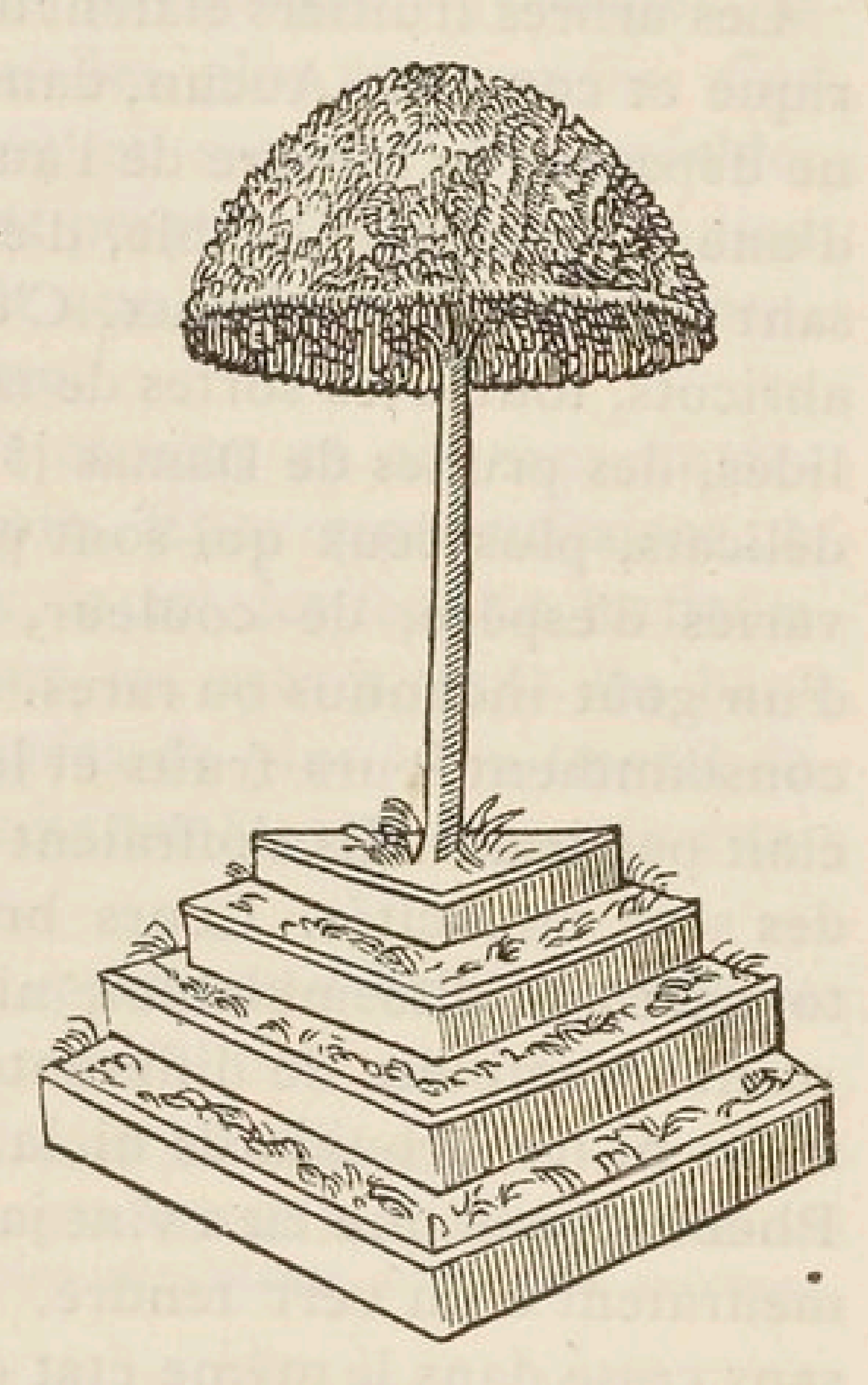
Un tronc d'un demi-pied de haut supportait une touffe taillée que dépassait quelque peu le circuit de la caisse. Cette touffe était évidée en dessus, donnant une ouverture d'un pas et demi de diamètre. Sur le bord de cette ouverture se dressait une colonnade formée de sept tiges verdoyantes qui en faisaient le tour, surmontées d'autant de petits arcs à quatre pieds de hauteur; puis venait un faîte qui s'élevait en façonnant un pied de calice au sommet duquel était posée une boule très-ronde de trois pieds d'épaisseur. Au bord inférieur de ce faîte, perpendiculairement au-dessus de chacune des tiges, s'attachait une queue de dragon dont le ventre écarté poussait l'épine du dos au niveau de la projection que faisait la corpulence de la touffe. Le cou de ces dragons adhérait à la boule placée au-dessus. Ils avaient la tête relevée et la gueule ouverte, par laquelle une eau

très-parfumée jaillissait au moyen de tuyaux cachés. Les pieds de ces dragons, au nombre de six, étaient dirigés vers leur tête, leurs ailes étaient étendues.

Du sommet de la boule sortaient, en la traversant, trois rameaux réunis qui s'écartaient en s'inclinant en arrière et en montant à la hauteur de deux pieds. Chacun d'eux soutenait, à sa cime, un petit autel arrondi, un cylindre, fait on ne peut plus soigneusement, le haut muni d'une petite corniche et le bas d'un bandeau fort convenable. Le sommet en était bien égalisé. Ces trois cylindres mesuraient trois pieds de haut, sans les moulures. Sur leur plate-forme reposait une urne portant une anse en quatre endroits. De ces trois urnes naissaient délicieusement trois buis surmontés chacun de deux boules du même feuillage. La corpulence de la boule du bas dépassait la largeur de l'urne placée dessous. Elle était soulevée, au-dessus de l'orifice, par une tige d'un pied de haut. La boule supérieure, un peu distante de cette dernière, était aussi un peu moins grosse. Sur ces deux boules dominait une troisième d'un diamètre égal à l'orifice de l'urne. De ces trois groupes de boules montant à égale hauteur, et enfermant un espace triangulaire, s'élevaient trois tiges droites qui s'infléchissaient en se rejoignant et décrivaient des arcs demi-circulaires. Leur inflexion allait d'une tige à l'autre. A l'angle qu'elles formaient au départ (1), une tige droite s'élançait avec élégance. Sur les triangles occasionnés par la rencontre des arcs s'ajustait, on ne peut mieux, un comble en dos de tortue, autrement dit un berceau. Quant aux tiges droites, montant aux angles du départ des arcs, elles ne dépassaient pas le soffite du comble, mais toutes trois, exactement de la même taille, soutenaient, chacune, la corolle d'un lys d'où sortait

(1) Sur la moins grosse des trois boules.

une forme conique ou arrondie dont la partie mince était tournée à contre-bas. La bonne grâce de ces charmantes inventions s'offrait d'autant plus agréablement aux regards, que les configurations étaient d'une fort belle verdure, taillées avec tant de régularité et de précision qu'il eût été impossible de composer rien de mieux avec de tels matériaux, ni d'obtenir un travail plus serré dans une forme pareille.



Cette rangée de prés était emplie d'un mélange d'herbes fleuries présentant l'aspect de la peinture la mieux faite. Aux coins des enclos se trouvaient également des autels disposés dans l'ordre susdit. Ils étaient triangulaires, en chryselectron (1) semblable à de l'or fauve, tel que les nymphes Hespérides (2) n'en collectionnent pas, exhalant au frottement une suave odeur citrine, translucide et clair, comme il ne s'en récolte point dans l'île de la Germanie citérieure (3).

(1) C'est l'ambre jaune. Pline cite une pierre de ce nom (XXXVII, 9).

(2) Soit que l'auteur fasse allusion à l'or, soit qu'il veuille parler de l'ambre que Théophraste dit être jeté par l'océan sur les promontoires des Pyrénées. (Pline, XXXVII, 2.)

(3) Colonna veut désigner, sans doute, l'île d'Abalus, sur la côte septentrionale de la Germanie, où Pythias, au dire de Pline (XXXVII, 2), prétend que la mer jette l'ambre au printemps. A moins qu'il ne s'agisse de l'île Glessaria, ainsi nommée par les soldats de Germanicus César, parce qu'ils y trouvèrent en abondance l'ambre appelé par les barbares *glessum*. (Pline, XXXVII, 3.)

Les larmes des Méléagrides ne sont pas aussi belles (1). Dans la caisse du bas croissait le très-suave nard Celtique, dans celle au-dessus était du polion de montagne, dans la troisième de la lada (2) et du ciste de Crète, dans celle du haut de l'odorante ambroisie (3).

Les arbres fruitiers étaient taillés en forme hémisphérique et convexe. Aucun, dans cette troisième rangée, ne dépassait la mesure de l'autre, mais ils étaient tous d'une hauteur convenable, d'espèces variées, et produisant des fruits nombreux. C'étaient des pistaches, des abricots, toutes les sortes de mirobolans (4) d'hypomélides, des prunes de Damas (5), quantité d'autres fruits délicats, plus ceux qui sont particuliers à nos climats, variés d'espèce, de couleur, de forme, d'une saveur, d'un goût inconnus ou rares. Ces arbres renouvelaient constamment leurs fruits et leurs fleurs ; leur feuillage était persistant. Ils s'offraient au grand contentement des sens surexcités. Leurs branches n'étaient ni contournées, ni dissemblables, ni enchevêtrées, mais joliment assemblées de différentes façons. Ils n'avaient à subir ni les brouillards ni la pluie, ni les pâleurs de Phébus ; sans que rien vînt jamais à leur nuire, ils demeuraient d'un vert tendre, toujours pleins de sève, sans cesse dans le même état de conservation, donnant une abondante récolte.

Les fleurs et les herbes odoriférantes étaient, en ce lieu, dans les mêmes conditions de durée. Il se dégageait de partout un parfum insolite et délicieux. Les

(1) Les sœurs de Méléagre changées en pintades. Une fable que rapporte Sophocle, au dire de Pline (XXXVII, 2), veut que l'ambre vienne de l'Inde, formé des larmes de ces oiseaux pleurant leur frère.

(2) Herbe du genre ciste, commune en Chypre. (Pline, XXVI, 8.)

(3) *Brotis artemisia*, armoise.

(4) Fruits du prunier mirobolan, prunes de couleur purpurine.

(5) Pline, XIII, 5 ; XV, 13.

rosiers y avaient une grâce d'autant plus grande qu'ils y étaient d'espèces plus variées et à moi inconnues. Là fleurissaient les roses de Damas (1), de Præneste (2), les roses à cinq feuilles (3), celles de Campanie, de Milet (4), les roses rouges de Pæstum (5), les roses Trachyniennes (6), les roses d'Alabande (7), toutes les variétés les plus nobles et les plus renommées. Ces gracieuses fleurs, à l'odeur si suave et si agréable, étaient remontantes, durant perpétuellement au milieu de leur vert feuillage. Sitôt que l'une venait à tomber, il lui en succédait une autre.

Les caisses étaient faites comme un ouvrage d'orfèvrerie, d'un poli de miroir. Elles reproduisaient, à l'envi de la nature, les eaux, le ciel, les feuilles, les fleurs qui s'y réfléchissaient. Sous les arbres, sous les berceaux, les allées étaient pavées du plus beau travail de pierres auquel puissent atteindre l'invention et la conception humaines.

Après ces trois rangs de prés sus-décrits, se voyait

(1) Serait-ce la rose de Jéricho, citée par Salomon?

(2) La rose de Præneste était celle que les Romains estimaient le plus, avec celle de Campanie, moins persistante, mais plus précoce. (Pline, XXI, 4.)

(3) Rose pâle ou petite rose Grecque, à cinq pétales, la Lychnis des Grecs. (*Ibid.*)

(4) Les roses de Milet étaient d'un rouge très-vif et n'avaient pas plus de douze pétales. (*Ibid.*)

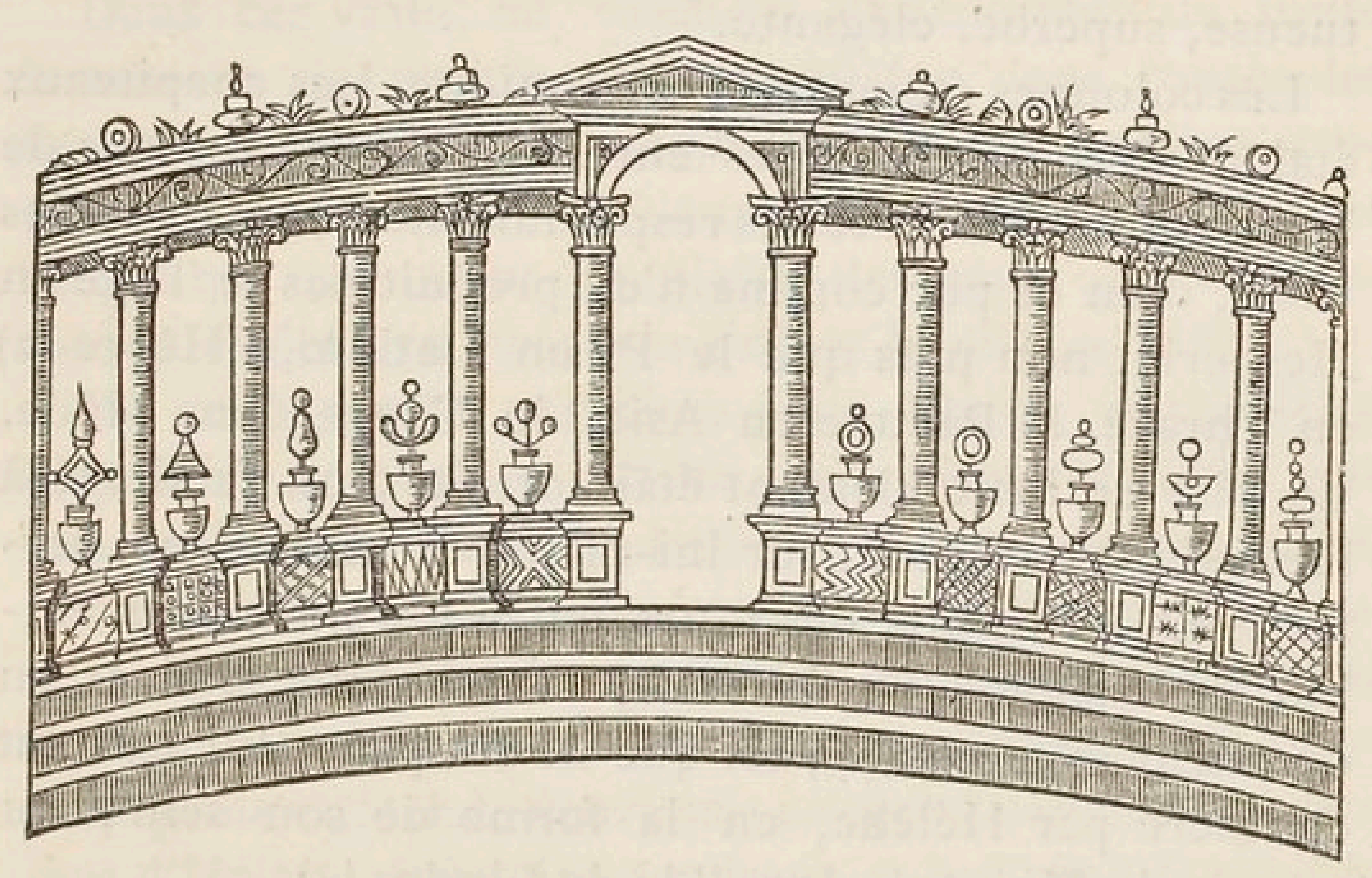
(5) Ville de Lucanie (*Basilicate*). Les roses de cette ville sont célébrées par Virgile (*Georg.*, IV, 119), par Ovide (*Met.*, XV, 708), par Properce (IV, 5, 59). Colonna les dit rouges. C'est ce qu'on ne saurait affirmer. Bauhin (Πὶναξ *theatris botanici*, 1671, in-4°) qualifie cette rose de *Rosa alba vulgaris major*.

(6) De Τραχὶν ou Τραχὺν, en Thessalie, dans la Phtiotide. Son vrai nom est Héraclée, Τραχὶν n'est qu'un surnom et veut dire âpre. Ces roses Héracléennes étaient moins rouges que celles de Milet. (Pline, XXI, 4.)

(7) Ville de Carie, probablement *Arab Hissa*, renommée pour le luxe de ses habitants.

une séparation d'une grande magnificence. C'était un parfait et fort beau péristyle aux colonnes ventrues formant, en rond, une excellente clôture. Le mur d'appui de cette colonnade circulaire était fait d'un treillis superbe. Des piédestaux y étaient établis de distance en distance Leur base courait tout le long du mur solide auquel elle était attachée très-convenablement, munie de son socle avec cymaise, moulures et gorges correspondantes. L'intervalle compris entre les colonnes égalait l'épaisseur de deux desdites colonnes plus un quart. A l'endroit où les allées débouchaient sur le péristyle, celui-ci s'entr'ouvrait d'une largeur égale à la leur, ce qui formait une ouverture dans la paroi circulaire. Là était construite une fort belle porte dont l'arc supérieur, modérément cintré, reposait sur ses deux bouts appuyés, de part et d'autre, sur une colonne dont le fût, le chapiteau, la position étaient de même que pour les autres. Ces deux colonnes ne différaient qu'en grosseur afin d'être en proportion avec la partie de construction qu'elles supportaient, attendu qu'au-dessus de l'archivolte reposait un faîte ou fronton orné de tous ses ornements accessoires, très-purement sculptés. Sur toute la colonnade circulaire couraient l'épistyle, la frise et la corniche, avec des moulures appropriées admirablement rendues. Le dessus de la corniche était creusé en forme de caisse, par un remarquable travail, et rempli de terre tout du long. Là poussaient toutes sortes de fleurs très-belles. Au perpendiculaire des colonnes étaient plantés des buis et des genévriers établis alternativement dans un ordre constant, le buis taillé en boule, sans laisser voir un bout de tige, le genévrier en trois boules serrées l'une contre l'autre et diminuant graduellement, sur une tige d'un pied de haut. Les fleurs remplissaient les intervalles.

Ce péristyle admirable avait les murs qui supportaient la colonnade tout en superbe alabastrite diaphane et polie sans l'emploi du frottement avec le sable Thébaïque (1) ou la pierre ponce. Quant aux colonnes, elles étaient variées de couleur. Celles qui faisaient office des antes de chaque porte étaient faites de chalcédoine



translucide. Les suivantes étaient d'hexécontalithe (2), d'un beau vert aux nombreuses nuances, et très-brillantes. Celles qui venaient après, d'un côté comme de l'autre de chaque porte, étaient en splendide hiéracite (3). Puis, dans la même disposition, se voyaient des colonnes en chrysoprase, enfin les dernières, en atizoé (4) resplendissante, pierre qui a l'éclat de l'argent et qui dégage une bonne odeur.

(1) Pline, XXXVI, 6.

(2) Pierre de soixante couleurs, fort petite, et qui se trouvait au pays des Troglodytes. (Pline, XXXVII, 10. — Solin, 31.)

(3) De ἱέραξ, épervier. Pierre dont la couleur noirâtre alterne avec une nuance pâle, comme les plumes d'un épervier. (Pline, XXXVII, 10. — Aëtius, *De re medica*, II, 30.)

(4) Démocrite, cité par Pline (XXXVII, 10), dit que cette pierre, d'un éclat argentin, d'une forme lenticulaire, d'une odeur agréable, et dont

C'est ainsi qu'alternaient harmonieusement ces colonnes, procurant à la vue une jouissance agréable. Elles avaient une si exacte anthésis qu'elles semblaient avoir été faites au tour, avec un art que les architectes Théodore et Rholus (1) n'eussent su atteindre dans leur atelier de tournage. C'était une œuvre vraiment somptueuse, superbe, élégante.

Les colonnes étaient d'ordre Ionique. Les chapiteaux étaient décorés d'échines entre des dards ; revêtus de leurs volutes d'écorce, ils resplendissaient, ainsi que les bases, d'un or pur comme n'en produit pas le Tage en Hespérie, non plus que le Pô en Latium, l'Hèbre (2) en Thrace, le Pactole en Asie, le Gange dans l'Inde. La frise de l'entablement était ornée d'un feuillage à l'antique s'enroulant sur lui-même et sculpté en perfection. Les treillis des murs, entre les piédestaux établis de distance en distance, tout autour, étaient en excellent électrum (3), tel que ne fut pas celui qui fut consacré par Hélène, en la forme de son sein, au temple de Minerve, dans l'île de Lindos (4).

Sur l'appui du mur, dans chaque intervalle entre les colonnes, était posé un vase antique d'un travail fort

les Mages se servaient pour l'élection d'un roi, se trouve aux Indes, en Perse et sur le mont Ida.

(1) V. la note du t. I, p. 39.

(2) Ἕβρος, fleuve de Thrace qui prend sa source dans le mont Hémus et se jette dans la mer Égée (Pline, XI, 18), aujourd'hui *Marizza*. Sénèque dit qu'il roule de l'or. (*Herc. Œt.*, 627.)

... nam rex ego divitis Hebri.

(Valer. Flac., *Argonaut.*, IV, 463.)

(3) On a beaucoup disputé sur ce mot, qui désigne un alliage métallique. Pline prétend que c'est de l'or additionné d'un cinquième d'argent (XXXI, 4). Isidore (*Orig.*, XVI, 24) veut que ce soit d'un quart. Homère (*Odyss.*, IV, 71) dit que le palais de Ménélas resplendissait d'or, d'électre, d'argent et d'ivoire.

(4) Colonna prend Lindos pour une île, mais c'est une ville de l'île de Rhodes.

convenable, poli au dernier point, ainsi qu'une œuvre d'orfèvrerie. Ces vases étaient en sphragis (1), en chalcédoine colorée, en coaspite (2), en agate, en maintes autres pierres précieuses et charmantes, dont la surface polie réfléchissait tout objet au naturel. Les moulures, à mon sens, dépassaient l'art humain.

Dans ces vases, se voyaient des simples de toute beauté et de petites plantes taillées dans toutes les formes. C'étaient de la marjolaine, de la santoline aromatique et frisée (3), de l'aurone, de petits myrtes et autres qui donnaient au plaisir des yeux une satisfaction que n'eût pu procurer l'objet le plus agréable.

De ce péristyle aux rives d'un fleuve, le sol garni d'un sable de couleur citrine était recouvert d'un gazon épais et humide de rosée. Là, gracieusement distribués, étaient le fleurissant glaïeul, la lavande, les espèces d'origan, l'herbe aux puces (4), l'origan blanc, la menthe, cette nymphe qui reçut de Pluton un très-beau présent (5). Là, fleurissait encore l'hélénion ou larmes d'Hélène, salutaire au visage et qui rend favorable la sainte Mère (6). Il s'y trouvait aussi un nombre considérable d'autres petites plantes renommées, aroma-

(1) Terre de Lemnos, d'un beau rouge, fort estimée des anciens, qui ne se vendait que sigillée, aussi la nommait-on *sphragis* (σφραγίς), sceau, cachet. Dioscoride (V, 13) nous apprend qu'elle était marquée d'une chèvre. Les Turcs ont sigillé également cette terre. (Belon, *Observ.*, I, 2.)

(2) Ainsi nommée du fleuve Choaspe, en Perse, pierre verte ayant l'éclat de l'or. (Pline, XXXVII, 10.)

(3) *Sanctolina crispula*, c'est l'aurone femelle ou petit cyprès.

(4) Dans le texte, *pollicarie* pour *pulicarie*, le φύλλιον des Grecs, plantain des sables.

(5) Sans doute sa bonne odeur.

(6) *Inula Helenium*, Inule Aunée. La fable qui attribue la naissance de cette plante aux larmes d'Hélène a été recueillie par le médecin Cratevas, cité par Dioscoride (I, 28). Voyez Nicandre (*in Theriac.*); Elien (*Hist. Animal.*, IX, 21). Les femmes Romaines se frottaient de son suc pour s'embellir la peau (Pline, XXI, 21).

tiques et parfumées, ainsi que des hyacinthes blanches, bleues et pourprées, comme la Gaule n'en produit pas (1).

Entre ces abondants feuillages, tout remplis de fleurs, voltigeaient d'innombrables oiseaux ou oiselets, revêtus de plumages superbes. Lestes, ils erraient par-ci, par-là, sautant en haut, sautant en bas, gazouillant délicieusement, emplissant l'espace de leur voix sonore. Ils eussent eu le pouvoir de charmer le plus sauvage, le plus inepte des cœurs, de le provoquer à la joie, au plaisir. Ils agitaient gaîment leurs petites ailes et gonflaient leurs plumes. C'était le plaintif rossignol, c'était Dédalion (2) pleurant la mort de la fille de Lycaon, c'étaient des merles tachetés, l'alouette huppée chantant, la sobre terragnole ou alouette, les passereaux solitaires, les perroquets parleurs à la riche livrée, verts, bleus, jaunes, mi-partis de jaune et de vert.

C'était, à côté de blanches tourterelles, le merveilleux phénix, oiseau unique en son genre, mais non pas en cet endroit. C'étaient le pivert, mari de Pomone (3), montrant les traces de la colère de Circé, Aëdon (4) pleurant la mort de son cher époux Itylus, Astarie aux pieds roses (5), les deux Pies (6), Procné qui habite les toits, Antigone (7), trop belle encore sans sa langue, le

(1) Je crois qu'il s'agit ici de la Gaule Cisalpine.

(2) C'est sa propre fille Chioné, que pleura Dédalion changé en épervier, et non Calisto, fille de Lycaon.

(3) Il veut dire de Canens. (V. la note ci-dessus, p. 100.)

(4) *Idone*, dans le texte, pour Aëdon, fille de Pandareus et femme de Zethus, roi Thébain. Mère et non femme d'Itylus, qu'elle tua dans un accès de fureur. Changée par Jupiter en rossignol. (Homère, *Odyss.*, XIX, 518; Eschyle, *Ag.*, 1109.)

(5) La Caille. (V. la note du t. I, p. 295.)

(6) La pie commune (*corvus pica*) et la pie-grièche (*pica græca*).

(7) Antigone fut changée en cigogne par Junon. C'est Philomèle,

loriot goulu, Térée qui vit parmi les pierres, conservant en son plumage la pompe de son habit royal, gémissant : Ποῦ, ποῦ (pu, pu), dans son chant, et la tête décorée d'une crête guerrière. C'étaient encore les oiseaux de Palamède (1), la sarcelle, la perdrix lascive, la poule d'eau (2), Périclymène (3), dont Jupiter emprunta la forme dans ses amours, la bécasse à tête noire mangeuse de figues, changeant de plumage en automne, le rouge-queue, ainsi que bon nombre d'autres oiseaux qu'il serait trop long d'énumérer.

Afin de donner une démonstration plus claire, je dirai que le circuit de cette délicieuse et toute charmante île mesurait trois milles; sa figure avait donc un mille de diamètre, qui, divisé en trois parties, donnait, pour chaque tiers, trois cent trente-trois pas, plus un pied deux palmes (4), ce qui équivalait à la distance comprise entre l'extrême bord du rivage et la clôture d'orangers. Un demi-tiers mesurait donc cent soixante-six pas et six palmes. C'est à partir de là que commençaient les prés verts convergeant vers le centre et qui formaient le second demi-tiers. Cela formait ainsi une belle distribution dans un tiers entier, à partir duquel il fallait compter encore un demi-tiers jusqu'au centre de l'île, c'est-à-dire cent soixante-six pas, six palmes. Depuis le péristyle dont nous avons parlé plus haut, jusqu'à l'endroit où les prés étaient rétrécis par suite de la contraction que leur

qui fut trop belle malgré que Térée lui eût coupé la langue, puisqu'il en abusa encore.

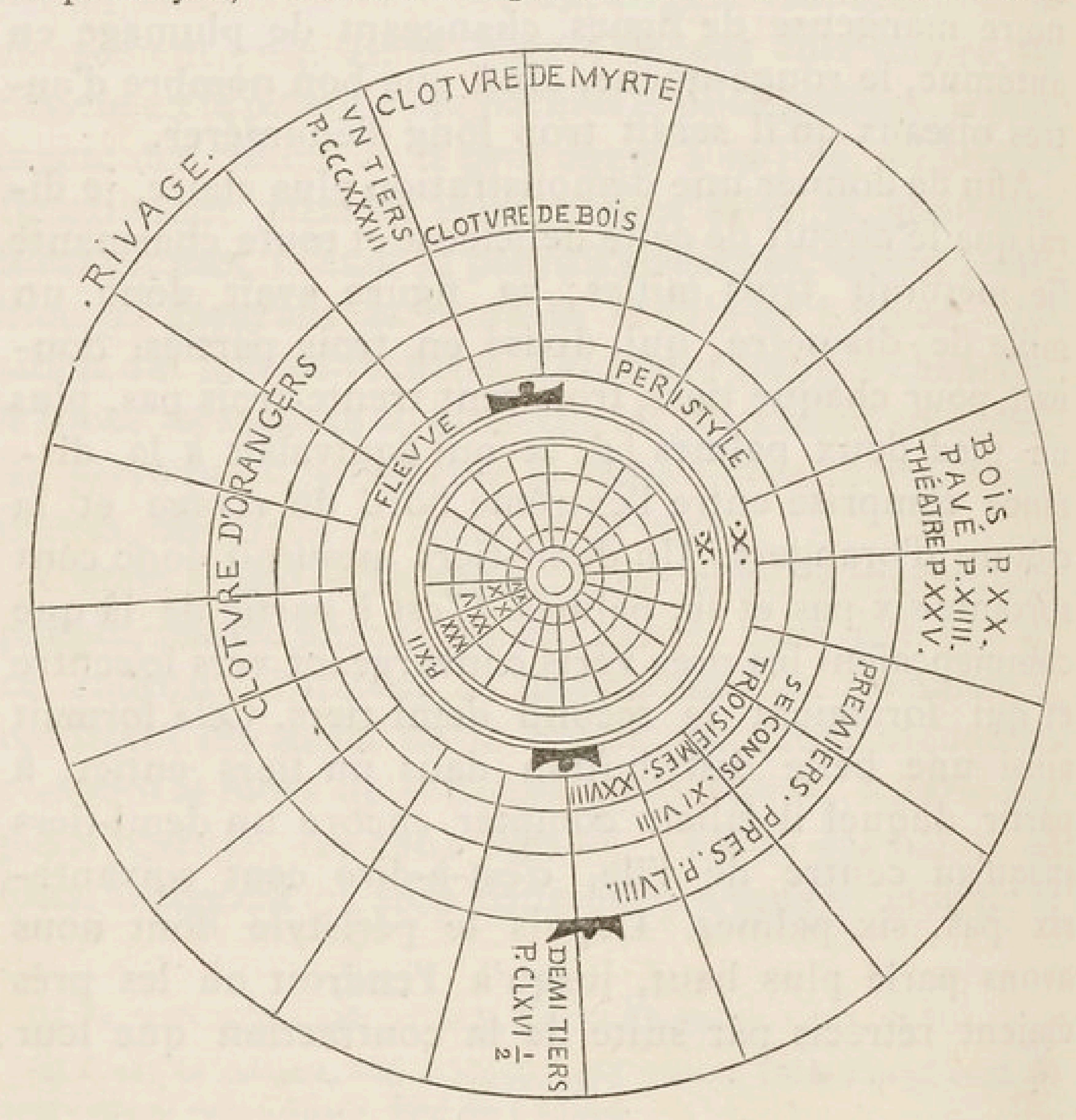
(1) Les grues, parce qu'elles forment en volant la lettre Grecque Υ inventée par Palamède, avec les lettres Φ et Χ (Philostrate). Pline ajoute le Θ et le Σ.

(2) Dans le texte, *Porphyrio*. (Pline, X, 46.)

(3) Ayant pris la forme d'un aigle, fut tué par la flèche d'Hercule.

(4) Le pas vaut cinq pieds, le pied vaut quatre palmes.

faisait subir la déformation de leur carré, il y avait un espace semblable. Les prés, en effet, n'arrivaient pas à compléter ce tiers de mille. Cela était soigneusement voulu afin de donner une bonne proportion aux carrés formés par les lignes menées au point central. Tout cet espace, compris entre le fleuve et le péristyle, se montrait gracieusement couvert d'une



très-charmante verdure, ainsi que nous l'avons dit et raconté suffisamment plus haut.

La limite de l'espace, dont il vient d'être question, parvenait jusqu'aux rives d'un fleuve plus limpide que celui qui roule ses flots argentés en Étolie (1), que le

(1) Il s'agit de l'Acheloüs. Il y a dans le texte *piu che agirondes*

Penée en Thessalie. Son lit était encaissé dans la très-précieuse pierre de Sparte (1), travaillée dans le style Dorien comme les ports Augustes du Tibre (2), et le fleuve se trouvait enfermé dans des bordures de marbre. Ses rives n'étaient point encombrées d'oseraies, de saussaies, de joncs ou de roseaux, mais elles contenaient des eaux très-pures et argentées. Leur surface apparaissait couverte de nombreuses fleurs célèbres, très-agréables et très-belles. L'eau de ce fleuve surgissait par des ouvertures et des conduits souterrains établis et constitués en bon ordre et bons lieux. Elle coulait, ensuite, par des aqueducs de pierre très-fine, courant fort rapidement, arrosant également partout ce site très-plaisant et plantureux, avec un charmant murmure.

Puis l'eau parvenait dans la mer et s'y précipitait en s'écoulant. De cette façon le fleuve très-limpide, puisant son alimentation par des bouches distributrices, ne débordait point, mais demeurait contenu dans une égale abondance perpétuellement persistante. Les veines d'eau qui surgissaient excédaient en beauté les plus belles fontaines, voire même celle de Cabille (3) dans la Mésopotamie. Telle ne fit pas surgir la sienne la vierge Castalie (4). Les sources de ce fleuve donnaient, comme

in Etolia. Agirondes est un mot estropié pour ἀργυροδίνης, aux flots argentés, ou ἀργυροειδής, semblable à de l'argent.

(1) Marbre de Laconie.

(2) Dans le texte : *Thyberiana Augustea* (Portus Augusti). Ensemble des travaux constituant le double port d'Ostie, œuvre de Claude et de Trajan.

(3) *Cabille* n'existe pas ; c'est encore un mot estropié. Il y a *Cabillis*, à présent Cavaillon, dans le Vaucluse, *Cabalia*, région de Lycie, *Cabalia* ou *Gabalia* de Phamphylie, la Καβαλία de Ptolémée (V, 5), *Cabylen*, ville de Thrace, prise par Lucullus (Eutrope, VI). Je crois qu'il s'agit de la fontaine *Caballine*, la même que celle d'Hippocrène, et que c'est une erreur typographique qui la place en Mésopotamie.

(4) Fille d'Acheloüs, donne son nom à la fontaine au pied du mont Parnasse.

cette dernière, une eau douce, claire, à l'odeur de musc, jaillissant à une hauteur de seize palmes (1). La fontaine d'Hercule (2), à Gadès, ne versait pas des eaux aussi abondantes, aussi douces, que celles de ce fleuve : eaux si limpides, si pures, si déliées, qu'à la vue elles ne semblaient pas environner un objet qui s'y trouvait et qu'elles ne le déformaient pas, mais tout ce qui était au fond se voyait en perfection, tout ce qui leur était présenté s'y réfléchissait comme en un miroir. Leur lit était d'un sable fin pailleté d'or, parfaitement uni, rempli de pierres calcaires de couleurs variées et très-luisantes.

Les vertes rives, chevelues et humides, de ce fleuve, étaient ornées de narcisses fleuris, du bulbe comestible ou cepæa marine (3), plantes aquatiques. On y trouvait aussi la jacinthe, le muguet, le glaïeul sur pied, tant celui des champs que celui d'Illyrie. Là foisonnaient le populage (4), la prêle (5) ou queue de lion (6) et le liondent (7), une quantité infinie de violettes de

(1) Quatre pieds.

(2) Source d'eau potable dans l'Héracleum de Gadira. (Strab., III, 5.)

(3) C'est le Κηπαία de Dioscoride (III, 168; Pline, XXVI, 8), l'orpin à feuilles de pourpier, *sedum reprise*, qui croît en Europe et que Candolle dit être alimentaire dans quelques contrées. Colonna l'appelle *bulbo nomico,* pour *nomicius,* pris quelquefois pour *minutius,* qu'on peut moudre.

(4) *Caltha*, de κάλαθος, corbeille. Populage des marais ou souci d'eau. Renonculacée.

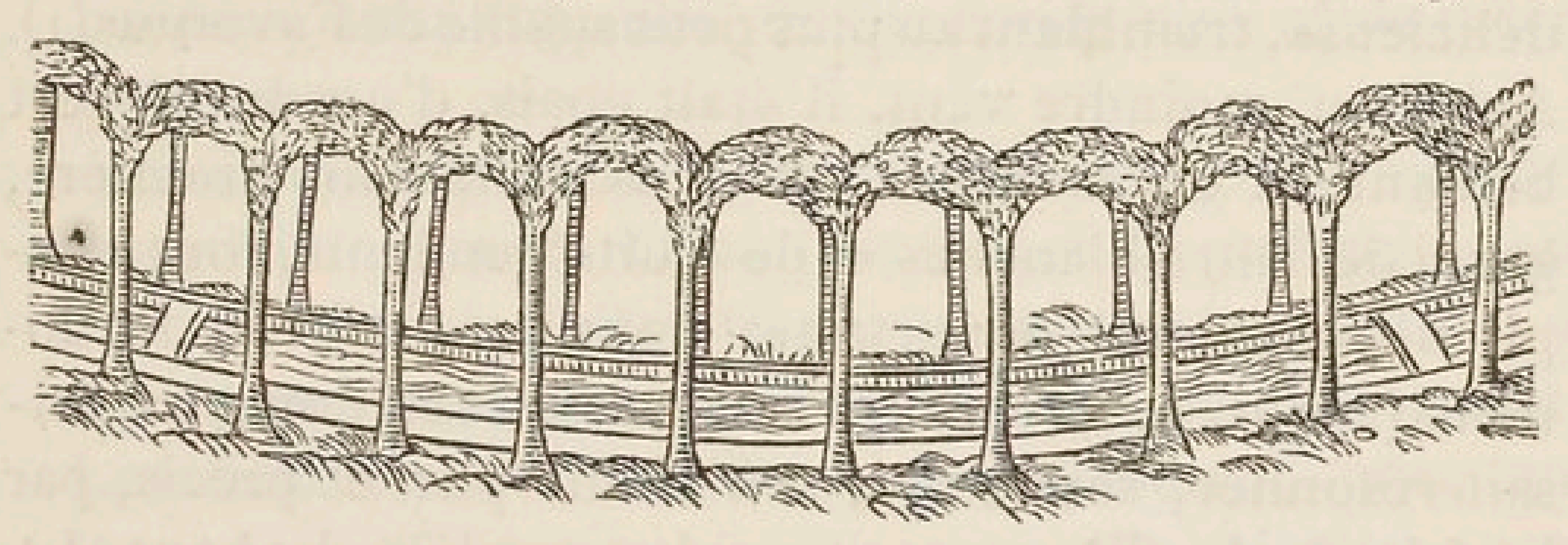
(5) Dans le texte, *Hippotesi* fautivement pour *Hipposeti*, mot hybride forgé par l'auteur pour rendre le Latin *Equisetum*, crin de cheval, prêle.

(6) C'est notre queue de renard, un des noms de la prêle. La queue de lion, *Leonurus* ou agripaume, est une labiée.

(7) Le texte ne donne que l'adjectif *leonina*, je suppose que le substantif omis est *dente*. Le liondent ou leotodon est un genre de synanthérées qui compte une trentaine d'espèces. En traduisant par dent de lion, ce serait le pissenlit.

Tusculum (1), de violettes de mer, de violettes calathianes (2), de violettes d'automne, la tanaisie (3) ou plante à odeur de punaise (4) ou trachy (5), ainsi que d'autres très-nobles plantes qui croissent sur le bord des rivières. Là, se trouvaient en grand nombre des oiseaux vivant sur les rives. C'était l'alcyon au plumage bleu, accompagné d'autres oiselets des plus rares, qui hantent le bord des fleuves; c'étaient des cygnes chantant comme ils le font, à leur dernière heure, sur les flots du Méandre (6).

Le long des rives susdites, d'un côté comme de l'autre, étaient rangés symétriquement des orangers,



des citronniers, des cédratiers qui, du tronc au sommet, mesuraient trois pas. Les branches naissaient à un pas

(1) Violettes jaunes. Ce sont des pensées, ainsi que les violettes de mer. (Pline, XXI, 6.)

(2) Ou Calatines, selon une autre version de Pline adoptée par Pintianus et par Saumaize. Cette épithète désignerait une pensée provenant d'une des deux villes de Campanie qui portaient le nom de Calatia (*Caiazzo* et *le Galazze*).

(3) Balsamite, *Tanaretum vulgare*, plante qui exhale une odeur forte. Herbe aux vers.

(4) *Trachiotis* dans le texte. Écrit ainsi, c'est le surnom de Séleucie en Cilicie. L'auteur a voulu, sans doute, mettre *trachys* ou *trachy*, arbuste d'aspect rude, tordu, et odorant (Pline, XII, 25), De τραχὺς, âpre.

(5) Mot forgé de *cimex*, punaise.

(6) Fleuve de Phrygie dont le cours, a-t-on prétendu, représente, par ses sinuosités, avant de se rendre dans l'Archipel, toutes les lettres de l'alphabet.

du sol. A partir de là, elles commençaient à s'étendre, puis, se rencontrant, s'enchevêtraient pour le mieux, formant un arc dont l'inflexion, à son plus haut point, était à trois pas au-dessus du sol.

Le sommet des branches rejoignait celui des arbres qui bordaient le fleuve de l'autre côté, faisant ainsi une étroite et charmante réunion qui, voûtée en manière de berceau, portait une ombre délicieuse. La voûte de ces berceaux était d'un feuillage très-dense, élégamment joint, témoignant d'une tonte, d'une taille si bien égalisée qu'un rameau n'excédait pas l'autre, si ce n'est où la bonne grâce l'exigeait. Ce feuillage donnait une ombre délicieuse, tremblant au plus petit souffle de Favonius (1). Agité au moindre vent, il était épais, d'un beau vert brillant. Il se montrait dans sa fraîcheur première, garni de fleurs blanches et de fruits pendants, tout rempli de cachettes opportunes pour la plaintive Philomèle (2) qui, se lamentant sans cesse avec douceur, faisait résonner, sans écho, son chant pur et précis, par le fait de la fille aux yeux glauques (3) du haut Jupiter tonnant. Cette belle œuvre, en forme de berceau, avait sa convexité élevée de sept pas au-dessus du niveau de l'eau.

Oh ! avec quel attrait, avec quel doux transport les yeux errants étaient aisément ramenés à la contemplation de ce fleuve ! C'est qu'il était sillonné par des nacelles ou bateaux revêtus délicieusement d'ornements en or, montés par un grand nombre de jeunes filles à la coiffure bouclée, séduisantes (4), couronnées,

(1) Le zéphyr.

(2) Fille de Pandion, sœur de Procné, changée en rossignol. D'après Anacréon et Apollodore, ce fut Procné qui fut changée en rossignol et Philomèle en hirondelle; Aristophane, dans les *Oiseaux*, suit cette tradition.

(3) Minerve.

(4) *Alphesivie* dans le texte, mot formé de ἀλφεσίβοιος, littérale-

parées lascivement sur leur corps nu de nymphe, de fleurs variées et odorantes, lesquelles ramaient. Elles étaient vêtues de tuniques d'étoffe crêpée et transparente, teintes de crocus, tout ourlées d'or, ceintes, ne protégeant pas contre les regards les chairs rosées qu'elles montraient. Ces robes, voluptueusement poussées et pressées contre leur beau corps féminin par les brises printanières, accusaient complètement la forme délicieuse de toutes ses parties. Elles laissaient à découvert les blanches poitrines, avec une grâce très-grande et très-voluptueuse, jusqu'aux mamelles arrondies comme des moitiés de pomme ; elles étaient bordées, avec élégance, de broderies d'or et de pierres précieuses.

Avec ces nymphes se trouvaient, en grand nombre, des adolescents de toutes les races guerrières, gesticulant, luttant, joutant les uns contre les autres, livrant, en riant, un combat naval à qui le requérait. Les demoiselles luttaient opiniâtrément avec eux, leur retirant leur sayon en gage de victoire, mettant sens dessus dessous leurs barques légères ou les confisquant. Ceux-ci, dépouillés, n'opposaient aucune résistance, ils se soumettaient à leur défaite, jouaient, s'ébattaient dans les eaux. Ces premiers abandonnés à leurs ébats, les nymphes luttaient entre elles, se confisquaient leurs barques et les submergeaient, puis après, récupérant celles-ci, elles recommençaient la joyeuse lutte, renouvelaient leurs fêtes et leurs plaisirs. Elles riaient d'un rire virginal, de leur bouche gracieuse, poussant des cris aigus, se trémoussant, gesticulant.

L'eau était pleine d'une multitude de poissons aux formes belles et variées, aux écailles superbes de cou-

ment : qui procure beaucoup de bœufs ; surnom des belles filles qu'on n'épousait qu'au prix de présents considérables faits à leurs parents.

leur d'or, aux yeux d'un bleu vert. La nature ne leur tendant point d'embûches, ils étaient sans crainte et ne fuyaient pas. Il y en avait d'assez grands de taille pour servir de monture aux demoiselles dans leurs combats. Ils les portaient, serrés qu'ils étaient entre leurs cuisses blanches comme la neige; leur corps, souple, sans viscosité fétide, fléchissait sous la pression des petits pieds. Ils nageaient mollement, obliquant tantôt à droite, tantôt à gauche, selon la volonté de leurs cavaliers féminins, en groupes pêle-mêle avec des cygnes à la voix sonore qui pleuraient leur ami Phaëton. Là se trouvaient aussi des loutres, des castors, maints animaux aquatiques s'ébattant voluptueusement sous l'ombrage des berceaux, n'ayant cure que de leur soulas et de leur plaisir, sans que rien y mît obstacle ou empêchement, ce qui remplissait mon âme d'un désir secret. Ah! que je voudrais vivre là encore avec ma divine Polia! Répudiant tout autre désir, je renouvelais le vœu de n'aimer que ma très-chère maîtresse. Toutefois, en ce moment, j'estimai que ma jouissance l'emportait pardessus toute autre, qu'elle dépassait en agrément toute satisfaction et toute douceur.

J'avais vu, de même, dans le premier enclos circulaire et boisé, cohabiter des jeunes gens de l'un et l'autre sexe, mêlés à des animaux choisis à plaisir.

Dans les prés verts, situés en deçà du péristyle, je vis d'innombrables adolescents et de belles pucelles se livrer au bonheur de jouer des instruments, de chanter, de danser, de causer délicieusement, de s'embrasser en toute pureté et sincérité, de se préoccuper de leur parure, de composer des vers, de s'appliquer à des travaux de jeunes filles. J'en augurai que la vertu était encore plus recherchée là que tout autre piquant plaisir.

Au delà de ce fleuve limpide, rempli d'amusement, se trouvait, formant un cercle continu, une rangée de

prés herbeux en tout pareils à ceux qui étaient contenus entre le péristyle et le fleuve. On passait celui-ci sur des ponts symétriques construits d'une façon exquise, ornés de moulures en marbre admirablement sculptées, alternativement en porphyre et en ophite, d'un poli des plus brillants. A ces ponts aboutissaient des allées qui tendaient vers le centre de cette île mystérieuse, toute féconde en délices printanières.

A la suite de ces prés venaient sept degrés circulaires, ayant un pied en plan comme en élévation. Ils montaient donc à la hauteur de sept pieds, ayant, dans leur ensemble, une épaisseur égale. Ces marches étaient de marbre, alternativement l'une de triglite (1) rouge veinée, l'autre de pierre plus noire que celle qu'on trouve en Celtique (2), plus dure que celle de Padoue (3), naturellement très-brillante sans qu'on l'eût passée à la meule ou au tripoli. Ces degrés, par exception, ne subissaient pas la règle qui veut que les marches soient d'un demi-pied ou de trois-quarts de pied de hauteur, avec une profondeur d'un pied et demi ou de deux pieds, mais elles étaient établies comme nous l'avons dit ci-dessus, et toutes étaient de la même mesure.

Sur le gradin du haut, fait de pierre très-noire, se dressait une élégante colonnade d'un entrecolonnement pycnostyle (4), dont la continuité était interrompue par un intervalle de la largeur des ponts qui, eux-mêmes, étaient larges comme les allées. Ces ponts par-

(1) Triglitis, de τρίγλα, mulet. Pierre qui ressemble à ce poisson.

(2) Il est ici question de la Gaule Cisalpine.

(3) Voyez la note du t. I, p. 455.

(4) Vitruve (III, 2, 1) cite cinq principaux modes d'entre-colonnement : le *pycnostyle* ou *aræpycnostyle*, ouvert d'un diamètre et demi de colonne, le *systyle* de deux diamètres, le *diastyle* de trois, l'*aræostyle* de quatre, et l'*eustyle*, ou le mieux ordonnancé; de deux diamètres et demi.

faits étaient, fort à propos, couverts d'un berceau pareil à celui qui courait au-dessus du fleuve, et, bien que les allées tendissent au centre de l'île, les gradins n'étaient pas, pour cela, coupés entièrement, car, ainsi que nous l'avons dit, sur le sommet de ces gradins l'écartement des colonnes était de la largeur des allées (1). Mais la voie maîtresse aboutissant à la porte de l'admirable cirque (2), ne se rétrécissait pas en se dirigeant vers le centre. Seule, elle conservait uniformément et également sa largeur, passant sur les gradins au moyen d'un plan incliné très-commode à monter. Là, nécessairement, les marches se trouvaient interrompues.

Ce pycnostyle, avec ses doubles colonnes (3), reposait sur de petites plinthes de spires (4) que leur distribution anormale (5) faisait se toucher mutuellement par les angles au point de la diagonale où elles étaient reliées par leur arête droite. Entre deux colonnes, une était interposée en superbe jaspe très-luisant. Toute la rangée des colonnes (6) était enfermée entre deux piliers carrés de marbre rouge. Chacun d'eux était surmonté d'une boule très-brillante en bronze doré. Quant aux colonnes, elles supportaient une petite travée avec frise et corniche aux moulures très-appropriées, en pierre de la même nature et de la même couleur que celle

(1) Attendu que les allées venaient en rétrécissant jusque sur cette colonnade circulaire et n'étaient pas plus larges là que l'entre-colonnement.

(2) Ou théâtre au centre de l'île, dont il sera parlé plus loin. C'est la première fois que Colonna fait mention de cette voie maîtresse.

(3) On voit que ce péristyle était à deux rangées de colonnes.

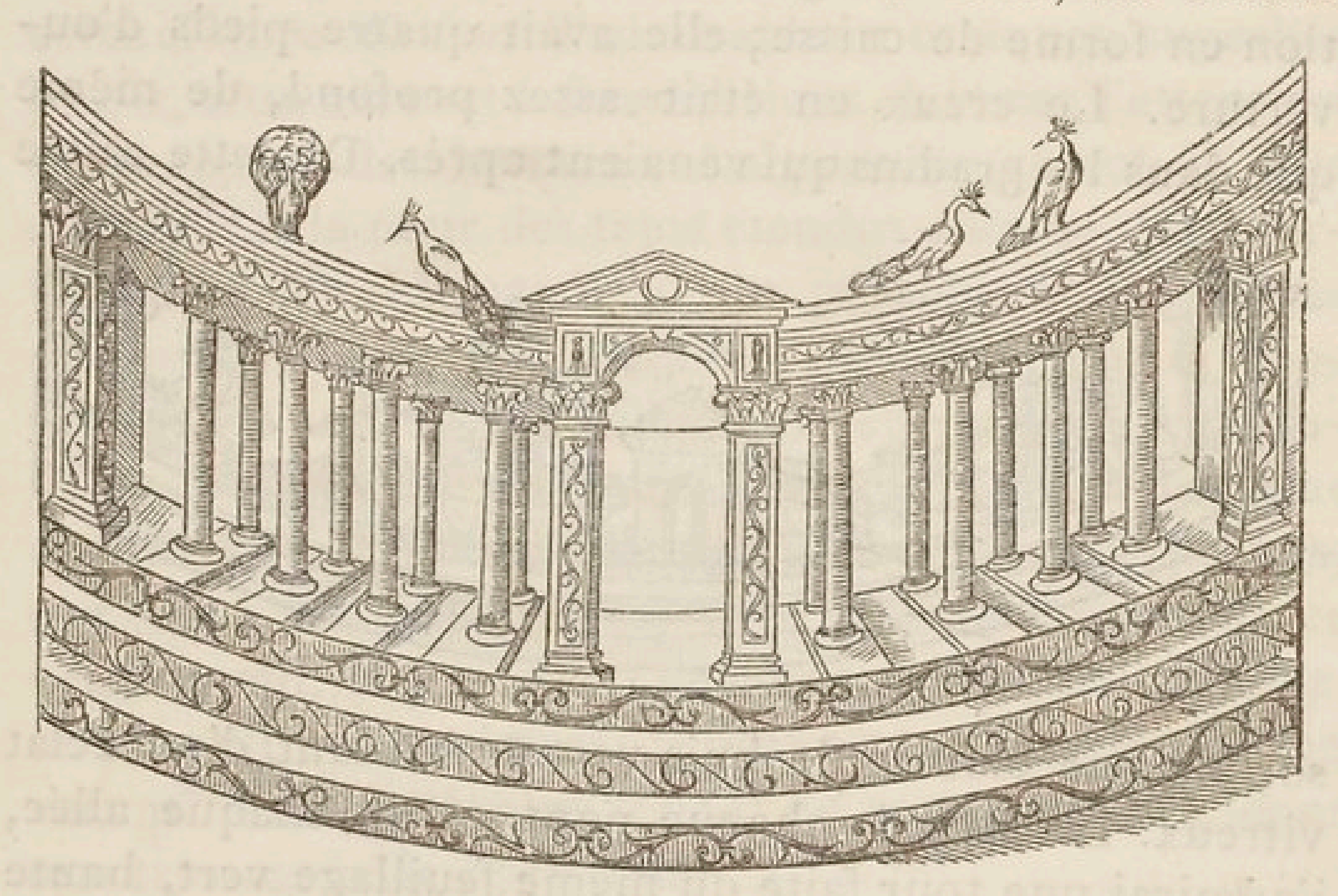
(4) *Spira*, dans Festus, veut dire une base qui n'a qu'un tore. Pline l'emploie pour désigner la base du stylobate (XXXVI, 23).

(5) C'est-à-dire non parallèle. Vu l'étroitesse de l'entre-colonnement, ces bases des doubles colonnes étaient fort rapprochées, et, convergeant vers le centre, elles se touchaient par leurs angles.

(6) Entre les ouvertures faites pour la voie maîtresse.

des piliers. Les colonnes comprises entre ces derniers étaient au nombre de six. Sauf leur chapiteau, elles étaient alternativement de chalcédoine et de jaspe vert tacheté, distancées d'une façon bien convenable et dans un bon rapport entre elles.

Sur ce très-charmant pycnostyle, je vis courir en liberté et se poser des paons blancs, rouges (1) et de couleur naturelle. Les uns faisaient la roue, les autres



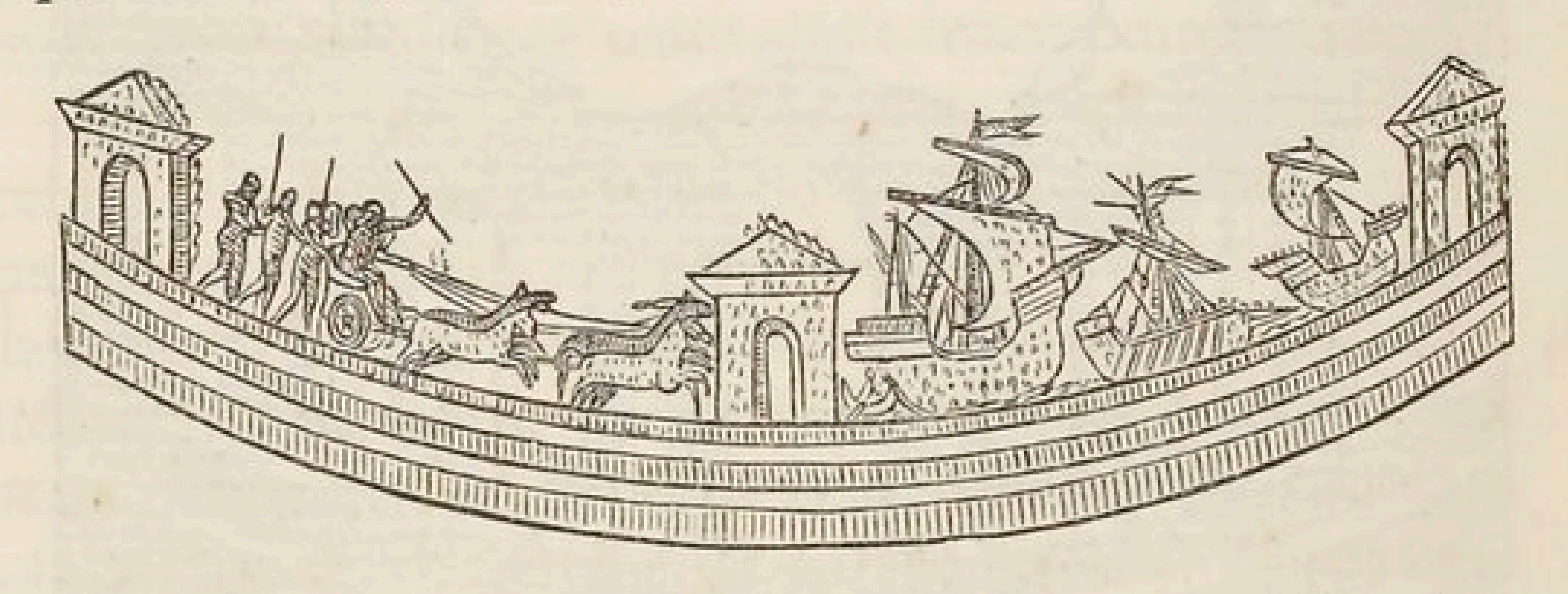
abaissaient leurs belles plumes, mêlés qu'ils étaient, par-ci, par-là, à des perroquets de toutes les espèces, ce qui ne contribuait pas médiocrement à l'ornementation, à l'aspect délicieux d'une telle œuvre.

Au front des gradins se voyaient sculptés de magnifiques et nobles entrelacs Assyriens. Pour en augmenter l'effet, la partie creusée était joliment garnie tout à plat de pâte azurée dans les marches rouges et de pâte blanche dans les noires.

(1) Colonna entend peut-être désigner par paon rouge le tragopan, oiseau grand comme un aigle, aux tempes garnies de cornes de bouc, au corps couleur de rouille, à la tête rouge, et que Pline range parmi les oiseaux fabuleux (X, 49).

A partir de cette fort belle colonnade et des gradins qui venaient après, l'espace aplani formait une belle voie circulaire pavée en marbre, d'une largeur de six pieds. Les sept autres gradins commençaient aussitôt à s'élever. Ils étaient de la même matière, disposition et couleur que les précédents. Il en était ainsi pour ceux qui suivaient.

Au sommet de ces gradins était creusée une excavation en forme de caisse; elle avait quatre pieds d'ouverture. Le creux en était assez profond, de même que dans les gradins qui venaient après. De cette caisse



sortait une cloison de buis vert et brillant d'un éclat vitreux. En face de chaque pont et de chaque allée, j'admirai une tour faite du même feuillage vert, haute de neuf pieds, large de cinq, avec une ouverture en forme de porte d'un entre-bâillement de trois pieds et d'une hauteur de six. Toutes les tours qui venaient après étaient faites de même.

Cette première clôture avait trois pieds d'épaisseur, elle était haute de six. Celles qui suivaient avaient la même mesure. Le feuillage en était très-serré et du même arbuste. Entre l'une et l'autre tour je vis, exécuté d'une façon excellente, un triomphe avec des chevaux traînant un char; des soldats armés d'épées et portant des lances triomphales précédaient le triomphateur. Le tout était groupé avec un grand art, et montrait un travail très-varié. Dans un autre intervalle, entre

les tours, se dressait un combat naval (1). Entre les deux autres tours était une bataille sur terre. Deux autres intervalles représentaient une chasse et une antique fable d'amour. Tout cela était rendu très-soigneusement et dans une forme exquise. Telle était l'ordonnance tout autour. Les autres clôtures variaient. Derrière celle-ci, venait une voie circulaire semblable à celle qui était en dedans de la colonnade. Les degrés de cette clôture offraient d'admirables mosaïques, superbes à voir, d'un art tout à fait délicieux, à lasser l'attention et le regard des humains. Au premier aspect, je pris aisément cela pour des tapis étendus comme des courtepointes sur les marches. Ces mosaïques étaient des couleurs les plus variées, ainsi que l'exigeait la convenance d'une œuvre telle, qui représentait, en manière de gracieuse peinture, les groupements les plus divers de figures ornementales propres aux jardins, aux tons les plus variés, disposées au mieux de ce beau travail. Il y en avait de couleur vive, de sombres, de plus ou moins claires, de plus ou moins gaies, de ton vert pâle, de vert plus foncé, de rouge sombre, dans une très-agréable harmonie.

Les principales figures, de formes multiples, consistaient en un cercle entre deux losanges, en un losange entre deux cercles, alternant et courant en rond continuellement, excepté dans ces parties coupées pour laisser passer les allées qui traversaient toujours entre des configurations de dessin semblable. Ces figures étaient enfermées dans une bande circulaire, suivant la forme de l'île. Elles étaient bordées par la voie qui,

(1) Dans le texte, *Enyo*, de Ἐνύω, Bellone, métonymie pour guerre, combat. On voyait sa statue, faite par les fils de Praxitèle, dans un des deux temples de Mars, à Athènes. (Pausan. Att., VIII.)

Ne te decipiat ratibus navalis Enyo.

(Martial, *Spect.*, 24.)

tournant le long de la clôture de buis, se mariait harmonieusement avec les allées droites tendant vers le centre; celles-ci étaient pavées. La partie du milieu était large trois fois comme celles qui la bordaient de chaque côté. Elle était de pierre dure et miroitante, fort noire, comme ne l'est pas la pierre de touche Indienne du fleuve Oxus (1). D'un côté et de l'autre était une partie en pierre lactée d'un blanc que n'atteint pas le ferme et très-luisant composé de Murano (2). Sur ces bandes latérales étaient d'autres bandes de fine pierre très-rouge comme du corail étiré. Dans la bande noire étaient encastrées habilement des mosaïques. Cette belle disposition continuait à travers les clôtures qui venaient après. Les espaces contenus entre ces voies offraient les dispositions suivantes :

Dans les losanges étaient des cercles enfermant d'autres losanges et diverses figures remplies d'inventions fécondes et gracieuses. Au point milieu des losanges s'élevait un pin très-droit et touffu. De même, dans les bordures entourant les espaces délimités, tout le long des allées, étaient distribués, avec mesure, divers arrangements de figures ovales, barlongues, sesquialtères, au milieu desquelles s'élevaient de très-verts sabiniers (3) intercalés de cyprès et de pins se correspondant, égaux en hauteur et en grosseur, avec un rang de cyprès, arbre dont se servit le Père divin pour

(1) Dans le texte, *Ocho* pour Ὦξος. (Mela, III, 5. 6.)

(2) Émail blanc, obtenu par la calcination du plomb et de l'étain.

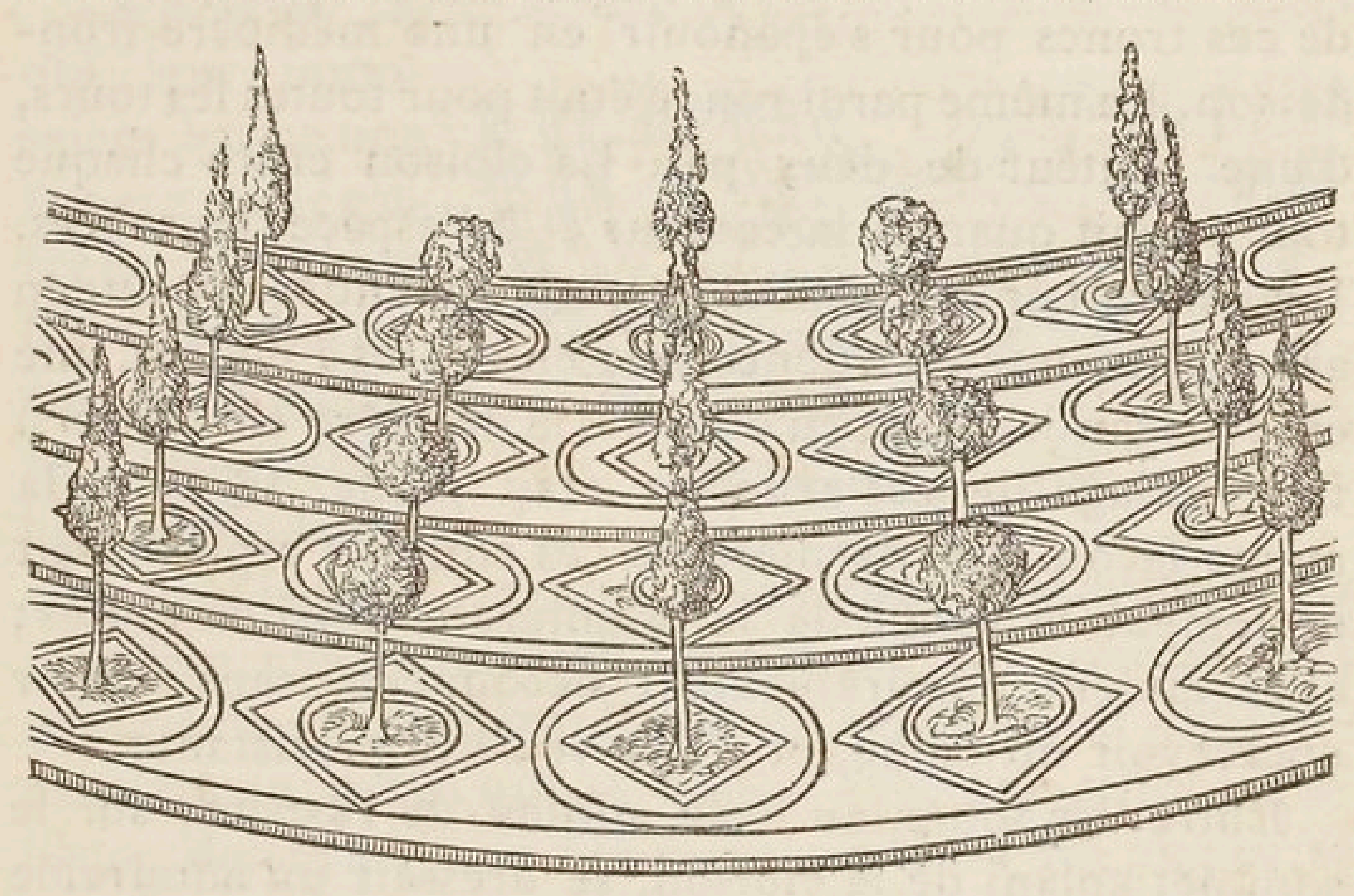
(3) *Urates* dans le texte, mot formé bizarrement de *uro*, je brûle, parce que la sabine, qui est de deux sortes, l'une qui ressemble au tamaris et l'autre au cyprès, ce qui faisait qu'on l'appelait cyprès de Crète, était brûlée, dans les sacrifices, en guise d'encens. (Pline, XXIV, 11.)

Herbaque thuris opes priscis imitata Sabina.

(Virgile, *Culex*, 403.)

déceler la calomnie (1). Puis, aux endroits convenables, étaient plantées de très-belles fleurs de toutes les colorations, réparties avec une élégante harmonie et très-odorantes.

Dans ces espaces charmants se trouvaient des habitants des deux sexes, uniquement occupés au travail de la très-féconde nature, adonnés à la culture, à l'entre-



tien d'une si belle œuvre horticole. Le roi très-juste des Phéaciens, Alcinoüs, n'apporta pas, à la garde de ses jardins potagers (2), une diligence semblable à celle qui s'observait là et qui s'y employait avec un zèle admirable. Toute production apparaissait au double et semblait placée comme si elle fût née en cet endroit décoré de marbre d'une rare splendeur. Les espaces circulaires suivants étaient disposés de la même façon.

La seconde clôture de jardins venait immédiatement après l'œuvre ci-dessus décrite et donnait naissance à sept autres gradins allant dans la direction du centre.

(1) Fable de Psyché.
(2) Homère, *Odyss.*, VI, 12.

Sur la dernière marche se trouvait établie une belle cloison d'arbres variés, d'une fort jolie coloration, avec des tours ou cabanes admirablement faites d'une paroi ronde d'orangers. Deux troncs (1) faisaient office des montants de la porte. Leur feuillage s'élevait par-dessus le sommet de la tour et s'y réunissait en une seule masse qui dépassait ce sommet de trois pieds, partant de ces troncs pour s'épanouir en une médiocre frondaison. La même paroi ronde était pour toutes les tours, d'une hauteur de deux pas. La cloison entre chaque tour variait quant à la couleur et à l'espèce des arbres. Il y en avait une en genévriers, une en lentisques, une en arbousiers, une en troènes, une en arbres à encens, une en cynacanthes, une en oliviers, la dernière en lauriers. Le feuillage de ces arbustes était jeune, taillé de la même façon. La dernière de ces cloisons reproduisait également la forme de la première et ainsi de toutes; elles étaient admirablement découpées, sans laisser apercevoir un tronc, et d'une verdure persistante.

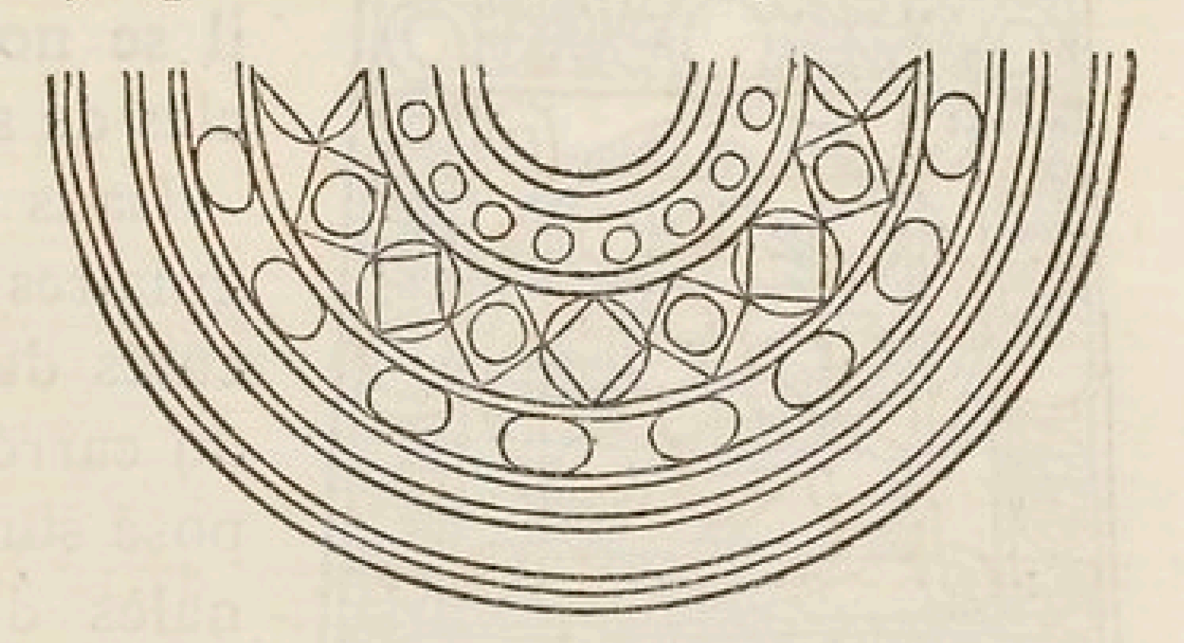
Entre les tours, au beau milieu de l'espace, sur le sommet aplani de la cloison, se dressait un admirable pin, et, dans les intervalles de chaque côté, sortaient de ladite cloison des plants de buis taillés avec un art exquis, en forme symétrique de lunes cornues, accompagnant tout l'espace compris entre les tours, ayant l'ouverture du croissant dirigée en l'air, et façonnés avec le plus grand soin. Entre la corne d'un croissant et celle de l'autre, s'élançait un genévrier taillé en pointe comme un pin, et s'amoindrissant jusqu'au sommet, de même que s'il eût été fait au tour, avec son feuillage aigu parfaitement nivelé. La partie du croissant la plus fournie était le milieu. Entre les cornes montait un tronc qui les dépassait d'un pied et demi.

(1) De cyprès.

Au sommet de ce tronc s'arrondissait une boule dans une juste proportion.

En dedans de cette clôture, entre les allées, se trouvaient des parterres quadrangulaires admirablement formés, dont les dessins dissemblables, rendus avec des plantes potagères, garnissaient, en alternant, tout cet admirable circuit.

Le premier carré, séparé de ses voisins par des allées qui leur imposaient à tous une forme irrégulière (1), était formé par un entrelacs de plates-bandes semblables à des rubans,

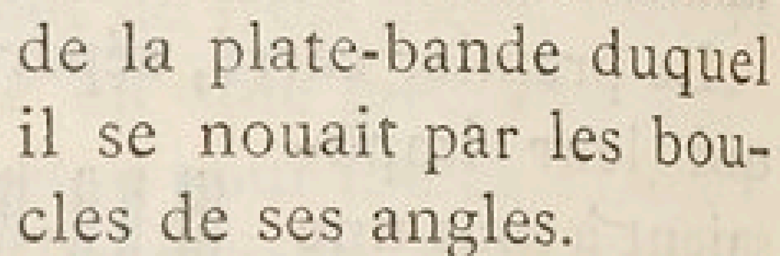


entrelacs façonné le plus proprement du monde. La première plate-bande (2), en son milieu, tournait sur elle-même en manière d'anneau, et, de là, se transformait en un cercle qui se nouait avec une autre plate-bande dessinant une figure carrée dont les angles se contournaient en boucles; figure carrée qui se maintenait constamment à quatre pieds de distance de la première. Les parties du cercle rencontrant cette plate-bande passaient dessus et repassaient dessous alternativement. Ce second carré, dont chaque angle faisait une boucle, passait de même alternativement dessus et dessous les plates-bandes qu'il rencontrait. Il conservait sans cesse sa forme rubannée, et ses nœuds étaient réguliers. Ainsi donc, les boucles du premier carré se continuaient en un cercle dont la capacité

(1) La forme de trapèze.

(2) La plus rapprochée du bord. Il est très-difficile de comprendre les descriptions qui vont suivre si l'on ne s'aide pas des planches.

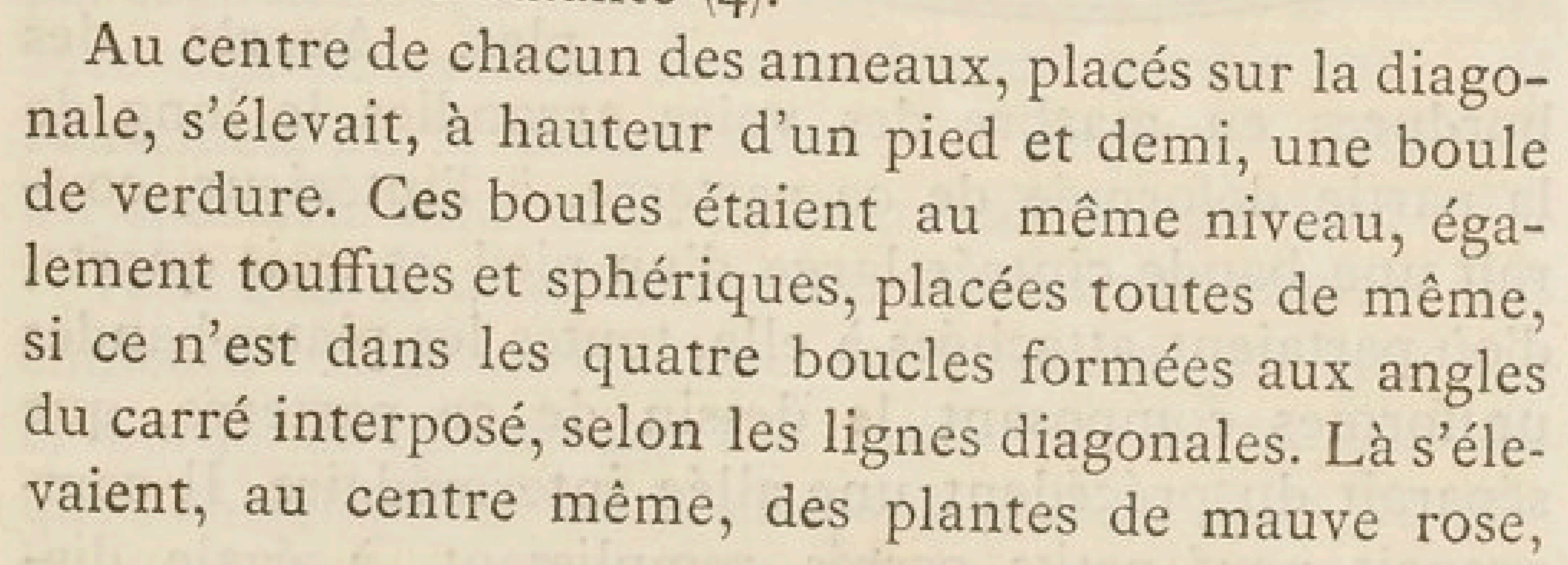
était contenue dans celle du deuxième carré. Un troisième venait après, distant de ce deuxième comme celui-ci l'était du premier. Ce dernier carré, formant également à ses angles des boules dans le sinus de ceux du second, au droit des diagonales, s'enlaçait avec le cercle, passant tantôt dessus tantôt dessous ledit cercle. Un losange était inséré dans le dernier carré autour de la plate-bande duquel il se nouait par les boucles de ses angles.



Dans les espaces triangulaires compris entre les côtés du losange et ceux du carré, le centre étant posé sur les lignes diagonales de ce dernier, se trouvait un anneau libre. Un autre, également libre, était enfermé dans le losange. Au milieu de ce dernier anneau se voyait une rosace à huit feuilles, au centre de laquelle était établi un autel dégagé et arrondi, en marbre jaune de Numidie, orné de trois bucranes d'où pendaient des festons de feuillage et de fruits s'élargissant vers le milieu, mais qu'enroulaient des rubans qui les attachaient aux bucranes et flottaient autour. Cet autel portait d'excellentes moulures tant au socle qu'à l'abaque, sans compter une fort belle cymaise et autres motifs ornementaux. Un sapin, au feuillage serré comme celui d'un cyprès, s'élançait de cet autel dans l'ouverture supérieure duquel croissait une grande quantité de cerfeuil.

L'arrangement des plantes du susdit parterre était ainsi ménagé, eu égard à la coloration des plantes : d'abord la première plate-bande était garnie de marjolaine fort épaisse, la seconde d'aurone, la troisième

d'ive muscate (1). Le losange était de serpolet de montagne, l'anneau inscrit en lui était de véronique, la rosace, de violette couleur d'améthyste; la partie entourant la rosace était de violette blanche abondamment fleurie comme la première. Les quatre anneaux enfermés dans les triangles compris entre les côtés du losange et ceux du troisième carré étaient plantés de nigelle ou gith (2), leur intérieur était de violette jaune. Tout le fond des triangles était de psylliom (3). Les boucles situées entre le premier et le deuxième carré étaient garnies de rue, celles du troisième l'étaient de primevère qui fleurit au printemps.



Dans l'espace bordant le parterre, entre la première et la deuxième figure carrée, était un dessin réprésentant des feuilles d'acanthe dirigées alternativement en sens inverse et faites de polion de montagne; elles s'enlevaient sur un fond semé d'adiante (4).

Au centre de chacun des anneaux, placés sur la diagonale, s'élevait, à hauteur d'un pied et demi, une boule de verdure. Ces boules étaient au même niveau, également touffues et sphériques, placées toutes de même, si ce n'est dans les quatre boucles formées aux angles du carré interposé, selon les lignes diagonales. Là s'élevaient, au centre même, des plantes de mauve rose,

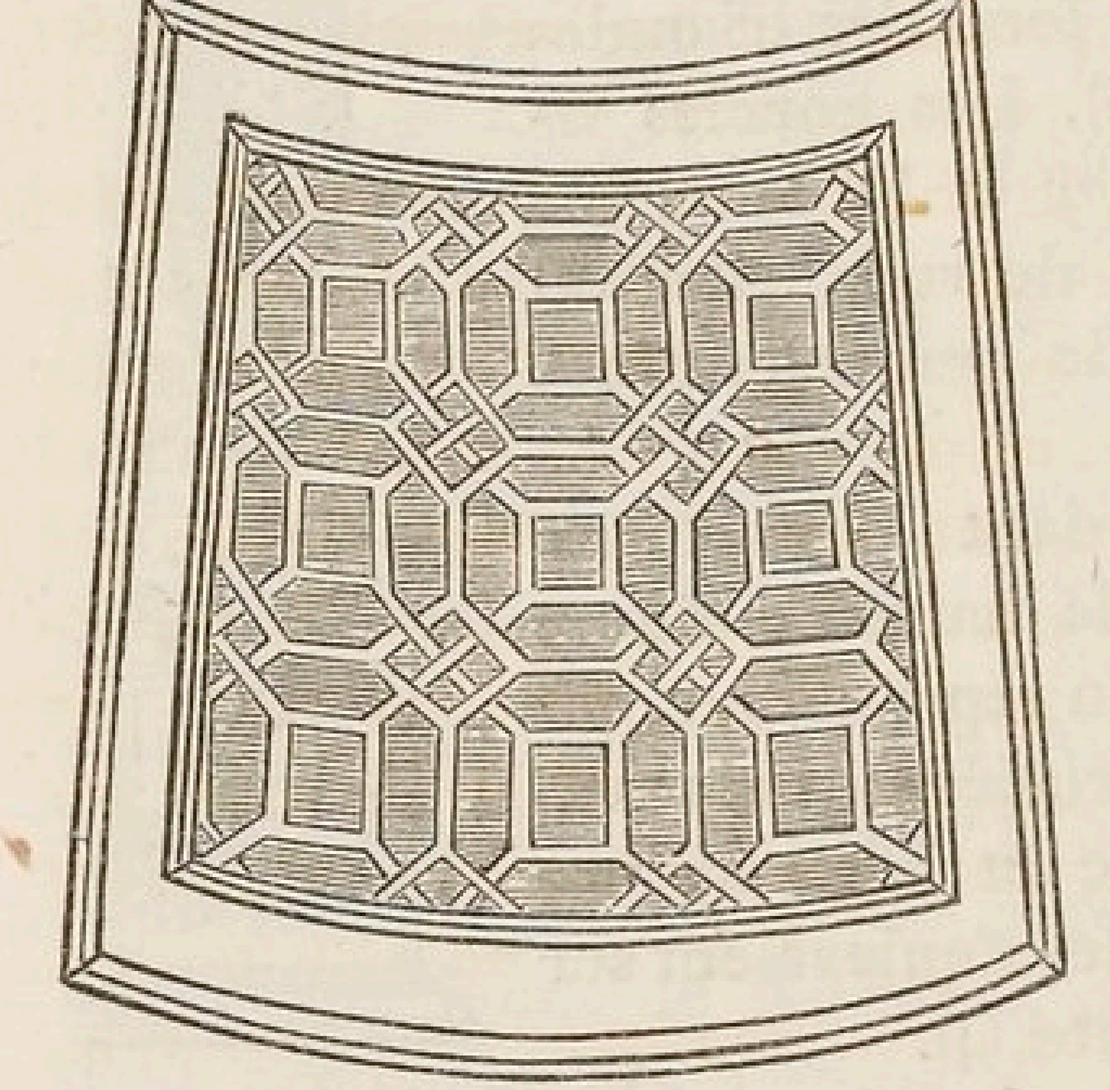
(1) Germandrée, petit if, *teucrium chamæpytis*.

(2) V. la note du t. I, p. 294.

(3) Dans le texte, *cynamino*, sans doute pour cynomia, *psyllium*, plantain des sables, *vulgo :* herbe aux puces.

(4) *Malva hortensis multiplicoflore.*

pourpre et lilas, aux nombreuses feuilles, aux fleurs à cinq pétales, hautes de trois coudées. Dans les boucles formées par la première platè-bande faisant le carré, boucles par lesquelles cette plate-bande se convertissait en un cercle, étaient des boules d'hysope, cela le long des allées limitrophes se dirigeant au centre de l'île, et de celles qui bordaient la cloison verte ainsi que la partie extérieure de nouveaux gradins, allées qui déterminaient partout la grandeur des parterres.



Le parterre voisin était plus charmant encore, d'un admirable travail bien imaginé, garni d'une magnifique distribution de plantes, d'un fort bel enchevêtrement et se distinguant par la coloration variée des simples. Auprès des bordures en marbre des voies arrondies le long de la partie déformée de ce parterre, à l'intérieur, courait une bande cintrée large d'un pied et trois quarts, d'où partaient, attachées à elle, toutes les plates-bandes uniformes composant le dessin de ce parterre, que séparait du précédent une allée intermédaire. Il comprenait neuf petits carrés remplissant, à égale distance les uns des autres, tout le champ du grand. Ces petits carrés se reliaient entre eux à leurs angles par des bandes qui s'entrecoupaient au milieu, où elles se rencontraient exactement. Toute cette configuration remplissait le parterre entier et s'ajustait à la dernière

bande. Un pareil dessin produisait des octogones qui enfermaient chacun un des neuf carrés. Dans l'intérieur de ces carrés réguliers s'en produisaient d'autres dont les côtés étaient tournés en face des angles des premiers. A chaque section opposée ils se nouaient en forme de losange par leurs angles et étaient reliés ensemble par des bandes qui se coupaient perpendiculairement, formant ainsi un agencement mutuel, de telle façon que chacun produisait une nouvelle figure octogonale enfermant la première et embrassant par cette combinaison les neuf petits carrés.

Toutes ces bandes, là où elles se rencontraient, passaient alternativement dessus et dessous les unes des autres, ce qui faisait un gracieux entrelacs compliqué, sur toute l'étendue de ce parterre. Les lignes donnant ces configurations étaient faites par des bandes de marbre très-blanc, de quatre pouces et demi de superficie en largeur, et étaient bordées des deux côtés par des simples. Dans les compartiments délimités ainsi par des bandes de marbre, des plantes potagères poussaient dru et bien également, appropriées on ne peut mieux, par leur nature, à l'effet de la configuration générale, avec une observance semblablement gardée par tout l'ensemble de la composition. Par Jupiter ! c'était là un spectacle superbe et très-agréable à regarder !

Telle était la distribution des plantes par rapport aux couleurs : tout carré libre était planté de cynomia et bordé de myrsinite. Les bords des autres bandes, qui s'entrelaçaient en se coupant, étaient faits de polion de montagne. Les quatre petits carrés, déterminés par les intersections partant des angles des neuf carrés, étaient remplis de serpolet. Les octogones, enfermant les carrés libres, étalaient une verdure d'herbes assorties

(1) Ou psyllion, herbe aux puces.

de la manière suivante : l'un était d'herbe de Saint-Laurent (1), l'autre d'estragon, le troisième d'achillée, le quatrième de senneçon, le cinquième de menthe, le sixième de serpolet sauvage (2), le septième de nard sauvage (3), le dernier de politric (4). Les deux parterres que nous venons de décrire, étaient répétés alternativement, ce qui formait on ne peut mieux tout l'entourage.

Pour en finir avec ces parterres, il nous reste à dire que, dans le carré central du dernier décrit, se trouvait un fort bel autel qui portait, à ses quatre angles, au-dessous de la corniche, deux têtes cornues saillantes et tournées vers le sol, très-finement sculptées. Des festons arrondis pendaient, suspendus à ces têtes, ornés de tous les détails appartenant à ceux qui décoraient l'autel arrondi ci-dessus décrit. Sur cet autel était posé un vase antique en forme d'amphore, muni de quatre anses également distantes l'une de l'autre ; il était en fort belle sardoine, mariée, comme on la trouve généralement, à l'agate. L'exécution en était d'un art admirable. De ce vase sortait un buis très-beau dont le bas était façonné en une boule d'un pas de diamètre. De dessus cette boule s'élançaient quatre tiges distinctes, hautes d'un pied, chacune portant une boule indépendante et proportionnée à celle du bas. Sur chacune de ces boules reposait un paon dont la tête appuyait contre un pla-

(1) Morelle, *solanum*, du Latin *solari*, consoler ; en Italien *solatro, Laurentiana, herba di S. Lorenzo.*

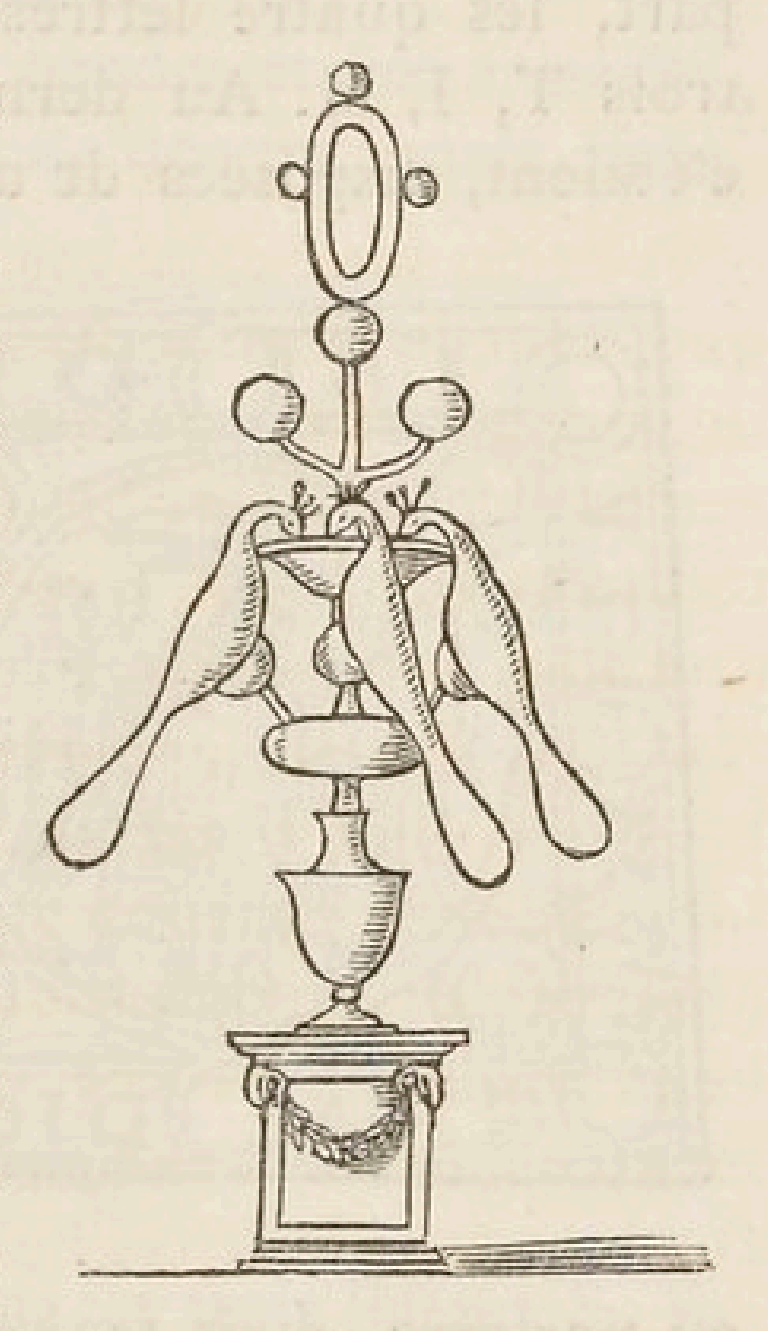
(2) *Terrambula* dans le texte, le même mot que l'Italien *terragnola*, mis probablement pour l'adjectif *terralis*, qui s'applique au *sisymbrium* désigné sous le nom d'*Herba terralis* (*Appul. herb.*, 105).

(3) Baccar et Baccaris, c'est la digitale ou gants de Notre-Dame. C'est un des noms de l'*azarum*. On en faisait des couronnes contre les enchantements.

... Baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.
(Virgile, *Egl.*, VII, 27.)

(4) Genre de la famille des Mucinées.

teau, d'où s'élançait une tige qui se divisait en quatre rameaux portant chacun une boule. Cette tige, continuant à s'élever, portait une autre boule d'où sortait une figure ovale flanquée de deux rameaux portant chacun une boule, et surmonté d'une troisième à son sommet.



Telle était la disposition pareillement et uniformément observée au milieu de chaque parterre, tant pour la situation que pour le buis, l'autel, le vase et les moulures.

Sept autres gradins venaient immédiatement après. Sur celui du haut courait, en manière de mur circulaire, une paroi de myrte très-vert. Elle était garnie de tours semblabies à celles qui ont été déjà décrites, avec les cyprès et le reste, mais elle avait le feuillage taillé dans la forme d'une flotte. Derrière cette clôture se trouvaient pareillement des parterres aux configurations tracées en plantes potagères et alternant de dessin. D'abord c'étaient deux bandes quadrangulaires symétriquement entrelacées. Elles enfermaient un cercle, ainsi que dans le parterre décrit précédemment. A l'intérieur de ce cercle était représenté, à merveille, un aigle aux ailes étendues et qui remplissait tout l'espace. Aux endroits où, dans le parterre ci-dessus décrit, se trouvaient figurées des feuiles d'acanthe, il y avait des lettres majuscules. Et d'abord, au côté gauche, entre les deux bandes, dans les parties comprises entre les boucles, étaient, d'une part les deux lettres A, L; d'une autre,

les quatre suivantes E, S, M, A. Au côté qui longeait la clôture, entre les anneaux, c'étaient, d'une part, les trois lettres G, N, A; de l'autre, les quatre D, I, C, A. En suivant, le long de l'allée étaient de même, d'une part, les quatre lettres T, A, O, P; de l'autre, les trois T, I, M. Au dernier côté, le long des gradins, c'étaient, disposées de même à l'endroit ménagé pour ces écritures, d'une part, les deux lettres I, O; de l'autre, les deux V, I. Les bandes, les boucles, le cercle intérieur, étaient plantés de rue très-serrée. L'aigle était garni de serpolet. L'espace enfermé dans les bandes quadrangulaires, et formant bordure au parterre, était tapissé de polion de montagne. Les lettres majuscules qui s'y trouvaient inscrites étaient de marjolaine à petites feuilles (1) entourée de violettes; le champ intérieur des boucles était de violette fleurie, l'un de jaune (2), le troisième de blanche (3), toutes très-chargées de fleurs persistantes. Les plantes potagères demeuraient vertes, parfaitement égalisées, dispensées de payer tribut aux lois de la féconde nature. Dans chacun des triangles formés par le cercle et les bandes du second carré était inscrit un anneau planté d'herbe de la même couleur que celle des bandes qui



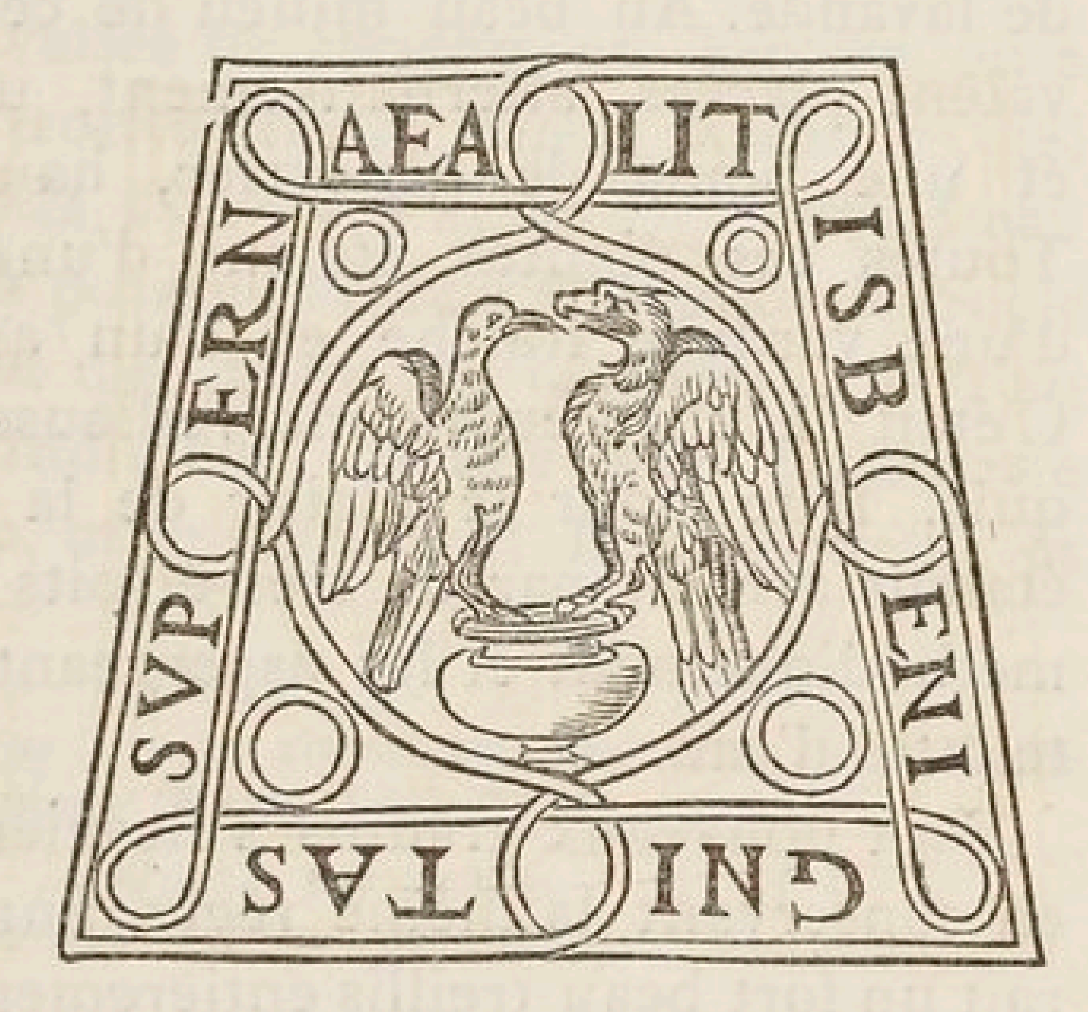
(1) *Maiorana*, marjolaine gentille, *persa gentile*.

(2) Violette de Tusculum, pensée.

(3) Il sous-entend deux et quatre, de la même fleur.

l'enfermaient. Le fond était de myrsinite. Au centre de chacun de ces cercles était plantée une boule sphérique en myrte très-touffu et très-égalisé, au-dessus d'un tronc de deux pieds de haut. Il en était ainsi pour tous les parterres du même dessin.

Le parterre suivant avait des bandes et des anneaux pareils à ceux que nous venons de décrire ; mais, dans le cercle, se trouvaient deux oiseaux. D'un côté c'était un aigle, de l'autre un faisan. Tous deux bec à bec, ils reposaient sur le bord d'un vase exhaussé par un petit pied. Entre les bandes sises du côté où se trouvait l'aigle, dans les deux espaces réservés, étaient tracées, dans l'un, les trois lettres S, V, P; dans l'autre, les trois E, R, N. Entre les bandes du haut, dans le premier espace, étaient les trois lettres A, E, A. Dans le second, les trois autres L, I, T. Du côté où se trouvait le faisan, dans la première partie, étaient les trois lettres I, S, B. Dans la suivante, les trois E, N, I. Entre les deux bandes du bas, dans le premier espace, étaient les trois lettres G, N, I; dans le second, les trois autres T, A, S.



L'intérieur du cercle, qui enfermait la configuration, était planté entièrement de polion de montagne. La plate-bande formant ce cercle était faite d'herbe de Saint-Laurent. L'aigle était de senneçon, le vase de nard sauvage, son orifice, entre les bords arrondis, de myrsinite. La bande intérieure était de trèfle ram-

pant (1), les boucles des angles de cette dernière étaient plantées de marjolaine, le dedans était de digitale, ainsi que l'extérieur. Les lettres étaient formées de serpolet sur un champ de politric. L'intérieur des boucles, entre les bandes, était de santonique (2), le dedans des anneaux placés dans les triangles était garni, un et trois d'aurone odorante, deux et quatre de lavande. Au beau milieu de ces anneaux se trouvaient placées, alternativement, une boule de sabine et une boule de genévrier, hautes de trois pieds. Toutes ces plantes étaient d'une bonne épaisseur, d'une verdure fraîche et d'un aspect fort agréable. C'était là une œuvre merveilleuse, d'un charme exquis, faite pour le plaisir de la vue. Ces parterres étaient arrosés par de très-étroits conduits, distribués méthodiquement et les aspergeant de très-fines gouttelettes d'eau.

Sept nouveaux gradins s'élevaient encore, toujours en conservant la même règle. Sur celui du haut courait un fort beau treillis entièrement fait de jaspe rouge et très-brillant. L'ajourage en était élégant; il offrait les formes les mieux accommodées. L'épaisseur de ce treillis mesurait deux pouces (3). C'était une clôture continue, sans ouvertures; car les allées droites s'arrêtaient là, et l'on ne pouvait pénétrer dans l'intérieur que par la voie triomphale qui, seule, demeurait viable. Il en était de même pour la clôture venant après.

Dans ce voluptueux enclos, j'admirai un bois touffu et ombreux d'arbustes très-rares. Là se trouvaient les

(1) *Trinita*, triolet.

(2) Armoise absinthe, *vulgo* Aluine. (Pline, XXVII, 7.)

(3) Il entend dire que les parties solides de ce treillis avaient deux pouces de largeur superficielle.

deux térébinthes (1) mâle et femelle, au bois résistant à la vétusté, d'un noir superbe, d'une odeur agréable. C'étaient encore l'arbre qui donne le bdellium (2), avec ses feuilles semblables à celles du chêne, le pommier Médique (3) toujours chargé de fruits, le précieux ébénier, l'arbre à poivre, le santal à la triple espèce, le cannellier, le xylon (4) si vanté, comme on n'en trouverait plus dans la vallée de Jéricho, en Égypte ou à Methora (5). Là se trouvaient le costus blanc (6), tel que n'en produit pas l'île de Patalé (7), l'arbrisseau nommé nard (8), à la pointe garnie d'épis pour lesquels il est renommé, ainsi que pour ses feuilles, l'aloès au bois d'une saveur indicible, comme n'en transporte pas le Nil acéphale, et le styrax, et la stachys (9), et

(1) *Pistacia Terebinthus* (Linné), abondant à Oricium, ville d'Epire voisine des monts Cérauniens. (Pline, XIII, 6.)

... Quale, per artem
Inclusum buxo aut Oricia terebintho,
Lucet ebur :

(Virgile, *Æn.*, X, 136.)

(2) Gomme résine provenant d'une sorte de *balsamo-dendron* qu'on trouve en Afrique, dans l'Inde et l'Arabie, et qui ressemble à la myrrhe. (Pline, XII, 9.)

(3) Malus Assyria ou Medica, citronnier d'Assyrie. (Pline, XII, 3.)

(4) *Siphion* dans le texte. On ne saurait lire *Xyphion*, qui veut dire Iris, glaïeul, mais bien Xylon, nom de l'arbuste qui donne le fameux *Gossipion*. (Pline, XIX, 1.)

(5) *Meterear* dans le texte, pour Methora, ville de l'Inde, aujourd'hui *Matra* ou le *Jumnah*.

(6) C'est la racine de l'*Auklandia Costus,* aphrodisiaque et vermifuge. Le blanc, au temps de Pline, se vendait 6 deniers la livre (4 fr. 41 de notre monnaie, sous Néron). Le noir était moins estimé. (Pline, XII, 12.)

(7) Ile à l'embouchure de l'Indus. (Pline, XII, 12.)

(8) Arbrisseau dont les épis valaient 100 deniers la livre (66 fr. 17 de notre monnaie, sous Néron).

(9) On ne sait pas trop ce qu'était la *stachys* de Pline, qui n'est pas celle de Dioscoride. Pline la décrit comme une plante semblable au poireau, à feuilles nombreuses et assez larges, tirant sur le vert,

l'arbre à encens, et l'arbre à myrrhe, comme il n'en vient pas à Saba (1), et une infinité d'autres arbustes aromatiques. Le sol très-uni était là partout couvert d'asarum (2), ainsi que n'en produisent ni la province du Pont, ni la Phrygie, ni l'Illyrie, et qui rivalise avec le nard.

Ce très-délicieux endroit était le pays d'adoption, le lieu de réunion des oiseaux les plus étranges et les plus rares qui aient jamais été vus par des yeux humains, qui aient jamais été contemplés. Ils ne s'occupaient que de l'œuvre d'amour. On ne peut plus vifs, ils gazouillaient agréablement au milieu des rameaux assez touffus, d'une verdure très-vive et persistante, qu'ils emplissaient de leur chant.

Ce bois fortuné, très-plaisant et feuillu, était parcouru par de petits canaux où roulaient, avec un berçant murmure, les eaux rapides des claires fontaines. Là, sous les fraîches ombres des arbres groupés et doucement courbés en berceaux, à travers les feuilles nouvelles, retentissait le babil répété d'innombrables et nobles nymphes, en la compagnie d'une jeunesse de l'autre sexe, menant une vie joyeuse, tout au discret plaisir les uns des autres, chantant sur des instruments champêtres, échappées au doux Cupidon. Toutes se livraient, dans l'épaisseur de l'ombre, à des actions agrestes. Ces nymphes étaient élégamment vêtues d'habillements de soie très-déliée, crêpés, fermés (3), d'une pâle couleur de safran; vêtements voluptueux (4) qu'un

d'une agréable odeur et propre à ramener les menstrues de femmes en couches (XXIV, 15).

(1) Ville de l'Arabie heureuse.

(2) *Asarum Europæum* (Linné), *vulgo* cabaret; c'est le nard sauvage de Dioscoride.

(3) *Cataclisti* dans le texte, mot formé de κατάκλειστος, enfermé.

(4) *Olorini* dans le texte, d'olor cygne, couleur de cygne.

grand nombre portaient blancs (1) et jaunes (2), quelques-unes violets. Elles avaient des sandales et des chaussures de nymphes.

Tous les habitants de ces lieux enchanteurs, s'apercevant de l'arrivée du Dieu sagittaire, leur seigneur, se présentèrent prestement en sa présence, tout festoyants et respectueux, hormis les nymphes dont nous venons de parler. Puis, tous retournèrent à leurs plaisirs particuliers et à leurs amusements continuels.

Enfin, après le bosquet ci-dessus décrit, venait immédiatement un nouvel escalier à sept marches, sur la dernière desquelles s'offrait, avec la règle observée, une colonnade pareille, quant à la matière et à la façon, à celle qui suivait le fleuve sus-mentionné. Là était établie une aire aplanie, large et dégagée, portant une admirable invention en mosaïque, faite d'entrelacs, de figures rondes, triangulaires, carrées, coniques, cylindriques (3), sesquialtères, barlongues, rhomboïdales, en zigzag, formant très-joliment un dessin compliqué, polie comme un miroir, bien distincte et variée, d'une coloration rare.

C'est ainsi que le demi-tiers de mille, allant du fleuve vers le centre, était distribué dans d'harmonieuses proportions. Ce demi-tiers mesurait donc, comme il a été dit, cent soixante-cinq pieds et demi. Il faut compter douze pas pour la largeur du fleuve; tous les gradins occupaient un espace de huit pas et

(1) *Caltuli* dans le texte, de *calthula*, *caltha*, souci. (Plaute, *Epid.*, II, 2, 47.)

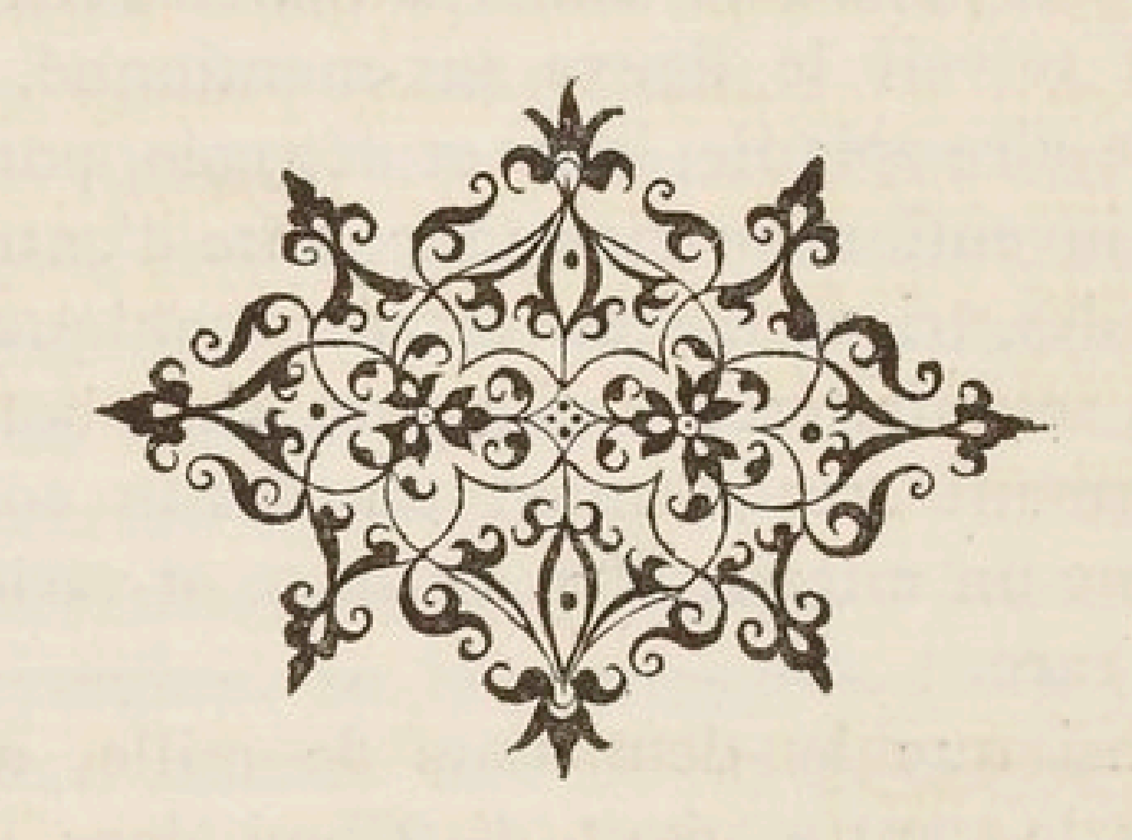
(2) *Galbani* dans le texte, pour galbinati.

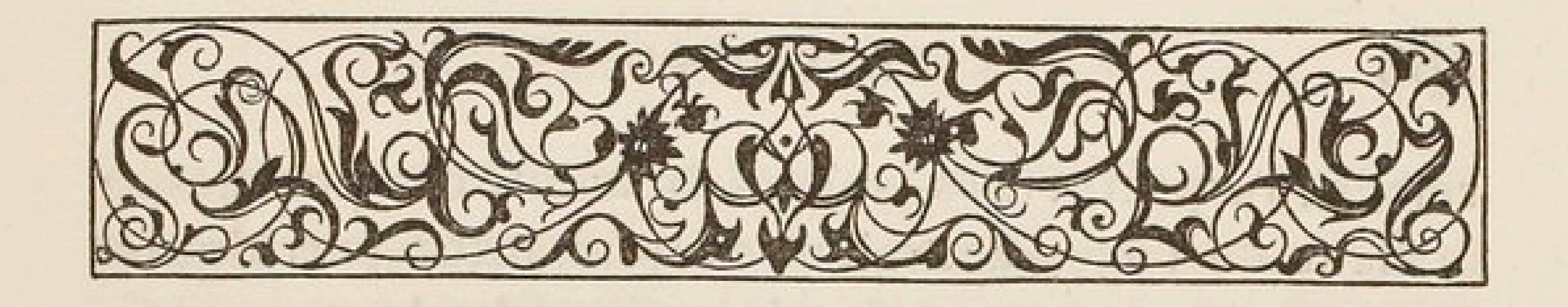
Jacet occupato. galbinatus in lecto :

(Martial, III, 82, 5.)

(3) *Almoïde* dans le texte, sans doute d'almade ou almonde, mesure de liquide dans la péninsule Ibérique, de l'Arabe *al monda,* le même que *modium.* (Littré, *Dictionnaire des mots d'origine orientale.*)

deux pieds; le premier jardin mesurait trente-trois pas, le second vingt-sept, le troisième vingt-trois. Le bosquet en avait vingt-cinq. L'aire entourant le théâtre, quinze. Celui-ci, jusqu'à son centre, seize. C'en est assez sur la mesure de cette île.



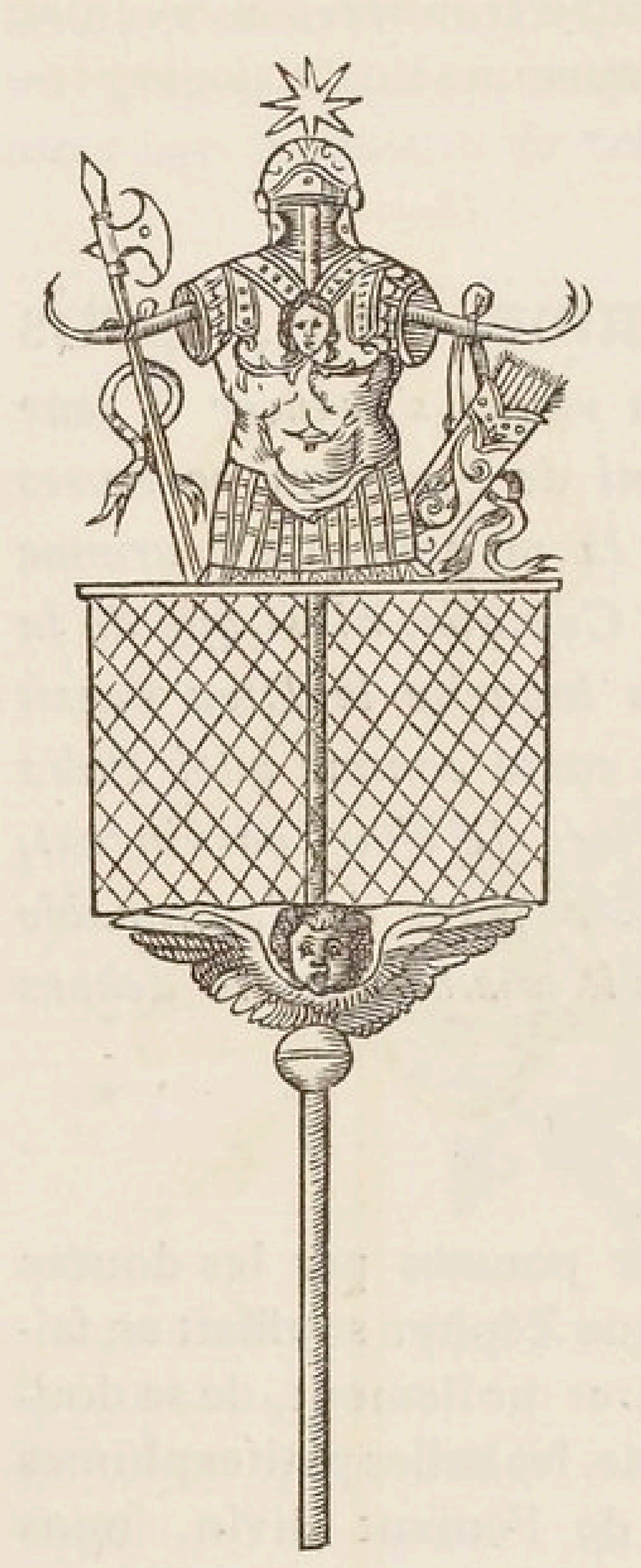


Poliphile narre comme quoi, sortis *à peine de la nacelle, ils virent s'avancer à leur rencontre un nombre infini de nymphes porteuses de trophées. Il parle de la mystérieuse couronne offerte par les porteuses à Cupidon, ainsi que de la procession d'honneur dans laquelle le Dieu s'assit sur son char triomphal. Il conte comme quoi Polia et lui, liés ensemble derrière le char, parvinrent, en grande pompe, devant la porte de l'admirable amphithéâtre dont il décrit pleinement le dehors et le dedans.*



UAVEMENT poussés par les douces brises que Zéphyr soufflait en faisant vibrer mollement, de sa douce haleine, les belles petites plumes dorées de l'enfant divin, nous parvînmes au rivage mouillé par le flux. Là nous vîmes, au départir de la nacelle, venir un nombre infini de semi-déesses porteuses de présents et de nymphes insignes d'une beauté superbe. Elles accouraient, empressées, au devant du divin enfant ailé, en troupe nombreuse, en grand apparat, en grande pompe, ornées et vêtues magnifiquement, fastueuses comme des déesses, parées avec une recherche plus que royale. Singuliè-

rement respectueuses, solennellement, ces pucelles, à la fleur de l'âge, dansaient de plaisantes pyrrhiques, chantaient des louanges virginales. D'un aspect céleste et illustre, elles se montraient humbles et, décentes, se soumettaient en toute obéissance et se livraient entièrement. Devant toutes, pastophores et pyrgophores (1), marchaient des nymphes chasseresses (2) élevant des trophées d'équipements militaires attachés au sommet de lances à tranchant d'or. C'était le haubergeon de Mars (3) le furieux, avec d'autres pièces d'armures conquises, avec l'arc placé en travers, retenant la cuirasse, portant à un bout le carquois plein de flèches, à l'autre une hache attachée. Sous la cuirasse se déployait le filet (4) au bas duquel se voyait un visage d'enfant ailé se présentant de face et répété, derrière, au-dessus d'une pomme fixée à la



(1) De πύργος et φορά, qui porte une tour. Dans les triomphes, on portait des tours qui symbolisaient les villes conquises.

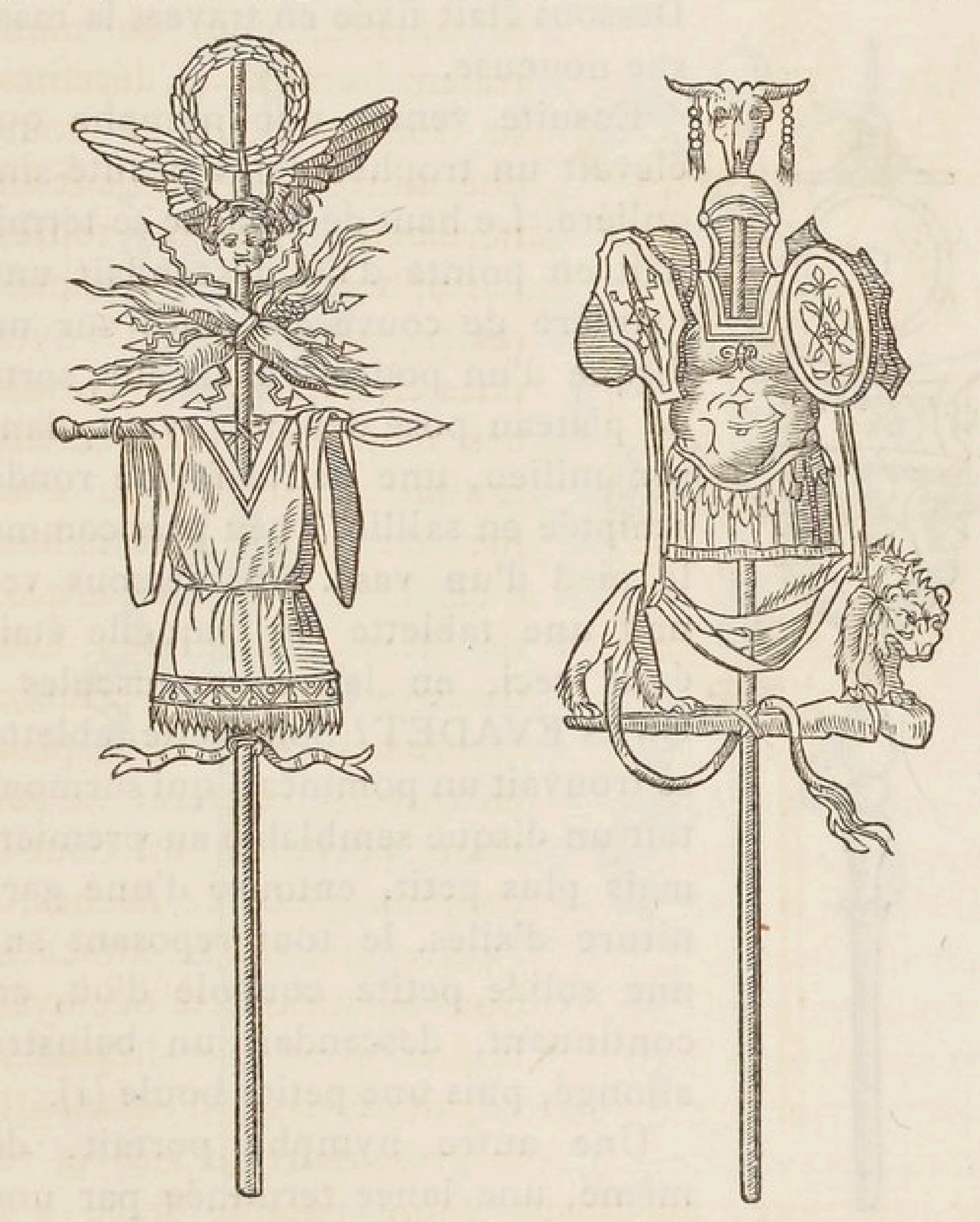
(2) Dans le texte *thereutice,* de θηρευτική, qui aime la chasse.

(3) Dans le texte *Pyroente,* fait de *pyrois* ou *pyroeis* (πυρόεις), en feu, épithète de la planète Mars. (Col., 10, 290.)

(4) Soit qu'il entende le filet des rétiaires, soit qu'il fasse allusion au filet dans lequel Vulcain prit Mars et Vénus.

hampe qui traversait le tout et portait sur sa pointe un casque étoilé.

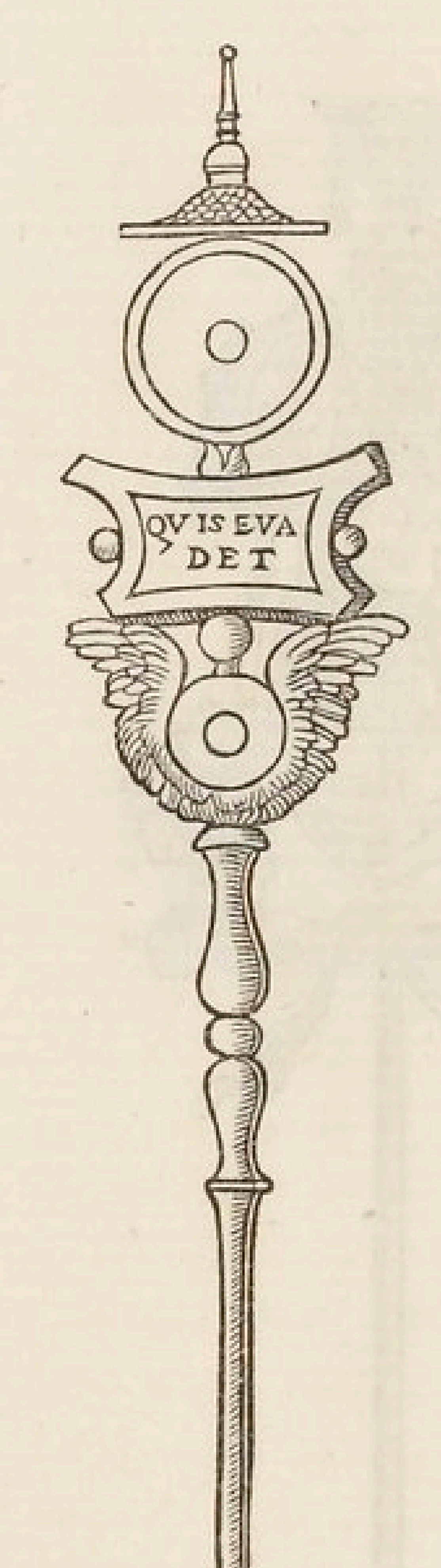
Une nymphe élevait un autre trophée. Au sommet de la lance était placée une couronne de laurier super-



posée à une paire d'ailes éployées d'un aigle fort noir. Dessous se voyait le visage d'un très-noble enfant; puis venaient deux foudres entre-croisés, liés par un ruban flottant tissu d'or et de soie. Un sceptre, fixé transversalement à la lance, tenait suspendue une cotte superbe.

Une autre encore portait un trophée composé d'un

casque surmonté d'un bucrane, sous lequel était une cuirasse antique flanquée d'un écu à chaque ouverture brachiale. Ces deux écus étaient liés par un ruban qui pendait latéralement; il soutenait une peau de lion. Dessous était fixée en travers la massue noueuse.



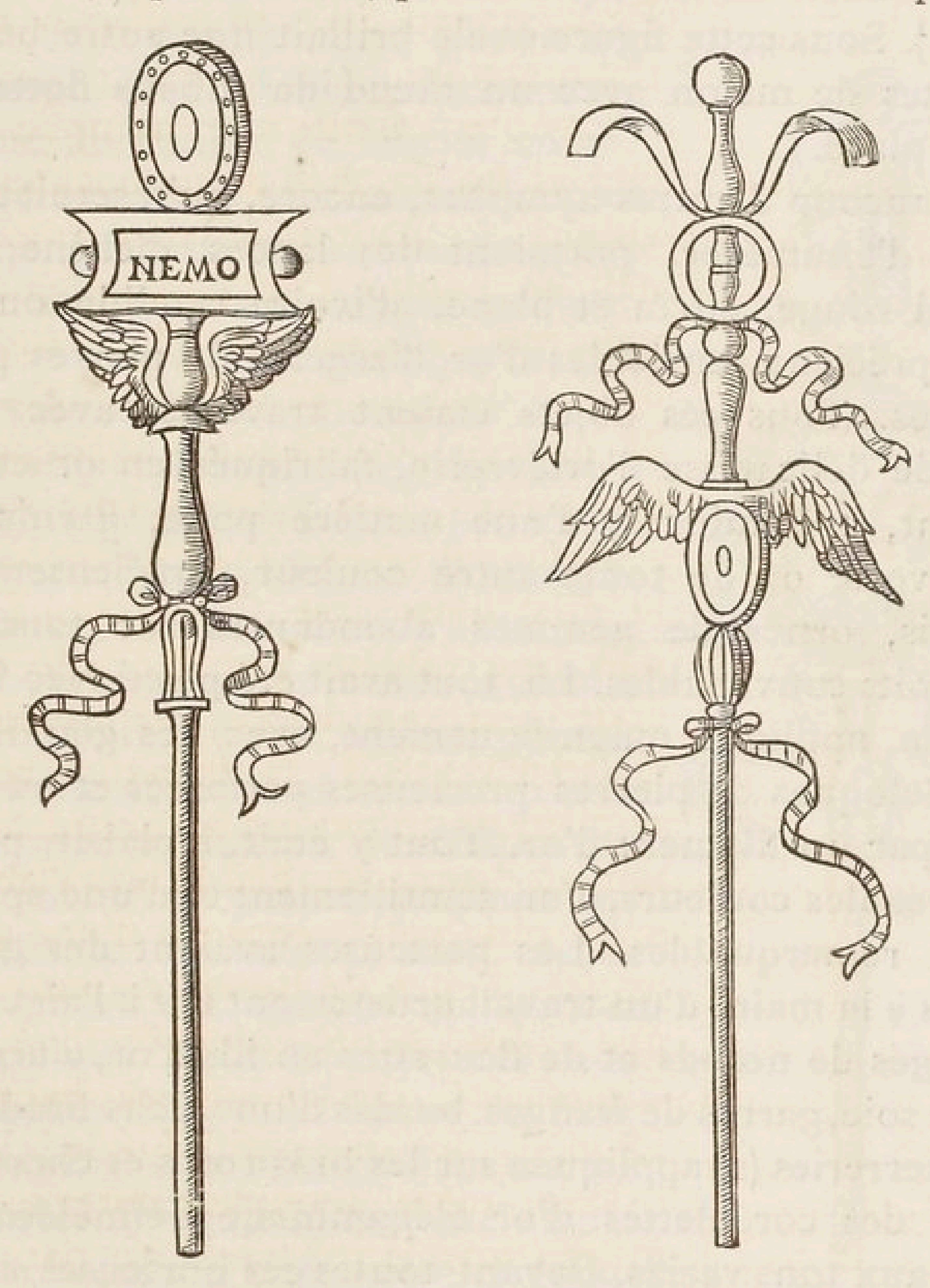
Ensuite venait une nymphe qui élevait un trophée d'une beauté singulière. Le haut de la lance se terminait en pointe d'où descendait une manière de couvercle placé sur un disque d'un pouce d'épaisseur, sorte de plateau posé debout, ayant, dans son milieu, une petite forme ronde sculptée en saillie, à peu près comme le pied d'un vase. Par-dessous venait une tablette sur laquelle était écrit ceci, en lettres majuscules : QVIS EVADET? Sous cette tablette se trouvait un pommeau qui surmontait un disque semblable au premier, mais plus petit, entouré d'une garniture d'ailes, le tout reposant sur une solide petite coupole d'où, en continuant, descendait un balustre allongé, puis une petite boule (1).

Une autre nymphe portait, de même, une lance terminée par une figure ovale bordée de clous tout autour, et munie, dans son milieu, d'un saphir de même forme qu'elle, de la grosseur d'un pouce. Dessous était une tablette portant cette inscription : NEMO.

(1) C'est-à-dire une boule entre deux balustres comme en témoigne la planche.

La hampe de la lance descendait entre deux ailes, affectant quelque peu la forme d'un balustre; puis venait une coupole comme il a été dit ci-dessus.

Une nymphe suivait, portant un très-noble trophée.



Une boule, placée au-dessus d'un pied piriforme, s'élançait au milieu d'un croissant fait de deux plumes finement fabriquées de minces lames d'or superposées l'une à l'autre comme des feuillets. Le demeurant de ces plumes se contournait, par le bas, en un cercle imitant une couronne et lié d'un ruban dentelé. La hampe, affectant la forme d'un balustre, passait perpen-

diculairement par le milieu de cette couronne au-dessous de laquelle était une boule, puis le fond d'une gargoulette descendant sur une paire d'ailes. Une figure ovale venait ensuite, portant au milieu un peloton de lin (1). Sous cette figure ovale brillait une autre boule à côtes de melon avec un nœud de rubans flottants bien placé.

Beaucoup d'autres nymphes, encore, qu'il serait trop long d'énumérer, portaient des lances d'ébène, de santal rouge, citrin et blanc, d'ivoire candide ou de bois précieux, enrichies d'or, d'argent, de pierres précieuses. Tous ces objets étaient travaillés avec une grande délicatesse d'orfévrerie, fabriqués en or et en argent, très-minces, d'une matière polie, garnis de soie verte ou de toute autre couleur, gracieusement fleuris, ornés de gemmes abondantes par tous les endroits convenables. Là, tout avait été placé avec harmonie, appliqué magnifiquement, avec des glands ou pendeloques de pierres précieuses perforées et traversées par un filament d'or. Tout y était, à plaisir, peint d'agréables couleurs, d'un scintillement et d'une splendeur remarquables. Les porteuses avaient des gants tissés à la main, d'un travail artistement fait à l'aiguille, chargés de nœuds et de fleurettes en fils d'or, d'argent et de soie, garnis de franges, bordés d'une riche broderie de pierreries (2) appliquée sur les bras roses et charnus, avec des cordelettes d'or élégamment emmêlées de soie aux tons variés. Devant toutes ces porteuses allait celle qui tenait la bannière enlevée à la nacelle, et qui, marchant en tête, la portait avec dextérité. Une

(1) Le lin fait la communication réciproque des différentes parties du monde. V. Pline : *Denique tam parvo semine nasci, quod orbem terrarum ultro citroque portet....* (XIX, I.)

(2) Dans le texte *dialito*, de διάλιθος.

autre, emboîtant le pas, la suivait immédiatement et soutenait une lance cælibaris (1) triomphale dont la tête représentait un Cupidon ailé et sans voile en action de bander son arc bien fourbi. D'un pied il foulait une pomme placée au sommet de l'inflexion d'une couronne de feuilles de laurier en or. Cette couronne reposait sur le fond d'une gargoulette renversée ; elle était liée de rubans rouges qui, serrant sa jonction, laissaient flotter leurs bouts libres. Le cercle contenait une tablette dans l'épaisseur de laquelle passait la lance pénétrant par une boule sise en haut de la tablette, comme par une autre sise en bas, juste par le milieu. A droite et à gauche de la tablette passait un bout de tasseau sortant par la couronne au dehors. A chaque extrémité de ce tasseau pendait une cordelette de soie et d'or tordus traversant des grains de pierres précieuses. Sous la couronne, une gargoulette, le fond tourné en l'air, saisissait, avec son orifice fait en balustre de grenadier, une figure ovale bordée d'une moulure épousant sa forme. Deux pommelles étaient appliquées au bords latéraux de l'ovale, à chaque bout du petit diamètre. Une troisième se trouvait au bas. Enfin venait



(1) L'*hasta cælibaris* était une petite lance avec laquelle on divisait les cheveux de la nouvelle mariée. (Festus *in cælibaris*. — Arnob., II.)

un nœud flottant tissu d'or et de soie aux tons variés. Des deux côtés de la tablette était cette inscription :

ΔΟΡΥΚΤΗΤΟΙ (1)

Un grand nombre d'autres lances suivaient, extrêmement ornées de fleurs, de feuillages, de menus fruits, auxquels étaient joints des clinquants d'or et d'argent émaillés de toutes les couleurs. Décorées avec une exquise élégance, avec une très-grande propreté, elles avançaient, gaiement portées, couvertes d'inscriptions victorieuses et de légendes, chargées d'armures de vaincus, de dépouilles, de trophées de butin conquis par le divin enfant. Les porteuses allaient, gardant une bonne distance dans leur marche triomphale, applaudissant, dansant de divins thiases (2), accompagnées par les sons et les chants joyeux des porteuses de carquois.

Après, tout d'abord, se présenta Psyché, la divine épouse du Dieu. Elle était en habit royal, au corsage de velours vermeil et d'or, toute vêtue de soie brillante, tissu tramé d'or à trois fils. Immédiatement derrière elle venaient ses compagnes, aux magnifiques et gracieux vêtements de soie, teints, avec goût, de diverses couleurs, richement brodés de pierreries. Nature s'est montrée marâtre envers les humains en ne leur permettant pas d'en faire de semblables. Ils formaient des plis crêpés en saillie sur ces petits corps délicats, le long de ces hanches virginales, agi-

(1) Pour Δορίκτητοι, acquis par la lance.

(2) Le Thiase (θιάσος) est exclusivement une danse en l'honneur de Bacchus.

Daphnis thiasos inducere Baccho,
Et foliis lentas intexere mollibus hastas.

(Virg., *Ecl.*, v. 30.)

tés qu'ils étaient par la douce impulsion des brises fraîches.

Quelques nymphes avaient des corsages ajustés couverts d'écailles d'or, ornés d'un bel arrangement bien assorti de gemmes très-brillantes. D'autres recouvraient de vêtements soyeux leur poitrine plus blanche que les gelées du Capricorne, poitrine ornée du premier gonflement de leurs mamelles indomptées, semblables aux pommes orthomastiques (1); mamelles fixées droites, en forme de demi-globes, jusque vers la bordure du corsage garni de velours bleu de ciel, et sur laquelle courait, en spirale, une somptueuse broderie surchargée de perles orientales, quelque peu bombée et descendant sur le diaphragme, c'est-à-dire sur cette partie qui est au-dessus de la ceinture, qu'elle garnissait pleinement d'enroulements d'un feuillage superbe; cela avec un tel art, que jamais brodeurs (2) de Phrygie n'en inventèrent un plus parfait.

Celles dont le corsage était bordé de pourpre foncée (3), avaient cette spirale rehaussée de saillantes émeraudes vertes. Celles qui l'avaient garni de couleur prase (4) avaient des rubis ardents ronds comme des baies. Sur les bordures jaunes, c'étaient de brillants saphirs. Sur les pourprées d'un beau rouge vermeil, c'étaient des diamants taillés en pyramide. Sur celles de couleur améthyste ou violette, c'étaient des perles proportionnées et fort blanches.

Il y en avait encore, disposées ainsi, de tons remarquables et vifs, comme la couleur mauve, comme celle

(1) De ὀρθὸς, droit, et μαστὸς, mamelle, nom d'une espèce qui affectait la forme d'une ferme mamelle.

(2) On appelait *phrygio* un brodeur, parce que les Phrygiens passaient pour avoir inventé la broderie à l'aiguille. (Pline, VIII, 48.)

(3) *Phœniceo*. Pourpre de Tyr.

(4) De πράσον, porreau, vert porreau.

de Thyré (1), comme celle obtenue du murex (2), de la sandaraque (3), de la rouille du fer, de la fleur du grenadier (4). Les vêtements de soie étaient, les uns en satin, les autres en velours, ou bien tissus excellemment de fils à trois ou quatre brins, représentant de fort agréables figures de fleurs et de petits animaux (5). Il y avait de ces nymphes vêtues de draps ourdis de soie et tramés d'or et d'argent, tissus de toutes les couleurs et dessins (6). Il y en avait qui portaient des vêtements aux raies bleues ou vertes alternant avec de l'or, de l'argent, et de toutes nuances diverses, d'une distribution la mieux combinée et assortie, d'un tissu très-beau, d'une opposition de tons charmante. Quelques-unes avaient des habits de pourpre vive, d'autres de pourpre de Tyr deux fois teinte (7); d'autres avaient des vêtement surtrempés dans le safran, comme on n'en sut faire en Scythie de rayés et de tons variés, à l'aide de l'arbre lanigère (8). D'autres encore portaient de légers manteaux de coton qui, voilant leur beau ventre, s'y collaient poussés par la brise.

Ces nymphes portaient, en outre, sur leur tête che-

(1) C'est une ville du Péloponèse, où se faisait une belle teinture rouge de la cochenille du chêne.

(2) Ou Rocher, genre de mollusques gastéropodes, de l'ordre des Pectinibranches, type de la famille des Muricidées.

(3) Les anciens confondaient la sandaraque, résine qui découle du *Thuya articulata,* avec le réalgar, sulfure d'arsenic rouge.

(4) On en extrayait une couleur nommée *balaustinum.*

(5) Damas.

(6) Lampas brochés.

(7) *Bibaphe* dans le texte pour *Bibapha,* de δις, deux fois, et βαπτώ, je teins. *Purpura iterata.* (Pline, IX, 39.)

Quo pretiosa Tyros rubeat, quo purpura fuco
Sydoniis iterata cadis...
(Stace, *Silv.*, III, 2, 139.)

(8) Sans doute l'arbre à coton de Georgie ou d'Arménie.

velue, des coiffes de vierges ornées d'un surprenant assortiment de pierreries d'un aspect vermiculaire ; coiffes exécutées superbement en filet d'une exquise invention, avec des rubans couverts de fils d'or s'entrecroisant en forme de losanges ou de mailles. Elles avaient des tiares d'un tissu d'or tel, que ses fils à doubles brins tordus étaient distincts les uns des autres, et, par-dessus, la triple association d'un fil d'or et de deux fils de soie, tordus ensemble, formait une saillie et se croisait avec un beau nœud au point de la rencontre. Dans les espaces vides étaient placées de rondes gemmes splendides dont la disposition variait selon que le réclamait la différence des costumes. D'autres nymphes enfermaient leur tête divine dans des diadèmes en or. A l'intérieur des petits losanges, cela pour toutes les coiffes, brillaient, d'éclatante blancheur, des rosettes formées de six grosses unions, du milieu desquelles sortait un gros joyau conique assorti avec les pierreries qui garnissaient le tour du corsage. Un ornement arsinéen (1) était posé sur la partie qui entourait le large front, au point où la raie des cheveux les divisait en deux bandeaux légèrement ondulés. Quelques-unes avaient leurs cheveux d'or noués en charmant peloton. Sur la belle tête de quelques autres, les cheveux étaient gentillement assemblés et rattachés en un chignon à la mode des vierges, formant une masse de cheveux serrés et tordus, entortillés de cordelettes de soie et d'or.

Telles avaient leur très-fine chevelure nouée artistement le long des tempes unies. Telles, encore, l'avaient couvrant en partie le front serein, et s'enroulant, tout autour, en minces et capricieuses circonvolutions de

(1) *Arsineo*, du Latin *arsineum*. Certain ornement de tête pour les femmes. (Festus. — Caton, *De orig.*) Vient peut-être de αἴρω, j'élève, d'où *arsis*, élévation de voix.

fils d'or. Telles portaient leurs cheveux avancés sur leur front rosé, se jouant délicieusement aux brises tempérées et flottant autour de la tête et du cou, qu'ils entouraient. De plus, par derrière, passant sur le milieu des belles oreilles, apparaissait, brodé de rubis égaux et brillants entre lesquels était une superbe réunion de diamants, d'émeraudes vertes, de saphirs très bleus, le bas de la coiffe garni de franges, en clinquant d'or et d'argent, qui remuaient sans cesse, tendues qu'elles étaient, sous les tresses, par un fil de perles orientales. Ensuite, le reste de l'abondante chevelure dénouée tombait épars depuis les délicates épaules jusqu'au delà des mollets arrondis, par-dessus les fermes fesses très-fraîches, en formant les plus belles ondulations.

D'autres laissaient pendre délicieusement du sommet de leur tête ornée, les cheveux nets en masse égale que liait un lacet d'or allant de-ci et de-là. Puis, se divisant avec grâce au-dessus du cou blanc comme le lait, ces cheveux remontaient, on ne peut mieux lissés, se contournant en beaux enroulements sinueux, et, réunis sur l'occiput, se terminaient en pointe, serrés par un beau floquet de perles orientales; de là, magistralement conduites, les deux tresses couvrant les tempes plates, et diminuant graduellement, parvenaient gracieusement à l'endroit de leur jonction.

Il y avait de ces nymphes dont les cheveux d'un blond ardent s'enroulaient au mieux tout autour de la tête couronnée d'un harmonieux assemblage de fleurs printanières. Quelques-unes avaient les cheveux plus jaunes que les feuilles d'un arsenic (1) de choix, de la plus belle nuance et du plus beau lustre, tournés capricieusement en un virginal et voluptueux ornement, déli-

(1) C'est l'orpin (*auri pigmentum*), composé d'arsenic et de soufre ($AS,S3$) d'un jaune orangé. (Pline, XXXIV, 18.)

cieusement arrangés avec une jolie adjonction de pierres précieuses variées. D'autres les avaient plus noirs que les plumes d'Æsaque, semblables à l'anthracite (1), d'un tour superbe, ornés de voiles transparents tissus d'or, aux bouts dentelés et frangés finement comme des crins, d'une belle et gracieuse envolée. Ces cheveux aux nœuds bouclés étaient troussés avec un tel art, d'une si bonne façon, qu'ils dépassaient la recherche la plus raffinée, la plus coquette qu'il soit donné aux vierges d'atteindre, proprement peignés et accommodés qu'ils étaient. C'étaient autant de rets enduits de glu visqueuse et prenante, funeste aux cœurs amoureux. Elles avaient, avec cela, des boucles d'une valeur inestimable pendues à leurs oreilles percées. Elles portaient autour de leur cou droit et neigeux des carcans de prix, des galons, des colliers scélérats somptueusement garnis de gemmes. Le soin de leur parure atteignait à une hauteur d'ambition féminine telle, qu'on ne la saurait imaginer, si subtil eût-on l'esprit. En outre, plusieurs chaussaient leurs petits pieds de cothurnes pourpres percés d'œillets d'or, se terminant, bien tendus au moyen de lacets d'or et de soie, sur la chair blanche des mollets, par une gentille broderie circulaire de pierres précieuses, large d'un pouce, ornement vraiment magnifique. Plusieurs enfermaient leurs pieds nus dans des chaussures Bacchiques (2) vermeilles, en soie, délicieusement ornées. Beaucoup chaussaient des brodequins en cuir doré sur lequel étaient imprimés en relief une quantité de dessins élégants. Bon nombre avaient de petites sandales en cuir rose et ourlées d'or. Telles portaient à ravir des chaussures proprettes à

(1) V. la note ci-dessus, p. 90.

(2) *Evandii* dans le texte, d'*Euan*, un des surnoms de Bacchus, du cri Εὔαν, Εὐοῖ (*Evohé*), usité dans les fêtes de ce dieu, d'où notre auteur emploie ce mot comme synonyme de Bacchique.

l'échancrure lunaire, c'est-à-dire ouvertes en forme de croissant, rattachées au moyen des plus rares, des plus merveilleux rubans, lanières et courroies qu'il soit possible de dire, en soie bleue aux filaments d'or, formant les plus beaux, les plus charmants entrelacements, se nouant autour du talon potelé, à ne le pouvoir imaginer. S'échappant, en petits nœuds joliment compliqués, de l'étroite semelle, les rubans, de couleur bleue, avançaient sur le pied en contournant le gros orteil à partir duquel les autres doigts, plus blancs que des os calcinés, allaient en diminuant jusqu'au moindre. Montant de là jusqu'aux beaux jarrets, ces rubans se réunissaient sur le cou-de-pied d'ivoire au moyen d'une languette d'un beau travail vermiculé en or, décoré de gemmes brillantes, languette qui tombait du lien maintenant le talon.

Beaucoup de ces nymphes étaient voluptueusement chaussées de drap de soie rase, artistement couvert de figures, aux diverses nuances tranchant sur celles des vêtements virginaux. Ces chaussures étaient fermées, le mieux du monde, à l'aide de boucles d'or, d'agrafes ou de lacets. Les pieds potelés et mignons étaient maintenus sur d'exquises petites semelles au moyen de bandelettes élégantes aux fibules d'or, aux perles fixées sur les points de leurs intersections, aux petits nœuds de soie de couleur et d'or, garnies de férets d'argent poli. C'était fait pour aveugler, pour tirer l'œil des gaillards (1) effrenés. Quelle perfection, quelle beauté, quel éclat, quelle superbe ornementation, quel travail extraordinaire! Avec quel soin subtil l'esprit avait trouvé le moyen de rendre doux aux spectateurs un plaisir qui les incendiait, une tentation voluptueuse qui les faisait mourir !

(1) *Tori*, de *torus*, muscle pris poétiquement.

Il en était de même pour les costumes, qui, outre leur superbe et délicieuse invention bien digne de ce lieu fortuné, montraient des garnitures admirablement faites, des menus crevés ou fentes avec des dessous de tons divers et des coutures vermicellées d'un très bel effet; et puis, immédiatement, sous la ceinture ajustée, pendait une rangée de petites poires en or et incrustées. Quelques nymphes, en place de ces poires, avaient des pendeloques de perles choisies grosses comme des avelines et se terminant par le haut en forme d'alabastres (1).

D'autres, au lieu de ces pendeloques, avaient une bande tissue d'or, ou galon, d'un beau travail vermiculé, mesurant deux pouces de largeur depuis les sinuosités de son bord supérieur jusqu'à celui du bas, où les franges attachées accompagnaient sa menue dentelure. D'autres, à l'endroit des perles piriformes, avaient des gemmes coniques encadrées dans des pierres en table et formant, avec des rondes, une association fort agréable et un congruent accord, tant par l'élégant assortiment des couleurs que par celui des formes diversement réparties. J'en avisai quelques-unes dont la parure magnifique et divine présentait une insigne, une excellente, une somptueuse ornementation d'un prix incomparable. Leurs flancs étaient couverts d'un corselet sinueux en soie satinée violette très-brillante, qui tombait, avec une courbe légère, et sur la dernière vertèbre et sur le pubis. Une broderie en relief, faite avec des perles de moyenne grosseur, recouvrait ce corselet. C'était un feuillage à l'antique dont les enroulements se terminaient par un nœud sur les mamelles

(1) *Alabaster, alabastrum,* sorte de vases en forme de poire, dans lesquels on enfermait des parfums, d'α privatif, et λαστή, anse. Ces vases, généralement en onyx, ont donné leur nom à la pierre alabastrite. (Pline, XIII, 2. — Cicer., *fragm. apud Non.,* XV, 17.)

et s'étendait, de chaque côté, vers l'ombilic, en un travail contourné renfermant des pierres précieuses en façon de rosette et d'autres configurations admirables, serties dans de l'or richement émaillé, ciselé et incrusté.



Le bas de ce corselet était bordé par une saillie magnifique d'un tissu d'or filé, qui épousait la forme des contours de la broderie. Il était garni de pendeloques tantôt en or, tantôt en perles fort grosses qui pendaient constamment ballottées. Par-dessous descendait un vêtement de soie verte tramée d'or, arrivant jusqu'aux genoux. Dessous cette cotte une robe, d'un rouge vermillon, tramée d'or, tombait plus bas que les talons. Ces vêtements, formant des plis nombreux, étaient bordés, l'un et l'autre, d'une bande large d'un pouce et demi, garnie d'une double rangée de grosses perles. L'intérieur de la première bande était occupé par des gemmes d'un prix inestimable en forme de losange, entre lesquelles se trouvaient des pierres rondes de la

même couleur qui brillaient, posées avec art, sur le champ d'or. Le long du bord inférieur de ces bandes étaient des merles aux angles desquels pendait une pierre arrondie et dont le fond, c'est-à-dire la partie du haut, était garni de petits brins d'or frissonnant au vent. De cette bordure descendait un réseau d'or aux mailles en forme de losange retenues par des pierres rondes. A chaque intersection de ce réseau se trouvait une gemme par laquelle passait transversalement un fil d'or. Au-dessus de cette gemme s'en trouvait une autre placée sur le bord même de la bande, semblable, par la forme et la grosseur, à celles qui l'accompagnaient de chaque côté, au mileu même des barbules d'or. Le fil, ci-dessus mentionné, qui traversait la maille, passait par une admirable pierre ovale sise au milieu de l'espace rhomboïdal. Chacun des fils formant la maille en losange traversait également une petite pierre ronde située juste au milieu. Toutes ces pierres, placées dans un ordre élégant, se faisaient face et correspondaient tant par la position que par la variété des couleurs. Au bout des angles inférieurs de ce réseau pendaient, alternativement, de l'un une pierre carrée d'un prix inestimable, taillée en table et tenant suspendue une pierre ronde, de l'autre une pierre oblongue ou ovale. Toutes ces pierres étaient d'une grosseur admirable.

La bordure de la seconde robe était garnie, entre le double rang de perles, de pierres taillées en table, de proportion sesquialtère, placées, chacune, entre deux perles rondes, avec un semis de pierreries disposées délicieusement pour remplir les vides, d'un effet ornemental à rendre fou, serties avec une grâce parfaite, à stupéfier la nature, lançant de vifs éclairs et d'un ensemble de couleurs des plus agréables. Les manches, fort belles, sortaient de l'ouverture brachiale très ornée du corselet. A ces ouvertures, ainsi qu'au collier,

se trouvaient des ornements tels que nous l'avons dit, qui les garnissaient on ne peut mieux. Les bras étaient recouverts en deux parties, depuis l'ouverture brachiale jusqu'au coude, et depuis le coude jusqu'au poignet, d'un tissu d'or chargé d'un précieux travail, avec une petite bordure d'une recherche de jeune fille, diligemment inventée. L'échancrure cubitale était lacée de jolies cordelettes ou cordons en or tordu. Une belle masse bouffante et plissée de la chemise très-fine, en toile de coton blanche comme la neige, sortait, là où il fallait, par des ouvertures rattachées au moyen de doubles lacets en soie, qui, passés dans des œillets d'or battu, et munis de ferrets d'or pur, formaient des nœuds pendants avec un goût exquis et virginal. Pourquoi fallait-il que le désir et la concupiscence fussent là réunis à la connaissance, au pouvoir, comme à la volonté ? Par Jupiter ! tout cela était si fort agréable à mes yeux amoureux, qu'il n'y avait rien autre chose à désirer que de pouvoir admirer perpétuellement ces superbes nymphes si belles, si bien faites, si délicieuses, aux si beaux sourcils arqués (1), si merveilleusement, si voluptueusement parées, et dont quelques-unes, encore, portaient des vêtements de neige du plus pur éclat. C'était une provocation si grande, que, devant l'âpre mort, on s'y fût livré à outrance et bien volontiers. O machine de guerre faite pour ruiner tout cœur, si sain, si sûr, si valide, si tranquille, si libre, si pur fût-il ! Faite pour subvertir et ravager subitement, pour abattre aussitôt, pour troubler sans délai, pour subjuguer totalement, pour attirer sans aucune résistance possible, pour renverser, en la fracassant, la continence la plus mesurée, la plus incroyable, la plus tenace ! Ces

(1) *Elicopidi* dans le texte, du Grec ἑλικῶπις, ιδος, aux yeux ronds, aux sourcils arqués.

yeux sont les vrais et infaillibles satellites de l'entreprenant Amour. Il y faut joindre un nombre considérable de cruels bourreaux, qui sont ces libres pensées insidieuses, déchaînées et sans frein d'où découlent des suggestions perverses contre lesquelles on ne peut se prévaloir, en aucune façon, d'un courage audacieux, pas plus qu'on ne peut se détacher des inévitables et captivantes douceurs qu'elles présentent, quelque soin diligent qu'on y apporte; car la nature féconde a trouvé le procédé le plus exquis, inventé la plus belle œuvre qui soit pour lui servir d'engin de destruction et de rare instrument de torture. Hélas! ce devrait être, raisonnablement, à n'en user qu'envers des statues de marbre, et non point envers les pauvres humains, envers les cœurs fragiles. Car puisque ce noble et divin sexe, encore que dépouillé et nu, défait les cœurs défaillants et les livre au tourment extrême, comment n'y réussirait-il pas mieux avec tout ce captivant appendice de filets voluptueusement inventés! En effet, il arrive ceci, c'est que les femmes ne pensent pas que ce soit suffisant de mourir d'amour naturellement, il faut qu'elles y ajoutent ce grand excès de moyens pour capter les misérables et faibles amants, afin de les mener plus facilement à la perte de leur cœur; il faut qu'elles secouent continuellement des étincelles brûlantes afin de raviver les flammes dévorantes, s'aidant de divins objets faits pour brouiller le cœur chaleureux, pour l'emplir de petits soupirs bouillonnants et lui communiquer un ferment d'amour.

Quant à moi, je ne saurais dûment expliquer comment il se faisait, à cette heure, encore que j'eusse fermement fondé en Polia un amour solide et sincère, que je le sentisse ébranlé quelque peu par ces impétueuses attaques.

Puis, hélas! faisant un retour en moi-même, je

disais tout bas : O ma belle Polia, ma première aimée, garde bien ta proie qu'on te veut ravir ! Car le péril est grand à passer au travers de ces embuscades de pirates, de ces pernicieuses embûches de sicaires, qui sont, contre toute droite raison, recherchées et estimées pour leur amoureux méfait, et d'autant plus désirées, d'autant plus poursuivies, d'autant plus chéries par leurs tristes victimes.

A cette heure, sur le large front de ces nymphes, au-dessous des deux demi-cercles fins autant que des fils de soie, entre des cils plus noirs que le très-brillant succin, deux yeux sagittaires étincelaient plus gaiement que les étoiles rayonnantes resplendissant dans le ciel limpide. Leur aspect était plus beau que celui des roses incarnates fraîchement écloses, avec leurs joues sans fard (1) d'une rougeur naturelle plus agréable que celle des pommes décimiennes (2) qu'empourpre le vineux Automne, d'une blancheur supérieure à celle du plus bel ivoire poli, où le soleil se refléchissait plus clair, peut-être, que Titan (3) n'apparut aux Accitaniens (4).

Les Égyptiens ne se préparaient pas, avec plus de dévotion, à recevoir Osiris ou bien Isis, ou Sérapis tenant son boisseau (5) et accompagné de l'image de Cerbère aux trois têtes (6), les Perses à recevoir Mithras

(1) *Miltati,* de miltos (μίλτος), minium. (Pline, XXXVI, 20.)

(2) V. la note ci-dessus, p. 140.

(3) Pris pour le Soleil ou Hypérion.

(4) Dans le texte *Achimentii,* mot défiguré dans lequel on pourrait voir *Achamenii,* les Persans, ou *Achisarmi,* les Ethiopiens; mais Titan étant pris pour Hypérion, c'est-à-dire le Soleil couchant, et les Titans vaincus étant allés se cacher au fond de l'Espagne, on peut voir là les *Accitani* (habitants de Guadix la vieille), et par synecdoche les Ibères.

(5) Sérapis pris pour le Soleil, il porte un boisseau ou panier (*calathus*), symbole d'abondance.

(6) Sérapis étant apparu en songe à Ptolémée, fils de Lagus, lui

dans l'antre sacré (1), que ces nymphes délicieuses et divines à attendre l'arrivée de leur seigneur, avec des airs respectueux et dignes, avec des attitudes courtoises marquant la soumission, belles d'une beauté extraordinaire, parées, décorées, d'une grâce superbe et rare, d'une modestie pleine d'élégance, accoutrées et accommodées avec la dernière volupté.

A ce moment, la belle Psyché, en tête d'une troupe déférante, suivie d'une nombreuse escorte, vint, comme elle le devait, tout aisée et toute caressante, recevoir gracieusement et respectueusement son très-cher mari, lui posant sur la tête une couronne précieuse comme Hiéron n'en consacra point (2). Deux nymphes se détachèrent de celles qui lui servaient de dames d'honneur. L'une, Himéria (3), reçut gracieusement Polia ; l'autre, Erototimoride (4), me prit par la main. Puis, sans confusion aucune, des nymphes très joyeuses, allant, trois par trois, en une solennelle procession, en bon ordre, en grande pompe, en respectueux maintien,

ordonna de faire prendre sa statue à Sinope. L'image du dieu arrivée en Egypte, les prêtres remarquant qu'elle était accompagnée de Cerbère et d'un serpent, jugèrent que c'était la statue de Dis ou Pluton, et laissèrent croire à Ptolémée que c'était celle de Sérapis. (Tacite, *Hist.*, IV, 83.)

(1) Était représenté sous la forme d'un jeune homme immolant un taureau dans une grotte. Le culte solaire de Mithras fut répandu dans presque tout l'Orient. En Éthiopie (Favorin. ap. Steph. Byz. v. Αἰθίοψ), en Egypte (Pline, XXXVI, 18), en Grèce sous le nom de Persée (Hérodote, II, 91; VI, 53; VII, 61. — Strab., XVI. — Porphyre, *De Antr. Nymph.*, 16. — Hesiod., *Théog.*, 377. — Hygin., fab. CCXLIV.) La grotte symbolise le monde ténébreux, Mithras est le génie du Soleil, immolant, à l'équinoxe du printemps, le taureau de l'année.

(2) Allusion à la fameuse couronne d'or que Hiéron confia à Archimède pour qu'il déterminât la quantité d'alliage introduite par l'orfèvre.

(3) De Ἵμερος, le désir, la passion.

(4) De Ἔρως, l'amour, et τιμωρέω, je venge; vengeance d'amour.

s'avancèrent bien rangées (1), pliant modestement le genou.

Et d'abord vint Toxodora (2), qui offrit courtoisement au Dieu l'arc recourbé et blessant, tout roide bandé. Elle se tenait entre deux autres. L'une, Ennia (3), portait, dans ses mains potelées, un petit vase poli à deux anses, en saphir très-coloré et fort brillant, au large orifice très-artistement sculpté. Une grande quantité de fleurs, exécutées avec un fini parfait, couvrait son col quelque peu penché et descendait jusque sur sa panse modérément dilatée. Au point où cette dite panse arrondie commençait à s'amincir, étaient fixées les anses en forme de vipères très-habilement rendues, qui, se retournant vers l'orifice, mordaient le bord du vase à la gorge très-soignée. Après venait la ceinture de la panse, gravée d'admirables images d'une facture accomplie, et, à partir du point où celle-ci commençait à diminuer, dans la partie consacrée au fond rétréci et oblong, étaient des canaux obliques, médiocrement creux, se terminant contre un pommeau de gros-



(1) Dans le texte *ormomene*, expression adverbiale formée de ὅρμος, rangée.

(2) De τόξον, arc, et δῶρον, δωρέα, don.

(3) De ἐννια, pensée.

seur moyenne fort habilement trouvé qui surmontait un piédouche. Ce vase était rempli de fleurs nombreuses et charmantes que la nymphe épandait ; et ce qu'Ennia jetait ainsi, en badinant, Philédia (1), sa compagne, le recueillait en son giron. Belothèque (2) s'avança de la même façon entre deux nymphes très-parées, offrant joyeusement à son seigneur un merveilleux carquois d'un art superbe, parfaitement inventé, avec deux flèches aiguës, l'une à la pointe d'argent pur (3), l'autre à la pointe de plomb noir, pesant, froid et vil. Le dieu ceignit, ou plutôt attacha à ses épaules ces armes légères, tandis que les deux compagnes Homonia (4) et Diapraxia (5) se jouaient avec deux boules qu'elles se lançaient l'une à l'autre alternativement. Mais celle d'Homonia était d'or brillant, tandis que celle de Diapraxia était de fragile crystal ; et quand l'une des deux nymphes était sur le point de recevoir en mains la boule d'or, elle renvoyait celle de crystal, prenant bien garde à ce que ces boules ne se rencontrassent point en chemin.

A celles-là succéda la très-belle et respectueuse Typhlotie (6) accompagnée de ses acolytes, rendant au dieu les honneurs religieux et lui donnant les marques de vénération qu'on lui devait. Les paupières baissées, elle lui offrit un léger voile, afin qu'il en couvrît ses grands yeux. Elle avait avec elle deux demoiselles lascives, d'une tenue dévergondée. L'une, nommée Asynecha (7), s'agitait en se balançant de droite et de gau-

(1) De φιληία, amour du plaisir.
(2) De βελοθήκη, carquois.
(3) Partout ailleurs il l'a dit d'or.
(4) De ὁμόνοια, conformité de sentiments.
(5) De δίαπραξις, achèvement.
(6) De τυφλότης, cécité.
(7) De ἀ, privatif, et συνέχω, je contiens, incontinente.

che; impudique (1), les cheveux longs (2), elle dansait et sautait comme Thymèle (3), histrione, bateleuse et sorcière indigne.

La seconde, nommée Aschimosyne (4), seule nue entre toutes les autres vêtues, se présenta lubrique, ni plus ni moins que si elle se fût désaltérée dans la fontaine de Salmacis. De la main gauche, elle soutenait, par le centre, une sphère formée de lamelles d'or; de la droite, elle maintenait amoureusement sa longue chevelure pour l'empêcher de couvrir la séparation de ses fesses charnues, en proie qu'elle était à une agitation impudique. Dans sa pantomime pétulante, elle montrait l'effronterie très-obscène d'une tribade, remuant sans cesse des yeux bleus qui ne se pouvaient fixer, donnant des signes de prurit, — pareille à une effrontée Gaditaine (5), témoignant, par le mouvement de ses lèvres, d'une excessive lasciveté que n'eut pas celui qui se complaisait à contempler les impurs mignons dans des miroirs concaves (6).

Bientôt après, trois autres nymphes se présentèrent

(1) Dans le texte *ardelia,* de αρδαλόω, je tache, je souille.

(2) Dans le texte *comagista*, fait de κομάω, j'ai de longs cheveux.

(3) Paysanne dont parle Juvénal (*Sat.*, VI, 65) qui, venue naïve au théâtre, en sortit, fascinée par la danse lascive de Bathyle, fort experte dans cet art lubrique.

(4) De ἀσχημοσύνη, inconvenante, indécente.

(5) Les danseuses Gaditaines étaient renommées pour la lasciveté de leur danse.

Tam tremulum crissat, tam blandum prurit, ut ipsum
Masturbatorem fecerit Hippolytum.
(Martial, XIV, 203, *Puella Gaditana.*)

Edere lascivos Bœtica crusmata gestus,
Et Gaditanis ludere docta modis.
(Id., VI, 71, *de Thelethusa.*)

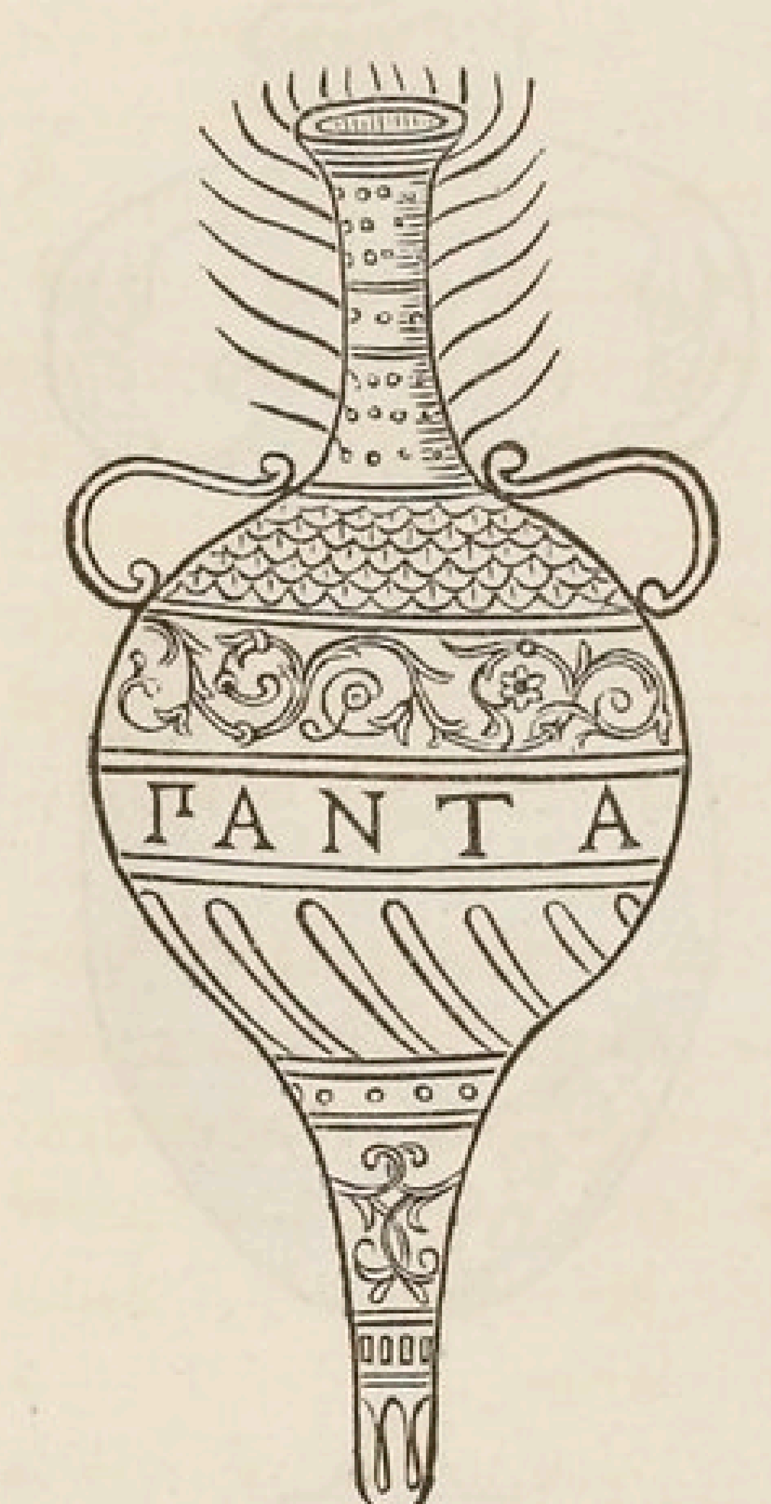
(6) Allusion à Néron, ou à Hostius dans Senèque (*Quæst. nat.*).

en matrones réfléchies. Telesté (1), la première, vêtue de pourpre ardente, les cheveux dénoués et épars, pendants frisés sur son front couronné, offrit à son dieu un flambeau allumé. Sa compagne Brachyvia (2) portait une petite urne d'émeraude d'un travail précieux, d'un art antique, d'un audacieux pourchas, si, toutefois, c'était une œuvre humaine. Le contour de son orifice était strié de canaux, fort également répartis, qui se terminaient sur la partie la plus ample du vase de moyenne grosseur. Puis venait la belle ceinture descendant jusque vers le bas arrondi du vase, dont la corpulence allait en diminuant peu à peu, couverte, qu'elle était, d'un décor de feuilles de persil formant, sur le fond, un relief excellent. Les lèvres de l'orifice, contournées vers le col, étaient faites d'un feuillage exquis en guise de deux anses admirablement rendues. Ce vase avait un petit pied. Or, des étincelles, voltigeant et crépitant, se dégageaient de cet orifice assez large, avec un éclat fort agréable, et couraient dans l'air toutes brillantes, puis, s'éteignant, retombaient en cendres chaudes.



(1) De τελεστής, qui accomplit, qui termine. Hiérophante.
(2) De βραχύβιος, de courte vie.

La troisième compagne, Capnodia (1), portait un caprunculum (2) ou vase de terre à étroit orifice, assez élevé et finissant en pointe vers le bas. Autour de sa panse, sous les anses, étaient imprimées, avec le plus grand soin, dans une bonne mesure et à égale distance, treize lettres Grecques : ΠΑΝΤΑ ΒΑΙΑ ΒΙΟΥ (3), sans compter beaucoup d'ornements et des canaux obliques. La partie de ce vase, depuis les lettres jusqu'à l'orifice, était percée de trous d'où sortait aisément, par de petits conduits, une fumée odoriférante qui se dissipait dans l'air.



Ayant enfin reçu ces oblations mystiques, ces fatidiques instruments d'amour et ces saluts prescrits, l'enfant divin s'assit sur un antique char d'or, véhicule préparé pour le triomphe, tout revêtu de lames d'or, et orné tout autour d'une frise de neuf pouces de large, dans laquelle brillaient, d'un éclat comparable à celui du Soleil, de magnifiques gemmes enchâssées, d'une grandeur inimaginable, d'un prix, d'un art inconnus, d'une invention rare, établies dans une disposition et

(1) De καπνώδης, fumeuse.

(2) Nom d'un vase de terre, ainsi nommé peut-être parce qu'il avait la forme d'une tête de bouc. Il se pourrait qu'on le dût prononcer *capunculus* ou *capedunculus*, diminutif de *capedo*, vase sacré en terre (*a capiendo*).

(3) Toutes choses de la vie sont courtes.

avec un ordre divins. Ce véhicule avait deux roues dont le cercle était d'or. Les rayons sis à l'extrémité de l'essieu dont on voyait les pôles, étaient fixés dans les moyeux. Ils avaient la forme de balustres assez allongés et étaient fabriqués de pierres précieuses étincelantes aux formes variées.

Comme Cupidon se fut assis, nous fûmes aussitôt appréhendés et saisis, Polia et moi, par les très-belles nymphes Plexaura (1) et Ganoma (2). Sur un signe de tête impératif de l'enfant dominateur et triomphant, on nous mit à tous deux les bras derrière le dos, et, nous liant les mains, ainsi qu'à des captifs, avec des festons de roses et de fleurs diverses, nous fûmes dûment enchaînés. Puis nous fûmes traînés, doucement d'ailleurs, et sans résistance de notre part, derrière le pompeux et divin char du victorieux et très-grand triomphateur, par la superbe nymphe Synésia (3).

Cela ne laissa pas que de me faire trembler tout d'abord; mais les nymphes, se riant facétieusement avec ma Polia aux cheveux lustrés, je me rassurai aussitôt. Psyché, la curieuse (4), venait immédiatement après nous. Derrière elle suivaient les jeunes demoiselles qui, pleines de vénération, avaient fait les offrandes. Quant à Psyché, elle portait un vêtement frangé (5) à la mode des matrones, sorte de très-ample manteau ou chlamyde en tissu d'or, comme Darius n'en reçut point de Syloson (6), comme le roi Numa,

(1) De πλήξ, aiguillon à bœufs.

(2) De γάνωμα, éclat de joie.

(3) De σύνεσις, union.

(4) Voy. Apulée, *Metamorph.*, VI.

(5) *Patagiata*, de *patagium*, en Grec de παταγεῖον, de πατάσσω, je bats, parce que ces franges battaient les épaules. (Non., XVI, 19.)

(6) Le texte porte *Siliphonte* pour Syloson, frère de Polycrate, tyran de Samos. Ayant, en Egypte, donné à Darius, alors simple garde

qui en fut l'inventeur (1), n'en porta jamais de pareil. Ce vêtement était rejeté sur l'épaule droite en une masse de plis. Il était agrafé par un bijou composé d'anneaux d'or joints ensemble, dans lesquels étaient serties des escarboucles de la plus belle eau, vrais parangons de splendeur, qui entouraient un diamant en saillie, taillé en table, étincelant, long d'un doigt et demi, large d'un pouce, lançant des éclairs, stupéfiant, d'une richesse, d'un prix inestimable, que n'atteignit pas le présent fait par Gygès à l'Apollon Pythien (2). Sur ce diamant était une entaille du plus grand art, non pas du divin Pyrgotèle (3), mais de quelque puissance céleste, représentant Cupidon, se blessant lui-même au trait à la pointe mortelle, maladroitement tenue par Psyché.

La main dégagée, du côté où était le rutilant bijou, portait la flèche d'or légère et rapide. L'autre main, sortant de dessous le revers du manteau coquettement relevé sur l'épaule gauche, en un pli gracieux, et montrant une doublure de très-fine et rugueuse toile d'or, tenait une lanterne en hyacinthe, d'un travail antique, d'une forme superbe, allumée et donnant une flamme

de Cambyse, un manteau rouge qu'il convoitait, cela sans vouloir accepter aucune rétribution ; il obtint du fils d'Hystape, parvenu au trône, de succéder à son frère tué par Œrete. (Hérodote, III, 139, 140.)

(1) La robe royale que prit Numa était la *trabea*. Elle était rouge ornée de bandes blanches. C'était un vêtement Étrusque. (Pline, VIII, 48.) Le manteau royal se nommait *læna ;* le même que les Grecs, au dire de Juba, appelaient χλαῖνα. (Plutarque, in *Num.* IX.)

(2) Gygès, affermi sur le trône de Candaule, envoya de riches présents à Delphes, tant d'argent que d'or, entre autres six cratères de ce dernier métal, d'une beauté extraordinaire, du poids de trente talents. (Hérodote, I, 14.) Le talent d'or pesait 26 kilos 175 grammes et valait 5,500 francs.

(3) Graveur en pierres fines, seul autorisé par Alexandre à graver sa figure. (Pline, XXXVII, 1 ; VII, 37. — Plutarque, *Bacch.*, *prol.* 58.)

scintillante. Cette somptueuse chlamyde était frangée très-richement d'admirables pierres précieuses qui se détachaient sur une robe de soie verte tramée d'or fin, serrée au-dessous de la poitrine rebondie d'une façon divine et délicieuse.

Ce superbe char du triomphant Amour était remorqué par deux scinques (1) écailleux qui le traînaient. Beaucoup plus grands que nature, ils étaient on ne peut mieux dressés à leur amoureux office, à leur mystérieux emploi, on ne peut mieux adaptés à cet attelage.

De leur gueule enflammée sortait un triple dard vibrant. Ils avaient quatre pattes et dressaient le cou. Leur poitrine écaillée était entortillée à merveille de liens et de rubans admirablement noués. Leur dos était couvert d'une housse d'or garnie de boutons arrondis et ciselés de différentes façons, alternant avec des gemmes d'un éclat rayonnant. Leurs traits étaient attachés par des ardillons d'or traversant des boucles peu communes sursemées de grosses pierreries, afin de tirer le char sans courir, mais avec l'allure modérée qui convient à une marche triomphale.

Ce divin triomphe et son cortège de nymphes étaient précédés, comme il a été dit plus haut, des pastophores, après lesquelles venaient les porteuses de trophées, les porteuses de flambeaux, leur torche d'or au flanc, puis les porteuses de falots, munies de lanternes d'or garnies de résine, de cire blanche ou de toute autre matière épurée, rendant une claire lumière. Après suivaient celles qui portaient les auspices, celles qui portaient les parfums dans des pyxides d'or comme on n'en vit jamais, dans des cassolettes de même métal,

(1) Le *scincos* de Pline (VIII, 25), sorte de saurien regardé par les anciens comme alexipharmaque et aphrodisiaque.

dans des encensoirs répandant une odeur exquise outre celle qu'exhalait de partout cet endroit fortuné. Quelques nymphes, tenant de petits vases d'or, à la très-étroite ouverture, qu'elles secouaient sans cesse, répandaient goutte à goutte la très-odorante liqueur qu'ils contenaient et en aspergeaient les assistants comme d'une pluie fine. Bon nombre, en un ordre céleste, tenant entre leurs mains longuettes des instruments musicaux, jouaient de suaves symphonies doucement modulées, sur des chalumeaux perforés et des cornets d'or recourbés et couverts de pierreries. D'autres, bien d'ensemble, avec un très-doux accord harmonique, sur le ton Lydien, avec une émission de voix angélique, avec un timbre peu commun, chantaient et répétaient de beaux vers. D'autres avaient des cymbales stridentes. D'autres, de la main gauche, portaient, ficelés au bras dodu, près du poignet, par des cordelettes tordues de soie et d'or, de rauques et sonores tambours. Puis, de l'extrémité arrondie de leurs doigts agiles, tantôt elles bouchaient adroitement les trous de leur flûte simple, comme Mercure n'en inventa pas, tantôt les débouchaient en soulevant ces doigts, laissant passer le son perçant que la flûte recevait de leurs lèvres purpurines par le souffle sonore sorti de leurs petites joues colorées qu'elles gonflaient pareilles à des pommes. Ensuite, de leur mignonne main droite, elles frappaient la peau tirée et tendue avec un battant d'ivoire, bien en mesure, bien selon les règles de l'art, mariant, avec grâce et douceur, le murmure grave du tambour au sifflement de la flûte.

D'autres jouaient d'une double flûte devant laquelle faiblit l'invention de Marsyas, ainsi que l'instrument des Phrygiennes (1). D'autres s'essayaient à la

(1) On donnait le nom général de Phrygiennes aux joueuses de

lyre (1), d'autres à la cithare (2), faisant vibrer, sous leurs doigts tendres et délicats, les longues cordes de métal. D'autres, à l'aide du plectre (3), faisaient répercuter le son de l'airain. D'autres jouaient de bien d'autres instruments encore, tels qu'orgues, que sistres (4) d'or crépitants et rendant un tintement aigu. D'autres, enfin, folâtraient avec des triangles d'acier où des anneaux stridents entrechoqués résonnaient en aigres concerts, accompagnés de cornets recourbés qui produisaient, avec les trompes retentissantes, une harmonie comme il n'est pas donné d'en entendre.

Ces nymphes portaient des diadèmes ou couronnes faites avec les floraisons du printemps, qu'ornaient des clinquants d'or intercalés entre les fleurs variées. C'étaient principalement des violettes couleur d'améthyste, des fleurs de cumin, de l'amaranthe et des verges d'or (5). C'étaient aussi du mélilot, des violettes jaunes

flûte. On disait *buxum Phrygium* pour la flûte. La flûte double consistait en deux flûtes assemblées, d'égale ou d'inégale grandeur, et avait quelque analogie avec notre cornemuse.

(1) Λύρα, mot qu'on ne trouve pas dans Homère, mais dans l'hymne à Mercure (423); était, primitivement, en écaille de tortue, munie de trois cordes en boyau. Le tétracorde est attribué à Méline, fille de l'Océan. L'heptacorde, dû à Terpandre, est mentionné dans l'hymne à Mercure (51). Timothée de Milet mit onze cordes à la lyre, qui finit par en compter dix-huit.

(2) La cithare était montée sur un pied d'airain et avait de l'analogie avec notre harpe.

(3) De πλέσσω, je frappe. Sorte de bâton court en ivoire ou en bois, avec lequel on touchait la lyre ou la cithare. On se servait, en ce cas, de l'expression ηρέχειν; quand on employait les doigts, on disait ψάλλειν.

(4) Sorte de crécelle formée d'une boucle en métal maintenue par un manche et traversée de tiges métalliques. Employée par les Égyptiens dans le culte d'Isis.

(5) Dans le texte *holocryse*, du Grec ολόχρυσος, l'*holochryson* de Pline (XXI, 8), la verge d'or, solidage verge d'or, (composée) *solidago* de *solidari*, parce qu'on regardait cette plante comme favorable à

ou blanches. Ces couronnes étaient composées avec mesure, tressées avec une belle association. D'autres encore, sans parler des perles blanches, des gemmes, des différentes parures de tête fort élégantes, entouraient et maintenaient les chevelures décorées de ces nymphes, qui déversaient aux auditeurs une telle harmonie, qu'Apollon lui-même, jouant de la lyre aux Muses de l'Hélicon, n'en produit ni n'en répand une semblable.

Les navigateurs Tyrrhéniens (1) n'ouïrent jamais de sonorités aussi suaves. Arion lui-même, sur le dauphin qui le transporta au cap Tænare, n'émit pas des sons pareils le long du trajet. Ces musiciennes n'étaient point en bande confuse, mais rangées en procession ordonnée ; elles formaient des groupes bien à leur place, disposés pour proférer, en masse considérable, avec un grand élan et un enthousiasme triomphal, les louanges de la victoire.

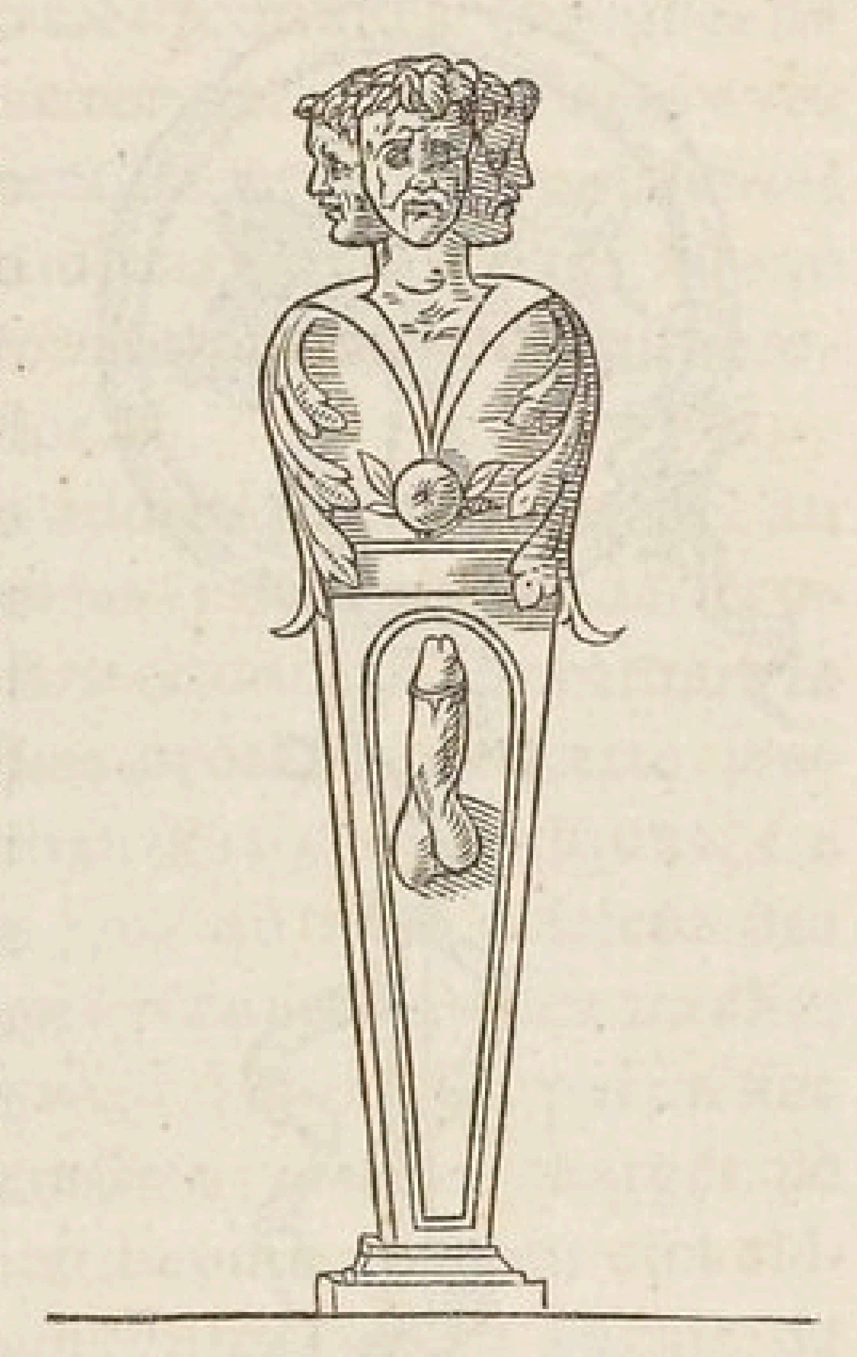
Pour toutes ces causes je me persuadai qu'il y aurait vanité à vouloir exprimer complétement, en quelque fécond, en quelque éloquent langage que ce fût, la douceur de ces sons et de ces cantiques, la solennité, la gaieté de ces danses religieuses et de ces fêtes, l'incomparable beauté de ces nymphes divines et insignes pucelles, l'éclat, l'élégance de leur parure. C'était à supprimer, à mettre à néant l'existence si précieuse; c'était fait pour attendrir, pour séduire le cœur le plus dur et le plus rebelle, de les voir ainsi se rejouir, en cette pompeuse procession, avançant avec des mouvements remplis d'allégresse, de contempler ce triomphe tellement somptueux et superbe, tout plein de délices,

la consolidation des chairs dans les plaies. Elle entre dans le vulnéraire Suisse.

(1) Lorsqu'ils passaient devant les îles des Sirènes.

d'aménités, cette immense profusion de richesses, d'opulences superlatives, telles qu'elles me semblaient être bien plutôt divines qu'humaines, et de pouvoir les admirer ouvertement, clairement, réellement, par la grâce spéciale de Cythérée et le privilège de Cupidon.

Immédiatement au devant du char, près des reptiles qui le tiraient, s'avançaient deux ægipans, satyres effrontés à la barbe rare, aux pieds fourchus de chèvre. Pétulants et pleins de gaieté, ils portaient des couronnes de fleurs de satyrion, d'hélénion, de cynosorchis (1), qui comprimaient leur chevelure hirsute sur leur tête caprine. Chacun d'eux portait un attribut monstrueux en bois doré, rudement taillé, affectant la forme humaine, depuis la triple tête jusqu'au diaphragme seulement. Le reste finissait en gaîne carrée, diminuant par le bas, et se terminant en petite gorge d'une base faite d'un ais carré. Un feuillage antique tenait lieu de bras. Une pomme était placée sur la poitrine. Vers le milieu de la gaîne, dans sa partie la plus large, apparaissait le signe ithyphallique (2).

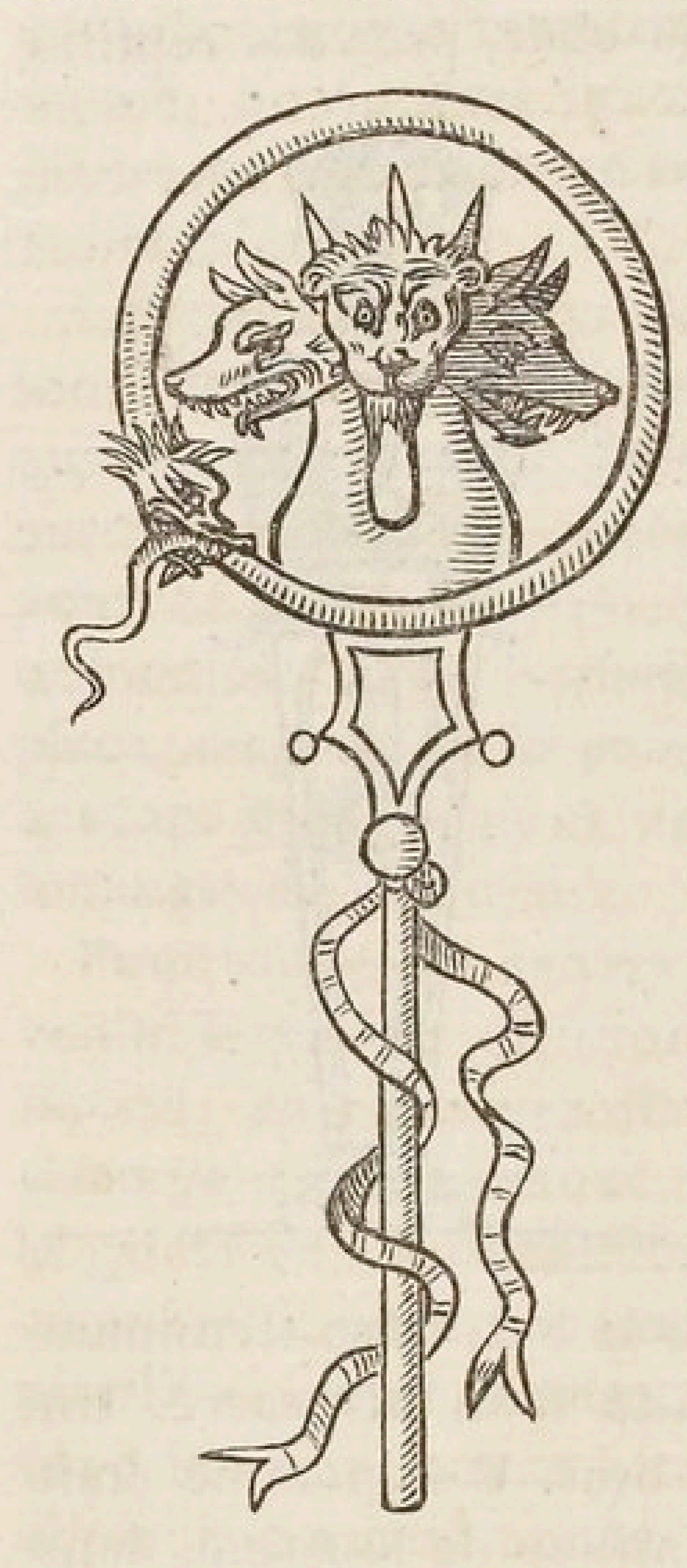


Devant ces ægipans marchait une très-gentille nymphe dont les joues empourprées rougissaient au milieu de

(1) C'est le *testiculus canis* des herboristes, l'ὄρχις de Dioscoride (III, 141). V. Théophraste (IX, 9); aphrodisiaque.

(2) De ἰθὺς, droit, et φάλλος, phallus. L'ithyphalle était une amulette qu'on portait dans certaines fêtes de Bacchus.

son visage de neige. Un lierre chargé de corymbes ombrageait son front. Elle était vêtue d'une pallium fendu qui laissait flotter de tous côtés ses pans au souffle des suaves zéphyrs. Elle portait un petit vase d'or en forme de sein arrondi, plein de lait qu'il laissait couler goutte à goutte par d'étroites ouvertures.



Deux autres nymphes, encore, s'avançaient de même, couronnées, l'une des feuilles de la mercuriale femelle, l'autre de celles de la mercuriale mâle (1). L'une d'elles tenait, de la main droite, l'image entière d'un petit enfant; de la gauche, la même image mutilée, sans tête, sans ses petits bras, sans son cou. L'autre portait, avec un respect singulier et une dévotion inébranlable, le simulacre de Sérapis revéré des Égyptiens. C'était une tête de lion flanquée, à droite, d'une tête de chien caressant, à gauche, d'une tête de loup rapace. Cette effigie était entourée d'un serpent contourné en cercle, nimbé de rayons très-aigus. La tête de ce serpent était

(1) Cette plante passait pour avoir été découverte par Mercure. En grec Ἑρμοῦ πόα. Les anciens la voyaient mâle et femelle; la première espèce aux feuillages plus foncés que ceux de la seconde. Ils croyaient que la femme, au moment de la conception, si elle buvait le suc de cette plante dans du vin fait avec des raisins cuits au soleil, ou si elle en mangeait des feuilles, soit cuites avec de l'huile et du sel, soit crues avec du vinaigre, obtenait des mâles si les feuilles

tournée vers le côté droit de ce simulacre parfaitement doré.

L'enfant triomphateur avançait donc, en une marche solennelle, avec un long cortége gardant d'harmonieuses distances. Polia et moi nous suivions, prenant part à la fête, enchaînés tous deux de guirlandes de fleurs et de festons de roses. Les nymphes, enjouées de leur nature, se montraient envers nous gracieuses avec empressement ; elles nous stimulaient par d'amoureuses flatteries, et, le visage rempli d'une gaieté douce, d'une hilarité naturelle, nous réconfortaient voluptueusement par des caresses délicates.

Enfin, dans ce parcours mystérieux et triomphal, au milieu des pompes des phratries (1), au milieu des trophées de victoire et des fleurs odorantes, dominait la bannière insigne et victorieuse précédée de cette jeunesse joyeuse et virginale chantant des cantiques. La marche se déroulait avec des jeux en tête, éclairée des brillantes et vives lumières que répandaient les torches resplendissantes portées en avant. Elle allait, parmi des plantes odorantes, sous des arbres vivaces chargés de fruits parfumés, dans un air embaumé, sous un ciel clément et très-limpide. Les chemins étaient garnis de toutes sortes d'arbustes ; ils étaient couverts entièrement de simples et de gazons verts, remplis de roses à tous les pas, de masses de fleurs, et de tout ce qui sent bon, de tout ce qu'il existe d'heureux, de fortuné, de délicieux, d'agréable. La foule des nymphes mêlées formant une suite énorme et divine, s'avançait avec une pompe singulière, religieusement, que dis-je ? triomphalement. Gardant une distance bien établie et bien

étaient de la première espèce, des filles quand elles étaient de la seconde. (Pline, XXV, 5.)

(1) On appelait phratrie, à Athènes, une confrérie de citoyens qui prenaient part aux vieux sacrifices.

déterminée, la compagnie cheminait sous le berceau chargé de roses de toutes les espèces, toujours nouvelles, aux feuillages toujours verts, et qu'elle faisait retentir de douces acclamations.

Le sol était tout jonché de pétales de roses serrés dru, de fleurs d'oranger, de violettes couleur d'améthyste, de grandes violettes jaunes, de belles blanches,



de pourprées abondantes, de fleurs de jasmin, de lys et autres superbes sentant bon. Des boutons de la grande guimauve à tige unique (1), ainsi que des rameaux de myrte fleuri, avaient été répandus là, en abondance, sur le pavé bien égalisé fait de marbres assemblés dans toutes les configurations et joints comme un travail de mosaïque. Beaucoup de nymphes portaient des thyrses garnis de bouquets nombreux. Beaucoup tenaient

(1) Dans le texte *unicaule aristaltea*. Colonna entend probablement désigner la guimauve rose, nommée aussi passe-rose ou rose trémière.

des branches d'olivier, de laurier, de myrte, ou d'autres arbres renommés, sur lesquelles d'intrépides petits oiseaux se venaient poser en gazouillant, joignant leurs concerts à ceux des nymphes qui, chantant des hymnes et des cantiques accompagnés des douces modulations de leurs instruments à cordes, célébraient la fête avec des transports célestes, avec la plus grande



gaieté, en pratiquant de joyeuses cérémonies, en se livrant à une danse virginale, charmante et inquiète. Quelques-unes bondissaient la pyrrhique, exaltant d'une voix sonore le divine Génitrice et son puissant fils. C'est au milieu de ces spectacles et de ces fêtes, de ce grand triomphe et de ces superbes pompes, qu'à la longue nous atteignîmes un proscenium (1) où nous trouvâmes la porte ouverte, belle, magnifique, remarquable, tant par la matière que par le travail, d'un admirable amphithéâtre, construction fort élevée, décorée des plus

(1) Avant-scène.

beaux ornements, d'un art dont on ne vit jamais le pareil, ni au bourg d'Atella (1) ni en tout autre lieu célèbre; bâtiment exquis, absolument parfait, long à décrire, presque inimaginable, impossible à dire, œuvre non humaine mais plutôt divine, étalage d'une structure immense.

Arrivés devant cette porte d'entrée, tout en nous livrant à une solennelle réjouissance, à une joie incroyable, aux plus charmants ébats, par la voie maîtresse, sous la fine rosée d'une eau parfumée dont les processionnaires arrosaient le cortége triomphal au moyen de vases aux petits pertuis, je remarquai l'art stupéfiant qui avait présidé à cette construction. Elle était de lapis-lazuli dans lequel brillaient, dispersées, des étincelles d'or fulgurant. Les bases et les chapiteaux des colonnes dégagées étaient de ce métal pur. L'architrave, la frise, la corniche, le faîte, le seuil, les antes et autres parties étaient de cette pierre bleue susdite qui bravait et défiait le dur et résistant acier. Toute la construction, d'un grandiose extraordinaire, sculptée à la manière antique, avec beaucoup de variété, avec une grâce, une élégance, un fini précieux, était un travail qu'il eût été, je le crois, interdit à la gent terrestre d'entreprendre et d'accomplir en telle magnificence, même au prix de frais énormes, d'une extrême patience, d'une fatigue, d'un labeur quotidiens, avec un génie non médiocre, avec tout le soin, toute l'industrie, toute la diligence possible. Dans la cloison contenant le premier ordre, contre la première arcade (2),

(1) Ville des Osques, où prirent, dit-on, naissance les Atellanes, petites pièces spirituelles et salées, mais sans licence. (Tit. Liv., VII, 2.) Le dialecte Osque, dans lequel elles étaient écrites, conserva longtemps leur pureté. (Strab., V; — Tacite, *Annal.*, IV, 14.) Colonna suppose qu'il devait y avoir à Atella quelque superbe théâtre.

(2) L'arcade dans laquelle était insérée la porte en lapis-lazuli.

les deux colonnes étaient d'ophite. Celles qui venaient après, de chaque côté, étaient de porphyre. Le second ordre avait ses deux premières colonnes (1) en porphyre, les suivantes en ophite et ainsi de suite. L'ordre supérieur comportait des pilastres rectangulaires, alternant également quant à la matière. Ce même contraste observé pour les chapiteaux, bases et piédestaux, était obtenu par la différence de leurs formes.

Au-devant de la porte se trouvaient deux vases très-précieux. L'un était en saphir, l'autre en émeraude. Tous deux étaient exécutés avec un art très-patient et fabriqués avec l'habileté d'un Dédale. Ils me firent penser à ceux qui étaient placés à l'entrée du temple de Jupiter à Athènes (2).

C'est devant cette admirable porte que le seigneur archer descendit de son char triomphal et rapide. Cet amphithéâtre était d'une structure inusitée et inconnue. En effet, sa base, ses harmonieuses ceintures, la garniture de ses symétriques colonnades circulaires, architraves, frises et corniches, tout était exclusivement en airain fondu, splendidement doré au feu. Le reste, arcades et archivoltes, était en alabastrite diaphane brillant du plus beau poli. Marcus Scaurus (3) ne fit rien de pareil durant son édilité.

Ce monument présentait, dans sa partie extérieure,

(1) Les colonnes situées au-dessus de celles qui flanquaient le premier arc du rez-de-chaussée.

(2) Il n'est nulle part question de vases devant le temple de Jupiter à Athènes : c'est à celui de ce Dieu à Olympie qu'on voyait un vase doré sur chaque coin du toit. (Pausanias, *Eliac.*, X.)

(3) Marcus Æmilius Scaurus fit élever un théâtre temporaire où se trouvaient 360 colonnes sur trois rangs, le premier en marbre blanc, le deuxième en verre, le troisième de colonnes dorées. Entre les colonnes, il y avait 300 statues d'airain. Ce théâtre pouvait contenir 80,000 spectateurs. 150 panthères y furent exhibées, 5 crocodiles et un rhinocéros y parurent pour la première fois devant les Romains. (Pline, XXXVII, 2; 15.)

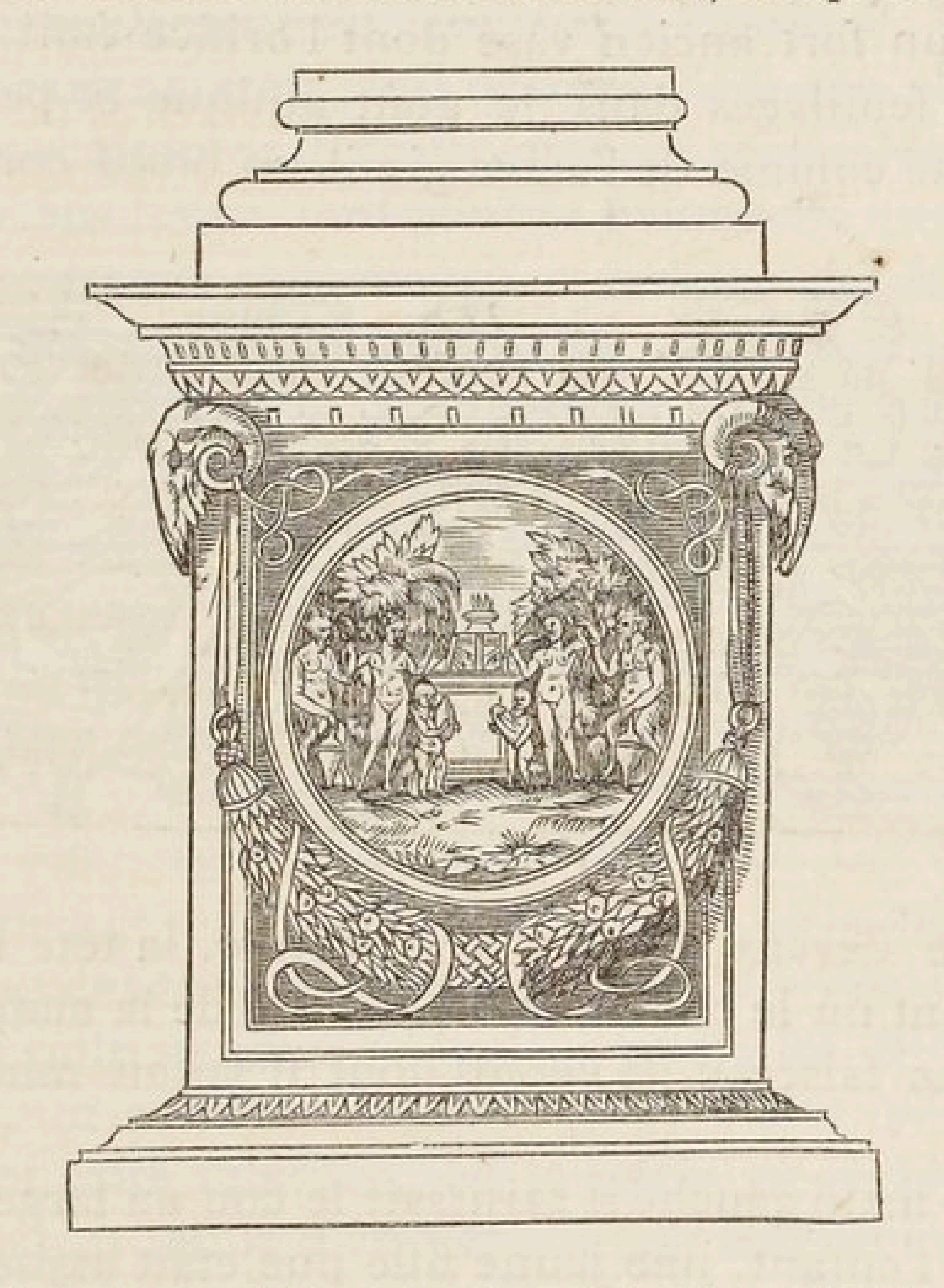
deux rangées d'arcades (1) à jour, intercalées entre les colonnes et superposées l'une à l'autre. Les arcs avaient une inflexion hémicirculaire, plus l'addition nécessaire (2). Entre ces baies, sur le mur nu, et perpendiculairement les unes sur les autres, des demi-colonnes formaient saillie. Elles étaient cannelées et rudentées au tiers de leur longueur, ayant leurs nervures ou réglets. Quelques-unes de ces colonnes étaient divisées également en compartiments réguliers couverts de symboles et de petites images comme on n'en vit pas à Ephèse (3). Des piédestaux, bien en rapport, munis des moulures requises, supportaient les bases des colonnes. A l'angle de chaque côté était appliqué un crâne de bélier garni de ses cornes rugueuses tournées en spirales. Des liens flottants y attachaient les bouts d'un feston de feuillage chargé de fruits et enroulé d'un ruban. On voyait, sculpté à ravir, dans le contenu de la guirlande, des satyres accomplissant un petit sacrifice sur un autel bas qui portait un trépied sur lequel était à bouillir une marmite antique. Deux nymphes nues, une par côté, soufflaient dans le feu à l'aide d'un chalumeau. Deux enfantelets se tenaient à droite et à gauche, devant l'autel, tenant chacun un petit vase. Deux satyres, placés près des nymphes, levaient sur elles un poing fermé autour duquel s'enroulait un serpent. Celles-ci, de leur bras demeuré libre, s'appuyaient sur celui des satyres qui, de leur autre main, obturaient l'orifice d'un vase facile à vider, comme pour empêcher que les nymphes y touchassent, tandis qu'elles étaient penchées de l'autre côté, occupées à souffler. Quelques autres colonnes, de

(1) Il veut parler des deux rangs supérieurs d'arcades qui sont à jour, celles du rez-de-chaussée étant des arcades aveugles.

(2) C'est-à-dire de plein-cintre surélevé d'un septième de rayon.

(3) Les colonnes du temple d'Éphèse étaient sculptées, de même que les colonnes Trajane et Antonine.

la même forme, avaient les deux tiers de leur fût striés de canaux tordus. Les piédestaux, ainsi que nous l'avons dit plus haut, exhibaient, de deux en deux, des bas-reliefs différents. Tels montraient, entre des masses de feuilles et de fruits arrondis en festons, des petits enfants



qui se jouaient. Tels représentaient, sculptés à merveille, des trophées ou des amas de dépouilles. Tels portaient des signes divers, des déesses battant des mains, des enfantelets, des butins, des tableaux de victoire et autres ornements très-congruents.

Sur le haut des fûts reposaient les chapiteaux précieux des dites colonnes, avec leur abaque ou tailloir fait artistement, et sous le couvert duquel étaient disposées de grandes hélices bien polies. L'entablement — architrave, frise et corniche — courait circulairement par-

dessus, avec ses projections faisant une avance convenable perpendiculairement aux colonnes. Entre les projections, sur la frise du milieu sise au-dessus de l'arcade où se trouvait la porte d'entrée, se voyait une noble composition, bien inventée, artistement rendue. C'était un fort ancien vase dont l'orifice était bouché par des feuillages dans le goût antique et pendants. D'un côté comme de l'autre gisait un bœuf cornu, les



pieds de devant étendus vers le vase, la tête relevée. Un enfant nu le chevauchait, tenant, de la main droite levée, un faisceau de verges dont il faisait mine de le frapper.

De la main gauche il saisissait le cou au large fanon. Près de l'enfant, une jeune fille nue était assise sur le dos du bœuf. Son bras, dirigé vers le fond du bas-relief, entourait les flancs de l'enfant nu; l'autre faisait voltiger, au-dessus de sa tête garnie de bandelettes, un voile qui, retenu sous son siège, s'échappait par-dessus le bras avec lequel elle entourait l'enfant. Devant elle, un satyre tenait de la main gauche la corne du bœuf, tandis que, tournant le dos à l'animal, il étendait, vers la jeune fille, la main droite entortillée d'un serpent. Par derrière, un second satyre, saisissant l'autre corne du bœuf, soulevait, par des rubans, de sa main libre,

une masse de feuilles assemblées tombant sur la panse du vase, en formant un feston à la courbe modérée dont l'autre extrémité était tenue par le satyre qui lui faisait pendant (1). Le train de derrière du bœuf, à partir de ses reins saillants, se transformait en un très-noble enroulement de feuillage à l'antique. La frise, tout en variant, était ainsi décorée, dans son pourtour, de belles sculptures. Une ordonnance semblable s'étalait à l'étage au-dessus, tant pour la colonnade que pour le reste, en grande convenance, sans que rien de discordant se montrât en aucune partie. Bien que l'art architectonique demande que, lorsque des colonnes sont superposées, les secondes soient plus courtes d'un quart que les premières au-dessus desquelles elles portent, l'axe passant perpendiculairement par le milieu des dites colonnes et de leurs soubassements, et bien qu'il exige que les troisièmes soient plus courtes d'un cinquième (2), toutefois, dans cet élégant et symétrique édifice, cette règle n'était point observée. Les colonnes du premier et du second ordre étaient de la même longueur; quant aux pilastres du troisième ordre, ils obéissaient à cette loi (3) et avaient, comme les colonnes de dessous, un entablement circulaire. Outre qu'ils supportaient cette ceinture, les pilastres ou colonnes carrées faisaient saillie d'un tiers de leur largeur au dehors du nu de la muraille, où baillait, entre chacun d'eux, une fenêtre, non pas carrée, comme il est d'usage dans les temples, mais cintrée, ainsi qu'il est de coutume dans les édifices profanes. La maîtresse corniche, tournant au-dessus de ces pilastres, ne faisait pas de projections, mais elle était munie de tous ornements et

(1) La composition était répétée de l'autre côté.

(2) Ici Colonna s'éloigne du principe de Vitruve (V, 102).

(3) On voit que Colonna est frappé de l'ordonnance du Colisée.

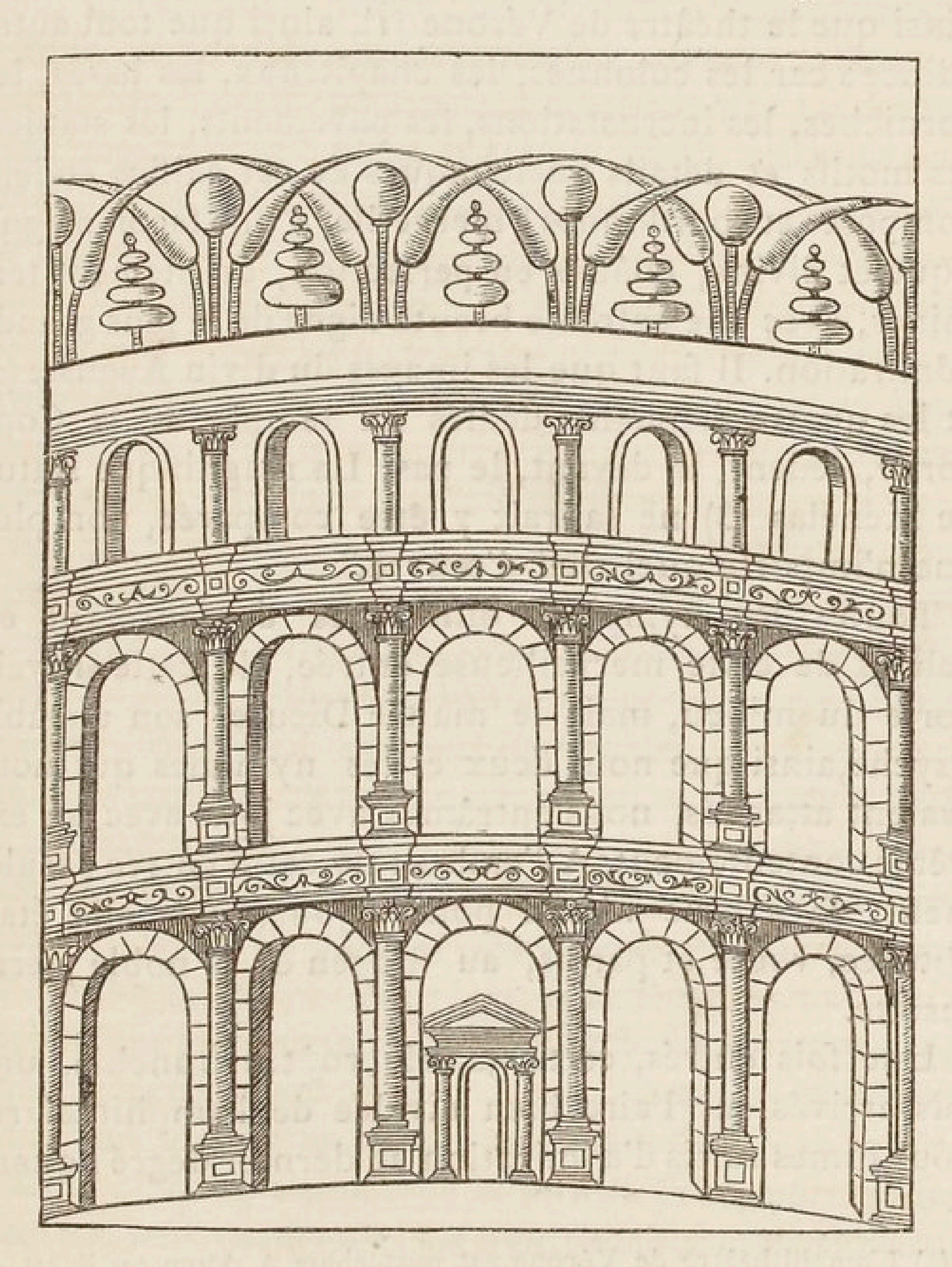
moulures nécessaires, formant le principal entablement de l'édifice qu'elle entourait avec la proportion la plus harmonieuse. En outre, elle était surmontée d'une muraille circulaire tout unie et polie, d'un pas et demi de haut.

Tout ce fameux, cet illustre, ce célèbre, cet admirable édifice était bâti d'alabastrite de l'Inde, brillant d'un éclat vitreux. Il était construit avec le plus grand art, décoré du mieux possible, absolument parfait, sans qu'aucun lien de chaux battue ou de ciment retînt ses pierres d'une cohésion stable et parfaitement adhérentes. Cette brillante matière n'était pas déshonorée par des taches de fumée, elle n'avait pas été primitivement souillée d'huile répandue ou de lie de vin rouge. Mais elle était immaculée en toutes ses parties, sans une tare, superbe en son éclat, conservée brillante. L'aire de l'édifice mesurait quarante-deux pas au diamètre. L'épaisseur de l'œuvre était de huit pas.

La répartition des colonnes autour de l'édifice était divisée en huit parts sur l'ensemble de la circonférence. Chacune de ces huit parts contenait huit divisions égales qui marquaient la place où étaient appliquées les colonnes (1). La construction massive allait de là tout droit vers le centre, percée qu'elle était de galeries voûtées droites ou circulaires que soutenaient des colonnes d'appui placées à égale distance. D'une division à celle d'en face les percées se correspondaient linéairement, ainsi que leurs intervalles. Deux portiques ou plutôt deux voûtes étaient cintrées avec un grand art. Elles allaient en rétrécissant avec un étonnante adaptation ; quant aux galeries latérales qui traversaient les premières, elles conservaient partout leur même largeur. Le sol pavé était recoupé avec une admirable

(1) En tout 32 colonnes par étage.

invention et un art superbe ; le haut comme le bas de ces galeries était de pierres fort belles de couleurs variées à merveille, d'une cohésion si exacte, qu'elles paraissaient d'un seul morceau, brillantes autant que miroir



du plus grand poli. Les soffites, grâce à l'habile technique de l'architecte, étaient décorés de sujets élégamment peints en mosaïque. Ils représentaient tous les effets de Cupidon. Ainsi, dans ce merveilleux édifice s'étalaient tout entiers et le talent soigneux et l'habi-

leté subtile, considérable de l'artiste, et l'art superbe du sculpteur, et la force de génie du mosaïste. Il faut, devant cette construction, que l'admirable temple d'Éphèse en rabatte, ainsi que le Colysée de Rome, ainsi que le théâtre de Vérone (1), ainsi que tout autre édifice; car les colonnes, les chapiteaux, les bases, les corniches, les incrustations, les pavements, les statues, les motifs et détails quelconques de cet édifice étaient composés et coordonnés à merveille, d'une façon magnifique et divine, châtiés en perfection, artistement terminés, avec une extrême beauté digne de la plus grande admiration. Il faut que les images du divin Auguste (2) et les quatre éléphants dédiés au temple de la Concorde, cèdent, là devant, le pas. La magnifique statue de Ménélas (3) ne saurait y être comparée, non plus que n'importe quel chef-d'œuvre.

Toutes les nymphes officieuses demeurèrent en dehors de cette merveilleuse entrée, de cette royale porte du milieu, mais le maître Dieu et son aimable Psyché,ainsi que nous deux et les nymphes qui nous avaient attachés, nous entrâmes avec joie, avec un extrême contentement. A l'endroit de cette entrée, seulement, la galerie n'était point à jour, mais elle était obturée, voûte et parois, au moyen de la noble pierre susdite.

Une fois entrés, cette galerie voûtée franchie, une fois arrivés sur l'aire bien nivelée de l'amphithéâtre, nous fûmes saisis d'admiration au dernier degré ; quant

(1) L'amphithéâtre de Vérone est postérieur à Auguste, il est de forme elliptique.

(2) Auguste dédia, au temple de la Concorde, des images de sa personne, en obsidienne, ainsi que quatre éléphants massifs de même. (Pline, XXXVI, 26.)

(3) Statue de Ménélas en pierre obsidienne que Tibère envoya aux Hiérapolitains. (Pline, XXXVI, 26.)

à moi, dès l'abord, j'aperçus une merveille plus grande, plus stupéfiante que tout ce que j'avais déjà vu, car le pavé de l'aire du milieu de cet amphithéâtre m'apparut fait, tout entier, d'une pierre obsidienne d'un seul morceau, extrêmement noire, d'une dureté inattaquable, si polie, si luisante, qu'au premier moment, dans ma distraction, je crus mettre le pied droit sur un abîme dans lequel, tout plein d'amour et de volupté que j'étais, j'eus une crainte mortelle d'être précipité. En me rejetant en arrière, je rétablis mes sens, non sans léser mon pied égaré. On voyait le jour dans cette pierre, on y pouvait contempler la limpidité du ciel profond comme en une mer paisible et calme. Tout l'entourage, ainsi que le dessus, s'y réfléchissait beaucoup mieux que dans le miroir le plus poli.

Au beau milieu de cette aire était établie la très-sainte et délicieuse fontaine de la divine Mère et maîtresse d'Amour. Avant de parler de cette fontaine très-sacrée, je traiterai de l'incroyable disposition et de l'heureux aménagement intérieur du théâtre.

Les gradins de cette arène partaient des bords mêmes de la très-luisante pierre. Les marches n'étaient point faites de blocs massifs, mais elles étaient creuses, évidées, par séries de quatre, l'une sur l'autre. La mesure de chaque banc était ainsi : le siège avait six palmes (1) de hauteur ; la profondeur, j'entends la partie évidée, était de deux pieds et demi. Ces marches circulaires formaient autant de caisses remplies de fleurs qui ne s'élevaient pas au-dessus de la moitié de la marche immédiatement au-dessus. Le quatrième gradin, superbe, avait les bords de son ouverture de niveau avec une petite voie de cinq pieds de large qui tournait avec la marche et était couverte d'un berceau d'un pas et demi

(1) Deux pieds.

d'élévation. Au delà du sommet de l'inflexion de ce berceau partaient de nouveau quatre gradins ainsi disposés : le premier, celui du bas, était un peu plus élevé que les autres ; son front était formé de la partie de muraille contre laquelle était appuyé le haut du berceau et qui tournait avec lui derrière l'espace laissé libre par l'inflexion de la voûte. La meilleure symétrie était observée pour les gradins sis au-dessus de cette seconde rangée, dont le quatrième, comme celui de la troisième rangée, comme celui de la première, était bordé par un chemin couvert d'un berceau.

Les parois du fond des allées sous ces susdits berceaux, ou appuis circulaires sur lesquels ils reposaient, étaient en pierre noire d'un poli de miroir. La première paroi, celle du berceau inférieur, était de la pierre dite spartopolios (1) ; la seconde était de pierre hiéracite (2) ; la troisième, celle du haut, de pierre céponide (3), dont les surfaces polies mettaient sous la treille comme une échappée du ciel serein, sur lequel elles semblaient plutôt être une ouverture qu'un mur opaque. La pierre noire, revêtant le fond des berceaux, s'élevait jusqu'à l'endroit où prenait naissance l'inflexion de leur voûte. De là, au-dessus, le mur était revêtu de la même pierre que celle dont étaient faites les marches évidées. Tous ces travaux montraient, au dernier point, qu'ils avaient été conduits par l'habileté la plus expérimentée, avec un savoir inimaginable des choses de l'art,

(1) Πολιός, en Grec, veut dire blanchâtre, d'où le nom de *Polia* donné à une pierre blanche ; σπἀρτοπολιός devrait donc dire pierre ayant la blancheur du genêt ; mais Pline dit positivement *nigra Spartopolios* (XXXVII, 11). Il y a sans doute là quelque catachrèse.

(2) De ἱέραξ, faucon, milan.

(3) Les pierres céponides s'apportaient directement d'Atarne, ancienne ville d'Eolide. Celles qui sont d'un blanc sale sont, au dire de Pline, si luisantes, qu'on y voit les objets comme dans un miroir (XXXVII, 10).

avec un talent persévérant et incompréhensible, avec une sagesse attentive, avec une imagination divine. Car toutes les parties, au lieu de faire confusion ensemble, étaient parfaitement distinctes, convenablement présentées, délimitées avec justesse, depuis le haut jusqu'en bas, par une ligne tirée des angles des degrés.

La paroi, sur laquelle était appuyé le dernier berceau qu'elle contournait, était élevée au-dessus de la voûte dudit berceau, de façon que les spectateurs ne fussent point empêchés de la voir entièrement du milieu de l'arène. Elle formait une muraille brillante placée au-dessus de la rangée des fenêtres. Sur le faîte elle était creusée en manière de canal, que j'estimai mesurer, en largeur comme en profondeur, un pas et demi.

Toute l'enceinte intérieure de cette construction, je parle des degrés creux, était en jaspe oriental, peut-être de Chypre (1), pesant, égal, de premier choix, d'une coloration mêlée, veiné d'ondulations diverses. Le bord des caisses et le socle étaient, tout du long, d'or obrizé, tant les moulures que les gorges. L'attache sur le revêtement en pierre était d'une cohésion parfaite, résultat d'un travail dépassant la raison humaine, d'une exactitude obtenue par un labeur extrême.

Le luxe des vases d'or de Bassus (2) ou d'Antoine (3) se doit évanouir là-devant. Là-devant, se doit effacer la gloire de Néron pour tout l'or qu'il mit au théâtre

(1) Jaspe dur et vert. (Pline, XXXVII, 8.)

(2) S'agit-il, ici, de ce Bassus Cesellius, chevalier Romain, qui paya de la vie la téméraire promesse faite à Néron de lui livrer le trésor de Didon à Carthage? (Suétone, *Ner.*, 31.)

(3) Messala, l'orateur, a laissé par écrit, au dire de Pline (XXXIII, 3), que Marc-Antoine se servait de vases d'or pour les usages les plus honteux.

de Pompée (1), la gloire de Gorgias de Léontium pour sa statue (2). Jamais plus superbe métal ne fut extrait, chez les Scythes, par les fourmis (3) et les gryphons (4).

Cette excavation du faîte de la muraille, sorte de caisse menée tout du long en forme de canal, était comblée de terre entièrement. Des cyprès y étaient plantés par couples serrées, espacées de trois pas. Ils avaient tous la même forme et, soumis à la même loi, ployaient leurs pointes à la rencontre l'une de l'autre. En s'infléchissant ils contractaient entre eux une si étroite union qu'ils semblaient ne faire qu'un; c'est-à-dire qu'ils s'unissaient de quatre en quatre, tellement que celui qui tenait la droite d'une couple rejoignait le quatrième à sa droite et que celui qui tenait la gauche de la même couple s'unissait au quatrième à sa gauche. Ils passaient, alternativement, tantôt dessous, tantôt dessus l'un l'autre, se nouant mutuellement mieux qu'on ne le saurait dire.

Sous chaque arcade, formée par les courbes des cyprès, était placé, en bel ordre, un buis s'arrondissant en boule, si bien tondu au ciseau que pas une feuille ne dépassait l'autre.

Entre les cyprès de chaque couple s'élevait une tige droite de genévrier dont le feuillage printanier était

(1) Il fit couvrir entièrement d'or le théâtre de Pompée pour montrer sa magnificence à Tiridate, roi d'Arménie. (Pline, XXXIII, 3.)

(2) Gorgias, orateur de Léontium, fut le premier homme assez osé pour s'élever une statue à lui-même. Elle était en or massif et dédiée dans le temple de Delphes. (Pline, XXXIII, 4; — Valér. Max., VIII, chap. dernier.)

(3) Au pays des Dardæ, Indiens septentrionaux, des fourmis de la grosseur d'un loup d'Egypte, de la couleur d'un chat, plus rapides que les chameaux, extrayaient, en hiver, l'or des mines que les Indiens enlevaient l'été à leurs risques et périls. (Pline, XI, 31.)

Inda cavis aurum mittit formica metallis...

(Properce, III, 13).

(4) Mela (II, 1) parle de la jalousie avec laquelle les gryphons gardaient l'or extrait de terre.

taillé absolument en sphère et qui décorait le vide triangulaire causé par l'inflexion des cyprès. Dans le reste de la caisse poussait une grande variété de plantes aromatiques exquises, abondamment chargées de fleurs odorantes, comme on peut le voir sur le dessin du théâtre.

Le premier berceau, celui du bas, était couvert de myrte fleuri. Il était industrieusement formé d'un treillage d'or, dont le cintre s'appuyait sur de petits arcs également en or, portés par des colonnes de même dont les petites bases reposaient sur le faîte du mur auquel était adossée la quatrième marche évidée. Tout cela, dans le pourtour, était ciselé d'une façon exquise.

Sous cette première treille, le sol, bien plané, non-seulement stupéfiait l'intelligence, mais encore confondait les sens. Il était, dans tout son parcours circulaire, paré d'une pâte condensée faite d'un mélange bien proportionné de ladanum parfumé, d'ambre, de musc, de styrax et de benjoin aux sombres couleurs. Dans cette mixture tout embaumée étaient fixées, d'une manière égale, de fort blanches perles décrivant, en une frise de mosaïque, un bel enroulement de feuillage à l'antique, garni de fruits d'olivier, avec les vides remplis de fleurs dans le calice desquelles reposaient de petites bestioles et des oiselets.

Travail céleste et hors de pair, digne d'être foulé par des pieds divins, pavement comme Zénodore (1) n'en aurait jamais su inventer.

La seconde allée planée, sous un berceau chargé d'une multitude de roses disséminées opulemment, était, avec tous les détails de la première, enduite d'une pâte de corail pétrie sans avoir perdu sa couleur rouge, et dans laquelle étincelait, avec une grande beauté, une admi-

(1) Pour Sosus. V. la note du t. I, p. 351.

rable frise représentant un feuillage, d'un très-ancien goût, fait d'émeraudes, avec des fleurs en saphirs, pierres parfaitement assemblées.

Au-dessus de la troisième voie se dressait un berceau semblable dont la treille était recouverte de myrtes en fleurs. Cette allée, admirablement pavée avec des menus fragments de lourd lapis-lazuli à la couleur bleue tournant quelque peu sur le vert, au milieu desquels se trouvaient, assemblés en petits morceaux, tous les joyaux que produit à grand'peine la généreuse Nature et auxquels se mêlaient des points d'or, cette allée, dis-je, formait un pavement bien égalisé, bien nivelé, on ne peut plus poli et brillant. Jugez du plaisir, de la récréation, de l'attrait que les sens humains ressentaient à la vue de tant de délices, qui eussent émerveillé même les esprits bienheureux.

La face antérieure de ces treilles était soutenue par des colonnettes d'or surmontées de petits arcs, ainsi qu'un péristyle circulaire et continu formé d'arcades. Les espaces laissés entre les arcs étaient obturés par des feuilles unies d'agate, de jaspe et autres pierres de prix, des plus luisantes, sans aucune moulure. La partie postérieure du berceau, sans arcature, mais menée en ligne longitudinale, s'appuyait contre la paroi du fond sur une corniche circulaire munie de sa frise et de sa petite architrave. Admirablement et absolument bien rendue, garnie de ses modillons, elle allait parallèlement avec les chapiteaux des colonnettes situées en face.

Là-dessous se tenaient, en nombre, des nymphes qui ne cessaient de danser au beau milieu de l'arcade, dans une tenue élégante, s'inclinant toutes vers la fontaine, de temps en temps et en mesure. Après ce salut respectueux, elles passaient, quittant cette place, dans l'arcade suivante où elles demeuraient un temps égal. Le chœur du milieu avait un autre groupe de chaque

côté, tournant et sautant légèrement, accomplissant une gracieuse révolution, toujours bien dans le milieu de l'arcade, sur un accompagnement exécuté par quatre longues trompettes en or, et par quatre instruments : épiphonien, antiphonien, mésophonien et chamæphonien (1).

Ces instruments étaient tournés en bois de santal rouge, citrin et blanc, ainsi qu'en ébène fort noire et ne laissaient pas que d'être couverts d'une grande quantité d'ornements d'or et de gemmes. Leur douce sonorité se confondait en une harmonie bien accordée et se déroulait, avec des notes brèves et plaintives, en une symphonie répercutée gracieusement, avec un bel ensemble, dans cette enceinte toute délicieuse et remplie de bonheur, en même temps que les choristes se livraient sans tumulte à leur joie. Il s'élevait aussi une variété magnifique de voix, avec une mesure, une suavité, une harmonie extraordinaires. Ce qui divertissait extrêmement mon esprit et le ravissait en douceur.

Les nymphes du milieu se montraient nues dans la blancheur de leur beau corps. Les autres, parées d'une exquise façon, vêtues de tuniques flottantes en byssus, jouaient de la flûte avec des gestes, avec des mouvements originaux, avec une grâce de pucelles. Un nombre égal était réfléchi dans le miroir poli de la pierre très-noire qui conservait leur image.

(1) Colonna veut désigner ici, sans doute, des hautbois classés, autrefois, en hautbois dessus, hautbois ténor et hautbois basse. Le hautbois ténor est devenu chez les modernes le cor Anglais qui sonne une quinte au-dessous du hautbois commun. *Epiphonii*, de ἐπί, sur et φωνή, voix, désignerait l'instrument donnant la plus aiguë des parties vocales, dite Dessus, celle des femmes et des enfants, *Soprano*. — *Antiphonii*, ἀντί, opposé à, serait la Taille, que nous nommons présentement *Ténor*, opposée au *Soprano*, parce qu'elle est d'une octave au-dessous. — *Mesophonii* désignerait la Haute-contre, entre le *Ténor* et le *Soprano*. — *Chamæphonii*, de χαμαί, à terre, bas, serait la Basse-taille ou Ténor grave.

Exactement en face de la porte par laquelle nous fîmes notre entrée, correspondait un escalier de sept marches en cette même pierre dont les caisses (1) étaient faites. On montait, par ces marches, jusqu'à l'étage où le premier berceau était établi, et sous lequel, en face de l'escalier, se trouvait, dans la paroi, une petite porte par où l'on pouvait, au moyen de corridors et d'escaliers intérieurs, parvenir sous les voûtes et parcourir toute la partie interne de l'édifice.

Sous chaque berceau, de même, se trouvait, au droit de la première porte, une autre petite porte semblable en or, industrieusement ciselée et fouillée à jour.

La première rangée des degrés inférieurs avait son parcours circulaire coupé en deux et par la porte d'entrée et par le susdit escalier. Le premier degré ou marche évidée, posé sur l'aire même, entre la porte et l'escalier, tant d'un côté que de l'autre, était tout empli de terre plantée de violettes couleur d'améthyste. Le second degré était garni abondamment de violettes blanches, le troisième de violettes jaunes (2), le quatrième de narcisses fleuris comme on n'en trouverait pas aux monts de Lycie (3), avec plus de fleurs que de feuilles.

Au delà du premier berceau, dans la première marche évidée et circulaire du deuxième rang, germait le cyclamen à la feuille de la couleur de celle du lierre, au revers vermeil, à la fleur violette et renversée, très abondante et parfumée. Dans la deuxième marche fleurissait le bleuet des blés; dans la troisième des œillets (4)

(1) C'est-à-dire les marches évidées de l'amphithéâtre.

(2) Il est très-difficile de savoir si le mot *viola* désigne notre violette ou bien la giroflée.

(3) Dioscoride, IV, 161. — Pline, XXI, 5.

(4) Il y a dans le texte *cheropheli,* transcription vicieuse qu'on retrouve plus bas, pour *cærefolia,* cerfeuils; mais il faut ici, comme

très pourprés, abondants et touffus; dans la dernière du mélilot très-fourni.

Au troisième rang, par delà le deuxième berceau, croissaient, dans la première marche, les belles fleurs jaunes de l'herbe thora (1), dans la seconde, des anémones rouges, dans la troisième, des cerfeuils odorants aux nombreuses feuilles à cinq folioles. Quant à la dernière, elle était divisée en dix parties garnies des fleurs les plus variées, les plus belles et les mieux associées. C'étaient, dans la première division, la primevère, dans la seconde l'hélicryse (2), dans la troisième l'amaranthe, dans la quatrième la violette rousse matronale (3), dans la cinquième le panic violet (4), dans la huitième le muguet blanc aux fleurettes renversant sur leur tige leurs calices très odorants, dans la neuvième les nombreuses espèces de lys, l'orangé (5), le blanc d'Hyrié (6), l'hyacinthe (7), le jaune (8), le rouge (9), dans la der-

l'épithète *purpurissimi* l'indique, lire *caryophylli*, espèce d'œillet qui a donné son nom à la famille des caryophyllées.

(1) *Herbatora*, nom spécifique et vulgaire d'une plante des Alpes, espèce de renoncule dont les Gaulois se servaient pour empoisonner leurs flèches.

(2) Ou soleil d'or, genre voisin des gnaphaliées, *vulgo* immortelles, cultivé sous le nom d'immortelle jaune.

(3) On pourrait y voir ou la pensée ou la giroflée brune.

(4) Cette graminée a les fleurs vertes ou rougeâtres; mais le millet étalé, *Milium effusum*, a ses glumes parsemées d'aspérités fines verdâtres et mêlées de blanc ou de violet.

(5) C'est le *lilium purpureum* de Dodonée, p. 198. V. Dioscoride, III, 160.

(6) Région de Béotie, près d'Aulis, avec une ville et un lac de ce nom.

(7) Le fameux lys hyacinthe des poètes serait notre lys Martagon.

(8) L'iris des marais ou faux acore, qui n'est point une liliacée, mais qui portait le nom de lis au moyen âge.

(9) C'est celui que les Grecs appelaient κρίνον.

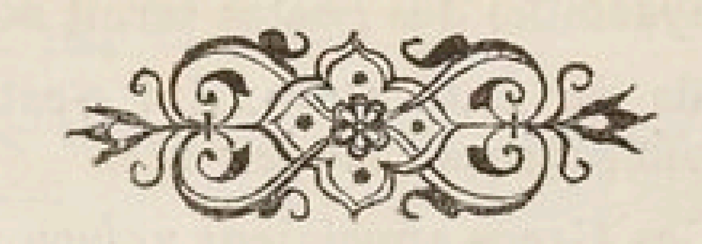
nière l'aquilegia aux fleurs azurées, blanches (1) ou roses.

Ce délicieux et rare étalage de très-belles floraisons ne subissait pas l'influence des changements de température ou de saison. Rien de pareil à Memphis.

Mais ces fleurs, sans cesse arrosées et toujours fraîches, vivaient là dans un constant état printanier et ne se flétrissaient jamais.

C'est pourquoi, en contemplant la majesté de ce bel endroit, sa grâce surprenante, son élégante ordonnance, si bien composée, l'harmonie charmante et variée de ses couleurs florales s'offrant à moi dans la rosée première de l'Aurore, je demeurai béant en présence de tous les miracles que je viens de décrire et me trouvai comme anéanti. Mes sens, tant internes qu'externes, étaient envahis par une volupté ineffable, ils étaient charmés, circonvenus. A cela joignez et l'extrême amour qui brûlait énergiquement au fond de mon cœur agité, et l'incessant assaut que me livraient les charmes incomparables de ma très-belle Polia mes délices. Si bien que je ne savais en quelle condition d'existence je me trouvais. Pour finir, à peine fûmes-nous introduits dans cet endroit rempli de félicité, que les nymphes, qui nous avaient liés, nous débarrassèrent de nos entraves. Alors la vénérable Psyché, rendant à son cher mari les plus grands honneurs, et lui remettant la flèche d'or qui lui revenait, nous présenta devant la fontaine sacrée de Cythérée.

(1) Les fleurs de cette renonculacée, nommée aussi ancolie, sont bleues, violettes ou roses, rarement blanches.





Poliphile décrit l'admirable artifice

de la fontaine de Vénus installée au centre même de l'aire amphithéâtrale. Il dit comment fut déchirée la courtine, comment il vit la Mère divine en sa Majesté, comment celle-ci imposa silence aux nymphes qui chantaient, et comment elle en attribua trois à Polia et trois à lui (1). *Après quoi Cupidon les frappa. La déesse, les ayant arrosés, Poliphile fut rendu à la vie; puis, Mars arrivant, on leur donna congé et ils partirent de ce lieu.*



EPENDANT, lorsque Polia l'enjouée et moi nous nous fûmes agenouillés devant la fontaine mystérieuse de la divine Génitrice, remplis, tous deux, de la vénération la plus décente et du respect le plus grand, je me sentis imperceptiblement pénétré d'une douce inquiétude qui vint à ce point que je ne savais plus que faire. En effet, je me trouvais dans le milieu le plus agréable, le plus incroyablement délicieux, le plus chérissable qu'il fût possible d'imaginer, tout décoré d'une verdure printanière. Les petits oiseaux, fendant l'air le plus pur,

(1) On verra, dans le cours du récit, que ce n'est pas trois, mais quatre.

gazouillaient parmi les pousses nouvelles et voltigeaient on ne peut plus gracieux à la vue. Avec eux j'entendais les nymphes très-parées chanter ensemble leurs mélodies aux sons inouïs; je voyais leurs gestes divins, leurs mouvements pleins de retenue qui m'invitaient aux voluptés les plus extrêmes; je contemplais cet édifice si noblement conçu, cette disposition due à une habile et ingénieuse réflexion; j'aspirais, avec avidité, une odeur si grandement, si extraordinairement bonne. Par Jupiter immortel! j'ignorais, en vérité, auquel de mes pouvoirs sensitifs je me devais fermement arrêter pour bien goûter cette jouissance fortunée, ce voluptueux plaisir, et je m'amusais de cette ignorance. Toutes ces belles, ces très-douces choses m'offraient un attrait d'autant plus charmant, d'autant plus précieux que je voyais ma céleste Polia y participer et s'en délecter paisiblement, en ce bel endroit, ainsi que de la perfection de cette fontaine admirable.

Au centre de cet édifice, qui n'avait rien d'humain, mais qui était construit et exécuté divinement, la fontaine se dressait de la sorte : de cette même pierre très-noire d'un seul morceau dont était recouvert le sol, c'est-à-dire à même le pavement de l'aire, au beau milieu, s'élevait un petit mur haut d'un pied, parfaitement poli, orné congrûment, de forme heptagonale à l'extérieur, rond en dedans, muni, tout autour, d'une petite cymaise et d'un socle, avec de menus soubassements garnis de moulures habilement faites et appliquées régulièrement sur l'intersection des angles. Sur ces soubassements posaient sept colonnes à entasis, autrement dites ventrues (1) tournées d'une façon exquise. Deux d'entre elles faisaient directement face à l'entrée, et c'est devant elles que nous étions agenouillés.

(1) C'est-à-dire renflées. (V. la note du t. I, p. 334.)

Parmi ces colonnes faites au tour, celle à notre droite était d'un bleu éblouissant de très-fin saphir. Celle à gauche, d'un beau vert, était faite d'une émeraude dont la couleur superbe l'emportait sur celle des émeraudes fixées aux yeux du lion qui décorait le tombeau du gouverneur Hermias (1). Ptolémée n'en offrit pas une plus belle à Lucullus, le présent du roi de Babylone à celui d'Égypte (2) n'atteignit pas un prix pareil, l'émeraude dont était l'obélisque du temple de Jupiter (3) ne fut pas estimée à ce point, et la statue d'Hercule, à Tyr (4), n'était pas une merveille qu'on pût comparer à cette colonne. Auprès d'elle s'en trouvait une en turquoise d'un bleu céleste fort de ton, douée de la vertu inhérente à cette pierre (5).

Près de cette colonne en saphir s'en trouvait une autre d'un grand prix, en pierre opaque d'une fort

(1) Gouverneur de Chypre sur le tombeau duquel était un lion en marbre dont les yeux étaient deux émeraudes si resplendissantes que leur éclat, pénétrant au fond de la mer, chassait les thons de ces parages, au point que les pêcheurs durent les enlever et mettre d'autres yeux au lion. (Pline, XXXVII, 1.) Cet Hermias donna son nom aux émeraudes dites Hermiennes. (*Ibid.*)

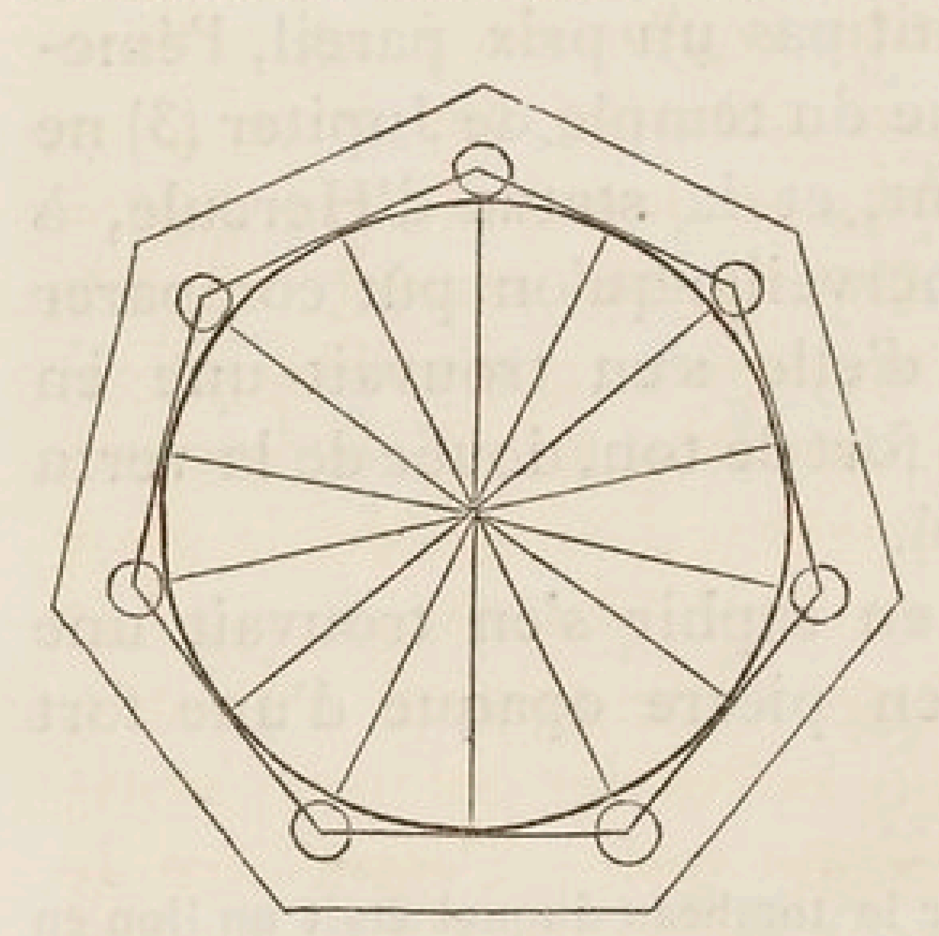
(2) Émeraude longue de quatre coudées et large de trois. (Théophraste, περιλιθων, cité par Pline, XXXVII, 1.) Les anciens appelaient émeraude toute pierre d'un beau vert pré, telles que jaspes, péridot, spath fusible, prime d'émeraude. Pline dit que le jaspe de l'Inde ressemble à l'émeraude.

(3) V. la note du t. I, p. 87.

(4) Ce n'était pas une statue, mais une colonne.

(5) Dans le texte, nous trouvons *petra turchinia*. Colonna ne se sert pas d'une expression Grecque ou Latine pour désigner la turquoise. Cette pierre serait-elle le *Tanos* des anciens, qui venait de Perse, ou cette pierre nommée par les Grecs ἀερίζουσα, couleur de l'air, ou la callaïs de Pline (XXXVII, 8) qu'Isidore (Orig., XVI, 7) et Solin (XX) appellent callaïca? Le père Hardouin prétend que la turquoise était inconnue des anciens. On croyait encore, au XVIe siècle, que la turquoise portée en anneau préservait l'homme dans les chutes de cheval et qu'elle constituait un bon antidoe. (*Les diversités naturelles de l'Univers*, 1626, XCVII.)

agréable couleur ressemblant à la fleur du mélilot (1), brillante comme celle de la jusquiame (2) vue en transparence. Une autre colonne en jaspe violet était voisine de cette dernière, puis en venait une de topaze étincelante comme de l'or. La septième par exception, unique en son genre, était de forme hexagonale, en béryl de l'Inde fort transparent, dont la couleur se rapprochait de celle de l'huile (3). Elle réfléchissait tous les objets environnants, et se laissait apercevoir entre les deux premières. C'est que, dans toute figure ayant un nombre d'angles impair, il s'en trouve toujours un faisant face au milieu de la ligne intercalée entre deux autres angles. En effet, traçant un cercle au moyen de la moitié de son diamètre, on y inscrit un triangle équilatéral, puis, du centre de ce cercle, menant une ligne par la moitié d'un des côtés du triangle jusqu'à la rencontre de la circonférence, on obtient la septième partie de la figure inscrite dans le cercle (4).



(1) Le Mélilot d'Italie a les fleurs d'un jaune pâle.

(2) *Vetrachia*, dans le texte, pour *Vatica* (Appul. herb., 74) ou Appolinaris, en Grec ὑοσκύαμος (fève de porc), Jusquiame dont la fleur est jaune, veinée de lignes violettes.

(3) Pline, XXXVII, 4.

(4) L'énoncé de ce problème est obscur. Il est évidemment tronqué. Peut-être faut-il moins en accuser l'auteur que l'éditeur. Il faudrait ajouter qu'en menant, du point de rencontre de la ligne sur la circonférence, une perpendiculaire sur le rayon, on obtiendra le côté de l'hexagone.

Au milieu de l'escape (1) de la septième colonne, en béryl, dans la partie regardant l'intérieur de la fontaine, se trouvait une sculpture presque en ronde bosse, admirablement faite de la même pierre, et représentant un petit enfant hermaphrodite enfermé dans un petit cotylédon. Les trois colonnes très-luisantes de la rangée de droite laissaient voir aussi, chacune, un petit enfant mâle d'une facture admirable, enclos dans un certain réceptacle. Dans l'escape de chacune des trois précieuses colonnes de gauche, se trouvait une figure d'enfant du sexe féminin. Ces figures étaient rendues au naturel, par un artifice mystérieux, au milieu même des colonnes, avec un poli d'un éclat tel que la morsure de la pierre à aiguiser (2), et l'émeri (3) mêlé à la craie de Tripoli (4), n'eussent jamais pu l'obtenir pareil. Les arcs et le solide du mur, allant d'une colonne à l'autre, étaient des mêmes pierres que celles des colonnes sous-jacentes, disposés dans le même ordre, c'est-à-dire de saphir à partir de la colonne d'émeraude, d'émeraude à partir de celle de turquoise, et ainsi de suite était construite à merveille cette arcature.

Aux angles de la corniche, sur l'arête vive formant une ligne perpendiculaire au-dessus de chaque colonne, se trouvait un petit piédestal (5) sur le plat duquel était posée une statue de planète qui se dressait avec l'attribut qui lui était propre. Ces statues étaient hautes comme le tiers de la colonne située dessous, faites symétriquement

(1) L'escape se dit du fût de la colonne, et, plus proprement, de sa partie inférieure.

(2) *Coter*, pierre à aiguiser, dont la carrière se nommait *cotaria* ou *cotoria*. Cette pierre est un grès siliceux.

(3) Du Grec σμύρις, variété de coryndon qui, réduit en poudre très-fine, sert à polir des cristaux, marbres et métaux.

(4) Roche siliceuse qu'on tirait, autrefois, de la côte d'Afrique.

(5) Que Vitruve appelle acrotère.

d'or très-pur. Au front antérieur, du côté droit, était placé Saturne le porte-faulx ; du gauche, Cynthie qui brille dans la nuit ; puis, tout autour à partir du premier, cinq autres statues, jusqu'à Séléné, la dernière. Au-dessous de ces statues, dans le parcours de la frise, se voyaient ciselés, avec une recherche d'art magnifique, les douze signes du zodiaque, dont les noms, écrits au-dessus d'eux, étaient en caractères sculptés parfaitement rendus.

Enfin, le comble de cette admirable fontaine resplendissait, fait qu'il était d'une coupole extraordinaire en cristal le meilleur, sans aucune veine, très-pur, très-transparent, comme Xénocrate n'en vit point le pareil (1), comme il ne s'en trouve pas en Chypre (2), comme l'Asie n'en produit pas (3), la Germanie (4) non plus, sans rouille ni lèpre, sans taches nuageuses, sans sel intérieur, sans filaments. Néron n'en brisa pas de semblables (5). Mais tout ce comble était pur et uni. Il était ceint par un bandeau de feuillages en relief, convenablement égalisé, mêlé de quelques petits mon-

(1) Pline raconte que Xénocrate d'Éphèse vit un vase de cristal de la capacité d'une amphore. (XXXVII, 2.) L'amphore Romaine équivalait à 2 urnes, à 4 conges, à 48 hémines, à 288 cyathes (13 hectol. et 2 litres) ; l'amphore Grecque équivalait à 98 kotyles (8 litres, 8 décilitres). C'est de cette dernière qu'il s'agit.

(2) Le même Xénocrate prétend que, dans l'île de Chypre, on trouve du cristal en labourant la terre. (Pline, XXXVII, 2.)

(3) Le cristal d'Asie, qui venait d'Alabande et d'Orthosie, était, comme celui de Chypre, peu estimé. Le plus précieux était celui de l'Inde. (Pline, XXXVII, 2.)

(4) Colonna entend, sans doute, par Germanie, la région des Alpes. (Pline, XXXVII, 2.)

(5) Ayant appris la nouvelle de la révolte qui le renversa, Néron brisa contre terre deux précieuses coupes en cristal. (Pline, XXXVII, 2. Suétone raconte qu'au reçu de lettres qu'on lui apporta pendant son dîner, il renversa la table et brisa contre terre deux vases qu'il appelait Homériques à cause des sujets qui y étaient ciselés. (*Vit. Ner.*, XLVII.)

stres et d'enfants qui jouaient en les tenant embrassés.

Cette coupole était d'une corpulence excellente et d'un tour parfait. A son sommet aminci était fixé, prodige merveilleux, une fulgurante escarboucle montée en or, de forme ovale et de la grosseur d'un œuf d'autruche.

Sur les faces du petit mur en pierre très-noire, mur sur lequel se dressaient, en bonne proportion, les belles colonnes, des lettres Grecques fort antiques, ayant en largeur neuf parties de leur hauteur (1), étaient gravées en perfection. L'argent qui brillait dans leur creux rendait visible les mots qui vont suivre. Sur la face antérieure il n'y avait que deux lettres ornées d'une belle incrustation en or qui les coupait avec un fini d'une grande élégance. Puis, sur les autres faces, venaient les autres lettres, trois par trois, disant ceci : ΩΣΠΕΡ ΣΠΙΝΘΗΡ ΚΗΛΗΘΜΟΣ (2).

Chacune de ces faces avait une longueur de trois pieds; les colonnes, depuis leur base en or jusqu'à l'architrave, mesuraient sept pieds. Il me semble que, pour l'honneur de ces choses admirables, il vaut mieux se taire sur leur belle façon et leur fini précieux. Je pense donc en devoir disserter avec une grande retenue et beaucoup de modération.

Là, entre la colonne de saphir et celle d'émeraude, pendait, attachée par des cordons noués, une belle courtine de velours telle, que la fertile Nature ne saurait produire chose plus belle pour les dieux mêmes, d'une matière, d'un tissu si beaux, que je ne le saurais exprimer. Elle était de la couleur du bois de santal, brochée de superbes fleurs, et portait, subtilement brodées en or, ces quatre lettres Grecques : ΥΜΗΝ. Cette cour-

(1) C'est-à-dire les neuf dixièmes.

(2) La séduction est comme une étincelle.

tine était étendue comme un voile, d'une façon toute décorative. Devant elle, l'admirable tapis envoyé à Delphes par les Samiens (1) devait céder le pas. Elle faisait à ma Polia, au plus haut degré, l'effet d'un très-précieux trésor. Voilant la présence majestueuse et divine de la Mère vénérable, elle la dérobait à la vue. Comme nous étions, Polia et moi, tous deux devant, sur nos genoux pliés, je vis le Seigneur Cupidon remettre la flèche d'or à la nymphe Synesia et lui faire signe, courtoisement, de la donner à Polia, pour qu'au moyen de cette flèche redoutable, celle-ci déchirât et fendît la noble courtine; mais Polia parut quelque peu chagrinée d'un ordre qui lui ordonnait de commettre une telle lacération, un tel dégât, et, bien qu'elle se soumît au commandement divin, elle parut tout inexperte, hésitant à obéir. Alors le seigneur, souriant, enjoignit à la nymphe Synésia de bailler la flèche à la nymphe Philidia pour que celle-ci me la présentât, et pour que, tout décidé, tout avide que j'étais de voir la très-sainte Génitrice, j'accomplisse la chose. C'est pourquoi je n'eus pas plus tôt saisi le divin instrument, que, mû par une aveugle ardeur, sans hésitation, mais, bien au contraire, incité par un brûlant désir, je frappai la courtine. Je m'aperçus que cette déchirure attrista presque Polia. La colonne d'émeraude craqua comme si elle eût dû se briser en morceaux.

Voilà que, tout à coup, je vis la forme divine sortant de la charmante fontaine, dans tout l'éclat de sa majesté, source délicieuse de toute beauté. Cette appa-

(1) On ne trouve aucune mention de ce tapis ou rideau dans l'énumération des richesses du trésor de Delphes, par Pausanias, ni dans Hérodote, ni dans Diodore de Sicile. Par contre, Pausanias fait mention d'un rideau de laine pourpre enrichi de broderies Assyriennes offert à Olympie par Antiochus, rideau qui s'abaissait au lieu de s'élever comme celui de la Diane d'Éphèse. (Eliac., XII.)

rition inattendue ne se fut pas plus tôt montrée vivante à mes yeux, que, Polia et moi, nous nous trouvâmes envahis par une douceur extrême et assaillis de nouveau par l'appétit d'un plaisir depuis si longtemps désiré, demeurant plongés ensemble dans l'extase d'une pieuse terreur.

Aussi, recouvrant mes sens, je me pris à m'épouvanter, ayant bien quelque raison de craindre une vision pareille à celle qu'eut le fils d'Aristée dans la vallée de Gargaphie (1) ; ce qui, pour le moment, me remplit de terreur. Au centre de la fontaine se tenait la déesse Vénus, nue au milieu des belles eaux très-limpides qui s'élevaient jusque sur ses amples et divins flancs. Ces eaux ne grossissaient, ne doublaient, ne réfractaient ni ne raccourcissaient le corps Cythéréen ; mais celui-ci se laissait apercevoir parfaitement entier et d'une venue, tel qu'il était. Tout à l'entour, jusqu'au bas des degrés, se répandait une écume exhalant un parfum de musc. Ce corps céleste se montrait transparent et diaphane en sa majesté, en son aspect divin, comme une précieuse escarboucle étincelant aux rayons du Soleil, fait et composé qu'il était d'une substance que les humains ne virent ni ne conçurent jamais.

Oh! qu'elle était belle, délicatement arrangée sur son front d'un blanc lacté, sa gracieuse chevelure dorée, ondulante et crépelée, avec ses petites boucles égarées et remuantes, capricieusement frisées! Ses cheveux se répandaient librement en belles ondulations sur ses épaules rosées. Sa face était de carmin et de neige. Ses yeux, lumineux comme des astres, brillaient d'un regard très-amoureux et très-saint. Ses joues étaient comme

(1) Nom de la vallée située en Béotie, où Actéon, fils d'Aristée et d'Autonoë, fille de Cadmus, fut déchiré par ses chiens. (Ovide, *Met.*, III, 155. — Pline, IV, 7.)

des pommes vermeilles. Sa bouche, toute petite, d'un corail empourpré, était la demeure, la provision, la source de tous les parfums. Sa poitrine, plus blanche que la neige, portait le trésor de deux mamelles gonflées réfractaires à toute inclinaison. Son corps était d'un ivoire poli. Son souffle divin était une émanation d'ambroisie et de musc. Ses cheveux tombaient sur les eaux très-pures en fils d'or étiré très-fins. Insubmersibles, ils flottaient en rond et rivalisaient d'aspect avec les rayons illuminés que le chevelu Phœbus répand dans le pur Olympe. Une partie tordue s'accumulait sur le très-beau front et l'ombrageait de rejetons épais et bouclés dont la masse brillante se jouait au vent, puis tombait, en les couvrant, sur les oreilles très-petites d'où pendaient deux perles superbes, d'un éclat que n'eut point l'union sciée en deux qui ornait sa statue dans le Panthéon. L'île Taprobane (1) n'en produit ni d'aussi magnifiques ni d'aussi blanches. La déesse était couronnée d'un diadème de gracieuses roses printanières vermeilles et blanches, tressées avec des pierres fulgurantes.

Dans l'enceinte intérieure de la fontaine très-sacrée, entre les interstices qui séparaient les somptueux gradins, germait, hors de l'eau, la fleur d'Adonis pourprée au milieu de ses feuilles aquatiques. Du côté gauche croissait le thélygone (2), du côté droit, de même,

(1) Actuellement, Ceylan, inconnue de la haute antiquité, mais seulement du temps d'Alexandre le Grand. (Strabon, I, XV. — Steph. Biz., 5, V. — Mela, III, 77. — Pline, VI, 22. — Ptolémée, VII, 4.)

Quo tibi, si calida positus laudere Syene
Aut tibi Taprobanen Indica cingit aqua.
(Ovide, *Pont.*, I, 5, 80.)

(2) De θῆλυς, féminin, et γόνος, génération. C'est un satyrion, une mercuriale, sans doute une euphorbiacée, qui, prise en boisson, faisait, selon la croyance des anciens, engendrer des femelles. (Pline, XXVI, 10.)

l'arsénogone (1), herbes très-vertes et très-fleuries. De blanches colombelles voltigeaient autour de la déesse; d'autres, servantes empressées, plongeaient leur bec doré dans les eaux très-limpides, arrosant mystérieusement le joli corps de Cythérée de gouttelettes qui, sur la chair transparente, ressemblaient tout à fait à des perles orientales. La nymphe Peristera (2), prêtant à Vénus son ministère attentif, se tenait là toute prête et toute prévoyante. De même, à droite, en dehors de la fontaine, sur le pavé de l'aire, se tenaient, ainsi que Péristera, trois autres pucelles divines nues. Elles étaient groupées et se tenaient ombragées de telle façon que deux d'entre elles, Eurydomène et Eurynome, nous montraient de face leur virginal aspect, tandis que la troisième, Euryméduse, était de dos, ses blanches épaules tournées vers nous, et ses fesses voilées par sa longue chevelure blonde et tombante (3). Ces filles, gracieuses servantes, se tenaient aux ordres de la Déesse-mère, qui, dans une main, avait une coquille d'huître emplie de rosée fraîche et printanière, dans l'autre une torche ardente.

A partir du bord de la fontaine qui constituait le premier degré, et sur lequel étaient établies les colonnes,

(1) De ἄρσην, mâle. Genre voisin du thélygone, passait pour favoriser la génération des mâles.

(2) V. la note du t. I, p. 249.

(3) Colonna semble vouloir désigner ici les Grâces telles que nous les représente un groupe antique interprété par Raphaël. Leurs noms et leur nombre varièrent singulièrement. Les Spartiates en admettaient deux : Cléta et Phaëma; les Athéniens deux également : Auxo et Hégémone, auxquelles Hermésianax adjoignit Peitho (Pausanias, IX, 35.) Sostrate (*apud Eustath. ad Hom.*) en nomme trois : Pasithea, Calé et Euphrosyne; Hésiode (*Théog.*, 907), trois avec les noms classiques d'Euphrosyne, Aglaë et Thalie; Homère une seule (*Iliad.*, XIV, 267-269, 275-276). Le nom d'Eurynome est celui de leur mère (Orphée, *Hymn.*, 60, 12), ainsi que ceux d Eurydomène et d'Euryméduse chez quelques auteurs.

il y avait encore six autres degrés qui descendaient jusqu'au fond. Ils étaient d'agate foncée et se liaient avec le fond uni, marqués des plus belles et des plus charmantes veines de lait qui s'enroulaient diversement, si bien qu'objet plus agréable ne se pouvait offrir aux sens. L'eau de la fontaine atteignait le niveau du quatrième degré ; les autres sortaient au dehors.

Presque sur le degré du haut reposait nonchalamment une figure lascive d'homme divin, à l'air enjoué (1), dont l'aspect était celui d'une jeune fille espiègle et gaïe. Le vêtement entr'ouvert laissait voir la poitrine. Il avait la tête cornue, serrée par une couronne de pampres tordus garnis de grappes savoureuses. Il s'appuyait sur deux tigres très-rapides.

A sa gauche était assise à l'aise, pareillement, une fort belle matrone nourricière, au front large et chevelu couronné d'épis. Cette illustre personne se tenait appuyée sur deux serpents écailleux.

L'une et l'autre de ces divinités (2) tenaient en leur sein une boule en matière molle et tendre (3) dont elles faisaient distiller, en mesure et goutte à goutte, dans le bassin, par un orifice ingénieux et secret, fait en bout de sein, une très-douce écume, liqueur fort efficace. Elles se gardaient soigneusement de tremper dans l'eau pure de la fontaine leurs beaux petits pieds dont l'orteil voisin du gros dépassait celui-ci en longueur, tandis que les autres allaient en diminuant progressivement jusque sur le bord externe du pied, se reployant légèrement vers le talon arrondi.

(1) Dans le texte *myctileo*, mot mal formé du mot μυκτής, narines, dont μυκτηρίζω, je raille, je me moque.

(2) On n'a pas de peine à reconnaître Bacchus et Cérès. Colonna les fait figurer à la cour de Vénus à cause du mot célèbre de Térence : *Sine Cerere et Libero friget Venus*. (*Eun.*, IV, 5, 6.)

(3) Sans doute une outre.

C'est dans cette disposition divine que la très-sainte Majesté de la Déesse résidait voluptueusement au milieu de la fontaine. La moitié de son corps, baignant dans les eaux, brillait ni plus ni moins qu'un splendide rayon de soleil en un cristal très-poli.

Nous continuâmes à demeurer agenouillés dévotement. Mon esprit était ébranlé, émerveillé outre mesure, à l'excès. Je ne pouvais regarder fixement la divinité qui rayonnait de toutes parts. Je ne pouvais comprendre, non plus, en y réfléchissant, en y repensant, par quel bonheur de mon sort, en vertu de quelle confiance, comment et par quel mérite m'était accordé ce don miraculeux de discerner clairement un objet pareil, avec des yeux qui n'étaient point faits pour cela. Je ne pus qu'y voir la libre volonté, la bienveillante condescendance des dieux immortels, l'effet des prières de Polia. Toutefois, quelque chose m'était pardessus tout déplaisant, c'était de me trouver, entre tant de personnages célestes et divins, seul méprisable et déplacé, avec mes vêtements usés, noirs et fripés, de toute façon inconvenant, abject et misérable. Il m'eût été bien précieux, alors, de trouver le moyen de cacher ma laideur, ainsi que le sut faire Erichtonius pour dissimuler ses pieds de serpent (1). Mais, stupéfait par une aussi incroyable merveille, je rendais grâce extrêmement, en mon âme, à la bénignité divine qui m'avait permis, homme terrestre que je suis, de contempler apertement les œuvres divines et le trésor de la Nature en ferment.

Cependant, les nymphes insignes qui dansaient sous les berceaux fêtaient joyeusement, par leurs applaudissements, leurs cantiques et leur suave harmonie, la victoire que venait de remporter, triomphant de sa proie

(1) V. la note du t. I, p. 267.

vaincue, le téméraire Cupidon ailé qui, plus perspicace que Lynceus, qu'Argus aux cent yeux, se tenait vigoureusement, les armes prêtes. Bientôt la Déesse Mère, imposant pour quelque temps silence aux célestes sons et cantiques, proféra, de sa très-sainte bouche, avec une divine éloquence, avec une charmante douceur, avec une affabilité caressante, avec des paroles pénétrantes, le discours suivant capable d'assoupir, d'endormir la garde vigilante qui veillait sur le trésor fatidique de Colchos (1), de ramener à sa bonne forme Aglaure, fille de Cécrops (2), de restituer à son cher troupeau Daphnis né sur le mont Ida (3), rendu à la forme humaine, de délivrer Cadmus et Hermione de la voix sifflante et du corps écailleux (4). Elle s'adressa en ces termes à Polia :

« Très-jolie Polia, ma sectatrice, tes libations saintes, » tes services empressés, ton pieux ministère me rendant propice, t'ont faite digne de nos grâces très-» douces et très-fructueuses. Par tes sincères suppli-» cations, par tes purs sacrifices et solennelles céré-» monies, tu m'as déterminée à me laisser fléchir, et, » priée par la voix de ton cœur et par ton noviciat bien » observé, à me pencher vers toi, bienfaisante, favorable, » libéralement munifique et protectrice. Je veux que » Poliphile, ton inséparable compagnon, qui brûle ici

(1) Le dragon qui veillait jour et nuit, ainsi que les taureaux furieux aux pieds d'airain, préposés à la garde de la Toison-d'Or.

(2) Sœur d'Hersé, de Pandrose et d'Erysichton (Pausanias, *Attique*, II), fut changée en pierre par Mercure.

(3) Fils de Mercure, changé en rocher pour avoir été insensible à l'amour d'une bergère. Ovide le confond avec un autre Daphnis, berger de Sicile. (*Met.*, IV.)

(4) Cadmus, retiré en Illyrie, fut métamorphosé en serpent, ainsi que sa femme, Hermione ou Harmonie, fille de Vénus et de Mars, ou, selon Diodore de Sicile, de Jupiter et d'Électre. (Pausanias, IX, 16.)

» d'amour pour toi, soit pareillement compté parmi » les amants sincères et heureux; je veux que, dégagé » de toute souillure plébéienne et vulgaire, que, lavé » de toute sale impiété, si d'aventure il y était tombé, » il soit purifié par ma rosée et se donne incessamment » à toi.

« Je veux que, préparé, empressé à donner satis- » faction à tous tes désirs paisibles, il ne se refuse à » aucune de tes volontés; je veux que, vous chérissant » également, vous vous consacriez toujours davantage » à mes feux amoureux et que, pendant tout le cours » de votre existence, vous viviez heureux et pleins de » gloire, sous ma protection tutélaire.

» Maintenant, Poliphile, afin que votre si grand » amour ait un sort heureux et un plein succès, je te » veux donner, je veux attacher à ta personne quatre » illustres jeunes filles, je veux te doter de leurs pré- » cieuses vertus. Elles sont parfaitement aptes à faire » honneur à ton excellent cœur et à ton généreux » amour, si, en leur compagnie, tu te montres obser- » vateur persévérant, envers Polia, d'un culte tel que » celui du ferme Picus envers sa Canens. »

Aussitôt, ayant ordonné à la belle nymphe Hénosina (1) de venir du berceau jusqu'à elle, en bas, elle lui dit : « Prends avec toi la vierge distinguée » Amonérès (2) et la vigilante Phrontide (3), ainsi que » sa sœur Critoé (4) la silencieuse. Devenez les insépa- » rables compagnes de notre athlète ici présent, amou- » reux serviteur de Polia. Faites, c'est mon ordre

(1) De ἕνωσις, unification, action d'unir.

(2) Dans le texte, *Monori*, faute d'impression, pour ἀμονήρης, non solitaire, qui ne va pas seule.

(3) De φροντὶς, pensée, réflexion.

(4) De κριτή, d'élite, mise à part, choisie,

» exprès, que tous deux ressentent une égale et mu-
» tuelle affection. » Alors, sans attendre un instant, elle tira d'une coquille d'huître deux anneaux garnis l'un et l'autre d'un anterotès (1), précieuse gemme violette, puis donna l'un à Polia, l'autre à moi, en nous commandant, avec affabilité, de rester munis de cet ornement, présent divin, nous recommandant, avec un front serein, un visage propice, un air caressant, d'avoir à observer son édit, et nous prévenant que nous serions punis si nous y manquions.

Se retournant vers toi, ô Polia! elle dit : « Je te pré-
» sente également quatre autres nobles vierges très-
» sages, qui ne doivent cesser de t'accompagner. Elles
» auront à te traiter dignement et à faire honneur à ton
» amour illustre. »

Appelées du même endroit que les premières, ces nymphes laissèrent leurs chants et leurs accords. La déesse imposa à Polia Adiacorista (2), ainsi que ses trois nobles sœurs Pistinia (3), Sophrosyne (4) et Edonia (5), disant : « Or çà, ne laissez pas cette personne
» un instant sans vous, afin que, par une loi réciproque,
» elle vive attachée à son Poliphile par un nœud Her-
» culéen, parée du plus sage et du plus bel amour qui
» se puisse célébrer dans tout son siècle et qui soit
» plus qu'aucun digne de mémoire. Elle s'offre, en
» victime sous le joug, au Génie indulgent et jamais
» décevant; elle va au-devant de lui avec une foi sin-
» cère et véritable, pour que, si elle tombe, il la relève,

(1) Ou *antéros*, sorte d'améthyste d'un très-beau violet. (Pline, XXXVII, 9.) Antéros est le dieu vengeur des amours dédaignés.

(2) De ἀδιαχώριστος, inséparable.

(3) De πίστις, confiance, garantie, foi.

(4) De σωφροσύνη, tempérance.

(5) De αἰδως, pudeur.

» pour qu'elle reçoive de lui l'anxiété comme le plaisir, » pour que, pleine de grâce, elle l'enlace ainsi qu'une » chaîne solide. »

Sans hésiter, toutes ces nymphes divines mirent à exécution le commandement de la déesse suprême, couvrant de bons baisers celle et celui qui leur étaient confiés, leur faisant mille douceurs, les serrant contre elles avec force caresses virginales et grâces attrayantes, les embrassant suavement très-souvent. Elles commencèrent, tout en s'inclinant devant la divine Mère et la saluant de la tête comme elles le devaient, à tenir compagnie à la personne commise à leurs soins.

Quant au Fils, tout préparé qu'il était, dès que les saintes et gentilles paroles eurent été prononcées, dès que le divin discours fut terminé, avec une liberté naturelle, plein d'audace, sans pitié, sévère, il me visa, non d'une flèche de Gortyne (1), mais de sa volante flèche d'or dirigée, non par un arc Tyrien, mais par son arc divin. Le trait ne fut pas plus tôt lancé par la poussée de la raide cordelette, qu'atteignant par le milieu mon cœur sans défiance, il le transperça subitement, puis, aussitôt, s'échappant tout teint de sang et fumant de ma poitrine amoureuse, par une plaie que l'arbuste épineux de Crète (2) serait impuissant à guérir, sans retard il se ficha dans le cœur de ma Polia aux cheveux d'or, dont le sein, où palpitait une âme immaculée, retint la blessante flèche ensanglantée que le Dieu ressaisit et plongea, sur-le-champ, afin de la laver, dans la fontaine maternelle.

Hélas de moi! je commençai à me sentir envahi par

(1) Ville de Crète dont les archers sont célèbres.

Gnososque agitare pharetras
Docta, nec Eois pejor Gortyna sagittis.
(Lucan., III, 185.)

(2) Le dictame.

les brûlures douces comme miel d'une flamme qui se répandit jusqu'au plus profond de mes entrailles. Pareille à l'hydre de Lerne, elle se dissémina dans tout mon être et l'occupa entièrement. Tremblant que j'étais, rempli d'amoureuses ardeurs, je la sentais offusquer ma vue. Sans trêve elle étreignait mon cœur brûlé davantage que ne l'eût pu faire une harpie. Elle le mordait, en le tirant à soi, plus que ne l'eussent fait les tentacules serpentiformes du polype, plus rigoureusement que le typhon humant l'eau. Elle s'entremettait avec l'amour précieux que m'inspirait Polia, avec sa douce image que rien ne pouvait affaiblir, avec les nobles, chastes et très-douces conditions dans lesquelles je me trouvais être un sujet tout préparé, tout amoureusement disposé, sur lequel régnait à jamais, fermement imprimé, ce céleste, cet indélébile et très-beau simulacre. J'étais comme de la paille sèche placée au milieu d'un feu subit et violent, comme une torche enduite de poix inflammable. Il n'était en moi vaisseau capillaire où ne pénétrât la flamme amoureuse. Je me parus presque changé dans ma propre forme. Tout ébranlé, décomposé, mon intellect ne pouvait rien comprendre à ce qui m'arrivait, si ce n'était quelque similitude avec ce qu'il advint à Hermaphrodite et à la nymphe Salmacis, lorsque, s'embrassant dans la source vive, ils se virent transformés en la forme unique de leur promiscuité sexuelle. J'étais, ni plus ni moins, tel que l'infortunée Biblis lorsqu'elle sentit couler ses larmes dans la fontaine des Naïades (1). J'étais plongé dans les très-douces flammes, ni vif ni mort, le pouls

(1) Biblis, ayant conçu pour son frère Caunus une passion sans bornes, le chercha longtemps inutilement, et s'arrêta dans un bois où, à force de pleurer, elle fut changée en fontaine. Pausanias (VII, 5, 10) parle d'une fontaine près de Milet qu'on nommait encore de son temps *les Pleurs de Biblis*.

ne battant plus. La plaie ouverte de mon cœur laissait mon esprit s'échapper librement, et je pensai, tombant sur mon genou ployé, que j'allais être frappé d'épilepsie.

Aussitôt la Déesse, émue de compassion, déposa la coquille d'huître et, creusant la divine paume de sa main, en fermant la séparation des doigts longuets, nous aspergea et répandit sur nous les pures eaux salées saintement puisées. Elle fit cela, non pas comme Diane indignée mouilla l'infortuné chasseur pour que, changé en bête, il fût dévoré par ses chiens; mais, par un arrosement d'un effet contraire, elle nous délivra en présence des nymphes sacrées qui rendirent des actions de grâce et nous embrassèrent.

Elle n'eut pas plus tôt fait, dans sa bonté, et, quant à moi, je ne fus pas plus tôt aspergé et oint par la rosée marine, que mes esprits excités furent comme clarifiés et ressaisirent leur intelligence, que mes membres brûlés et calcinés revinrent doucement à leur premier état, et que, sans m'illusionner, je me sentis, avec surprise, revêtu de qualités supérieures. Je reconnus qu'Éson (1) ne fut pas rajeuni différemment, et qu'Hippolyte Virbius (2) ne fut pas rendu à la précieuse vie, grâce à l'instante prière de Diane, par l'herbe glycysidée, mieux que je ne fus rappelé à la lumière désirée. Alors les nymphes qui m'étaient assignées vinrent affectueusement à moi, et, m'enlevant mes habits plébéiens, me revêtirent, avec complaisance, de vêtements blancs et magnifiques.

Dès que nous fûmes oints, tranquillisés, rassurés sur

(1) Eson, père de Jason, fut rajeuni par Médée à la prière de son fils. (Ovide, *Met.*, VI. — Hygin., f. XII.)

(2) Surnom d'Hippolyte (Ovide, *Met.*, XV, 544; *Fast.*, VI, 756) du fleuve Virbius, en Laconie, où Æsculape rendit la vie au fils de Thésée.

notre amoureux état corroboré encore, très agréablement reconfits, pleinement consolés, touchés par une joie, par une allégresse subite, les nymphes nous firent aussitôt nous accoler et nous entre-donner des baisers succulents avec des langues vibrantes. Puis, joyeuses et festoyantes, elles nous communiquèrent, dans leur sacré collège, un nouvel apprentissage de la féconde Nature, et toutes, fort douces, nous baisèrent gracieusement l'un et l'autre.

Alors la déesse Génitrice, prononçant à demi-voix un élégant et apaisant discours, avec un regard majestueux, toute propice, exhalant, de son divin souffle, un baume qui lui était naturel, parlant de choses qu'il est défendu de divulguer, qu'il est interdit de communiquer aux hommes du commun, s'appliquant longuement à consolider, à féconder nos amours allumés, nous ordonna d'unir nos cœurs sous ses douces et fructueuses lois et de vivre en de magnanimes amours réciproques. Toujours pitoyable, elle nous octroya libéralement ses munifiques faveurs, promettant de pourvoir largement à tout ce qui pourrait nous garantir de troubles dans l'avenir. Et pendant ce colloque, pleine de douceur, elle nous conféra sa grâce d'une façon charmante.

Or il advint qu'un guerrier décoré d'un bracelet militaire (1), et divin d'aspect, sortant du premier berceau par les percées des gradins du bas, s'avança, la face majestueuse et véhémente, avec un air de formidable fierté, large de poitrine, grave, les épaules amples, musculeux et grand, les yeux clairs, perçants et farouches, mais revêtu d'une dignité imprimant la

(1) *Viriato*, de *viriatus* (Lucil., *in Non.*, 186, 30. — Varron, 187, 14), orné des *viriæ*, sorte de bracelets pour hommes. (Pline, XXXIII, 3.)

vénération. Il portait un divin bouclier d'argent fort orné, somptueux et superbe, comme Brontès (1) et ses compagnons n'en fabriquèrent point pour l'exilé Troyen (2). Son chef était couvert d'un casque étincelant couronné de fleurs odorantes, décoré sur le sommet d'un crest proéminent en or. Son torse était revêtu d'une cuirasse en même métal, comme le divin Jules n'en porta point, comme il n'en dédia pas à la Vénus Génitrice en son temple (3), comme n'en fit jamais l'excellent ouvrier Didymaon (4). Il était ceint d'une courroie pendante, ou baudrier transversal, auquel était suspendu, par des liens d'or, un somptueux sabre recourbé (5). Il était muni de tout l'équipement militaire fort orné; il tenait en main un fléau et marchait accompagné de son loup frémissant (6). Parvenu, enfin, auprès de la charmante et délicieuse fontaine, il dépouilla voluptueusement son armure et pénétra, désarmé, auprès de la Déesse armée. Là, elle et lui, avec des flatteries et des caresses qui n'avaient rien d'humain, avec des gestes et des signes d'affection divins, ils se tinrent étroitement embrassés; ce dont

(1) V. la note ci-dessus, p. 95.

(2) Énée.

(3) V. la note du t. 1, p. 371.

(4) Nom d'un ciseleur, dans Virgile :

Et clypeum efferri jussit, Didymaonis artes...

(*Æn.*, V, 359.)

(5) Dans le texte *acinace, d'acinaces,* nom donné au glaive recourbé des Perses, Mèdes et Scythes. (Horace, *Od.*, I, 27, 5. — Quint. Curt., III, 3, 18.) — On le portait à droite.

Insignis manicis, insignis acinace dextro.

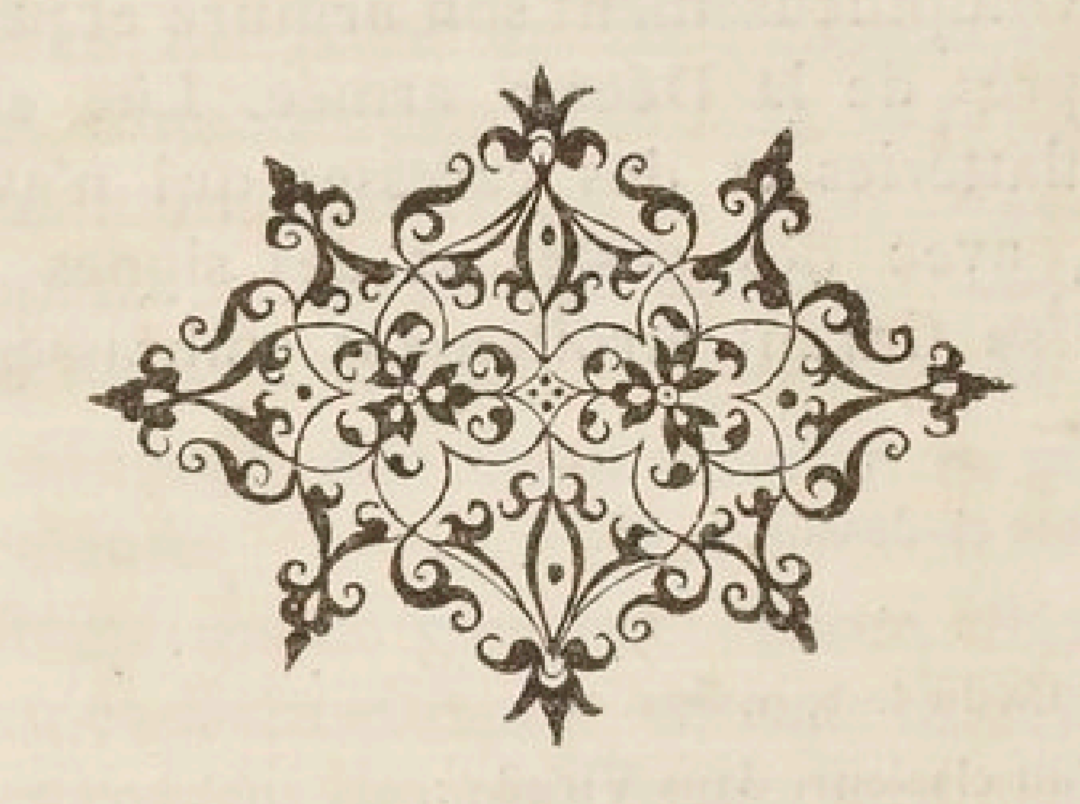
(Valer. Flac., VI, 701.)

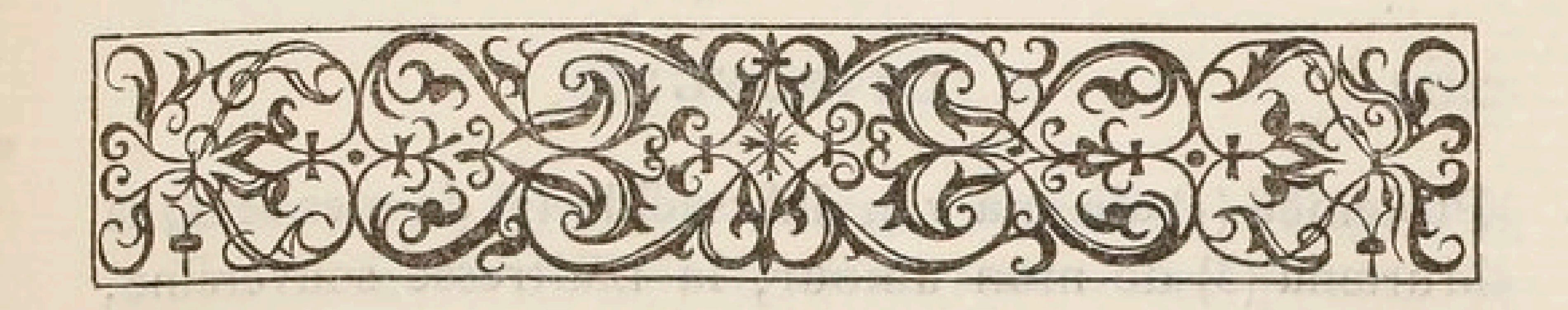
(6) Le loup était consacré à Mars. Virgile l'appelle *Martius.*

Quæsitum aut matri multis balatibus agnum
Martius a stabulis rapuit lupus.

(*Æn.* IX, 565.)

les nymphes s'avisant, elles prirent congé avec d'humbles et respectueuses paroles. Moi et mon active Polia nous fîmes de même ; puis, nos immortelles actions de grâce ayant été dites du mieux qu'il nous fut possible, nous partîmes. La divine Mère et son fils restèrent donc seuls avec les divinités qui se tenaient constamment autour de la fontaine, avec le beau guerrier qui avait quitté tous ses vêtements pour se livrer à son divin et plaisant ébat.





Poliphile narre comme quoi, dès *l'arrivée du guerrier, sortant du théâtre avec toute la compagnie et les autres nymphes, ils parvinrent à une fontaine sacrée; comme quoi la déesse, au jour anniversaire, y venait accomplir les cérémonies saintes, puis, comme quoi les nymphes, cessant leurs danses et leurs chants, persuadèrent à Polia de raconter son origine et l'histoire de son amour.*



RNÉ de qualités nouvelles, je quittai la fontaine sacrée avec ma belle Polia et nos compagnes ; nous sortîmes par cette même porte et par ce même vestibule qui nous avaient donné accès. Là nous trouvâmes les nymphes en foule sonnant et chantant suavement. Elles vinrent toutes, ensemble avec nous, festoyant en grande allégresse. Je me sentais rempli d'un amour fructueux. Mon sein était, de plus, inondé de douceur. Mes peines antérieures n'existaient plus; toute crainte fâcheuse avait disparu, toute incertitude était dominée. Je ne doutais plus de Polia; mais elle était devenue l'Auguste (1) de mon âme, la Silvia (2) de mon cœur, la

(1) C'est-à-dire qu'elle avait un pouvoir comparable à la dynastie Auguste.

(2) Allusion à la dynastie des rois d'Albe descendants de Silvius, fils d'Enée.

Ptolémée (1) de ma vie, l'Arsacide (2) de mes sens, la Muræna (3) de mon amour, la maîtresse souveraine, l'impératrice révérée de mon être tout entier. J'allais humblement, en fête et en joie, très-satisfait de ce qui m'était accordé, m'y soumettant avec une affection plus intense, plus sincère, plus respectueuse que celle du pieux empereur pour sa chère, sa belle et divine adultère (4). Son précieux amour m'était acquis désormais, son cœur m'était assuré, à moi, nouvel Aristée (5), dans cet amoureux combat.

Or il advint que la troupe folâtre des nymphes fit retour à ses premiers ébats, à ses premiers plaisirs, reprenant ses harmonies célestes, ses concerts angéliques, se livrant à des jeux de vierges, à de libres amusements. Vives, rieuses, elles se montraient charmées de l'accomplissement de nos désirs et se répandaient doucement autour de nous en un cercle animé, à travers l'île sainte, par les allées ou voies bordées de plantes et de vergers doués d'une éternelle verdure printanière, qui leur faisaient comme des murs de buis d'où sortaient des myrtes et des genévriers alternant, à dix pas les uns des autres et hauts de cinq. Puis, dépas-

(1) Allusion à la dynastie des Ptolémée.

(2) Allusion à la dynastie des Arsacides, successeur d'Arsace, fondateur de l'empire des Parthes.

(3) Dans le texte *Murana*. Allusion possible à la *Gens Licinia*, célèbre pour avoir donné des réformateurs des mœurs, et surnommée *Muræna* à cause du goût de son premier membre pour les murènes. (Colum., VIII, 16.) Il y a une Μύραινα qui est fille d'Ichtys, fils lui-même d'Atergatis, reine et déesse de Syrie. (Athénée, VIII.) Cependant, il se pourrait que Colonna eût écrit *Myrionima*, épithète d'Isis, qui s'appelait *Cérès, Vénus, Juno, Eleusina, Lucina, Proserpina, Diana, Luna*, etc. *Dea pluri nominis*. (Apul., *Met.*, XI.) La Déesse aux noms innombrables.

(4) Faustine, pour les prétendus déportements de laquelle l'indulgence de Marc-Aurèle est célèbre.

(5) Fils d'Apollon et de Cyréné. (V. Virgile, *Georg.*, IV.)

sant de deux pieds les haies, s'élevaient d'élégantes grilles de marbre d'une épaisseur de deux pouces et demi, soutenues par une rangée symétrique de colonnes carrées distribuées et placées de la façon la plus opportune et la meilleure. L'ajourage de ces grilles était formé de rosaces et de losanges avec les pleins joliment répartis en marbre rouge comme cinabre et brillant. A travers ces ouvertures, des rosiers aux fleurs diversement colorées s'entrelaçaient à la manière des vignes.

Nous nous tenions en ces lieux tous deux par la main; les nymphes commencèrent à nous conduire à travers ces lieux susdits, et persuadèrent plaisamment à Polia que, ses blonds cheveux, comme aussi les leurs, étant serrés par des couronnes fleuries, elle devait pareillement ramasser pour moi des fleurs éparses, et, les réunissant amoureusement, en composer une couronne. Alors, pour l'aider à les ramasser, quelques-unes des nymphes nos compagnes, avec un grand contentement, avec un plaisir extrême, se baissèrent complaisamment en même temps que ma Polia toute zélée. Celle-ci, sans s'arrêter, très-agile, animée par les lois de l'amour, se mit, incitée qu'elle était par sa grande affection, à composer et à tresser, de ses mains habiles et exercées, une couronne de fleurs variées; puis, prenant, sur sa tête fournie, de beaux et longs cheveux brillant autant que fils très-fins d'or pur, cheveux dont la masse, constamment rejetée le long de son dos pudique, courait en belles ondulations, elle en lia fort adroitement les fleurs assemblées. C'est ainsi que nous allions voluptueusement, en vive allégresse, brûlés de douces flammes, tout en fête et infatigables à la danse. C'était tantôt par des prés fleuris, tantôt par des bosquets très-verts entourés de canaux rapides et de rivières murmurantes; tantôt

était au sein d'une ombre suave, par des voies bordées d'arbres et couvertes de pervenches en fleurs, sous des dômes de verdure taillée. Aussi la renommée du lieu, la clémence du ciel, que ne troublait jamais la pluie ou la chaleur, nous conviant avec un attrait délicieux, nous excitant, troublant notre esprit, nous arrivâmes gaîment devant une fontaine limpide et sacrée qui jaillissait d'une large bouche. Ses bords n'étaient ni moussus, ni remplis de polytric, d'adianthe ou d'asplénia (1) ; mais ses rives étaient garnies et ornées de margelles en marbre Macédonien (2) qui, sans avoir été poli à la ponce, luisait naturellement, veiné qu'il était de façon très-variée. Des plantes fluviales ombrageaient et embellissaient ses bordures. Elles poussaient de nombreux rejetons chargés de charmantes floraisons diversement parfumées sur leurs feuillages frais et mouillés de rosée.

Un fort agréable ruisseau, courant rapidement sous des ormes feuillus, transportait, avec un mol et doux murmure, les eaux vives emplissant toujours cette fontaine. En ce délicieux endroit on respirait sous les ombrages tempérés d'un bois composé de lauriers immortels et d'arbousiers prodigues de leurs fruits rouges, mêlés à des plantations touffues de cyprès conifères, de hauts palmiers, de peupliers, de pins résineux et pointus, tous arbres placés à distance égale, rangés dans un ordre parfait. Ils enfermaient, en un cercle de feuillage garni et décoré de fleurs, cette fontaine fati-

(1) Cryptogame, genre de la famille des fougères, ἄσπληνον, des Grecs, l'*asplenium ceterach* de Linnée, hépatique dorée. (Pline, XXVII, 5. — Vitruv., I, 4.)

(2) Colonna pourrait bien faire ici une confusion en attribuant le fameux marbre de Mygdonie à la Macédoine, où se trouvait, en effet, une province de ce nom ; mais le marbre Mygdonien était extrait dans la Mygdonie de Phrygie. (V. la note ci-dessus, p. 24.)

dique et répandaient leur ombre sur le sol tout couvert d'un tapis d'herbes tendres et délicates. On apercevait sous cette masse d'arbres, entre leurs troncs fort droits et dégagés, à une hauteur d'un pas de leurs rameaux obstruants, l'air libre des confins.

Cet entourage d'arbres commençait à quatre pas de distance des bordures en marbre de la fontaine sainte et sacrée qui était un hexagone de douze pas de circuit, et lui formaient ainsi une enceinte dont la circonférence mesurait trente-six pas. Cette enceinte était toute plantée d'orangers, de cédratiers et de citronniers rangés en un gracieux entourage formant clôture, plaisant à voir, d'un bel effet, tout en feuillage épais aux nombreux rejetons, égayé par des fleurs parfumées et par les teintes d'un rouge de minium, se dégradant en jaune pâle, de ses fruits mûrs et brillants. Les arbres étaient disposés et plantés les uns près des autres à de bonnes distances égales. Ils étaient remplis d'un peuple d'oiseaux chanteurs, principalement de rossignols, de tourterelles et de merles solitaires, que l'excitation amoureuse portait à célébrer délicieusement par leur suave gazouillement le temps printanier.

Là, dans les vides que laissaient les arbres susdits, disposés en rond, était établi un treillage circulaire aux mille entrelacs bien imaginés, en bois de santal rouge, d'un pas (1) de haut. Des rosiers aux roses cent-feuilles, aux petites roses Grecques (2) d'automne, grimpaient et s'entrelaçaient le long de ce treillage qui laissait passer à travers ses ouvertures des touffes de fleurs pourprées d'un parfum inimaginable, garnies de leurs feuilles

(1) Dans le texte, il y a *pedale,* d'un pied; mais plus loin, Colonna dit, en parlant d'un berceau, *et levata altro tanto uno passo.* On comprend qu'un treillage de cinq pieds de haut puisse être tapissé de rosiers comme il nous décrit celui-ci.

(2) V. la note ci-dessus, p. 149.

persistantes de la plus belle verdure printanière.

Là nous entrâmes religieusement par une petite porte faite exactement comme le treillage, dans un berceau aboutissant à l'accès de la fontaine, et large autant qu'un des côtés de celle-ci, d'angle à angle. Il avait également une hauteur d'un pas dans sa partie droite et mesurait un autre pas dans sa partie cintrée. Long de douze pieds, il était couvert de nobles rosiers chargés de roses vermeilles d'une délicieuse odeur, gracieusement soutenues par des baguettes d'or brillant. Le sol luisant, autrement dit le pavé, était fait en mosaïque de menus morceaux de pierres précieuses. Aux côtés du berceau étaient appuyés des siéges en jaspe, aux élégantes moulures rendues avec la plus grande convenance. Le siége avait sept onces (1) de haut et un demi-pied de profondeur.

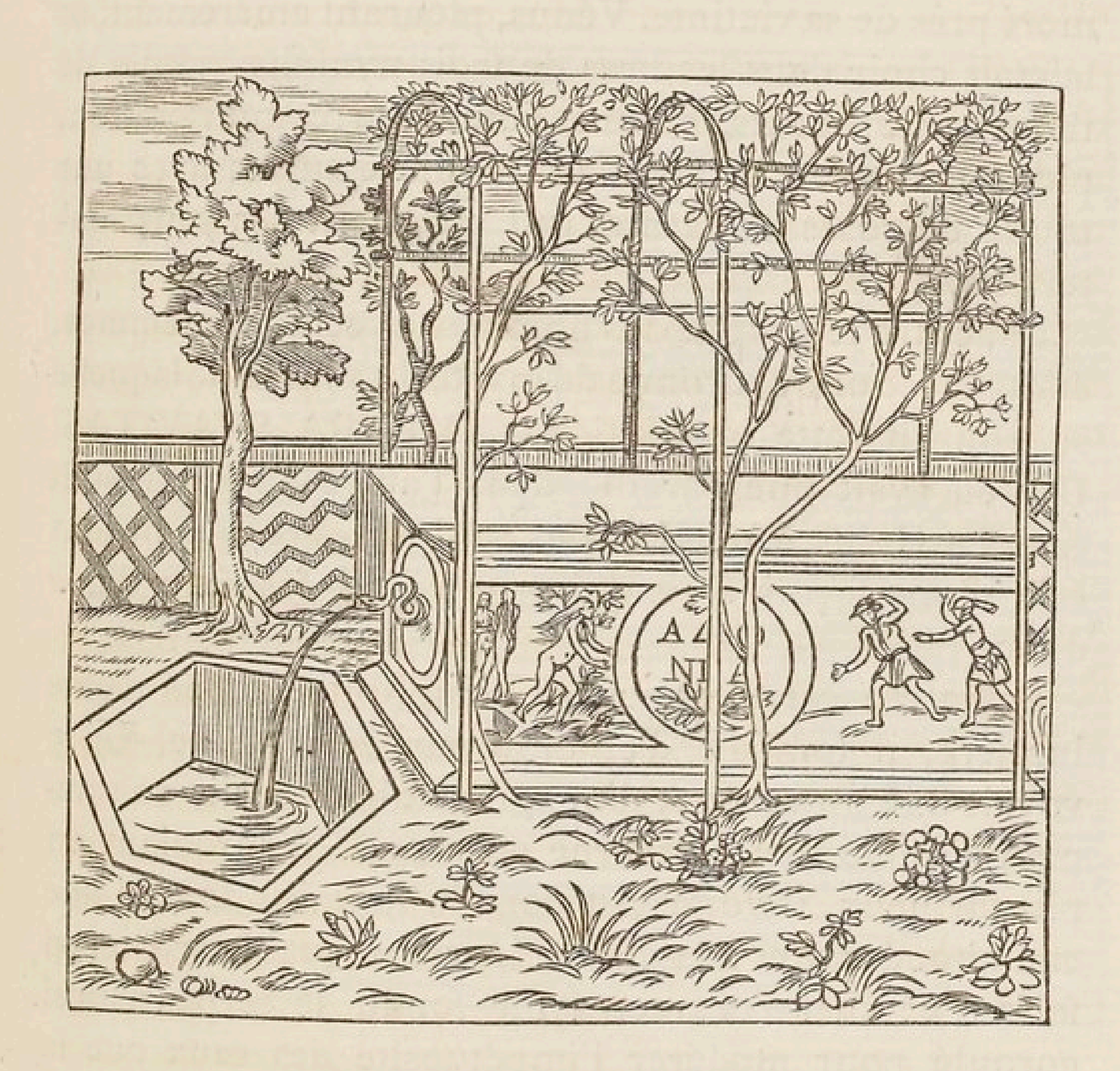
La mosaïque, bien nivelée, couvrait tout le sol intérieur. L'extérieur était absolument vert partout, sans places dénudées, entièrement de serpolet odorant, si bien rasé, qu'aucune feuille ne dépassait l'autre. Fort épais, égal, il allait couvrant le terrain d'une verdure également taillée jusqu'aux bords de la fontaine.

Sous ce berceau j'admirai un vrai chef-d'œuvre que ces nymphes divines et nous révérâmes avec dévotion. Là se trouvait le merveilleux et mystérieux sépulcre que je vais dire. Il était long de cinq pieds, large de dix douzièmes (2) de sa longueur et haut d'autant, sans compter le socle ni la petite corniche qui mesurait cinq pouces. Les nymphes nous dirent que ce tombeau était celui du chasseur Adonis, tué là par le sanglier à la longue défense, et que c'est de ce berceau également, que la sainte Vénus, s'élançant toute nue de cette fon-

(1) L'once est le douzième du pied, c'est-à-dire un pouce.
(2) C'est-à-dire quatre pieds deux pouces.

taine, l'indignation et colère au front, l'âme angoissée, déchira sa jambe divine après ces mêmes rosiers, en allant porter secours à celui que frappait Mars le jaloux.

On voyait cette histoire sculptée en perfection sur un des côtés longs du sépulcre. On y voyait aussi Cupidon,



le fils de la Déesse, recueillir son sang pourpré dans une coquille d'huître. Les nymphes nous contèrent, en outre, que ce sang divin avait été disposé dans ce sépulcre, avec les cendres du mort, selon le rite sacré. Aussi voyait-on sur la partie antérieure du tombeau qui faisait face à notre venue, un trou circulaire, inscrit dans l'encadrement en moulures, qu'obturait une pierre précieuse d'hyacinthe de couleur vermeille et trans-

parente, tout éclatante d'une splendeur de flamme, où scintillait la lumière du jour tombant d'en face, si ardente que mes yeux ne s'y pouvaient fixer.

Sur l'autre partie longue du sépulcre, je vis, sculpté de même, Adonis, entouré de pâtres, chasseurs comme lui, sous des arbres, avec des chiens, ainsi que le sanglier mort près de sa victime. Vénus, pleurant amèrement, se laissait choir dans les bras de trois nymphes vêtues de tissus transparents, et qui, émues de commisération, pleuraient avec la Déesse. Le fils essuyait avec une touffe de roses les larmes qui coulaient des yeux maternels.

Là, entre le groupe des hommes et celui des femmes, était placée une couronne de myrte au milieu de laquelle se trouvait cette inscription : IMPVRA SVAVITAS. Il y en avait une pareille dans l'autre sujet où était écrit en Grec : ΑΔΩΝΙΑ. Ces sculptures rendaient tout cela d'une façon si exquise que j'en fus ému d'une douce pitié.

Quant au carré opposé à celui qui était en pleine lumière, il tombait d'aplomb sur la fontaine. On y voyait fixé un serpent d'or qui semblait sortir en rampant d'une obscure caverne en pierre. S'enroulant en plis tortueux, il vomissait dans la fontaine sonore une eau abondante et très-claire. Le remarquable artiste, en faisant ce chef-d'œuvre, avait fondu le serpent ainsi enroulé pour modérer l'impétuosité des eaux que la libre ouverture d'un conduit direct eût lancées au delà du bassin de la fontaine.

Sur le dessus aplani du sépulcre susdit, la divine Génitrice était assise sur un siége antique, portant un enfant; le tout sculpté, non sans stupéfier l'assistance, dans une précieuse sardonyx.

Le siége ne dépassait pas la veine de sardoine, mais, par une invention et un artifice incroyables, tout le

joli corps de Cythérée était extrait de la veine couleur lactée de l'onyx. Il était presque nu, car seulement un voile fait de la veine rouge cachait la partie naturelle secrète, et, couvrant quelque peu la cuisse, retombait sur la plate-forme. Il allait en s'amincissant sur la mamelle gauche qui le rèpoussait, et, retroussé sur les



épaules, il pendait du côté de l'eau de la fontaine, en accusant complétement, avec un art de sculpture admirable, la membrure sainte. La déesse allaitait Cupidon qu'elle tenait embrassé, démontrant une véritable affection maternelle. Les joues des deux visages, et le bout de la mamelle droite de la déesse avaient été tirés de la veine rouge de la pierre. Oh! la belle œuvre! à contempler, merveilleuse! Il ne lui manquait que le souffle

vital. Les cheveux frisés étaient séparés sur le front et, passant sur les tempes unies, se réunissaient, attachés en un beau nœud, sur le sommet de la tête. La partie libre tombait de là jusqu'au siége, comme des pampres. La sculpture avait fouillé leurs ondulations, creusé leurs boucles à miracle au grand effort du trépan. Ils étaient translucides et clairs, pris uniquement dans la veine d'une sardoine telle que ne fut pas celle du fortuné Polycrate, dédiée par Auguste, dans une corne d'or (1). Le mignon pied gauche était retiré en arrière contre le siège, l'autre avançait sur le bord de la plate-forme.

Ce pied saint fut baisé très-religieusement par les nymphes prosternées et agenouillées, ainsi que par nous. Dans la corniche même, sous ce pied, se trouvait une petite banderole courant en relief sur les moulures; j'y vis le distique suivant inscrit en petites lettres Latines :

Non lac, sæve puer, lachrymas sed sugis amaras
Matri reddendas ob dulcis Adonis amorem (2).

Après avoir dûment accompli cette respectueuse et dévote cérémonie, nous sortîmes de dessous le berceau sacré. Les illustres nymphes nous dirent avec une aimable éloquence : « Apprenez que cet endroit est » mystérieux, qu'il est célèbre pour la vénération qu'il » inspire. Une fois l'an, le premier jour des Kalendes » de Mai, la Déesse mère vient ici en compagnie de son » cher fils, avec la pompe divine des lustrations. Nous » venons avec elle, nous toutes ses sujettes, soumises

(1) La pierre gravée de l'anneau de Polycrate fut enfermée dans une corne d'or et offerte par Auguste au temple de la Concorde. Pline (XXXVII, 1) et Solin le disent une sardoine, Hérodote (III, 41) une émeraude.

(2) Ce n'est pas du lait, cruel enfant, que tu têtes, mais des larmes amères qu'il faut rendre à ta mère pour pleurer l'amour de son cher Adonis.

» extrêmement que nous sommes à son empire, vouées, » attentives à son service. Donc, ici parvenue, versant » de douces larmes, poussant de petits soupirs, elle nous » ordonne de dépouiller ce berceau et les treilles d'alen- » tour des roses qui les couvrent, de les semer sur ce » sépulcre d'alabastrite en proférant à haute voix des » invocations conformes au rite, puis de les y amon- » celer pour l'en couvrir.

» Cela fait, on part, en procession, dans le même » ordre qu'on est venu. Au jour suivant des Kalendes, » les rosiers dépouillés refleurissent avec le même » nombre de roses qu'il en était tombé.

» Une autre fois, aux Ides, la Déesse vient ici de la » même manière.

» Elle commande que les roses amassées sur le sé- » pulcre en soient enlevées pieusement, puis qu'au » milieu de divines acclamations elles soient toutes » jetées dans la fontaine, d'où elles sont emportées au » loin par la rivière dérivante.

» Après que la divine Dame s'est baignée seule dans » la fontaine et qu'elle en est sortie, elle se jette de » nouveau, les yeux baissés, en commémoration de son » Adonis bien-aimé frappé par Mars, sur ce sépulcre » qu'elle embrasse, inondant de larmes ses joues ro- » sées. Nous toutes pleurons de même en nous lamen- » tant, nous sanglotons pitoyablement, car c'est en ce » jour que la jambe attenante au petit pied que nous » avons baisé fut lacérée par les épines de ces rosiers. » ainsi la Déesse s'étant rendue solennellement ici, en » ce jour, soulève le couvercle du saint tombeau, tan- » dis qu'avec de respectueuses cérémonies nous chan- » tons, exultantes et joyeuses. Le fils, ayant recueilli » le sang précieux dans une coquille d'huître, l'ap- » porte à sa mère. Celle-ci, en qualité de grande prê- » tresse, tient de nouveau le bouquet de roses rendues

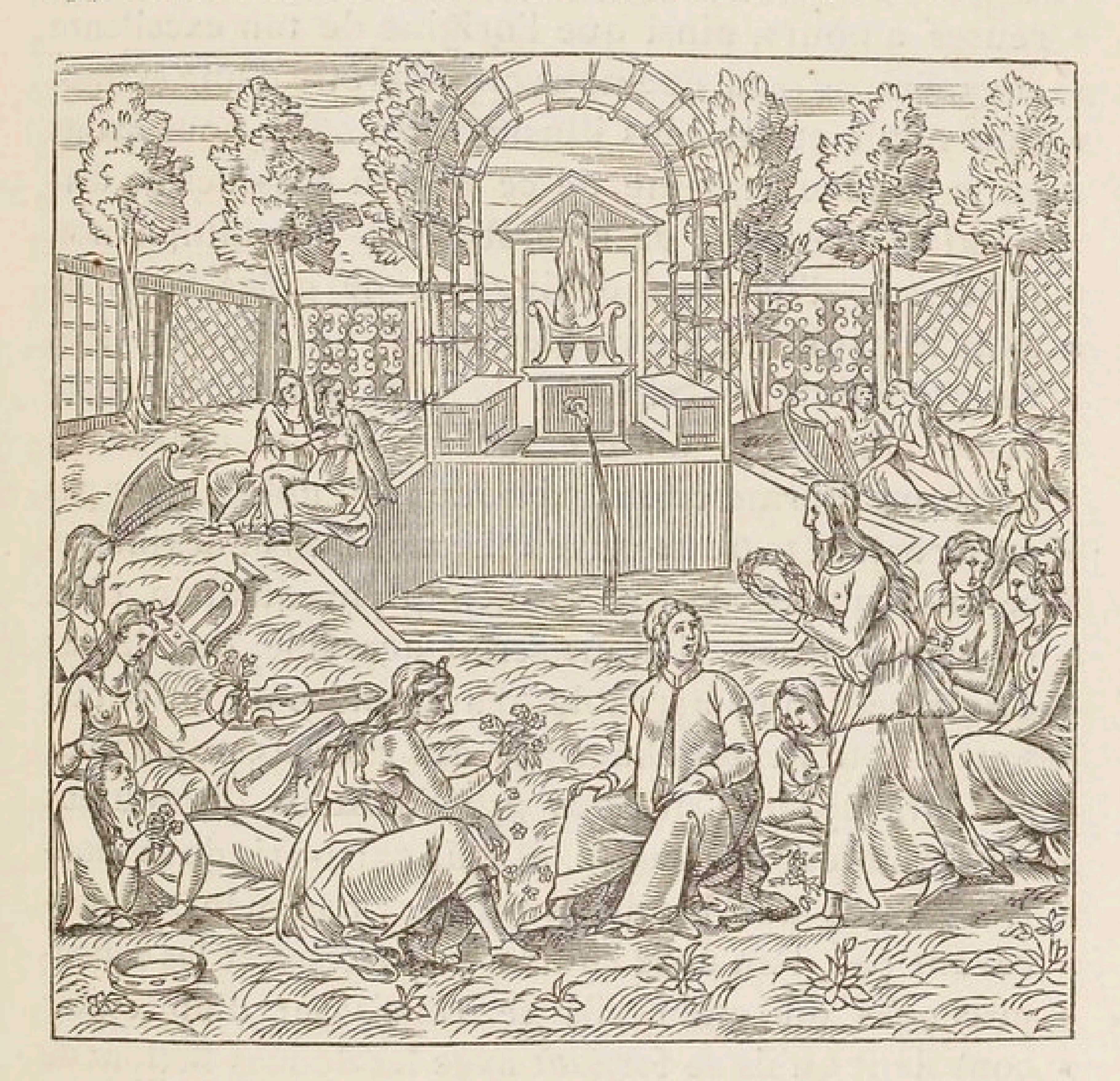
» éternelles par la rosée de ses larmes et conservant
» leur charmante et très-vive beauté.

» La précieuse liqueur n'est pas plus tôt retirée du
» sépulcre, qu'aussitôt les roses, toutes extrêmement
» blanches, se teignent en couleur pourprée telles
» qu'elles apparaissent présentement. Bénissant par
» trois fois cette fontaine en grande pompe et de la
» même manière, la Déesse, pleurant seule, essuie ses
» larmes, au troisième tour, avec le bouquet de roses.
» Enfin les objets sacrés remis en leur place, tout ce
» sol fameux retentit du bruit des fêtes, danses et
» chansons par lesquelles il est très-solennellement
» consacré. C'est en ce moment que s'obtient facile-
» ment la grâce de la Déesse. »

A l'endroit où le sépulcre se joignait à la fontaine, cinq petits degrés, partant de la bordure en pierre, allaient en descendant jusqu'au fond aplani. Ce fond n'était ni rocailleux, ni couvert de grains, mais fait d'une précieuse incrustation en mosaïque. L'ouverture souterraine du ruisseau dérivant y était établie pour transporter au fur et à mesure l'eau par delà les treillages.

Lorsque les nymphes nous eurent conté familièrement et avec éloquence ces mystères mémorables et antiques, elles se mirent à jouer de nouveau des instruments et à narrer ces faits susdits du passé en langage rhythmé, les chantant très-doucement et très-voluptueusement, et dansant longuement autour de la fontaine. Puis, toutes ensemble s'agenouillèrent, inclinées, sur cette verdure si agréable, si aimable et si plaisante. Alors moi, dépouillé de tout respect humain qui me retînt, je me jetai dans le sein de ma Polia, respirant cette bonne odeur extraordinaire qu'elle exhalait si magnifiquement et si purement, tant de sa propre personne, que de ses fins vêtements inondés récemment d'une rosée embaumante, et, profitant de son amou-

reuse permission, je baisai frénétiquement ses mains de lait, sa poitrine étincelante d'un blanc de neige et d'ivoire. Ces effets d'une impulsion d'amour furent mutuels. On voyait bien, à son aspect, que loin de déplaire ils étaient partagés, et que les nymphes les approuvaient. Aussi les musiciennes se reposèrent-elles



sur la très-charmante verdure, déposant près d'elles leurs instruments mélodieux. Les chanteuses, toutes ensemble, refoulant dans leurs poitrines délicieuses leur voix melliflue, firent silence. Alors, dans un doux et voluptueux repos, elles se livrèrent entre elles à des confabulations virginales, se montrant bientôt très-désireuses de connaître et notre état et notre condition. Une d'entre elles, plus espiègle et plus enjouée que les

autres, se prit à dire : « O Polia! notre compagne, toi
» qui partages avec nous le service de l'honorable Géni-
» trice, ta belle, ton élégante apparence, ta forme su-
» perbe et insigne, ton admirable éducation, ta beauté
» de premier ordre et incomparable, nous rendent jus-
» tement avides de connaître les raisons de vos heu-
» reuses amours, ainsi que l'origine de ton excellente
» et généreuse race, que nous croyons être d'une extrac-
» tion noble et des plus illustres. En effet, nous avons
» eu la preuve certaine de ce que tu possèdes de dis-
» tinction, d'esprit, de littérature et d'érudition non
» médiocre, d'habileté distinguée, de grâce virginale
» dans le maintien, de rareté dans la forme, d'extrême
» beauté jointe au charme le plus suave, d'insigne
» vertu très-digne d'honneur. Certes, ta charmante
» personne, forme céleste si belle et si noble, n'est pas
» entièrement terrestre, mais elle montre par des indices
» certains qu'elle détient beaucoup plus du divin. C'est
» pourquoi, donc, il nous serait agréable, que dis-je?
» on ne peut plus agréable, d'apprendre de toi ce que
» sont les tristesses chagrines des amants passionnés,
» et leurs dédains injustes provenant de dispositions
» discordantes ou inégales, et leur parti-pris de se mon-
» trer sourds aux instantes prières; comment, n'aper-
» cevant pas, l'un chez l'autre, la tristesse et les concu-
» piscences du cœur, ils se repaissent d'un espoir
» consolant qu'ils se forgent avec les douces fictions de
» leurs imaginations, au gré de leurs désirs, pleins
» qu'ils sont de soupirs et de vains soulagements, sans
» pouvoir se satisfaire jamais de se complaire mutuel-
» lement. Or, dans la douce oisiveté où nous sommes,
» notre repos et notre plaisir sédentaire n'auront point
» à regretter de te l'entendre dire. »

A peine la nymphe, approuvée de toute la compagnie, eut-elle terminé son très-flatteur, son très-bienveillant

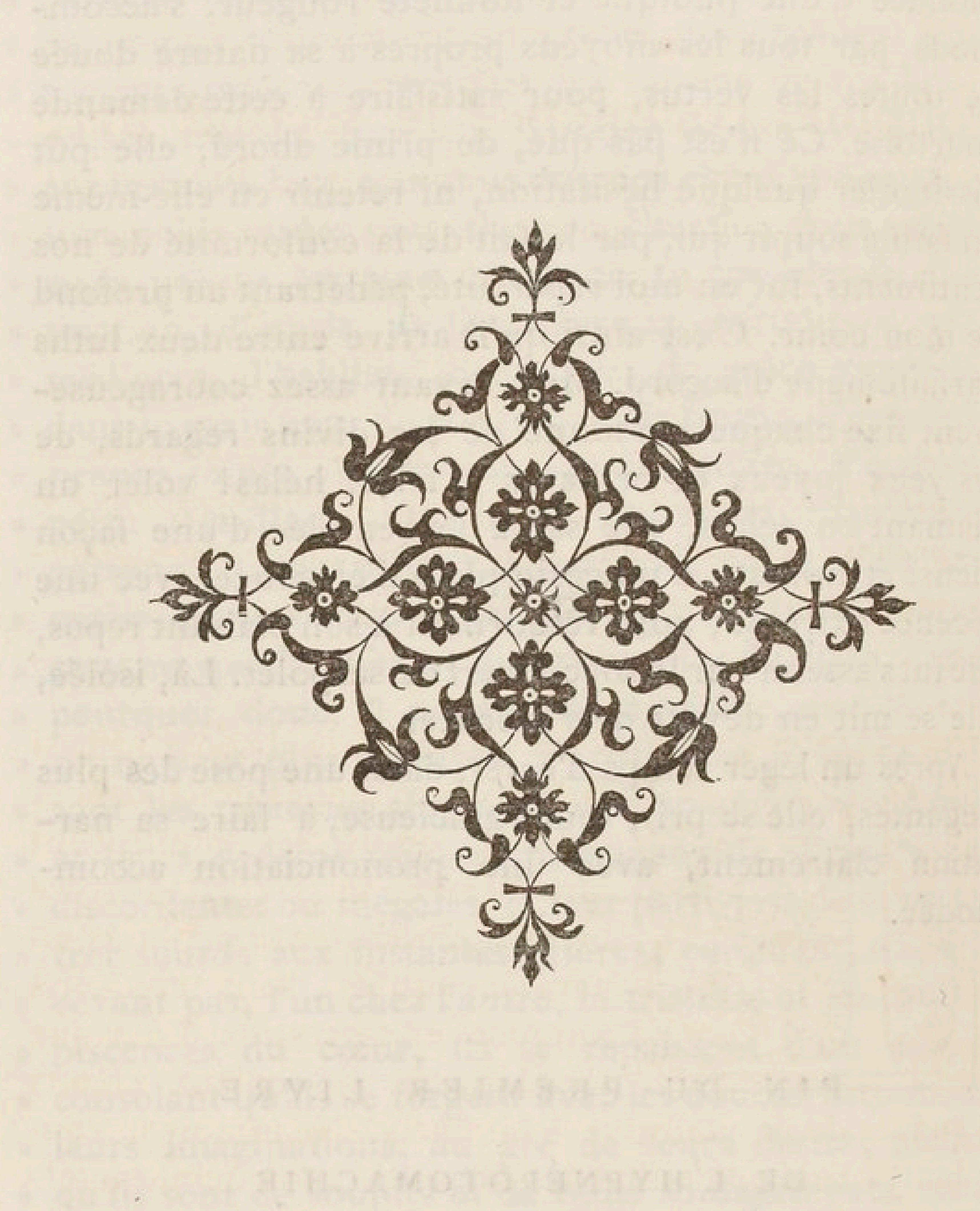
et pressants discours, que, zêlée, ma Polia aux fins cheveux, avec ses dehors charmants et enjoués, les joues empourprées, la petite bouche vermeille, la face inondée d'une pudique et honnête rougeur, s'accommoda, par tous les moyens propres à sa nature douée de toutes les vertus, pour satisfaire à cette demande courtoise. Ce n'est pas que, de prime abord, elle pût dissimuler quelque hésitation, ni retenir en elle-même un faible soupir qui, par le fait de la conformité de nos sentiments, fut en moi répercuté, pénétrant au profond de mon cœur. C'est ainsi qu'il arrive entre deux luths parfaitement d'accord. Mais, ayant assez courageusement fixé chaque personne de ses divins regards, de ses yeux joyeux et brillants à faire, hélas! voler un diamant en éclats, elle salua l'assemblée d'une façon pieuse et modeste, d'un geste plein d'élégance, avec une décence extrême; puis, retournant à son plaisant repos, elle fut s'asseoir sur le sol couvert de serpolet. Là, isolée, elle se mit en devoir de s'exécuter.

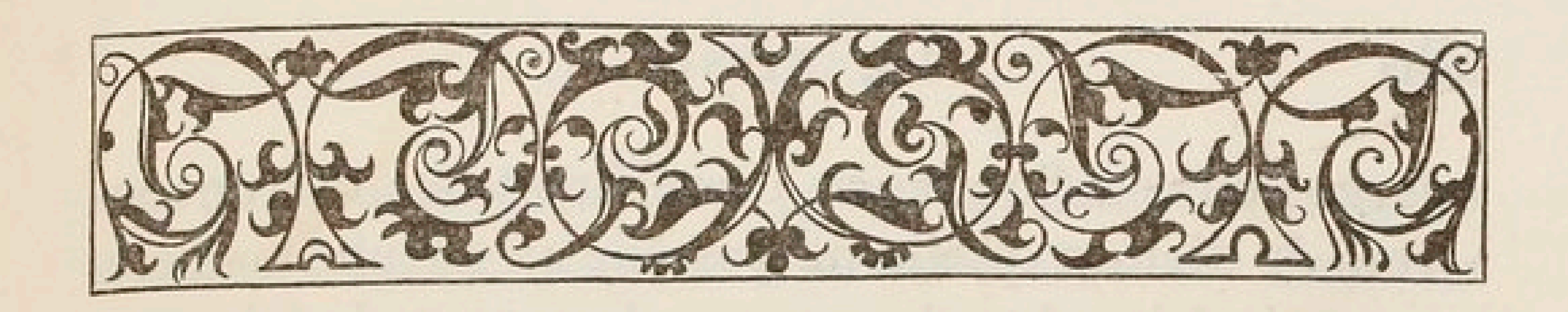
Après un léger temps d'arrêt, dans une pose des plus élégantes, elle se prit, toute gracieuse, à faire sa narration clairement, avec une prononciation accommodée.

FIN DU PREMIER LIVRE

DE L'HYPNÉROTOMACHIE

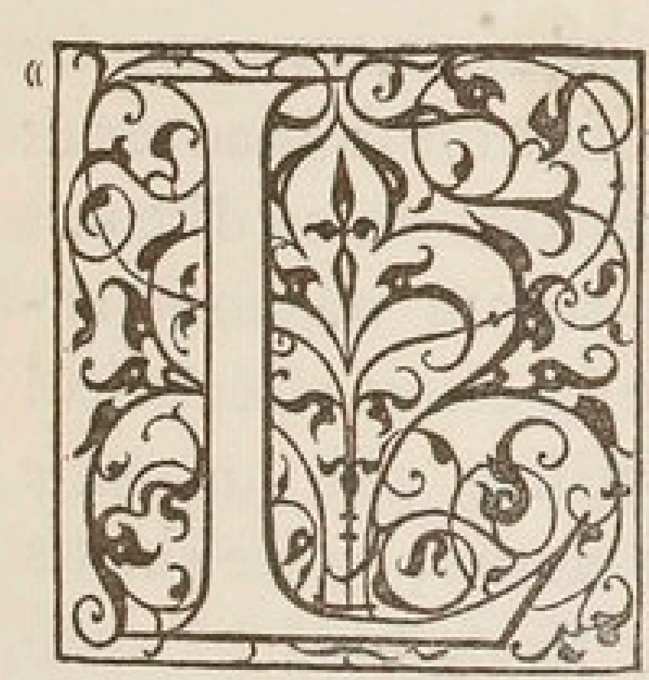
DE POLIPHILE





Poliphile commence le second livre

de son Hypnérotomachie, dans lequel Polia et lui, tout en dissertant, racontent comment, et par quelles aventures, ils se prirent d'amour l'un pour l'autre. La divine Polia déduit, là, son antique et noble origine. Elle narre comme quoi la ville de Trévise fut bâtie par ses ancêtres. Elle dit ce qu'était la famille Lolia dont elle est issue, et comment, sans y prendre garde, sans savoir pourquoi, inconsciemment, s'éprit d'elle son cher Poliphile.

« es accents dont je dispose sont si faibles, ô nymphes gracieuses et divines, qu'ils se montreront sans beauté, sans éclat à votre bienveillante attention, plus comparables qu'ils sont aux cris rauques et terrestres d'Æsaque le plongeur (1) qu'aux chants
» suaves de la plaintive Philomèle. Néanmoins, vou-
» lant, à l'aide de toutes les forces de mon débile intel-
» lect et de ma petite suffisance, contenter votre aimable
» désir, je ne m'arrêterai pas à l'intention. Mais si, par
» aventure, vous trouviez en moi plus d'hésitation qu'il
» ne convient, — car il faudrait à cette besogne un

(1) L'oiseau dit *plongeon*. V. la note ci-dessus, p. 90.

» large fleuve d'éloquence, une élégante facilité, une pu-
» reté de diction que je ne possède en aucune manière,
» — puissé-je obtenir votre affectueuse indulgence!
» Quant à nous, ô nymphes virginales! quant à moi,
» particulièrement, qui fredonne sans art, j'estime que
» faire montre de bonne volonté, de soumission à vos
» vœux, à votre requête, avec une courageuse et mo-
» deste promptitude, c'est mériter votre bienveillance
» plus sûrement que si, pour déduire mon antique
» origine et l'histoire de ma lignée, ainsi que mon
» amour, j'employais une belle, pure et séduisante
» éloquence. Toutefois, si, devant une assemblée qui
» imprime la vénération, si, en votre présence, ô
» nymphes, servantes familières de l'ardent Cupidon!
» je demeure stérile et interdite, la douceur de ce site
» délicieux et sacré, où souffle la brise pure mêlée à
» l'haleine des fleurs, me suscite une respectueuse au-
» dace et tempère ma crainte de parler. Excusez donc
» avant tout, nymphes très-belles et très-heureuses,
» mon balbutiement (1). Soyez indulgentes pour les
» efforts humains et débiles d'une femme, s'il advenait
» que je m'égarasse en quelques parties de ce discours
» non préparé. O fontaine sacro-sainte où sont en-
» fouis les secrets et les trésors de la céleste Génitrice!
» Fontaine perpétuellement sanctifiée par un culte
» propitiatoire! Me voici, à cette heure, assise sur tes
» bords fleuris, au sein d'une paix profonde, en com-
» pagnie de ces insignes sémi-déesses dont le beau
» corps montre sa plus excellente et sa plus remar-
» quable portion réfléchie en toi comme en un miroir,

(1) *Mio blacterare,* proprement le bêlement du bélier.

Blacterat aries et pia balat ovis.

(*Auct. carm. Philom.*, 56.)

Festus désigne par *blacterare* le cri du chameau.

» ce qui t'imprime, à mes yeux, un caractère respec-
» table au dernier degré. Qu'aucune de vous donc ne
» s'étonne de voir mes yeux voilés de larmes laisser
» échapper des pleurs. Car cette vue, troublant mon
» cœur dans sa tranquillité, évoquant l'image de
» Dircé (1) mise en pièces, de Biblis (2) la pleureuse,
» de Galatée (3) l'enviée, de la fuyante Aréthuse (4),
» d'Egérie (5) l'endolorie, ne me laisse point la liberté
» de mes esprits. Ah! quelle affection, quel zèle, quel
» vouloir ne me faut-il pas pour faire, avec mon lan-
» gage dénué d'ornement, une telle narration! C'est
» que ma race, à son origine, fut malheureuse, et qu'il
» y eut de mes ancêtres qui, sous le coup d'un res-
» sentiment divin mérité, furent transmués en fon-
» taines jaillissantes, en rivières fluides. O déplorables
» métamorphoses! O cas infortunés, tristes disgrâces
» lamentables! O séries indissolubles des faits, ordre
» inévitable et perpétuel! pourrai-je, en les passant en
» revue, narrer ces infortunes sans soupirer pénible-
» ment, sans que ma voix trahisse ma douleur, sans
» entrecouper mes paroles de sanglots, sans mouiller
» de mes larmes mes joues brûlantes? Ainsi pleura le
» pérégrinant Ulysse en racontant devant Alcynous,

(1) Deuxième femme de Lycus, roi de Thèbes. Ayant maltraité Antiope qu'elle croyait grosse de son mari, celle-ci fut délivrée par Jupiter et mit au monde, sur le mont Cithéron, deux jumeaux, Amphion et Zéthos, qui, devenus hommes, attachèrent Dircé à la queue d'un taureau furieux. Bacchus la changea en fleuve de ce nom. (Pausanias, *Beot.*, 15.)

(2) V. la note ci-dessus, p. 258.

(3) Amoureuse d'Acis, elle dédaigna le cyclope Polyphème, qui lança un rocher sur le jeune berger et l'écrasa. Galatée se précipita dans la mer et rejoignit les Néréides ses sœurs.

(4) Changée par Diane en fontaine, pour la soustraire aux poursuites d'Alphée.

(5) Après la mort de Numa, elle se retira dans la forêt d'Aricie, où Diane la changea en fontaine intarissable.

» roi des Phéaciens, les tristes catastrophes de Troie.
» Se pourra-t-il faire, alors, que les soupirs échappés
» de mon cœur ne déchirent point ma poitrine ? Cela
» même en ce lieu très-saint, où, vraisemblablement,
» les yeux et les cœurs doivent être stériles de larmes
» et de soupirs ! Car les pleurs veulent être refoulés,
» bannis devant une assistance aussi gracieuse qu'est
» la vôtre, surtout si je songe à cette définitive et chère
» victoire remportée par mon très-affectionné Poli-
» phile.

» Ne vous étonnez donc point, nymphes très-heu-
» reuses et très-belles, si, en vous contant l'histoire de
» ma lamentable parenté et des pénibles débuts de
» mon amour, je ne puis me tenir d'interrompre par-
» fois de mes sanglots un récit que je dois, cependant,
» me hâter d'entreprendre, n'ayant déjà que trop tardé
» au gré de mon auditoire attentif.

» Deux choses vous paraîtront surprenantes. C'est
» d'abord une cruauté extraordinaire, inouïe, inhu-
» maine, que dis-je ? une fureur bestiale, une atrocité
» féminine se terminant en cet affectueux et bienheu-
» reux état que nous pouvons pleinement constater à
» cette heure. C'est ensuite l'amour le plus inattendu
» qui se soit vu jamais dans l'orbe du monde et dont
» voici l'origine et le commencement :

» Divines nymphes de Cythérée, au temps où la
» verte palme, s'échappant, sur le front d'Ilia Silvia (1),
» des liens de ses bandelettes de Vestale, en une poussée
» miraculeusement prodigieuse, couvrait de son ombre
» triomphante la vaste terre et la mer immense, la très-

(1) Ilia, nommée aussi Rhéa ou Silvia, fut contrainte de se faire vestale par son oncle Amulius, qui fit périr son frère Aulus et détrôna son père Numitor, roi d'Albe. Elle devint mère, du fait de Mars, de Romulus et de Rémus, qui tuèrent plus tard Amulius et replacèrent leur aïeul sur le trône.

» noble famille Lélia se trouvait déjà constituée en
» grand état et dignité de magistrature, pour les belles
» actions qu'elle avait excellemment accomplies et les
» nombreuses victoires qu'elle avait énergiquement
» remportées. Ce n'est point à vous que demeurent
» cachés les motifs pour lesquels, dans l'antique et im-
» périale Cité, furent magnifiquement récompensées
» toutes les actions vertueuses des hommes magnani-
» mes. Or donc, un membre de cette race ancienne et
» honorée, nommé Lélius Silvius, fut, pour un motif
» important qui serait long à dire, désigné comme con-
» sul par le saint Sénat et envoyé dans la région de la
» marche Tarvisienne ainsi nommée des hauts monts
» Tarvisans (1). Il vint y établir une colonie. Là domi-
» nait le magnifique, opulent et très somptueux sei-
» gneur et prince d'Altino (2), nommé Butanichius,
» père d'une fille unique. Avisé et prudent, il unit
» cette belle personne à Lélius Silvius en solennel
» mariage. Celui-ci épousa donc joyeusement cette in-
» signe demoiselle sage, d'un naturel excellent, d'un
» sérieux de matrone, sans compter qu'elle était d'une
» beauté remarquable et possédait l'avantage de tous les
» dons de fortune. Elle était noble, elle était généreuse,
» elle était ornée de toutes les vertus, nourrie aux
» lettres, élevée dans les délices royales. Elle avait été
» instituée moralement par son père ; son nom était
» Trévisia Calarda Pia. La mère s'appelait Rhéa Pia.
» Pourvue d'un ample patrimoine constitué par son
» père, elle apporta en dot à son mari une grande partie
» de la deuxième région Vénitienne, pays riche, entouré
» de montagnes aux sommets élevés et superbes, contrée

(1) Pline, III, 18.

(2) Ville située sur le rivage de la mer Adriatique, à l'embouchure du fleuve Silis. Ce sont les habitants d'Altino qui fondèrent Venise.

» unique, remarquable, abondamment pourvue de fon-
» taines, rivières et larges fleuves, ainsi que de forêts
» peuplées d'animaux inoffensifs.

» Les noces célébrées magnifiquement, le nœud
» vraiment Herculéen de l'hymen légitime dénoué,
» Cynthie religieusement invoquée pour l'accomplis-
» sement des lois du mariage, les époux, à la faveur de
» Lucine Zygie (1), eurent de très-nobles rejetons. De
» nombreuses couches leur donnèrent alternativement
» plusieurs garçons et plusieurs filles. Le premier né
» des fils fut Lélius Maurus, qui dut son surnom à sa
» couleur brune. Le second fut Lélius Halcyonéus, le
» troisième Lélius Tipula, le quatrième Lélius Nar-
» bonius, le cinquième Lélius Musilister. Quant aux
» filles, la nature, à la faveur des forces supérieures,
» les gratifia de tant de beautés et de tant de charmes
» que l'esprit humain est impuissant à le concevoir. La
» première se nommait Morgania, la deuxième Quinta,
» la troisième Septima, la quatrième Alimbrica, la
» cinquième Astorgia, la sixième Melmia. Bref, les
» parents, perdant le souvenir des grands bienfaits de
» la déesse qui préside à l'enfantement, s'enorgueil-
» lirent de l'élégance de leur progéniture et l'attri-
» buèrent à leur propre mérite. Hélas! qui peut échap-
» per complètement sain et sauf aux fatals dangers de
» l'inconstante, fallacieuse et mobile fortune? Aussi
» leur en advint-il de même qu'à Atalante et à Hip-
» pomène (2) pour ne s'être pas montrés dignes de ce

(1) Nom Grec de Junon présidant aux accouchements, et dont Lucine est le nom Latin. (Apul., *Metam.*, VI.)

(2) Hippomène, fils de Macarée et de Mérope, épousa Atalante après l'avoir vaincue à la course, sans rendre grâces à Vénus qui lui avait suggéré le stratagème des pommes d'or. La déesse lui inspira pour Atalante une passion si violente, qu'il la satisfit dans le temple de Cybèle. Celle-ci, indignée, changea la femme en lionne et le mari en lion. (Ovide, *Met.*, X.)

» présent tout divin. En outre ces filles se comparaient » sacrilègement à cette maîtresse nôtre, la mère Cypris » génitrice de notre sagittaire Cupidon, se jugeant supé- » rieures en beauté comme en noblesse. O malheureux » et néfaste forfait! O téméraire audace! Comme elles sor- » taient à peine des dernières années de l'enfance, le vul- » gaire plébéien, le rude, grossier et inculte menu peuple » ne se persuada-t-il pas que Morgana était Vénus elle- » même? Il en résulta qu'on établit une enceinte sacrée » en des lieux suburbains et que, l'ayant largement » pourvue de temples, on y célébra cérémonieuse- » ment ce culte mensonger. Le populaire y appor- » tait, dans sa superstition, ses vœux annuels et ses » prières, le servant en grand concours. C'est de là » que vint, de par le monde, ce nom de fée Mor- » gana (1) qui dure encore, et l'endroit même a con- » servé, jusqu'à nos jours, l'appellation caractérisée de » Morgiano.

» Pour une pareille iniquité, pour une énormité » semblable, une aussi coupable impiété humaine, » pour une audace aussi avaricieuse, aussi ambitieuse, » aussi orgueilleuse, aussi néfaste, les Dieux, qui ne » laissent pas impunies les offenses des mortels et » ne permettent pas que leur insolence vienne à s'ac- » croître, les Dieux, dis-je, furent irrités que des êtres » terrestres se montrassent usurpateurs au point de » s'assimiler illicitement aux divinités supérieures. » La très-sainte Mère du redouté Seigneur dont nous » sommes présentement les servantes, en tira une ven- » geance aussi cruelle que celle que Junon tira d'Anti-

(1) C'est une des grandes fées de la Bretagne, une des neuf sœurs druidesses ou *Senes* du collége de l'île de Sena (aujourd'hui Sein), vis à vis de la côte de Quimper; sœur d'Artus et élève de Merlin qui lui enseigna la magie, la fée Morgane joue un grand rôle dans les romans de chevalerie.

» gone (1), que celle qu'Eribœe indignée tira d'Isis (2). Le » temple impie fut foudroyé; la maison royale, située » par hasard à peu de distance, fut carbonisée, ce dont » elle garda perpétuellement le nom de maison Car- » bona. Morgania fut métamorphosée en fleuve avec » ceux qui se trouvaient là. Quant à Quinta et à Sep- » tima, ses sœurs, elles furent arrêtées dans leur fuite » et changées en fontaines. Non loin d'elles, Alimbria » fut réduite en cendres par les terribles foudres du » grand et tonnant Jupiter indigné. Tout le palais, » tout l'édifice domanial, y compris ses bâtiments » épars, furent convertis en charbons, et l'endroit » en prit le nom de Carbuncularia. La fugitive Astor- » gia, pleurant sur ces lamentables catastrophes, » s'écoula en petit fleuve dans le sein paternel, ainsi » que Melmia. Leur nom demeura perpétuellement » attaché à ces lieux, et leurs ondes rapides se mêlè- » rent à celles de leur tendre père Lélius Silvius qui, » transmué également en substance liquide, et accru » de ses filles chéries, forma un fleuve célèbre aux » eaux limpides et profondes, qu'on peut voir couler » encore à travers cette très-charmante région, sous » le nom défiguré de Silis (3).

» Son épouse, foudroyée pendant qu'elle pleurait » sur ces malheureuses et horribles aventures, fut trans- » muée en une remarquable fontaine, appelée de son

(1) V. la note ci-dessus, p. 154.

(2) Je crois qu'il y a là une erreur soit typographique, soit du fait de l'auteur. Eribœe, Ἐρίβοια, est le nom que l'on donne quelquefois à Junon, dont on ne sait aucun trait de vengeance envers Iris ni envers Isis. Il faudrait lire, selon moi : *la indignabonda Cybebe ad Atide*. Cybèbe, Κυβέβη, Κυβέβα, est un nom de Cybèle qu'on trouve dans Anacréon, 54; Hérodote, V, 102; Strabon, X. Atys ayant rompu son vœu de chasteté en épousant la nymphe Sangaride, Cybèle lui suscita l'accès de frénésie dans lequel il se mutila, puis elle le changea en pin.

(3) *Sele*, qui se jette dans les lagunes, à Altino.

» surnom fontaine Calardia, tout près de son père » chéri Titus Butanichius, métamorphosé lui-même » en fleuve pleurant le sort dur et cruel de sa lignée. » Sa mère Rhéa, s'écoulant entre son mari et son » frère bien-aimé Calianus, se déversa, avec eux, » dans son très-doux fils Silius.

» Aucun des enfants mâles ne put éviter la colère » ni la juste vindicte du Ciel. En effet, le second né, » Lélius Musilister, devenu un ruisseau qui porte son » nom, rejoignit son père, inondant les campagnes » d'Altino. Ses deux autres frères, tout petits enfants, » encore dans les langes et n'ayant pas fait leurs dents, » furent, par un léger adoucissement de la vengeance » divine, métamorphosés, l'un en oiseau qui porte son » nom, l'alcyon couvert de plumes royales et incor- » ruptibles, l'autre, encore plus jeune, en l'animal » nommé tipule (1). Tous deux, recherchant sans cesse » leur père, mais ne se plongeant pas en lui, se tien- » nent constamment sur ses bords.

» Lélius Maurus, l'aîné, fut donc le seul qui échappa » vivant à cette lamentable et malheureuse catastrophe. » Il avait été, encore enfant, convié, par ses parents, » les seigneurs d'Altino, à un solennel anniversaire de » funérailles, hors de la porte Mania, ainsi nommée » des mânes. C'est là qu'on ensevelissait les cadavres » de toute la cité, et, de son nom corrompu, on l'ap- » pelle encore Allimani. Les pompeuses obsèques ter- » minées, avec des très-vieux rites et à la mode patri- » cienne, le jeune homme s'en fut promener en » compagnie de quelques adolescents.

» Il arriva que, se trouvant aux bords de la mer, » près de la tour ou fanal du nom de Toricello, d'où » vient celui de la noble ville de Toricello fondée là,

(1) Araignée d'eau.

» il fut ravi, avec cette jeunesse, par des pirates envahisseurs ; puis le hasard voulut qu'il fût conduit dans l'antique famille Brutia, en une cité fameuse qui, présentement, se nomme Téramo (1). Adopté, pour son beau caractère, par un certain Théodore, homme noble et magnifique, il grandit, recevant une éducation patricienne. Après avoir consacré aux lettres une application suffisante, il s'adonna assidûment et énergiquement aux exercices militaires. Parvenu à l'âge viril, ayant, avec le temps, accompli des actions excellentes, d'un cœur courageux, altier, généreux et fort, constamment vainqueur en ses divers combats, il obtint tous les honneurs militaires. Parvenu aux grandeurs, il changea de nom, comme Bellérophon (2), et ne s'appela plus Lélius Maurus ; mais, en raison de sa condition élevée et de ses belles actions, on le nomma Calo (3) Mauro, afin d'effacer par ce mot, qui rappelait ses rares vertus, le funeste effet de son premier nom.

» Pour toutes les raisons ci-dessus déduites, le très-saint Sénat Romain l'institua préfet militaire. Il fut revêtu du pallium (4), et se rendit, pour y demeurer, aux lieux mêmes où, par hasard, il avait pris naissance et origine. Il servit sa patrie en l'abritant, en la protégeant contre les incursions des bar-

(1) *Interamnates Prætutiani* (Frontin, I, p. 18, éd. Lachm.), omis par Pline, cité par Ptolémée (III, 58), aujourd'hui chef-lieu de l'Abruzze ultérieure première, au confluent du Vezzola et du Trontino.

(2) Fils de Glaucus. Son véritable nom était Hipponoüs. Ayant tué, à la chasse, son frère Bellérus, il fut surnommé Βελλεροφῶν ou Βελλεροφόντης, c'est-à-dire meurtrier de Belléros. (Pausanias, II, 2, 4. — Tzétzès, *Lycophr.*, 632, 8.)

(3) De καλός, beau, bon, honorable.

(4) C'est le manteau Grec, attaché par une fibule sur l'épaule. Je crois que Colonna a voulu dire *paludamentum*, qui est le manteau militaire des généraux Romains ; être *paludatus* voulait dire être sous les drapeaux, à l'opposé de *togatus*. (Isid., *Orig.*, XIX., 24, 4.)

» bares. L'endroit où il s'établit, rempli d'ombra-
» ges, rafraîchi par les brises, on ne peut plus agréable
» et gracieux, pourvu de fleuves et de fontaines, fut
» par lui nommé Calomario. La beauté du site l'expo-
» sait plus fréquemment qu'un autre aux fâcheuses
» incursions de l'ennemi, qui, parfois, souhaitait de se
» délecter là où il trouvait le sol verdoyant revêtu
» d'herbe fleurie.

» Lorsqu'il s'y fut un peu consolidé, il éleva, en
» mémoire fidèle de sa mère très-chérie, un monument
» éternel, en faisant, d'un municipe qui tirait son nom
» du col Tarvisan, une noble et grande cité bien pourvue
» d'universités, tant de lettres que de sciences mili-
» taires, dans un site fertile et charmant, véritable sanc-
» tuaire d'un fort ancien culte et d'une sainte religion,
» sur le rapide et infatigable père Silis. Puis il lui donna
» le nom de sa pieuse mère Trévisa, nom maternel
» qu'elle conserve encore aujourd'hui.

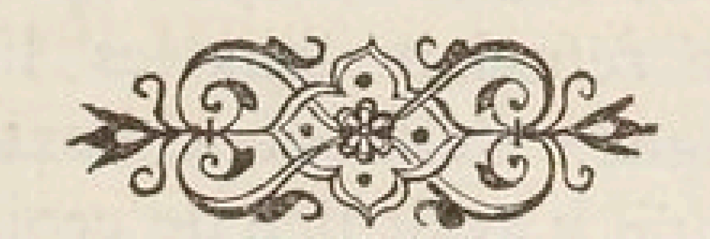
» Il posséda cette ville et la gouverna pacifiquement
» toute sa vie, jusqu'à un âge heureusement fort
» avancé, en grande union et confédération avec ses
» voisins. Il en transmit l'héritage à ses successeurs
» durant de nombreuses années. Mais les occurrences
» de la Fortune fallacieuse, la mauvaise foi des temps
» la firent tomber au pouvoir de divers tyrans. Finale-
» ment, comme elle était heureusement et humaine-
» ment administrée, par la faveur de Jupiter très-bon
» et très-grand, sous le très-juste gouvernement du
» redoutable Lion de Saint-Marc, je naquis, et je
» demeure à cette heure la survivante de cette antique
» lignée et famille Lélia. On m'imposa le fier nom de
» la chaste Romaine qui s'occit par le fait du fils de
» Tarquin le Superbe. Élevée patriciennement, en
» grandes délices, j'atteignis la fleur de mon âge l'an
» 1462 de la Rédemption humaine.

» Je me tenais, ainsi que sont accoutumées les jeunes » belles filles, à la fenêtre, ou, plutôt, sur la terrasse » de mon palais; mes très-blonds cheveux, ces délices » des vierges, pareils à de l'or rutilant, pendaient de » ma tête ambroisienne étalés sur mes toutes blanches » épaules, afin de se sécher aux rayons de Phœbus qui » les ensoleillait; ma compagne les peignait avec orgueil » et avec soin. Poliphile vint à passer d'aventure. J'ose » dire que les cheveux d'Andromède n'apparurent pas » aussi beaux à Persée, ni ceux de Photis (1) à Lucius. » M'apercevant avec ses prompts et perçants regards, » il s'enflamma d'un amour subit, sans cesse grandis- » sant. Son cœur, si tendre et si bien disposé, s'ouvrit » sans retenue, se fendit en deux comme un vieux » chêne foudroyé par Jupiter tonnant. Cupidon, alors, » sans perdre un instant, tout actif, y porta ses innom- » brables flammes brûlantes. Aussitôt, sans faire de » défense aucune, sans opposer de résistance, Poliphile » se laissa capturer, tel que l'oiselet naïf qui, pour un » peu de nourriture, se laisse prendre dans les rêts em- » mêlés, tel que le petit poisson qui mord à l'hameçon » recourbé. Contemplateur convoiteux de mon joli et » charmant aspect, il s'en montrait chaleureusement » avide. Et, de fait, plus d'une fois, en me voyant claire- » ment dans mon miroir, je redoutai le sort de Nar- » cisse (2). Qu'à ce propos on ne me taxe pas de jac- » tance, car, dit un adage, si feindre, si mentir est un » vice, c'en est un, non moins, de celer la vérité. Ainsi » donc, ces nouveaux et premiers feux fondèrent un » supplice en son âme; il devint, dès lors, mon tendre » amant. Pris dans cet amoureux piège, il en éprouva

(1) Ou Fotis, servante de Milon, qui devint la maîtresse de Lucius. (Apul., *Metamorph.*, II, III.)

(2) Épris de sa propre image.

» les conséquences naturelles. Chaque jour il prenait
» le chemin de mon palais, regardant les hautes
» fenêtres vides. Il ne pouvait résister au désir aigu de
» me revoir au moins une fois encore. Aussi passa-t-il
» bien des jours et des nuits veillant, chantant, accom-
» pagnant de sons d'instruments de douces paroles for-
» mées de soupirs, témoignant d'une sollicitude brû-
» lante vainement dépensée. Cette peine, ce souci de
» sa vie fastidieuse et chagrine le désespéra, le jeta
» dans une tristesse continuelle. Son âme était plongée
» dans l'affliction infinie d'un deuil amer, attendu que,
» malgré ses soins, ses veilles assidues, il ne parvenait
» pas à me voir. Mais si, bien rarement d'ailleurs, il y
» réussissait, il ne pouvait démêler en moi le plus petit
» signe, le moindre indice d'amour et de confor-
» mité de sentiments, qui fît que je ne lui parusse
» pas dure autant qu'une pierre. S'il arrivait que mon
» cœur ne fût pas insensible à sa peine, c'était, très-
» belles nymphes, chose fort éloignée de toute disposi-
» tion aux feux amoureux. Mon esprit s'y montrait
» alors tout à fait inapte, il en était totalement igno-
» rant et ne me permettait pas de connaître, en
» aucune façon, l'excessif supplice du véhément amour
» dont souffrait Poliphile et qui le minait cruellement. »





Polia, frappée de maladie pestilentielle, se voue à Diane. *Poliphile, par aventure, la vit, au moment de sa consécration, dans le temple où, le jour d'après, il la trouva seule et priant. Comme il lui narrait son pénible ennui et le martyre qu'il endurait pour l'amour d'elle, la suppliant de vouloir l'adoucir, elle demeura sans pitié et le vit passer de vie à trépas. Après ce méfait elle prit rapidement la fuite.*

« N grand carnage, une grande mortalité s'étant répandue parmi les hommes de tout âge, par le fait d'un air que viciait une maladie pestilentielle et contagieuse, il en mourut une grande multitude. Une crainte, une épouvante atroce régnait » sur la terre infestée. Les hommes étaient frappés d'une » terreur mortelle. Chacun, fuyant précipitamment sa » propre cité, se réfugiait dans les lieux suburbains » et à la campagne. Telle était l'extermination des » populations, qu'il y avait lieu de croire que les vents » fétides du Sud eussent apporté la peste de l'Egypte » humide, alors que, par suite d'une crue excessive du Nil limoneux, des animaux innombrables » transportés dans les champs, puis, abandonnés par

» le retrait des eaux, ramollis et putréfiés, eussent
» infecté l'air. C'était à croire que le sacrificateur d'Ar-
» gos eût encore égaré les bœufs destinés à l'autel de
» Junon et qu'il en dût advenir comme à Egine(1),
» pour qu'après, on revît le beau vœu d'Inachus(2) et les
» pierres jetées par Deucalion et Pyrrha sur le mont
» Parnasse(3). Mon sort chétif et malicieux voulut que
» je sentisse une tumeur dans mes pudiques parties
» inguinales. Les dieux supérieurs purent seuls prendre
» ma cause en main, car, la pestilentielle invasion in-
» guinale se répandant en moi, j'étais affreusement acca-
» blée. Il en résulta que tout le monde me quitta et
» m'abandonna, si ce n'est mon excellente et pieuse nour-
» rice, qui demeura pour m'assister et me voir rendre
» l'esprit avec mes derniers soupirs. Sous le poids de
» la grave maladie, je proférais déjà des paroles incohé-
» rentes, des lamentations fréquentes, poussant de fai-
» bles gémissements, et, presque décomposée, tout
» ébranlée, je réfléchissais, lorsque, du mieux de mon
» pouvoir et de ma connaissance, je me pris à invoquer
» sincèrement le secours de la divine Diane, car je n'a-
» vais alors aucune notion des autres divinités et ne ren-
» dais de culte qu'à elle seule. Mais, avec d'abondantes
» prières, d'une voix tremblante, modestement je l'im-
» plorai. Poussée par les graves souffrances qui me
» tourmentaient, je me vouai à ses saintes et froides
» continences et m'engageai à la servir religieusement,
» toujours, dans ses temples sacrés, avec une chasteté
» constante, si elle daignait me délivrer, infortunée
» que j'étais, de cette mortelle maladie contagieuse;

(1) V. la peste d'Égine suscitée par Junon, dans Ovide. (*Met.*, VII. 523.)

(2) Il faut lire Éaque. Voyant son peuple anéanti, il implora Jupiter qui changea des fourmis en hommes. (Ovide, *Mét.*, VII, 622.)

(3) V. Ovide. (*Met.*, I, 388.)

» cela, avec une ferme résolution, dans mon esprit, » de persévérer, avec une espérance d'autant meilleure » que je me rappelai la bénigne faveur accordée par » cette déesse à Iphigénie, alors qu'Agamemnon, sur » l'avis d'Apollon, la voulait immoler en sacrifice ; » mais, touchée à la vue des parents apitoyés et tout » en larmes, la déesse enveloppa Iphigénie d'une » nuée vaporeuse et, la sauvant, mit à sa place une » biche qu'on y trouva. Donc, rassurée presque par » une telle analogie, j'espérai en sa sainte et secourable » protection. Il ne s'écoula vraiment guère de temps » sans que je fusse guérie et que, miraculeusement réta- » blie, ma santé première me fût rendue. Partant, » liée que j'étais par ces hautes promesses spontanées, » par cette obligation solennelle, je m'appliquai à les » mettre à exécution, résolue à remplir fidèlement » mon vœu, non moins purement que les matrones » qui dorment sur les feuilles entassées de l'arbre nom- » mé agnus castus (1) pendant les Thesmophories (2), » non moins dévotement et religieusement que ne » firent Cléobis et Biton (3). Entrée au saint temple, » je fus admise dans la communauté des nombreuses » jeunes filles vierges consacrées au chaste service de la » déesse pudique, et je devins leur compagne. Je com-

(1) *Vitex*, gattilier agneau-chaste, que les Grecs nommaient λύγος (osier), d'autres ἁγνὸς (chaste), et les Latins agnus-castus. Arbrisseau aromatique auquel les anciens attribuaient des propriétés anaphrodisiaques.

(2) Les femmes d'Athènes gardaient, pendant les fêtes de Cérès, une étroite chasteté et dormaient sur les feuilles de l'agnus-castus. Dioscoride, I, 135. — Galien, VI, *de Fac. simp. med.* — Ælien, *Hist. anim.*, IX, 26. — Pline, XXIV, 9.)

(3) Jeunes Argiens qui traînèrent eux-mêmes leur mère jusqu'au temple de Junon, dans un char dont l'attelage de bœufs tarda trop à venir, et firent ainsi 45 stades (8 kil. 3 hect. environ). Leur mère ayant demandé pour eux le plus grand bonheur possible, à la déesse, celle-ci les fit mourir. (Hérodote, I, 31.)

» mençai, en leur société, à visiter et à vénérer humblement les autels de Diane, consumant, dans les froides continences, presque la plus belle partie de ma très-florissante jeunesse et de mon âge charmant.

» Il advint que Poliphile, notre fervent amoureux, si extraordinairement épris, passa tout cet intervalle de temps, qui fut d'une année et plus, bien mécontent, le pauvret, et bien anxieux, car, quoi qu'il fît, il ne put presque pas revoir ma personne ni mes blonds cheveux; mais il demeura plus éloigné, plus séparé de mon cœur de glace qu'Abila ne l'est de Calpé (1); absolument raclé de mon cœur, totalement effacé, tout enlevé de mon souvenir, jamais il ne me venait en l'esprit. Les représentations d'animaux mâles n'étaient pas prohibées davantage, que dis-je? ne l'étaient point autant du temple de la Bonne-Déesse (2), tout être vivant mâle n'était pas exclu de son sanctuaire aussi rigoureusement que n'était effacée, que n'était enlevée de mon cœur toute pensée de ce Poliphile. J'étais oublieuse comme si j'eusse bu de l'eau du Léthé, fils du Phlégéton (3), non moins oublieuse que si j'eusse été, ainsi que l'amoureuse Éthiopienne (4), captée par l'anneau du bon Hébreu. Mais Poliphile,

(1) Noms des colonnes d'Hercule, Abila en Afrique et Calpé en Europe.

(2) Divinité mystérieuse dont le nom, connu des femmes, demeurait secret pour les hommes. On croit que c'était Cybèle ou la Terre. On la confondait quelquefois avec Vénus, ou avec Maja. On célébrait sa fête tous les ans au 1er Mai.

(3) Dans les fables on fait de ce père du Léthé le fils du Cocyte.

(4) Lorsque Moïse assiégeait Saba (Méroë), dans laquelle les Éthiopiens s'étaient réfugiés, Tharbis, fille du roi d'Éthiopie, l'ayant vu de dessus les murailles combattre vaillamment à la tête de l'armée Egyptienne, conçut pour lui un violent amour et lui proposa de l'épouser. Moïse consentit à condition qu'elle livrerait Saba; ce qui eut lieu, et Moïse épousa Tharbis. (Josèphe, *Antiq.*, II, 5.) Il n'est nullement question de cela dans l'Exode.

» aveuglé par l'âpre morsure du feu qui le dévorait, » navré par son stimulant amour, le cœur percé par » le trait de Cupidon, (je ne puis comprendre que » l'intelligence ait pu concevoir la pensée d'un fait » pareil ! Fallut-il que sa bonne Fortune lui prêtât » complaisamment son front chevelu ? Ou bien, comme » il allait se détruisant douloureusement en ses an- » goisses amoureuses, le féroce Cupidon était-il abso- » lument incarné en lui?) Poliphile, dis-je, me » retrouva le jour où j'allais prononcer mes vœux, » entourée, que j'étais, de plusieurs jeunes vierges » prêtes à me consacrer. Les jeunes gens ont l'ha- » bitude de se réunir, en une pareille solennité, » pour jouir des spectacles sacrés. Poliphile, m'ayant » pleinement aperçue, se perdit. Bien qu'il crût » bonnement avoir trouvé le remède tout prêt, tout » efficace pour son cœur enflammé, il demeurait » ignorant de ce qu'il devait faire, contemplant, tou- » tefois, de ses regards perçants, la toute charmante » tête ornée de tresses blondes sur lesquelles il avait » fondé complètement, solidement édifié son très- » agréable et délicieux plaisir, son heureux contente- » ment et son idée fixe. Pour moi qui, depuis quelque » temps déjà, m'étais engagée, d'un cœur fervent, à » renoncer aux liens du mariage, je ne me laissais » plus voir, ou du moins bien rarement, à aucun » homme. Aussi, me tenant cachée, la face couverte » d'un voile, je mis tout en œuvre, par un va-et-vient » dans le temple, et assez longtemps, à demeurer in- » connue, à ne me point montrer. Mais Poliphile, mal- » heureux amant qui n'estimait pas plus la plaisante » existence qu'il ne redoutait l'épouvantable mort, » pensant à la privation de me revoir qu'il avait endu- » rée toute une année, me cherchait partout, explo- » rant tous les coins, avec un cœur constant et opi-

» niâtre, avec astuce, faisant une attentive et vigilante » enquête, plein de diligence. Ainsi l'homme qu'on a » précipité couvert de chaînes au fond d'un horrible » ergastule, ne songe qu'à briser ses liens et à s'en- » fuir, ainsi le malade ne pense qu'à se guérir, qu'à » échapper à la mort. Un jour, dirigé sans doute dans » sa vigilante recherche par le dieu volant d'amour, il » parvint à me trouver au temple comme j'y étais » seule en prières. Bandé par une passion excessive, » gonflé d'un désir enflammé, tel qu'un animal qui va, » sans arrêter, droit au but et se laisse guider, sans » réflexion, par son appétit, Poliphile arriva là presque » mourant. Je ne l'aperçus pas plutôt devant moi que, » me sentant contaminée, mon cœur irrité, pareil à » un froid diamant qu'un incendie ne peut altérer, se » congela plus glacé, plus rigide que la pierre de por- » phyre.

» Mon âme, privée de toute douceur, farouche, stu- » péfiée, rejetant toute pitié, se prit, pour lui, d'une » grande haine, plus atroce, plus inhumaine que celle » d'Étéocle et de Polynice, lesquels, dans leur inimi- » tié, s'entretuèrent en se faisant de mutuelles blessu- » res, et dont les cadavres, déposés sur le bûcher ar- » dent, ne purent brûler en aucune façon tant qu'on » ne les eut pas séparés (1), donnant ainsi, jusque dans » la mort, des signes de leur invincible haîne. Je me » montrai plus violente qu'Hypsiphile (2), plus dure » qu'Oreste envers Clytemnestre. Je le voyais, à demi » mort, me contemplant piteusement avec admira- » tion ; je voyais sa chair rougir et pâlir de douleur,

(1) V. Stace, *Thébaïde*.

(2) Il y a dans le texte *Isiphyle*, qui est le même nom qu'Iphiclès, père de Protésilas ; mais je crois que c'est une mauvaise transcription et qu'on doit lire Hypsiphile, dont la fureur contre Jason qui l'avait abandonnée, a été chantée par Ovide. (*Héroïd.*, VI.)

» je voyais le calorique naturel s'enfuir de ses extrémi-
» tés, je le voyais envahi violemment par un accès
» mortel. C'est à peine si, revenant à lui, il put, avec
» de vagues gémissements, faible et las, le visage déco-
» loré, soumis, tremblant, m'adresser ces paroles étein-
» tes, pleines de sanglots et de larmes abondantes, en-
» trecoupées de soupirs : — « Hélas ! Polia, nymphe aux
» beaux cheveux, ma déesse, mon cœur, ma vie, douce
» meurtrière de mon âme, prends pitié de moi ! Si,
» dans ta nature divine, si, dans ta singulière beauté,
» vit encore cette vertu pour laquelle mon âme t'a
» élue la maîtresse, la dame première et principale en
» ce monde, ne me repousse pas lorsque je m'offre à
» toi, et penche-toi vers moi de bonne grâce. Émeus-
» toi consolante, bénigne, radoucie, secourable à mes
» lourds martyres. Sans doute je reconnais que je ne suis
» pas venu ici à une heure opportune et propice, mais
» je n'ai pas perdu tout espoir et je me sens mourir,
» car je ne puis tolérer des peines aussi douloureuses
» et aussi incessantes. Je n'ai plus, présentement, qu'un
» refuge, c'est la mort, qui me sera meilleure que la
» vie sans ton amour. Aussi je m'expose résolument à
» périr plutôt que de mener cette existence misérable
» privée de ton affection désirée. Trépasser prompte-
» ment vaut mieux que mourir éternellement. Si, par
» hasard, quelque divinité m'opprime de sa rigueur
» inexorable, qu'elle me permette au moins de mourir
» par ton fait, puisque la douceur de vivre ne m'est
» point accordée. C'est que, si ta présence angélique
» et vénérée m'était ôtée, si le vrai, l'unique, le cher
» plaisir que j'y prends, plaisir dont je suis avide et
» inassouvi, m'était enlevé, disparaissait, pourrait-on
» imaginer un mal plus maudissable, plus mortel que
» celui que j'éprouverais ! Eh bien ! je n'avais d'autre
» espoir d'obtenir un remède efficace à mes âpres, à

» mes insupportables langueurs, si ce n'est que les
» cieux cléments m'accordassent de te revoir. Autre-
» ment je n'apercevais que ruines mortelles envahis-
» sant mon ennuyeuse existence, et, dès lors, de même
» qu'un condamné attendant le coup fatal se plaint à
» peine, j'avais abandonné, consigné ma misérable vie
» entre les mains de la terrible Sœur (1), secoué, que
» j'étais, par un amour plus violent, plus enragé, plus
» troublant que celui d'Atys (2), par une fureur plus
» grande que celle de la misérable Agavé (3) et de ses
» sœurs envers Penthée (4). C'est que je me voyais
» abandonné comme le fut Achéménide par Ulysse,
» entre Charybde et Scylla, en ce degré d'exaspération
» que me causaient les ardeurs brûlantes qui bouillon-
» naient au fond de mon cœur, n'ayant d'autre espoir
» de félicité, et, surtout, de guérison qu'en toi seule,
» ô Polia ! Or, je ne savais rien de toi, j'en étais privé,
» tu m'avais abandonné. Plus je songeais à la dure ab-
» sence de ta belle personne, de ta beauté céleste, de
» ton si joli visage, plus je pensais au charmant as-
» semblage de tes rares vertus, plus s'augmentait ma
» peine et l'amer chagrin de ne pouvoir en jouir. C'est
» pourquoi, ô misérable amant que je suis ! j'ai si impé-
» tueusement, si inconsidérément, si précipitamment
» accepté ces leurres affreux, ces trompeuses caresses,
» ces charmes artificieux d'amour, tout en déguisant,
» cachant l'amertume, la très-inquiète agitation qui
» devaient trop souvent en résulter pour m'envahir,

(1) La Parque.

(2) V. la note ci-dessus, p. 286.

(3) Fille de Cadmus et d'Hermione ou Harmonie, femme d'Echion, roi de Thèbes, dont elle eut Penthée.

(4) Fils d'Agavé, mis en pièces, à la faveur des Orgies, par sa mère et ses tantes Ino et Autonoé, dont la fureur avait été inspirée par Bacchus que Penthée n'avait pas voulu reconnaître pour dieu.

» mais que, pour toi, Polia, ma dame très-douce, j'ai » volontairement et patiemment supportées.

» Ce sont ces pièges malfaisants qui m'ont fait per- » sister mal à propos. Hélas! pauvre moi! que de » temps passé sans te revoir, toi tout mon bien, toute » mon espérance, toute ma consolation ! toi, l'aimable » prison de mon cœur! Que de temps sans avoir le » spectacle de cette rare et vénérée parure dont ta » très-belle tête est ornée! sans pouvoir contempler » ton si gracieux aspect et ta forme admirable! De » même que le lac d'Ammon (1), en Afrique, voit, en » l'absence du Soleil, ses eaux s'échauffer et bouillir, » tandis que, sous les rayons de l'astre, en plein midi, » elles se refroidissent, de même aussi, ô Polia mon » rayonnant Soleil! je brûle, je bous loin de toi, je » fonds comme une cire, et, maintenant, en ta pré- » sence solaire, je me glace d'horreur! C'est pourquoi » pense un peu, ô Polia mes délices, colonne de ma » vie! que voilà bien du temps passé dans des an- » goisses extrêmes, au péril de mon existence que je » réservais entièrement pour ton amour, pour te faire » un service volontaire et perpétuel, bravant un péril » plus grand que n'en courent les céréales blondes et » mûres qui couvrent des arpents de terre, exposées » qu'elles sont aux tonnerres crépitants et retentis- » sants, aux averses, aux violents souffles des vents. » Je ressemble au lierre serpentant et versicolore qui, » arraché et séparé du vieux peuplier qu'il enserrait,

(1) Il y a dans le texte *Arbonense laco,* sans doute une faute de copie ou de typographie, pour *Ammonense.* Il s'agit certainement de l'étang d'Ammon dont les eaux, froides le jour, sont chaudes la nuit. (Pline, II, 103. — Pomp. Mela, I, 8.) Pline parle aussi de la fontaine du Soleil, chez les Troglodytes, très froide vers midi et bouillante à minuit (II, 103), ainsi que de la fontaine Débris (inconnue aux modernes) ou Cyrénaïque, dont les eaux sont dans les conditions opposées. (V, 5.)

» ne peut plus jamais s'y rattacher de lui-même, et court
» sur la terre humide, rampant, flasque, débile et sou-
» ple. Je suis comme la vigne grimpante qui, privée
» de son échalas, de son soutien, dépourvue de son
» lien d'osier, traîne sur le sol. C'est ainsi que je suis
» sans toi, ô ma très-ferme colonne, mon pilier, mon
» pilotis constant, sur qui j'avais amoureusement ap-
» puyé mon existence redressée et ma pensée obstinée !
» Ton absence est cause que je me suis vu livré à la
» mort. Ma fureur s'était accrue de ton absence au
» point qu'elle ne me laissait pas sentir mon excessive
» douleur ; mais, tout au contraire, plus excité que
» jamais par les agitations d'amour, plus stimulé par
» ses piqûres, je me sentais incité furieusement à en
» supporter davantage encore. Toutefois, j'imaginais
» bien des choses illusoires, je me forgeais, au fond de
» l'âme, de bonnes aventures, beaucoup d'aides, beau-
» coup de consolations, beaucoup de secours. Je me
» les représentais, en moi-même, comme vraisembla-
» bles, et me berçais longuement d'admirables, de ma-
» gnifiques promesses d'amour. Voilà que j'ai trouvé
» mon espoir déçu et compris la vanité de mes pen-
» sées. Alors, ayant perdu ta précieuse, ta douce pré-
» sence, te sentant retirée loin de mes tristes yeux, je
» me laissai aller, ébranlé jusque dans les moëlles, à
» miner la base même, le soutènement de ma vie, à
» frapper très-cruellement, hélas ! ce sein qui battait
» plein de soupirs violents, étouffé de sanglots répétés.
» Je me retrouvai, sans mon âme, qui demeure et vit
» en toi seule, pareil au roseau creux, à la petite canne
» vide. Mainte fois, tout contristé, ne sachant que
» faire, je pleurais à chaudes larmes, et, gémissant, je
» te considérais, à part moi, comme hostile à mon re-
» pos ; je t'accusais d'être la cause de tous mes cha-
» grins ; je te traitais de transfuge de mes ardentes

» amours; je te taxais d'être le doux ennemi de mon
» salut, et, presque fou, presque maniaque, forcené,
» j'appelais sur toi la colère de Cupidon, sur toi, trop
» dure, trop cruelle, trop dédaigneuse de ses torches
» sacrées, et que je regardais comme la cause unique
» de mes maux. » —

» J'eus la patience d'écouter jusque-là un pareil dis-
» cours dirigé contre moi, puis, interrompant son dire
» fâcheux, déplaisant et ingrat, cessant mes prières, je
» me levai rouge d'indignation, sans même lui répon-
» dre, sans l'avoir même envisagé ; le laissant là, ne
» faisant aucun cas de ses vaines paroles, je m'enfuis
» en me moquant de lui. Le jour suivant, soupçon-
» nant qu'il pourrait revenir à la charge et me molester
» comme la veille, je ne vins pas au temple prier à l'heure
» exacte. Mais voilà que, de nouveau, je me retrouvai
» en sa présence. La face triste et plombée, il vint me
» troubler comme la veille, et, m'abordant de même,
» il soupira quelque temps et me dit : — « Hélas sur
» moi ! très-belle Polia, que dis-je ? parangon de splen-
» deur ! Laisse-toi toucher, montre-toi douce aujour-
» d'hui, sois compatissante pour mes peines si grièves,
» qui, sans trève, jours et nuits, m'affligent sans cesse
» et me contraignent à te venir trouver. Adoucis un
» peu ton cœur si injustement aigri, amollis-le, si
» confit qu'il soit en dureté. Veuille ne point montrer
» de répugnance excessive pour mes justes désirs causés
» par l'amour que, par tes beautés non mortelles, tu
» as douloureusement versé partout en moi. Veuille
» encore démêler et dénouer les liens embrouillés de
» ton esprit tenace. Efforce-toi, dispose-toi, toute
» miséricordieuse, à réconforter, à conserver, au
» moyen d'une affection correspondante, ce qui me
» reste de ma fluctuante et périlleuse existence consu-
» mée par les larmes nocturnes, s'annihilant par les

» diverses langueurs. Veuille, je t'en prie, ne pas
» rabaisser ta condition surhumaine en te montrant
» atroce envers celui qui t'aime avec une si douce
» ardeur, qui te désire, te vénère et te porte un culte.
» Car tu es extrêmement noble et belle, tu es douée
» superbement de toute vertu, tu es parée au mieux
» de toute élégance, tu es dans la fleur de l'âge, née
» on ne peut mieux pour les amoureux mystères. C'est
» pourquoi ne dois-tu pas assombrir tous ces grands
» dons de la bénigne Nature en montrant une rigide
» opiniâtreté, une obstination impie qui ne saurait
» s'accorder avec ton doux, ductile et malléable sexe,
» ainsi que, sans raison, tu fus hier envers moi. Hélas !
» hélas ! Polia, principale maîtresse de mon cœur ! si
» tu ressentais une parcelle de ma douleur, ou, si, la
» sensation t'en étant trop pénible, tu voulais, chère
» âme, seulement te l'imaginer, tu comprendrais que
» ces plaintes, ces lamentables paroles ne peuvent
» venir d'autre part que du fond de mon cœur torturé,
» frappé d'un coup plus mortel que ne le fut Philoc-
» tète (1). Je souffre douloureusement de ce mordant
» amour qui, me remplissant, me dévore plus malen-
» contreusement que la mite ne ronge les vêtements de
» laine, que la chenille, dans sa soif, ne boit la liqueur
» des pâles feuillages de Minerve (2), que la teigne
» ne perce la poutre tombée sous le bélier dressé,
» plus que la nielle ne détruit les arbres aux troncs
» pourris, plus que la chaleur dévorante ne fond la
» graisse du porc, plus que la rouille jaune ne mord

(1) Fils de Pœas. Ayant hérité des flèches d'Hercule, il se blessa au talon avec l'une d'elles. Il en résulta un ulcère si infect que les Grecs, à l'instigation d'Ulysse, l'abandonnèrent dans l'île de Lemnos, où après dix ans, ce même Ulysse le fut chercher quand l'oracle eut déclaré qu'on ne prendrait pas Troie sans ses flèches.

(2) L'olivier.

» le dur acier, plus que les ondes écumantes et impé-
» tueuses ne démolissent les berges de pierre. Cet
» amour fait en moi des ravages plus grands qu'Anthée
» n'en fit en Lybie, ou bien dans la ville de Lixus,
» autrement Tingris (1), sur le promontoire d'Ampé-
» luse; il me livre un plus rude combat que celui des
» grues et des Pygmées (2). Par suite de ce mal, je
» dissipe infructueusement les ans de ma chaste ado-
» lescence; je me torture cruellement par le fait de
» ce cruel amour en moi suscité, et me retrouve dans
» une situation, dans une condition pire que celle des
» créatures inertes. Je suis pareil aux petites plantes
» vertes exposées au soleil torride, brûlées par le Lion
» féroce (3), alors que Sirius est dans la gueule du
» Chien ardent (4). Mais ces plantes, dès que vient la
» nuit humide, renaissent mouillées par la rosée mati-
» nale, et, sous cette fraîche aspersion, reviennent à la
» vie comme si elles n'avaient point senti la lésion de
» la veille. Hélas! quant à moi, misérable amant,
» ô ma Polia, écoute: sous le coup de ton amour je
» m'allume toujours vers la vesprée, au crépuscule je

(1) Dans le texte *Tingris*, aujourd'hui Tanger. Lixus est Laraîche ou Al-Haratche. Ampéluse est le cap Spartel, Ras-el-Sukkur, en Maurétanie.

(2) Peuple de nains, dont le nom vient de πυγμή, mot qui signifie l'espace compris entre le coude et l'extrémité de la main fermée. Selon Pline (VII, 2), ces nains auraient trois spithames de haut (27 pouces). Chaque printemps ils descendaient sur le rivage, armés de flèches et montés sur des béliers ou des chèvres, pour détruire les œufs des grues. Homère parle de leurs combats avec ces dernières. (*Iliad.*, III, 6.)

(3) Maison du zodiaque dans laquelle le Soleil est dans sa plus grande ardeur.

(4) La constellation du Chien compte vingt étoiles. Il y en a une sur la langue qu'on nomme Chien ou Canicule; une autre est dans la tête, c'est Sirius (Σείριος). Quand cette étoile entre en conjonction avec le Soleil, la chaleur de l'astre en est doublée. (Hyg., *Astron.*, poet., XXXV.)

» m'enflamme entièrement, je brûle comme un charbon ardent dès la première et silencieuse partie de la nuit, dans la profonde nuit je me consume, au petit matin je suis réduit en cendres. Mais que devient ensuite ton pauvre Poliphile, ô ma Polia tant désirée ? Ton amour me tourmente ainsi : au matin je m'émeus en soupirs plaintifs ; par eux ébranlé, je me trouve, au point du jour, gelé comme un glaçon ; dès la brillante Aurore, je maudis ma stérile et marâtre fortune, mais, me congratulant de mon ardent amour causé par la plus élégante, la plus belle nymphe du monde, je le bénis. Je me rallume encore dès la fraîche matinée, et, au jour renouvelé, je me retrouve tout enflammé. Vers midi je me sens mourir de langueur, sans voir venir le moindre secours de mon amour ennemi, sans qu'aucune consolation me soit octroyée en une ardeur si grande, tellement qu'il n'y a constance si ferme, corps si robuste qui puissent endurer de tels supplices et y échapper. Mais si ce n'était, mon cher petit cœur, si beau, si doux, que chaque jour je me forge par rapport à toi quelque délicieux plaisir et quelque agréable mensonge, il y a longtemps que mon âme se serait librement enfuie, comme je sens qu'elle est sur le point de le faire et que cela va m'arriver. C'est le seul moyen que j'aie de restaurer un peu mon cœur brisé et de pouvoir respirer. Mais, tout aussitôt, je me sens frustré, délaissé, dénué de tout subside, de toute jouissance ; ainsi s'écoulent mes jours, tournant et retournant dans les mêmes tribulations, et je mène douloureusement cette existence exaspérée. Oh ! que de fois j'applique ma pensée industrieuse et sagace à me soustraire à ce fâcheux fardeau, à ce brandon brûlant, à ce joug qui m'opprime, à tenter de me délivrer de cette douce et

» charmante préoccupation de ta personne, de cette
» mortelle sujétion ! Hélas ! plus irrité, plus indigné,
» Cupidon m'attache le licou de ses mauvaises erreurs,
» et, plus vigilant, me serre de près afin de m'interdire
» toute tentative de fuite. O très-belle entre les plus
» superbes nymphes ! plaise aux Dieux supérieurs que,
» désormais, tu me donnes la mort odieuse, plutôt que
» de te voir, en mes déplorables et amères exaspéra-
» tions, ne point exaucer mes amoureuses et justes
» suppliques remplies d'affectueuses prières et de per-
» plexes lamentations, en cette occasion qui m'est
» offerte depuis plusieurs jours, que mon cœur incen-
» dié a fait naître et qu'il attend ! C'est pourquoi, Polia
» que je vénère, je me persuade que c'est une belle
» chose, digne d'une gloire éternelle, d'une louange
» illustre, que de mourir pour ton amour, par le fait
» de la malencontreuse cruauté de Cupidon qui pour-
» rait m'absoudre juridiquement si, dans la folie qui
» m'obsède, j'ai maudit sa féroce et malfaisante puis-
» sance. C'est celle-ci qui m'a soumis, qui m'a jeté si
» durement au tyrannique arbitraire de ses lois brû-
» lantes et fallacieuses, et qui, m'ayant tenu captif en
» d'aussi grandes flammes, a pris au loin son vol, me
» dépouillant de la sorte, me privant de toute assistance,
» me destituant de tout repos. Mais, par moments, je
» me repens des malédictions que j'ai proférées dans
» mes prières. J'en demeure effrayé, plein de crainte,
» hélas ! qu'impitoyable il ne s'abandonne envers moi
» à plus de colère encore, qu'il ne suscite en mon
» cœur des peines, des douleurs plus nombreuses. Je
» redoute qu'il ne favorise plus les tendres, les ardents
» désirs que m'inspirent ta noble élégance et ta grâce.
» D'autre part je te soupçonne, à présent, d'être toi-
» même plus impitoyable, plus intraitable encore.
» Hélas ! quand je me rappelle ton peu de pitié d'hier,

» il me semble que je suis tombé dans la gueule du
» sanglier de Calydon, que je suis broyé par ses dents
» sonores et écumantes. Il me semble que l'horrible
» Python (1) m'enserre, que je suis dans la gueule du
» lion, qu'il me dévore et déchire mes chairs. Il me
» semble entendre le triste murmure des âmes aux
» Enfers, des Furies infernales, et l'épouvantable Pro-
» serpine coiffée de vipères entortillées et Cerbère le
» tricéphale, et Pluton habitant l'intérieur de la Terre;
» je crois entendre le fâcheux nocher du Tartare, au
» canot vacillant, traversant l'Achéron, m'inviter à
» naviguer sur les ondes du Styx, du Léthé, du Cocyte,
» pour aller subir le jugement terrible de Minos, de
» Rhadamanthe et d'Éaque, ainsi que celui de Dis (2).
» Mais un danger, plus mortel, plus formidable que
» toutes ces choses, vient assaillir mon esprit! je
» crains d'être, aujourd'hui, repoussé par toi comme
» hier. Hélas! quoi de pire! Vraiment rien! Ainsi je
» m'épouvante de tout, ainsi je m'abîme sans espérance
» aucune. De temps en temps je me rassure, disant :
» Ai-je eu la fausse jactance d'Ixion? celle d'An-
» chise (3)? l'insolence de Salomé (4)? Ai-je commis
» les sacrilèges de Brennus (5) ou de Denys de Syra-

(1) Serpent monstrueux qu'Apollon tua. Homère dit (Hymne à Apollon) qu'il fut ainsi nommé parce que le Soleil le pourrit, de πύθω, je putréfie.

(2) Nom Latin de Pluton, contraction de Ditis; a le même sens que le Grec πλούσιος, riche, parce que toutes les richesses viennent du fond de la terre. (Cicér., *de Natur. Deor.*, II, 26.).

(3) Anchise n'ayant pu faire son bonheur d'avoir épousé Vénus, Jupiter le frappa de la foudre, ce qui lui fit, selon les uns, une blessure qui ne put se cicatriser, et selon les autres, l'aveugla.

(4) Roi de l'Élide, il voulut passer pour un dieu et fit faire un pont en fer sur lequel il roulait son char, jetant des torches allumées sur ses sujets. Jupiter le foudroya.

(5) Pilla le temple de Delphes.

» cuse (1) ? Ai-je eu l'impudence d'Echo, l'inconve-
» nante loquacité de Syrinx (2), la téméraire audace
» des Pies (3), la folle confiance de la tisseuse Arachné,
» la cruauté des filles de Danaüs ? Pourquoi donc,
» alors, Cupidon se montre-t-il si sévère, si dur,
» si cruel envers moi ? Pourquoi prépare-t-il une
» si grande déception aux pauvres amants, en leur
» offrant avec une douceur si feinte, avec une fausseté
» si grande, un mortel venin, un appât empesté perni-
» cieusement préparé sur un piège ? Je ne comprends
» rien, infortuné que je suis, au sort mortel qui
» menace ma pauvre vie chétive. Je ne sais à quels
» désastres la Fortune me destine. Je ne puis deviner
» ni prévoir en quelles calamités, en quelles tristesses
» je suis impliqué, à quelles plaintes éternelles je suis
» voué, si toi, ma principale espérance, tu ne me
» secours dans les angoisses toutes préparées aux-
» quelles je suis dévolu, dans lesquelles je vais être
» précipité. Considérant cet effet disproportionné
» d'amour, je ne puis, en aucune façon, savoir d'où la
» cause en peut venir. Car cet amour m'apparut
» comme une chose délicieusement douce, et l'effet
» que j'en ressens est amer à l'excès. Je ne comprends
» donc rien à cet amour monstrueux. A moins que je
» n'en vienne à supposer, ô Polia ! que c'est toi tou-
» jours qui consens à mes torturantes angoisses ; aussi
» bien ne vois-je aucun signe de pitié, de clémence,
» sur ton visage angélique. C'est pourquoi je sens mon
» âme s'enfuir exaspérée par ton dédain. Je ne la puis

(1) Enleva la barbe d'or d'Esculape, sous prétexte qu'il était indécent que le fils eût une barbe, quand le père n'en avait point.

(2) Nymphe de Junon, elle la trompa en servant les amours de Jupiter.

(3) Les Piérides, filles de Piérus et d'Evippé, au nombre de neuf, ayant osé défier les Muses, furent changées en pies.

» plus retenir, car je perds mes esprits glacés, je perds
» mes vertus et mes forces. Hélas ! amant infortuné
» que je suis, misérable comme aucun ! O le plus
» calamiteux des amants !, je vois la sombre mort prête
» et menaçante devant moi. Si son aspect me vient
» terrifier, c'est que tu me consternes et que tu m'op-
» primes, ô toi qui es mon seul espoir ou que je
» croyais l'être ! O trompeuse ! ô inique ! ô perfide !
» tu m'as amené en cette amère situation. Hélas
» Polia ! ô ma Polia ! que dois-je faire ? Où dois-je
» tenter de trouver un refuge et du secours ? De quel
» côté me puis-je tourner ? Ah ! Polia ! aide-moi ; sans
» toi je ne me suis d'aucune aide, voilà que je me sens
» mourir ! » — En cet instant, perdant sa misérable
» voix noyée dans ses larmes, ce malheureux tomba
» par terre comme un mort.

» Alors, ô nymphes très-compatissantes ! que tous
» les autres membres, tous les autres sens de l'homme
» sont anéantis, la langue seule, encore valide, con-
» serve le pouvoir de parler. Poliphile se répandit en
» longues lamentations, et, bien autrement que je ne
» le puis redire à cette heure, proféra, dans une
» grande amertume de cœur, avec des larmes atten-
» drissantes, une plainte plus touchante que celle
» par laquelle l'infortunée Ariadne sut émouvoir le
» fils du céleste Jupiter (1). Quand il eut prononcé
» sa dernière parole, je sentis une froideur invin-
» cible se répandre aussitôt dans tout mon être ; je
» demeurai devant lui glacée, impitoyable, sourde à
» ses supplications, le regardant avec une mine dé-
» plaisante et farouche, avec un front plissé. Je fus
» plus dure que Daphné, plus scélérate que Médée,
» plus criminelle qu'Atrée et Thyeste, plus fuyante

(1) Bacchus.

» que Narcisse (1), beaucoup plus âpre encore » qu'Anaxarète (2) se montra envers son Iphis. Il » était là, lui, en proie à ses tribulations, à son » amère douleur, laissant couler de grosses larmes de » ses yeux, poussant des soupirs retentissants, implo- » rant passionnément ma cruelle et sauvage insensibi- » lité, se lamentant de mon silence opiniâtre, ne

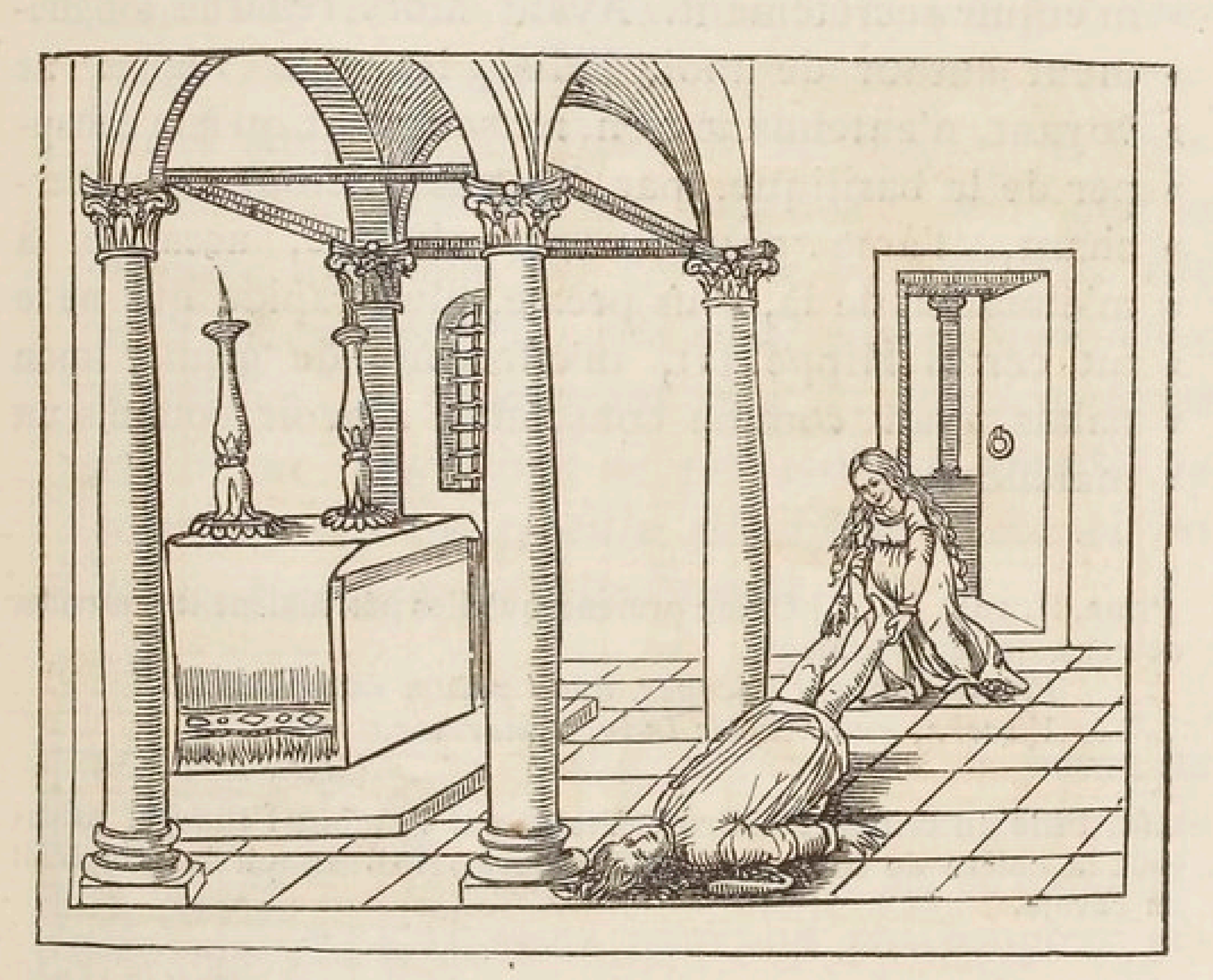


» demandant rien seulement qu'une toute petite » parole ; mais, quelque prière qu'il me fît, je demeurai » sourde et tins mes oreilles bouchées. Je ne montrai » pas le moindre vestige de pitié, tant mon vouloir » obstiné était mûré dans mon sein de pierre plus » dur que la silice de ce tombeau sacré. Cela non » moins que si j'eusse bu de l'eau du fleuve des Cico-

(1) Qui fuit devant les recherches d'Écho.

(2) Jeune fille de Salamine qui contraignit, par ses rigueurs, son amant à se pendre, [illegible]

» nes (1). Donc, s'en étant avisé, ayant perdu toute » espérance, ses forces naturelles s'étant éteintes, inca- » pable désormais de faire la moindre résistance, ne » pouvant plus échapper à la mort toute proche, une » grande tristesse envahit son visage ; sa pâleur, sa » lividité parurent s'accroître encore, ses yeux fixés en » terre laissèrent percer l'ennui, le dégoût de conser-



» ver la gracieuse lumière ; je le vis, les joues amai- » gries inondées de ruisseaux de larmes, rouler, accablé, » sur le sol, cesser, en perdant la voix, ses bruyants » soupirs, fermer ses yeux résignés, et mourir auprès » de moi.

» Cela ne m'émut nullement, et, dans ma sauvage » résolution, le voyant expiré là, je ne donnai autre

(1) Dans le texte *Cotoni*, faute typographique. Colonna aura mis, sans doute, *Ciconi* pour *Cicones*, peuple d'une contrée de la Thrace où se trouve un fleuve dont les eaux pétrifient le bois qu'on y jette.

» marque de compassion que de chercher prudemment » à fuir, et à l'abandonner à la première personne » qui le trouverait. Mais, ô cruauté plus bestiale! » le saisissant par ses pieds glacés, criminellement » impie, coupable, sacrilège, souillée, je le tirai, de » toutes mes forces rassemblées, en un coin du temple, » et, sans l'ensevelir, le laissant, je m'empressai de » m'enfuir secrètement. Ayant alors regardé longue- » ment autour de moi, j'allai, les yeux vagues, ne » voyant, n'entendant rien, ne songeant qu'à m'échap- » per de la basilique, par les rues détournées, cher- » chant, l'âme grandement abattue, accablée, à » m'éloigner de là, plus preste, plus rapide que ne le » fut certes Hippé (1), m'efforçant de gagner mon » palais, ayant comme conscience d'avoir commis un » maléfice. »

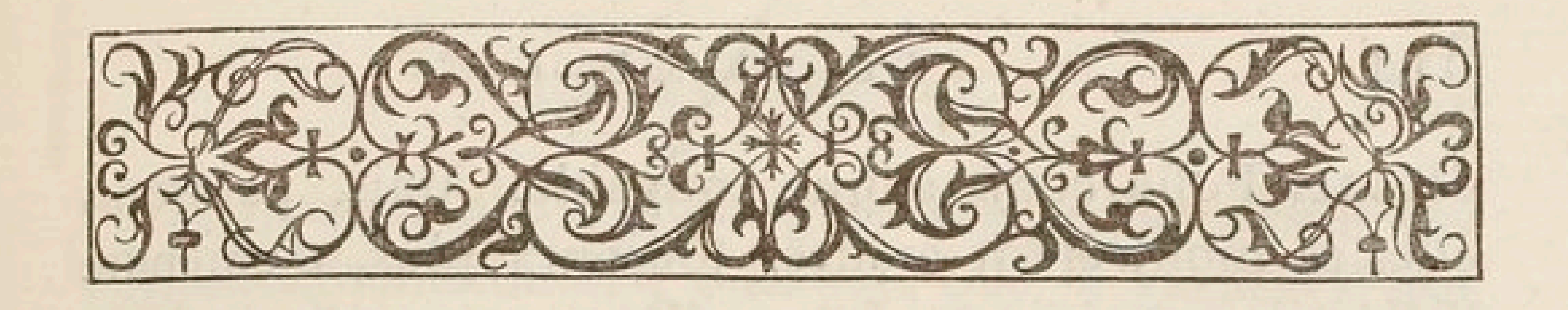
Pline, II, 103; IV, 2.) Ovide prétend qu'elles pétrifiaient les entrailles de ceux qui en buvaient.

Flumen habent Cicones, quod potum saxea reddit
Viscera, quod tactis inducit marmora rebus.

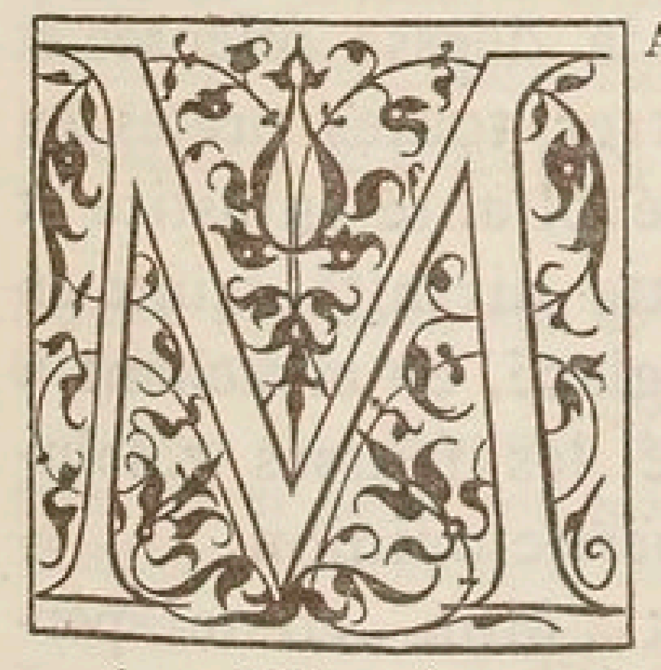
(*Met.*, XV, 313.)

(1) Fille du centaure Chiron. Violée sur le mont Pélius, et redoutant la colère de son père, elle implora les dieux qui la changèrent en cavale.





Polia s'étend quelque peu sur sa *cruauté et raconte que, dans sa fuite, elle fut, sans savoir comment, enlevée par un tourbillon et transportée dans une forêt où elle vit massacrer deux demoiselles. Elle dit son épouvante, ainsi que la manière dont elle fut reportée au lieu d'où elle avait été enlevée. Puis elle conte comme quoi deux bourreaux lui apparurent pour la prendre. Dans sa terreur, l'agitation de son sommeil réveille sa nourrice; elle se réveille elle-même. Celle-ci lui donne, à propos, un utile conseil.*



A Polia, parvenue à ce point de son récit, ne put, en toute raison, se dominer ni se contenir assez pour ne pas soupirer pitoyablement quelque peu. Plus d'une fois, en parlant, des larmes coulèrent de ses yeux amoureux et mouillèrent ses joues rosées. Elle émut les nymphes qui l'entouraient et provoqua leur compassion pour Poliphile, ce malheureux amant qui périt par le fait de son violent amour et de son excessive douleur, au point qu'elles-mêmes tirèrent du fond de leur tendre cœur des soupirs passionnés. Tournant avec bienveillance, sur moi, leurs yeux doux et humides, elles semblaient presque con-

damner Polia comme une coupable. Mais, pourtant, elles se montrèrent avides, toujours plus, d'entendre l'issue de son injuste façon d'être, et, après un léger temps d'arrêt, elles la prièrent de reprendre le cours de son gracieux récit.

Alors Polia, prenant avec grâce le très fin voile qui pendait de ses blanches épaules, essuya ses yeux mouillés et ses joues empourprées. Suspendant ses brûlants soupirs, affermissant sa douce voix, avec des gestes de matrone, elle poursuivit, disant ainsi :

» Nymphes très-heureuses, écoutez le grand sévice,
» tel, que je ne sais âme si clémente et si pieuse qui se
» pût tenir, devant, de ne pas s'altérer et de ne me
» point injurier. Où donc se cachait alors la vengeance
» divine, quand, par mon obstination maligne, par
» ma dure opiniâtreté, mourut indignement mon cher
» Poliphile? O céleste vindicte, pourquoi tardas-tu
» donc à te montrer? Comment pus-tu raisonnable-
» ment te retenir d'éclater contre mon cœur inique et
» perfide? Mais, vraiment, il ne s'écoula guère de temps
» sans que je visse les colères de la déesse offensée et
» de son fils le sagittaire, se montrer toutes prêtes au
» cas où je n'expierais pas ma révoltante injustice et
» n'apaiserais pas dévotement cette divinité sainte en
» réchauffant mon cœur froid et glacé, en arrachant, à
» propos, de mon vouloir obstiné, les fausses résolu-
» tions, les pensées vaines, l'hypocrite opinion.

» Donc, je fuyais en secret. Mon cœur per-
» sévérant dans sa dureté, j'étais intraitable, j'avais
» l'esprit inflexible, la volonté âpre et féroce,
» j'étais plus cruelle que Phinée (1), plus qu'Harpa-

(1) Fils d'Agénor, roi de Salmydesse (Ἀλμυδισσὸς, Σαλμυδησσός, Ptol., III, 11, 4, l'Halmydessos de Pline, IV, II.), ville de Thrace sur l'Euxin. Ecoutant les suggestions d'Idea pour laquelle il avait répudié Cléobule, fille de Borée, Phinée fit crever les yeux à Plexippe et à

» lyce(1); mon cœur, plus rigide que le dur cristal des » Alpes septentrionales, plus gelé que la gagate (2) qui » conserve les œufs de l'aigle, comme si je m'étais regar- » dée dans l'épouvantable miroir de Méduse, rejetait » tout amour et dédaignait toute pitié. En vain Poliphile » avait proféré ses plaintes avec de suppliants et tristes » accents, ne cessant de répandre des larmes plus tou- » chantes que celles versées par les Hyades, cherchant » à m'émouvoir de la plus douce façon, avec une voix » plus angoissée, plus lamentable que celle de Britan- » nicus récitant au peuple ses infortunes; en vain, » dans ses humbles désirs, il implorait mon secours, » me demandait grâce, en proie à ses peines constantes, » pleurant, poussant des cris perçants, insistant de » toutes ses forces pour me fléchir, pour m'arrêter sur » la pente atroce et cruelle où j'étais, pour me séduire, » pour me rendre propice. Mais moi, devant de telles tor- » tures, je demeurais inexorable à de si tendres suppli- » cations, à des objurgations si cordiales, à de si amou- » reuses prières. Insensible à de si persistantes an- » goisses, rejetant, reniant tout sentiment d'humanité, » résistant à tout bon mouvement, je ne fournis aucun

Pandion qu'il avait eus de cette dernière. Borée le punit en l'aveuglant lui-même.

(1) Fille de Clyménus, roi d'Argos. Aimée passionnément de son père, qui fit périr son mari; elle en eut un fils qu'elle tua et lui fit manger. Les dieux la changèrent en oiseau. (Hygin., f. 253.)

(2) Dans le texte *gagite* pour *gagate*, pris dans le sens d'ætite que Pline nomme aussi *gagates* (X, 3), et qui entrait, selon lui, dans la construction même du nid des aigles. C'est l'ἐγγανὶδα πέτρα de Nicandre. Le feu n'avait aucune prise sur elle. Il ne faut peut-être pas la confondre avec la gagate dont parle Pline (XXXVI, 19), qui tire son nom de Gagé, ville de Lycie, et du fleuve qui y passe. (Dioscoride, V, 149.) On ramassait de cette pierre au promontoire de Leucollas. Elle est décrite comme noire, poreuse, brûlant dans l'eau et s'éteignant dans l'huile.

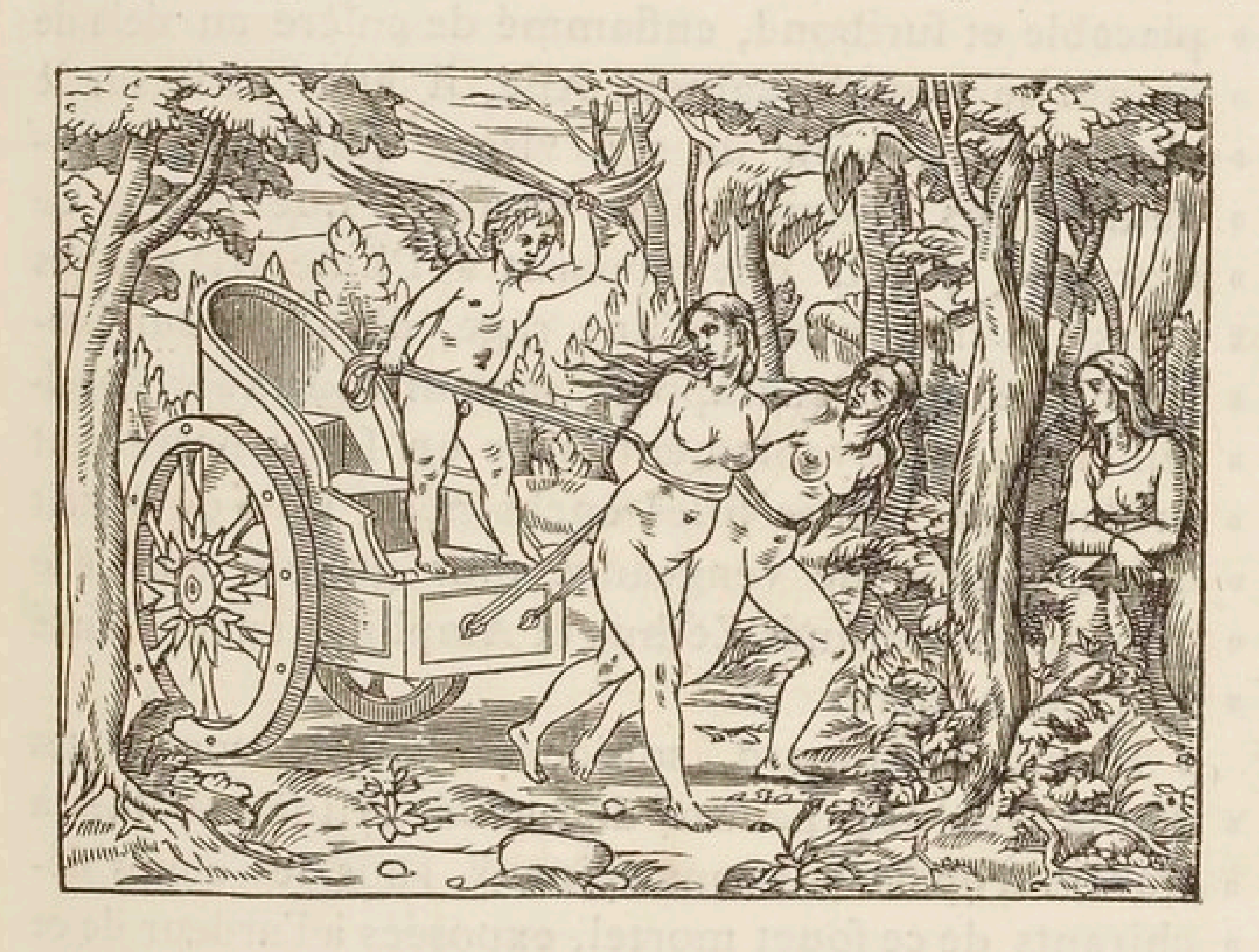
Ardet aqua lotus, restinguitur unctus olivo.
(*Marbodeus.*)

» moyen à Poliphile, en ce jour néfaste, de dompter, » d'émouvoir, si peu que ce fût, ce cœur de tigre » beaucoup plus implacable, plus méchant que de rai- » son, dont Amour, en aucune façon, ne pouvait se » saisir, dont il ne pouvait approcher, tant était mé- » prisée, tant était conspuée sa puissance, qui, pour- » tant, règne si facilement et de toutes manières, sur » les cœurs humains. C'est ainsi que la cire, toute » malléable qu'elle est, ne se peut appliquer contre les » pierres humides, encore qu'on l'y pousse et qu'on » l'y comprime. O trop formidable, trop pénible acci- » dent qui ne me causait ni terreur ni émotion! J'étais » la plus cruelle de toutes les femmes; je n'éprouvais » aucune douleur, je n'en donnais aucun signe, mes » yeux ne versaient pas une larme qui exprimât quel- » que pitié; je ne poussais aucun gémissement, je ne » pouvais, en aucune façon, former ni trouver, dans » mon cœur féroce, le moindre soupir au moyen » duquel je parvinsse à briser les entraves de ma » pitié séquestrée. Mais, comme Phœbus, suivi » de la Vesprée, gagnait déjà les ondes de la loin- » taine Hespérie, tenant Poliphile pour mort, » ainsi que tout me le laissait supposer, je ne m'appli- » quai plus qu'à fuir, avec la conscience d'avoir été » le bourreau de son cœur aimant.

» Cependant l'astre (1) susdit ne lançant plus aucun » trait, je me hâtais, rapide, accélérant mes pas de » jeune fille, au milieu de présages fort sinistres. Voilà » que, tout d'un coup, sans que je m'aperçusse de » rien, je me trouvai prise dans un tourbillon de vent » qui m'enveloppa, s'enroulant autour de moi. En

(1) Dans le texte *phano*, formé de φάος (τό), forme poétique ancienne pour φῶς, lumière; principalement lumière du jour. (*Iliade*, I, 605 VIII, 405.)

» un instant je fus enlevée à travers les airs et transportée, sans aucun dommage, sans aucune lésion,
» dans une forêt sauvage, au milieu d'un fourré d'horribles bois épineux, extrêmement dense, inaccessible,
» dans un bosquet ombreux de hauts et larges arbres.
» Là, le cœur battant, effrayée, au-delà de toute
» croyance, par un événement aussi subit qu'inattendu,



» je commençai d'ouïr — comme j'en allais pousser
» moi-même — des hurlements très-forts, des cris de
» femmes émis avec des voix pleurantes et pleines
» d'épouvante, tels que n'en entendit point le noble
» exilé à Ravenne (1).

» Bientôt je vis venir, avec une marche désordonnée, deux dolentes et infortunées demoiselles, bronchant de tous côtés et tombant à chaque instant
» sur l'herbe. O spectacle fait pour exciter la pitié !
» Elles étaient attelées à un char de feu par des

(1) Dante Alighieri, qui mourut à Ravenne.

» chaînes et par un joug de dur acier chauffés à blanc, » qui, serrant leurs chairs tendres et blanches comme » de la plume, les brûlaient. Échevelées, nues, les » bras liés derrière le dos, elles pleuraient misérable- » ment, grinçant des dents, versant des larmes qui » grésillaient en tombant sur les chaînes rougies. » Elles étaient sans cesse excitées par un enfant im- » placable et furibond, enflammé de colère au delà de » ce qui se peut imaginer. Ailé, il était assis sur le » char ardent. L'air de son visage était plus formi- » dable, plus indigné, plus horrible que la tête de » Gorgone quand elle apparut à Phinée (1) et à ses » compagnons. Empli d'une rage, d'une fureur bes- » tiale, il excitait et frappait, sans discontinuer, cruel- » lement, impitoyablement, avec un fouet nerveux et » brûlant, ces jeunes filles enchaînées, saisi qu'il était » d'une passion de vengeance plus grande que celle » dont furent animés Zéthus et Amphion envers Dircé » leur belle-mère.

» Errant au hasard, sollicitées de fuir, contraintes » d'aller, par des chemins détournés et inaccessibles, à » travers d'épais buissons épineux, sous les coups dé- » chirants de ce fouet mortel, exposées à l'ardeur de ce » char enflammé, maintes fois, au comble du désespoir, » elles butaient contre les arbres, lacérées de la tête » aux pieds, les membres dégouttants de sang, les » chairs excoriées. Je vis leur sang vermeil et fumant » se répandre abondamment aux pointes des épines et » couvrir la terre.

» Ainsi pressées par une rage furibonde, elles allaient » désordonnément à travers les touffes de ronces aiguës,

(1) Ce Phinée, fils de Bélus et d'Anchinoé, surprit, à main armée, Persée qui célébrait ses noces avec Andromède. Persée le changea en pierre avec toute sa suite, en lui présentant la tête de Méduse.

» tirant péniblement, de ci, de là, ce char ardent et » lourd qui brûlait, en outre, cruellement leurs chairs » tendres et délicates, au point, non seulement de les » rôtir, mais encore de les faire crever comme du cuir » grillé. Déjà elles ne faisaient plus éclater leurs excla- » mations, leurs cris de misère, et ne trahissaient plus » leur affliction, comme Oreste en proie aux Furies, par » les stridentes clameurs et les douloulouréux accents » dont ce lieu scabreux et rempli d'arbres résonnait » encore.

» En effet, elles ne pouvaient plus continuer, les » mâchoires serrées, la voix enrouée, fatiguées et bri- » sées qu'elles étaient. Bientôt elles furent rejointes » par un grand nombre d'animaux très-féroces. Alors » l'enfant, atroce bourreau, après les avoir long- » temps ensanglantées et déchirées, après avoir exercé » ses cruautés sur ces tristes et malheureuses demoi- » selles, ainsi qu'un tortionnaire fort expérimenté en de » si sanglants supplices, descendit promptement de son » char de flammes. Armé d'un glaive tranchant et en feu, » il les détacha du joug pénible et des chaînes qui les » retenaient au lourd charroi par le milieu de leur » poitrine haletante, puis, sans pitié, sans miséricorde, » avec une dureté implacable, absolue, il leur trancha » la tête. Dès qu'il eut frappé ce premier coup, une » quantité de chiens de chasse affamés, le poil hérissé, » vinrent, en poussant de furieux aboiements et en » grognant, chiens dont le roi d'Albanie n'eût pu » donner les semblables au grand Alexandre (1). Puis

(1) Le roi d'Albanie (région Caspienne) offrit à Alexandre un molosse dont il vanta la force au roi de Macédoine qui, ayant fait lancer un sanglier, vit le chien demeurer couché. Alexandre le fit tuer. Il en reçut un second qu'il mit aux prises avec un lion, puis avec un éléphant. Le chien demeura vainqueur. (Pline, VIII, 40. — Strabon, XV.)

» accoururent des lions enragés et des loups frémissants.
» Des aigles rapaces parurent dans l'air, ainsi que des
» milans faméliques et de sibilants vautours, avides de se
» repaître de ce sang chaud et de ces proies néfastes.
» L'enfant, rejetant toute humanité, frappa ces dites
» demoiselles après qu'elles eurent poussé leurs der-
» niers gémissements et les trancha en deux parties.



» Ouvrant leur poitrine, il en arracha le cœur et le
» jeta aux oiseaux de proie.
» Il distribua aux aigles leurs viscères fumants. Enfin,
» coupant en quatre morceaux le reste du corps, il les
» abandonna aux bêtes féroces. Je voyais les lions aux
» crocs aigus se ruer dessus pour les dévorer, et, glou-
» tons, appliquer leurs mâchoires avec avidité sur ces
» chairs humaines, les disséquer, les séparer, les déchi-
» rer de leurs griffes acérées, les mettre en pièces. Je
» les voyais, trempant et teignant leur fauve cri-
» nière dans le sang pourpré, dépecer, lacérer affreuse-
» ment les membres séparés et épars de ces deux demoi-

» selles qui avaient rendu le dernier soupir en leur » âge tendre et délicat, avant leur maturité. Oh ! l'hor- » rible spectacle! l'horrible mode de sépulture! Hélas! » pensez, ô nymphes compatissantes, avec quelle épou- » vante, assistant au spectacle de si atroces et si san- » glantes cruautés, je me trouvais là, privée de tout » secours, sans moyens de défense, exposée à une



» terreur, à un effroi démesuré, cachée, blottie au » milieu d'un buisson hérissé, parmi les pruneliers épi- » neux, les églantiers, exposée aux pointes indompta- » bles (1), aux dards rigides de l'âpre paliure !

» Me tenant enveloppée dans cette ombre, enfouie » dans ce meurtrier fourré de la forêt, j'avais lieu de » redouter, sous le coup de la terreur extrême que me » causait une telle vision dont j'étais plus épouvantée » que ne le fut le parricide Oreste par le spectre hor-

(1) Dans le texte *acrasie acrade,* mots fabriqués de ἀκρασία, déréglement et ἄκρα, extrémité, pointe.

» rible de Clytemnestre avec ses serpents et ses feux
» dévorants, j'avais lieu de redouter, dis-je, que ces
» bêtes féroces et indomptables, à l'odorat subtil, ne
» fissent de moi, isolée que j'étais dans cette épaisse
» forêt retirée, sans défense, faible de sexe et d'âge,
» sans espoir, sans secours, un carnage semblable.
» Tremblante, je disais, à part moi : hélas! aurais-je
» été transportée ici par les vents, comme Iphigénie
» sur les monts incléments de la Tauride, afin d'y être
» sacrifiée! Quel Caucase, quelle Hyrcanie, quelle
» Lybie intérieure, quelle Inde nourrissent tant de
» bêtes aussi sanguinaires? Quelle cruauté si grande
» pourrait égaler celle-ci? Hélas! elle excédait encore
» la férocité, la rage de tous ces animaux sauvages qui,
» brutalement, mettaient en pièces ces proies sur le
» sol et les décharnaient.

» O spectacle d'une rigueur incroyable et d'une inique
» cruauté! O calamité inouïe, extraordinaire! Scène
» horrible à voir, affreuse à contempler, formidable,
» épouvantable à entendre! Scène a rejeter de la pen-
» sée, à fuir au loin! Oh! triste moi! pauvrette et
» dolente! Où suis-je venue m'exposer ainsi, sans
» espoir, à de si grands périls de mort? Ah! triste et
» inconsolable créature! Que sont toutes ces choses
» maudites et furieuses? Ce que je vois est-il réel?
» Envahie par une mortelle épouvante, convaincue que
» mon trépas, décidé et décrété, approchait, je me pris
» à pleurer douloureusement, versant d'abondantes
» larmes, poussant de nombreux et fréquents soupirs,
» des gémissements étouffés, m'attendant à être déchi-
» rée de la sorte, m'appliquant attentivement à ce que
» l'enfant atroce et irrité, muni de ses armes mena-
» çantes, dans sa cruelle sevérité, ne me decouvrît
» point, cachée en ces lieux. Puis j'abaissai mes yeux
» en pleurs sur mon sein chaste et charmant, ces yeux

» emplis de larmes que je croyais désormais fondus en
» eau. Tremblante, avec d'anxieuses paroles interrom-
» pues par une respiration pleine de sanglots, la poi-
» trine gonflée par d'abondants soupirs que je m'effor-
» çais de maîtriser, d'une voix faible, d'une langue
» paralysée, je disais tout bas : O jour néfaste! ô jour
» funeste! jour formidable et maudit, pour tout le
» reste de ma vie voué au deuil, consacré à la plainte
» très-amère! O créature en proie à la douleur, à l'in-
» fortune, en quelles calamités suis-je impliquée, suis-
» je empêtrée! En quel état me retrouvé-je! Je ne le
» puis expliquer. Jamais quelqu'un vit-il la Fortune
» perverse lui apparaître sous un aspect aussi méchant,
» aussi atroce? Faut-il, ô Diane, sainte maîtresse
» que je sers! voir mes virginales chairs de femme
» sacrifiées et consommées aussi violemment? Faut-il
» périr en la fleur de mon bel âge, dans cette forêt sau-
» vage et dense? Faut-il que ma vie se termine par un
» supplice aussi cruel? Je sens que mes forces féminines
» se détraquent. Mon cher petit esprit va s'enfuir du
» lieu qu'il occupe; je sens que le voilà qui part.
» Hélas! hélas! pleurant amèrement, versant des ruis-
» seaux de larmes — réservoir humide sans doute
» abondamment fourni d'avance — qui m'inondaient
» la face et coulaient sur ma poitrine, je portai,
» désespérée, les mains à ma blonde chevelure; en
» haine de sa beauté, je m'échevelai, tout en pleurant,
» et j'écorchai mon joli visage avec mes ongles rougis.
» Je m'agitais, je m'affligeais outre mesure. A ma grande
» douleur s'ajoutait encore de ne pouvoir émettre mes
» anxieuses lamentations et mes gémissements, de ne
» pouvoir, sous le coup d'un sort si triste et si con-
» damné, en des peines si cruelles, ouvrir la barrière
» à des plaintes que mon cœur ne pouvait plus
» patiemment contenir. D'autant que je ne savais m'ex-

» pliquer, en aucune manière, un événement aussi » émouvant et que je me trouvais transportée inconsciemment, sans dommage aucun, tout en larmes, » tremblante de peur, dénuée d'espérance, à l'endroit » où j'avais été prise et emportée.

» Hélas! chastes nymphes, pensez quelle allégresse » et quel contentement je ressentis! Nulle intelligence » ne la pourrait comprendre. Mon esprit était parfaitement dégagé de tout souvenir du pitoyable événement, la mort de Poliphile, qui, peu auparavant, » le préoccupait. Il était complètement enlevé, complètement effacé de ma mémoire tourmentée qui n'en » conservait rien. Mais, pleurant sur le sort des jeunes » filles sacrifiées et immolées sans pitié, mon esprit » n'était occupé que du grand massacre, il était sur » lui fixé. Je ne pouvais arrêter ni mes sanglots, » ni mes nombreux soupirs, je ne pouvais soulager ma » pensée confisquée par ses maudites peines, ni mettre » un terme au flux de mes larmes. Enfin, aussi morte » que vive, je regagnai ma maison sûre et désirée, » déroulant silencieusement dans mon cœur, qui m'en » renouvelait l'impression, la féroce rencontre.

» L'ardent Phœbus commençait à montrer à l'Hespérie la croupe arrondie de ses rapides chevaux » Pyroïs et Aéthon, dont les crins d'or se teignaient » dans la jaune splendeur, et le ciel serein laissait les » rayonnantes étoiles reprendre leur belle couleur. » Après les longues fatigues du jour, les êtres animés, » quels qu'ils fussent, recherchaient le doux et assoupissant repos. Ainsi fis-je moi-même, après cette » épouvantable journée dépensée en pénibles chagrins, » toute passée à soupirer et à pleurer. Extrêmement » affligée, je me demandais par quelle cause fatale une » si extraordinaire, une si impie cruauté, que celle dont » j'avais été temoin, avait pu être exercée sur ces mal-

» heureuses jeunes filles. Je me demandais, en outre, » par quel moyen subit j'avais pu être ainsi arrêtée » dans ma fuite et emportée dans l'air. Considérant » tout cela, l'esprit tendu, sanglotant fort et soupirant, » je m'affligeais, hélas! O très-heureuses nymphes! » dites si je n'avais pas raison de pressentir que l'ave- » nir, par suite d'un décret fatal, ne me promettait » qu'angoisses et pleurs, qu'existence incertaine et » douloureuse? Stupéfaite, terrorisée, je m'efforçais de » tirer quelque conjecture à l'aide de mes pensées » troublées et diverses. Je ne pouvais, en aucune façon, » découvrir cette cause cachée. J'achevai, gémissant » péniblement en silence, ce jour malheureux et néfaste » où j'aurais préféré rencontrer le pâle Corydon (1), » plutôt que d'avoir été accablée par des tristesses si » extraordinaires. Circonvenue par d'amers chagrins, » opprimée par l'excès de mes peines douloureuses, » sentant toute sécurité s'enfuir, n'osant pas dormir » seule au milieu des embûches de la sombre nuit » embaumée, j'appelai près de moi ma nourrice ché- » rie et venérée — elle me tenait lieu de mère — » en qui reposait toute ma confiance mise en elle » avec tout mon espoir. Car tout mon passé s'était » écoulé dans la chasteté, en compagnie de Diane, ma » Déesse.

» A l'heure où la blanchissante Cynthie laissait les » rochers Lamiens (2), les forêts épaisses et les jeux » de la chasse, nous nous trouvions, toutes deux, le lit » fermé et recouvert, couchées ensemble pour prendre » le repos nocturne. Là mon cœur continuait de battre

(1) Un des géants fils de la Terre et du Tartare. (Hygin., *præf.*, 3, 4.)

(2) Il veut sans doute parler de la côte de Troade près de laquelle sont les îles Lamies (Λαμίαι). (Pline, V, 31.)

» avec d'inquiètes pulsations, je pouvais à peine rassembler mes esprits effrayés et chagrins.

» Ce fut avec les plus grandes fatigues, avec les plus » grands efforts, que je parvins à mettre un terme au » cours de mes larmes qui coulaient en grosses gouttes. » Cependant je m'endormis péniblement et difficilement d'un sommeil très-souvent interrompu par l'é» pouvante.

» Mon pauvre petit corps las et rompu, plongé dans » ce premier sommeil qui est le meilleur, le plus » savoureux, le plus doux, dormait étendu, durant la » nuit silencieuse. Voilà qu'il me sembla, — comme » si j'avais eu la tête posée sur la pierre eumèce (1) » — qu'avec un grand et tumultueux fracas, on » tirait les verrous, on forçait les serrures, on brisait » les ferrures, on enfonçait violemment les portes » qui fermaient le seuil de ma chambre. Je vis en» trer effrontément, d'un pas rapide et léger, deux » horribles bourreaux qui s'avançaient sur moi. Ils » avaient des bouches enflées et tuméfiées, une mise » vulgaire, des mouvements rustiques, atroces et » grossiers. Tout, dans leur aspect, dénotait le sans» gêne et déplaisait. Ils avaient des yeux plus épou» vantables et plus farouches que ceux du basilic (2)

(1) Dans le texte *Eumete*, pour *Eumeces* (Εὐμήκης), pierre oblongue qui venait de la Bactriane. Posée sous la tête, pendant le sommeil, elle éclaircissait les songes à l'instar des oracles. (Pline, XXXVII, 10.)

(2) Βασιλίσκος. Selon Pline, un petit serpent de la Cyrénaïque, de douze doigts de longueur, dont la tête porte une tache blanche en forme de diadème, d'où son nom. Son sifflement met en fuite tous les autres serpents. Son contact, son haleine font mourir les arbres, brûlent les herbes, fendent les rochers. (VIII, 2.) Selon Apuleius, il y a trois espèces de basilics, le premier, couleur d'or, dont le souffle seul offense, le second, constellé, dont la vue amène la mort, le troisième, rouge vermillon à tête d'or, qui dissout tout ce qu'il voit ou qu'il touche. Si un animal subit son contact, ses chairs tombent aussitôt en dissolution et ses os seuls demeurent. (*Herb.*, 128.)

» meurtrier. Gros et ronds, ces yeux étaient enca-
» vés, dans le creux des orbites, sous des sour-
» cils retroussés, épais, hérissés, formés de poils durs
» et longs comme ceux des silènes. Ils avaient de
» grands museaux avec des lèvres pendantes gonflées,
» crispées, épaisses, d'une couleur de pourriture, avec
» des mâchoires aux longues dents inégales, rouillées,
» gâtées, pareilles à de la vieille ferraille, avec des gen-
» cives déchaussées, dégarnies et que les lèvres ne
» recouvraient pas. Leur laide bouche était béante,
» garnie de crocs saillants comme les défenses d'un
» sanglier écumant qu'on chasse, et d'une puanteur
» dégoûtante. Leur face était hideuse, d'un ton noi-
» râtre et boueux, pleine de verrues, pleine de sillons.
» Leurs cheveux, pareils à des poils de bouc, étaient
» gras, emmêlés, à moitié très-noirs et d'un blanc sale,
» ressemblant à l'écorce d'un vieil orme rugueux.
» Leurs grandes mains calleuses, sanglantes et vis-
» queuses, avaient des doigts puants aux ongles mal-
» propres. Ils paraissaient vouloir s'en servir cruelle-
» ment contre moi faible pucelle ! Ces maudits avan-
» çaient le front crispé, ridé ; ils blasphémaient, les
» sourcils froncés, le visage enflé. Deux cordes tordues
» serraient leurs robustes épaules et entouraient leur
» taille ; des instruments tranchants de bourreaux y
» étaient passés. Leurs vêtements, à même sur la
» chair nue, étaient faits de poils cinyphiens (1), ainsi
» que je le supposai, à voir leur accoutrement de tor-
» tionnaires sanglants et d'hommes souillés. Je les
» entendais beugler d'une voix atroce et terrifiante,

(1) Dans le texte *Vestiti di Cyniphia*. Le fleuve Cinyps, qui sort des déserts Lybiens et se jette dans la Méditerranée entre les deux Syrtes, arrose des territoires où abonde une espèce caprine aux longs poils. On appelait les boucs *Cinyphios*. (Virgile, *Georg.*, III, 312. — Martial, VII, 95 ; VIII, 51 ; XIV, 140.)

» comme celle d'un bœuf mugissant dans un caverne » profonde, parlant impérieusement et arrogamment, » m'invectivant, d'un cœur implacable, en me disant : » Viens, viens, à présent, orgueilleuse et néfaste fille! » viens, viens, rebelle, ennemie révoltée contre l'ordre » des dieux immortels ! Viens, viens, folle enfant qui » résistes à ton propre plaisir et le négliges! Ah! petite » méchante, petite méchante ! C'est à présent que se » va faire la vengeance décisive que tu as méritée, » cruelle ! Tu vas être bel et bien déchirée, coupable » femme ! Tu as vu, hier matin, lacérer les membres » de deux infortunées adolescentes, eh bien! tu subiras » bientôt toi-même un pareil traitement. O malheu- » reuse que j'étais ! Quelle terreur de m'entendre » accuser et injurier de la sorte ! O nymphes très- » douces, pensez à quel point mon âme était épouvantée » alors, en voyant ainsi, dans ma chambre, ces étran- » ges satellites, si cruels et si truculents ! Leur venue » me paraissait plus effroyable qu'à Pélias, offrant son » sacrifice, l'arrivée du fils de la nymphe Tyro avec » son pied déchaussé (1). A peine ces terribles paroles » furent-elles proférées, qu'elles me causèrent plus » d'épouvante qu'à Énée celles de l'infortuné Poly- » dore (2), qu'elles me jetèrent dans une agonie plus » grande que celle d'Andromède abandonnée sur le » rivage, qu'elles me terrifièrent davantage que ne fut » terrifié Aristomène (3) en voyant les murs voûtés de

(1) Pélias était fils de la nymphe Tyro et de Neptune; Æson, un de ses frères, lui confia, en mourant, son fils Jason. Pélias s'empara du trône. Ayant appris de l'oracle qu'un homme déchaussé serait cause de sa mort, il vit, pendant qu'il sacrifiait à Neptune, venir Jason dont une des chaussures était restée prise dans la terre mouillée. Pélias l'envoya en Colchide. C'est par erreur que Colonna fait Jason fils de Tyro: Jason était fils d'Alcimède.

(2) C'est l'ombre de Polydore qui parle à Énée. (Virg., *Æn.*, III, 40.)

(3) Il est question ici de l'Acarnanien Aristomène, ministre de Pto-

» son cachot (1). Étendant aussitôt vers moi leurs bras » malfaisants et nerveux, sacrilèges et profanateurs, ils » saisirent, de leurs mains sanglantes, sales, polluées et » visqueuses, mes blonds cheveux. Grossiers, ils me » décoiffèrent outrageusement, et, sans trace de clé- » mence aucune, ils se mirent à me tirer impitoyable- » ment. Ils me jetèrent dans une épouvante, dans une » terreur plus grande que n'en éprouva la chaste » Romaine lorsque Sextus Tarquin, tenant en main » son glaive dégaîné, la menaça d'une mort ignomi- » nieuse. Là, perdant l'esprit, effrayée au delà de toute » croyance, je fus frappée, par ces hommes cruels et » sanguinaires, d'une terreur extraordinaire. Chacune » de mes veines allant à mon douloureux et triste » cœur était exsangue, inanimée. J'étais plus intimi- » dée qu'un jeune daim, qu'un lièvre oreillard et » craintif, se cachant dans l'épaisseur des bois ou dans » des touffes de joncs lorsqu'ils entendent les aboie- » ments des chiens cruels et féroces. Prise ainsi par les » cheveux, je commençai tout d'abord à pleurer, » poussant des exclamations, criant : hélas ! hélas ! » Voulant résister à cette traction douloureuse, je sai- » sissais leurs bras, cherchant, autant que possible, à » les affaiblir ; je m'efforçais de tout mon pouvoir, com- » plètement meurtrie et brisée que j'étais, à tempérer » la brutale action de ces hommes furieux. Ils étaient » plus durs que Scyron (2) fils de Neptune, plus

lémée V, roi d'Égypte, qui le fit jeter dans un cachot où il but la ciguë. (Polyb., *Hist.*, XV, 3, XVIII, 36 ; Diod. de Sic., Exerpt., XXIX, 573.)

(1) Dans le texte *vedendo Panthia et Meroe testudinato*, littéralement : voyant, envoûté, des murs penchés (infléchis). Panthia est un mot mal orthographié fait de *pandus*, *a*, penché, incliné, et *meræ*, mauvaise transcription du mot *mœrus*, ancienne orthographe de *murus*. (Varron, *Lect. Lat.*, V. 32.)

(2) Ou d'Eacus, beau-frère de Télamon ; jetait dans la mer les voyageurs pour en engraisser les tortues dont il se nourrissait.

» âpres que Phinée (1), que Polydecte le Sériphien (2). » Aucune prière, aucune supplication ne les arrêtait. » Ils prétendaient me tirer de mon lit tout baigné de » mes pleurs. Hélas ! hélas ! je criais à Dieu merci, » j'appelais du secours, suppliante, les pieds nus, » résistant avec les deux mains. Cependant, ils se mon- » traient plus insolents, plus emflammés de rage, plus » menaçants. Ils offensaient mon odorat par l'infec- » tion de leur puanteur à faire vomir, et qui, par le » mouvement, s'exhalait de leur chair malpropre, » rance, punaise, insupportable, s'évaporait de ces » hommes à la mine odieuse, au front ridé par la féro- » cité, qui me remplissaient de terreur.

» Endurant les dernières angoisses, accablée de » tristesse, pendant ce long combat, cette lutte indi- » cible, me répandant en plaintes amères, j'étais » troublée à l'excès, je perdais l'âme. Il se peut qu'alors » je m'agitasse et me retournasse dans ma chaste cou- » che au point que ma tendre nourrice assoupie perçût » mes mouvements pendant qu'elle dormait, et m'en- » tendît vaguement parler ; si bien que, s'éveillant, » elle me secoua pour m'arracher aux furies de mon » sommeil et au trouble de ma nuit. Puis, aussitôt, » elle me prit entre ses bras, me secouant pour me » tirer de ma pensée fixe : — « Polia, ma jolie petite » fille ! Polia, ma chère petite âme ! Polia, ma vie, mon » petit sang ! » dit-elle, « qu'entends-tu donc ? » Le » douloureux, le maudit, le malheureux sommeil ne » fut pas plutôt rompu que l'épouvantable vision s'é- » vanouit, et que, m'éveillant, je ne lui dis rien, si ce » n'est, en soupirant : — « Ah ! ah ! las ! hélas ! » Je

(1) V. la note ci-dessus, p. 314.

(2) Roi de l'île de Sériphe, une des Cyclades, se montra cruel envers Persée qui le pétrifia, ainsi que tous les habitants de Sériphe, au moyen de la tête de Méduse. (Ovide, *Met.*, V, .)

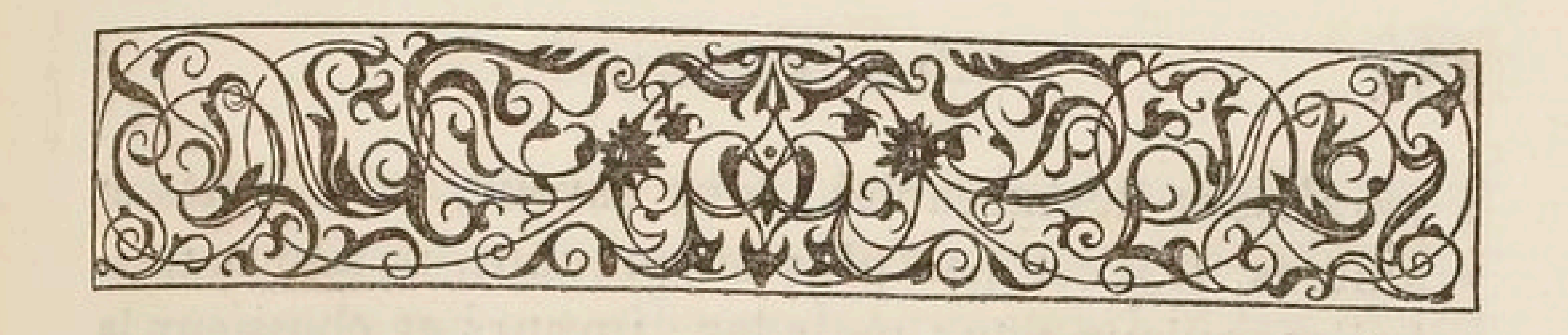
» me retrouvai tout alourdie et languissante ; mon » sein accablé, souillé, était battu par mon cœur en » proie à une rapide et pénible palpitation, à coups » plus redoublés que ceux frappés par le zélé Vulcain » lorsqu'il forge les foudres terribles du tonitruant » et fulminant Jupiter. Mes draps blancs étaient tout » mouillés de mes larmes, et ma très-fine chemise » adhérait, humide, à mon ventre virginal. Mes che- » veux étaient en désordre. Mon âme, affligée par ce » douloureux supplice, s'exhalait en lamentations. » J'étais circonvenue, envahie par une pensée mor- » telle. Aussi ne pouvais-je, en aucune façon, me ser- » vir de mes forces, bien jeunes et bien petites. Mes » membres meurtris me refusaient service, accablés » qu'ils étaient de lassitude. Je me sentais plus morte » que vive, comme clouée au lit. Affaiblie, sans res- » sources, éplorée, j'estimais la vie sans valeur.

» Encore que ma bonne nourrice me couvrît de » caresses, m'accablât de tendres prières, de consola- » tions féminines, et, me voyant dans une telle an- » goisse, me semonçât doucement de me soulever et » de recevoir consolation et réconfort, je ne savais où » j'en étais. Elle était extrêmement désireuse, avide au » suprême degré de comprendre ce que j'avais entendu; » elle était dominée par un anxieux souci de savoir ce » que signifiait un transport si grand. Me tenant enla- » cée dans ses vieux bras, pleurant elle-même, elle » parvint, après de longues et douces caresses, à cal- » mer mes angoisses et mon appréhension. L'âme me » fit retour quelque peu. Tremblante, sous le coup » d'une frayeur plus grande que celle éprouvée par le » haut Jupiter, lorsque, par le fait des Géants, ce Père » suprême se transmua en bélier velu (1), je lui contai

(1) Jupiter se changea en bélier lorsque les dieux furent terrifiés par Typhon. (V. la note ci-dessus, p. 31.)

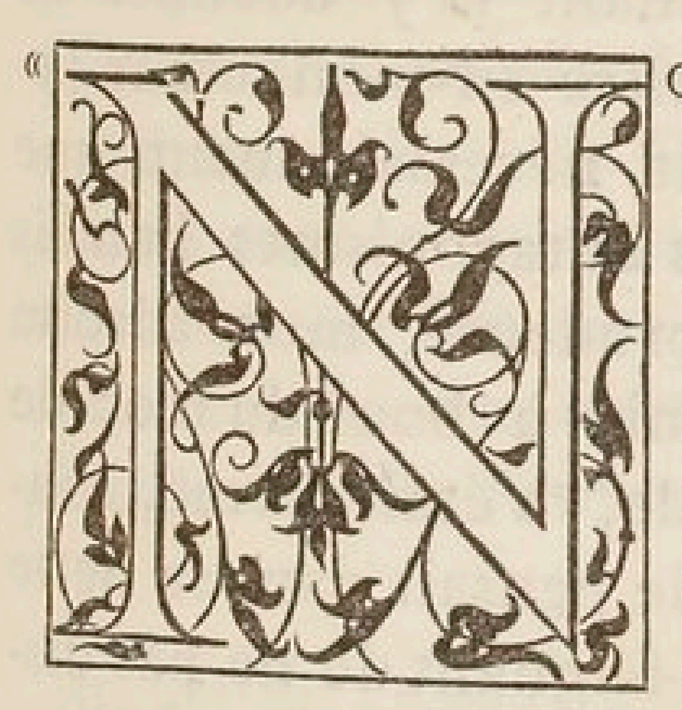
» assez mal, d'une voix entrecoupée de soupirs, en
» balbutiant, la vision horrible. Je lui dis, de même,
» sérieusement, l'accident de la veille, et comme quoi
» j'étais tombée en sortant du temple profané. J'évitai,
» toutefois, de lui parler de la malheureuse et fâcheuse
» mort de Poliphile, à laquelle je croyais alors ; mais je
» lui racontai que je m'étais méchamment montrée
» absurde et sotte envers l'Amour. Me réconfortant
» pleinement, avec de très-rassurantes paroles, elle
» me calma, tranquillisa quelque peu mon âme. Elle
» m'affirma que, sûrement, elle guérirait mes graves et
» pénibles langueurs, si, me rendant à ses avis équita-
» bles et salutaires, je les observais fidèlement. Par là,
» dégagée de toute pensée fâcheuse, de toute réflexion
» étrangère, je m'engageai complètement à ne suivre
» que ses fidèles et sincères conseils, en toute soumis-
» sion et obéissance, afin qu'elle tirât mon esprit de
» tant d'affliction et d'angoisse, de tant de prodigieux
» périls, et afin que, désormais, elle mît mon exis-
» tence future à l'abri de tant de chagrins et de
» deuils. »





Polia raconte que sa nourrice sagace

l'avertit, par divers exemples et paradigmes, d'éviter la colère des dieux et de se soustraire à leurs menaces, lui citant le cas d'une dame qui se suicida par amour démesuré. Elle narre comme quoi sa nourrice lui conseilla d'aller, sans retard, trouver la prêtresse du temple saint de la Vénus suzeraine, afin de la consulter sur ce qu'elle devait faire en cette occurrence; ce dont cette personne l'instruirait avec complaisance, lui donnant, à cet égard, un renseignement convenable et pratique.

« ON, divines et remarquables nymphes, ce n'est point sans une grande peine, sans un extrême effort qu'une âme se peut retirer d'une résolution à laquelle elle est façonnée et pliée, quand son obstination le rend difficile, quand elle en a une longue habitude, quand, surtout, elle y trouve son plaisir, sa
» joie et sa récompense. Vouloir l'adapter à tout le
» contraire, l'incliner à un retour qui, par un jugement
» spécieux, lui semble étrange, paraît chose extrêmement malaisée. Aussi n'y a-t-il pas lieu le moins du
» monde de s'étonner, si le sens a été une fois dépravé,
» détourné, corrompu, que les substances très-douces

» paraissent désagréables, sans saveur, offensantes et » amères. Il n'est pas plus surprenant, nymphes très-» belles, qu'aux yeux malades, impurs et chassieux la » blancheur semble noirâtre et les offense. Si les ob-» jets rutilants sont repoussés comme étant d'une » couleur livide, si ceux qui brillent d'une blancheur » éclatante sont rejetés comme maculés, tachés de » rouille, couverts de brouillard, inondés du vomi de » la seiche (1), sombres et ternes, ce n'est évidemment » pas de leur faute, mais cela tient à l'infirmité de leurs » sens. Il n'en était pas autrement pour moi-même : » après que mon âme et ma pensée avaient été habi-» tuées aux glaces de la chaste Diane, dont j'avais » professé le culte auquel j'étais liée et vouée, ce » m'était une affaire lourde et pénible d'accéder volon-» tiers à l'Amour.

» J'étais disposée à lui résister par une opposition » obstinée, par un dégoût à me donner des nausées, » comme à un cruel ennemi dont je n'avais point ex-» périmenté la douceur. En voulant m'y adonner de » bonne foi, en voulant faire naître en mon cœur ja-» loux cette nouveauté, il fallait, nécessairement, que » je me séparasse avec soin des antagonismes bandés » contre. C'est alors que ma prudente, mon adroite » nourrice, fort désireuse de venir à bout du bloc de » glace durcie qui, par l'habitude, s'était formé, con-» densé en moi, — comme elle le pensait dans sa nette » et judicieuse clairvoyance, — feignant de ne pas dis-» cerner tout à fait les menaces divines, entreprit de les » détourner par une douce persuasion, en me parlant » sagement ainsi :

(1) *Sepia*. Les seiches répandent à volonté, pour se protéger contre leurs ennemis, un liquide noirâtre contenu dans une poche spéciale qui s'ouvre près de l'anus, et qu'on emploie en peinture sous le nom de sépia.

» — Nous avons éprouvé, c'est même passé en commun proverbe, Polia ma chère et très-douce fillette! » que qui prend conseil ne périt point de son fait. Aussi » vois bien si tu n'aurais pas, dans ta simplicité, offensé » inconsidérément les Dieux par quelque obstination. » Réfléchis bien à la dureté, à la cruelle rigueur de leur » colère envers ceux qui n'ont pas révéré leur puis» sance et se sont révoltés contre elle. On ne saurait » douter que cette colère n'ait été fort grande, d'autant » plus grande qu'ils ont retardé davantage leur inéluc» table vengeance. C'est ce qu'ont éprouvé bon nom» bre de jeunes filles, dans le cours de leur existence, » par le fait d'une légèreté sotte et irréfléchie, d'une » opinion superstitieuse et inconsidérée. Il n'y a pas » lieu de s'émerveiller que, dans des cas semblables, » les colères célestes se montrent implacables et ven» geresses. On sait pertinemment combien elles sévi» rent âprement contre Ajax, fils d'Oïlée (1), pour avoir » bravé et maudit les Dieux sévères. Aussi périt-il » frappé des foudres du Ciel. Ainsi d'Hippolyte rappelé » du sombre trépas à la bienfaisante lumière du jour » par les prières de Diane la Chasseresse (2). Combien » sont encore misérablement et mortellement tombés » pour avoir fait peu de cas, pour n'avoir eu que peu » de craintes des menaçantes vengeances divines! Les » imprudentes Propœtides (3), qui méprisèrent Vénus

(1) Roi des Locriens d'Opunte. Minerve submergea sa flotte près des rochers de Capharée, pour le punir d'avoir arraché Cassandre à ses autels, et Neptune fendit avec son trident le rocher sur lequel il s'était réfugié pendant la tempête, en s'écriant qu'il en réchapperait malgré les dieux.

(2) V. la note ci-dessus, 259.

(3) Jeunes filles d'Amathonte qui nièrent la divinité de Vénus. La déesse, pour les punir, les remplit d'impudicité. Elles furent les premières femmes qui se soient prostituées; puis elles furent métamorphosées en rocher. (Ovide, *Met.*, X, 220. — Justin, XVIII, 5.)

» la sainte, furent malencontreusement changées en » pierres très-dures. La jeune tisseuse Lydienne (1) fut » métarmorphosée en araignée par Minerve, et la » jeune Psyché, pour sa désobéissance, subit des maux » et des fatigues intolérables (2). Beaucoup d'autres » jeunes filles, ayant usé d'une cruauté rustique et sau- » vage envers leurs amants dévoués, attirèrent sur elles » le châtiment de leur dure méchanceté, la vengeance » suprême qui se traduisit par différentes catastrophes » terribles. En outre, il faut bien rappeler dans ta mé- » moire combien est cruel, dur, impitoyable, combien » est puissant dans sa tyrannie le fils de la divine » Mère. C'est au point que nous en avons la preuve » évidente, la démonstration véritable — encore que » cela nous demeure un mystère — puisqu'il a frappé » non-seulement les mortels humains, mais blessé » aussi âcrement, enflammé, sans respect ni pitié, les » cœurs divins. Jupiter lui-même, qui dispense la pluie » et le temps serein, ne se put si bien garantir de ses » torches amoureuses et ardentes, ni si bien faire pour les » éviter, qu'il n'en ait été offensé, qu'il n'ait été contraint » de revêtir des formes humaines par amour pour bon » nombre de demoiselles, poussé par ce Cupidon à re- » chercher les délicieux déduits. Maintenant, si, passant » aux autres Dieux, nous voulons parler de Mars le furi- » bond guerroyeur, nous voyons que, tout cuirassé, » tout armé pour la défensive et l'offensive, il ne peut » s'en prévaloir, ni se protéger contre ce sagittaire Cu- » pidon, il ne peut ni le bannir, ni lui résister, encore » moins se défendre de ses amoureuses blessures, ni » tenir tête à ses flèches aiguës. Donc, Polia mon en- » fant, mon petit cœur, grand est son pouvoir! Or s'il

(1) Arachné.

(2) V. le fable de Psyché, dans Apulée. (*Métamorph.*)

» n'a pas épargné les Dieux supérieurs tout-puissants, » comment peux-tu croire qu'il épargnerait les hu- » mains? Surtout ceux qui sont disposés et adaptés à » son service, surtout ceux qui, faibles, fragiles et sans » défense, osent, vains et rebelles, lutter avec lui? En- » vers ces continents qui le fuient, il se montre bien » plus irrité, bien plus actif, bien plus entreprenant, il » les assaille davantage et bien plus douloureusement, » il leur cause de bien plus épouvantables dommages. » Lui-même, qui ne se put défendre de s'enamourer » de la belle Psyché, comment serait-il possible qu'il » fût inoffensif pour les autres? Ne savons-nous pas » pertinemment que son merveilleux carquois contient » deux flèches dissemblables? L'une est faite d'or ful- » gurant, l'autre de plomb livide et funeste. La pre- » mière allume dans les cœurs un amour irrésistible, » véhément, dont l'irritation les excite, les pousse à » aimer avec une extrême violence; la seconde, au con- » traire, suscitant une haine intolérable, orgueilleuse, » enragée et subite, provoque les cruautés malplai- » santes. De ces deux flèches qu'il emploie, le syco- » phante choisissant celle qui produit l'amoureux in- » cendie, en frappa cruellement Phœbus, tandis qu'il se » servit de la flèche plombée contre celle que ce dieu » aima. C'est que celui-ci, qui sait tout, dévoila les » amours sacrés de Vénus et les voulut contrecarrer. » Depuis il eut lieu de s'en repentir tout au long, à » cause des dédains, des refus qu'il essuya, des échecs » qu'il subit lui et les siens. Rien ne lui réussit.

» En effet, plus il s'enflammait, plus les vierges qu'il » aimait se montraient cruelles et rigides, plus elles le » repoussaient et le fuyaient. Ce fâcheux effet s'étendit » jusque sur sa lignée et progéniture. Beaucoup de per- » sonnes, de toutes conditions, subirent les représailles » et ressentirent la vengeance de Cupidon, pour avoir

» voulu lui résister inconsidérément, pour avoir bravé » ses traits légers. C'est ce qu'il a démontré cette nuit » par l'envoi de ces durs et truculents fantômes.

» Écoute donc, ma fillette, suis le profitable, sain et » utile conseil de ne jamais entrer en opposition avec » ce à quoi tu ne saurais faire résistance, de ne » jamais lutter contre, de ne pas fuir non plus ce qui » est inévitable, de ne pas contredire à mes avis bien » pesés et mûris. Car, créée comme tu l'as été, par » l'Ouvrier suprême, toute belle et immaculée de » corps, tout intelligente, douée d'éloquence, de char- » mes rares et mémorables, d'un visage aux lignes » élégantes, tu ferais bien de considérer soigneuse- » ment, de reconnaître même qu'il a fait particulière- » ment briller en toi des parties célestes, qu'il t'a com- » posée sans pareille, que, bien au-dessus des plus » éclatantes et incroyables beautés dont il t'a douée, il » a décoré ton front charmant et privilégié de deux » yeux amoureux et splendides ; c'est à ce point qu'ils » ne sauraient être surpassés, dans le ciel limpide, par » les trois plus brillantes étoiles parmi les neuf de la » couronne d'Ariadne (1), entre l'épaule gauche d'Arc- » tophylax (2) et le talon du pied droit de l'Engonasin (3), » à l'orient du Lion et du Cancer, à l'occident du » Scorpion (4). Le front du Taureau n'apparaît pas d'une

(1) Bacchus mit au ciel une couronne de neuf pierres précieuses, donnée par Vénus à Ariadne. Cette constellation a, en effet, trois étoiles plus brillantes que les autres. (Hygin., *Poet. Astron.*, IV.)

(2) De Ἄρκτος, ourse, et φύλαξ, gardien. Le Gardien de l'Ourse, autrement dit la constellation du Bouvier.

(3) La constellation d'Hercule. V. la note ci-dessus, p. 30.

(4) En effet, la constellation de la Couronne d'Ariadne est située au-dessus du tropique du Cancer, ayant à sa gauche celle du Bouvier, à sa droite celle d'Hercule, toutes deux comprises dans l'espace du zodiaque entre le Lion et le Cancer d'une part, et le Scorpion de l'autre.

» telle beauté aux Hyades sœurs. Tout cela pourrait » faire que dame Vénus, reconnaissant en toi une » vocation secrète, te voulût pour ses autels, afin » qu'une perfection accomplie ne fût pas pour être per- » due, pour échapper à ses feux amoureux, ainsi que » le saule qui ne conserve pas ses fruits (1). En effet, » ton charmant aspect témoigne que tu conviens » mieux à ses brûlants services qu'à ceux de la Diane » glacée et stérile. Ainsi, d'aventure, il se peut que les » Dieux, ayant souci de la disposition divine et du » destin de ta virginité, aient voulu t'inspirer de la » prudence par le miracle de leurs révélations noctur- » nes. Il pourrait t'advenir comme à tant d'autres. » C'est qu'ils se montrent ennemis des Dieux, ceux » qui négligent l'office évident de la nature. D'ailleurs » fais ton profit de l'exemple que je te vais brièvement » déduire.

» J'ai connu, ma petite fille chérie, dans notre ville, » il n'y a pas beaucoup d'années, une très-jeune fille » fort belle, noble ainsi que toi, issue d'une race van- » tée et illustre, née d'une excellente suite d'ancêtres. » Ornée de vertus nombreuses, délicate, accomplie en » ses mérites, vivant dans le luxe et les loisirs, possé- » dant, avec une éducation exquise, tout ce qui con- » court à parer la femme; adonnée à l'étude, elle avait » grandi au milieu des biens et des délices de la for- » tune. Quand elle eut atteint cet âge florissant qui, » dit-on, plaît aux Dieux supérieurs, elle fut recher- » chée par bien des jeunes gens de bonne famille, » mais principalement, entre tous, par un adolescent, » son pareil en élégance, son égal en noblesse, doué

(1) Homère (*Odyss.*, K, 510) donne aux saules l'épithète de ὀλεσίκαρποι (*frugiperdens*), soit parce qu'ils perdent leurs fleurs. soit parce que, pris en boisson, ils causent la stérilité. (Pline, XVI, 26.)

» de hautes vertus et d'une âme généreuse. Il la dési-
» rait, la requérait extrêmement. Donc, après qu'il lui
» eut fait une cour assidue et prolongée, après qu'il
» l'eut importunée de ses prières, la jeune personne
» n'y voulut entendre d'aucune façon. Persévérant
» dans la légèreté où elle s'était jetée, elle consuma ses
» florissantes années, la plus puissante, la plus belle
» partie de sa verte jeunesse si courte, sitôt passée,
» sans songer qu'il n'est rien de plus aimable, de plus
» attachant que la réciprocité d'amour avec la parité
» d'âge.

» Elle persista dans cette mauvaise disposition d'es-
» prit et se trouva encore, au delà de la vingt-hui-
» tième année, dans son lit froid et célibataire. Cupi-
» don, qui n'oublie pas les injures qu'on lui fait, irrité,
» implacable, saisit son arc recourbé et malfaisant; la
» frappant cruellement par le milieu de son sein or-
» gueilleux, il enfonça dans ce cœur sauvage et ob-
» stiné sa flèche d'or aiguë qui, pénétrant tout entière,
» le traversa d'outre en outre, et y enfonça un ardent
» amour dont les feux aveugles l'incendièrent aussitôt,
» formant une plaie si profonde, si dangereuse, si
» atroce, si déchirée, qu'il n'y avait pas possibilité
» qu'elle guérît en cicatrisant. Amoureusement forcée
» par de stimulantes ardeurs, sous cette morsure inu-
» sitée, impatiemment tourmentée par le frein et l'ai-
» guillon, elle commença, toute languissante, à dépé-
» rir. Alors elle souhaita de voir se renouveler les dou-
» ces poursuites que le noble adolescent avait faites
» vainement. Il ne se montra plus. Déjà l'Amour, usant
» envers elle de violences bien justifiées, s'accroissait
» démesurément en elle et l'embrasait au delà de toute
» pensée. Son cœur frappé était devenu une fournaise
» incandescente. Non-seulement elle eût alors fait cas
» du très-beau, très-élégant cavalier, mais, devenue ex-

» trêmement portée sur l'homme, elle eût trouvé bon » le premier venu, de quelque condition qu'il eût été, » si, par une grâce spéciale, quelqu'un se fût offert à » ses ardents et voluptueux désirs, à son prurit con- » cupiscent. Je suis convaincue que si un Égyptien, un » Éthiopien ou tout autre homme méprisable se fût » présenté, elle ne lui eût pas plus refusé sa requête qu'à » aucun de nos patriciens. Enfin la noble dame amou- » reuse, languissante au dernier point, au comble de » l'exacerbation causée par ces flammes funestes, sti- » mulée par les ardeurs excitantes, par les appétits dé- » vorants, par les lascivetés intempérées, agitée au delà » de toute croyance, irritée par de très-obscènes désirs, » pareille à une échappée de Dindyme (1), ne pouvant » plus soutenir le poids d'une aussi intolérable pres- » sion, triste, malade, infirme, se mit au lit. Quand le » fils de Séleucus Antiochus, épris à l'excès de sa belle- » mère (2), fut envahi par une mortelle langueur, le mé- » decin Hérasistrate (3) devina, par l'état de son pouls, » le secret de son amour. De même, l'habile médecin » de cette dame comprit clairement qu'elle succombait » sous les coups d'une passion démesurée qui la ren- » dait maniaque et folle. Alors son beau-père et sa » belle-mère, s'étant consultés, jugèrent qu'il était op- » portun de la marier pour que la mort ne survînt pas.

(1) Dans le texte *Didymes*, qui est un oracle d'Apollon à Milet en Ionie. C'est sans doute une faute et l'on doit lire Dindyme, mont sacré de Cybèle, en Phrygie, d'où elle prenait le nom de Dindymène et où l'on célébrait ses mystères :

Motis ululantia Dindyma sacris.
(*Valer. Flacc.*, III, 232.)

(2) Stratonice, fille de Démétrius Poliorcètes.

(3) Fils d'une sœur d'Aristote. Né à Samos, selon l'empereur Julien, à Julis, ville de l'île de Céa, selon Suidas. Strabon relate que c'est de son nom que fut nommée l'école de médecine fondée à Smyrne par Hicésius. (Pline, XXIX, 1. — Macrob., *Saturn.*, VII, 15.)

» Si bien qu'il ne s'écoula guère de temps sans qu'ils » lui eussent trouvé un homme, patricien, dans une » bonne condition de parenté, riche, mais déjà vieux » et le paraissant plus qu'en réalité, car il était dé- » charné. Il avait atteint l'âge douteux ; ses joues pen- » daient quelque peu, il avait les yeux ulcérés, les mains » tremblantes, l'haleine fétide ; il se couvrait la tête » parce qu'elle ressemblait à l'échine d'un chien galeux; » son vêtement, sur la poitrine, était couvert de bave. » Adonné qu'il était à une rapace avarice, et tout tendu » aux insatiables désirs, son esprit était inquiet. Le » jour du malheureux hyménée arriva. On eût dit que » pour sombre, funeste et mortel messager il avait » eu l'infortuné, le cruel, l'improbe Ascalaphe (1). La » triste union matrimoniale fut pompeusement célé- » brée, on festina selon la coutume. Enfin la nuit vint, » si désirée, si longtemps attendue avec tant de con- » cupiscence par la dame avide, qui croyait sûrement » avoir atteint l'heure d'éteindre ses brûlants appétits » vénériens, sans autrement considérer quel mari elle » avait là, tant elle était, dès lors, aveuglement exci- » tée, circonvenue par des désirs effrénés. Elle ne son- » geait qu'au plaisir de l'union physique, ne désirait » que la jouissance matérielle ; toute portée à la las- » civeté, elle s'étendit le long du froid et impotent » vieillard. S'étant mise entre ses bras débiles, tout en- » flammée, incontinente au delà du devoir, mordue par » l'envie d'être possédée, Cupidon se prit à l'irriter, » plus attentif à augmenter l'incendie qu'un soufflet » excitant un petit feu. Il n'en résulta rien, pour sa » malchance, si ce n'est que sa belle face et sa bouche » pourprée furent souillées par les lèvres dégoûtantes

(1) Fils de l'Achéron et de la nymphe Orphné ; un des ministres de Pluton, changé en hibou par Cérès.

» de salive du vieillard baveux, comme si une limace, en se promenant dessus, y avait laissé ses traces. Ni ses caresses, ni ses mouvements pétulants et vénériens, ni ses grâces, ne purent jamais réchauffer, émouvoir, exciter ce vieil impotent stérile, incapable d'être mis en état. Son souffle semblait être l'air émané d'un cloaque putride, d'un bourbier pestilentiel. Sa bouche contractée montrait des lèvres pâles et ridées; sa voix n'avait pas de son. Il ne lui restait, à la mâchoire supérieure, que deux dents brisées et caverneuses comme de la pierre ponce. Il en avait quatre dans le bas, deux par côté, déchaussées et branlantes. Sa barbe était dure comme les poils d'un âne aux longues oreilles, piquante comme aiguillon de guêpe, sortie de la peau et blanchissante. Ses yeux étaient rouges, humides, larmoyants. Son nez camus, aux ouvertures crevassées et velues, était plein de mucosités de limace et bruyait sans cesse, au point que, durant la nuit, on eût cru entendre souffler une outre pleine de vent. Son visage était hideux, sa tête était couverte de gratelle blanche, ses joues étaient variqueuses, et le dessous de ses paupières était tuméfié. Sa gorge, avec sa peau rugueuse autant que celle d'une tortue de marais, était difforme et comme dans une gangue. Ses mains tremblantes n'avaient aucune vigueur. Le reste du corps était putride, morbide et invalide, tardigrade et caduc. Son linge, quand il remuait, exhalait une puanteur d'urine fétide. C'est pourquoi prête bien attention, ma fillette, et garde mémoire de ce que tu vas entendre. Cette dame très-lascive, complètement frustrée dans ses appétits voluptueux, ne put jamais, quelque effort libertin, quelque complaisance de courtisane qu'elle y apportât, surexciter les membres abattus de cette vieillesse déplacée et

» sans vigueur. Alors elle n'eut plus à attendre, de ce
» malveillant et ennuyeux vieillard, désœuvré, inerte,
» paresseux, lâche, plus jaloux que le décurion Bar-
» barus (1), que des coups — il était devenu extrême-
» ment jaloux, — des querelles, des criailleries; elle
» n'eut plus qu'à subir sa froide, sa languissante pa-
» resse et le fastidieux ennui qu'il lui causait, déçue
» qu'elle était dans son désir effréné. Faisant un re-
» tour sur elle-même, elle reconnut l'infortune de son
» sort, punition méritée de son méchant entêtement.
» Elle fut on ne peut plus désolée, non-seulement
» d'être accolée à cet ennuyeux et nauséabond vieillard,
» mais encore, et surtout, d'avoir inutilement gaspillé,
» depuis son enfance jusqu'à cette heure, le temps
» passé qui ne revient plus. Elle savait ne pouvoir plus
» espérer, par aucun moyen, à aucun prix, le rattra-
» per jamais ou le racheter. Elle s'en contristait avec
» une extrême douleur. En outre, la pensée que les
» autres étaient heureuses, contentes d'être mariées,
» venait mortellement s'ajouter à son mal. Elle se les
» représentait fréquemment couchées, dans les très-
» doux embrassements de leurs amants, goûtant les
» amoureux et délectables plaisirs; et la provocante
» Nature, jointe au céleste scélérat l'Amour, l'excitait
» par l'idée que leurs appétits et leurs désirs étaient
» satisfaits. Enfin elle fut prise et déchirée par une
» ardente envie. Elle ne cessa de se rappeler, par la
» pensée, l'intolérable, l'ennuyeux orgueil de ce haïs-
» sable vieux. Sa vie, privée de toute consolation, lui
» devint à charge. Elle se prit à s'égratigner le visage
» avec ses ongles, à se frapper cruellement la poitrine
» avec la main, sentant que c'en était fait pour elle de

(1) Mari jaloux et trompé dont l'histoire est contée par Apulée (*Metamorph.*, IX.)

» tout espoir, fondant en larmes. Ses yeux versèrent » des pleurs plus amers que ceux d'Égérie. Rien plus » ne lui agréait, elle n'avait de goût pour rien, si ce » n'est pour la mort funeste; elle appelait la fin préci- » pitée d'Iphis (1). De tout cela résulta une rage » furieuse qui la fit devenir son propre bourreau » cruel et morose. Un sombre jour elle prit, en secret, » à l'insu de son mari, un fer tranchant et pointu. Par » une malfaisante incitation, ne maîtrisant plus sa » volonté, ayant perdu sa foi, devenue sa mortelle » ennemie, s'abandonnant à son furieux projet, elle » mit à exécution son épouvantable, son horrible » attentat. Couronnée du smylax fatal et des feuilles de » l'ostrys (2), à bout de patience, après avoir invoqué » les Furies infernales et funestes, elle enfonça, ô for- » fait maudit ! le fer mortel à travers son triste cœur.

» Ah! quelle misère, quelle affliction pour moi, si, » en l'âge tendre où tu es, — m'en préservent les Dieux » supérieurs! — une telle infortune pouvait te frapper » en châtiment de quelque offense semblable! J'en » mourrais, avant, de douleur, et la tristesse précipite- » rait le dernier terme de ma vie.

» Hélas! qui pourrait donc, alors, comparer mon » malheur, l'assimiler en grandeur, en gravité, en atro- » cité à cette horrible catastrophe, à cette misérable » mort de cette Dame? Quelle rencontre d'ombres, de » lemures (3), de mânes, de larves, pourrait me sur-

(1) Victime des rigueurs d'Anaxarète. V. la note ci-dessus p. 310.

(2) Ou *Ostrya* de Théophraste. (*Hist. Plant.*, III, 10.) Son bois était appelé *bois malheureux*, parce qu'on croyait que sa présence dans une maison rendait l'accouchement des femmes difficile et causait des accidents mortels. (Pline, XII, 21.) Peut-être le *Carpus Ostrys* de Linné.

(3) Ames inquiètes et dégagées des liens du corps qui viennent tourmenter les vivants.

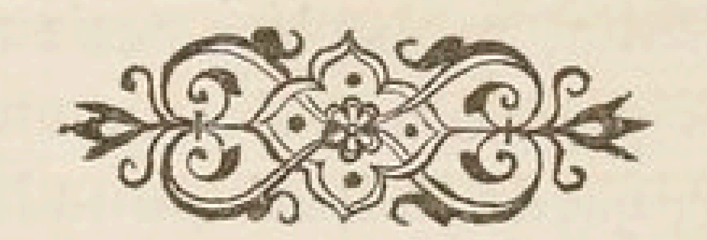
» venir jamais ? Quelles nocturnes apparitions, quels
» démons formidables pourraient m'apparaître plus
» nuisibles et plus horribles que si ces yeux te voyaient
» encourir un sort aussi dommageable et sinistre ?
» Donc, ô Polia, ma douce fillette ! mon espoir ! attends-
» toi, avec une âme préparée, à ce que l'inévitable
» colère des dieux, immédiate ou tardive, exerce
» infailliblement ses vengeances. C'est ce qui advint
» à Castalie (1), pour son malheur, par le fait
» d'Apollon. C'est ainsi que la belle Méduse, qui se
» montrait déplaisante et rigoureuse envers ses jeunes
» prétendants, eut, en punition de sa dureté sauvage,
» ses blonds cheveux changés, par les Dieux supé-
» rieurs, en horribles et sinueuses vipères. Après quoi,
» remplie de désirs, comme ses amoureux, en foule,
» fuyaient, effrayés par sa tête repoussante, elle les
» aimait, plus enragée, plus agitée encore. C'est ainsi
» que, faisant peu de cas des dispositions célestes et des
» causes ordonnées qui veulent que les jeunes gens
» aiment pendant le temps opportun et réglé, les folles
» enfants, dans l'âge précieux où tu te trouves, font
» injure aux cieux et à la bénigne Nature en résistant
» méchamment à un tel mystère. Aussi ne faut-il pas
» s'étonner le moins du monde de ce qu'elles périssent
» parfois misérablement. Hélas ! ma chère Polia, fille
» qui m'es plus chère que mes yeux, nous devons esti-
» mer, nous devons apprécier le temps de notre vie plus
» que les immenses trésors de Darius, plus que les riches-
» ses de Crésus, plus que les félicités de Polycrate, plus
» que toute chose du monde. C'est que notre vie est bien
» brève ! elle court plus rapidement, elle fuit plus vite que

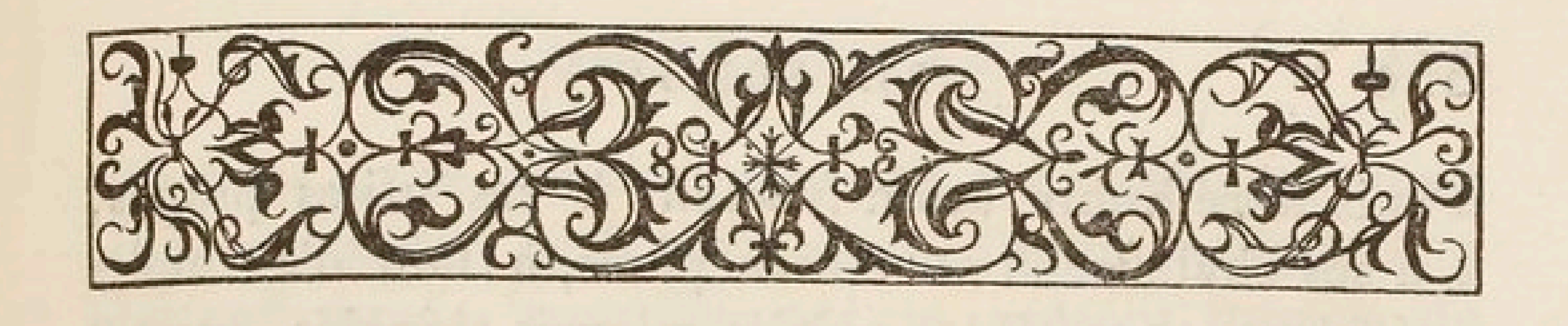
(1) Nymphe aimée d'Apollon, qui la métamorphosa en fontaine dont les eaux avaient le pouvoir d'inspirer à ceux qui en buvaient le génie de la poésie.

» les légers chevaux de Phœbus. Elle s'anéantit plus tôt » qu'une bulle de savon! Aussi devons-nous adapter » nos douces années au facétieux amour, quand il est » convenable et à point. Car, après que nous avons » atteint la vieillesse incommode, nous voulons encore » nous donner l'illusion du jeune âge passé et, par- » tant, nous nous appliquons soigneusement à extirper » de notre tête les cheveux blancs, nous les fonçons, » nous les tirons au noir avec la lessive de litharge, » avec la chaux vive ou le brou de noix; nous nous » efforçons, par un art menteur, de conserver fraîche » et potelée notre chair à moitié vidée. Au delà de » toute façon, notre cœur est rongé de peines conti- » nuelles et sans fin; nous soupirons, nous pleurons » après le temps passé tout amoureux, tout délicieux, » tout plaisant. Nous regrettons, l'œil humide, cet » âge perdu et gaspillé, privées que nous sommes des » jeunes hommages qui ont pris la fuite. C'est que les » âges doivent être assortis. Alors, nous rappelant nos » amours emportés avec leurs aimables douceurs, nous » désirons plus ardemment jouir de l'existence qu'à » l'époque florissante où l'on n'y songe guère, vu que » la fin semble éloignée; mais, quand elle est proche, » elle nous suscite l'appétit de vivre, si possible était, » et les années de Nestor ou de Priam, et les ans de la » Sibylle.

» Donc, ma Polia, mon cher petit trésor, si tant est » que tu tiennes pour agréables ta vie présente et ton » âge en sa fleur, garde, hélas! pour les raisons dédui- » tes, que Cupidon ne t'ait avertie et qu'il ne t'ait » présagé, par de telles visions et apparitions, les » colères amassées et conçues contre toi, peut-être. » Crois-tu, par aventure, dans ta vaine et supersti- » tieuse opinion, que les Dieux supérieurs te sup- » plieront et te complairont? Avise attentivement

» qu'il ne t'advienne comme à Hébé, chassée, alors
» que, servant avec moins de précaution le grand
» Jupiter et les autres Dieux, elle tomba, ses légers
» vêtements retroussés, et montra ses parties hon-
» teuses. Aussi Jupiter irrité lui ôta l'office de la
» coupe et la remplaça par Ganymède. Brise donc
» avec tes froides dispositions, si, toutefois, il t'en
» demeure encore quelqu'une ; va droit au temple de
» la très-sainte Vénus où, d'ordinaire, se jugent ces cas,
» aborde la Prêtresse qui préside aux sacrifices, les
» dirige et les interprète, raconte-lui ce que tu crois
» être la cause de pareilles menaces, confesse-lui
» franchement ta faute, découvre-lui ce qui, à le ca-
» cher, amènerait plus certainement ta perte qu'à le
» dire ouvertement. Sans tarder, elle te donnera, bien-
» veillante, un conseil opportun, un secours utile, un
» salutaire enseignement, ce qui te permettra d'échap-
» per au tourment qui te menace et t'inquiète si mal-
» heureusement, et de fuir les vengeances divines iné-
» luctables, dans le cas où, par quelque révolte incon-
» sidérée, par quelque dédain obstiné, tu les aurais
» méritées. »





Polia, épouvantée par les exemples

de la vengeance divine cités par sa prudente nourrice, fit en sorte de se prendre d'amour; puis elle se rendit au temple où Poliphile gisait mort. Là, pleurant, versant des larmes, elle le prit entre ses bras et le ressuscita. Elle conte que les nymphes de Diane les mirent en fuite, et narre les visions qu'elle eut dans sa chambre; enfin elle dit comme quoi, étant allée au sanctuaire de Vénus, elle y trouva l'amoureux Poliphile.

« PRÈS qu'avec une prudence, avec une finesse fort grande, elle eut jugé m'avoir suffisamment persuadée qu'il me fallait prendre du soupçon de ces présages nocturnes, mon adroite, ma rusée nourrice mit fin à ses cordiales semonces, à ses conseils avisés, » à ses admonestations. Déjà le ciel avait dissipé les » obscures vapeurs, mis en fuite les brouillards de la » sombre nuit. Le Soleil d'or, en se levant, avait coloré » le jour nouveau, et séché presque la rosée matinale » dans les prés herbeux. Émue bien justement, l'âme » attristée par les effroyables et pénibles souvenirs, je » me pris à soupirer intérieurement. Ma nourrice » quitta la chambre; je demeurai seule. Alors je me

» mis à réfléchir attentivement à ses utiles propos, » à ses chaleureux avis bien pesés, à tant d'exemples » évidents et terribles qu'elle m'avait signalés, surtout » à ce fait pour lequel j'avais lieu d'être condamnée » justement comme rebelle contumace, et pour lequel » je méritais d'être sévèrement punie par les colères » divines. J'en étais épouvantée ; je cherchais de tout » mon pouvoir à les éviter, à les fuir, à leur échapper, » dégagée de tout soupçon, quand, — poussée par je ne » sais quelle céleste sollicitude, — me revint en l'es- » prit l'amoureux Poliphile que je savais avoir été, » dans le temple, par ma férocité impie, privé de la » gracieuse existence. L'artificieux Amour trouvant » donc, en ce premier moment, quelque peu d'accès » dans la place, commença, peu à peu, à s'introduire » dans l'endroit interdit. Faisant tranquillement son » nid dans le cœur endurci et inerte, il y prit place » avec ses premiers et très-doux brandons. Déjà je » sentais une plaisante petite flamme circuler et se » propager dans les parties profondes et intimes de » mon cœur inexpérimenté, s'accroître du consente- » ment d'un désir incendiant et suave que j'avais de » me ranger, forte et résolue, aux lois du calmant » Cupidon, et de ne plus vouloir me montrer opposée » et contraire aux dards amoureux. Cependant, ayant » promptement délibéré, je me pris à redouter les » occurrences diverses, les dispositions du sort chan- » geant, les fins malheureuses survenues uniquement » par le fait de ce doux amour. La mémoire indus- » trieuse et tenace faisait, à ce propos, bouillonner » dans mon esprit le souvenir des vengeances redou- » tables de Junon, qui me causaient une grande ter- » reur. Je voyais la dolente Phyllis, dont les chairs » délicates, à la suite de son amour aveugle pour le » retardataire Démophoon, se couvraient de rudes

» écorces, et se transformaient en bois. Je voyais aussi » se représenter, dans mon esprit, Didon incontinente » et enflammée, troublée par le présent funeste du » fils d'Anchise, devenue furieuse et se donnant la » mort. Est-ce que la menteuse Sthénobée (1) ne périt » pas pour l'illustre adolescent Bellérophon ? Puis je » voyais Scylla, fille de Nisus, roi de Mégare, l'esprit » égaré, poussée par son amour immodéré pour le roi » de Crète (2), couper le cheveu d'or sur la tête pa- » ternelle, action dont elle ne retira qu'une mort ma- » lencontreuse. Je ne voyais, de même, résulter, pour » ces deux nobles Égyptiens (3), de leur ardente af- » fection, qu'un trépas obscur. Qu'advint-il à Écho » par suite de son amour infructueux pour le fils de » Céphise (4) ? Oh ! triste et endolorie que je suis ! Que » résulta-t-il de la passion coupable de Biblis ? De celle » de l'éplorée Dryope (5) ? De la criminelle convoitise » de Myrrha, la larmoyante, pour Cynire (6) ? Nycti- » mène, s'abandonnant à un commerce scélérat avec » son père (7), ne fut-elle pas changée en oiseau re-

(1) Nommée aussi Anthée, femme de Prœtus ou Proclus, roi d'Argos, fille de Jobate, roi de Lycie, accusa Bellérophon d'avoir voulu lui faire violence, du dépit qu'elle conçut de ce qu'il était insensible à ses avances.

(2) Minos assiégeant Nisa, en Attique, s'étant fait aimer de Scylla, fille de Nisus, frère d'Egée et roi de la ville, reçut d'elle un cheveu pourpre qu'elle coupa sur la tête de son père endormi et dont dépendait le sort de ce dernier. Minos profita de la trahison de Scylla, mais il l'eut en horreur et la chassa. Elle alla se jeter dans la mer. Les dieux la changèrent en alouette. (Pausanias, *Attiq.*, 19.)

(3) Il veut sans doute dire Babyloniens et désigner Pyrame et Thisbé.

(4) Narcisse.

(5) Changée en lotos.

(6) Le roi d'Assyrie ou de Chypre, père d'Adonis, qu'il eut de sa propre fille Myrrha changée en arbre à myrrhe.

(7) Fille d'Épopée, roi de Lesbos, selon d'autres de Nyctée, roi d'Éthiopie, fut changée en hibou.

» doutant et fuyant la lumière précieuse ? Je voyais » Menthe, la brûlante, transmuée en plante aromati- » que par la mère de Proserpine (1) ; je voyais la » malheureuse Smilax, portant la fleur en laquelle elle » fut changée pour l'amour de Crocus son bien-aimé. » Je voyais les pleurs de l'infortunée Canens, qui s'é- » vapora sur les rives gracieuses du Tibre. Je pensais » sans cesse à celui (2) qu'écrasa Polyphème sous un » rocher massif. Enfin, je me représentais et le vaste » incendie, et le cruel carnage causés par la transfuge » Hélène. Suis-je assez affligée, assez accablée ! Se » peut-il que je puisse, si peu préparée à de pareils » combats, faible, débile, entreprendre de lutter contre » une agonie semblable ? Mes chairs pudiques et im- » maculées ne sont-elles pas religieusement vouées à » cette déesse Diane ? Allons, Polia, abandonne ce » premier rudiment d'amour, résiste-lui, ainsi qu'à ces » nouvelles attaques, à cette effroyable entreprise ! » Pense à qui tu as fait profession d'appartenir, songe » à quel apprentissage nouveau te voilà condamnée. » J'avais presque perdu la raison, je chancelais crain- » tive, redoutant pire que les chiens d'Actéon qui, dans » leur rage furieuse, déchirèrent leur maître, pire que » la misérable aventure de Calysto. Je me pris, toute » vergogneuse, à trembler plus que la toile de l'arai- » gnée persévérante secouée par les vents impétueux, » ou que les joncs aigus sifflant agités par le souffle » des orages. Comme je méditais sur tout cela et pen- » sais principalement à cette répugnance imaginaire, » je sentais mon cœur tremblant et farouche envahi

(1) Dans le texte, il y a *patre* pour *matre*. Selon Ovide (*Mét.*, X, 728), ce fut Proserpine qui métamorphosa Menthe. Suivant Oppien (*Halieutica*, III, 486), Cérès la foula aux pieds et les Dieux la changèrent en la fleur qui porte son nom.

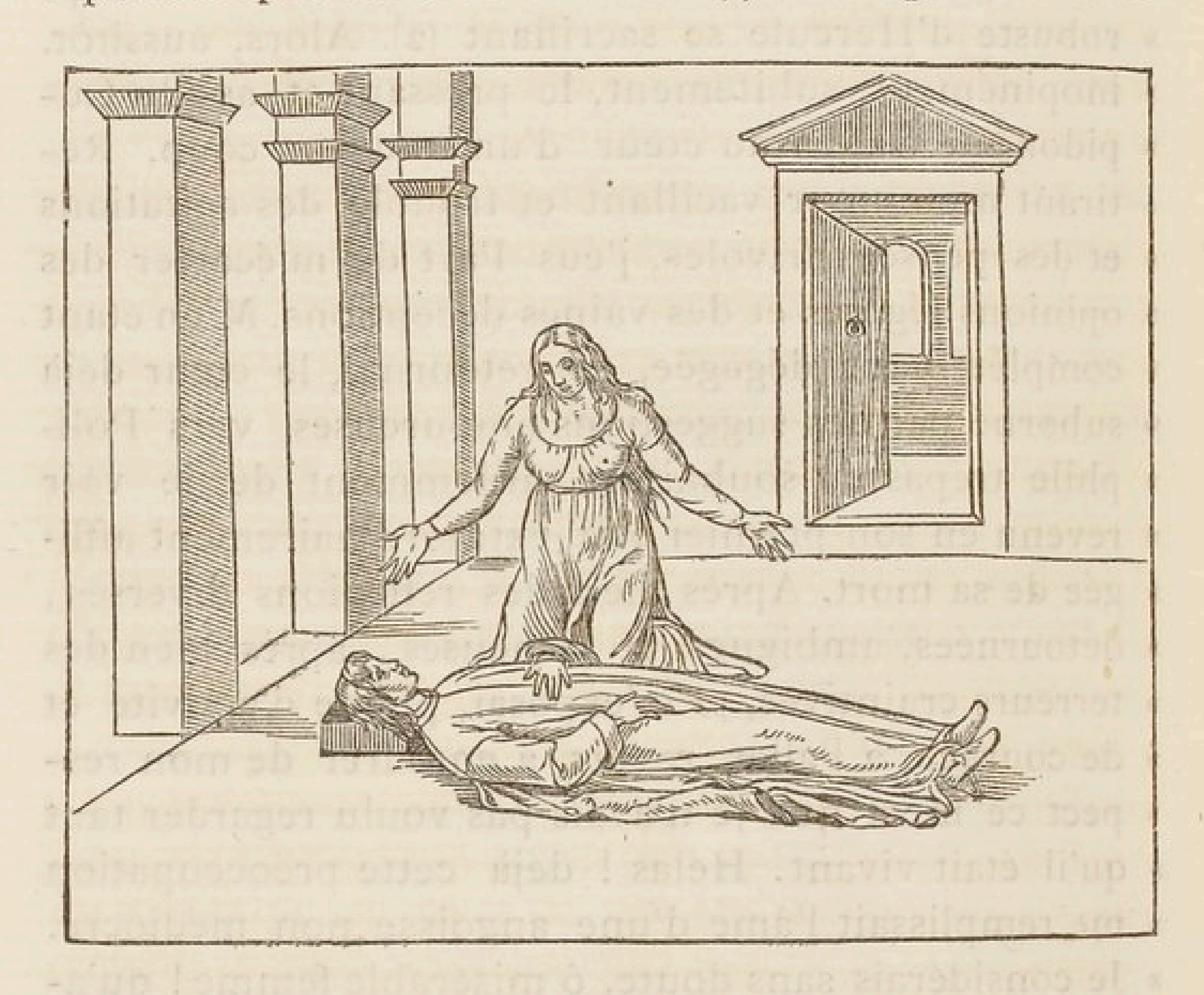
(2) Acis. V. la note ci-dessus, p. 281.

» par une petite flamme tiède, imprévue, qui, grandis-
» sant peu à peu, s'insinuant et pénétrant partout, avec
» une douce palpitation, par une impulsion divine,
» me modifia successivement, me remplissant d'un
» amour tout neuf, et se répandant plus largement, en
» provoquant des sanglots, que le poison Lernien (1)
» du sang du centaure Nessus s'infiltrant dans le corps
» robuste d'Hercule se sacrifiant (2). Alors, aussitôt,
» inopinément, subitement, le pressant et assidu Cu-
» pidon me frappa au cœur d'un nouveau coup. Re-
» tirant mon cœur vacillant et troublé des agitations
» et des pensées frivoles, j'eus l'art de m'écarter des
» opinions légères et des vaines déceptions. M'en étant
» complètement dégagée, je retournai, le cœur déjà
» suborné par des suggestions amoureuses, vers Poli-
» phile trépassé, souhaitant ardemment de le voir
» revenu en son premier état, extraordinairement affli-
» gée de sa mort. Après bien des réflexions diverses,
» détournées, ambigues et fâcheuses, après bien des
» terreurs craintives, je m'exposai, pleine d'activité et
» de courage, à l'aller revoir, à entourer de mon res-
» pect ce mort que je n'avais pas voulu regarder tant
» qu'il était vivant. Hélas ! déjà cette préoccupation
» me remplissait l'âme d'une angoisse non médiocre.
» Je considérais sans doute, ô misérable femme ! qu'a-
» lors qu'il m'avait tendrement aimée, je l'avais traité
» en ennemi, et en ennemi mortel, encore ! De toute
» façon, je voulais apprendre ce qui lui était arrivé.

(1) Stace (*Theb.*, IX, 340) qualifie le marais de Lerne de *fecunda veneno*. Les Grecs disaient λέρνη κακῶν pour désigner un grand nombre de maux réunis en un seul.

(2) Il veut dire Hercule sur le bûcher ordonnant à Philoctète d'y mettre le feu, ne pouvant endurer la souffrance causée par la tunique sanglante du centaure Nessus que Déjanire lui avait envoyée.

» Mais, affligée que j'étais, quelle terreur me causait le
» sort de la très-cruelle Anaxérète, et combien avais-je
» à redouter qu'il m'advînt ainsi qu'à elle lorsqu'elle
» fut revoir le corps d'Iphis l'infortuné ! J'en aban-
» donnai presque ma résolution. Toutefois, vaincue,
» accablée par les stimulations aveugles et répétées,
» poussée par un amour obstiné, je n'eus point la force



» de résister, quelque crainte que j'éprouvasse. Bien
» plus, mon amour accru inspirait le mépris de tout
» danger à mon brûlant et persévérant désir Péléthro-
» nien (1), tant ma blessure était profonde. Seule, je
» partis immédiatement, pressant mes pas, et je par-
» vins à la basilique sacrée.

» Dès que j'y fus entrée, impatiente je me rendis,

(1) C'est-à-dire de Lapithe. Les Lapithes sont nommés *Pelethronii* du mont Pelethronius en Thessalie.

» non point comme j'en avais l'ancienne habitude, » religieusement devant les saints autels, mais, sans » rien dire et sans faire autre chose, droit à la place » où, croque-mort scélérate, j'avais traîné Poliphile. » Le visage inondé de larmes, je le trouvai là, les » joues contractées par la tristesse, gisant mort vrai- » ment, plus froid, plus glacé qu'un marbre dur, » ainsi qu'il était demeuré toute la nuit passée, ex- » sangue, livide, ce qui me fit pâlir de crainte et de » pitié.

» A ce moment, nymphes très-illustres, amère- » ment affligée, triste et endolorie, je sentis mes yeux » se remplir de larmes abondantes et je pleurai » mortellement, entrecoupant mes gémissements de » bruyants soupirs, souhaitant de partager son sort. » Pareille à l'inconsolable Laodamie se jetant à demi » morte sur le corps de Protésilas, je me prosternai » sur son cadavre glacé, et, l'embrassant étroitement, » je dis : — O mort très-cruelle, terrible, prématurée! » mort destructrice de tout bien, fin inévitable de » toute tristesse! veuille, sans tarder, m'accorder de » m'en aller avec celui qui, pour moi — de toutes les » femmes au monde la plus impie, la plus mal à propos » impudemment méchante — a fui la désirable lu- » mière, lui, tout innocent, n'ayant commis aucune » faute, lui qui m'aimait excessivement, qui me tenait » seule pour son bien le plus singulier, pour son bien » unique. O impie que je suis! plus cruelle que » tout! O femme sans douceur, la plus maligne, la » plus coupable! plus que la très-cruelle Phèdre » envers Hippolyte innocent! Qui donc pourrait me » refuser, à cette heure, de mettre fin à cette vie si » troublée et si odieuse? Maudite soit la première lu- » mière qui apparut gracieuse à mes yeux! Maudits » soient les souffles vitaux pour avoir autant duré!

» Oh! maudit soit mon esprit, à présent dompté, qui » ne trouve aucune issue, aucune ouverture! car je ne » puis vivre, je ne puis demeurer, subsister en cette » fâcheuse et triste vie! Maudits soient mes yeux, » puisque je n'ai pas voulu voir vivant celui que, mort, » je voudrais revoir à présent! O foudres redoutables » de Jupiter très-haut, qui faites trembler le ciel et » la terre, êtes-vous à tout jamais éteintes, pour ne » pas me carboniser, me réduire justement en pous- » sière et en cendre, ainsi que je l'ai mérité! O infor- » tunée de ce que le sein de ta nourrice ne te fut pas » ôté à jamais de la bouche! O heure néfaste où » je sortis de l'utérus! O Lucine! dispensatrice des » biens, pourquoi, lorsque tu fus invoquée, ne te pré- » sentas-tu pas abortive? Hélas! douloureuse occur- » rence! O ma coupable Fortune! Que me reste-t-il à » faire, sinon à mourir comme lui? Qui de nous deux » est le plus misérable, le plus infortuné! O Poliphile, » mon amoureux, te voilà mort, en vérité; tandis que » je demeure vivante, si grandement inconsolable! » Venez toutes, impitoyables et horribles Furies! telles » que vous apparûtes à Oreste; usez, comme il con- » vient, envers mon âme, de votre excessive cruauté, » puisque le pauvre Poliphile, qui n'aimait que moi, » chienne, perfide, barbare, est mort, le malheureux! » par mon fait, par mon criminel acharnement.

» J'avais déjà converti en un lac de pleurs mes yeux » remplis de larmes abondantes, mouillant de leurs » gouttes, qui tombaient sans interruption, et Poliphile » et moi, ainsi que fit la très-courageuse Argie (1) en » pleurant sur le cadavre de son cher Polynice. Alors » je posai légèrement la main sur son sein refroidi, et » sentis battre quelque peu sourdement son pouls. Le

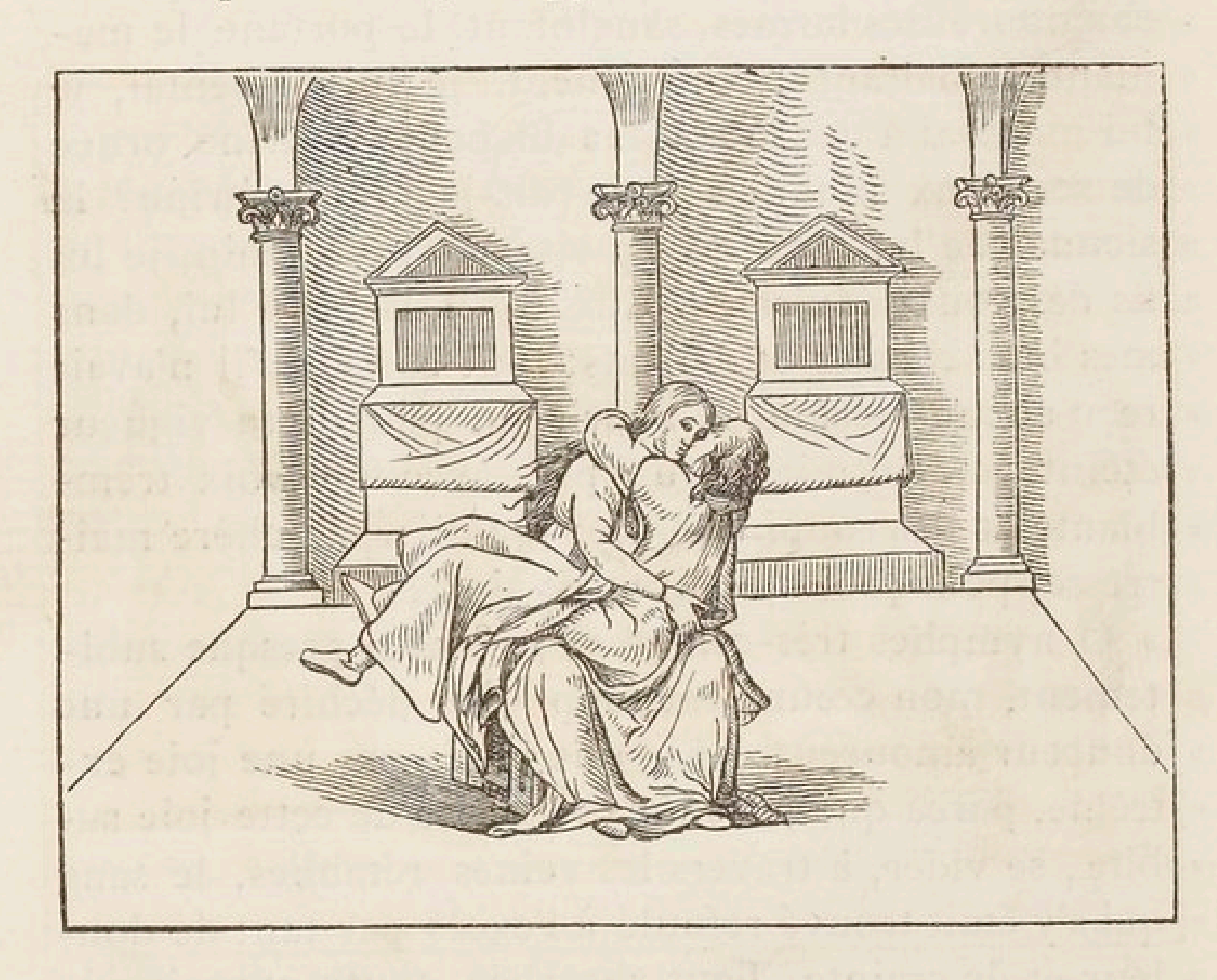
(1) Fille d'Adraste. (Stace, *Theb.* II, 266.)

» tenant embrassé de plus en plus étroitement, ses es-
» prits éteints se réchauffèrent excités. Le cœur vivace
» souleva ses chairs aimées; son âme, qui s'y tenait vi-
» vante, se réveilla dans un soupir et souleva ses pau-
» pières closes. Aussitôt, haletante, tout avide de lui
» voir réitérer ce mouvement, je saisis ses bras affai-
» blis et inertes, puis, pieusement, versant de douces
» et amoureuses larmes, sanglotant, le portant, le ma-
» niant, le baisant fréquemment, je lui présentai, je
» lui montrai à découvert ma blanche poitrine ornée
» de ses deux pommes; que dis-je, ma poitrine? la
» sienne! Je lui montrai un visage très-humain, je lui
» fis des yeux séduisants. Aussitôt il revint à lui, dans
» mes bras chastes et délicats; tout comme s'il n'avait
» reçu aucune lésion, il reprit un peu de sa vigueur
» éteinte, et, du mieux qu'il put, avec une voix trem-
» blante et des soupirs, il dit : — Polia, ma chère maî-
» tresse, pourquoi me faire tort ainsi?

» O nymphes très-célèbres! je sentis, presque subi-
» tement, mon cœur beaucoup plus déchiré par une
» douceur amoureuse, par une pitié, par une joie ex-
» trême, parce que je sentais, à cause de cette joie su-
» bite, se vider, à travers les veines rétablies, le sang
» qui s'y était trouvé refoulé à l'excès par tant de dou-
» leur et de crainte. Tout absorbée, toute surprise, je
» ne sus que dire; je ne pus que lui donner, cares-
» sante, avec un audacieux abandon, de mes lèvres
» pures, un baiser lascif et humide, tandis que nous
» nous étreignions dans un amoureux embrassement,
» tels que les serpents emmêlés contournant le caducée
» Hermétique ou la verge du divin Médecin (1).

(1) Esculape, représenté tenant un bâton auquel était entortillé un serpent, soit parce que ce reptile était l'emblème de la prudence, soit parce qu'on disait que ce dieu était né d'un œuf de corneille sous la forme d'un serpent.

» A peine était-il revenu à lui, à peine avait-il repris » ses forces premières sur mon sein et dans mes bras, » à peine ses joues étaient-elles empourprées, que la » grande prêtresse du temple sacré, qui, sans doute, » avait entendu mes cris d'angoisse, mes pleurs lamen- » tables, mes grands et puissants soupirs retentir dans » le temple sonore, m'apparut suivie de la foule tumul-



» tueuse des autres prêtresses ses ministres. A la vue » d'actions défendues, interdites dans ce lieu saint et » immaculé, gravement irritée, bouillant de colère, elle » vint à nous avec ses acolytes armées, les unes de » verges, les autres de rameaux de chêne; celles-ci, » après nous avoir accablés de reproches et de menaces, » troublèrent notre doux embrassement et le rompirent » en nous frappant.

» J'appréhendai sans mesure, alors, qu'il ne m'ad- » vînt comme à la terrifiante Méduse, quand elle fut

» surprise par Minerve, tandis que Neptune la possé-
» dait amoureusement dans le sanctuaire de la déesse.
» Je redoutai, de même, le sort d'Hippomène et de la
» rapide et avare Atalante, qui, pour leur illicite accou-
» plement, furent changés en lions. Je redoutai les fu-
» reurs qu'inspira Junon aux Prœtides (1). A peine
» hors de leurs mains, nous nous enfuîmes du temple



» consacré, précipitant nos pas; quant à moi, les prê-
» tresses me chassèrent du saint temple et m'exclurent
» honteusement de leur chaste confrérie.

(1) Filles de Prœtus. Ayant osé comparer leur beauté à celle de Junon, celle-ci leur inspira une folie consistant à se croire changées en vaches. Elles parcoururent les campagnes en gémissant. Mélampus les guérit avec de l'ellébore noir. Leurs noms sont : Lysippe, Hipponoë et Cyrianassa (Festus, *ad Eglog.*, VI, 48); d'autres écrivent Iphinoë et Iphianassa (Apollod. II, 2, 2).

Prœtides implerunt falsis mugitibus agros.

(Virg., *Ecl.*, VI, 48.)

» Comme j'allais échevelée, les torsades de mes tresses » dénouées, je fus, avec de graves réprimandes et d'hu- » miliantes réprobations, saisie par une des prêtresses » nommée Algéréa (1), qui s'était, naguère, montrée ma » compagne très-intime. Alors, réunissant tout ce que » j'avais de forces, péniblement, avec mes débiles efforts, » je me dégageai d'entre ses mains, où je laissai mes » légers voiles, et je m'enfuis. Toutefois, je ne pus sor- » tir du temple sans avoir reçu maintes fustigations » et bien des coups sur mes épaules délicates. Cepen- » dant, tous deux fugitifs, exclus, chassés du sanctuaire » de Diane, nous fûmes gaîment ensemble, sans nous » soucier beaucoup de cette terre étrangère (2), où » nous avions vécu dans les langueurs et les opprobres, » non plus que des querelles que nous avait occasion- » nées notre vif excès d'amour, ni des quelques amer- » tumes dont nous abreuvèrent les saintes prêtresses. » Enfin, nous gagnâmes la ville, serrés l'un contre » l'autre. Là, après avoir longuement et tendrement » devisé de nos piteux destins, je pris, très au regret, » congé de Poliphile, avec force doux baisers, force » étreintes passionnées. Après de fermes et loyaux en- » gagements réciproques, avec des motifs de joie nom- » breux, Poliphile, tout aise, continua sa marche. » Quant à moi, j'atteignis ma chère demeure, et j'opé- » rai ma rentrée dans mon palais désiré, ramenée par » un amour ardent, l'esprit formant de nombreux pro- » jets cupidonesques, mais complètement changée de » naturel. Là, remplie de gaieté et de joie, je me retirai » dans le secret de ma chambre à coucher. Je ne » voyais plus apparaître la déesse Diane, qui commen-

(1) D'ἀλγηρός, ά (Poëtique), douloureux; d'ἀλγέω, je souffre, je suis affligé.

(2) *Hyperoria*, du Grec ὑπερορία, pays situé au delà des frontières.

» çait à s'effacer de mon imagination, où la bonne
» figure de mon très-doux Poliphile demeurait seule.
» Par-dessus tout, je ne pensais qu'à lui, et dans tous
» les coins de mon cœur, je le sentais régner absolu-
» ment : de là naquit cette grande passion.

» Dans l'isolement mon esprit jouissait de cette associa-
» tion et goûtait cette amoureuse captivité. Je ne pou-
» vais penser à rien d'autre qu'à mon tant désiré Poli-
» phile. C'est pourquoi, dans l'habitude où j'étais de me
» livrer à des occupations sédentaires et assidues, je me
» mis, inspirée par Cupidon, à façonner un petit cœur
» en soie cramoisie, cousu d'arabesques, symbolisant ce
» qu'en mon propre cœur l'amour peignait avec art.
» J'en bordai le tour de perles brillantes, et dessinai,
» au milieu, son beau, son charmant nom enlacé au
» mien, avec des lettres Grecques, qu'il préférait. Cela
» en perles, et d'autant mieux rendu, qu'Amour, par
» sa présence, me provoquait et me guidait. J'y joignis
» un cordon tordu de soie verte et de fils d'or faits de
» mes longs cheveux arrachés en signe de parfait et
» fervent amour, afin qu'il portât cet objet suspendu à
» son cou, puis je le lui envoyai.

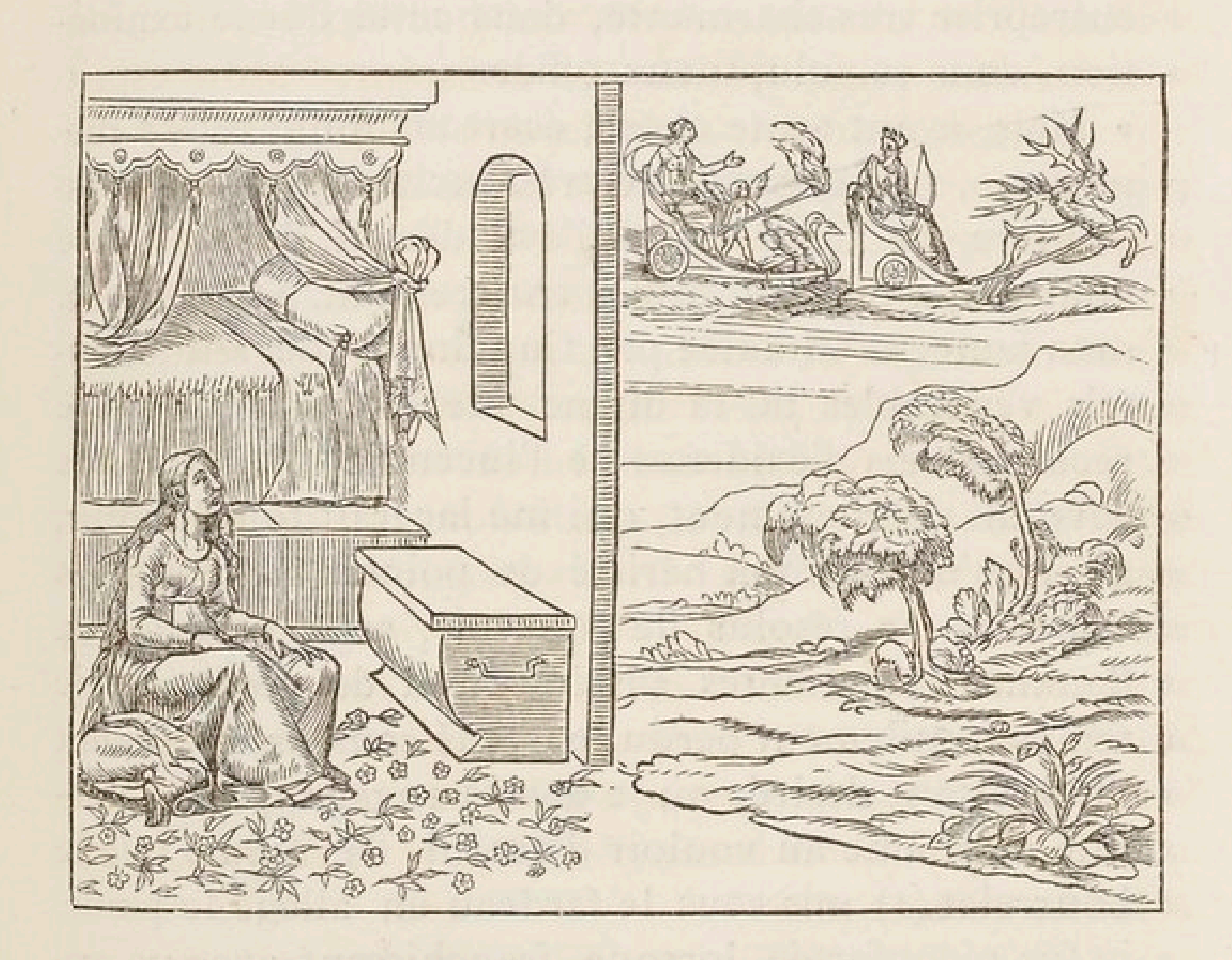
» Amour, cependant, avec une énergie durable, avec
» une flamme plus active, fermentait davantage, de
» moment en moment, dans mon sein qui, jusque-là,
» en avait été privé et sevré. Mon âme ne s'occupait
» plus que de mes blessures récentes ; elle y était tout
» enclose. Elle était liée indissolublement au gracieux
» Poliphile. Il y régnait en seigneur élu par-dessus
» tous les autres, en maître unique de mon cœur épris,
» strictement attaché dans ce cœur par un lien perpé-
» tuel ; il y était établi pour l'Éternité. Je me livrais tout
» entière aux doux pensers. Je ne songeais qu'à récu-
» pérer les délices passées, qu'à m'abandonner à ma
» passion récente. Par amour pour Poliphile, je rejetai

» toute rigueur, j'écartai toute austérité, j'humanisai » doucement mon âme dure et déplaisante, je convertis en une fournaise mon cœur glacé qu'Amour allumait, je convertis mes mœurs sauvages et féroces » en dispositions pleines de mansuétude, transmuée » que j'étais de timide en magnanime, de froide en » bouillante, de vergogneuse en amante sans précaution, ayant changé mes dédains haineux en affection » amoureuse, indéfectible et constante. Mon esprit » instable et mouvant était devenu immuable. Je me » voyais désireuse à l'extrême de ce que je n'avais pas » expérimenté. Je sentais l'actif Cupidon entasser successivement en moi, d'instant en instant, un désir de » plaire aveugle et tendre. Je me sentais soutenue par » une masse de flèches venues de mon bien-aimé Poliphile, entrant voluptueusement en mon âme, par » suite de la fixité d'une pensée dont elle ne se pouvait » séparer, tant elle prenait un plaisir incroyable à en » être pénétrée. Courbée déjà sous les lois extrêmes » de l'Amour, enfoncée en elles par de tels événements, » je me livrais, à l'aide de mes imaginations éveillées, » avides et friponnes, avec Poliphile absent, à un acte » que je ne pouvais accomplir et dont je n'avais, d'ailleurs, aucune idée.

» J'étais seule, assise sur mon lit, investie par ces » feux insolites, quand, tout à coup, je vis sortir, par » les fenêtres ouvertes, avec une grande véhémence, » avec un bruit impétueux et terrible, un char tout en » glace cristalline traîné par deux cerfs blancs et cornus, attelés de chaînes d'un plomb terne. Sur ce char » était posée une Déesse irritée, couronnée des feuilles » du saule agnus (1), l'arc débandé, le carquois vide. Elle

(1) Gattilier commun, emblème de chasteté. V. la note ci-dessus. p. 294.

» me regardait avec un visage terrible, brûlant d'un » désir furieux de tirer de moi une vengeance cruelle. » Derrière ce char venait un autre qui l'avait mis en » fuite. Il était tout flamboyant, tiré par deux cygnes » blancs attelés au moyen de cordes d'or. Une divine » et puissante déesse, matrone au front constellé et » couronnée de roses, y était assise triomphante. Auprès



» d'elle se tenait un enfant ailé qui, les yeux bandés, » et portant une torche allumée, mettait en fuite la » divinité froide et glacée qui me menaçait de sa haine. » Il poursuivit un peu, dans l'air, le char de glace que » la chaleur du sien faisait fondre en eau ; puis, l'un » et l'autre s'éloignèrent et disparurent.

» Après avoir contemplé cette scène avec un courage » amoureux, je m'aperçus que mon giron et le pavé de » ma chambre étaient couverts de roses parfumées épar- » ses, ainsi que des rameaux d'un myrte verdoyant et

» fleuri. Je perdis toute appréhension et pris une sé-
» curité légitime, par le seul fait que cet enfant me
» paraissait être secourable, prendre ma cause en main
» et me devoir défendre contre la vengeance qui me
» menaçait, comme étant mon seigneur absolu com-
» battant victorieusement pour moi. J'en fus amenée à
» une ferme détermination d'aller de l'avant dans cette
» entreprise très-charmante, dans cette douce expédi-
» tion, dans ce voluptueux office.

» Mais, avant toute chose, écartant toute raison im-
» portune, très-disposée et très-excitée, je me décidai
» à suivre, de toute façon, l'avis décisif de ma fidèle
» nourrice, à m'y conformer entièrement, à me rendre,
» sans faute, — stimulée par Cupidon — devant les au-
» tels vénérables de la divine Mère. Car dès lors je
» reconnaissais l'évidence de l'incendie latent qui me
» dévorait si ardemment, qui me lacérait tout le cœur,
» ainsi qu'un chardon hérissé de pointes mordantes et
» crochues. Je résolus de pourvoir, sans retard, aux
» flammes impatientes suscitées, et de récupérer le
» temps inutilement perdu, gaspillé sans profit. C'était
» l'heure tant désirée où je devais engager pour l'éter-
» nité mon âme au vouloir d'autrui. De même que le
» bourrelet (1) mis sous le fardeau en allège le poids,
» je fus réconfortée lorsque, franchissant avec un ex-
» trême empressement, avec un cœur solide, le seuil
» très-saint, je vis mon cher Poliphile qui, lui aussi,
» m'attendait là. Aussitôt mon regard scrutateur, par-
» courant le sanctuaire, fut droit au but, et je ne me
» présentai pas devant Poliphile, mais bien, selon la
» recommandation de ma nourrice, devant la prêtresse
» sacrée de qui j'attendais le moyen de conjurer les

(1) Dans le texte : *cesticella* pour *cisticella*, couronne en cuir ou en étoffe sur laquelle reposent les fardeaux qu'on porte sur la tête.

» colères célestes et de ranger mon âme à l'amour que » j'avais dédaigné.

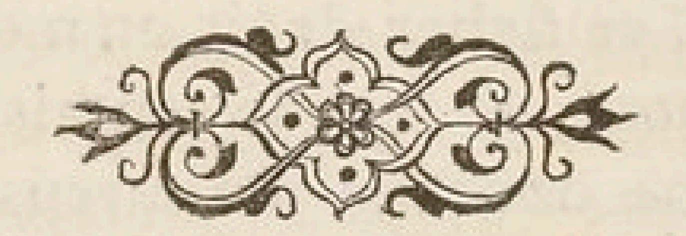
» Après lui avoir raconté les accidents horri- » bles et troublants qui m'étaient arrivés, les visions » diurnes et nocturnes, je lui dis les cruautés exer- » cées; je lui dis comme quoi j'avais été plus féroce, » plus dure qu'une tigresse, plus sourde aux lamenta- » bles expressions des pénibles douleurs, des chagrins » d'amour de Poliphile, qu'un aveugle aspic (1) immo- » bilisé par un charme; comme quoi je m'étais mon- » trée plus déplaisante envers lui que Dictynne (2) » envers Minos; comme quoi j'avais fait peu de cas de » ses prières, de ses pleurs pitoyables, emplie d'hosti- » lité haineuse et de rage envers lui, dénuée de toute » miséricorde, dépouillée de toute pitié, sans pouvoir » être mue le moindrement à compassion. La Prê- » tresse, presque atterrée par de telles rébellions, me les » reprocha sévèrement. Pleine de repentir, dégoûtée de » mes fautes, il me sembla qu'il était futile de penser » aux misères passées; mais, atteinte, mais secouée par » l'agitation démesurée de mon cœur, envahie par la » passion qui m'inondait, je m'abandonnai d'autant » plus, dès lors, à languir d'amour pour mon Poliphile. » Quant à lui, aussitôt qu'il s'aperçut de mon entrée » dans le temple, ses yeux se tournèrent immédiate- » ment tout avides vers moi, son mordant regard cou- » rut sans interruption, comme une flèche rapide lan- » cée par un arc, se ficher droit en mon cœur préparé, » librement disposé, et que je sentais bruire et bouil- » lonner avec une douceur amoureuse répandue par » tout mon être.

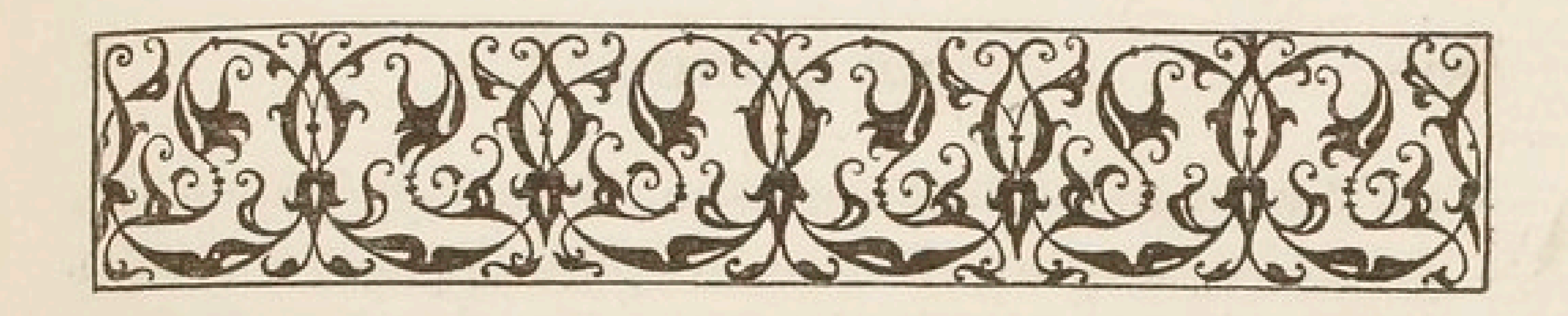
(1) V. Pline, XIV, 4.

(2) Nymphe de l'île de Crète, qui, fuyant la poursuite de Minos, se précipita dans la mer du haut d'un rocher d'où elle tomba dans un filet de pêcheur; d'où son nom, de δίκτυον, filet.

» Or donc, ô nymphes très-placides, je m'inclinai en » présence de cette personne révérée, implorant d'elle » qu'elle me pardonnât le passé et me confirmât dans » la lutte présente. Je me donnai, avec une foi robuste, » en véritable et intrépide sectatrice de ma dame la » vénérable Mère, décidée à ne jamais me montrer » rebelle, défaillante ou dissidente pour son puissant » fils, quelque commandement qu'il me fît, ni de me » refuser à quelque concupiscent désir de Poliphile, » mon seigneur amoureux. Mais je m'engageai à me » montrer bonne, pitoyable, obéissante envers lui, à » ne jamais m'en désunir, à répondre aussitôt, extrê- » mement attentive, à ses vœux amoureux, à lui ap- » partenir entièrement, à vivre avec lui dans une » paix, dans une concorde plus véritable que celle » qu'avaient entre eux les trois corps de Géryon (1). Je » ne me fus pas plus tôt irrévocablement fiancée ainsi, » que la sainte prêtresse manda Poliphile par devers » elle. »

(1) Fils de Chrysaor et de Callirhoé, qu'Hésiode (*Scut. Herc.*) vante comme le plus fort des hommes, roi d'Erithye. On en a fait un géant à trois corps, dont un chien à deux têtes et un dragon à sept gardaient les troupeaux qu'enleva Hercule. (Ovide, *Héroïd.*, IX, 91.)





Polia s'accuse devant la prêtresse du *temple de son impiété passée. Elle déclare, en montrant Poliphile présent, qu'elle est tout emplie d'un ardent amour. La religieuse matrone appelle ce même Poliphile, qui la supplie de les confirmer tous deux dans une sage résolution. Polia, dont l'amour impatient va sans cesse croissant, interrompt son discours.*

« ARAISSANT plein de zèle et sans retard, devant la prêtresse vénérable, Poliphile se vint mettre promptement à mes côtés, en s'inclinant pieusement.

» Je poussai de tendres et bruyants soupirs que l'écho renvoya sonores à nos oreilles ouvertes; » mes yeux n'étaient fixés que sur Poliphile. Alors m'étant » dépouillée de toute froide dureté, tout adoucie, devenue » toute clémente et toute favorable, je lui ouvris béant » mon cœur enflammé. A chaque instant il me témoi» gnait, là, qu'il en avait fait le domicile, le délicieux dé» versoir de ses regards joyeux et attentifs. Quant à moi, » je lui laissais voir courtoisement mon désir qu'il en fût » le digne et légitime seigneur, libre de disposer à son » bon plaisir de mon existence et de ma personne. Il me » paraissait d'autant plus charmant que je l'avais haï,

» qu'il m'avait déplu davantage. Il était devenu le plus » gracieux, le plus efficace, le plus opportun remède » que souhaitât mon ardent amour ; il m'apparaissait » de beaucoup plus salutaire que ne se montrent aux » navigateurs, par la mer agitée sous le ciel pluvieux, » les brillantes étoiles de Castor et de son frère, ju- » meaux placés à la droite et à l'orient du Cocher (1), » plus encore que ne leur sont les ports désirés et » sûrs.

» Immobile, je le contemplais, le cœur navré » d'amour au dernier point, avec de gracieux regards. » Cela me mettait dans le sein un doux amas, une » douce accumulation de feu envahissant. Mon âme » était, par ce fait, écartée de toute autre préoccupa- » tion. Seul il la charmait, seul il lui était agréable et » désirable, seul il lui plaisait, objet délicieux pour » mes regards qui le convoitaient sans pouvoir s'en » rassasier. Je souffrais si impatiemment d'en être » privée, j'étais si stimulée par le désir, si soulevée » par un appétit immodéré, si prise, si possédée » par le goût des plaisirs amoureux, que, presque hors » de moi, et en extase, je le contemplais sans remuer. » Mes regards étaient effrénés outre mesure ; aussi, » comme je sentais, comme j'expérimentais la force de » cet amour nouveau, je lui pardonnais, avec raison, » malheureuse que j'étais ! l'importunité de son regard » scrutateur. Mais Poliphile, que soutenait de tous ses » efforts l'obstination de l'aveugle Cupidon, ne visait, » haletant, qu'à parvenir au but de son désir, s'appli- » quant grandement à obtenir que, par son secours, la » prêtresse révérée, devant laquelle il s'était présenté, » nous enchaînât l'un à l'autre au moyen d'un lien » résistant et fort. Soutenu par ma vue, il lui parla

(1) V. Hyginus, *Poeticon astronomicon*, XXI.

» délibérément en ces termes, avec une éloquence » aisée :

» — Matrone célèbre et sacrée, si les serviteurs sup- » pliants, si les sectateurs dévots de la Déesse Pa- » phienne méritent d'être écoutés en ta présence et » devant ton tribunal, qu'à cette heure présente, » ô dame miséricordieuse ! mes prières, mes pieuses



» oraisons, soient entendues de toi, portées qu'elles » sont ici, dans une confiance entière en l'obtention » de tes faveurs, insigne gardienne de ce temple, ô toi » que je considère comme mon dernier refuge, en cette » entreprise amoureuse, toi que je regarde comme un » talisman puissant contre mes peines cruelles, toi » seule capable de les soulager, toi leur vraie, leur pré- » cieuse réparatrice ! Tu es entrée en ce lieu, tu as » abordé les saints autels des sacrifices de la très-sacrée » Cythérée avec une telle sanctimonie, tu fais à la

» Déesse un si fidèle service, que tu peux, moyennant » sa grâce, aider aux âmes faibles, discordantes, et réu- » nir ceux qui s'aiment en un seul vouloir et en un mu- » tuel consentement. C'est pourquoi, plein de con- » fiance, je suis venu en ta majestueuse présence, car » seule tu es capable de patronner les malheureux » amants qui, tels que moi, languissent par le fait de » l'inégalité de leur respective passion, sous les sévices » cruels et tourmentants du fils injuste de la Déesse. Élève » donc des prières agréées jusqu'à cette Mère, notre » dame, pour qu'elle ordonne à son fils, aux yeux ban- » dés, de ressaisir, avec un bon vouloir, ses armes amou- » reuses et de lancer avec indignation, dans ce cœur de » pierre, le dard aigu et pénétrant que, sans aucune » pitié, il a planté en moi de la sorte. Par cet acte » équitable, tu donneras satisfaction à mes tristesses ; » tous mes importuns et fâcheux soupirs seront ainsi » modifiés, de même que mes grandes langueurs. Mal- » gré leur poids, malgré l'ennui qu'ils me causent, je » pourrai de la sorte les supporter patiemment et » volontiers si, toutefois, Polia, de son côté, venait à » éprouver, si peu que rien, ce que c'est que d'aimer, » si elle comprenait combien la vie est douce pour » deux cœurs qui n'en font qu'un seul. C'est pourquoi, » prêtresse très-clémente, je me tiendrai pour bien- » heureux si tu peux égaliser notre condition fâcheu- » sement dissemblable. Toutefois, dame sublime, veuille » ne te point étonner que j'assume la responsabilité » d'une aussi grande audace et que je m'efforce de t'en » déduire ainsi les motifs.

» Aussi bien faut-il que tu saches qu'un amour » plus grand que de raison m'envahit, que, pareil à un » bélier il me presse, m'exaspère, m'amène — toute au- » tre chose négligée d'ailleurs — me contraint et me » pousse à cette démarche. Je ne compte point pouvoir

» jamais échapper à mes extrêmes tourments, obtenir » leur accalmie et leur fin, si, par toi, comme je le » pense, ô pieuse médiatrice! n'est apaisé, et par cet » apaisement n'est mitigé, et par cette mitigation » n'est adouci le cœur déplaisant, la férocité de cette » femme, dont l'aspect si divin et si doux est menteur, » mais verse, avec son élégante beauté, par le minis- » tère de ses yeux pleins de charmes, au beau milieu » de mon cœur débordant, l'espérance non médiocre » qu'elle adoucira, en toute volupté, mes innombra- » bles douleurs, qu'elle mettra quelque peu de » baume sur mes feux violents et pleins d'ardeur, si, » présentement, il m'est donné de ranger à mon vou- » loir le sien si différent, d'unir à mon esprit son » esprit qui en est plus éloigné qu'Ossa ne l'est de » l'Olympe (1), hélas! Car je l'aime tellement que ja- » mais je ne me suis appartenu, que j'ai toujours été » absolument à elle. C'est justice qu'étant entièrement » son humble serf, elle soit, de son côté, totalement » ma dame vénérée et ma maîtresse. Donc, excellente » sacrificatrice, c'est à toi surtout, à toi seulement » qu'appartient le pouvoir d'unir, par un arrêt, sous » un même joug amoureux, le pouvoir d'endoctriner » avec une expérience suprême, de discipliner ceux qui » sont tout asservis, d'un cœur sincère et pur, à ce » culte sacré et perpétuel des saintes et mystérieuses » flammes. Je crois, présentement, si je ne m'illusionne, » que cette noble, belle et singulière vertu, lumière » éclatante, splendeur des beautés célestes réunies, » consent, par sa présence, à être mise au nombre des » serviteurs d'un tel culte. —

» Déjà le facond et brûlant Poliphile avait mis fin

(1) L'Ossa, montagne du nord de la Thessalie, se rattachait au mont Pélion et était séparée du mont Olympe par la vallée de Tempé.

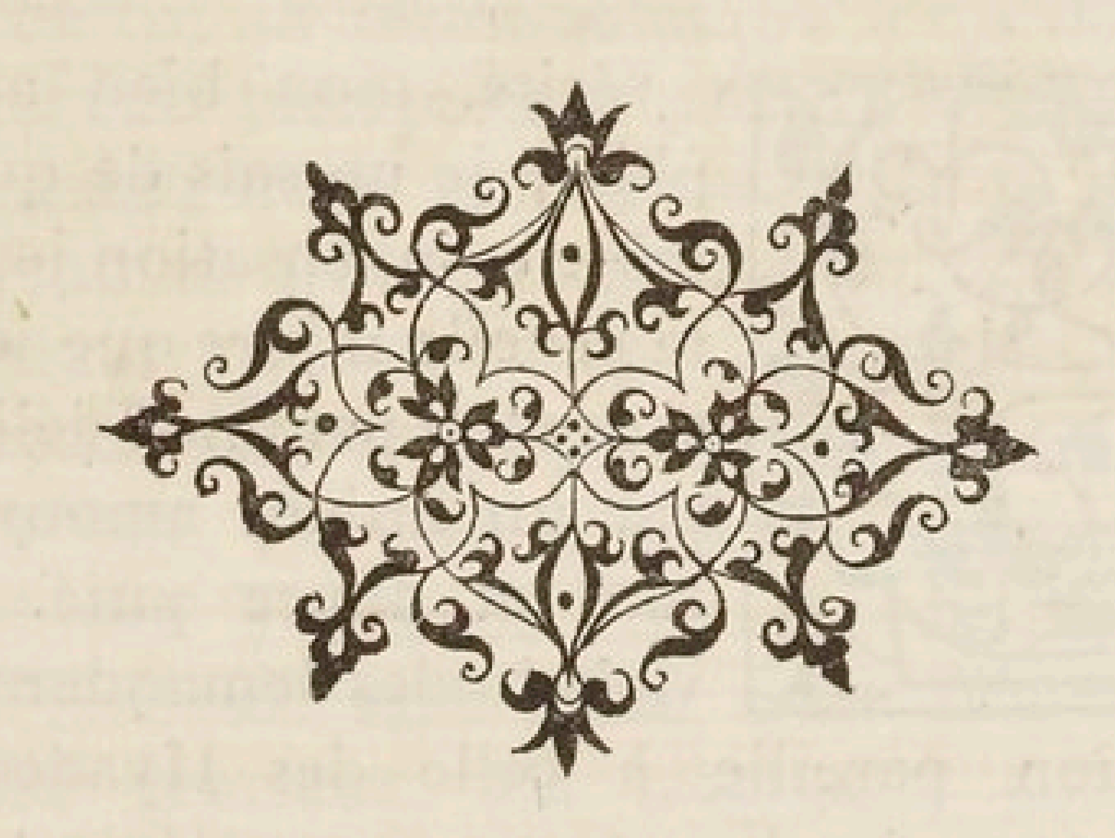
» à son charmant et gracieux discours, tout empli de » douces paroles aimables; sa bouche très-suave avait » caressé mon âme que je ne sentais plus en moi, cap- » tivée, circonvenue qu'elle était par cette langue mel- » liflue : mais cette âme émigrant à travers les lèvres » rosées, s'essayait à la jouissance délicieuse dont les » semblants apparaissaient, à mes regards avides, plus

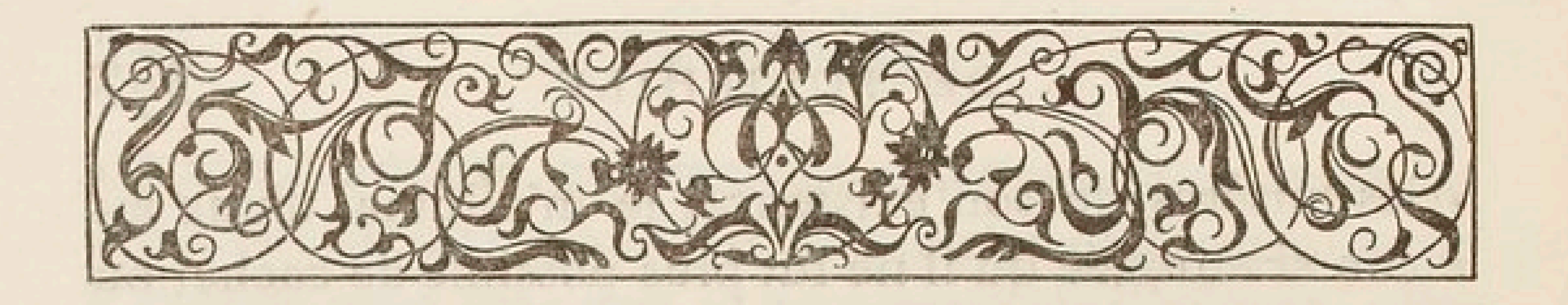


» agréables que le fils du roi d'Ephyse (1) à la coupable » Sthénobée. J'étais liée toute consentante et préparée » à ses justes demandes dont l'extrême douceur, inon- » dant mon être entier déjà envahi par un amour » débordant, me contraignait à tout accorder. Désor- » mais ce n'était plus avec une pitié factice que, très- » émue, je le voulais satisfaire. Mon cœur se rappelant

(1) Bellérophon, fils de Glaucus, roi d'Éphyse (ancien nom de Corinthe).

» les misères de son existence, je m'allumai d'une fa- » çon si enragée qu'il ne fut plus possible de cacher ou » d'abolir ma flamme importune et véhémente. C'est » pourquoi il eût été impossible que je ne crevasse pas » si je n'eusse trouvé moyen de lui ouvrir une issue. » Coupant la réponse de la sacrificatrice, je donnai car- » rière au vol de mes brandons; toute pleine de man- » suétude, enflammée, je m'adressai en ces termes à » Poliphile mon amant : »





Poliphile eut à peine terminé son *récit, que Polia lui exprima le véhément amour dont elle était profondément atteinte, ainsi que l'avidité de son désir, appuyant son dire de différents exemples. Pour manifester sa passion brûlante, elle lui donne un persuasif baiser, gage de son amour extrême. Puis elle raconte ce que lui dit la vénérable prêtresse en lui répondant.*

« N vérité, mon bien aimé Poliphile, je ne sais de quelle équitable compensation je dois payer la cruelle injure que je t'ai faite, si ce n'est par une fidélité sincère, par un ardent amour, par une rare et douce pitié. De telles vicissitudes demandent une com-
» misération pareille à celle des Hyades (1). Ton
» honnête requête la provoque et m'y pousse, non
» moins que l'état de langueur dans lequel je te vois
» par ma faute. De moment en moment j'éprouve
» que l'effet en a été considérable. Il m'apparaît n'a-
» voir pas été moindre que celui d'Hector expirant,
» lorsque, traîné dans la poussière soulevée, répandant

(1) Groupes d'étoiles placées par Jupiter sur le front du Taureau, où elles pleurent encore la mort de leur frère Hyas dévoré par un lion.

» des flots de sang fumant qui mouillaient sa blonde
» chevelure, la face enduite et souillée de terre, il ap-
» parut aux yeux remplis de pleurs de sa chère An-
» dromaque désolée. O mon cœur ! ô mon seul bien !
» ô mon doux espoir ! Toi dont le cœur torturé et
» transpercé a été rempli d'amertume par la férocité
» de mon âme égarée, de mon âme cruelle, dure, im-
» pitoyable ! Toi qui, victime d'une décevante erreur, as
» traversé si longtemps une vie fastidieuse, dans les
» pleurs et les gémissements incessants ! Toi qui, présen-
» tement, t'offres à mes yeux baignés de larmes, plus
» chargé, plus rempli qu'un navire bondé, des tribula-
» tions insultantes de l'amour ! J'entends imiter la gran-
» deur, la noblesse de ton âme parée des plus chaudes
» qualités effectives. A cette heure, elle n'implorera pas
» un auditoire devenu sourd ; dans un bref délai tu me
» verras mettre un terme salutaire à tes douleurs. Si,
» comme il t'est bien permis, tu loges en mon sein pré-
» paré l'aveugle désir qu'ont tes yeux de me dévorer
» le cœur, tu ne trouveras ce sein ni vide ni dégarni.
» Au contraire, je suis en communion avec tes maux
» et j'y prends part. Aussi je n'entends point t'épargner
» ma vie ; elle est tout à ton bon plaisir, tout en
» ton pouvoir. J'entends consacrer la fleur de mes
» ans, ma jeunesse sans tache, à tes ardents désirs, à
» tes vœux gracieux. En n'agissant point comme
» j'eusse dû sagement le faire plus tôt, je m'expose
» à encourir les inéluctables colères de Cupidon mon
» seigneur. Je me suis donc disposée, avec une foi
» solennelle et ratifiée, avec une très-ferme loyauté,
» à vivre entièrement avec toi dans un commerce
» amoureux ; car je n'entends nullement être con-
» damnée, pour le fait de ma cruauté obstinée, dans
» le saint collége des amoureux couronnés, en pré-
» sence de la divine Mère et de son inséparable fils le

» Dieu ailé, dont la colère m'épouvante, attendu qu'il » me l'a laissé entrevoir par un présage menaçant.

» Mais puisque, joyeux et résolu, tu te livres à la » fureur de ses torches, puisque tu consens, vassal » perpétuel, à plier sous le fardeau de ce grand Cupi- » don, puisque, pour moi, tu as supporté intimement » tant de tribulations injustes, tant de pénibles bles- » sures, j'estime que c'est avec une équitable réci- » procité que je me suis soumise à ta volonté, et que » j'ai justement rafraîchi ton ardent désir en la satis- » faisant. Jouis donc légalement, jouis donc en plein » de ma personne immaculée et dans sa fleur. C'est » pourquoi, ô Poliphile, ma chère petite âme, mon » maître unique, bulle triomphale (1) de mon sein, » asile protecteur où, présentement poussée par le fier » Cupidon qui me presse, je me réfugie en toute sé- » curité, c'est pourquoi, ô mon trésor préféré de beau- » coup à tous les joyaux du monde, dès que, regardant » autour de moi, je t'aperçus ici, dès que je te contem- » plai, remplie de désir, brisant, conspuant toute dureté, » rejetant toute répugnance, je me disposai à répondre » à ton précieux amour, avec d'aimables paroles, avec » la plus grande placidité, à consentir bénignement à tes » vœux, cela de toute mon âme, de tout mon cœur, de » tout mon pouvoir. C'est pourquoi, du fond même » de mes entrailles, bien plus, de la base même de ma » vie, de mon âme incendiée et consumée, je veux » justement porter remède à nos maux mutuels. Je » redoute avec raison que les sévices endurés par les » jeunes filles qui me sont apparues, ne m'avertissent » qu'ils pourraient m'atteindre. En effet, je conjecture,

(1) La bulle triomphale était une boule d'or que tenaient suspendue devant eux les triomphateurs, comme préservatif de l'envie. (Macrob., *Saturn.*, I, 6.)

» avec évidence, qu'Eurydice la Rhodopéenne (1) n'eût » point été mordue par la vipère venimeuse, puis trans- » portée au gouffre profond, dans les demeures infer- » nales du Tartare, sous le triple joug de Pluton, si » elle se fût rendue complaisamment à Aristée (2). » De même Daphné, la fille de Pénée le Thessalien, » n'eût point eu à regretter de se voir changée en » verts feuillages, si elle se fût montrée favorable aux » prières répétées de Phœbus. Hespérie, semblable- » ment, n'eût point subi la dent du serpent tortueux, » si elle eût été bienveillante pour Æsaque. La nym- » phe Aréthuse, se lavant dans les eaux de l'Alphée, » n'eût pas vu ses membres de vierge changés en » ondes s'écoulant par un lit souterrain, si elle se » fût montré accorte envers Alphée (3). Picus, de même, » n'eût point eu à s'envoler à l'aide de ses plumes dé- » ployées au vent, s'il se fût prêté au désir de Circé. » Beaucoup ont éprouvé, par des sorts pareils, com- » bien il est grave de se montrer fugitif et rebelle » devant de charmantes amours. En outre, je pensai, » avec toute la finesse d'esprit dont j'étais douée, que » le fils de la divine Vénus possède, en dominateur » absolu, les cieux étoilés et brûlants, la spacieuse » terre fertile et nourricière, la mer aux ondes reten- » tissantes, et que, partout, il peut, où bon lui semble, » pénétrer sans obstacle ni opposition. Je crois que » nulle cuirasse, nulle lorique à triple bande, nul » casque d'acier, nul bouclier protecteur, si magiques

(1) *Rhodopeia,* pour Thrace de nation; *Rhodopeius Orpheus.*

(2) V. Virg., *Georg.*, IV.

(3) Épris d'Aréthuse, nymphe de Diane, il fut changé en fleuve par cette déesse, qui métamorphosa Aréthuse en fontaine. Ils mêlèrent leurs eaux sous terre. On remarquait que si l'on jetait un objet dans le lit de l'Alphée, on le voyait réapparaître dans la fontaine Aréthuse en l'île d'Ortygie. (Pausan., V, 7, 2.)

» fussent-ils, ne sauraient écarter, ne sauraient re-
» pousser les coups de son arc Ituréen (1) lanceur
» de flèches. Il n'est cœur si rude, si farouche, si
» rigide, si hérissé, si indépendant, que ses traits
» rapides et pointus ne transpercent. J'avais donc lieu
» de redouter que, dans son irritation contre une telle
» mollesse d'âme, il se démenât outre mesure avec ses
» flèches malfaisantes, et qu'il les lançât sur moi,
» faible, désarmée, sans que mes pleurs, mes soupirs,
» mes gémissements parvinssent jamais à le fléchir.
» J'avais lieu de craindre qu'il exerçât contre moi la
» vengeance dont pâtit le beau jeune homme changé
» en fleur de pourpre aux bords d'une fontaine gla-
» cée (2), pour s'être montré inexorablement dédai-
» gneux de la nymphe Écho. Syrinx ne fût pas devenue,
» sans doute, un charmant instrument de musique (3)
» si, n'ayant point été mal gracieuse et farouche envers
» Pan, elle eût accédé à ses désirs. Je n'avais encore
» aucune accoutumance aux services amoureux, Dame
» très-compatissante, déjà, toutefois, je sentais naître
» pour Poliphile un désir mordant. Mais, dès qu'il offrit
» à mes yeux apitoyés sa face décolorée et triste, dès
» que son charmant parler et ses douces lamentations
» parvinrent à mes oreilles attentives, tout inondée d'une
» amoureuse ardeur, je déchirai mon cœur en deux.

» Je me montrai à lui non moins accorte et gracieuse,
» non moins plaisante qu'Atalante à Hippomène, que
» l'aimable reine de Carthage au fils d'Anchise nou-

(1) L'Iturée est une province de la Cœlé-Syrie (Pline, V, 23), dont les habitants étaient renommés pour leur habileté à se servir de l'arc.

...... et bona bello
Cornus; Ituræos taxi torquentur in arcus.
(Virg., *Georg.*, II, 447.)

(2) Narcisse.

(3) Changée en roseau dont Pan fit sa flûte.

» veau venu, que le lion féroce au captif Androclès. Je » brisai mon cœur en morceaux.

» C'est pourquoi reviens à la joie, tout en fête et » heureux, ô mon Poliphile ! ô ma gaieté, mon soulas, » mon espoir, mon refuge, mon très-ardent amour ! » Tu auras de moi, dorénavant, une affection si grande, » tu goûteras un tel contentement, une paix telle, que



» tu oublieras tes tourments, tes malheurs antérieurs » largement compensés. Mes caresses, mes amabilités » les disperseront, ni plus ni moins que les efforts du » vent faisant évanouir dans l'espace, comme une » poussière légère, les nuées formées et épaissies qui » couvrent toute la Terre (1). Reçois, maintenant, cet » amoureux baiser avec l'embrassement virginal obligé » qui l'accompagne, comme des arrhes que te donne

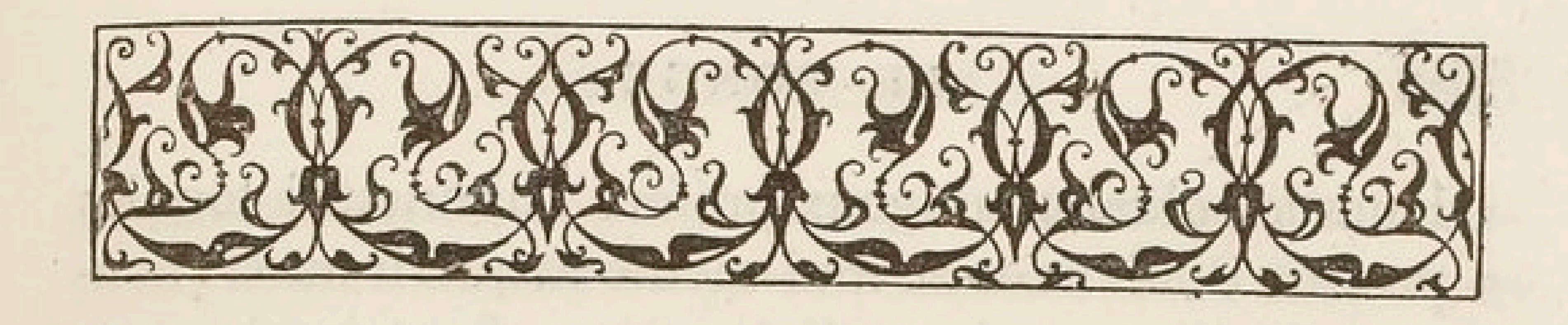
(1) *Pantanosa terra*, dans le texte, adjectif forgé du Grec παντάναξ, παντάνασσα, qui règne partout.

» mon cœur enflammé par l'extrême amour qu'il a
» conçu. Alors il m'étreignit. Moi, de ma petite bouche
» ronde et très-pourprée, je lui donnai un suave et
» humide baiser, pendant lequel nos langues dardèrent,
» l'une contre l'autre, une douce petite morsure mu-
» tuelle.

» Après que je l'eus baisé maintes fois et qu'il me
» l'eut rendu, la matrone vénérable et sacrée qui voyait,
» qui apercevait tout, qui, avec les personnes présentes,
» entendait, tout émue, nos soupirs, et remarquait
» nos yeux mouillés de larmes, se prit à parler ainsi :
» — Amoureux jeunes gens, il me semble bien re-
» connaître que votre intention est de vous aimer d'un
» amour réciproque et brûlant. Aussi n'est-il pas
» nécessaire que je m'interpose pour concilier des sen-
» timents sur lesquels vous êtes d'accord; vous l'avez
» parfaitement montré, vous y avez satisfait. C'est à tel
» point qu'il me paraît superflu d'apporter quelque
» secours à cette charmante entreprise. Amour, qui
» meut toutes choses, a, fort opportunément, tout
» concilié en vous appelant à lui. C'est pourquoi, ayant
» entendu, avec un très-grand plaisir, une partie de
» votre dissentiment, de votre désaccord, par le peu
» que tu m'en as dit, ô Poliphile, raconte, à présent,
» et développe-moi compendieusement comment il
» advint que tu te pris d'un amour extrême pour
» madame Polia, comment elle, vouée à un certain rite
» sévère, sut résister à un si doux attrait, car ton
» récit me charme (1) et me plaît. —

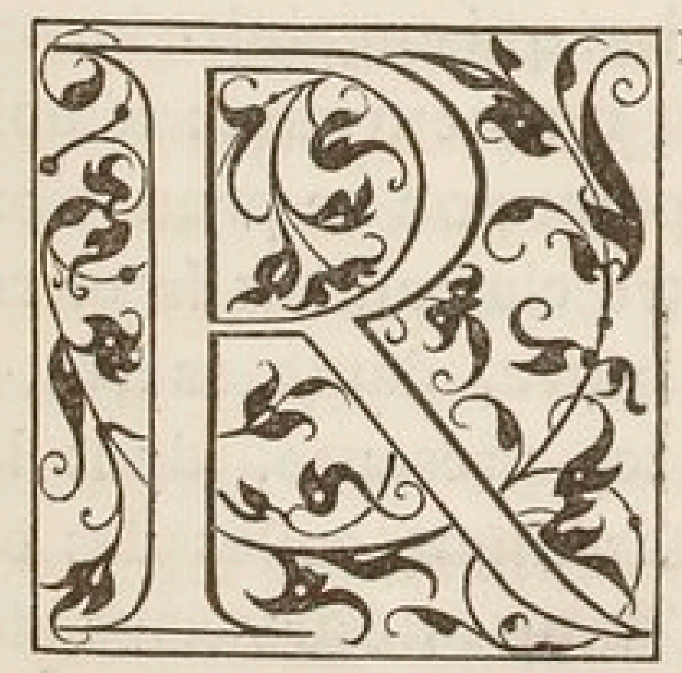
» Dès que la gracieuse prêtresse eut mis fin à ses
» paroles graves, Poliphile, tout joyeux, tout satisfait,
» se prit à conter ce qui suit : »

(1) *Atalenta*, dans le texte, mot forgé d'ἀτάλλω, je caresse, je chéris.



Poliphile fait l'éloge de la persévé-

rance. Obéissant aux ordres de la prêtresse, il raconte, en supprimant ce qui a été déjà dit de ses amours, comme quoi il vit Polia pendant une fête qui eut lieu au temple, comme quoi il fut agité par un ardent amour pour elle. Il dit comment il se plaignit d'en avoir été éloigné et eut l'idée de lui manifester son supplice en lui envoyant une épître.

« ÉVÉRÉE et sainte prêtresse, c'est vertu que de savoir se maintenir en un persuasif espoir dans les ardues et cruelles fatigues, dans les adversités et les épreuves pénibles, que de savoir mettre honorablement, habilement, un frein, un tempérament à l'âme découragée, que de ne point se » précipiter dans les embûches, par impatience ou légèreté, que de savoir supporter son sort et persévérer » dans son entreprise, quel que soit le but où l'on » tende, quelque difficulté qu'on y trouve. Il faut savoir céder avec ruse aux changements obstinés de sa » fortune, à ses outrages, à ses insidieuses versatilités. » Ce n'est point par la violence qu'on peut vaincre, » c'est par la vertu, le génie. Ainsi Bellérophon réussit-il glorieusement, grâce à sa persévérance. D'ail-

» leurs le soldat courageux préfère l'honneur à tous les » profits. Voulant donc moi-même acquérir aussi l'hon- » neur légitime qui est l'obtention du prix de mon » amoureux tourment, je me disposai, valeureux, à » supporter fermement ce que le violent Cupidon exi- » geait de moi, et à mépriser toute lâche inconstance. » Je jugeai que c'est folie et légèreté au timide, au sans » cœur, d'affronter le combat, et que rien n'est plus » solide que la force d'âme. Je me persuadai qu'il n'y a » pas, pour le militaire, plus grande honte que de tour- » ner le dos et de montrer les épaules au début du » combat; que jamais, surtout, il ne lui convient de » s'abandonner au désespoir, de lâcher pied dans l'ac- » tion engagée. En effet, mieux vaut ne rien entrepren- » dre, que de renoncer à l'entreprise commencée. D'où » je conclus, si je ne m'égare, qu'on ne saurait quali- » fier d'heureux celui qui n'a lutté quelque peu ; car il » en pourrait naître la présomption qui engendre la con- » fiance, d'où procède une mort malheureuse : témoin » Polycrate. La perfection du parangon se prouve par » son contraire, comme le montre clairement la pierre » de touche de Battus (1). En outre, dame sacrée, si » Polia, cette parfaite pucelle ici présente, dont les » beautés inouïes terniraient aisément celles des es- » prits célestes, avait accédé à mon désir, sans fa- » tigue, sans labeur, sans amertume de cœur, sans » m'exposer à perdre l'aimable existence, je pourrais » de même facilement la laisser. Mais qui ne rencontre » point de résistance n'acquiert point la palme glo- » rieuse ou ne la saurait conserver; attendu qu'on ne » peut conquérir ni la gloire, ni le triomphe, ni aucun » bien sans habileté, sans peine. La peine est donc

(1) Berger de Pylos en Arcadie, changé en pierre de touche par Mercure. (Ovide, *Mét.*, II, 688.)

» cause de bien, la persévérance l'enfante avec ses con-
» séquences. Aussi, ce qu'on acquiert avec fatigue —
» cela est certain — est de plus grand prix que ce qu'on
» obtient aisément. C'est pourquoi Lucius Sinicius
» Dentatus (1) n'eût point été jugé digne de gloire et
» de mémoire si les stigmates de ses blessures lui eus-
» sent été vus dans le dos. C'est qu'il est aisé aux sol-
» dats dégénérés d'être frappés par derrière, tandis qu'il
» n'appartient qu'aux forts et résistants d'être blessés
» par devant. C'est pourquoi, ayant désobligeamment
» envahi mon cœur déjà contaminé, infecté, abattu par
» ses qualités morbides, Amour y commit des méfaits
» plus déplaisants que n'en commet le courrier méri-
» dional de Phœbus, Æthon (2), lorsqu'il brûle les fleurs
» fraîches, les tendres plantes et herbettes, plus immo-
» dérément que ne fait l'insatiable Vulcain dans l'Etna.
» En raison de quoi, me trouvant mis étroitement au
» licou par de tels méfaits, accidents infinis et autres
» dommages, il me fit voir, avec l'évidence du péril, ma
» fortune impitoyable, écroulée, débile, se jouant de
» moi méchamment. Je commencerai, dès à présent,
» pour contenter tes désirs, à te narrer brièvement
» quelques-uns de ces cas pernicieux et mortels.

» Prêtresse insigne, très-illustre dame, maintenant
» que j'ai reposé, apaisé quelque peu mes langueurs
» mortelles, m'empressant d'obtempérer à tes avis bien-
» veillants, c'est plutôt avec des paroles enjouées qu'a-
» vec des sanglots et des larmes, que, passant ce que
» je t'ai déjà conté, je toucherai à cette série de faits d'où

(1) Tribun du peuple sous le consulat de Sp. Tarpéius et de A. Haterius, surnommé l'Achille Romain. Se trouva à 120 batailles, fut 45 fois blessé par devant, obtint 26 couronnes, 83 colliers, plus de 160 bracelets, 18 javelots, 25 phalères, et triompha 9 fois avec ses généraux. (Aul. Gell., II, 11.)

(2) Hyginus, *Fab.*, 183. — Ovide, *Mét.*, II, 153.

» procède le noble amour qui ne fit que m'étreindre » toujours avec plus d'ardeur et d'activité. La gracieuse » présence de Polia me faisant croire à mon bonheur, » j'y puiserai un courage modeste ; aussi bien je m'aper- » çois que tu ne me montres, par ton visage, aucun en- » nui de mon récit.

» Phœbus s'était élevé pour sécher les larmes fraîches » de l'Aurore éplorée. De ses récents rayons d'or il » avait mis en fuite toute étoile de l'Orient, et il illu- » minait avec son Eoos notre hémisphère délimité » par l'horizon. Le jour laborieux avait dissipé le pa- » resseux repos. La terre pesante était revêtue d'une » verdure nouvelle. Tout être vivant s'appliquait joyeu- » sement à l'œuvre de la prolifique Nature. Je parvins » au temple sacré de la chaste Diane, n'espérant plus » revoir cette jeune fille ici présente. En ce saint jour, » elle y célébrait, accompagnée d'un bon nombre » d'autres vierges nobles, distinguées et enjouées, avec » des rites solennels, les offices religieux. De même » le bois qui a déjà été au feu se rallume, quand on l'y » remet, avec plus de promptitude que celui qui n'a » jamais senti la flamme, comme s'il reprenait sa forme » à l'improviste, de même aussi, en voyant cette jeune » fille, en la considérant tranquillement, en la remar- » quant entre les plus distinguées, pareille à une déesse » qui ressort parmi des nymphes, décorée des beautés » les plus hautes multipliées par mon grand désir, elle » me parut encore plus ornée, plus élégante, en m'of- » frant visiblement sa forme angélique. Ses yeux bril- » laient plus beaux et plus lucides que le clair Soleil. » Tout le local en était illuminé. Joignez-y toutes les » autres vertus dont elle était comblée. Excité par une » ardeur très-douce, tout stupide, je me pris à m'en- » flammer de nouveau, incandescent de la tête aux » pieds. Je reconnus que ces flammes suscitées, que ces

» amoureux brandons procédaient de son front serein » et placide, du renouvellement de ses admirables beau- » tés. De même que Cérès, qui distribue tous les dons, » sema, la première, dans la terre retournée par le » soc recourbé, des graines productives, de même que » Melissus, roi des Crétois (1), offrit le premier des sa- » crifices aux Dieux, de même aussi, moi le premier, » je vouai mon âme et mon cœur à cette vierge, de » même aussi, la première, elle sema dans ce tendre » cœur, labouré par des flèches aiguës, les amoureux » incendies, semence plus nuisible, récolte pire (2) que » celle répandue par Jason (3). Je fléchis subite- » ment sous le poids d'un ravissement instantané, » plus attendri, de beaucoup, que la blanche et fusible » cire au feu qui la rend apte à recevoir l'empreinte » des images. Il en résulta que mon cœur, évadé d'une » fournaise incandescente, brûla journellement d'une » continuelle ardeur, disposant mon esprit à aimer » éternellement cette personne que je chérissais extrê- » mement déjà. Sa belle et honnête présence me ve- » nant en aide, j'estimai qu'elle était, pour mon cœur » combustible et fragile, une rosée céleste, un remède » soulageant, en même temps qu'un salutaire refuge. » Cependant j'observais d'un regard scrutateur et appli- » qué, sans m'en lasser, le service divin, tenant les » yeux fixés sans cesse sur le délicat, l'élégant visage,

(1) Lactance, I, 22.

(2) *Pejore Annona*. Annona est la récolte de céréales d'une année, comme *Pomona* est celle des fruits. Les Romains en ont fait la déesse *Annona*.

(3) Jason s'obligea, pour obtenir d'Eétès la Toison d'or, à mettre sous le joug deux taureaux aux cornes et aux pieds d'airain, vomissant des flammes, à les atteler à une charrue au soc de diamant, à labourer un champ de quatre arpents appartenant à Mars, à y semer les dents d'un dragon d'où naîtraient des hommes armés qu'il devait exterminer.

» d'où Cupidon, qui s'en repaissait, jetait sur moi ses » foudres pressées et nombreuses. Ce visage m'apparais» sait plus orné que le vaste ciel, à travers l'air trans» parent, fluide et serein qui m'en séparait, plus décoré » qu'il était de brillantes étoiles entre lesquelles deux » des plus luisantes étincelaient sous la forme de deux » yeux en fête, contenus entre de très-minces cils fort » noirs. Il y avait en eux un régal pour l'amour, une » incitation telle, tant de singulières beautés, que tout » ce que le grand ouvrier Jupiter put jamais imaginer, » il l'y mit avec un soin parfait, ainsi que dans le reste » de la forme, avec un modelé si remarquable, qu'Eu» phranor (1), dans l'image de Neptune, où il parvint » à égaler la nature, n'eut ni le savoir, ni la puis» sance de l'atteindre. Sa forme ressemblait à un mé» lange de roses rouges et de lis blancs pétris dans du » lait. Entre ses lèvres pourprées, un marché d'essen» ces (2), un entrepôt d'admirable parfumerie s'exhalait » comme d'une boutique menue enfermée dans le » fort blanc ivoire de petites dents très-bien rangées. » Son chef était garni de cheveux plus blonds que la » paille mûre de Bétique, plus beaux à voir que si elle » eût dégusté l'eau du fleuve Crathis (3). Non seulement » je regardais avec ravissement les beautés si remarqua» bles qu'elle montrait manifestement — car je ne parle

(1) Dans le texte, *Phianor* pour *Euphranor*, célèbre sculpteur et peintre, né dans l'isthme de Corinthe, mais qu'on peut dire Athénien. Dans son grand tableau des douze dieux, où l'on admirait particulièrement la couleur des cheveux d'Héra (Lucien, *Imag.*, VII), il avait revêtu Poseïdon d'une majesté incroyable. (Valer. Max., VIII, 11.) C'est à quoi notre auteur fait allusion.

(2) *Myropolion*, mot qu'on trouve employé pour la première fois dans l'*Epidicus* de Plaute. (II, 2, 5.) En grec Μυροπωλεῖον, boutique de parfumerie.

(3) *Gratis*, dans le texte, pour *Crathis*, fleuve du canton de Thurium dans la Grande-Grèce, avec la ville de ce nom sur le golfe de Tarente. Théophraste rapporte que l'eau du Crathis blanchit les

» pas de celles qui étaient cachées — mais encore j'es-
» timais que, de tous les amants, je serais le plus heu-
» reux si elle me donnait sa très-précieuse affection ;
» et mon âme s'envolant vers elle, je disais secrètement :
» O grands Dieux ! puissé-je tout à fait la réduire, la
» plier de force à mes désirs enflammés, comme
» Aconce (1) subjugua Cydippe prise par une pomme
» perfide, comme le fier Achille conquit la très-gentille
» Déidamie, ou par tout autre moyen ! Je m'appli-
» quais au dernier point à goûter cet immense plaisir,
» cette chère jouissance de la contempler, comme si je
» me trouvais réellement en présence d'une apparition
» céleste. Telle elle me semblait être, en vérité, quand
» elle riait, quand elle parlait, avec de belles manières,
» dirigeant parfois sur moi ses yeux étoilés et tout char-
» mants, placés au-dessus de deux roses vermeilles
» pleines de candeur et de grâce, quand elle accom-
» plissait la célébration des offices sacrés imposés et
» institués, avec une aptitude parfaite, avec une piété
» entièrement attentive, avec une gravité de matrone.
» Parfois ce timbre de voix qui me transportait, qui
» remuait tous mes esprits, parvenait jusqu'à mes
» oreilles ; je me sentais totalement couvert et comme

troupeaux qui en boivent, tandis que celle du Sybaris les noircit. Ovide prétend que ces deux rivières rendent les cheveux des hommes pareils à l'ambre et à l'or :

Crathis, et huic Sybaris nostris conterminus arvis
Electro similes faciunt auroque capillos.
(*Met.*, XV, 315.)

(1) Jeune homme de l'île de Céa, très-beau mais pauvre, s'éprit, dans le temple de Diane, à Délos, de Cydippe, jeune fille riche et de grande naissance. Il écrivit sur une pomme : Aconce, je jure par Diane de n'être jamais qu'à toi. Puis il fit rouler la pomme aux pieds de Cydippe qui, l'ayant prise et ayant lu tout haut la phrase tracée dessus, se trouva, par le fait, avoir prononcé un serment inviolable, ainsi que le voulait la loi pour toute promesse faite dans le temple de Diane. (Ovide, *Héroïd.*, II.)

» enveloppé d'une suavité inconnue. C'est au point que
» mon âme, désertant son domicile naturel, eût con-
» senti à la mort perpétuelle pour se trouver toujours
» à si gracieuse fête avec ma dame Polia. Je recon-
» nus alors la violence du choc, par la flamme amou-
» reuse qui en résultait, et dont la croissance augmen-
» tait à mesure que je la contemplais. Quelque force
» d'esprit que j'y apportasse, je ne savais empêcher
» mes yeux, violés par ce beau visage, de laisser perpé-
» trer le doux larcin de mon cœur. Mais, soupirant
» tout bas, je disais avec une ferme résolution :

» Certes j'appartiens à cette nymphe insigne. L'es-
» poir dont je me flatte le plus gît dans sa blanche
» poitrine. J'ai déposé, j'ai renfermé tout mon bien
» en elle. Je la révère comme il convient, je l'honore
» et l'adore par-dessus toutes, ni plus ni moins que les
» Athéniens n'adoraient leur Pallas, les Thébains leur
» aimable Bacchus, les Indiens Dionysus, les Romains
» Liber, les Arabes Adonis, les Éphésiens Diane, les
» Paphiens la très-sainte Vénus, les Tyriens Hercule
» et les habitants d'Aricia (1) la Diane porte-flambeau.
» J'entends la suivre sans repos comme Clymène chan-
» gée en héliotrope se tourne sans cesse vers son Phœ-
» bus bien aimé. Je veux être à elle de même et lui
» élever un culte amoureux. Je veux me maintenir
» dans ce même état d'esprit, et, sans pouvoir être mû

(1) Présentement *L'Aricia*, dans la campagne de Rome. Ancienne ville qu'on prétend fondée par Hippolyte, qui lui aurait donné le nom de sa femme Aricie. (Virg., *Æn.*, VII, 767.) La colline d'Aricia était un lieu de réunion pour les mendiants :

Debet Aricino conviva recumbere clivo,
Quem tua felicem, Zoile, cœna facit.
(Mart., II, 19.)

Silius Italicus donne l'épithète d'*immitem* à Aricia, à cause de l'ancien culte Scythique de Diane, à laquelle on sacrifiait des victimes humaines. (IV, 369.)

» jamais ni par la terreur, ni par le plaisir, j'entends » me soumettre, en tout amoureux service, humblement à son vouloir, comme la timide perdrix dans » les serres crochues de l'aigle rapace. Je ne conserve, » peint ou sculpté, au fond de mon cœur, aucune » image, aucun simulacre, aucun autel autres que les » siens. J'espère me restaurer par elle, j'espère vivre » amoureusement et en joie, tenant son affection pour » une plus belle parure que le diadème des Rois, que » le paludamentum (1) des empereurs, que le galerum (2) » des pontifes, que le lituus (3) des augures. Polia dominant Poliphile! mais ce sera ma louange et ma » gloire, ce sera mon honneur, mon élévation que de » me donner amoureusement ainsi, vaincu, prosterné, » dans l'espoir que nos âmes n'en faisant qu'une, nous » parviendrons aux royaumes triomphants, au délicieux » empire de la divine Cythérée.

» J'étais ravi de toutes façons, affolé, absorbé par » mes pensées délicieuses, par mes réflexions, par la » jouissance de semblables images; des blessures s'imprimaient, de moment en moment, avec une violence » aveugle dans mon âme où elles s'introduisaient et » multipliaient. J'avais entièrement concédé à Cupidon la pleine juridiction qu'il avait usurpée, tyrannie, pouvoir absolu. Pris d'affection pour un tel » mystère, je ne désirais nulle autre chose, hélas! que » de pouvoir ouvrir, découvrir mon cœur à cette » nymphe, lui exposer mes désirs intimes. Mon amour

(1) Manteau militaire des généraux Romains, de la forme de la chlamyde Grecque, mais plus grand, et retenu par une fibule.

(2) Bonnet fait de la peau garnie de son poil d'une victime immolée à l'autel, et surmonté d'une pointe de bois d'olivier entourée d'une touffe de laine. Il était porté par les pontifes.

(3) Bâton court, recourbé à une extrémité, dont les augures se servaient pour déterminer dans le ciel des divisions idéales.

» Socratique (1) aurait voulu percer une fenêtre dans
» mon sein, et lui laisser voir la place amoureuse
» qu'elle y occupait, voir la passion sans bornes que je
» ressentais pour elle. J'aurais voulu lui dépeindre la
» flamme par laquelle mon cœur dévoré se détruisait,
» par laquelle s'évanouissait mon âme amoureuse.
» J'aurais voulu lui dire, en paroles touchantes et
» douces, avec de lamentables gémissements, l'outrance
» que je subissais pour elle, lui exprimer l'ardeur
» intempérante qui me faisait languir à l'excès, l'esprit
» errant, effréné, égaré, vagabond. Tantôt soupirant,
» tantôt gai, tantôt paisible, reposé, tranquille, tantôt
» indigné, désespéré, hésitant et mécontent, je consu-
» mai cette courte journée consacrée et fameuse, subis-
» sant des impressions confuses et contraires. Elle me
» parut plus brève qu'un atome du temps, plus rapide
» qu'un moment.

» Mais déjà le Soleil rouge et glabre (2) indiquait,
» aux extrêmes confins de l'Hespérie, la sérénité du
» lendemain. Les délicates et nobles dames se réuni-
» rent pour le départ, et afin d'effectuer leur sortie.
» Elles mirent fin aux offices solennels, aux cérémonies
» pratiquées, non comme les Égyptiens célébrant le
» culte d'Isis et d'Osiris, en frappant des coups, non
» comme les barbares dansant aux chocs des cymbales
» et des tympanons, mais comme les Grecs, avec des
» chœurs, des chants mélodieux, consacrant dévote-
» ment et gaiement de légers rameaux qu'elles por-
» taient. Alors mes yeux insatiables, mes sens ébranlés
» se séparant de sa précieuse image surhumaine qui les
» subjuguait, je me retrouvai cuit et rôti par un amour
» véhément, crépitant comme du sel au feu, les yeux

(1) Amour pur comme celui de Socrate.

(2) Il veut dire sans rayons.

» éblouis par les brillantes beautés, par l'éclat, par la » naturelle perfection de sa jolie forme élégante. Je la » saluai souvent encore, et je lui dis à part moi : Adieu, » adieu! petite larronne, petite crocheteuse de mon » trésor!... et, tout bas, à tout moment je répétais » adieu. Avec le peu de cœur que me laissait son dé- » part, me sentant ravir mon âme qu'elle emportait avec » elle, je me retirai cruellement ému et sanglotant. » Son sein blanc comme du lait, reposoir de délices, » avait fait de moi une dépouille de guerre et un tro- » phée. Je la suivais, hélas! rien que des yeux, avec » plus de regrets que n'en montra l'ardente Laodamie, » dans sa douleur, regardant partir Protésilas son » bien-aimé, et qui, tout affligée, ne le voyant plus, » tomba mourante sur le rivage, sous le coup d'un » mortel chagrin, le suivant des yeux, l'appelant. De » même aussi, dans ma douleur, versant des larmes » plus abondantes que des gouttes de pluie, j'appelais » Polia, je l'invoquais, la rappelais. — O Ariadne, » c'est ainsi que, malheureuse, tu te trouvas désolée » et désespérée, en ne voyant plus ton perfide, » ton trompeur Thésée! Tu jetais vainement son » nom dans l'espace et vainement tu l'appelais par » les vastes antres, par les rochers creux de la » déserte Dia (1). Rien n'apparaissait à tes yeux » humides que les dures montagnes de murex, que » les buissons de prinos (2), que les âpres rives aux » courbes partout rongées par le choc des ondes écu- » mantes et des flots qui s'y ruent. — Que devenir, à » présent, ô misérable que je suis, abandonné de mon » bonheur, que je venais de retrouver, abandonné par

(1) Nom donné quelquefois à l'île de Naxos. C'est aussi celui d'une île de la mer de Crète, aujourd'hui *Standia*. (Pline, IV, 12.)

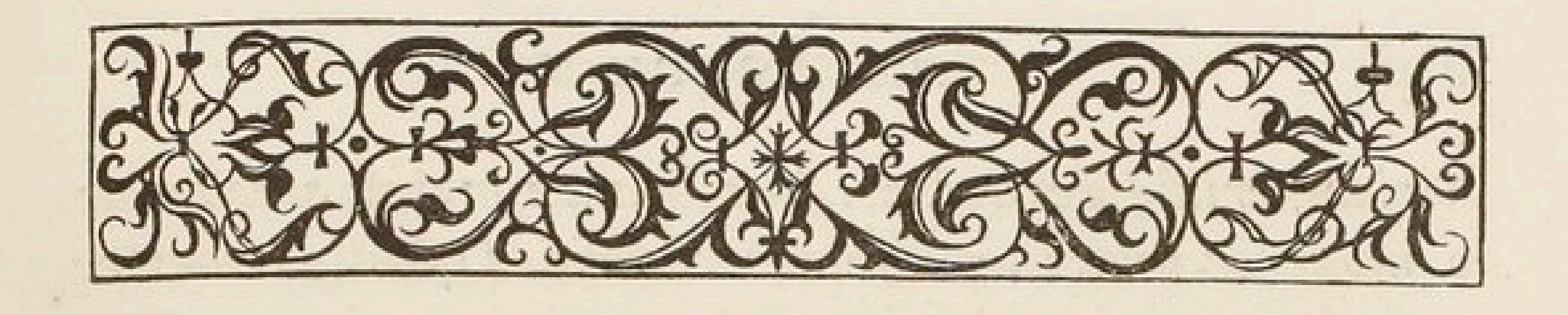
(2) Ou apalanche, genre de la famille des ilicinées, voisin du houx.

» mon bien unique, par le seul remède efficace que
» j'aie contre cette angoisse désolante, contre cet âpre
» tourment, alors que mon amour s'est rallumé plus
» féroce, accablé de tant de douleur, sentant que je me
» vais pâmer! C'était, pour mes souffrances, un
» singulier soulagement que de la contempler! Je ne
» puis me persuader, ô infortunée Io, que tu te trouvas
» aussi affligée, dans le sein de ton père limpide Ina-
» chus, voyant ton changement de forme, tes tresses
» blondes devenues des cornes menaçantes et dange-
» reuses, ta voix humaine devenue un mugissement de
» tonnerre, la verdure des prés devenue ton aliment
» insolite! Me lamentant non moins, je demeurai aussi
» inconsolé, consterné par le fait de mes plaisirs chan-
» gés en peines cruelles, par le fait de la privation
» imposée à mes yeux, d'où les larmes pleuvaient, de
» cette lumière brillante au devant de laquelle me pré-
» cipitant, je donnai passage, accès ouvert à cette flè-
» che sainte et dorée. Sans y répugner le moins du
» monde, mais humblement incliné, courbé comme
» une souple et pliante baguette de saule, plus flexible
» que l'osier amer contourné en couronne, j'attendis
» le trait, estimant que c'était une faveur extrême, un
» don singulier que me faisait là le seigneur Cupidon.
» Je ne saurais jamais traduire, avec une exactitude
» scrupuleuse, toutes les circonstances de cette volupté
» perçue et dégustée en me repaissant des incompa-
» rables beautés de Polia et de ses admirables qualités
» accessoires. J'étais abandonné, privé de ce lumineux
» et céleste flambeau dont je pouvais user efficacement
» pour éclairer mes pensées obscures. O splendide
» lumière de mon esprit aveuglé! Dame de ma vie,
» reine de mon cœur, impératrice de mon âme! Or,
» cette âme assiégée de toutes parts, foulée de tous
» côtés, se prit à s'altérer grièvement dans ma poitrine

» en feu. C'est pourquoi, tout enflammée, tout voluptueusement brûlée, elle envoyait, par ma bouche ouverte, un mugissement mêlé de soupirs, pendant son supplice plus cruel que celui du fondeur et modeleur Périllus enfermé à l'intérieur de la machine en forme de taureau du tyran d'Agrigente. Mon âme n'était pas dans une situation autre; enclose dans ma poitrine, véritable fournaise, elle s'y consumait d'un amour ardent et enflammé. C'est que l'humanité trouve moins de jouissance à goûter ses plaisirs, qu'elle ne récolte de douleurs et de tristesses à en être privée dans la suite. Tout cela faisait que je ne considérais pas comme un lourd fardeau de perdre la vie et d'expirer promptement pour une vierge pareille. Je me tenais tout prêt à subir n'importe quel grand supplice. Il en résulta que je me livrai à l'espérance de revoir les beautés dont j'étais séparé, de réacquérir les joies perdues, de replacer devant mes yeux ces doux tableaux, de rétablir le nouvel et parfait amour, de le conserver, de l'accroître tout en le conservant. Quant à elle, hélas! elle me faisait tort en me fuyant injustement, moi dont les entrailles étaient si âprement excitées, mordues par le désir fermement établi de la posséder uniquement. Toutefois, je m'enhardissais à plus d'audace, infortuné que j'étais, si faible devant l'amour si fort, si débile devant son vaillant pouvoir. Je blâmais l'arc de ce dieu de ne pas faire subir à Polia le même traitement qu'à moi, de ne pas lui communiquer l'amoureuse contagion, je m'élevais contre elle en imprécations, disant : O Dieux supérieurs très-hauts ! Faites mourir cette cruelle qui me donne la mort si impitoyablement. Si je succombe et qu'elle me survive, tirez-en une vengeance telle, pour toutes ses cruautés envers moi, qu'elle implore la mort et que vous ne

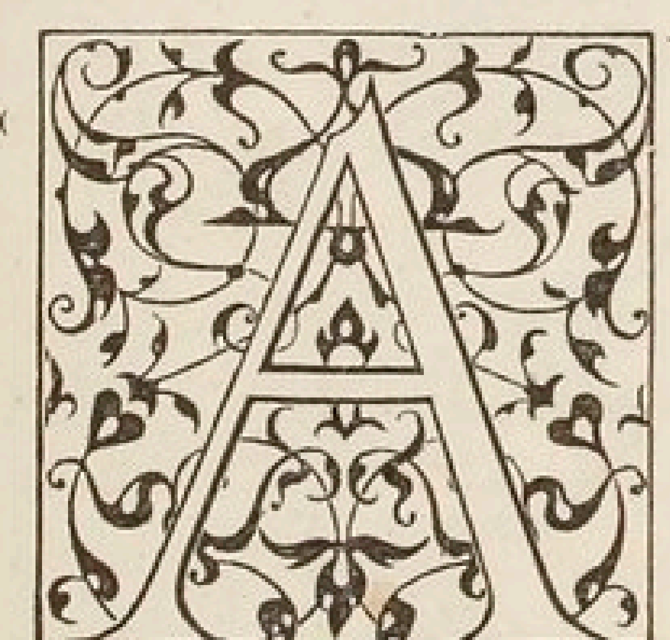
» l'entendiez point! Que, vivant misérablement, elle ne
» puisse acquérir ce glorieux trépas! Mais, hélas! la
» raison me revenant, aussitôt je réprouvais, en moi-
» même, toutes ces malédictions absurdes. Ah Poliphile!
» comment, téméraire, as-tu l'audace de blasphémer
» contre ton bien, contre ton cœur, contre ton espé-
» rance! Comment, nouvel Erostrate (1), peux-tu remplir
» de ta malédiction ce sanctuaire de toute vertu! Je con-
» damnai donc la rage d'amour qui me dévorait d'une
» fureur brûlante et me faisait perdre la raison, priant
» les Dieux d'agir envers Polia tout à l'opposé, et de
» changer mes vœux en bénédictions. Alors, indiffé-
» rent à la mort, comme à la vie que je menais, je me
» disposai à l'aviser, sur-le-champ, de mes molestes,
» de mes insupportables langueurs, et à lui trans-
» mettre l'expression de ma pensée constante. Je
» jugeai, raisonnablement, qu'il n'est concrétion si
» dure formée dans le cœur humain, qu'on ne puisse
» amollir, vaincre, dompter avec le feu de l'amour.
» Une boule ronde est apte à rouler : cependant elle
» demeure immobile, et c'est en lui donnant l'impul-
» sion qu'on met en branle sa forme arrondie. Un tel
» argument me fit penser à lui écrire, afin d'éprouver
» l'âme d'une nymphe si noble et si ingénue, admira-
» ble composé de toute vertu et de toute beauté, mais
» qui m'occasionnait un combat quotidien, une anxiété
» incessante, une mort habituelle sans, toutefois, l'abo-
» lition de la vie, cela par la privation d'une chose
» si élégante, si désirable et si aimée. Aussi bien ne
» pouvais-je me persuader qu'il pût y avoir en elle rien
» d'autre que qualités correspondantes, mœurs gen-
» tilles, humanité maniable. C'est pourquoi je lui fis
» passer en secret l'épître suivante : »

(1) Ephésien qui brûla le temple d'Artémis.



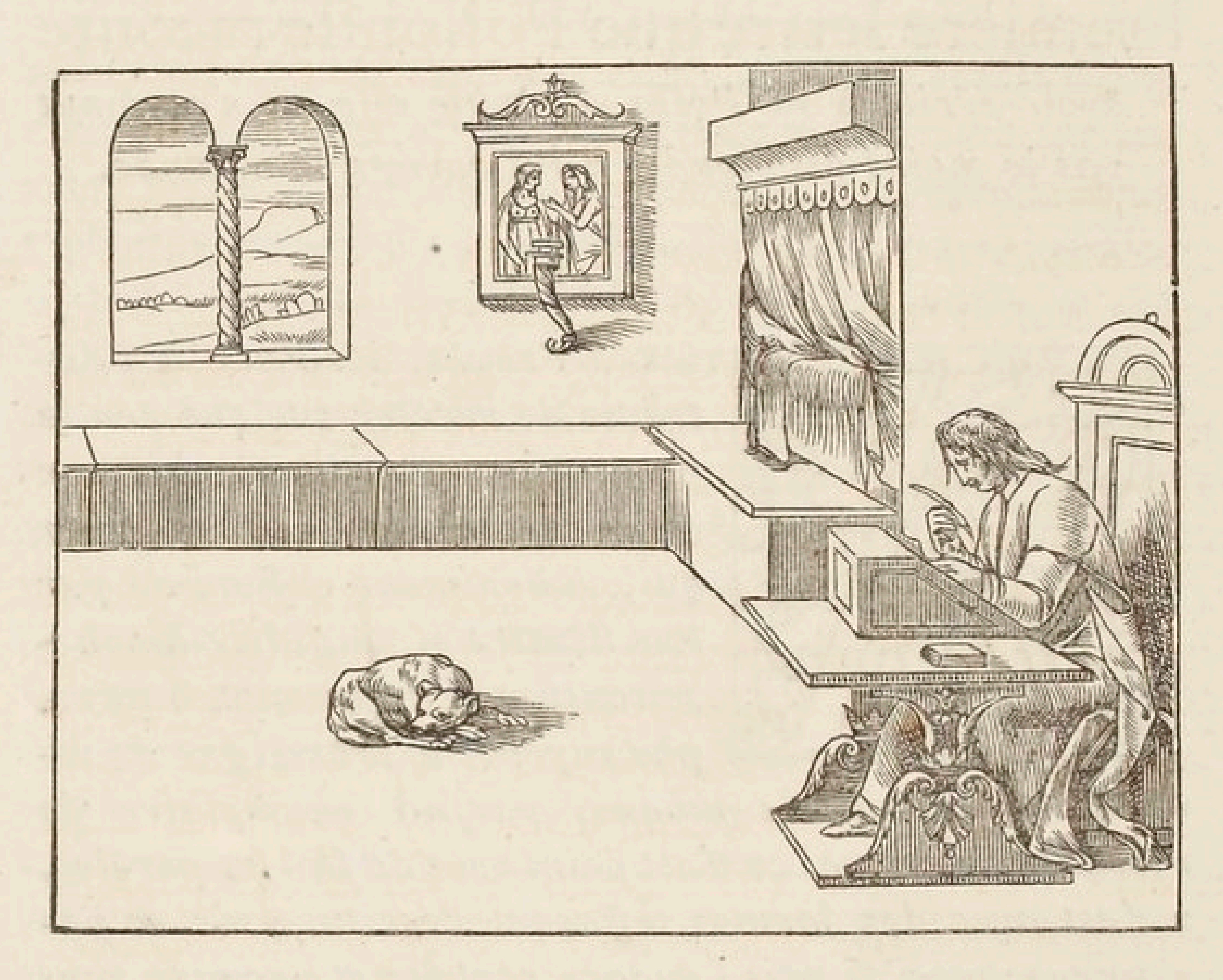
Première lettre que Poliphile raconte

avoir écrite à sa Polia. Comme elle ne s'en émut pas le moins du monde, il lui envoya la seconde.



« AVIDE *à l'excès, désireux à l'extrême de révéler quelque peu la flamme non médiocre de mon cœur amoureux, de ce cœur qui, violemment enflammé par ton illustre et singulier amour, se consume languissant, ô nymphe superbe et très-digne de vénération, miracle unique, parfait exemplaire de » beauté terrestre! ce n'est point avec de faibles paroles, » c'est avec des larmes, effaçant l'écriture sur ce papyrus, que j'ai pris l'audace honnête et permise, sans » témérité, mais vivement poussé par de continuelles » stimulations, par l'invasion d'une tourmentante assiduité d'amour, de te découvrir et déclarer l'incroyable » passion, la sincère affection que je te porte, à toi » mon doux bien, ma douce espérance, rafraîchissement unique de mes tourments que tu ne connais pas, » de mes langueurs dont tu ne te fais aucune idée. » C'est avec une voix attendrie, avec de respectueuses » paroles, avec d'humbles prières que je me recommande à toi, dans l'état de crise où je me trouve, le*

» *cœur criblé de flèches, implorant ton bon secours de*
» *modérer mon incendie désordonné. O Polia, lumière*
» *divine, ma déesse vénérée! veuille ne point te mon-*
» *trer sourde, je t'en prie, à mes justes prières, à mes*
» *objurgations. C'est le visage baissé, c'est suppliant,*
» *que, dévoré d'un brûlant amour, je t'appelle, je t'in-*
» *voque pour que tu te hâtes d'apporter à temps ton*



» *aide salutaire, ton efficace réconfort, ton soulage-*
» *ment nécessaire. C'est parce que mon cœur m'a été*
» *enlevé de la poitrine par les crocs rapaces de tes*
» *yeux stellifères, qu'a été engendrée la raison de*
» *cette épître inepte et désordonnée que je t'écris dans*
» *une confusion causée par l'amour. Il y a déjà quel-*
» *ques jours que j'aurais fait cette tentative, mais je*
» *n'ai jamais pu trouver une occasion aussi favorable*
» *et secrète. C'est pourquoi je réprimai silencieuse-*
» *ment la manifestation de ma cruelle torture et je la*

» *différai. Mais voilà qu'à présent je ne puis renfermer ni garder mon désir que je ne saurais dompter ni arrêter. Car la violence de mon amour le veut ainsi, ma mauvaise fortune me pousse, m'entraîne à prendre ce parti, à composer cette très-douce exorde, ô nymphe excellente, la plus belle qui jamais fût. Montre-toi donc touchée et compatissante, sois bonne, unis-toi, tout apaisée, à une si grande bienveillance, à une si grande tendresse, à un tel amour, à ce mystère qui confond la pensée, ô libératrice nécessaire! C'est qu'à ce feu secret, qui brûle en moi, refusant présentement plus que jamais de rester assoupi et couvert, j'ai dû accorder la permission de sortir et de respirer. Cela montre combien sont grandes l'obstination et l'audace d'un amour opprimé, croissant d'heure en heure, passionné suffisamment pour transpercer un cœur, le fendre en deux, révélant brusquement ainsi le martyre secret que j'endure en t'aimant, et ne celant désormais plus mes peines journalières, incessantes. Elles me remplissent d'amertumes causées par ton amour vénéré; aussi, je pense, dans toute l'intégrité de mon esprit, que c'est une louable action de ne vouloir plus les tolérer. Bien plus, je crois fermement que tu es de nature très-humaine, très-malléable, noble et magnanime, de mœurs honnêtes, d'une très-douce apparence, d'un esprit perspicace, d'une élégante urbanité, munifique, libérale, illustrée par la réunion des vertus. Tous ces grands dons particuliers que les cieux sublimes t'ont départis, cette faconde innée, ce superbe et brillant parler, ces semblants divins, ces attrayants dehors, cette beauté de forme au-dessus de l'humanité, cette grâce achevée, apparente et visible, me poussaient à transporter dans ton sein blanc et mon cœur et ma vie, m'entraînaient,*

» *plein de vénération, à t'admirer insatiablement, puis*
» *me laissaient privé de sens.*

» *Considérant, après, tout cela plus subtilement, je* » *cherche à réaliser mon espérance, je poursuis mon* » *désir si cher; autrement tant de précieuses et su-* » *blimes conditions seraient autant d'illusions dont la* » *pensée témoignerait d'une ingratitude offensante* » *envers leur gracieux auteur. Donc, ô très-belle* » *Polia! qu'il te plaise accueillir avec un front serein* » *ces premières paroles miennes que je t'écris plein* » *d'angoisse. Crois, avec une foi certaine, que je te* » *porte le plus grand, le plus singulier amour que* » *jamais à sa dame aucun amant ne porta. Ainsi* » *donc, prête une oreille bienveillante à ces justes, à* » *ces honnêtes demandes par lesquelles je ne réclame* » *que ton plaisant, ton précieux amour. Il sera, non* » *seulement l'ornement, mais la satisfaction, la con-* » *servation de ma passagère existence, le modérateur,* » *l'adoucissement profitable de mes acerbes angoisses.* » *Tant que je vivrai je ne pourrai, sans faute, aimer que* » *toi, je ne pourrai faire un gracieux service qu'à toi* » *seule, à toi seule me soumettre en humble sujet, comme* » *à mon unique et divine maîtresse dont les incroyables* » *supériorités de beauté m'ont porté à cet état telle-* » *ment périlleux que je ne puis imaginer que je sois* » *en toi tout vivant, quand je suis mort en moi-même,* » *ne prêtant plus aucune attention à ma misérable* » *existence.*

» *D'autre part, je ne puis trouver, pour le salut de* » *cette existence, d'autres secours que de penser dou-* » *cement à toi, et le jour et la nuit, et à quelque* » *moment que ce soit; c'est en y pensant que je puis* » *me donner l'apparence d'un remède très-efficace,* » *dont, présentement, j'ai plus grand besoin que jamais.* » *Autrement, affaibli et alangui par la résistance op-*

» *posée à l'envahissement croissant d'une telle flamme* » *incessante, le destin ravisseur et final m'atteindra.* » *C'est pourquoi, de toute façon, j'aurai de toi de* » *deux choses l'une : ou tu voudras mon salut, en te* » *montrant dorénavant bénigne et douce, alors c'est* » *la possibilité d'obtenir une couronne d'amour, c'est* » *le plein contentement; ou tu feras le contraire, —* » *ce que je ne puis me persuader, — alors c'est pour* » *moi la catastrophe, la misère, le chagrin. Le premier* » *parti nous satisfait tous deux; le second nous mé-* » *contente, sans nous épargner le repentir dans la* » *suite. Ne consens pas, Polia, ma beauté virginale,* » *ma bien-aimée, à courir au-devant de la note d'in-* » *famie que tu mériterais en souscrivant à la perte* » *de mon âme. La sublimité de ta condition répugne* » *à l'impiété et lui résiste. Cependant, je t'offre mon* » *âme que je t'ai vouée, je l'immole d'avance, je te* » *sacrifie mon cœur dont tu disposes absolument à ton* » *gré, étant ma dame; car, vivant ou mort, je suis* » *affectueusement et perpétuellement tien. Adieu! —*

» Je crus, matrone sainte, que la demoiselle, jus- » tement émue, agréerait quelque peu mes amoureuses » paroles, de même que Corydon (1) invoqué par Battus » soulagea sa douleur. Mais point! Je dépensai vaine- » ment mes écrits et mes paroles, comme si je m'étais » adressé à une statue de marbre, et mes discours » n'eurent pas plus de résultat que des œufs clairs (2). » Toutefois, considérant avec raison que le premier » coup ne fend pas l'arbre, rempli de l'audace Her- » culéenne que m'inspirait Amour, grâce au parti pris

(1) Dans le texte *Corydus* pour Corydon, pasteur qui retira une épine du pied de Battos. (Théocrite, *Idyl.* IV.)

(2) Dans le texte : *ova hyponemia,* mot forgé, peut-être, de ὑπονέω, je nage entre deux eaux.

» d'écrire, que j'avais trouvé commode, je lui envoyai, » à peu de jours de là, préoccupé attentivement du » soin de mon salut, cette petite épître lui disant :

« *Si mon âpre torture eût été moindre que la* » *cruauté dont tu as fait preuve, ô Polia, vierge très-* » *belle ! grandissant mon courage, je conseillerais la* » *patience à mes longues afflictions, tout en gardant* » *quelque espoir flatteur. Mais je reconnais clairement,* » *à présent, que, par le fait de ma mauvaise et* » *peu propice étoile, ta froide cruauté, ta férocité* » *dépasse de beaucoup mon martyre, si grand qu'il* » *soit. Qu'importe-t-il donc à l'Amour, que lui sert-il* » *d'accroître à chaque instant un feu si doux en mon* » *cœur déjà consumé, si tu te montres plus dure,* » *plus froide que la glace rigide ? si ton cœur, devant* » *ma patience humble et soumise, devant mes vœux* » *exprimés, devant mon affection déclarée, reste plus* » *gelé que les fontaines de Dircé* (1) *et de Nomæ* (2), » *plus gelé que la salamandre, si froide que son contact* » *éteint le feu ! Ce feu brûle en moi d'autant plus qu'il* » *contraste davantage avec ton mauvais vouloir. Ce-* » *pendant, je ne puis détacher cette chaîne amoureuse* » *et solide qui me tient, plein d'angoisse, sous ton joug* » *si pesant et si doux. Bien au contraire, plus je me* » *révolte, plus je m'embarrasse, plus je demeure saisi* » *et captif dans cette nasse d'amour, pareil au* » *moucheron enveloppé par l'inextricable tissu de l'a-* » *raignée. Aussi, vaincu, étroitement retenu et prison-* » *nier, incapable de fuir, force m'est de me courber* » *en pleurant devant toi, car en toi seule repose ma*

(1) Source située en Béotie, en laquelle fut changée Dircé.

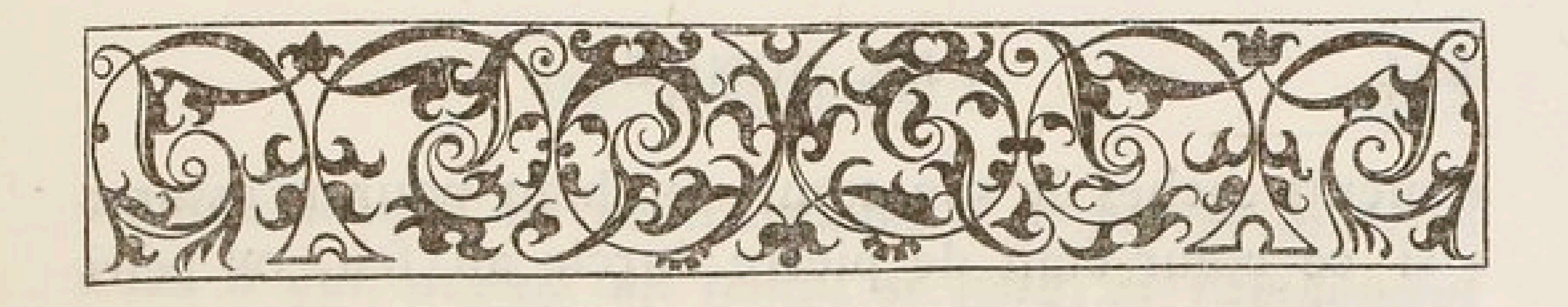
(2) Dans le texte, *Nome*, pour Nomæ (Νομαί), ville du nord de la Sicile, qu'on lit ailleurs Menæ, auprès de laquelle se trouve la source *Nomais* ou *Menais*. (Diod. de Sic, XI, 91. — Vibius Sequester, *De flum. font. lac. nem. palud., etc.*)

» *liberté précieuse, tout mon bien indispensable. Or, si*
» *tu comprends clairement, ô ma Dame! une affection si*
» *sincère et si brûlante, une soumission si volontaire, un*
» *amour si vaillant et si laborieux, pourquoi ne veux-*
» *tu pas accepter tout ce que je t'offre si libéralement*
» *avec ma vie suspendue entre tes deux mains déli-*
» *cates? Hélas! très-douce, très-jolie Polia, secours-*
» *moi, je t'en prie, permets, souffre que mes paroles,*
» *loin d'être superbes et arrogantes, mais toutes dé-*
» *vouées, pénètrent quelque peu ton cœur. Suscite en*
» *toi un rien de compassion, reçois mes chauds soupirs,*
» *écoute mes lamentations intimes et particulières,*
» *étudie-toi à être bonne de cœur, viens au devant d'un*
» *serviteur si fidèle et si tendre. Il est certain que je*
» *me meurs, que je me consume pour toi d'un amour*
» *sans mesure. C'est au point que le monde entier ne*
» *m'en pourrait arracher, ni m'en faire bouger — car*
» *je suis plus ferme que Milon — ni m'empêcher de*
» *t'aimer au-dessus de ce qu'il y a de plus précieux,*
» *de te rendre un culte, de te révérer, de t'adorer en*
» *me prosternant, ô véritable effigie, vrai simulacre*
» *de Déesse, superbement figuré, si remarquablement*
» *dressé devant mes yeux et mon esprit, dans lequel je*
» *crois voir très-clairement la représentation de mon*
» *salut, l'expression de ma paix, de mon affection et*
» *de mon contentement.*

» *C'est pourquoi, ô mon espérance! ne me refuse*
» *pas, à moi qui suis tout à toi, à moi qui te supplie*
» *de la sorte, ne me refuse pas ta pitié et l'adoucisse-*
» *ment du feu qui me dévore, sans quoi je ne pourrai*
» *plus vivre. Le pourrais-je que je ne le voudrais pas.*
» *C'est que, sur ton apparence angélique, sur tes*
» *mœurs toutes modestes et belles, sur ton noble*
» *aspect, je fonde l'espérance certaine d'un secours à*
» *un moment donné. L'indice principal, l'indice le plus*

» *remarquable en est dans ce que le suprême Jupiter*
» *t'a façonnée avec un soin accompli, exquis, ainsi*
» *qu'un merveilleux spécimen des beautés parfaites,*
» *des beautés par excellence, qui ne sont, à ce degré, que*
» *chez toi seule et s'y font remarquer bien au-dessus,*
» *certainement, de toutes celles des plus belles demoi-*
» *selles du monde. C'est pourquoi je ne doute nullement*
» *que ce même ouvrier, s'il a, dans sa bienveillance,*
» *créé, celé en toi tant de biens, tant de dons célestes,*
» *à son image, n'ait dû, c'est mon opinion certaine,*
» *déposer de toute façon, dans ton cœur humain,*
» *quelque parcelle de sa clémence. Je suis certain qu'il*
» *ne t'a pas mise au monde parmi les gryphons hy-*
» *perboréens, qu'il ne t'a pas fait naître de Niobé, ni*
» *dans la sauvage et rude contrée d'Apulie, ni de*
» *Diomède le Thrace cruel* (1), *ni du furieux Oreste,*
» *ni de la méchante Phèdre. Mais il t'a fait engendrer*
» *par des parents très-humains, au-dessus de ce monde*
» *peut-être. C'est là ce qui, sans doute, me maintient*
» *dans cet état de fonte fluide : autrement mon cœur se*
» *serait réduit en charbon, et mon âme indignée se serait*
» *à jamais enfuie. Viens-moi donc en aide, secours-*
» *moi, sauve-moi. Je ne te supplie pas avec l'insolent*
» *désir de Midas ou de Pygmalion, mais je ne te de-*
» *mande que de m'accorder tes faveurs, rendue tôt*
» *propice, de subvenir à mon besoin, de te montrer*
» *pitoyable, d'apaiser ta colère, de calmer ton âme,*
» *de tranquilliser ton esprit, d'amollir ton cœur, d'ac-*
» *cueillir mon amoureuse affection. O ma dame ! ac-*
» *corde cela à ton fidèle serviteur, qui te veut faire un*
» *service éternel. Adieu !* »

(1) Fils d'Arès et de Cyrène, nourrissait ses chevaux de chair humaine. Tué par Hercule.



Poursuivant sa douloureuse histoire,

Poliphile raconte comme quoi, Polia ne se montrant pas touchée de ses deux épîtres, il lui en envoya une troisième, et comme quoi, celle-ci persévérant davantage encore dans sa cruauté, il la retrouva priant seule dans le temple de Diane où il mourut. Puis il dit comment il ressuscita au milieu des doux embrassements de Polia.

« ADAME et divine prêtresse, vouée tout entière aux sacrements, afin de ne pas traîner en longueur le douloureux récit mal déduit que je viens de faire en ta sainte et bénigne présence, je poursuivrai brièvement mon prolixe discours qui » tire à sa fin. J'ose, pour te complaire, ainsi qu'il arrive le plus souvent, à leur insu, à ceux qui aiment » fortement, me persuader que la persévérance est » opportune et utile. Cependant je m'aperçus que cette » vierge ne s'émut nullement de mes lettres sus-mentionnées et qu'elle ne broncha pas plus que le mont » Olympe sous l'assaut des vents effrénés et déchaînés. » Mais, pour cela, je n'abandonnai point la lutte commencée, ne le pouvant point d'ailleurs. Je lui envoyai une troisième épître, afin de découvrir les senti-

» ments cachés de son cœur, ou bien pour m'assurer
» si ce cœur était de pierre durcie au feu, ou pétri
» d'une substance humaine, stimulé que j'étais par
» l'amour vigilant sans que mon appétit cessât d'être
» inondé et oint d'un caressant espoir. Telle était la
» teneur de ma lettre :

« *J'épuiserais mon langage, ô très-ingénue et très-*
» *noble nymphe, plutôt que de pouvoir exprimer, tant*
» *soit peu, sur le blanc papyrus, combien est fati-*
» *gante, combien est lourde ma peine amère qui, ger-*
» *mant nuit et jour dans mon cœur langoureux, s'ac-*
» *croît sans trêve en te voyant ainsi demeurer sourde*
» *et déplaisante. Cela non seulement parce que je re-*
» *connais ton mécontentement, mais encore parce que*
» *je te sens saturée des récits de mes graves tourments.*
» *Ils ne sont pas moindres, ils sont, au contraire, bien*
» *plus grands que ceux dont je t'ai naguère entretenue*
» *si doucement par deux lettres consécutives. Mais*
» *voilà que le fallacieux, l'invincible, le cruel, le dou-*
» *loureux amour s'est fortifié en moi, et mon impla-*
» *cable fortune, mon étoile contraire me condamnent*
» *de toute nécessité à te servir, à me faire ton esclave.*
» *O nymphe d'une beauté qui dépasse ce qui est ac-*
» *cordé à l'humanité! nymphe d'une noble et char-*
» *mante race! j'ose le dire, tu es plus cruelle, plus*
» *impitoyable que nulle autre ; tu l'es plus qu'une bête*
» *sauvage et indomptée, que le lion féroce et affamé*
» *d'Androclès; tu es rigide, tu es malfaisante à un*
» *degré que démentent et le doux, le divin ensemble de*
» *ton éclatant aspect, et ta forme céleste et rare! O*
» *nymphe dépouillée d'humanité, rebelle aux feux*
» *amoureux de Cythérée, pleine de mépris pour le*
» *divin empire de l'industrieuse Nature! Une juste*
» *raison, une expérience odieuse, mais qui n'est pas*

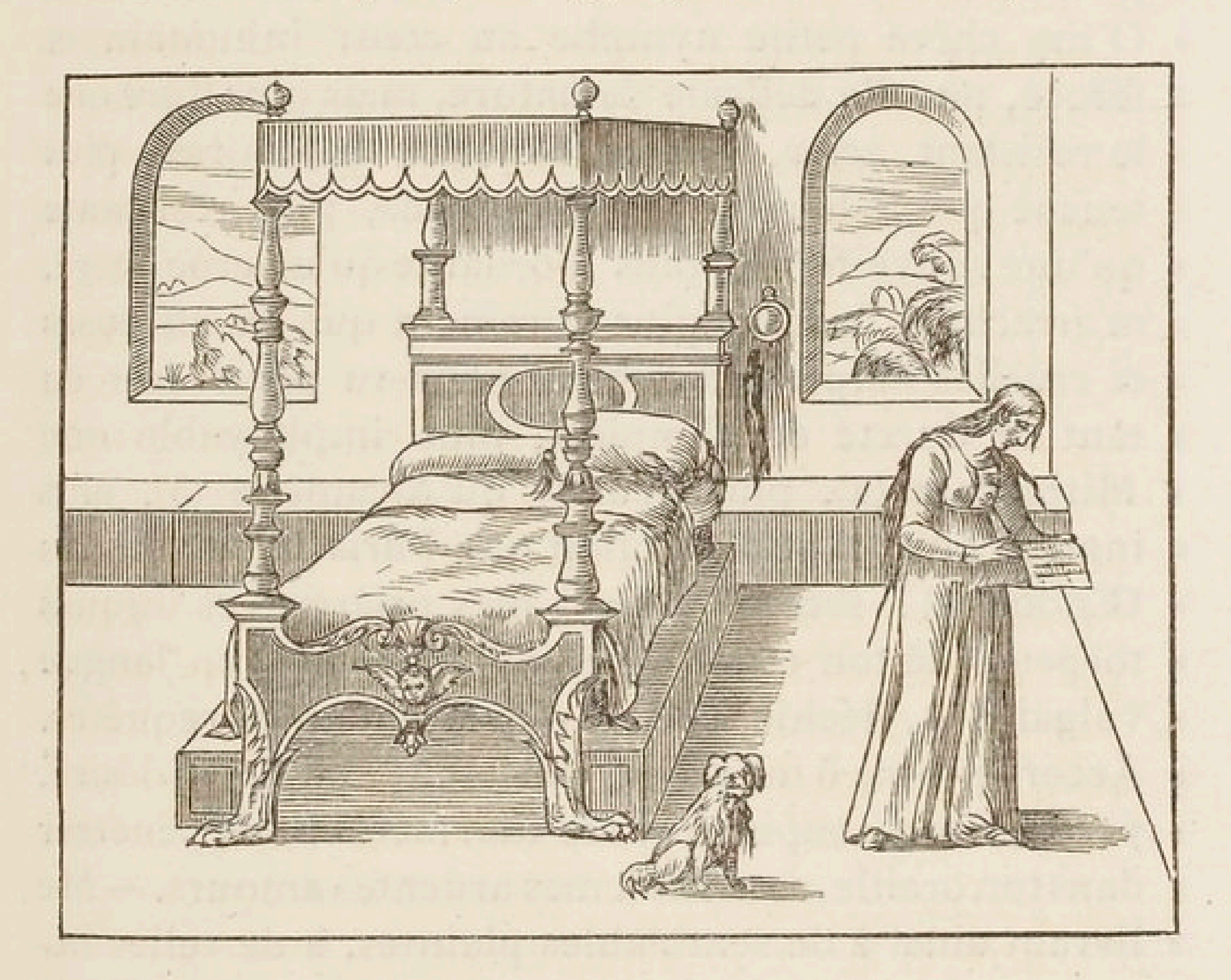
» *sans charme, me contraignent à te parler ainsi, ô » toi à qui, depuis un temps si long, si rapidement » écoulé, si inutilement perdu, je suis nuit et jour atta- » ché, te chérissant immodérément, enflammé, brûlé, » t'aimant, ô ma seule élue, au point de détruire ma » propre vie, comme je le vois clairement! Si bien que, » plus je t'aime, plus il me paraît que j'endure par » ton fait, le supplice d'être changé en pierre.*

» *Ah Polia! se peut-il qu'il ne se trouve pas un atome » de pitié dans ton esprit, puisque je ne puis obtenir de » toi la moindre gracieuse attention pour les petites » lettres que je t'envoie ? puisque je ne puis te toucher » ni par mes soupirs retentissants, ni par l'afflux et » la fréquence des larmes que mes yeux laissent échap- » per et ruisseler, pleurant à tout moment leur fâ- » cheuse condition et leur cas douloureux? Ils eussent » facilement cru, ces yeux, avec une bonne foi sincère; » ils eussent pensé que ta beauté sans pareille eût dû » être appareillée, associée avec un monceau indéfec- » tible de douceur d'âme. Ce sont ces yeux qui, par leur » appétit instantané, par leur brûlante pétulance, ont » été la cause, ont été le premier départ de la ruine » de mon existence et de sa captivité. Malgré cela, je » ne puis les refréner assez pour qu'ils ne souhaitent » extrêmement de contempler encore cette nymphe, » très-étincelant soleil qui les a fait s'obscurcir; je ne » puis les empêcher de récidiver et de me précipiter » dans ma pernicieuse damnation. Cependant, ô céleste » esprit, ô mon idole vénérée! si, devenue propice à » mon écrit, tu ne le reçois pas, si tu ne l'écoutes, c'est » sans doute parce que je suis absent. Mais, ô ma dame » bien-aimée ! si tu me voyais devant toi, me détruisant » et languissant en ta présence, si tu me voyais fondre » en larmes, soupirant sans cesse, implorant ta misé- » ricorde, sollicitant ton apaisement, si tu m'entendais*

» te conter, avec une douceur toute respectueuse, toute
» soumise, l'incroyable amour que je te porte, l'amer-
» tume de cœur dont je souffre, l'ennui qui pèse sur ma
» vie devenue odieuse, la continuelle souffrance que
» j'endure misérablement, par le fait de tes virginales
» beautés, hélas! illustre Polia, je suis certain que tu
» te laisserais émouvoir, et que tu connaîtrais avec
» certitude combien je mérite d'obtenir ta faveur et
» ton prompt secours. Cet amour, bien que tu le re-
» pousses opiniâtrement et sans pitié, est si fervent, si
» impétueux, que le rejeter est, à mon sens, comme si
» tu m'ordonnais de crever, de mourir pour toi. As-tu
» quelque raison convenable pour laisser s'accomplir
» un mal si grand? Quel honneur, quel profit, quel
» triomphe, quel plaisir en pourras-tu jamais retirer?
» Tu n'en pourras recueillir tout au plus qu'une note
» infâme de cruauté condamnable. Peut-être t'attire-
» ras-tu même l'impitoyable justice des dieux vengeurs,
» qui jamais ne laisse croître le coupable forfait qui
» penserait lui échapper. Veuille donc ne pas consen-
» tir à un mal aussi grand, aussi condamnable; mais,
» bien plutôt, avec ta haute couronne de vertus, montre-
» toi pitoyable, douce et plaisante. Un tel bienfait fera
» l'ornement de ta louable beauté, dispensera le cou-
» rage, le contentement et le repos à notre vie caduque,
» et tu sentiras un fruit très-suave croître et mul-
» tiplier, non sans plaisir, dans un bref délai. Car on
» ne saurait rien trouver de plus précieux au monde
» que deux amants d'accord, ni rien de plus maudis-
» sable, de plus méchant, de plus insupportable que de
» se voir aimé sans aimer soi-même. C'est pourquoi,
» si tu ne te montres pas secourable à mon amour,
» salutaire à mes maux, que veux-tu que je fasse en
» cette triste vie devenue désormais, par toi, si nuisible
» et si douloureuse? Il est certain que si, endurcie

» *dans ton obstination, tu persistes à te montrer im-*
» *placable, cruelle et stupide, tu me contraindras, sous*
» *le poids d'une passion insupportable, à sortir de cette*
» *vie, ce qui mettra seul un terme à ton inique résolu-*
» *tion et à l'énormité de ma douleur. Adieu.* —

» C'est ainsi que je m'appliquai à la réduire, à l'hu-



» maniser, à la flatter doucement, à mitiger, par mes
» sollicitations, la rigueur que m'avaient fait subir les
» commencements d'une entreprise rude et périlleuse.
» Mais ni Polia, ni l'Amour ne tenaient compte de mes
» paroles persuasives. Je lui engageais, je lui jurais ma
» foi, à haute voix, m'imaginant de lui faire goûter la
» douceur de mes flammes, et d'obtenir d'elle les effets
» d'un amour réciproque. Avec l'art le plus ingénieux,
» avec toute l'application de ma pensée, je m'effor-
» çais d'allumer en elle cette vraie, cette naïve, cette

» simple et excellente affection, ce feu amoureux dans » lequel, malheureux que j'étais, je vivais comme Périlaüs (1), misérablement, sans remède à mes maux. » Je ne cessais, en imagination, d'avoir avec elle un » beau colloque. Lui tenant, enhardi quelque peu, un » raisonnement auquel se mêlaient souvent les interjections arrachées à mon tourment, je lui disais : — » O ma chère petite nymphe au cœur inhumain et » féroce, pucelle délicate de nature, mais plus dure que » le résistant acier, que la coquille du murex, plus » tenace que le harpon le plus tenace, plus résistante » qu'une solive ferrée, plus mordante qu'un croc acéré, » m'arrachant le cœur plus durement que les affreuses » et cruelles harpies, comment peux-tu persévérer en » tant de dureté et d'impiété, plus impitoyable que » Mithridate (2), plus cruelle qu'Alcamène (3), plus » ingrate pour tant d'affection que Pâris le fut envers » Œnone (4) ? secoue donc, à mes prières, ces iniques » torpeurs de ton cœur virginal. Écris-moi en langue » vulgaire et, fléchie, cède à mes suppliantes requêtes. » Accorde-moi, ô ma dame, d'atteindre au repos désiré, » permets aux soupirs qui me tourmentent de pénétrer » dans ton oreille, consens à mes ardentes amours. — Me » livrant ainsi à de semblables plaintes, à de telles instances, je ne pouvais écarter cette agitation causée » par ma continuelle douleur qui, refoulée en moi,

(1) Même nom que Périllus.

(2) Mithridate ayant fait prisonnier Manius Aquilinus, lui fit couler de l'or fondu dans la bouche. (Appien, *Mithridatica.*)

(3) Veut-il parler d'Alcamène, tyran d'Agrigente? (Héracl. *Pont. fr.* 37), ou, plutôt, ne serait-ce pas un mot mal écrit, pour Alcméor, qui tua sa mère Priphile, par l'ordre d'Amphiaraüs son père?

(4) Fille du fleuve Cébrène en Phrygie. Eut de Pâris, réfugié sur le mont Ida, un fils nommé Corynthus. Pâris l'abandonna lors de son voyage en Grèce, mais vint mourir près d'elle, blessé par la flèche de Philoctète.

» occupait tous mes viscères et poussait tellement en
» mon cœur ses racines amères, que je ne sais s'il y au-
» rait eu moyen de l'en extirper autrement que par la réa-
» lisation de mon espoir suprême. Mes interpellations
» gémissantes jetées autour de son palais m'étaient en-
» core moins profitables. Elle se montrait plus sourde
» qu'Icare aux admonestations paternelles, plus déplai-
» sante que Caunus (1) envers Biblis la désespérée. Elle
» avait le doux amour en exécration, entièrement livrée
» qu'elle était à ses fausses opinions accoutumées, qui,
» contractées dans l'âge tendre et virginal, s'endurcissent
» habituellement. Il est difficile de renoncer à ce qui a
» été une fois imprimé dans l'âme, et on ne le peut faci-
» lement effacer. C'est ce qui fit que, dès l'abord, dès le
» commencement, je fus tout simplement pris, enroulé
» dans ces rets, tenu captif en ces filets enveloppants,
» en ces lacs fallacieux, en ces liens décevants, caducs,
» fugaces et momentanés, en ces subtilités d'Amour.
» C'est ce qui fit que, subjugué par cette fâcheuse
» tyrannie, dans une telle condition, une telle servi-
» tude, néophyte, je trouvai mon unique plaisir, mon
» unique agrément dans la satisfaction d'aimer cette
» vierge à l'extrême, et je ne répugnai pas aux flèches
» du vigoureux Cupidon. Me livrant à lui sans résis-
» tance et sans retard, je le subis avec humilité, et,
» brisé, m'adonnai à l'observance de ses lois troublan-
» tes, subtiles, inquisitoriales, perverses et déréglées,
» tout confiant que j'étais rendu à l'aspect angélique
» de cette jeune fille, croyant son cœur également
» angélique, croyant la partie d'accord avec le tout,
» croyant l'harmonieux ensemble concordant avec la
» partie, ne pensant pas qu'une harmonie sans règles
» se pût trouver dans un composé si beau, si élégant,

(1) V. la note ci-dessus, t. II, p. 258.

» si joli, si admirable et si divin. J'avais quelque raison » d'espérer que Cupidon le sagittaire, après avoir navré, » torturé ainsi mon pauvre cœur aimant, se montre- » rait, dans sa justice, le protecteur assuré de mon » malheureux et funeste amour, arrêterait, avec bonté, » le cours des erreurs aveugles, qu'il s'empresserait » pieusement de me secourir, qu'il apporterait un adou- » cissement congruent à l'excès de mes brûlures. N'at- » tendant, d'ailleurs, aide et protection que de lui, » j'espérais qu'il déchargerait aussi contre elle son arc » dur et cruel dont il avait tiré furieusement sur moi, » dont il avait blessé mon cœur en y lançant un trait » funeste, sans retour. Mais, maniant ma large plaie, il » en exaspérait l'âpreté, il en augmentait la douleur » mortelle. J'espérais, toutefois, plein d'une constante » et ferme confiance en lui, qu'il adoucirait ma grande » blessure, qu'étant son très-dévoué sujet, son esclave, » sa riche proie, son prisonnier, son captif, son butin, » sa dépouille de guerre, son copieux trophée, il m'oc- » troierait le même remède qu'apporta sa pieuse mère » et maîtresse à Énée blessé, et qu'il userait envers moi » de la pitié maternelle. Je pensais que, m'étant donné » tout à lui, il me couvrirait de la même protection » que Vesta la sainte étendit bénignement sur Tuccia (1) » sa servante et sujette, quand, par le miracle du » crible, couvrant la faute commise, elle la préserva » de l'opprobre public et du supplice infamant. C'est » pourquoi, ainsi qu'il arrive maintes fois aux amants » désespérés, privé de juges en ce procès, sans partie » adverse, je condamnais ces deux conjurés acharnés » à me nuire mortellement ; pleurant, me lamentant

(1) Ou Tuccea, vestale accusée du crime d'inceste, prouva son innocence en puisant de l'eau avec un crible qui ne la laissa pas écouler. (Pline, XXVIII, 2. — Val. Max., VIII, 1.)

» plaintivement, je les accusais de se montrer les cou-
» pables ennemis de toute humaine pitié. Tantôt joyeux
» et folâtre, je révoquais ma sentence ; tantôt, plus
» excité qu'un chien enragé qui mord, impatient, la
» chaîne qui l'attache, je voulais fuir, je voulais échap-
» per au nœud serré du fâcheux lacet amoureux et me
» délier. Puis mon imagination me représentant vaine-
» ment quantité de délicieux plaisirs et soulas, de té-
» méraires insultes, de périls troublants, de bravades
» de mort, je me retrouvais, après, plus solidement
» attaché par un nœud plus serré. Consumant ainsi
» ma vie en de tels débats, en de tels appétits avortés,
» ma vie à demi dépensée en soupirs, en amers san-
» glots, il n'y avait endroit que je ne visitasse avec
» une attention, avec des soins incessants, avec une
» vigilance scrutatrice ; il n'y avait ni chemins ni ruelles,
» ni petits sentiers, même inabordables, que je ne
» parcourusse, ne fouillasse et n'explorasse vigilam-
» ment, fréquemment, minutieusement, tournant dans
» tous les coins et recoins pour voir si je ne retrouve-
» rais pas cette jeune fille. Or il advint, quelque temps
» après, que l'Amour ou la Fortune, se trouvant en un
» état de bienveillant adoucissement, me conduisit, à
» l'insu de Polia, au temple consacré où, très-souvent,
» elle se rendait voilée. L'y trouvant seule, mon cœur,
» aussitôt, renonçant à tout autre but, pareil à un lion
» armé de griffes assaillant sa proie, rapidement, sans
» tenir compte de quoi que ce soit, je m'élançai furieux
» sur elle ; mais, l'ayant abordée avec tout ce que j'avais
» de courage, je me sentis fondre aussitôt comme la
» cire au feu, inanimé, consterné, ne sachant que faire
» ni que dire. Cependant, avec un langage naïf et
» malhabile, sans forces aucunes, à demi-mort, la voix
» hésitante, presque éteinte en mon gosier, la langue
» paralysée par la tristesse de mon âme, le corps trem-

» blant, les membres engourdis, gémissant, je me pris
» à lui parler ainsi : — Hélas, Polia ! précieuse colonne
» d'or de ma vie, seule consolation espérée dans mes
» afflictions, déjà bien des jours se sont écoulés depuis
» que j'ai commencé, non seulement à te chérir uni-
» quement, avec ferveur, mais encore, te vénérant
» comme une déesse, à t'honorer, à t'adorer, faisant
» ainsi tort aux Dieux ; et, dans un feu brûlant d'a-
» mour, t'immolant mon cœur en holocauste, ainsi
» que faisaient les prêtres sacrificateurs de Bellone,
» j'ai absolument abandonné ma vie à ton bon plaisir.
» Cependant tu as été, pour moi malheureux, injuste-
» ment cruelle ; intraitable, tu as repoussé mon bon-
» heur comme si je t'avais outrageusement offensée.
» Pareille à Junon persécutant les Troyens, en sa colère,
» tu t'es montrée plus méchamment hostile à ma per-
» sonne que les rochers de la Bretagne aux abeilles
» qui font le miel, plus opposée, plus contraire à mon
» vouloir que l'inquiète Thétis ne l'est à Vulcain (1),
» plus désagréable que ne fut à Lucius sa queue mo-
» bile (2), plus nuisible que la gaule ne l'est aux fruits,
» que la grêle sonore ne l'est aux tendres feuilles, que le
» brûlant Phœbus ne l'est aux fleurs et à l'herbe des prés.
» — Enfin, voulant, avec une grande douceur de cœur,
» avec des paroles aimables et soumises, l'apaiser, la
» disposer à s'attendrir, modifier sa dure et obstinée
» résolution, plier sa rigide et farouche volonté, la
» faire revenir en arrière, tranquilliser son grand trou-
» ble, tourner à pitié et à miséricorde son âme réfrac-
» taire et mal disposée, voulant guérir, voulant conver-
» tir à la grâce son cœur malade de cruauté par mes
» larmes et mes soupirs, voulant aider, par l'abondance

(1) L'eau et le feu.

(2) *Metamorphoseon* d'Apulée.

» de mon amour à la pénurie de son affection, je la
» flattai gentillement et doucement, versant des larmes
» amères, poussant des soupirs. Aussi bien n'est-il
» mince roseau, si fragile, si desséché soit-il, qui ne se
» puisse assouplir avec de l'eau et un peu de feu, et
» qui, ainsi amolli, ne se puisse tordre en couronne
» avec d'autres. Mais, encore que son sexe soit malléa-
» ble et se puisse enflammer par amour, jamais, avec
» toute mon ardente affection, avec mes pleurs plus
» abondants que ceux qu'Isis affligée versa, dans son
» anxiété, pour son cher Osiris, jamais je ne parvins,
» quelque caressant que je fusse, à enflammer cette
» vierge, à l'amollir, à la provoquer au doux embras-
» sement de mon cordial amour. Rien ne la pouvait
» faire retourner, rien, en aucune façon, ne la pouvait
» modifier, quelque pur, quelque sincère amour que
» je lui offrisse, d'un cœur absolument sans défense,
» quoique mon affection fût plus ardente que celle de
» Tibérius Gracchus pour sa chère épouse Cornelia,
» toute crédule au prodige des deux serpents (1) ; quoi-
» que mon amour fût plus grand que celui dont fit
» preuve la reine Alceste (2) envers son cher mari, au
» point de vouloir subir le trépas, quoiqu'il dépassât
» certainement celui que montra, devant le bûcher de
» son cher mari, celle qui voulut se jeter avec lui dans
» les charbons ardents (3), quoiqu'il fût supérieur à celui

(1) Tibérius Gracchus, mari de Cornélia, trouva deux serpents dans son lit : les devins lui ordonnèrent de tuer, à son choix, le mâle ou la femelle, le meurtre du mâle devant hâter sa propre mort, celui de la femelle celle de sa femme. Tibérius tua le mâle. (Plut. *Tib. et C. Gracch.* I.)

(2) Fille de Pelias et d'Anaxalie, femme d'Admète. Accusée d'avoir trempé dans le meurtre de son père. Son frère Adraste déclara la guerre à son mari, et l'ayant pris, il allait le sacrifier, lorsque Alceste se livra pour sauver son mari. Elle fut délivrée par Hercule. (Paus., V, C. 17. — Hygin., *Fab.*, 251.)

(3) Argie, fille d'Adraste, femme de Polynice. (Stace, *Théb.*)

» de la très-aimante Panthée pour son époux, quoique » mon affection dépassât celle de Pylade pour Oreste. » Enfin, voulant la rendre traitable, je persévérai dans » ma tentative d'assouplir son cœur féroce et sauvage, » de l'apprivoiser à quelque humanité, à quelque ten- » dresse. Mais ce cœur s'endurcissait avec persistance; » il ne s'entamait nullement, il demeurait indompté, » sans émotion aucune, cruellement changé en pierre. » Il n'ignorait pas moins la clémence, il n'était pas » moins privé de toute pitié que si elle fût née en » Hyrcanie ou dans la forêt de l'Ida aux épaisses ténè- » bres, sous les chênes rugueux et les rouvres robus- » tes, ou bien encore que si elle fût venue au monde » sur le mont Ismarus (1), ou chez les anthropophages, » ou au milieu des horribles fureurs cyclopéennes, que » si elle eût été élevée dans les cavernes profondes de » Cacus, ou au fond des Syrtes.

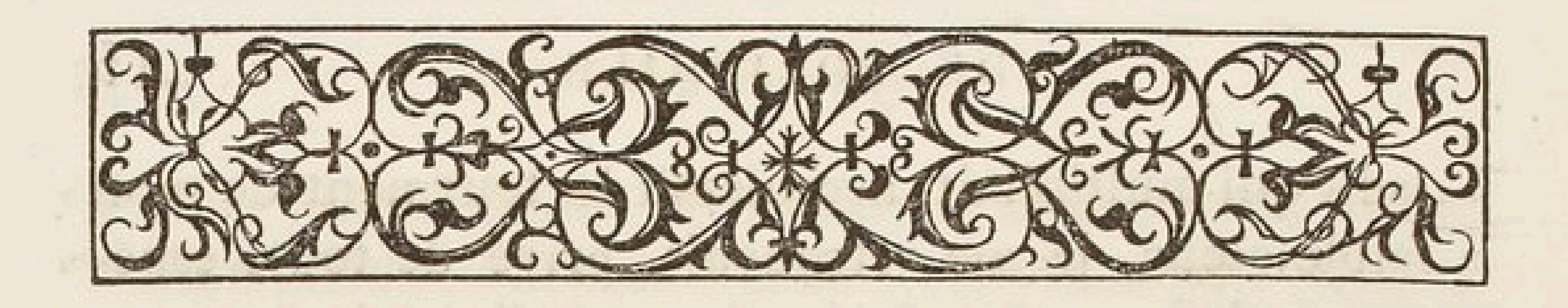
» Cette cruauté me tenait dans des supplices exas- » pérants, dans un deuil et des tristesses réels. Bientôt » les rauques soupirs recommencèrent à retentir plus » douloureusement dans ma poitrine en feu, plus for- » tement que les rugissements d'un lion enfiévré et » affamé dans un antre sonore, dans une profonde » caverne. Je pensais avoir vainement supporté tant de » fatigues par le fait de son obstination; je pensais » qu'évidemment on ne pouvait épuiser un deuil sans » fond. Presque dépourvu de toute confiance, désespé- » rant d'une entreprise aussi ardue, mes larmes jaillis- » sant par moment de mes yeux s'y accumulaient » plus douloureusement que le baume que Myrrha » la tourmentée distille de sa dure écorce.

» Aussi, plongé à l'excès, plus que de raison, dans » ce principe morbide, dans cet état passionné et ma-

(1) Mont de la Thrace.

» ladif qui multipliait, accroissait le tourment de mon » faible cœur, je me retrouvais, privé de toute espé- » rance, devant son obstination cruelle qui me rem- » plissait d'amertume au delà de toute croyance, au mi- » lieu de nombreuses et lamentables tortures, au milieu » des gémissements et des pleurs. Mais elle persistait » plus dure, plus froide que le Styx en Arcadie, » dépouillée qu'elle était de toute bienveillance, et » même ne montrant aucun indice d'être fléchie. » C'est pourquoi je sentais que le Génie, arbitre de » ma vie, se disposait à fuir, par une mort prompte, » le fardeau de telles injustices; cela, dans ce tem- » ple même, en présence de celle dont l'âme obstinée » voyait, sans épouvante et sans émotion, ma fin » prochaine qui s'avançait rapide, pleurant, étouffant, » implorant lâchement miséricorde, étendu sur le dos » à terre où je demeurai expiré.

» Alors, peut-être à l'instigation des Dieux, s'avi- » sant de sa méchanceté, de sa rapide et inhumaine » perversité, — car nul n'entreprend rien de nou- » veau s'il ne se repent du passé — elle revint, le » lendemain avant le jour, revoir dans ce temple » violé, ce meurtre d'une âme qu'elle avait perpétré » la veille. M'embrassant avec de virginales caresses, » remplie de tendres angoisses, poussant de nom- » breux gémissements, me couvrant de baisers infinis, » émettant de cruels murmures, repentante, m'arro- » sant de larmes abondantes, elle rappelait douce- » ment mon âme. Cette âme n'avait pas été plus tôt » extraite de mon cœur, qu'elle avait été emportée et » conduite en la divine présence, devant le trône élevé » de la Déesse Mère. Réintégrant son domicile, repre- » nant son habitation, elle rentra joyeuse, avec une » gaieté charmante, dans son petit corps; ayant rem- » porté sa grâce, elle dit ainsi avec allégresse : »



Poliphile poursuit son narré. Il conte *comme quoi son esprit, revenant, lui apparut, parlant joyeusement, lui disant avoir été en la présence de la divine Paphienne apaisée, rendue bienveillante, et être de retour pour le revivifier gaiement, après avoir obtenu sa grâce.*

«  présent, ô mon petit corps, exulte amoureusement, joyeusement, plaisamment, avec une extrême allégresse, avec joie, avec bonheur, avec un tranquille plaisir! Voilà que ton âme, laissant derrière elle tout trouble pénible, toute inquiète » douleur, tout désir affligeant, revient joyeuse et re» prend sa gracieuse maison et son cher domicile.

» Attends-toi certainement aux douceurs qui vont » suivre, à la réussite de tes amours, attends-toi à » prendre possession de la victoire, à remporter le tro» phée triomphal. Aucun triomphe n'aura été, comme » le nôtre, si glorieux, décoré de tels butins, de telles » dépouilles, de tels trophées, de tels insignes. C'est » pourquoi taris tes pleurs d'angoisse, supprime com» plètement tes fâcheuses tristesses, convertis tant » de brandons, une si anxieuse oppression en une » liberté précieuse, échange-les, déchaîné, délié, dé» livré que tu es, contre de festoyantes délices, attendu

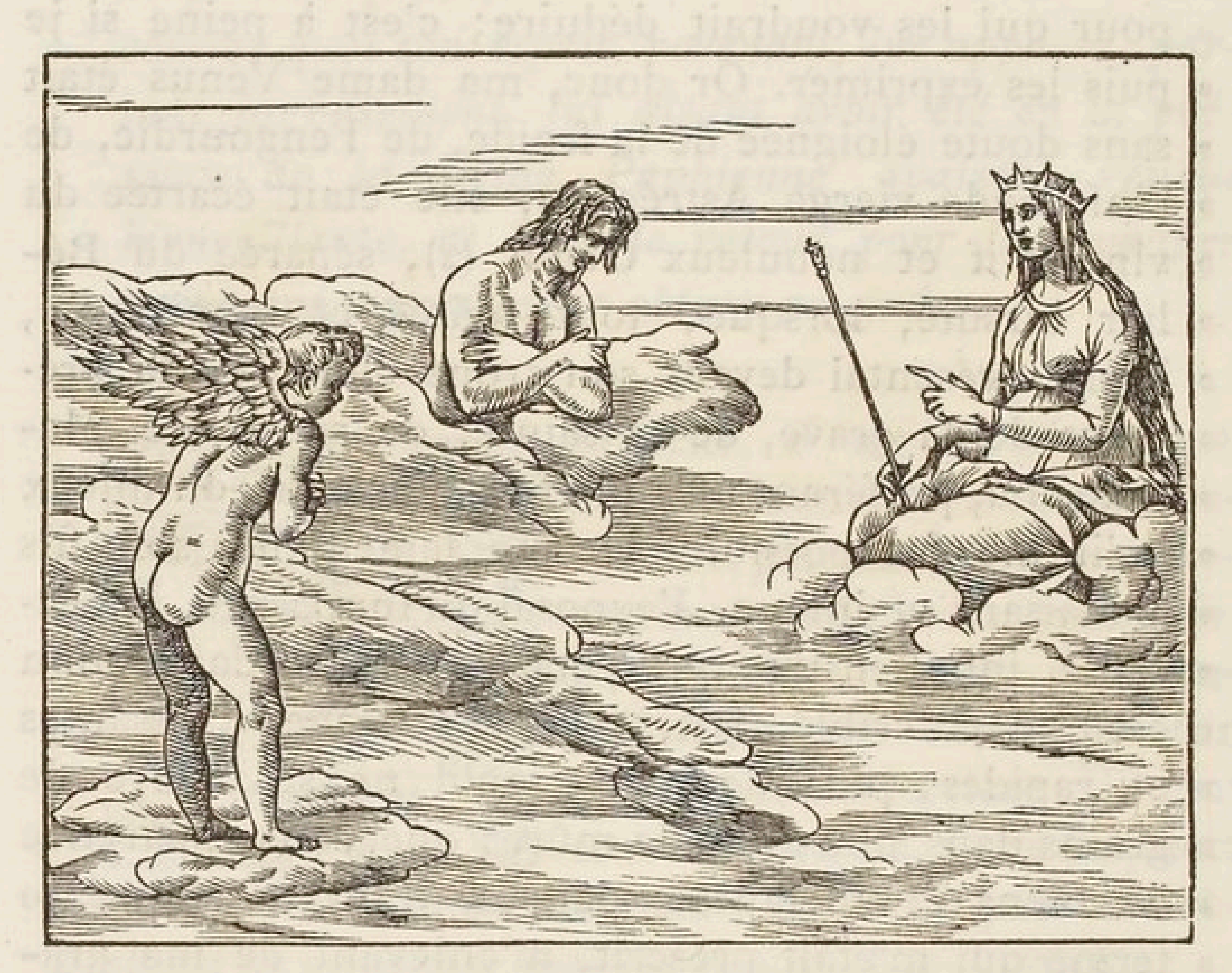
» que jamais, dans le courant du siècle, il ne se trouvera » personne de plus fortuné que te voilà de par les grâces » que tu viens d'obtenir. Je ne saurais douter un tant » soit peu que les Dieux supérieurs, se montrant » bienveillants pour ma cause amoureuse, ne l'aient, » dans leur commisération, favorisée et patronée. » J'ai vu des choses qu'il serait long de raconter » pour qui les voudrait déduire; c'est à peine si je » puis les exprimer. Or donc, ma dame Vénus était » sans doute éloignée de la froide, de l'engourdie, de » l'inféconde vierge Astrée (1), elle était écartée du » vindicatif et nébuleux Orion (2), séparée du Bé- » lier hirsute, lorsque, tout agitée et gémissante, » je me présentai devant son trône élevé, en la pré- » sence de sa grave, de sa sainte, de sa sévère Ma- » jesté. Là, proférant mes plaintes, j'accusai, du mieux » qu'il me fut possible, en me lamentant, son fils » malfaisant et inique. J'exposai qu'innocente, impec- » cable, innoffensive que j'étais, il avait, dans mon » cœur déjà criblé, fait, avec ses flèches blessantes » et rapides, plus de plaies qu'il ne se trouve de » grains dans une grenade mûre; que, sous apparence » de biens et de fausses délices, il avait avancé le » terme qui m'était prescrit, m'enlevant de ma gra- » cieuse et haute citadelle, me tourmentant avec un » amour pour une demoiselle très-cruelle, me faisant » errante, vagabonde, fugitive, proscrite, telle qu'une » ombre, sans connaissance et sans repos.

» Ayant écouté mes plaintes lamentables avec

(1) Fille du Titan Astræus et de l'Aurore, sœur des Vents (Servius, Æ., I, 136); prise pour le signe de la Vierge, ou fille de Jupiter et de Thémis, prise pour la Justice, descendit sur la terre, pendant l'âge d'or, et remonta au ciel où elle occupe le signe de la Balance dans le zodiaque. Equinoxe d'Automne.

(2) Vindicatif parce que ce groupe d'étoiles est figuré par un homme qui, l'épée en main, menace constamment le Taureau.

» bonté, la glorieuse Déesse et sublime Maîtresse
» appela immédiatement devant elle son fils ailé et
» lui demanda la cause de tant d'injustices. Lui, sou-
» riant et badinant, se prit à dire : — O Mère amou-
» reuse, peu de temps s'écoulera sans que ces dis-
» cordes, ces procès entre deux âmes ne soient accordés
» et accommodés dans les échanges de bons offices



» d'un sort égal et réciproque. — A peine eut-il pro-
» noncé gracieusement ces paroles charmantes, que
» le doux parleur, se tournant vers moi, me dit :

» — Contemple attentivement cette belle image.
» Combien en est-il, si grands soient-ils, qui se tien-
» draient pour satisfaits et s'estimeraient heureux, au
» comble du bonheur, honorés de la pouvoir con-
» templer même sans en être aimés? Une vierge si
» belle n'échut point par le sort à Talassius (1) lors

(1) V. la note du t. I, p. 327.

» du rapt des Sabines. — Et il me montrait cette » vraie, cette divine effigie de Polia. — Observe, » apprécie, avec une parfaite attention, que ces très- » précieux dons octroyés par les Dieux ne doivent » pas être dédaignés; car bien que nous ayons l'ha- » bitude de les concéder aux humains, beaucoup » d'entre eux, cependant, souhaiteraient, sans le pou-



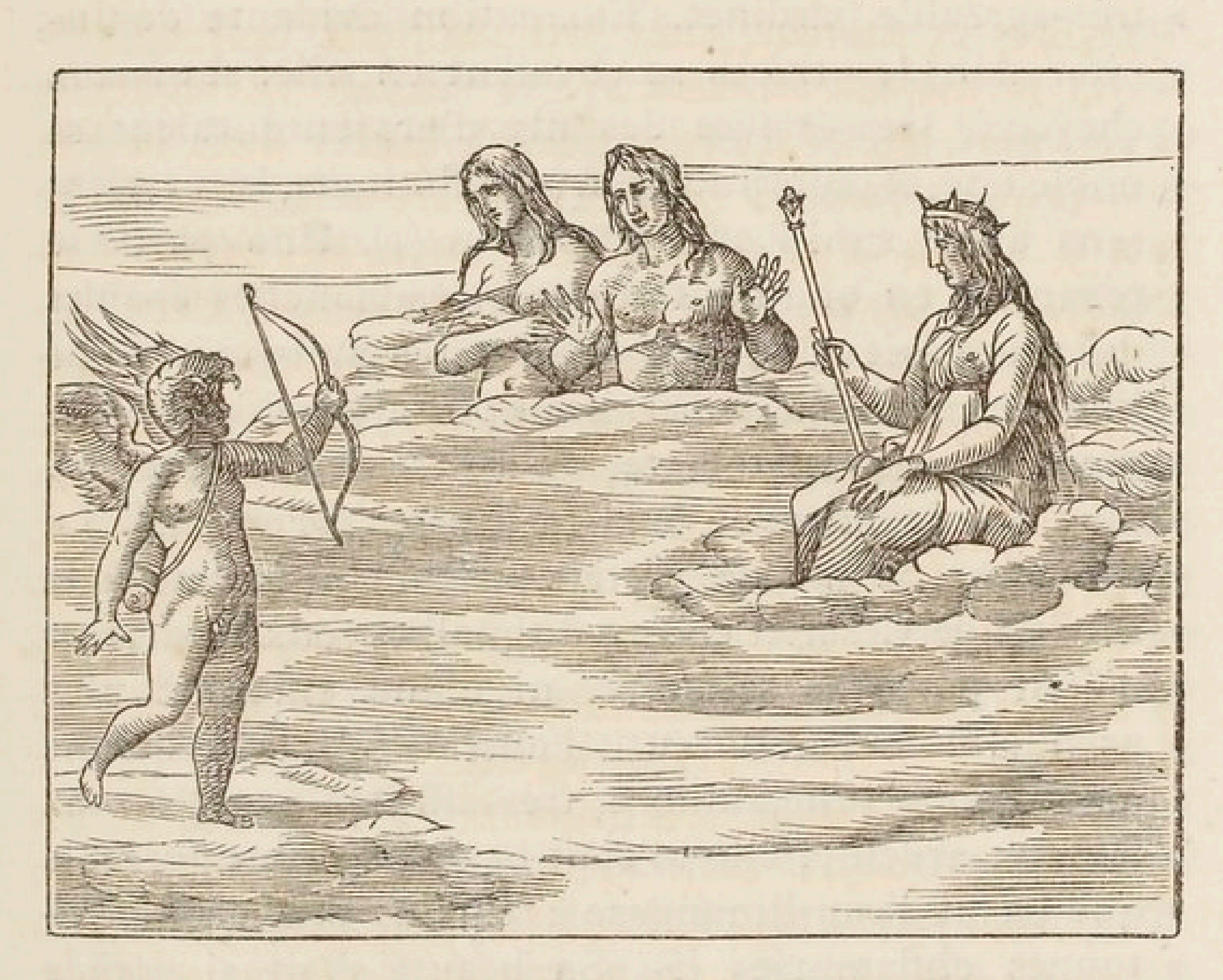
» voir, en obtenir de tels que ceux que nous te dis- » pensons libéralement à cette heure en te baillant » les prémices de ce glorieux assemblage de vertus » et de beautés corporelles présentées par moi-même, » ici, tout gracieusement. —

» Puis il dit encore à sa mère : — Madame et » mère, glorieuse nourricière des chaudes amours, » cette personne est la cause du grand mal, du grand » deuil, de l'exil pernicieux, de la proscription fâ- » cheuse de cette pauvre âme errante et tourmentée. » Mais, âme inconsolée! dans un moment je satisfe-

» rai, je contenterai pleinement ton désir, et te
» ferai regagner, sans blessure aucune pour toi, le
» lieu dont tu as été enlevée. Je te veux unir, join-
» dre étroitement à ton cruel ennemi, je veux détour-
» ner, briser tous les obstacles qui s'opposent à la
» pénétration de mon vol. — Ayant alors clos ses
» lèvres divines, il reprit ses armes brûlantes, péné-
» trantes et acérées, dans son carquois tout apprêté
» qui lui pendait au flanc; je le vis distinctement, de
» son arc rigoureusement bandé, lancer dans le sein
» délicat de l'image qu'il m'avait montrée, une flèche
» à la pointe d'or, garnie de plumes aux barbes den-
» telées et teintes de nuances nombreuses. Cette flè-
» che étincelante ne fut pas plutôt fichée, propageant
» le ferment d'amour, que, soudain, cette jeune fille
» vierge se montrant maniable, facile, douce, bien-
» veillante, s'inclina de bonne humeur, se courbant,
» se prosternant avec les façons d'une nymphe, s'a-
» vouant vaincue, ainsi que font les désarmés et les
» faibles qui ne peuvent lutter contre la cruauté, la
» férocité employée à leur égard.

» En ce moment, me trouvant en présence de ces
» trois personnes, dont deux divines et la troisième
» très-peu rien moins que céleste, ainsi que je la jugeais
» sans erreur de ma part, j'admirais, en plein et ouver-
» tement, de mystiques et secrètes visions qu'il est ra-
» rement accordé aux humains et aux êtres matériels
» de percevoir. Mais, par une faveur spéciale, par
» un indult singulier, par un privilége gracieux je
» voyais tout cela, je contemplais le présent divin
» qui m'était fait généreusement, à moi pauvre blessé,
» qui m'était gracieusement offert par l'inflammable
» Cupidon; j'espérais, jointe à toi, le conquérir, pour
» en jouir amoureusement, une fois que nous aurions
» été réunis.

» Là tout à fait hallucinée, tout à fait surprise
» qu'en un petit corps de nymphe fussent accumulées,
» au plus haut point, toutes les grâces, toute élé-
» gante trame de beauté, j'admirais ce bel et parfait
» ensemble de formes qui faisait l'admiration même des
» divinités. Entre autres choses très-belles et célestes,
» je voyais deux yeux étincelants et splendides, plus



» clairs que les étoiles du matin, tels qu'on eût dit
» un double Phœbus faisant resplendir, sans interrup-
» tion, sous ses cils, des traits d'or scintillants qui
» communiquaient à ma vue satisfaite la splendeur de
» toutes vertus insignes. Ces traits faisaient vaciller mon
» regard attentif, non moins que les rayons du très-
» brillant Soleil. Ils m'étaient, sans comparaison, beau-
» coup plus agréables que la proximité du rivage ne l'est
» aux naufragés, que la santé recouvrée ne l'est au ma-
» lade, que les richesses troublantes ne le furent à Da-

» rius, que les victoires à Alexandre, plus que la terre » sarclée ne l'est à Bacchus, que la terre labourée ne » l'est à Cérès la blonde.

» Là, cette belle nymphe décorée d'une beauté ex- » térieure qui l'emportait de beaucoup sur toutes les » plus superbes, se présentait aimable avec sa poitrine » de lait où l'amour avait son très-délicieux verger, son » très-agréable jardinet. Emanation évidente de Ju- » piter dont les traces se voyaient en elle, ses beaux » cheveux, tressés avec des fils d'or, entouraient sa » noble tête, et, admirables, frisés, flottants, la serraient » sans avoir subi l'art du coiffeur (1). Une partie se » répandait en ondulant sur ses très-blanches épaules » qui étincelaient comme de la neige mélangée d'une » liqueur rose. Elle apparaissait plus désirable que l'or » sacré à l'inique Atalante, ou à l'esclave Myrmex (2), » plus que le bracelet à la traîtresse Tarpeïa (3). La » couronne de laurier n'était pas plus agréable à la » calvitie de César. Le sang du malheureux gladiateur » n'était pas plus salutaire, ni d'une efficacité plus » grande, pour l'amoureuse Faustine (4). Telle qu'une » moelle opportune, salubre, très-efficace, posée sur ma » ferveur ardente, elle m'était beaucoup plus agréable » que parut l'eau limoneuse à Lucius tout garni d'é- » toupes enflammées (5). Sa beauté était si grande

(1) *Arte cinifionea.* (*Cinifio*, Hor., *Sat.*, I, 2, 98.)

(2) Esclave de Barbarus, commis par celui-ci à la garde de sa maîtresse qu'il livra à Philésiètère au prix de dix pièces d'or. (Apul. *Metamorph.* IX.)

(3) Fille de Tarpejus, livra la citadelle aux Sabins, pour un bracelet d'or. Fut écrasée sous des boucliers et donna son nom à la roche Tarpéïenne où on l'ensevelit.

(4) Femme de Marc-Aurèle, but le sang d'un gladiateur pour se guérir de l'amour qu'elle avait conçu pour lui.

(5) Apul. *Metamorphos.*

» que je ne crois pas que celle de Deïopea (1) promise » à Eole l'ait pu égaler. Comme j'étais ainsi ravie, » stupéfaite d'admiration devant les œuvres célestes, » la divine Mère, ayant tari le cours de mes larmes » abondantes, et bénignement écouté mes misérables » lamentations, avec une ineffable majesté, avec une in» dicible sainteté, d'une voix adoucie, vénérable, » inouïe, capable de rasséréner le ciel nuageux, d'en» lever à Mars Enyalius (2) sa redoutable armure, de » ravir la foudre aux mains de Jupiter qui la lance, de » faire un nègre du très-beau Phœbus, de rajeunir » l'antique Saturne, de débaucher la chaste Diane, » d'une voix comme les mortels n'en entendirent » jamais, proféra ces divines paroles avec un souffle » céleste, avec une harmonie délicieuse que la flûte » creuse, entre les lèvres de Mercure aux talonnières » ailées, ne fit point résonner aux oreilles de l'ocellé » Argus. Il n'est pierre à aiguiser de Lybie, il n'est » même diamant de l'Inde, dont une telle suavité ne » modifierait la substance, qu'elle n'amollirait com» plètement et ne briserait.

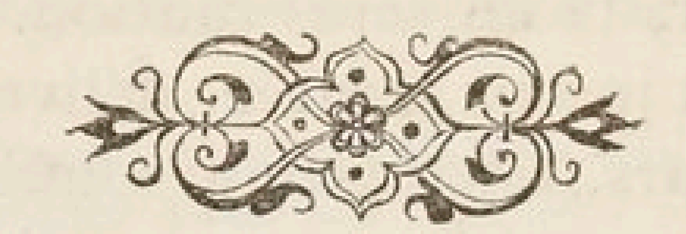
» Or, me parlant ainsi, elle m'assura de mon salut, » de la prospérité de mon amour, de ma très-heureuse » réintégration en mon domicile, de mon retour à toi. » Puis, avec le plus charmant sourire, elle dit à son » fils : — Quant à toi, si, par hasard, cette âme ici pré» sente s'avisait de tergiverser dans cet amoureux office, » avec la jeune fille que tu as blessée, et faisait mine » de l'abandonner, tu en seras caution. — Donc, mon » petit corps dont je suis séparée, délivre-toi de toutes » tes âpres douleurs, rejette toute souffrance et reçois-

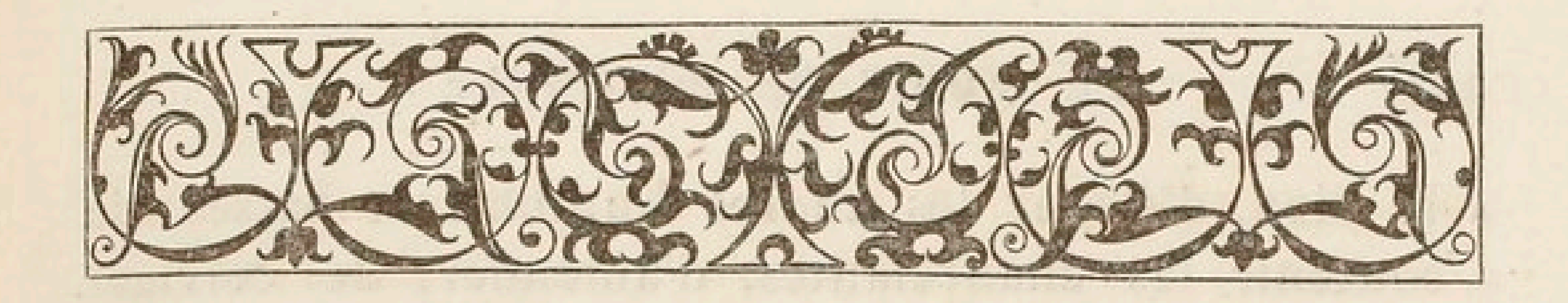
(1) La plus belle des quatorze nymphes de Junon et que cette Déesse offrit à Éole pour l'engager à faire périr la flotte d'Enée.

(2) *Enyalio*, du Grec 'Ενυάλιος, surnom de Mars, formé d'ἐνυώ, Enyo, Bellone.

» moi tout entière en toi, unie à toi comme je ne le » fus jamais. Je te reviens avec un nom fameux im- » primé en moi, un nom d'une personne pour laquelle » je me suis enfuie de toi, nom gravé, empreint et » scellé en moi bien autrement que ceux d'Œnone et » de Pâris ne furent gravés dans la rugueuse écorce » des arbres rameux. Jamais il n'en sera effacé ni » enlevé, mais il y demeurera éternellement tracé. A » présent, hôtellerie bien-aimée, reçois ton hôtesse, » moi qui, pour remédier à tes lourds et insupportables » tourments, ai traversé de si grandes inondations » de larmes, ai passé par un si grand feu d'amour, » par tant de fatigues excessives. Enfin, transportée en » un endroit où tes pareils ne peuvent pénétrer, j'ai » tellement éprouvé la bonté divine, que, séparée de » toi pour quelque temps, je te rapporte une santé » très-vigoureuse et très-intacte. »

» Je répondis alors au Génie qui m'était revenu, » qui m'était rendu : — Viens, habitante indigène, dame » de la plus haute citadelle de mon esprit, la meilleure » part de ma raison, viens, mon cœur, domicile sus- » ceptible d'être enflammé, viens, partie extrême, où » Cupidon, mon exhortateur, fait sa résidence, célé- » brons les fêtes de la convalescence en l'honneur de » la reprise de ma forme. »





Poliphile raconte que son âme n'eut

pas plutôt fait silence, qu'il se retrouva vivant dans les bras de Polia. Il prie ensuite la prêtresse de les enchaîner dans un amour perpétuel, puis il met fin à son discours. Polia termine sa narration aux nymphes, en leur disant comme quoi elle s'éprit de Poliphile et lui d'elle.

« ÉNÉRABLE et sainte matrone, très-digne et très-illustre prêtresse de ce temple sacré, il pourrait, par aventure, te sembler incroyable et hors de foi qu'à peine mon âme eut-elle mis fin à ses raisonnements salutaires, qu'à peine fus-
» je revenu à la vie désirable, je me trouvasse aussitôt
» serré fortement dans les bras, couvert de succulents
» et très-savoureux baisers, de cette nymphe en la fleur
» embaumée de sa jeunesse. Dans l'ordre où cette belle,
» cette enjouée jeune fille vous l'a éloquemment narré,
» notre affection a crû en nous avec une admirable et
» amoureuse fermentation, jusqu'au cas actuel. Nous
» trouvant donc ainsi en ta présence, très-insigne
» religieuse et sainte présidente de ce lieu sacré, il
» t'appartient, en toute convenance, de divertir, de
» pencher, de détourner, de distraire le mal et de hâter

» le bien, d'élever les choses humbles et basses, de
» soutenir les chancelantes, d'amender, de corriger
» les nuisibles. Établis donc entre nous deux, nous
» t'en supplions, un enchaînement indissoluble et ré-
» ciproque ; resserre notre âme, en nous unissant, dans
» la concordance du vouloir et la conformité du désir.
» Établis notre solide amour dans une parfaite union,
» dans une bonne disposition perpétuelle, résolus que
» nous sommes à nous soumettre au grand empire de
» la divine Mère et à lui faire service. — Ici, Poliphile
» se tut.

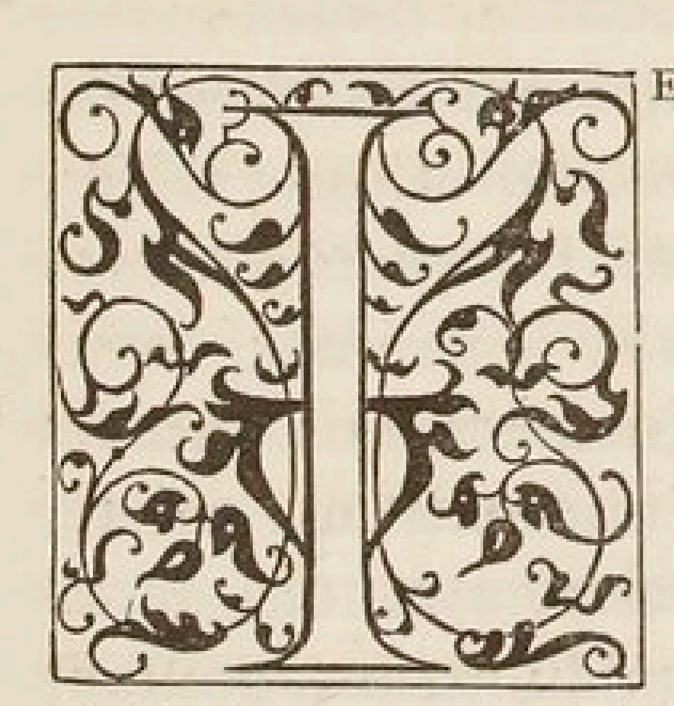
» La divine Prêtresse, sans retard, nous fit nous entre-
» baiser amoureusement et dit : — Qu'il en soit selon le
» bon plaisir des Dieux immortels, et non autrement.
» Il me paraît sain et juste que vous passiez de votre
» état premier à un plus équitable. Soyez donc bénis par
» moi, vivez heureux et amoureux, fréquentez assidû-
» ment ce saint temple de façon qu'il soit complètement
» votre refuge, le protecteur assuré de votre amour
» mutuel, de votre tendresse égale. Que celui de vous
» deux qui apporterait quelque obstacle à cet amour
» fatidique, soit persécuté par les flèches redoutées et
» nuisibles, par les armes de jet de Cupidon, et que l'un
» de vous soit blessé de la flèche d'or, tandis que l'autre
» le sera de la funeste flèche de plomb. —

» Telle fut l'aventure, telles furent les prémices de
» notre mutuel amour, qui brûle pareillement au
» milieu des flammes ardentes de Cupidon, ô nymphes
» glorieuses que ce long récit a peut-être ennuyées ! »

Sur ces mots, Polia, presque lasse de son discours prolixe, y mit fin, et son souffle embaumé, modestement enfermé dans ce chœur de perles orientales, dans ces lèvres de pourpre, se reposa.



Poliphile raconte que Polia se tut *précisément comme elle terminait la couronne de fleurs, et qu'elle la lui posa sur la tête en le baisant tendrement. Quant aux nymphes qui s'étaient arrêtées quelque peu à écouter l'amoureuse histoire, elles prirent congé, retournant à leurs distractions. Polia et Poliphile restèrent seuls, devisant d'amour entre eux. Polia embrassa très-étroitement Poliphile, et le songe disparut avec elle.*



E ne doute pas le moins du monde que les nymphes secourables qui, pendant un temps assez long, avaient écouté avec une bienveillante attention, n'aient ressenti, outre un extrême plaisir, une admiration non petite pour des amours dont la jeune adolescente Polia leur avait fait le récit clairement, avec une grâce exquise. Dès que celle-ci eut terminé sa longue histoire, elles se levèrent toutes du siège paisible qu'elles occupaient. Quant à Polia, tout en faisant sa narration avec une très-grande et très-admirable éloquence, elle liait les odorantes fleurettes tressées en couronne arrondie. Dès qu'elle eut mis fin à ses douces paroles, elle me la posa gracieusement sur la tête, tandis que je me tenais affectueusement agenouillé; puis, de ses

deux lèvres au parfum de nectar et de cinname, elle me donna un voluptueux et tendre baiser.

Les nymphes l'en louèrent extrêmement, approuvant son gracieux parler et sa riche éloquence, l'élégante déduction, les gestes superbes, les beautés remarquables avec lesquelles elle avait mené son discours plein d'élévation et digne de mémoire. Elles se félicitaient encore davantage d'avoir appris de sa bouche sa haute et noble origine, l'excellence de sa race, sa généreuse suite d'aïeux, son insigne famille illustre et antique, ainsi que d'avoir entendu le récit tellement bien ordonné de l'heureuse issue de son amour.

Aussitôt elles retournèrent toutes, très-enjouées, gaies et festoyantes, à leurs ébats, à leurs jeux, à leurs amours, faisant résonner de nouveau le murmure de leurs instruments accompagné de musique vocale, et, chantant de célestes cantiques, elles dansèrent en rond autour de la très-limpide fontaine sacrée dont les ondes suaves coulaient avec un gracieux murmure par les prés tendres et arrosés, couverts de fleurs aux colorations variées, sous les ombrages épais des gracieux bosquets d'arbres fruitiers. Alors, Polia et moi ravis, entraînés, nous nous mêlâmes, pendant quelques instants, aux chœurs joyeux, animés que nous étions d'une extrême gaieté, sautant avec la plus grande allégresse, avec des gesticulations superbes et virginales, applaudissant, goûtant un plaisir ineffable. Après avoir célébré de grandes fêtes, exécuté de nombreuses danses religieuses, mené des chœurs, les nymphes, avec un indicible plaisir, se départirent de là ; par les plus doux embrassements mutuels et les baisers les plus mordants, elles prirent amoureusement congé de nous avec qui elles avaient contracté amitié.

Alors, demeurés seuls, en ce lieu saint et très-charmant, ma délicate Polia et moi, je me pris, enflammé

à l'excès par les feux délicieux de Vénus, excité par l'accroissement de mon amour, à lui dire : « O Polia, » zélatrice de la vertu, Polia très-désirée, ma char- » mante félicité, rejetant désormais toute pensée vul- » gaire, toute explosion de trouble suspecte, je te tiens » absolument pour mon unique et première élue parmi » les mortelles, nymphe qui conserves intactes les amou- » reuses prémices de ta personne, nymphe pure et » dans ta fleur, parée de précieuses magnificences, toi » par qui, m'affligeant douloureusement, mon âme, » attachée et nouée à ta charmante affection, n'est pas » restée un moment tranquille et sans porter le far- » deau des amertumes! Te voici devenue, maintenant, » plus agréable que la clarté du jour ne l'est aux mor- » tels, tu t'es rendue plus accommodée que la récolte » annuelle à l'alimentation humaine. Conserve donc, » sous ton affectueuse garde, mon âme dans ton éter- » nel amour. Attendu que seule tu es si parfaitement » belle, si supérieurement délectable que l'imagination » n'en saurait susciter la pensée, que la pensée n'en » saurait trouver l'expression. Tu détiens le charme » de toutes les vertus, de toutes les honnêtetés, des » mœurs les plus nobles, tu es pourvue de toutes les » sortes de beauté, image admirable offerte par le ciel » à ma contemplation, ô toi à qui je suis attaché par » des liens éternels, toi choisie, avec soin, très-exquise » entre une infinité de pucelles, maîtresse suprême » de ma vie et sa chère protectrice, unique et triom- » phante impératrice de mon cœur enflammé, de mon » cœur à jeun, de mon cœur que, seule au monde, tu » as vaincu, en emportant, bien méritante et bien » digne, les dépouilles opimes, le trophée superbe de » mon existence! O toi, rare et adorable déesse de mon » âme et de tout mon bien! » A peine eus-je ainsi parlé qu'aussitôt elle me répondit amoureusement .

— « Poliphile, mes délices, ma joie, ma consolation,
» mon aimable soulas, mon ravissant plaisir, suprême
» et complet contentement de mon esprit, seigneur
» légitime de mon faible cœur désarmé et confiant, je
» te prise infiniment au delà des plus précieux trésors,
» des plus riches amas de pierreries du monde entier;
» je t'en prie, ne mets pas en doute ce dont tu as pu
» reconnaître, tout à l'heure, la complète évidence, la
» clarté, l'infaillibilité, ce que tu as pu comprendre
» devoir expressément être invariable et certain, pen-
» dant que tu étais assis là en la divine présence des
» nymphes. Je me voue absolument, entièrement à toi,
» je me donne avec tout ce qui m'appartient, je me
» livre en complète et juste proportion, inséparable-
» ment, te promettant de porter ton précieux amour,
» développé au fond de moi-même, devenu maître, à
» jamais, dans mon cœur ardent et fidèle. Je suis à toi
» très-fermement, moi qui onques ne fus à personne,
» dussé-je vivre plus d'années que le térébinthe de
» l'Hébron (1). Tu es la solide colonne, la toiture de ma
» vie, son immuable étai, mon principal architecte (2).
» Tu es cette colonne à laquelle je vois clairement mon
» espérance raffermie, salutairement fixée, attachée
» par des liens de diamant, par des chaînes indénoua-
» bles, et dont je ne puis détourner les yeux, que je ne
» cesse de regarder. »

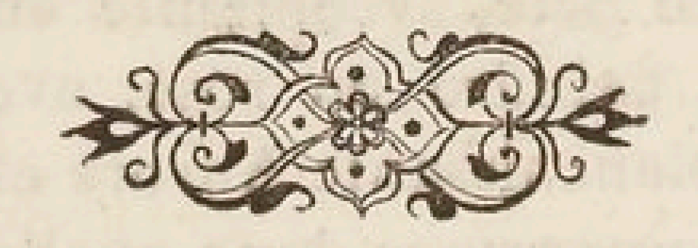
Alors, nouant ses bras de lait, ses bras purs autour de mon cou, elle m'étreignit et m'imprima, de sa bouche de corail, un suave et mordant baiser. Empressé,

(1) Dans le texte, il y a *Chebron*. Il s'agit du térébinthe près duquel Abraham avait sa tente, dans les environs d'Hébron, quand les trois anges lui apparurent. (*Genèse*, XVIII. — Joseph. *de Bello* IV, 7. — Sosomen. *Hist.* II, 4.)

(2) Dans le texte : *Philoctetes*, du Grec φιλοκτίστης, pour φιλόκτιστος (poétique), qui aime à bâtir.

je le lui rendis à pleine langue, doux et humide à en mourir. Puis, sans mesure, transporté par une extrême volupté, je la baisai avec une petite morsure sucrée comme miel, tandis que, s'abandonnant davantage, elle m'entourait ainsi qu'une couronne. Pendant qu'elle m'enserrait de ses amoureux embrassements, j'admirai une adorable rougeur naturelle mêlée à la neige de ses joues, produisant une teinte rose pourprée éclatante qui, se mariant avec le ton calme et ivoirin de sa peau lisse, lui donnait une grâce, une beauté extrême. J'aperçus, provoquées par la douceur suprême de son émotion, de petites larmes qui brillaient dans ses yeux luisants, pareilles à du cristal transparent, pareilles à des perles rondes, larmes plus belles que celles d'Euryale (1), que celles que l'Aurore distille en rosée sur les roses matinales. Soupirant, telle qu'une céleste image déifiée, comme une fumigation de musc et d'ambre qui, odorante, s'élève dans l'air, à la grande joie des esprits célestes, elle se résolut dans l'espace en une vapeur d'un parfum céleste, elle disparut de devant mes yeux en même temps que mon délicieux sommeil, me disant, dans sa fuite rapide : « Poliphile, mon cher amant, » adieu ! »

(1) L'ami de Nisus. V. Virg., *Æn.*, V, 295, et IX, 179 *et seq.*





Poliphile termine ici son Hypnérotomachie, *se plaignant de ce que son sommeil n'ait pas été plus long, et de ce que le Soleil envieux ait fait le jour.*

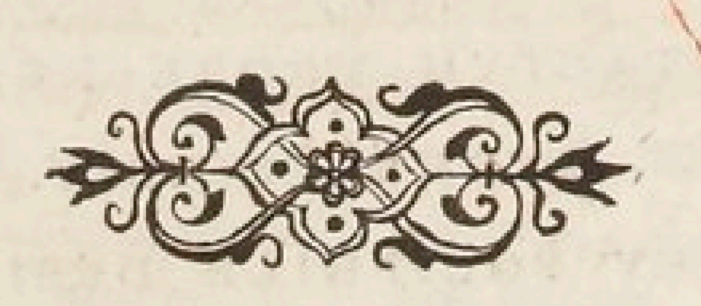


ANT d'inconcevable plaisir m'étant ravi, ayant vu cet esprit angélique disparaître de devant mes yeux, ce doux et suave sommeil retiré de mes membres assoupis, hélas, lecteurs amoureux! je me réveillai, alors désolé de me voir abandonné, lâché par l'étreinte étroite de cette bienheureuse image, passant d'une admirable volupté à une amertume intense, en voyant s'enfuir, loin de mes regards, ce songe tout délicieux, s'évanouir cette ombre divine, s'envoler et se dissiper cette merveilleuse apparition qui m'a conduit, élevé à de si hautes, si sublimes, si impénétrables pensées. Certes le Soleil, jaloux d'un si beau sommeil, le voulant dérober à la Nuit, vint en hâte, sycophante ennemi déclaré de la divine Mère, peindre en rose, avec ses splendeurs lumineuses, la blanchissante Aurore et arrêter le cours de la Nuit. Imaginez-vous donc quelle pâleur livide il faudrait qu'il eût à cette heure, si j'avais joui réellement des vraies et voluptueuses délices d'une si belle, si divine demoiselle et insigne nymphe, pour qu'il ne

voulût pas m'accorder la longue nuit concédée à Alcmène (1), ce qui n'est sans doute point permis avec une é esse et ce dont je n'étais pas digne! Hélas! pourquoi ne substitua-t-il pas la lenteur à sa promptitude, et ne viola-t-il pas, pour mon parfait repos, sa règle établie? Pourquoi ne me donna-t-il point le sommeil Stygien (2) enfermé dans la boîte de Psyché? En ce moment, comme Philomèle, à la pointe du jour, cachée dans les ronces épineuses, sous les épais bosquets des jeunes chênes à la chevelure touffue qu'enroulait le chèvrefeuille retombant, exhalait ses plaintes des violences de l'adultère et perfide Térée, chantant, en gazouillant : Τηρεὺς, Τηρεὺς, ἐμὲ ἐβιάσατο! moi, poussant un soupir, sortant du doux sommeil perdu, je m'éveillai disant : « Adieu donc, Polia! »

Tarvisii, cvm decorissimis Poliæ amore lorvlis distineretvr misellvs Poliphilvs.
MCCCCLXVII *Kalendis Maii.*

(1) Femme d'Amphitryon.
(2) V. la fable de Psyché, *Métamorph.* d'Apulée.

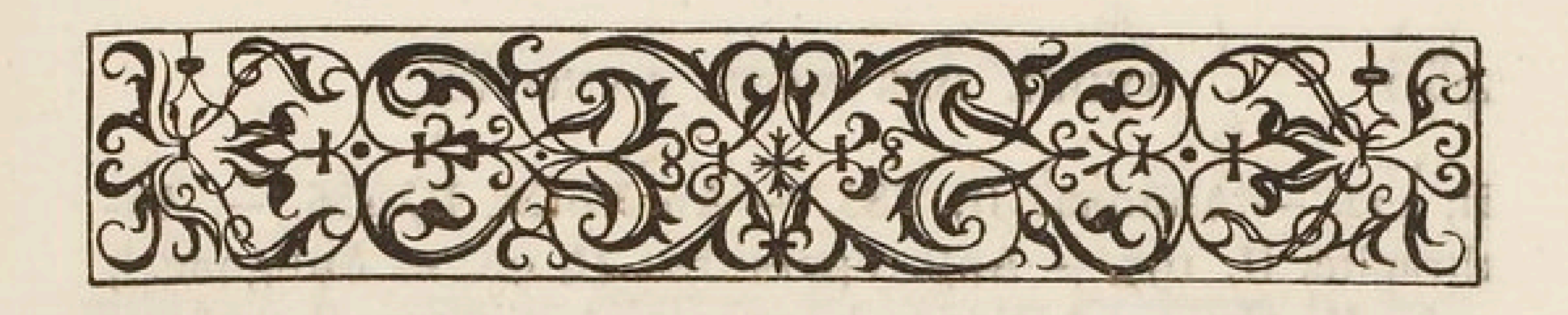


EPITAPHIVM POLIÆ

F œlix Polia, quæ sepulta vivis,
C laro Marte Poliphilus quiescens
J am fecit vigilare te sospitam.

EPITAPHIVM VBI POLIA LOQVITVR

VIATOR FAC QVÆSO MORVLAM,
POLIÆ NYMPHÆ
HIC EST MYROPOLIVM.
QVÆNAM INQVIES POLIA? FLOS
ILLE OMNEM REDOLENS VIRTVTEM
SPECTATISSIMVS.
QVI OB LOCI ARITVDINEM,
PLVSCVLIS POLIPHILI LACHRYMVLIS
REPVLVSCERE NEQVIT.
AT SI ME FLORERE VEDERES EXIMIA
PICTVRA VNIVERSIS DECORITER
PRÆSTARE CONSPICERES
PHOEBE INQVIENS,
QVEM INTACTVM VRORE RELIQVERAS,
VMBRA CECIDIT.
HEV POLIPHILE DESINE.
FLOS SIC EXSICCATVS
NVNQVAM REVIVISCIT.
VALE.



INDEX DES MOTS ANNOTÉS







ERRATA ET ADDENDA



Tome I, page 11, ligne 2. — A « du matin candide » substituez « de Matuta Leucothée » :

Matuta Leucothée sont les deux noms Latin et Grec de la Déesse de la Mer :

Leucothee Grajis, Matuta vocabere nostris.
(Ovide, *Fast.* VI. 545).

Cicéron dit de même : *Ino Leucothea nominata a Græcis : Matuta habetur a nostris.* (*Tusc.* I. 12.)

T. I, p. 12, note 5. — Ajoutez : « Pris pour le Soleil levant. »

T. I, p. 14, l. 23. — « pas une cabane ». Il y a dans le texte *magarne magala*, qu'il faut lire : *magar ne magala;* pléonasme. *Magalia* désigne les habitations rurales Carthaginoises ou Numides. Ce mot vient de *magar* ou *mager*, correspondant au Latin *villa* (Caton *in Orig.*) L'intérieur de Carthage se nommait *Byrsa*, et l'extérieur, c'est-à-dire les faubourgs, *Magalia* ou *Magaria* (Servius *ad Æn.* I, 372).

T. I, p. 14, l. 25. — « aucun banquet ». Dans le texte *epolo.* J'ai traduit par banquet. Mais il y a peut-être là une faute typographique pour *ebolo*; il faudrait alors mettre : « pas

un hièble »(sureau à tige herbacée). On trouve dans Servius *Epolones,* forme antique d'*Epulones*.

T. I, p. 16, l. 31. — « Aryadne »; « lisez Ariadne ».

T. I, p. 20, l. 27. — A « sur laquelle le dieu Pan étalait son blanc linceul » substituez : « dans le froid miracle de Pan » ; c'est-à-dire le signe du capricorne; désignation du solstice d'hiver. Lorsque les dieux, épouvantés par Typhon, s'enfuirent en revêtant des formes d'animaux, Pan se métamorphosa en un bouc à la partie inférieure en queue de poisson. (V. la note du T. II, p. 40.)

T. I, p. 25, l. 2.— « Langia », mettez en note : « Fleuve du Péloponèse en Arcadie, qui, de la forêt de Némée, passe par Sycione et se jette dans le golfe de Corinthe. Fut découvert par Hypsiphile (Stace, *Théb.* IV, 717). »

T. I, p. 75, note 2. — Colonna entend parler de quatre enfants en marbre de Paros, bas-relief antique conservé dans l'église de Santo Vitale de Ravenne, qui fut transporté à Venise en 1335 pour y être vendu. Sansovino, qui en parle, l'attribue à Praxitèle. Le père Federici, dans ses *Memorie Trevisiane,* t. I, p. 179, cite la commission donnée par Forzetta, amateur Trévisan du XIVe siècle, à son correspondant de Venise : *Quæras de quatuor pueris de Ravenna lapideis, qui sunt tagliati Ravennæ in Sancto Vitale.* Plus tard ce bas-relief fut placé dans le chœur de Santa Maria dei Miracoli, où le père Federici dit les avoir vus.

T. I, p. 85, note. — Au lieu de « *fecerunt... fecerunt,* » lisez « *fecere... fecere.* »

T. I, p. 94, l. 23. — A « exilé dans la Thrace » substituez : « changé en grue ». Dans le texte il y a *Apolline in Threicia.* On lit dans Ovide : *Threicia gruis.*

T. I, p. 101, note. — Substituez : « Allusion aux figures de lions qui garnissaient l'escalier et les côtés du trône de Salomon. »

T. I, p. 104, l. 12 et 13. — Au lieu de « Melampopes », lisez « Melampodes. »

T. II, p. 119, l. 11. — Au lieu de « Smylax », lisez « Smilax. »

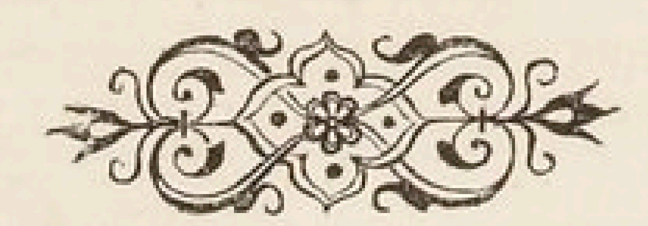
T. I, p. 231, note 1, l. 3. — « *In Theseum* »; lisez « *in Theseo*. »

T. I, p. 237, l. 29. — Au lieu d' « Abyssins »; lisez « Abyssines. »

T. I, p. 350, note 2. — « Alabastriste »; lisez « Alabastrite. »

T. II, p. 173, l. 11. — « Psylliom »; lisez « Psyllion. »

T. II, p. 244, note 4, l. 5. — « Hexagone »; lisez « Eptagone. »



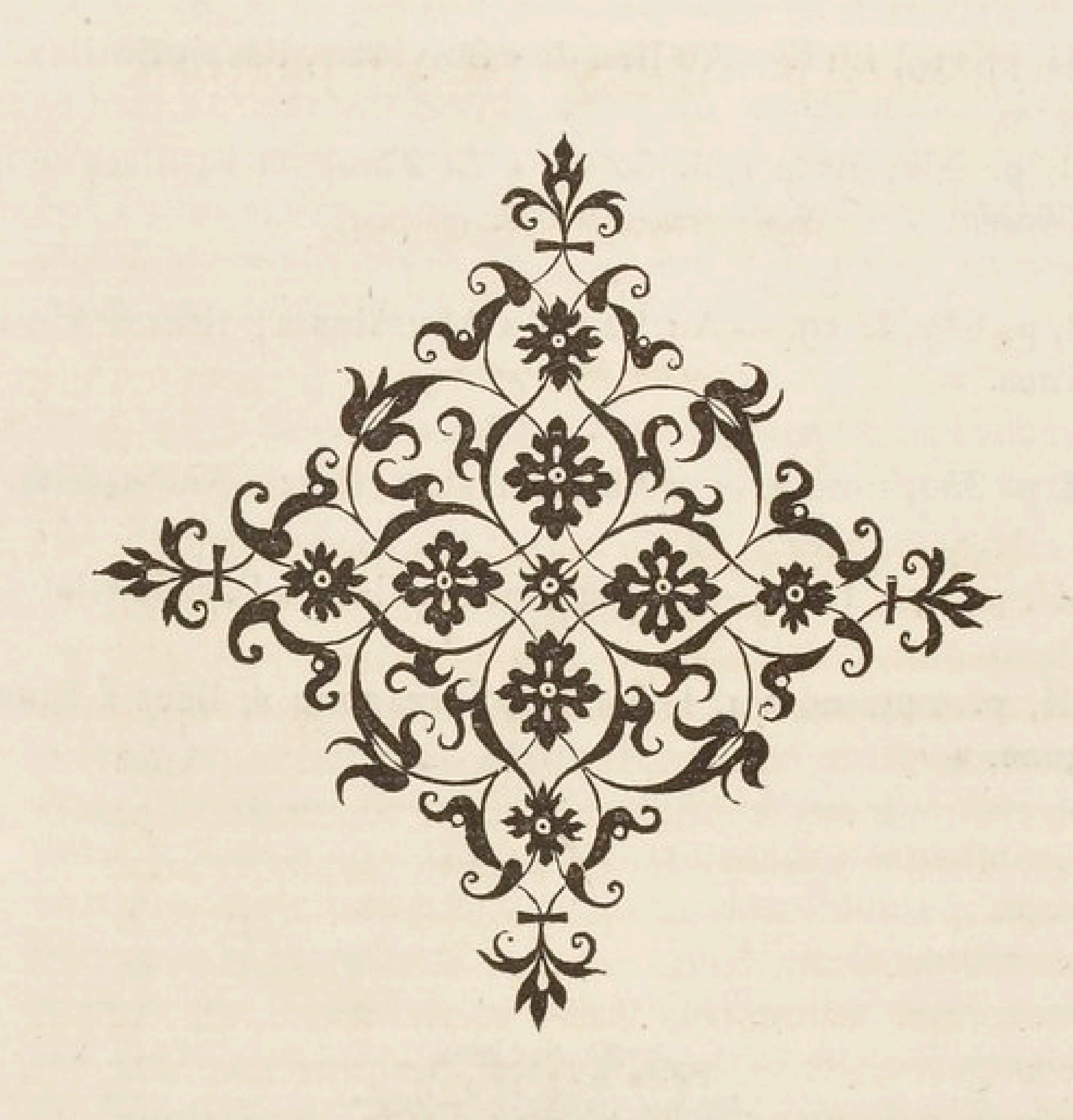


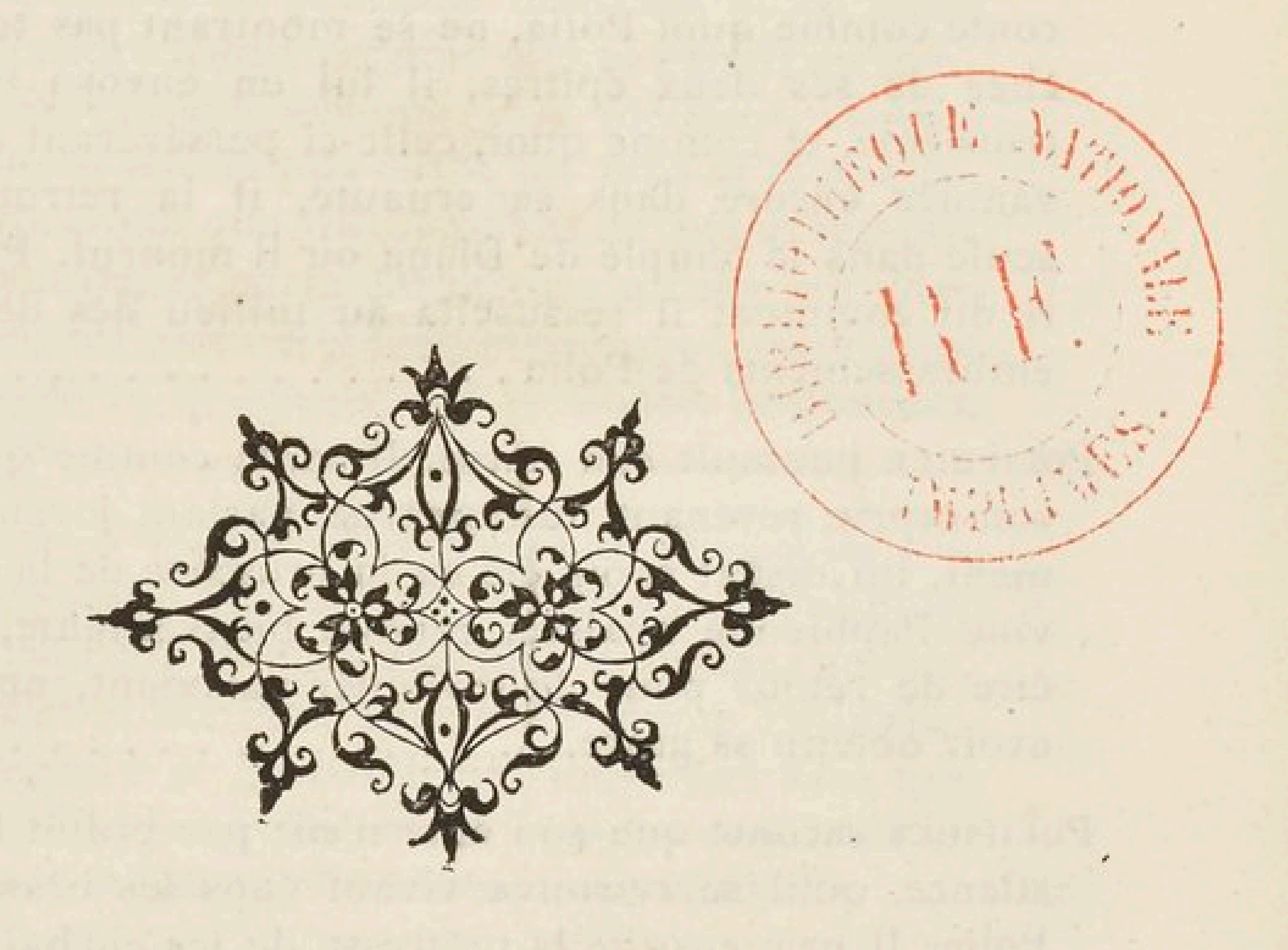


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

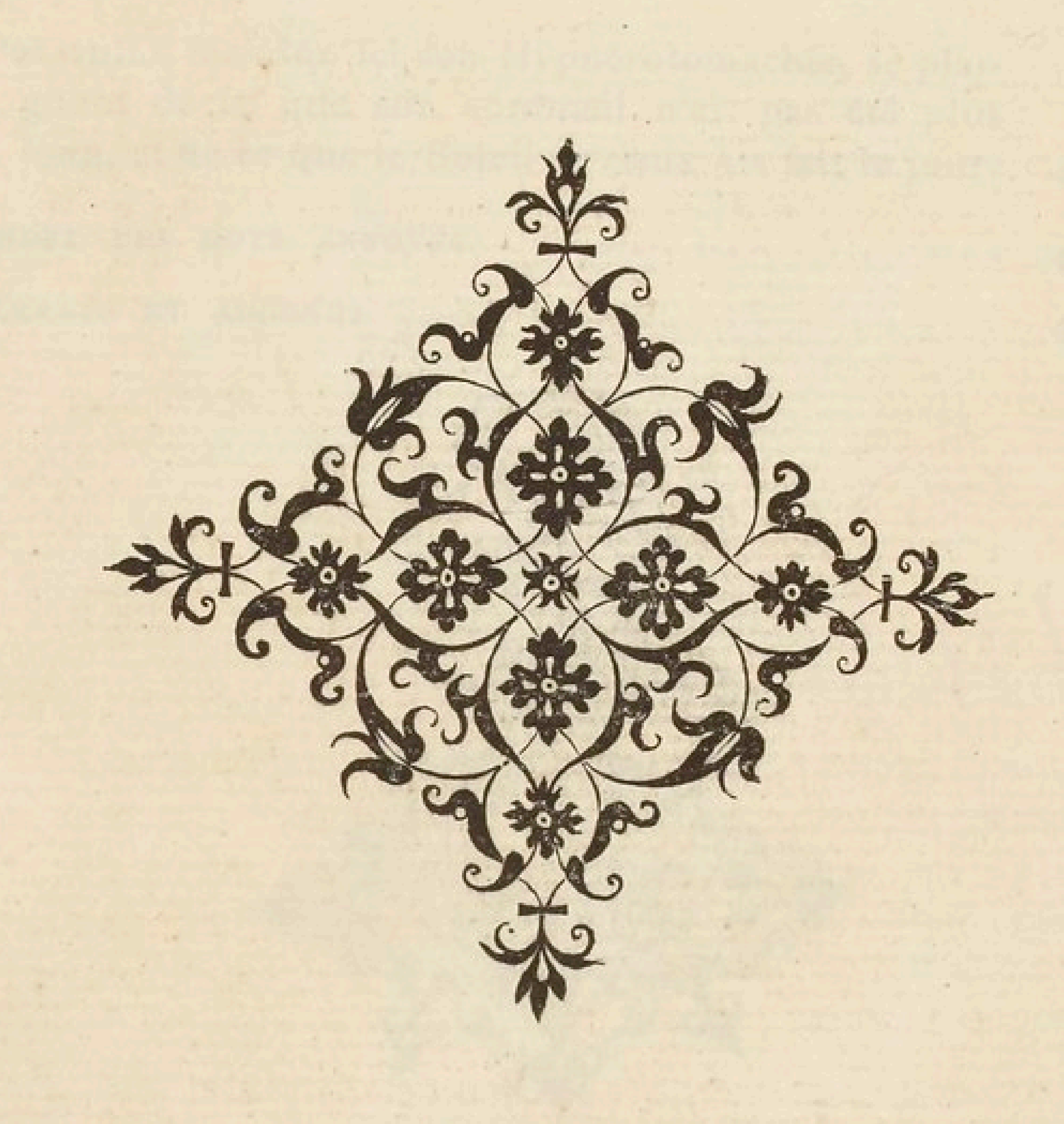


PAGES

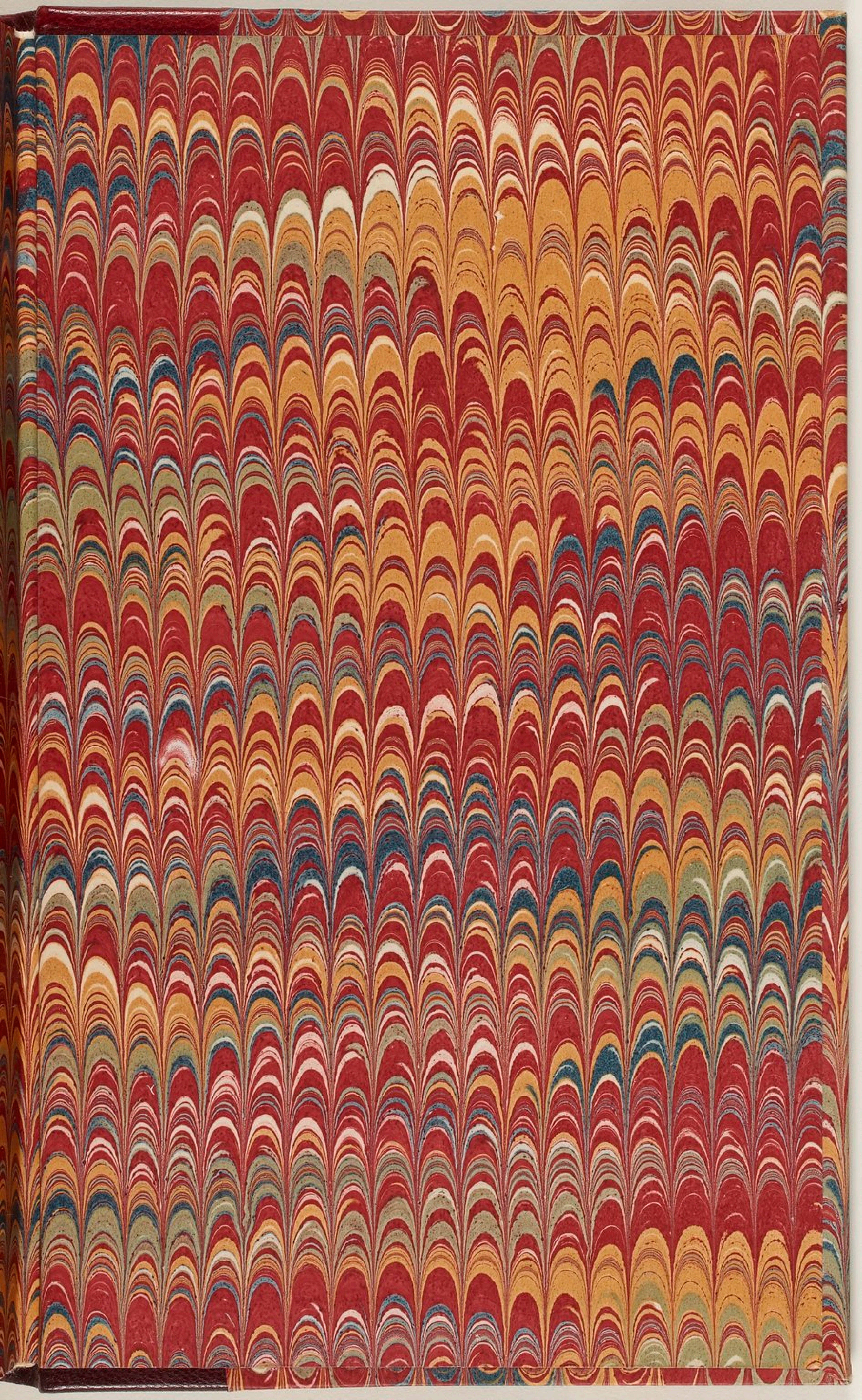


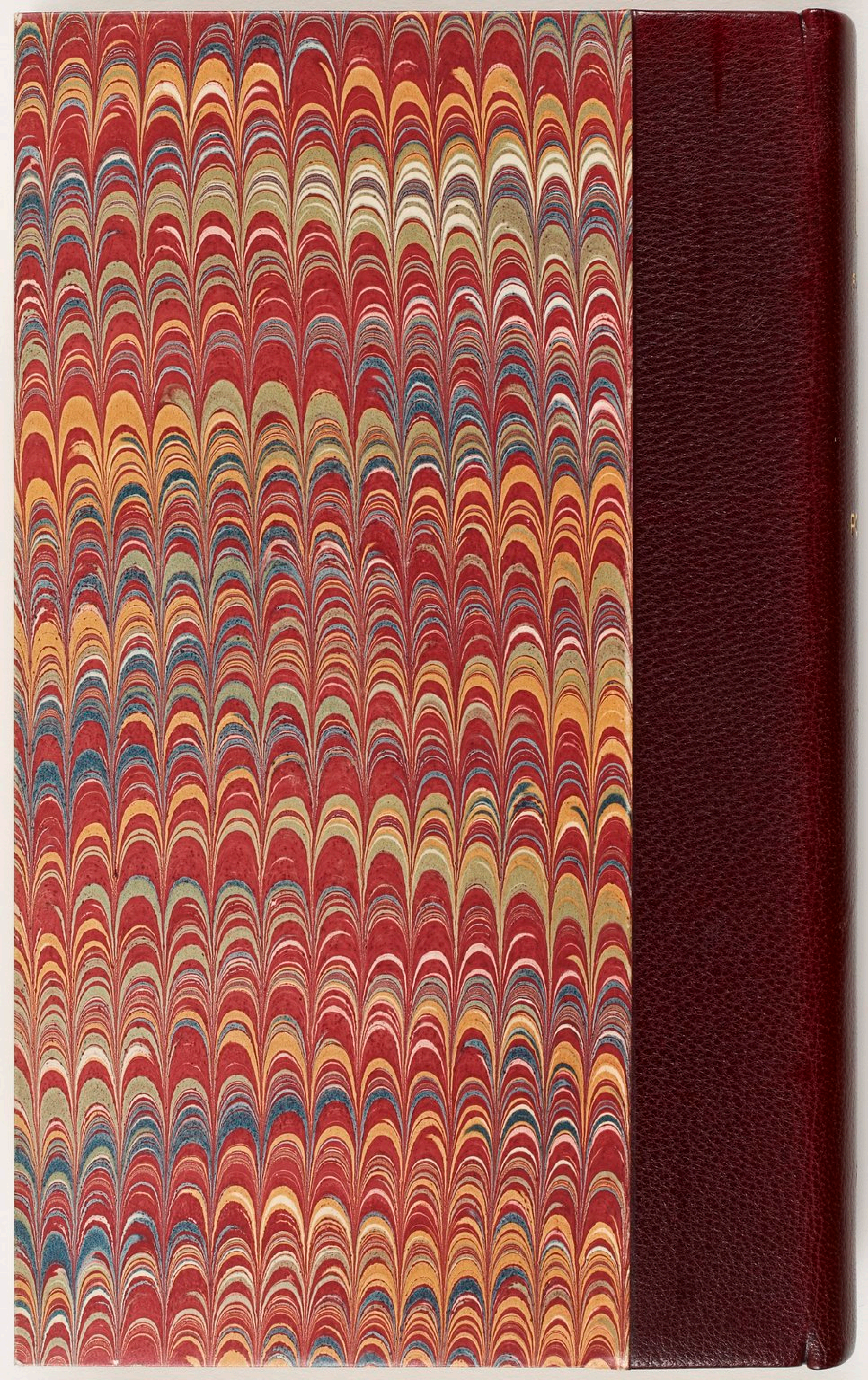
Paris. — Imprimerie Motteroz, 54 bis, rue du Four.


C. MOTTEROZ











F. COLONNA

LE
SONGE
DE
POLIPHILE

2